



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

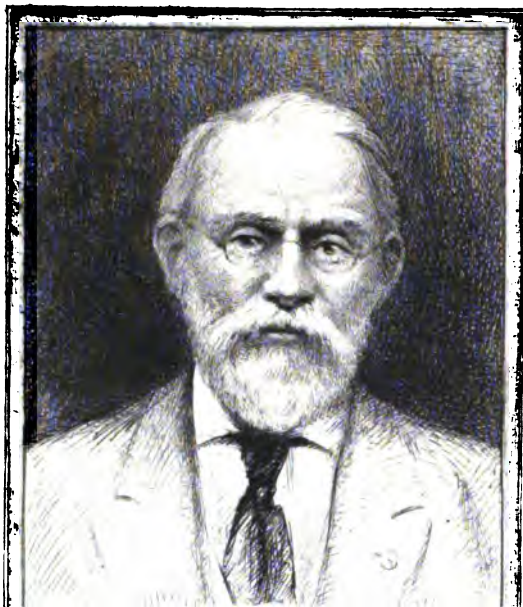
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

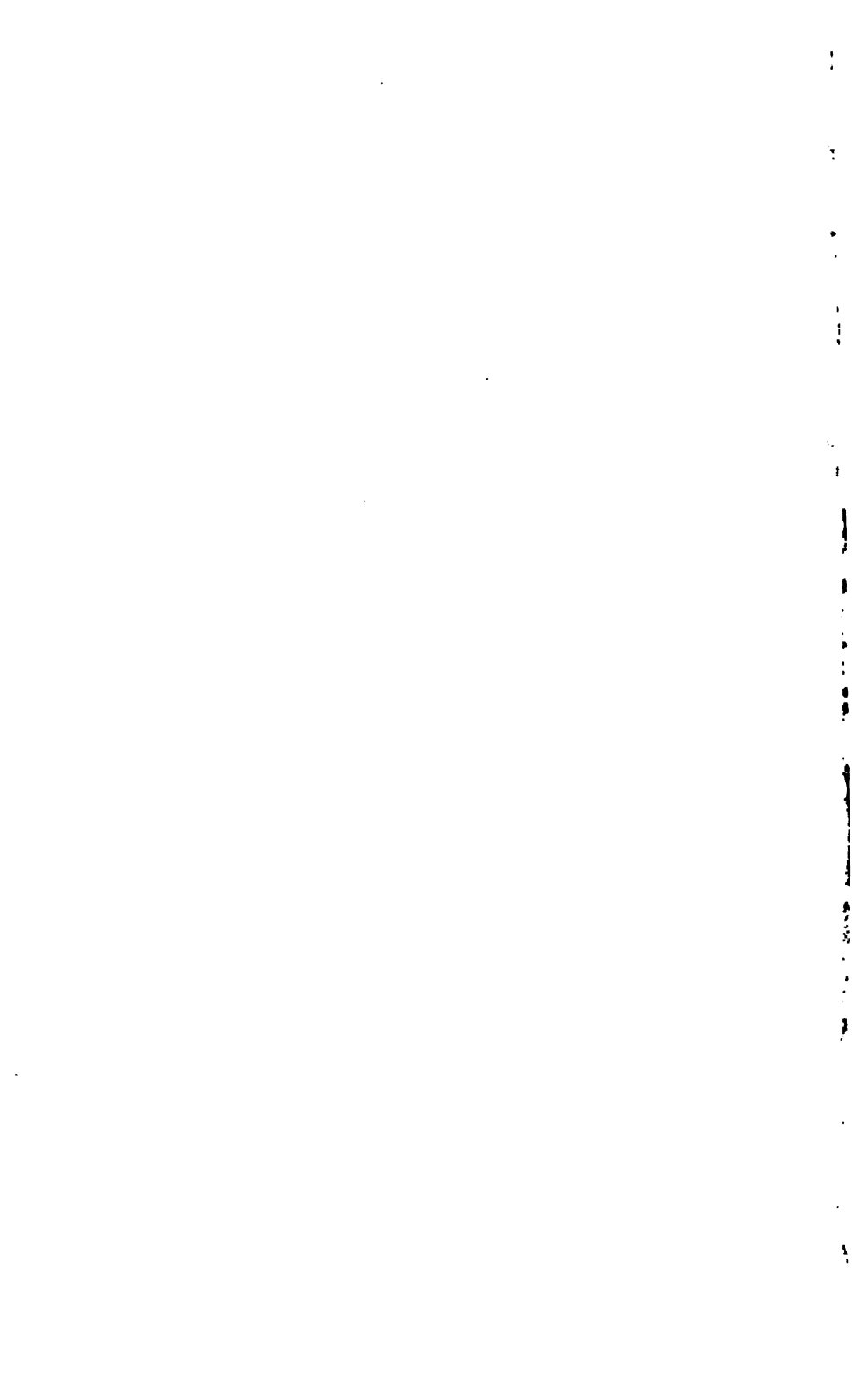
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

45
100
587



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

Fondée en 1790, déclarée d'utilité publique par décret du 28 avril 1851

EXERCICE 1897-98



ROUEN
IMPRIMERIE E. CAGNIARD (LÉON GY, Succ^r)
Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnages, 5

1898



SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE L'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE ¹

La Société libre d'Émulation, fondée en 1790, pourrait, par une juste raison, faire remonter son origine en 1787, car elle ne fit que continuer le programme d'un corps qui existait sous le nom de *Bureau d'Encouragement*, lequel avait été créé par l'Assemblée provinciale de Normandie, pour encourager les progrès de l'Agriculture, du Commerce et des manufactures. Toutefois, la *Société libre d'Émulation de Rouen*, bien que fondée en 1790, ne fut régulièrement constituée que le 21 janvier 1792.

Les travaux de la Société furent immédiatement appréciés par l'administration qui lui permit, par une lettre du 13 avril 1792, de tenir ses séances au Palais des Consuls, dans la salle dite « du Tableau du Commerce ».

En 1792-1793, la Société correspondait à Paris avec la Société économique, la Société des Inventions et Découvertes, la Société d'Histoire naturelle; à Nantes, avec la

¹ Voir Notice sur la Société par J. de la Quêrière, complétée par M. L. Gully et Gougis, 1889.



14. 1. 181
2. 1. 181
2429

NOTICE HISTORIQUE

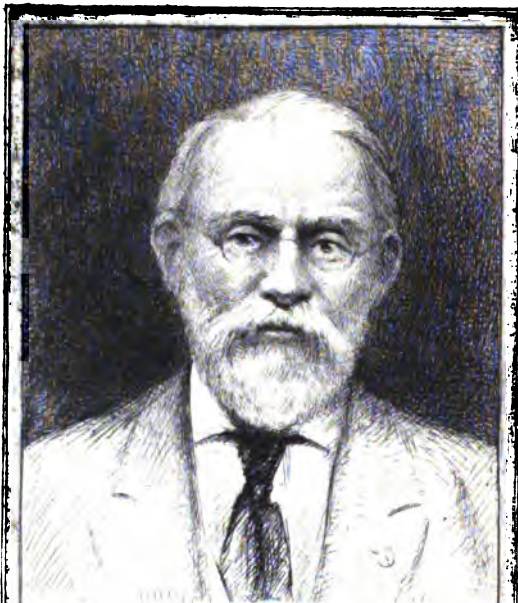
SUR LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE ¹

La Société libre d'Émulation, fondée en 1790, pourrait, avec quelque raison, faire remonter son origine en 1787, puisqu'elle ne fit que continuer le programme d'un corps nommé *Bureau d'Encouragement*, lequel avait été créé à Rouen par l'Assemblée provinciale de Normandie, pour encourager les progrès de l'Agriculture, du Commerce et des manufactures. Toutefois, la *Société libre d'Émulation de Rouen*, bien que fondée en 1790, ne fut régulièrement constituée que le 21 janvier 1792.

Les travaux de la Société furent immédiatement appréciés par l'administration qui lui permit, par une lettre du 13 avril 1792, de tenir ses séances au Palais des Consuls, dans la salle dite « du Tableau du Commerce ».

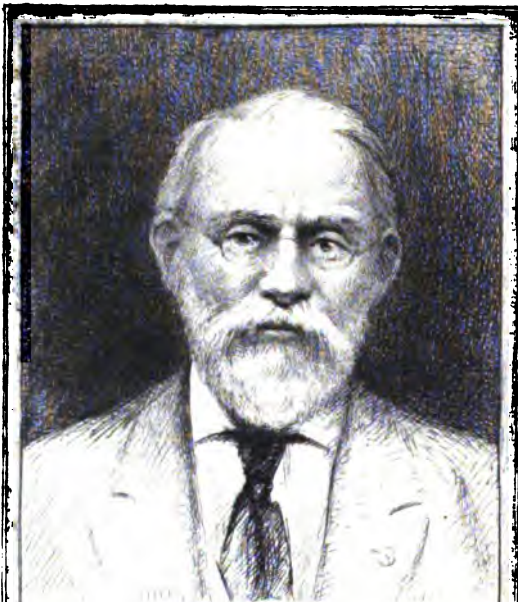
En 1792-1793, la Société correspondait à Paris avec la Société économique, la Société des Inventions et Découvertes, la Société d'Histoire naturelle; à Nantes, avec la

¹ Voir Notice sur la Société par J. de la Quérière, complétée par MM. L. Gully et Gougis, 1889.



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

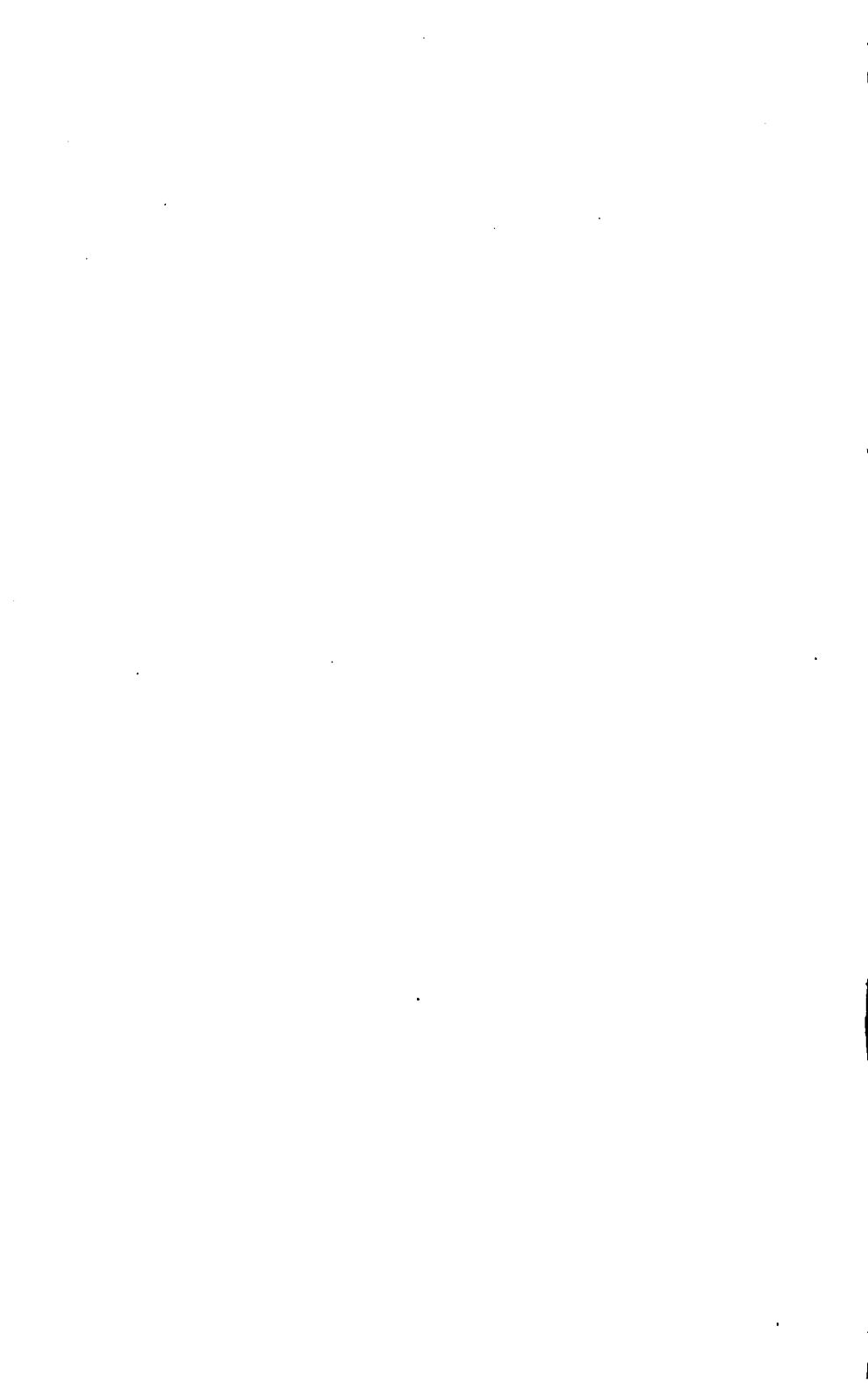
45
22
.587



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

15
102
587

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

Fondée en 1790, déclarée d'utilité publique par décret du 28 avril 1851

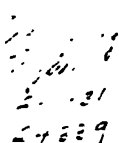
EXERCICE 1897-98



ROUEN
IMPRIMERIE E. CAGNIARD (Léon GY, Succ^r)
Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnages, 5

1898





NOTICE HISTORIQUE

SUR LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE ¹

La Société libre d'Émulation, fondée en 1790, pourrait, avec quelque raison, faire remonter son origine en 1787, puisqu'elle ne fit que continuer le programme d'un corps nommé *Bureau d'Encouragement*, lequel avait été créé à Rouen par l'Assemblée provinciale de Normandie, pour encourager les progrès de l'Agriculture, du Commerce et des manufactures. Toutefois, la *Société libre d'Émulation de Rouen*, bien que fondée en 1790, ne fut régulièrement constituée que le 21 janvier 1792.

Les travaux de la Société furent immédiatement appréciés par l'administration qui lui permit, par une lettre du 13 avril 1792, de tenir ses séances au Palais des Consuls, dans la salle dite « du Tableau du Commerce ».

En 1792-1793, la Société correspondait à Paris avec la Société économique, la Société des Inventions et Découvertes, la Société d'Histoire naturelle; à Nantes, avec la

¹ Voir Notice sur la Société par J. de la Quérière, complétée par MM. L. Gully et Gougis, 1889.

Société d'Agriculture et du Commerce ; et avec Londres, pour la gravure des mécaniques.

Un décret du 8 août 1793 déclara dissoutes toutes les Académies et Sociétés savantes ; la Société d'Émulation ne crut pas devoir s'effacer complètement pour obéir au décret ; elle profita de l'hospitalité qui lui fut offerte par plusieurs de ses membres pour continuer ses travaux.

Le 6 novembre 1800, elle se reconstitue officiellement, et, à partir de ce moment, elle tient ses séances dans le local qu'elle occupe encore actuellement, hôtel des Sociétés savantes (ancien hôtel du premier Président du Parlement de Normandie).

La Société comptait alors environ cent quarante membres. Elle s'agrandit le 29 décembre 1803 (an XII) par l'annexion d'une autre réunion, le « Lycée libre des Arts de Rouen », qui existait en l'an VII et comptait environ cent membres résidants et correspondants.

Par décret du 28 avril 1851, elle a été déclarée d'utilité publique.

Et le 21 février 1855, elle fusionnait avec la Société du Commerce et de l'Industrie, fondée le 28 décembre 1796, et prenait le titre de *Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure*.

La Société a pour but l'encouragement et le perfectionnement des Sciences, des Lettres, des Arts, du Commerce et de l'Industrie, ainsi que le développement des intérêts moraux du pays.

Ses moyens d'action consistent :

Dans la publication de ses travaux ; dans des concours annuels, des cours publics et gratuits, et dans la distribution de prix et de récompenses.

Dans sa séance publique annuelle, tenue le dimanche le plus rapproché du 6 juin, en commémoration de la naissance du grand Corneille, la Société décerne :

1° Des médailles d'encouragement en or, en argent et en bronze, aux personnes qui ont inventé, perfectionné, importé ou propagé dans le département, une machine nouvelle, un procédé nouveau, un objet utile aux arts, aux sciences ou à l'industrie ;

2° Des médailles aux auteurs d'ouvrages utiles à l'humanité ;

3° Des prix et mentions honorables aux élèves de ses cours publics ;

4° Des prix spéciaux, après concours, sur des sujets qu'elle a indiqués ;

5° Des prix de haute moralité aux ouvriers et domestiques les plus méritants. (Prix Dumanoir, d'une valeur de 800 francs) ;

6° Des prix de haute moralité accordés tous les deux ans par la Société (prix Bouctot) ;

7° Un prix d'Études d'économie sociale (prix Gossier, d'une valeur de 700 fr. tous les trois ans) ;

8° Le prix Lethuillier-Pinel aux chauffeurs diligents et les plus soigneux des moteurs qui leur sont confiés ;

9° Le prix de l'Exposition de 1884, d'une valeur de 1,200 fr., fondé pour récompenser tous les cinq ans une œuvre d'utilité publique.

10° Un prix de haute moralité, alternativement à un domestique de maison ou d'agriculture, ou à un ouvrier de l'un ou de l'autre sexe qui s'est le plus distingué par sa bonne conduite et par son dévouement (prix Alfred Pimont, d'une valeur de 500 francs).

Enfin, en exécution de la volonté d'une généreuse testatrice, M^{me} veuve Sporck, la Société sert une rente viagère de 2,000 fr., divisée en quatre parts de 500 fr. qui sont réparties entre quatre anciens commerçants ou employés de la ville de Rouen, d'une honorabilité notoire, mais qui, atteints par l'adversité, se trouvent sans moyens d'existence.

Elle est appelée, en outre, à participer aux Congrès de Caumont dont les assises devront être tenues à Caen ou à Rouen alternativement tous les cinq ans, à partir de 1893. (Legs de Caumont).

En 1859, la Société décida la création d'un MUSÉE. Il possède aujourd'hui une intéressante collection de dessins, échantillons, machines et produits industriels et artistiques, laborieusement amassée depuis 33 ans. Soucieuse d'étendre les services que le commerce et l'industrie modernes doivent attendre de ces institutions, la Société, en 1896, a transformé son Musée sur le modèle de ceux qui prospèrent à l'étranger.

Ses moyens d'action consistent dans :

1° La formation de collections d'échantillons des marchandises en faveur sur les divers marchés du monde ;

2° La mise à la disposition du public des journaux et bulletins français et étrangers concernant le Commerce, ainsi que la *Revue des Brevets d'invention* ;

3° La publication d'un bulletin mensuel indiquant le mouvement du Musée et relatant toutes communications émanant des Ministères du Commerce, des Colonies et de la Chambre de Commerce de Rouen et des Chambres de Commerce françaises à l'étranger.

Le service en est fait gratuitement à tous les membres actifs de la Société.

4° L'entretien d'un service de renseignements portant sur toutes les indications nécessaires aux commerçants et aux industriels.

La visite du Musée est absolument publique et gratuite. Les visiteurs peuvent librement consulter les ouvrages, publications et collections. Quand les échantillons sont d'une dimension suffisante, il peut en être donné des morceaux aux personnes qui en font la demande.

En 1882, la Société sentant tout l'intérêt que pourraient offrir des observations de météorologie recueillies avec soin, décida qu'un OBSERVATOIRE DÉPARTEMENTAL DE MÉTÉOROLOGIE serait installé. Il commença à fonctionner le 1^{er} janvier 1884.

Depuis le 22 décembre 1834, la Société fait professer sous son patronage des cours publics et gratuits. Le mandat de professeur est gratuit, il est électif et annuel ; les professeurs sont rééligibles.

Les cours primitivement limités à l'enseignement du Droit commercial et de la Comptabilité, comprennent en outre aujourd'hui : Tenue des livres, — Arithmétique, — Algèbre, — Chimie, — Géométrie, — Cosmographie générale, — Astronomie et Météorologie, — Chaleur appliquée à l'industrie, — Langue et Littérature française, — Langues anglaise, allemande, espagnole et italienne, — Dessin et Ornementation, — Théorie et Composition de l'ornement, — Dessin industriel pour tissus Jacquart, — Modelage, — Tissage, — Technologie des professions du fer et du bois.

La Société s'honore des faits suivants :

En 1793, lors de la dispersion des académies et Sociétés savantes, le jardin botanique de Rouen fut menacé

dans son existence, la Société plaida courageusement la cause de la science et la ville conserva son jardin.

De 1793 à 1797, la Société d'Emulation a présenté à l'administration une note de tous les objets de peinture, gravure, sculpture et architecture existants dans le département et qui devaient exciter le plus vivement sa sollicitude. On doit à ses démarches d'avoir pu sauver de la destruction de beaux tableaux et une foule d'objets d'art qui enrichissent aujourd'hui le Musée de Rouen.

En 1820, considérant les grands avantages qu'offrirait pour la science la centralisation des recherches archéologiques, que plusieurs savants entreprenaient isolément, la Société institua une commission de six de ses membres, qui furent chargés de rechercher, de dessiner et de décrire les antiquités du département; cette Commission ne cessa d'exister que lors de la création de celle instituée sous le même titre pour le département, par l'arrêté préfectoral du 20 novembre 1821.

En 1830, la Société, se préoccupant de l'hygiène publique si indispensable à la vie des citoyens, avait obtenu la création, à Rouen, d'un Conseil d'hygiène et de salubrité, l'un des premiers créés en France.

La Société libre d'Émulation, placée sous le patronage de Pierre Corneille, émettait le vœu, en 1802, dans sa séance solennelle, qu'un monument public fut élevé dans sa ville natale à l'auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*, ce vœu, renouvelé en 1805, resta sans effet; le projet fut repris en 1828, et une commission fut chargée d'en poursuivre l'exécution. Le 15 avril 1829, la Société décida d'ouvrir une souscription, en France, pour l'érection d'une statue à Pierre Corneille sur une place publique de Rouen. La première pierre du monument fut posée par le roi Louis-Philippe,

accompagné de sa famille, le 10 septembre 1833, et la statue, composée par David, d'Angers, et fondue par Honoré Gonon, fut inaugurée le 19 octobre 1834.

EXPOSITIONS

Après avoir convié tous les manufacturiers de la Seine-Inférieure à des expositions départementales, qui eurent lieu en 1834, 1840, 1857, la Société prit l'initiative d'une exposition régionale des produits de l'industrie, à Rouen. Inaugurée le 4 juillet 1859, cette exposition fut close le 28 novembre suivant. Elle avait été établie dans des constructions provisoires élevées sur le Champ-de-Mars. Les dépenses énormes qu'elle entraîna, couvertes en partie par le prix des entrées et par une souscription publique, furent enfin acquittées par les sacrifices que le budget de la Société eut à supporter jusqu'en 1869. Douze départements avaient été conviés à cette exhibition qui compta quinze cents exposants.

DISTINCTIONS OBTENUES PAR LA SOCIÉTÉ

En 1857, la Société a été honorée pour ses cours publics de droit commercial, de comptabilité et de chaleur appliquée à l'industrie, de trois médailles d'argent, décernées aux professeurs de ces cours par M. le Ministre du Commerce.

Depuis 1875, plusieurs autres de ses professeurs ont reçu les palmes d'officier d'Académie.

En 1873, elle a obtenu à l'Exposition universelle de Vienne un diplôme d'honneur pour la collection de ses bulletins.

En 1878, la Société prit part à l'Exposition universelle, dans la section de l'instruction publique, où elle obtint pour ses cours publics une médaille en bronze.

En 1883, une grande médaille d'argent lui fut décernée à l'Exposition d'Amsterdam pour la collection de ses bulletins.

En 1884, à l'Exposition nationale et régionale de Rouen, elle a obtenu un diplôme d'honneur.

Enfin, en 1889, la Société couronnait son centenaire avec les deux médailles d'argent et de bronze qu'elle obtenait à l'Exposition universelle, tant pour son organisation générale que pour l'enseignement de la théorie et de la composition de l'ornement, dont la Société a été l'instigatrice en province.

En 1896, à l'Exposition nationale et coloniale de Rouen, le président étant membre du Jury, la Société a été classée hors concours.

RESSOURCES DE LA SOCIÉTÉ

Les ressources de la Société consistent :

Dans la cotisation des membres résidants et des membres correspondants ;

Dans les subventions accordées par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie ; par le Conseil général de la Seine-Inférieure ; par la Ville de Rouen et par la Chambre de Commerce.

La Société possède, en outre, la collection de tous ses bulletins, une bibliothèque et des archives composées de plus de 4,000 volumes.

Rouen, le 31 juillet 1897.

RÈGLEMENT
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE
D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

Attributions du Bureau.

ART. 1^{er}.

Le Président a la police de toutes les réunions ; il fait partie de toutes les Commissions, sauf la Commission de contrôle, et peut, de droit, les présider ; il signe tous actes, arrêtés et délibérations ; fixe l'ordre du jour de chaque séance, nomme toutes députations et commissions, à l'exception de celles qui sont élues au scrutin ; il porte la parole au nom de la Société.

ART. 2.

Le Président absent, empêché ou prenant part à la discussion, est remplacé par le vice-président, ou à

défaut par un des ex-présidents; le dernier sorti a la préférence.

Si aucun des ex-présidents n'assiste à la séance, le plus ancien membre résidant occupe le fauteuil.

ART. 3.

Le Secrétaire de correspondance est chargé de toutes les communications écrites de la Société, de tous ses envois; il transcrit sur un registre les lettres qu'il expédie.

ART. 4.

Le Secrétaire du Bureau rédige les procès-verbaux des séances, et, après leur adoption certifiée sur la minute par le Président, il les transcrit sur le registre à ce destiné; il fait les convocations sur l'invitation du Président.

ART. 5.

L'Archiviste est chargé de la conservation de la bibliothèque, des titres, manuscrits, mémoires, dessins, plans, modèles, et généralement de tous les objets dont le dépôt aux archives a été ordonné.

ART. 6.

Le Trésorier est chargé du recouvrement de la cotisation annuelle et de toutes les sommes dues à la Société; il acquitte toutes les dépenses qui sont régulièrement ordonnancées par le Président.

Il ne doit garder en caisse que les fonds de roulement nécessaires.

Réunions et Travaux de la Société.

ART. 7.

Les séances ordinaires de la Société ont lieu le premier mercredi de chaque mois, à huit heures du soir. Une séance publique est tenue annuellement dans le courant du mois de juin.

Le Conseil d'Administration se réunit le dernier mercredi de chaque mois.

ART. 8.

Pour toute réunion, les membres résidants et les membres honoraires sont convoqués à domicile, par lettres spéciales portant l'ordre du jour.

ART. 9.

Avant l'ouverture de chaque assemblée générale, il est déposé sur le bureau un registre de présence où chaque membre doit apposer sa signature. Il lui est remis en échange une carte signée du Président et du Trésorier.

ART. 10.

A toutes les séances, le registre des procès-verbaux sera déposé sur le bureau.

ART. 11.

Tout étranger, présenté par un des membres de la Société, peut assister à la séance avec l'autorisation du Président.

Il peut même faire une lecture ou une communication après en avoir fait connaître l'objet au Président et obtenu son assentiment.

ART. 12.

Dans le cours d'une discussion sur les conclusions d'un rapport, la parole sera de droit au rapporteur toutes les fois qu'il la réclamera.

ART. 13.

Tous les membres de la Compagnie ont le droit de soumettre à son examen leurs propres ouvrages ou ceux qui leur seraient adressés; mais ils ne doivent rien publier de ce qu'ils ont présenté comme émanant de la Société, sans y avoir été autorisés par une délibération.

ART. 14.

Tout ouvrage, machine ou objet quelconque, renvoyé à l'examen d'un membre ou d'une commission, nécessite un rapport écrit. La Société pourra même autoriser telles expériences qu'elle jugera utiles.

Les plans, objets et machines restent la propriété des déposants; mais les notes, mémoires, dessins explicatifs, remis à la Société, ne sont pas rendus lorsqu'ils ont été l'objet d'un rapport; les auteurs peuvent toujours en prendre copie en s'entendant avec l'archiviste.

Commissions.

ART. 15.

En outre de la Commission de contrôle, instituée et

régie par les Statuts, quatre Commissions permanentes sont chargées chacune de travaux particuliers, savoir :

Commission de publicité;

- des médailles et récompenses ;
- des actes de haute moralité ;
- des cours publics.

Publicité.

ART. 16.

La Commission de publicité se compose du Président, du Secrétaire du Bureau et de trois membres désignés par l'Assemblée générale.

Elle prépare la composition du bulletin des travaux de la Société, et rédige, s'il y a lieu, les comptes-rendus à insérer dans les journaux.

ART. 17.

Tout mémoire lu à la Société peut être inséré dans le bulletin, à moins que l'auteur n'ait déclaré s'y opposer en remettant son manuscrit.

La restriction ne peut s'étendre aux extraits destinés aux comptes-rendus; la Société reste libre à cet égard.

Si l'auteur lit son ouvrage à la Société, sans déclarer qu'il s'oppose à l'insertion au bulletin, le manuscrit doit rester déposé aux archives, et l'auteur peut seulement en exiger copie.

ART. 18.

Les propositions de la Commission de publicité, sur la composition du bulletin annuel, doivent être présentées dans la séance ordinaire du mois de mai.

Les mémoires et pièces dont cette Commission propose l'impression pour le bulletin sont admis ou rejetés par la Société, au scrutin secret et à la simple majorité, quel que soit le nombre des votants.

ART. 19.

Indépendamment des pièces dont l'impression est décidée par la Société, le bulletin doit contenir :

1° Tous les discours, rapports et mémoires lus en séance publique ;

2° Le programme des prix proposés ;

3° La composition du Bureau et des Commissions permanentes pour l'année courante ;

4° La liste des Président, Vice-Président et Secrétaire des sections ;

5° La liste des membres de la Société : 1° par ordre de réception, 2° par sections ;

6° La liste des Sociétés correspondantes ;

7° La liste des ouvrages et autres objets reçus dans l'année.

ART. 20.

La Commission qui a préparé le bulletin désignera un de ses membres pour en surveiller l'impression.

ART. 21.

Tous les membres de la Société, excepté ceux qui ne sont pas domiciliés en France, reçoivent de droit le bulletin.

L'Archiviste l'adresse aux membres honoraires et aux membres résidants ; le Secrétaire de correspondance le fait parvenir aux membres correspondants et aux Socié-

tés correspondantes, ainsi qu'aux journaux que la Compagnie aura désignés.

ART. 22.

La Société décide chaque année, dans la séance de juin, combien d'exemplaires du bulletin doivent être tirés, et elle en fixe le prix de vente.

ART. 23.

Tout membre nouveau recoit, après son admission, un exemplaire des Statuts et du Règlement de la Société, ainsi que le dernier bulletin publié.

Médailles et Récompenses.

ART. 24.

La Société décerne, dans sa séance publique annuelle, des médailles d'encouragement à ceux qui ont inventé ou propagé, dans la Seine-Inférieure, une machine nouvelle, un nouveau procédé, un objet utile aux arts, aux sciences, à l'industrie ou au commerce.

La Compagnie se réserve d'accorder des récompenses pour la bonne exécution des produits qui lui sont présentés.

Elle récompense aussi les auteurs de mémoires utiles, ainsi que les personnes qui auraient accompli, dans le département, quelque œuvre de haute moralité.

Les membres résidants et les membres honoraires peuvent concourir, à l'exception de ceux faisant partie de la Commission des médailles et récompenses.

ART. 25.

La Commission des médailles et récompenses se compose du Président, du Secrétaire de correspondance et des Président, Vice-Président et Secrétaire de chaque section.

Cette Commission est chargée d'examiner les objets présentés au concours; elle fait un rapport sur chacun d'eux, et, s'il y a lieu, propose à la Société telle récompense qu'elle juge convenable.

A l'époque du concours, le Président, s'il le juge indispensable, peut y adjoindre d'autres membres, et même des personnes étrangères à la Société, lesquelles n'auront que voix consultative.

La Société vote au scrutin secret sur chacune des propositions de la Commission, les adopte, les modifie ou les rejette à la simple majorité.

ART. 26.

Chaque année, la Société publie un programme des prix qu'elle met au concours; la valeur et le nombre de ces prix (médailles d'or ou d'argent ou leur équivalent en espèces) sont déterminés d'après l'importance des questions et l'état des finances.

Il peut être proposé des prix extraordinaires lorsque les fonds en sont faits par souscription, don ou autrement.

Les sujets d'une étude longue et difficile seront annoncés plusieurs années à l'avance.

Ce concours est fermé le 1^{er} avril. Les concurrents doivent se faire inscrire, avant cette époque, chez le Secrétaire de correspondance, et y déposer les notes, mémoires, descriptions, etc., etc.

ART. 27.

Les pièces destinées aux concours (*mémoires, dessins, modèles, etc.*) devront être remises, avant la clôture de ces concours, chez le Président de la Société, sans nom d'auteur ; elles porteront seulement une épigraphe répétée dans un billet cacheté renfermant le nom et l'adresse du concurrent.

Ce billet ne sera ouvert que s'il y a lieu à récompense.

Tout mémoire signé pourrait être repoussé pour cette seule raison.

Lorsqu'un concours roule sur des faits qui doivent être prouvés devant la Commission chargée d'en connaître, l'anonyme cesse d'être exigé.

ART. 28.

Les mémoires, dessins, modèles et toutes autres pièces concernant le concours pour les prix sont envoyés à la Commission des médailles et récompenses.

Les rapports sur l'ensemble du concours sont faits à la Société, dans la première séance de mai, après une convocation spéciale.

A mérite égal entre plusieurs concurrents le prix est partagé.

Si la section pense qu'un concurrent n'a pas mérité le prix, mais qu'il est digne d'une récompense, elle en fait la proposition dans son rapport.

Les récompenses que la Société accorde sont la simple mention, la mention honorable, la mention très honorable, la médaille de bronze, la médaille d'argent (grand ou petit module) et la médaille d'or. Elle décerne également des prix en argent institués par donation ou testament.

ART. 29.

Si le dépôt d'un rapport et des pièces à l'appui est réclamé par trois membres, il a lieu de droit ; alors la discussion est suspendue et ne peut être reprise avant cinq jours.

Pendant cet intervalle, les pièces déposées sont communiquées, sans déplacement, aux membres de la Société qui le requièrent ; mais aucun étranger ne peut en prendre connaissance, à moins d'un ordre du Président.

ART. 30.

Les concurrents conserveront la propriété absolue des objets soumis au concours ; la Société n'exige pas qu'ils fassent connaître leurs secrets. Quant aux notes et manuscrits déposés, ils appartiennent à la Compagnie, qui peut publier les ouvrages récompensés ; de leur côté, les auteurs conserveront le droit d'en prendre copie et de les faire imprimer.

Tout individu, Français ou étranger, est admis à concourir pour les prix.

Actes de haute moralité.

ART. 31.

La Commission des actes de haute moralité, composée de douze membres, désignés par le Président, est chargée de rechercher et de signaler les actes de haute moralité accomplis dans le département de la Seine-Inférieure ; elle propose telles récompenses qu'elle juge convenables, lesquelles peuvent être accompagnées de sommes en argent ou de livrets de Caisse d'épargne.

Elle examine les titres des personnes qui sollicitent l'obtention des récompenses instituées par des bienfaiteurs de la Société.

ART. 32.

Le concours pour les actes de haute moralité est annoncé de la même manière que celui des médailles ; il est clos chaque année au 30 avril.

Le rapport général sur ce concours doit être fait dans la séance de mai.

Cours publics.

ART. 33.

La Société fait professer, tous les ans, des cours gratuits de droit commercial, de comptabilité, de dessin, langues vivantes, etc.

A la fin des cours, les élèves qui se font inscrire, subissent un examen ; et, s'il y a lieu, des récompenses leur sont décernées en séance publique.

ART. 34.

La Commission des cours publics se compose du Président et de six membres ; les professeurs ne peuvent en faire partie.

Elle est chargée de l'organisation et de la surveillance des cours ; elle procède aux examens conjointement avec les professeurs, et, dans la séance publique, présente un rapport sur les études de l'année.

ART. 35.

Dans la séance du mois d'août, les professeurs sont nommés, au scrutin secret, par la Société, sur la présentation de la Commission des cours publics.

Il pourra être nommé, de la même manière, des professeurs-adjoints lorsque le service l'exigera.

La Société pourrait choisir des professeurs hors de son sein, dans le cas où aucun de ses membres ne serait jugé apte à remplir cette mission.

Les professeurs sont rééligibles.

ART. 36.

Les cours publics sont annoncés chaque année par affiches apposées dans la première quinzaine d'octobre, et par la voie des journaux.

L'ouverture de ces cours a lieu dans la première semaine de novembre; ils sont clos le dernier dimanche d'avril.

Les cours n'ont pas lieu aux fêtes de la Toussaint, de Noël et de Pâques, le 1^{er} et le 2 janvier, les jours gras et les jours de fêtes publiques.

Les récompenses sont proposées par les professeurs à la Commission, qui décide, sauf ratification de la Société.

ART. 37.

Les fonctions des professeurs sont gratuites; cependant il leur est remis à chaque leçon un jeton de présence dont la valeur est fixée par l'Assemblée générale, sur avis de la Commission de contrôle, dans la séance d'août.

Le nombre des leçons et heures pour chaque cours est également arrêté par l'Assemblée générale.

ART. 38.

Les professeurs titulaires et leurs adjoints doivent toujours s'entendre entre eux, pour que les cours dont ils sont chargés soient professés sans interruption.

Lorsque, sans empêchement légitime, un professeur aura manqué deux leçons consécutives, ou cinq leçons pendant la durée de son cours, il sera réputé démissionnaire et son remplacement immédiat devra être proposé par la Commission, afin que le cours dont il est chargé ne reste pas plus longtemps en souffrance.

Sections.

ART. 39.

La Société est divisée en quatre sections,

Savoir :

Section des sciences physiques et naturelles ;

- de littérature et des beaux-arts ;
- d'économie et de commerce ;
- de mécanique et d'industrie.

Chaque membre indique la section à laquelle il désire appartenir ; il peut même faire partie de plusieurs sections ; à défaut d'option, le Président l'inscrit d'office.

Dans toutes les sections, il y a un Président, un Vice-Président et un Secrétaire, toujours rééligibles.

ART. 40.

Les Sections se réunissent sur la convocation de leurs Présidents.

Les Président, Vice-Président et Secrétaire des sections seront élus dans une réunion spéciale qui aura lieu,

pour chaque section isolément, dans le courant du mois de juillet.

Les formes observées pour la tenue des séances de la Société sont applicables aux réunions des sections.

Les sections ont pour mission d'étudier les questions qui leur sont renvoyées par la Société ou par le Président, dans le cas où celui-ci en reconnaît l'urgence.

Elles doivent déposer leur rapport dans le délai d'un mois.

Quand un travail est accompli, le Secrétaire de la section en donne avis au Président de la Société, qui en met la lecture ou la discussion à l'ordre du jour.

ART. 41.

Le présent règlement ne pourra être modifié que sur la proposition du Conseil d'Administration ou sur celle de dix membres résidents.

Si cette proposition est prise en considération par l'Assemblée générale, réunie à cet effet, elle sera renvoyée à l'examen d'une Commission de trois membres qui fera son rapport dans la séance suivante.

Toutes modifications au règlement sont, conformément à l'article 22 des Statuts, soumises à l'approbation de M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

Approuvé le présent règlement intérieur de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure.

Paris, le 18 juin 1898.

*Le Ministre du Commerce, de l'Industrie,
des Postes et des Télégraphes,*

AMAURY BOUCHER.

PROCÈS-VERBAL
DE LA
SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

Tenue le dimanche 12 juin 1898

SOUS LA PRÉSIDENTENCE DE M. M. KEITTINGER, PRÉSIDENT

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL DE VILLE

C'est avec le même succès et le même cérémonial que les années précédentes qu'a été célébrée, en la grande salle de l'hôtel de ville, notre séance publique annuelle du 12 juin. Bien avant l'heure fixée pour l'ouverture, toutes les chaises s'étaient rapidement garnies de nombreux amis de l'Emulation, des élèves de ses cours accompagnés de leurs familles.

A une heure et demie, la Société, précédée de M. Maurice Keittinger, son président, du Bureau et de la plupart des membres et professeurs de la Société, auxquels s'étaient adjoints quelques invités : MM. Sarrazin, avocat, Fromage, industriel, Alfred Lailler, de la Société industrielle, fait son entrée et va prendre place à l'estrade où M. Chavoutier, trésorier, attend, ses médailles d'argent et de bronze rangées sur le tapis de serge verte de la table.

Pour ouvrir la séance, M. le Président donne lecture des lettres d'excuses de : MM. Quilbeuf, député; Hendlé, préfet; Ernest Deshayes et A. Levillain, adjoints au maire de Rouen; Marais, maire du Havre; général Langlois, commandant le 3^e corps d'armée; Zurlinden,

conservateur des eaux et forêts ; Berchon, premier président ; Narcisse Beaurain, bibliothécaire ; Houzard, conseiller municipal ; Mèléric Deschamps, vice-président du Conseil général ; L. Loutreul, président de la Société d'Horticulture ; docteur Giraud ; Martel, secrétaire de correspondance ; Turquet, etc., etc. . . .

Après son discours, qu'on écoute avec intérêt et qu'on lira avec le plus grand plaisir au Bulletin, et qui résume les travaux de la Société pendant l'exercice qui vient de s'écouler, M. Maurice Keittinger donne successivement la parole, pour la lecture de leurs rapports, à :

MM. HUARD, au nom de la Commission des *Prix de haute moralité* (fondations Bouctot, Dumanoir et Pimont) ;

R. COULON, au nom de la Section de *Mécanique et Industrie* ;

E. LUCET, au nom de la Section des *Sciences physiques et naturelles* ;

O. GEOFFROY, au nom de la Section de *Littérature et Beaux-Arts* ;

G. GRAVIER, pour son compte-rendu sur les résultats des *Cours publics*.

Tous ces rapports sont fréquemment applaudis ainsi que les lauréats, quand ils traversent la salle et montent les degrés pour venir recevoir leurs diverses récompenses.

La lecture traditionnelle du palmarès, faite par M. Goissedet, a mis fin à cette réunion. Il était trois heures un quart.

Le Secrétaire,

J. NOURY.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 12 JUIN 1898

Par M. KEITTINGER

Président

MESDAMES, MESSIEURS,

Aujourd'hui, j'ai le devoir, et je m'en trouve honoré au plus haut point, d'ouvrir par une allocution la séance publique que tient, chaque année, la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie, pour décerner des encouragements aux auteurs d'inventions et d'ouvrages utiles, pour distribuer des récompenses aux élèves de ses cours publics et enfin pour rendre hommage à la vertu, en décernant à de modestes serviteurs et ouvriers les prix fondés soit par notre Compagnie, soit par nos généreux concitoyens, Dumanoir, Bouctot et Alfred Pimont.

C'est une mission bien douce qui m'est confiée, celle d'acquitter des dettes de reconnaissance, elles sont nombreuses, Dieu merci, et il est inutile de vous dire que c'est avec bonheur que nous nous sentons aidés et soutenus dans la tâche que la Société libre d'Émulation poursuit depuis plus d'un siècle, celle de travailler au progrès intellectuel et moral de la population de notre Cité.

En commençant, il est un devoir que je tiens à remplir, et c'est de grand cœur que je le fais, je veux remercier les auditeurs bienveillants, les éminents administrateurs

dont la présence dans cette enceinte nous honore, car ces témoignages de haute sollicitude donnent plus de valeur aux récompenses que nous allons décerner à nos lauréats.

Nous devons un tribut de reconnaissance à M. le Préfet et au digne représentant de la municipalité, qui veulent bien proposer, ainsi qu'au Ministère, au Conseil général, à la Chambre de Commerce et au Conseil municipal, qui nous accordent des subventions, dont viennent s'accroître les ressources que nous consacrons à l'entretien de notre Musée commercial et à la dotation de notre enseignement.

Il m'appartient aussi de rendre un public hommage à ceux de nos collègues qui emploient leur temps et leur savoir à la tenue des nombreux cours de notre enseignement.

Il est beau assurément de se montrer libéral dispensateur des dons de la fortune, mais il est, à mon avis, tout aussi beau de se donner soi-même, comme le font nos collègues qui ont assumé la tâche si lourde de l'éducation et de l'instruction de nos élèves.

Je m'arrête, Mesdames et Messieurs, dans l'expression des sentiments de gratitude dont je me sens animé envers nos excellents professeurs, car il appartient à un de nos orateurs d'apprécier, à sa juste valeur, ce grand service de l'instruction qu'ils nous permettent de rendre à nos concitoyens.

Tout à l'heure, parmi les fondations de notre Société, je vous citais notre Musée commercial, voulez-vous me permettre de vous en parler un peu plus longuement et de vous énumérer les services qu'il est appelé à rendre.

Aujourd'hui, sous peine de végéter et peut être même de

périr, oserai-je le dire, il faut étendre au loin nos relations commerciales, il faut aller chercher au dehors les affaires; en un mot il faut sortir de chez soi.

C'est ce que notre Société a compris en fondant notre Musée, où les commerçants et les industriels trouvent les spécimens des marchandises consommées dans les différents pays qui servent d'objectifs à nos affaires, où ils peuvent, moyennant une légère rétribution, se procurer des renseignements qu'ils ne pourraient avoir ailleurs avec toutes les garanties de sécurité qu'ils trouvent en s'adressant aux dévoués administrateurs de notre Musée.

C'est une des fondations qui fait le plus d'honneur à notre Compagnie, car elle témoigne d'un esprit d'initiative et de progrès qui montre que la Société libre d'Émulation d'aujourd'hui, est la digne continuatrice des œuvres de la Centenaire; notre Compagnie, Messieurs, est de bonne race et comme le dit le vieux proverbe : « bon sang ne se dément jamais ».

Vous parlant du Musée commercial, il est tout naturel que je rende à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire un public hommage à mon prédécesseur à la présidence de notre Société, à notre ami Léon Louvet, auquel revient, pour la plus grande partie, l'honneur de cette organisation. Avec l'énergie et l'opiniâtreté dans le bien que nous lui connaissons tous, il a combattu le bon combat et c'est grâce à ses efforts que nous avons vu s'ajouter à la couronne de notre Société ce nouveau fleuron qui s'appelle le Musée commercial.

Aussi est-ce avec bonheur que nous avons vu, cette année, à l'occasion du 1^{er} janvier, les palmes académiques venir récompenser tant d'efforts heureusement couronnés de succès, et c'est avec la certitude d'être l'interprète de la Société toute entière, que je lui présente

aujourd'hui l'hommage de nos félicitations les plus sincères.

En commençant cette allocution, je vous ai parlé des deux institutions de notre Compagnie, qui, à mon avis, ont le plus contribué au maintien de sa prospérité et à lui assurer la place qu'elle occupe dans notre cité ; je veux parler des prix de haute moralité et de ses cours publics.

Tout à l'heure, nous allons décerner des récompenses dues à la générosité de trois de nos concitoyens, Duma-noir, Bouctot et Alfred Pimont, à de modestes ouvriers ou à de fidèles serviteurs, qui donnent le spectacle réconfortant d'une vie tout entière de labeur et d'abnégation. Nulles récompenses ne sont mieux faites pour élever une Société dans la considération publique que celles-ci ; leur valeur est doublée de l'importance morale qui leur appartient, car notre Société est associée à une œuvre de véritable fraternité sociale, qui a ainsi devancé ce mouvement de solidarité qui doit unir tous les cœurs dans un même sentiment de généreuse sympathie à l'égard des humbles et des faibles.

Notre Société n'a pas été moins en avance lorsqu'elle a créé ses cours publics qui remontent à 1834 ; à cette époque, il existait à Rouen des cours de chimie et de mathématiques professés sous le patronage de la municipalité ; mais les employés de commerce et les ouvriers ne pouvaient profiter de cet enseignement qui avait lieu à des jours et à des heures fort incommodes pour eux. La Société libre d'Émulation n'hésita pas à combler cette lacune et à exercer son action au profit des travailleurs pour contribuer à leur bien-être matériel et moral. Elle fit appel au dévouement de ses membres et décida la création de ses cours publics et gratuits. Au mois de novembre

elle inaugurerait ses trois cours de législation commerciale, de tenue de livres et de géométrie.

Vous savez tous, Messieurs, combien ces trois cours se sont multipliés et quel développement ils ont pris, mais à l'honneur de notre Société, il importe de relever cette date de 1834; l'enseignement populaire était alors chose nouvelle, il ne rencontrait pas les appuis et la sympathie générale qu'il possède maintenant et, c'était une œuvre hardie et de véritable progrès que d'entrer dans cette voie. Notre Compagnie a été récompensée de son initiative par les succès que ses cours ont obtenu et surtout par les services qu'ils ont rendus à de nombreuses générations d'ouvriers et d'employés.

Les successeurs de ces hommes dévoués au progrès ont continué dignement dans la voie qui leur était si noblement tracée; c'est ainsi que nous voyons nos si nombreux cours toujours professés par des membres de notre Société aussi dévoués qu'érudits; c'est ainsi que nous venons d'assister à la création de ce Musée commercial et, en ce jour de fête de notre Société, je suis heureux de vous faire constater qu'elle justifie toujours son beau titre de Société d'Émulation, dans le bien et dans le progrès.

En vous conviant chaque année, Messieurs, à notre séance publique, notre but n'est pas seulement d'entourer d'une certaine solennité la distribution des médailles et récompenses que nous décernons à nos lauréats, nous voulons aussi vous faire connaître nos travaux intérieurs et féliciter ceux de nos collègues qui veulent bien enrichir notre Bulletin.

J'aurais voulu pouvoir faire une analyse de tous les travaux de nos collègues, mais le cadre restreint de ce discours me force, à mon grand regret, à passer rapidement et à en faire une simple énumération.

Notre distingué collègue, M. Léon de Vesly, nous a entretenu de l'influence des d'Amboise sur l'art de la Renaissance, et des légendes normandes et superstitions, sujets qu'il a traités avec la compétence et l'érudition dont il a donné tant de fois la preuve.

M. Bocquet, notre si aimable et savant professeur de technologie, nous a présenté un appareil fort ingénieux servant à la vérification des tuyaux dans les constructions, et un moteur à pétrole perfectionné par un de nos concitoyens, M. L'homme, auquel nous remettrons tout à l'heure une médaille de la Société.

Une question qui est à l'ordre du jour, l'heure décimale, a fait l'objet d'une communication, aussi intéressante que savante, de M. Derivière-Patry, à laquelle M. de Sarauton a répondu par l'envoi d'une brochure traitant le même sujet. Notre distingué collègue a bien voulu l'examiner et en a fait une critique fort intéressante, je dis critique, car cette question si complexe ne met pas tout le monde d'accord — *adhuc sub judice lis est* — et pour longtemps probablement.

Notre secrétaire, M. Deleau, a bien voulu nous présenter un rapport sur la cartographie de Madagascar, ouvrage de notre si excellent collègue M. Gravier, auquel j'épargnerai les éloges qui lui sont si bien dus et auxquels sa modestie sait si bien se dérober.

Nous avons eu la bonne fortune d'avoir de lui, cette année, une étude sur les anciens Normands chez eux et en France, étude où se retrouvent tout entières les qualités de son auteur, conscience et érudition.

Comme chaque année, M. Gully, le savant directeur de l'observatoire populaire, nous a communiqué le résumé de ses observations météorologiques faites pendant l'année 1897. Il n'a pu malheureusement que constater

le fait qu'il pleut toujours à peu près autant à Rouen que par le passé.

Dans un autre ordre d'idées et avec la compétence qu'il possède en ces matières, M. Lucet nous a parlé de l'entomologie agricole et horticole, des insectes nuisibles aux végétaux et nous a indiqué les moyens de les combattre, complétant ainsi le travail qu'il nous avait présenté l'année dernière, sur l'insectologie agricole.

Notre distingué professeur de littérature, M. Goissedet, nous a présenté une étude aussi charmante dans sa forme que dans son fonds sur l'ouvrage de notre ancien président, M. H. Wallon, intitulé la *Bourse découverte*.

M. Lenoir a bien voulu nous rendre compte d'une conférence sur les Rayons X... , sujet à l'ordre du jour s'il en fut, et, par son initiative, a montré une fois de plus que notre Société se tient au courant de tout ce qui se fait. Il nous a également entretenu d'un cas de fasciation double, observé chez un frêne, cas fort intéressant et qu'il nous a exposé avec toute la compétence que nous lui connaissons.

Mesdames et Messieurs, j'ai tenu à vous parler des travaux de nos collègues pour vous montrer que notre Société, en dehors de ses cours, ne reste pas inactive et que de ce côté là encore, elle est la digne continuatrice de la Centenaire.

Je termine ce discours, peut-être un peu long, en vous remerciant à nouveau de votre bienveillance; je ne doute pas, pour ma part, que l'avenir ne confirme les vœux de prospérité que je fais pour notre Société, qu'elle ne voie encore de beaux jours et, ce qui vaut mieux, ne compte à son actif de bonnes actions et d'utiles services s'ajoutant indéfiniment à tous ceux qu'elle a déjà rendus.

RAPPORT SUR LES PRIX DE HAUTE MORALITÉ

Présenté par M. HUARD

Membre résident

MESDAMES, MESSIEURS,

Cette année encore, cédant aux aimables instances de M. le Président et de mes collègues de la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure, j'ai accepté l'honneur de vous présenter les lauréats des prix de haute moralité fondés par MM. Duma-noir, Alfred Pimont et Bouctot.

La bonté prévoyante de ces généreux donateurs va nous donner la satisfaction de saluer quelques modestes travailleurs, domestiques et ouvriers, qui ont pratiqué la vertu sans bruit et avec beaucoup d'énergie pendant de longues années, s'oubliant pour leur famille ou celle des patrons qui ont eu la chance de rencontrer ces bonnes âmes.

Si dure qu'ait été leur tâche, ces vaillants du devoir ont été plus heureux que ceux qui, dans des circonstances moins pénibles que celles qui nous ont été signalées, implorent de l'assistance publique une stérile aumône.

Dans cette assemblée se trouve une jeunesse studieuse venue pour recevoir la légitime récompense de son application à nos cours publics, je l'invite à méditer les admirables leçons de morale pratique que d'excellents

patrons nous ont données, en exposant par écrit les qualités morales de domestiques et d'ouvriers modèles qu'ils ont su apprécier, et qu'ils nous ont demandé de récompenser.

La Commission, après avoir examiné les dossiers de 24 candidats, tous très méritants, a rendu compte de ses travaux à la séance générale de la Société le 1^{er} de ce mois, et la liste des récompenses a été arrêtée comme suit :

Prix Alfred PIMONT, de 500 francs, à M^{lle} QUESNEL, domestique chez M^{lle} Delestre, rue Maladrerie, 10, à Rouen.

Colette-Elise Quesnel est dans la famille de M^{lle} Delestre depuis 45 ans, et jamais son service n'a donné lieu au moindre reproche.

M. Delestre, chez lequel cette digne servante est entrée en janvier 1853, est décédé le 8 mars 1859; Colette Quesnel est restée au service de la fille de son maître et ne l'a pas quittée depuis, malgré des offres bien plus avantageuses. Elle sait que sa maîtresse ne peut augmenter ses gages, elle déploie néanmoins à son service toutes les précieuses qualités qu'elle possède : ordre, économie, prévenances. Très dévouée, elle a passé des mois presque sans dormir pour soigner sa maîtresse.

Avec son salaire qui n'a pas varié — 200 francs par an — elle a aidé à soutenir ses père et mère jusqu'à leur décès.

Colette Quesnel travaille encore, malgré des rhumatismes, et elle continue à aider de sa bourse plusieurs membres de sa famille.

Prix BOUCTOT : 100 francs à M. LANGLOIS, dit

Douyer, domestique de ferme, chez M. Lemercier père, à Pissy-Pôville, par Barentin.

Dominique Langlois est âgé de 69 ans, il compte 51 années de services dans la même famille. Il quitta son poste pour le service militaire, alla en Crimée, prit part au siège de Sébastopol et à l'assaut de la tour de Malakoff, d'où il revint avec une médaille et aussi une blessure.

Langlois est très estimé pour son honnêteté scrupuleuse, sa sobriété exemplaire et son attachement à ses maîtres. Il a été pendant des années l'unique soutien de sa mère âgée et infirme.

Après une vie d'abnégation et de sacrifices, Langlois est aujourd'hui dans une position bien triste. Sa pauvre femme, qui l'a si bien secondé pendant de longues années, ne peut presque plus travailler. M. Lemercier l'occupe encore, en qualité de laveuse, un jour ou deux par mois; mais on ne l'emploie pas ailleurs, car ses yeux ne lui permettent plus d'accomplir sa tâche d'une façon satisfaisante.

Langlois a bien deux filles qu'il a élevées dans les meilleurs principes d'ordre et d'économie; mais elles sont mariées, elles ont chacune cinq enfants, et leur situation de fortune ne leur permet pas de venir en aide à leur père.

Puisse cette récompense lui procurer un peu de bien-être et de satisfaction.

100 francs à M^{lle} PERRICHON, domestique chez M^{me} veuve Férant, place de la République, 5, à Rouen.

Née à Louviers (Eure), le 13 mai 1824, Aglaé Perrichon est au service de la même famille depuis 53 ans. Pendant tout ce temps, son dévouement ne s'est pas

démenti une seule fois ; elle a même fait preuve d'un courage exceptionnel pour soigner ses maîtres.

Les personnes qui ont eu des rapports avec elle font le plus grand éloge de sa tenue et de sa conduite.

Avec ses gages, qui ont varié avec les années de services de 120 à 240 francs par an, elle a trouvé moyen de payer 60 francs de pension pour son père pendant plusieurs années et d'élever son frère et sa sœur.

OUVRIERS

Prix DUMANOIR, de 400 francs, à M. Pierre-Guil-laume VARIN, ouvrier savonnier, maison Mondon et Dumont, à Harfleur.

Cet excellent ouvrier, âgé de 72 ans, travaille depuis 52 ans dans la maison Dumont.

Après avoir élevé cinq enfants, il a pris à sa charge, pendant sept ans, quatre petits-enfants, dont la mère mourut d'un accident de voiture, et une autre de ses filles tombée dans le plus grand dénuement après la mort de son mari : il l'a de plus soignée pendant une longue maladie.

Ce brave Varin n'a aujourd'hui aucune ressource, ayant épuisé sa santé et son gain au service de tous les siens. Privé de son travail par suite de la fermeture de la savonnerie, il est tombé lui-même à la charge de sa fille, personne malade, et de son gendre qui ont élevé six enfants.

La prime accordée à ce laborieux ouvrier est un rayon de bonheur qui, dans sa vieillesse, vient lui faire oublier, pour un moment, les vicissitudes qui l'ont successivement assailli, sans jamais le terrasser, puisque,

malgré son grand âge, il désire et espère retrouver du travail.

Prix BOUCTOT, de 100 francs, à M^{lle} RAMPINI, ouvrière, rue des Champs, 33, à Rouen.

Orpheline à l'âge de cinq ans, Hortense-Marie Rampini fut recueillie par son oncle et sa tante, les époux Lenud, qu'elle n'a jamais quittés.

Elle a consacré sa jeunesse à soigner, tout en travaillant, son cousin, le fils des époux Lenud, idiot et infirme depuis sa naissance.

Aujourd'hui que ses parents sont âgés, elle redouble de dévouement pour eux, mais son gain, qu'elle a toujours fait entrer dans la maison, est actuellement presque nul.

Nous sommes heureux de pouvoir décerner à M^{lle} Rampini une récompense, si justement méritée, pour toute une vie d'abnégation et de dévouement obscur au foyer de ceux qui l'ont recueillie.

Une Médaille de vermeil à M. LEDUNFF, contremaître, maison E. Aubert, apprêteur à Bapeaume, demeurant rue Pillore, 17, à Rouen.

Jean-François Ledunff, né le 17 juillet 1844, est depuis 39 ans employé chez M. Aubert, auquel il a rendu de grands services, d'abord comme ouvrier, puis comme contremaître. Aujourd'hui, il est directeur ; cela seul indique ce qu'il a été.

Alors que son salaire était très minime, ce bon ouvrier faisait des heures supplémentaires pour augmenter le bien-être des siens. Il a soutenu pendant dix ans son père infirme et sa grand'mère malade. Il a pu encore faire donner à ses deux filles une très bonne instruction élémentaire.

En 1870, sous le feu des Prussiens, il enleva son capitaine blessé et le porta à l'ambulance, risquant ainsi sa vie sans aucune hésitation.

Une Médaille de vermeil à M^{me} CREUILLY, née Duclos, demeurant à Darnétal, rue Saint-Pierre, 42.

M^{me} Creuilly est âgée de 61 ans. Depuis 56 ans qu'elle travaille soit comme domestique, soit comme ouvrière, M^{me} Creuilly a toujours servi ceux qui l'ont employée avec zèle et fidélité.

Quoique fort peu rétribuée (2 fr. 50 par jour) M^{me} Creuilly a subvenu à l'existence de son père, resté neuf ans malade. Pendant sept autres années, elle a soigné son beau-père, mort à l'âge de 82 ans. Elle a fait encore tout le bien possible à la veuve et aux quatre enfants de son frère.

M^{me} Creuilly, toujours sensible aux malheurs des autres, est digne, à tous les points de vue, de la récompense qui lui est accordée.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, permettez au rapporteur d'exprimer le regret que sa compétence ne lui ait pas permis de mieux vous faire sentir tout ce qu'il y a d'admirable dans la vie exemplaire des braves gens que vous venez d'applaudir.

Ce n'est pas en vue d'une récompense qu'ils se sont dévoués pour leurs patrons, pour leur famille, pour la patrie ; car, dans les plus belles phases de leur existence, nous les trouvons s'oubliant pour des enfants, des malades, des infirmes, des aliénés. On avait besoin de leur aide, ils étaient là. Ils faisaient le bien pour le bien ; nous les en félicitons.

Il en est d'autres dont la vie a pu être plus vertueuse

encore, et dont les mérites resteront à jamais inconnus du public parce qu'ils n'ont pas, comme nos lauréats, rencontré sur leur chemin des cœurs généreux ou reconnaissants qui, les estimant à leur valeur, se soient donné la peine de les faire connaître. A ceux-là, s'il y en a ici, je citerai quelques vers inédits d'un poète à ses heures qui venait de constater une indifférence coupable, véritable ingratitude, chez quelqu'un qui avait longtemps profité de son absolu dévouement :

- « Quand on parcourt longtemps le chemin de la vie,
- » Que, d'étape en étape, on sème les bienfaits,
- » On espère et l'on croit à quelque sympathie,
- » Hélas ! ce sont souvent des ingrats qu'on a faits !
- » Mais qu'avons-nous besoin de la reconnaissance !
- » Pourquoi nous affliger d'un dédaigneux oubli ?
- » Ne recherchons jamais que cette récompense :
- » La satisfaction du devoir accompli. »

Vous qui venez d'être récompensés, vous avez la satisfaction du devoir accompli.

Vous êtes pauvres en argent ; — vous n'avez pas vécu pour en amasser — et vous ne regrettez pas de l'avoir dépensé pour le bien des autres ; mais vous êtes riches d'une bonne conscience.

En rentrant de cette cérémonie, vous allez, comme vous l'avez fait jusqu'ici, continuer à remplir de votre mieux vos humbles devoirs de tous les jours. Mais, dans votre obscurité et votre misère, vous serez heureux du devoir accompli.

Soyez heureux aussi de l'affectueuse estime de ceux qui vous ont signalés à notre attention ;

Soyez heureux de la bonne leçon de morale pratique que votre vie vertueuse nous a donnée ;

Soyez heureux de la récompense que vous venez de recevoir et que vous avez si bien méritée ;

Soyez heureux ! c'était le désir des généreux donateurs auxquels notre Société doit la fondation des prix de haute moralité qu'elle distribue chaque année ;

Soyez heureux ! c'est notre vœu à tous !

RAPPORT

sur la visite de l'établissement d'apiculture de M. Gaston
LECŒUR, apiculteur-constructeur, à Bihorel-lès-Rouen

Présenté par M. Émile LUCET

Vice-Président de la Section des Sciences physiques et naturelles

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La Section des Sciences physiques et naturelles a reçu, en mai 1898, une demande transmise par M. le Président et adressée par le sieur Gaston Lecœur, apiculteur-constructeur, 11, rue de Lestanville, à Bihorel-lès-Rouen, qui sollicite une visite de son établissement et demande qu'il lui soit attribué une récompense.

Une Commission a été désignée pour l'étude sur place de la question, elle était composée de MM. le docteur Louis Boucher, Crosnier et Émile Lucet.

Votre Commission s'est rendue au domicile du demandeur, le 22 mai écoulé, pour procéder à la mission que vous lui aviez confiée.

Le demandeur nous a montré l'emplacement de son rucher ; son exposition à l'est est choisie avec intention ; elle influe beaucoup sur la prospérité des Abeilles ; il est

à proximité de l'habitation, dans un vaste jardin planté d'arbres fruitiers et de nombreux végétaux mellifères ; çà et là, on trouve des vases plats, contenant de l'eau pure, avec des plantes aquatiques, pour permettre aux Abeilles de se désaltérer sans se noyer ; l'installation en est bien comprise.

Les ruches sont d'une construction soignée et en rapport avec les ressources que les Abeilles peuvent trouver dans la région ; le trou de vol est situé à l'est, ces ruches sont en parfait état de propreté et les Abeilles qu'elles abritent sont en bonne santé ; aucun parasite animal ou végétal n'a été observé par votre Commission.

Puis, notre attention a été attirée par certains perfectionnements apportés par le demandeur à diverses ruches de sa fabrication que nous allons avoir la satisfaction de vous signaler : tels que la modification avantageuse donnée à la *planche de vol*, située à la base du trou de vol, dont la largeur plus développée (0^m16), soit 0^m04 de plus que celle de la ruche système Gariel, et dont l'inclinaison est moindre (0^m03) soit 0^m02 de moins que dans la ruche système Gariel ; par cette disposition ingénieuse, les Abeilles, au retour des champs, et souvent épuisées par la fatigue de leurs longues courses et par le labeur de la récolte de leur provision de pollen, peuvent ainsi se reposer plus facilement avant de pénétrer dans la ruche ; nous avons constaté aussi une amélioration dans la disposition de la *planche pour le rabat de l'eau* : celle-ci est située à 0^m15 au-dessus du trou de vol, elle a 0^m11 de largeur et 0^m01 d'inclinaison, alors que dans la ruche système Gariel, elle est plane ; la modification apportée par le sieur Gaston Lecœur permet la préservation facile de la pluie ; enfin le *ventilateur*, situé sous le plancher de la

ruche est construit en toile métallique de 0^m65 de longueur et de 0^m05 de largeur, fermé par une coulisse en bois et disposé de telle manière que la ruche reçoit, dans toute sa longueur, une large provision d'air, indispensable pour obvier aux inconvénients de l'air trop chaud et confiné de l'intérieur de la ruche; par cette disposition, le sieur Gaston Lecœur évite les maladies souvent mortelles chez les Abeilles, déterminées par l'air trop chaud et confiné, et, de plus, cette abondance d'air facilite singulièrement l'épaississement du miel.

Il nous a été présenté ensuite plusieurs systèmes de ruches construites par le sieur Gaston Lecœur : des ruches communes en paille, des ruches en paille à calotte, cousues au fil de fer galvanisé remplaçant la liasse d'osier ou de ronce, des ruches perfectionnées à parois doubles, à 18 cadres mobiles, avec réservoir à couvain et hausse (système Gariel), et à 28 cadres mobiles dites ruches doubles ou jumelles; dans chacune des ruches perfectionnées, l'espace vide, intermédiaire entre les parois de celle-ci, est rempli de paillettes d'avoine, dont la présence maintient plus constante la température intérieure de la ruche pendant la saison rigoureuse; nous avons remarqué une ruche de faible dimension, avec parois doubles, dite ruche d'observation, dont la paroi intérieure est vitrée sur toutes ses faces latérales; elle permet l'observation facile des mœurs et des travaux des Abeilles.

Des améliorations ont été apportées également par le sieur Gaston Lecœur pour maintenir la cire gaufrée dans les cadres mobiles; il a remplacé le fil de fer tendu à l'intérieur de ces cadres, par des agrafes en fer blanc, au nombre de 8, qu'on replie de chaque côté sur la feuille de cire gaufrée à maintenir en place. Cette dispo-

sition permet d'éviter l'emploi de l'*éperon Woitblet* et rend l'application des feuilles de cire gaufrée plus facile, plus prompte et aussi solide.

Nous avons remarqué aussi les *sections américaines*, petits carrés en bois de 0^m106 de côté et pouvant recevoir 500 grammes de miel. On place dans ces sections des plaques de cire gaufrée de première qualité, cette confection artificielle favorise considérablement une récolte très abondante de miel, les Abeilles butinant continuellement, n'étant pas retenues à l'intérieur de la ruche pour la fabrication des alvéoles, dont le fond à paroi double nécessite beaucoup de travail. Ces sections sont livrées au commerce, garnies d'une couverture en fer-blanc, fabriquée par notre apiculteur-constructeur, et fermées sur les côtés par un carré de verre à vitre, puis ornées d'un papier coloré et festonné; cette disposition ajoute un degré de solidité à la section de bois remplie de miel de première qualité et offre une présentation plus agréable au consommateur.

Nous avons trouvé dans son établissement de nombreux instruments et outils d'apiculture, des meilleures marques et du dernier perfectionnement : tels qu'un *appareil pour la fonte de la cire au soleil*, de sa construction; le *chasse-abeille*, système Hastings, instrument perfectionné permettant de prélever le miel dans les sections sans crainte de piqure pour l'apiculteur, il est confectionné en fer-blanc : deux plaques superposées et soudées, l'une possède une ouverture circulaire sur une de ses faces, par laquelle les Abeilles opèrent leur descente dans l'intérieur de la ruche. Ordinairement, on dispose deux chasse-abeilles sur une planchette *ad hoc*, on pose au-dessus le casier à sections doubles et, après 3 ou 4 heures, il ne reste plus

d'Abeilles dans la hausse; par un dispositif spécial le retour de l'intérieur de la ruche à la hausse ne peut s'effectuer.

Nous avons vu également des *plaques ou cloisons en zinc perforé* que l'on dispose sous les cadres au moment de la récolte, afin d'empêcher la reine de monter pondre dans la hausse, ainsi que la pénétration des bourdons, dont la gourmandise produirait une diminution notable dans la récolte du miel; le *nourrisseur* système Hill, pour l'alimentation artificielle des Abeilles; les *cages à reine*, celle pour l'expédition consiste en un manchon de la grosseur du pouce, en fil de fer galvanisé, obstrué à chaque extrémité par un épais bouchon de liège creusé intérieurement pour recevoir la provision de voyage, et celle destinée à faire accepter une reine par les Abeilles orphelines; cet instrument, en fil de fer galvanisé, se place dans la case à couvain pendant 24 heures, et, sur la partie qui peut donner la liberté à la reine, on a soin de déposer de la cire : si les Abeilles orphelines rongent cette cire, il y a une grande présomption qu'elles accepteront la reine présentée, alors on ouvre la porte et on laisse la reine en liberté; celle-ci est parfois tuée par la colonie.

Les *cadres à cire gaufrée* sont de forme rectangulaire, en bois, munis intérieurement de fils de fer galvanisé tendus pour recevoir la feuille de cire gaufrée; là, encore, nous enregistrons volontiers une modification avantageuse due à notre apiculteur, il a remplacé le fil de fer par des agrafes en fer-blanc, au nombre de 8, qu'on replie de chaque côté sur la feuille de cire gaufrée. Cette disposition permet d'éviter l'emploi de l'*éperon Woitblot*, outil composé d'un éperon en cuivre supporté par une tige de même métal, enfoncée

dans un manche en bois. Le cadre à cire gaufrée étant placé sur une planchette en bois de même dimension, sur laquelle repose la cire gaufrée, on trempe l'éperon dans l'eau chaude, puis on le passe sur le fil de fer, celui-ci se trouve chauffé et, par la pression exercée par le passage de l'éperon, pénètre dans la cire gaufrée, laquelle y adhère ensuite; puis on nous a montré un *enfumoir*, système Bingham, un *couteau à désoperculer*, une *presse à main* pour la fabrication de la cire gaufrée, etc.

Votre Commission a remarqué plusieurs échantillons de cire gaufrée, de diverses qualités, que le sieur Gaston Lecœur fabrique pour la récolte du miel dans les sections américaines; il livre au commerce la plus grande partie de son miel dans des sections; enfin, Messieurs, nous prenons la respectueuse liberté de vous faire remarquer que, pour un établissement de création récente et d'une importance commerciale relativement modeste, les différentes observations que nous avons eu la satisfaction d'enregistrer pendant notre visite, sont de bon augure et assureront un développement progressif et productif de cette industrie, sous l'habile et intelligente direction du sieur Gaston Lecœur, et permettront à l'apiculture de se développer dans notre belle région normande.

Après avoir passé en revue les divers appareils et accessoires d'apiculture, je ne saurais oublier de mentionner que les Abeilles, élevées dans ce rucher, sont de race Carniolienne croisée (Autriche), elles sont beaucoup plus actives, moins frileuses et donnent un rendement supérieur à celui que produisent les Abeilles françaises ou italiennes.

L'établissement visité possède présentement 12 ruches : 9 ruches à cadres mobiles pour la récolte du miel et

3 ruches fixes pour la récolte de la cire ; le trou de vol de ces diverses ruches est situé à l'est.

Votre Commission a eu la satisfaction de trouver une industrie modernisée et de recueillir des observations intéressantes, aussi a-t-elle l'honneur de vous proposer de décerner au sieur Gaston Lecœur une médaille d'argent, pour les perfectionnements qu'il a apportés à l'Apiculture et pour l'ensemble de son industrie apicole.

Aujourd'hui, l'Apiculture est devenue classique et perfectionnée, grâce aux nombreuses et intéressantes observations recueillies par des apiculteurs zélés et instruits, et aussi par les recherches des savants ; depuis quelques années, la science d'exploitation des Abeilles se débarrasse de plus en plus des formules grossières entretenues par la routine.

Des journaux périodiques illustrés, ainsi que de nombreuses publications apicoles permettent, à toute personne habitant la campagne, de s'intéresser à cette science pratique d'un grand avenir, et de devenir bientôt un apiculteur consommé : ces ouvrages, d'un prix modique, exposent avec clarté les mœurs générales des Abeilles et les avantages commerciaux qu'on peut retirer de leurs produits : miel, cire, hydromel, eau-de-vie de miel, etc., et les intérêts industriels qui s'y rattachent : ruches diverses, cadres mobiles, râteliers, sections, nourrisseurs, enfumoirs, chasse-abelles, etc. Il existe aussi des Sociétés apicoles qui, indépendamment des questions scientifiques, accordent des encouragements aux producteurs de miel, de cire, etc., de première qualité, ainsi qu'aux industriels méritants qui font progresser le perfectionnement des constructions, instruments et appareils employés en apiculture.

Ces Sociétés rendent les plus grands services à l'Api-

culture en France car, malgré leurs généreux efforts, notre pays ne possède qu'un nombre de ruches bien inférieur à celui rencontré à l'étranger, aussi lui sommes-nous tributaire d'achats de miel de 7,000,000 de kilogr. environ par an.

Je vous remercie, Messieurs et chers Collègues, de la bienveillante attention que vous m'avez accordée, et je termine en exprimant des vœux sincères pour que l'Apiculture raisonnée se développe rapidement en France, et rencontre, notamment dans notre belle région normande, de nombreux adhérents qui n'auront pas à regretter ni leur dépense première, ni leur temps, ni leurs peines, et seront vite récompensés de leurs efforts par une abondante production de miel et de cire. Puisse cette invitation être entendue et suivie dans une large mesure; ceux qui s'y associeront, en plus de la joie intime qu'ils éprouveront de ces essais productifs, auront accompli une noble mission économique : ils contribueront ainsi à lutter avec succès contre la concurrence étrangère et à augmenter la richesse nationale.

Rouen, le 22 mai 1898.

Le Rapporteur,

Émile LUCET.

COURS de DESSIN INDUSTRIEL APPLIQUÉ à la MISE en CARTE

Professeur : M. WILHELM

Officier d'Académie

RAPPORT DU JURY

Concours du Dimanche 22 mai 1898

MEMBRES DU JURY :

Président . . MM. E. DUVEAU, ingénieur, vice-président
de la Société libre « l'Emulation ».

Rapporteur. Alfred LAILLER, de la maison Rivière
et C^{ie}, secrétaire de la Société
industrielle de Rouen.

Membres... Georges FROMAGE, manufacturier;
Achille RIVIÈRE, —
Gustave TURQUIER, ancien directeur
de la maison Bertel frères.

*A Monsieur le Président et à Messieurs les Membres du Bureau
de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Indus-
trie de la Seine-Inférieure,*

MESSIEURS,

Le jury d'examen que vous avez nommé, en vue de diri-
ger le Concours annuel organisé entre les élèves du cours
de dessin « à la JACQUARD », professé à la Société « l'Emu-
lation » par M. Wilhelm, a bien voulu cette année

encore, pour la troisième fois, me confier l'honneur de vous présenter en son nom, sous la forme d'un rapport succinct, le résumé de ses observations personnelles en même temps que les résultats obtenus par les différents candidats.

Cette nouvelle marque de confiance m'a été particulièrement sensible, aussi permettez-moi, tout d'abord, d'adresser ici à mes collègues : M. E. Duveau, président du jury, et MM. Georges Fromage, Achille Rivière et Turquier, ses distingués collaborateurs, mes plus sincères remerciements.

* * *

Vous confirmant en tous points les quelques considérations générales que j'évoquais les années passées pour bien vous montrer combien était indiscutable et indiscutée l'utilité de ce cours spécial de dessin appliqué à la mise en carte, je vous disais notamment que l'alliance de l'Art et de l'Industrie, en ce qui concerne la fabrication des étoffes façonnées, commande des recherches continues et conséquemment réclame, chez le dessinateur industriel pour tissu, une imagination féconde en même temps que la connaissance, la plus parfaite possible, de la contexture des tissus habituellement employés.

Le dessinateur de fabrique joue un très grand rôle dans l'industrie des étoffes et pour être bon fabricant — le mot pris dans sa rigoureuse acception — il ne s'agit plus seulement de savoir lancer la navette, monter et régler le métier, mais il est indispensable de savoir également manier le crayon et le pinceau ; il faut apprendre à bien traduire sur tissu, au moyen de l'opération ingénieuse de la *mise en carte*, un dessin avec des formes correctes et irréprochables au point de vue de l'art. . . .

Pour composer un dessin, il faut avoir l'imagination féconde, la spontanéité et le feu sacré qui font l'artiste, mais pour mettre en carte, comme le dit fort à propos M. Édouard Gand, dans son *Traité de tissage*, « il faut du goût, de la patience, le sentiment des formes harmonieuses, une fidélité intelligente dans l'imitation du dessin et enfin : le savoir du tisserand. »

Tout en rappelant à votre bienveillant souvenir, les arguments que j'avais l'honneur de vous présenter l'année dernière, en faveur de la nécessité d'apprendre aux élèves, qui suivent ce cours de dessin industriel, à décomposer les tissus et principalement les tissus façonnés, j'ajoutais que cet art de la décomposition des tissus est non seulement indispensable à acquérir pour le manufacturier, le directeur de tissage, mais qu'il devrait être également enseigné aux vendeurs de nos produits manufacturés. En maintes circonstances, aux prises avec des échantillons de tissus étrangers, le vendeur aurait besoin, séance tenante, de pouvoir éclairer son acheteur sur la différence de composition de ces divers échantillons, similaires à première vue, mais offrant souvent, une fois analysés, des différences de composition telles, que la qualité même du tissu s'en trouve parfois singulièrement modifiée.

On ne peut devenir, à mon modeste avis, bon fabricant de tissus qu'après avoir préalablement fait une étude approfondie des innombrables procédés mis en œuvre pour le croisement des matières textiles.

Or, nous sommes heureux, aujourd'hui, de pouvoir vous signaler que les résultats, présentement acquis, montrent péremptoirement que l'élève, qui a suivi assidûment pendant trois années les leçons de M. Wilhelm, non seulement connaît bien le principe de la Jacquard, mais

qu'il sait analyser un tissu, faire de sa propre inspiration une composition qui « soit sienne » et qu'il est à même, enfin, la pratique aidant, de rendre dans nos fabriques, en qualité d'échantillonneur, de réels services.

Aujourd'hui, où la mode, avec son long cortège d'exigences, préside à toutes les créations de la fabrique ; aujourd'hui, où les recherches que doit faire le tisseur de nouveautés, qui tient à conserver son rang et sa réputation, deviennent de plus en plus absorbantes et sont tous les jours pour lui un perpétuel recommencement ; aujourd'hui, où la partie commerciale de son affaire lui prend tout son temps, le concours d'un échantillonneur jeune et intelligent, connaissant bien le tissu, sachant dessiner, familiarisé avec les difficultés de la mise en carte et dont le goût artistique a été développé de bonne heure, chez lui, par un enseignement à la fois méthodique et pratique, un tel concours, dis-je, peut maintenant, plus que jamais, rendre au chef de maison, au fabricant lui-même, des services dûment appréciés.

Dans une ville manufacturière comme la nôtre, où l'on compte passablement de fabricants de tissus façonnés à l'armure et à la Jacquard, cet enseignement, à la fois méthodique et pratique, y est *gratuitement* donné par la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure, et le cours de dessin appliqué à la mise en carte, dont nous nous occupons en la circonstance, est notamment une excellente école pour nos futurs échantillonneurs.

La première année, les jeunes gens apprennent à étudier la mécanique Jacquard dans ses principaux organes, à connaître et à distinguer les différentes armures les plus usuellement employées, en même temps qu'ils commencent à les transcrire sur du papier quadrillé.

La seconde année, se perfectionnant dans l'art de la mise en carte, abordant des sujets plus difficiles à traiter, — comme la reproduction de fleurs, par exemple, — les élèves arrivent ensuite à décomposer les tissus et à analyser leur texture.

Enfin, en troisième année, les étudiants sont de force à composer, *de leur propre initiative*, un dessin quelconque pour robe ou autre genre similaire, en même temps qu'ils savent indiquer la marche à suivre pour mener à bien son exécution définitive sur le métier à tisser.

Comme vous le voyez, Messieurs, le programme de cet enseignement répond donc au désir que nous émettions en 1896 ; aussi, quand on songe que M. Marius Vachon, dans son Rapport *adressé au Ministère* sur « Les Industries d'art en France » (1897), dit « qu'au point de vue de l'organisation spéciale d'enseignement scientifique et artistique il n'a été rien créé à Rouen », il y a lieu, ce me semble, de protester *avec énergie* contre une telle erreur.

C'est ce qu'a fait d'ailleurs la Société industrielle de Rouen, dans son « dire » publié l'an passé, en réponse aux critiques parfois amères, souvent injustifiées, de M. M. Vachon, dans une enquête trop hâtivement faite.

A ce propos, tout en regrettant que les résultats jusqu'alors obtenus à notre école régionale des Beaux-Arts n'aient point encore été rendus tangibles pour les industriels, le reproche, qu'adresse avec raison M. Vachon à cette école, ne peut certes pas s'appliquer à la Société « l'Emulation », Société, soit dit en passant, dont l'auteur ne parle que peu ou point. . . .

Il y est dit, par exemple : qu'il « n'existe pas de relations directes entre les industriels et l'Ecole régionale

des Beaux-Arts; on n'a jamais vu, ajoute-t-il, dans une usine, un directeur, un professeur venant s'enquérir des besoins de l'industrie; et, réciproquement, l'Ecole n'a jamais reçu la visite d'un chef d'atelier ou d'un maître d'usine y apportant des conseils et des encouragements. »

Tel n'est pas le cas de la Société libre d'Emulation et je n'en veux, tout simplement pour preuve, que cette simple constatation : cette année, au début du cours de dessin appliqué à la mise en carte, 41 élèves s'étaient fait inscrire et tous, appartenaient aux principales maisons de la place; d'autre part, le jury qui vient d'examiner les travaux de ce cours de dessin industriel est composé de chefs de maison ou de chefs d'atelier appartenant à des industries textiles différentes.

Je ne puis également passer sous silence qu'une des causes qui font le succès de cet enseignement spécial donné au sein de la Société « l'Emulation », c'est que la direction du cours de dessin à la Jacquard, dont nous nous occupons particulièrement en ce moment, a été confiée à un maître qui joint à de solides connaissances théoriques, *celles non moins précieuses d'un praticien distingué.*

* * *

Voilà, à mon modeste avis, le secret du succès acquis à la Société « l'Emulation ».

En vous demandant pardon, Messieurs, de m'être étendu aussi longuement que je viens de le faire sur ce point particulier, sortant, peut-être ainsi, du cadre de nos attributions, je ne puis cependant me défendre de répéter ici, en terminant, ce que j'ai eu occasion de dire à la Société industrielle de Rouen :

L'initiative privée n'est point lettre morte à Rouen, quoiqu'on en dise, et au risque d'être en contradiction avec nos grands maîtres dans l'art moderne, comme Eugène Grasset, et avec un critique d'art d'une haute valeur intellectuelle, comme M. Marius Vachon, on peut affirmer qu'ils existent encore en France, et à Rouen notamment, ces industriels français qui, ne pouvant faire de l'art pour l'art, savent tout au moins s'inspirer journellement, dans leurs créations nouvelles, de cette devise : « Le Beau dans l'Utile » et encourager, par *leur bourse et leur concours désintéressé*, les cours de dessin industriel.

Résultats du concours :

Cours supérieur. — 3^{me} année.

Maximum des points :

1 ^{re} partie. —	Décomposition d'un tissu....	10 points
—	Composition d'un dessin....	10 —
2 ^e —	Travaux de l'année et assiduité.....	20 —
TOTAL... ..		<u>40 points</u>

	NOMBRE DE POINTS		
	1 ^{re} partie	2 ^e partie	Total
1 ^o M. BURY, échantillonneur, chez M. Sevestre.....	20	18	38
2 ^o M. SOËNTENS, employé de tissage, chez MM. Schwob, Kinsbourg et Weil frères.....	15	15	30

En conséquence, le jury propose de décerner à M. Bury la Médaille *offerte par la maison Rivière et C^{ie}*; et à M. Soëntens, une Médaille d'argent.

Étant donné que la composition faite par M. Bury a reçu le maximum de points dont disposait le jury, celui-ci a l'honneur de demander à la Société de faire reproduire, dans son *Bulletin annuel*, la dite composition. Entrer dans cette voie, ce serait accorder ainsi une récompense hautement appréciée par les candidats.

1^{re} Divison. — 2^e année.

Maximum des points :

1 ^{re} partie. —	Décomposition d'un tissu....	20 points
2 ^e —	Mise en carte.....	20 —
3 ^e —	Travaux de l'année et assiduité.....	20 —
TOTAL.....		<u>60 points</u>

NOMBRE DE POINTS

	1 ^{re} partie	2 ^e partie	3 ^e partie	Total
1 ^o M. BUCHY, échantillonneur à l'établissement Rivière et C ^{ie}	16	16	20	52
2 ^o M. BERTHEAUME, mécanicien au Houleme.....	18	14	19	51
3 ^o M. WEIL, employé à l'établissement Schwob, Kinsbourg et Weil frères.....	19	18	8	45
4 ^o M. VIRLOUVET, de la maison Aubin frères.....	18	8	13	39

En conséquence, le jury propose de décerner à M. Buchy la Médaille *offerte par la maison Fromage frères* ; à M. Bertheaume, une Médaille d'argent et une Médaille de bronze à M. Weil.

2^e Division. — 1^{re} année.

Maximum de points :

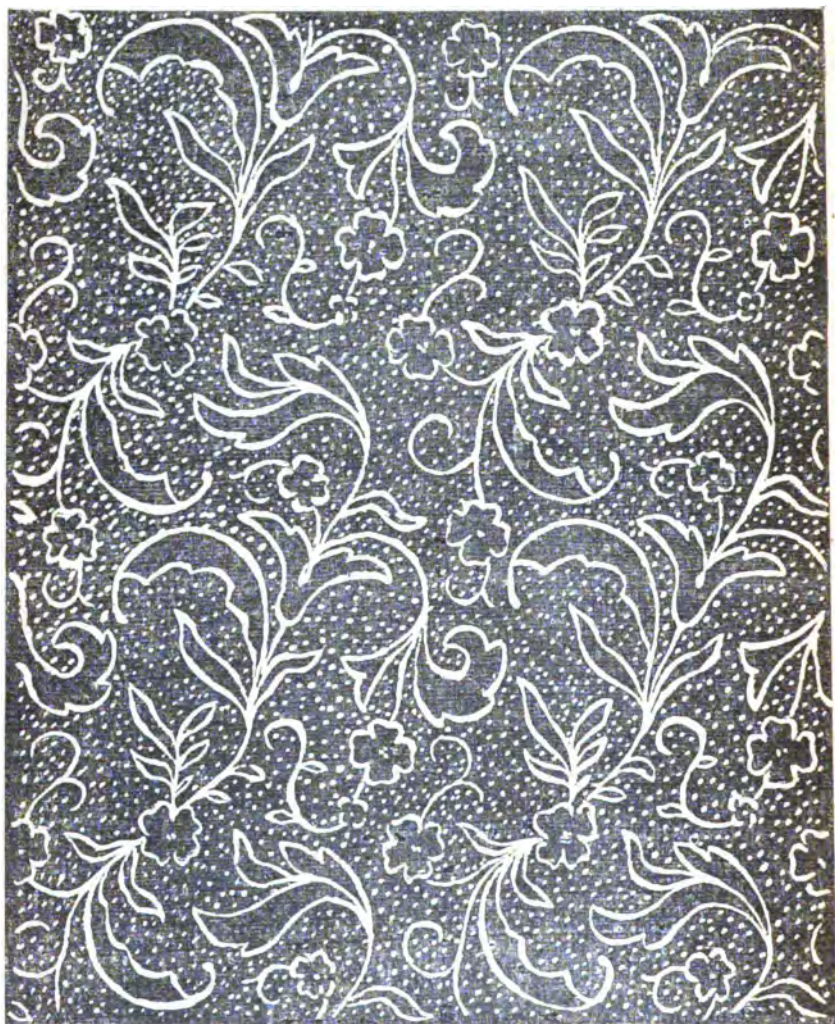
1 ^{re} partie. — Oral.....	10 points
2 ^e — Mise en carte.....	10 —
3 ^e — Travaux de l'année et assiduité.....	10 —
TOTAL.....	30 points

NOMBRE DE POINTS

	1 ^{re} partie	2 ^e partie	3 ^e partie	Total
1 ^o M. BORREL, tisserand, maison Boulouse	10	10	9	29
2 ^o M. HERRIER, de la maison Albert Manchon, Lemaitre et C ^{ie}	10	8	8	26
3 ^o M. HÉDOUIN, employé de commerce, maison Georges Cardon	9	5	10	24
4 ^o M. PETIT, donneur de fils, établissement Rivière et C ^{ie} ...	7	7	8	22
5 ^o M. SOIRON, élève échantillonneur à l'établissement Rivière et C ^{ie}	8	6	5	19
6 ^o M. LECOQ, de la maison veuve de Loys,.....	5	2	6	13

En conséquence, le jury propose de décerner :

Une Médaille d'argent.....	à MM. BOITEL.
Une première Médaille de bronze....	HERRIER.
Une deuxième —	HÉDOUIN.
Une Mention honorable.....	PETIT.



DESSIN A LA JACQUARD

Composition faite par M. BURY, élève de 3^e année

Une dernière remarque, Messieurs,

Comme vous pouvez le constater *de visu*, la moyenne des points obtenus dépasse de beaucoup la moitié du maximum des points accordés, conséquemment tous les élèves ci-dessus désignés, qui se sont présentés au Concours, méritent des éloges.

Si tous ne peuvent être récompensés, tous du moins ont droit à des compliments pour leur assiduité, leur bonne volonté, et, comme la plupart d'entr'eux sont occupés toute la journée dans nos établissements, ce n'est en fait que le soir, après leur journée, qu'ils peuvent employer leurs moments de loisir à mettre à jour leur cahier de notes et faire des mises en carte.

Douze élèves seulement, sur quarante et un inscrits, ont pris part au Concours ; c'est peu, pourra-t-on objecter, c'est possible, mais comme ces douze élèves sont des convaincus, ils deviendront certainement par la suite de zélés propagateurs de cette initiative, si louable, qu'a prise il y a trois ans la Société « l'Emulation », en fondant ce cours de dessin appliqué à la mise en carte.

... Que ces douze jeunes gens fassent donc des adeptes parmi leurs camarades d'atelier, et plus grand sera leur nombre à la rentrée plus de joie et de bonheur ils procureront ainsi à leur dévoué et si sympathique professeur, M. Wilhelm. Ce sera pour lui sa récompense...

Rouen, le 26 mai 1898.

Le Rapporteur,

ALFRED LAILLER.

RAPPORT

SUR

LE MOTEUR A ESSENCE DE PÉTROLE

Inventé par M. LHOMME
Chef-mécanicien des télégraphes, à Rouen

Par M. RAIMOND COULON
Membre résident

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans la précédente assemblée générale, notre collègue, M. Bocquet, signalait à l'attention de la Société un nouveau moteur à essence inventé par M. Lhomme, chef mécanicien des télégraphes, demeurant à Boisguillaume, route de Neufchâtel, 79. Cette communication était écoutée avec le plus vif intérêt. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que la question des moteurs à essence se présente devant vous : en voici la preuve extraite d'un de nos Bulletins (année 1872, séance du 19 juin).

Nous trouvons, dans le programme des prix mis au concours pour être décernés en séance publique de l'année 1874, le sujet suivant :

« Section de mécanique et industrie. — *Une médaille d'or de 500 fr. ou sa valeur en espèces*, à l'inventeur d'une locomotive routière fonctionnant par l'explosion des vapeurs *hydro-carbonées*, mélangées avec l'air atmosphérique ».

Ce prix a été maintenu jusqu'en 1878. Aucun concurrent ne s'est présenté.

L'auteur de cette proposition, bien curieuse pour l'époque, était M. Vauquelin, vice-consul d'Espagne, à Rouen, et membre résident de la Société.

Il avait lui-même fait quelques expériences sur la combustion des hydro-carbures liquides et il avait acquis la preuve qu'en les réduisant en vapeur et en les mélangeant avec l'air atmosphérique, en proportion convenable, il était possible d'utiliser pratiquement la force développée au moment de l'inflammation pour actionner des moteurs analogues aux machines à gaz de houille et pouvant, par suite de la suppression de toute chaudière encombrante et de toute canalisation fixe, faire mouvoir facilement des voitures sur les routes ordinaires.

Il avait réellement entrevu l'automobilisme moderne — son texte de prix le prouve — vingt ans au moins avant l'apparition de la première automobile.

A cette époque le cours de chimie était professé par M. Coquillon, et j'étais moi-même son préparateur. M. Vauquelin venait souvent, dans le laboratoire de la Société; il nous exposait ses théories sur la combustion des gaz. Je me souviens d'avoir monté, sur ses indications, quantité d'appareils et de carburateurs de toutes sortes; quelques-uns existent encore.

Il avait prévu la nécessité de réchauffer le carburateur et de refroidir fortement le cylindre. Il avait pour cela imaginé un système qu'aucun inventeur n'a encore utilisé, cependant il contient peut être le germe du moteur rotatif, le grand desiderata de l'automobilisme. M. Vauquelin séparait le cylindre et le piston moteur de la chambre d'explosion. Cette chambre était à compartiments multiples, il en indiquait 6, ils venaient se pré-

senter successivement devant le cylindre, fournissaient l'explosion et allaient ensuite se recharger de gaz. En un mot c'était un véritable revolver dans lequel la poudre était remplacée par un mélange détonnant, et la balle par un piston. L'appareil commencé fut abandonné. Puis les expériences, s'éloignant peu à peu de leur direction primitive, révélèrent, à M. Coquillon, différents cas extrêmement curieux relatif à la combustion incomplète des hydrocarbures. Laissant alors de côté la question du moteur industriel, il orienta ses études vers la science pure.

Les Bulletins des années 1874-76 et 77 renferment les travaux qui furent alors exécutés entièrement dans le laboratoire de la Société¹. Ils eurent pour conclusion pratique la découverte du grisoumètre, appareil servant à doser le proto et le bicarbure d'hydrogène. Il est employé dans les mines.

Le moteur à pétrole, rêvé il y a vingt ans par M. Vauquelin, est devenu aujourd'hui une réalité banale, et, s'il est vrai qu'après la mort l'âme s'intéresse encore aux choses qu'elle aimait ici-bas, notre regretté collègue doit éprouver de bien spirituelles jouissances en voyant son moteur vagabonder sur les grandes routes.

Notre Société, qui encourageait dès 1874 l'étude de la locomotion mécanique sur routes carrossables, ne pouvait rester étrangère aux progrès de l'automobilisme dont elle avait provoqué la naissance. L'année dernière, elle a mis au concours, pour le prix de l'Exposition de

¹ Action du platine sur les hydrocarbures de la série benzénique, par J. Coquillon. — Description et usage des appareils Grisoumètres et Carburomètres, par J. Coquillon. Médaille d'or en séance publique de 1877, 12 juin.

1884, qui sera décerné, s'il y a lieu, en 1900, le sujet suivant :

« Un prix de 1,200 fr. et un diplôme de la Société sera décerné, en 1900, au constructeur français ayant fait faire le plus de progrès à l'automobilisme appliqué à la petite circulation urbaine. Voitures à 4 roues, dites voitures de place ».

Messieurs, ce préambule vous aura sans doute semblé un peu long, mais j'ai tenu à rendre hommage à la mémoire d'un collègue décédé et aussi à vous prouver l'importance que la Société attache à l'étude des moteurs, applicables surtout aux petites et moyennes forces¹.

Le moteur à gaz est précisément dans ce cas, il s'adapte très aisément aux besoins de l'industrie en chambre, depuis une fraction de cheval jusqu'à 10 chevaux. Il a pour concurrent les dynamos motrices, encore plus simples que lui et plus faciles à bien conduire, mais elles exigent la proximité d'une usine d'électricité, ce qui en limite beaucoup l'emploi. Le moteur à gaz se suffisant à lui-même, fonctionne partout, puisque aujourd'hui on trouve partout de la gazéoline et du pétrole.

Les systèmes de moteurs à gaz, à gazéoline, à pétroles lourds, à essences, etc., ne se compte plus, ils sont légion, et les acheteurs n'ont que l'embarras du choix. Aucun n'est parfait, ils présentent tous des défauts plus ou moins graves. La forme type n'est évidemment pas encore trouvée.

Les ingénieurs mécaniciens sont fort loin de connaître

¹ Un prix de 500 fr., à l'inventeur d'un moteur applicable à l'industrie en chambre. La puissance de ce moteur ne devra pas dépasser un cheval-vapeur. Son prix d'achat et son mode de fonctionnement doivent être en rapport avec sa destination, années 1874 à 1878.

le meilleur mode d'utilisation de la force explosive des gaz tonnants. Rien ne prouve que l'emploi d'un piston, se mouvant dans un cylindre, système admirablement approprié à l'utilisation de la force ÉLASTIQUE de la vapeur, soit tout aussi convenable, quand il s'agit de mécaniser la force EXPLOSIVE des gaz.

Tous les systèmes, aujourd'hui exploités, peuvent, du jour au lendemain, passer à la ferraille : il suffit, pour cela, d'un inventeur bien inspiré.

Aussi, la communication de M. Bocquet, nous révélant l'existence d'un système entièrement nouveau, ne pouvait nous laisser indifférent, et la Commission était nombreuse quand elle s'est présentée chez l'inventeur.

Le moteur soumis à notre examen a, pour caractéristique, la marche à 2 temps au lieu de la marche à 4 temps, généralement usitée.

Les moteurs à pétrole ou à gaz, qu'il serait plus juste d'appeler moteurs à combustion directe, parce qu'ils utilisent immédiatement les produits de la combustion du carbone et de l'hydrogène sans passer par l'intermédiaire d'un liquide vaporisable comme l'eau, ou d'un gaz inerte comme l'air plus ou moins chaud, se distinguent des moteurs à vapeur par une bien plus grande complication dans les organes qui les constituent.

Dans la machine à vapeur, l'agent moteur, l'élément matériel qui doit transformer son énergie vibratoire en mouvement mécanique, pour produire ce que nous appelons de la force ou travail, arrive tout formé et sous pression d'une chaudière ou réservoir quelconque. Il se détend physiquement dans le moteur, il ne s'y transforme pas chimiquement.

Tout autre est le moteur à combustion directe. Il doit pourvoir à sa propre alimentation, fabriquer lui-même

son agent dynamique et en changer l'état chimique au moment voulu.

Cet agent est un mélange explosif formé par un gaz comburant et un gaz combustible. Pratiquement le gaz comburant est toujours l'oxygène de l'air. Le gaz combustible peut être un carbure d'hydrogène quelconque. Jusqu'à présent on emploie le gaz d'éclairage ou les hydrocarbures légers extraits du pétrole ou encore les gaz provenant de la décomposition de l'eau par le charbon.

Peu importe, d'ailleurs, l'origine de ces gaz, le fonctionnement est toujours le même et forme un cycle d'opérations que nous allons résumer.

Nous supposons le mélange tonnant parfaitement dosé et prêt à entrer dans la chambre de déflagration du moteur :

- 1° Admission d'un certain volume de gaz tonnant;
- 2° Compression de ce gaz dans la chambre d'explosion;
- 3° Inflammation de ce gaz;
- 4° Expulsion des gaz brûlés, des gaz morts. Soit 4 opérations distinctes et inévitables; d'où le nom de moteur à 4 temps donné au moteur à combustion directe.

Remarquons la valeur respective de chacun de ces temps, au point de vue de la production de l'énergie mécanique : le premier ne produit pas de force et n'en absorbe pas sensiblement ; le second ne produit pas de force, non plus, mais il en absorbe beaucoup ; le troisième est la source unique de toute la puissance du moteur ; le quatrième est neutre comme le premier. En résumé : un temps de production de force ; un temps de consommation de force ; deux temps neutres. Comme, en général, chaque temps nécessite une course de piston, il

faut deux tours de manivelle pour ramener la machine à son point de départ.

Le moteur à combustion directe ne produit une poussée sur le volant que pendant un demi-tour sur deux tours, tandis que la machine à vapeur actionne le volant à chaque demi-course, réduisant ainsi les points morts à un minimum pratiquement négligeable.

Une autre cause d'irrégularité dans le moteur à combustion directe, c'est que précisément le temps de compression arrive à la fin du cycle alors que la force vive, développée par la déflagration, est sur le point d'être épuisée. Le moteur doit faire un effort considérable pour comprimer la charge qui détonnera au demi tour suivant; par ce fait, il y a ralentissement suivi d'une brusque accélération de mouvement. On ne peut parer à ce grave inconvénient qu'en donnant au volant une masse énorme. Cette solution dissimule le mal mais ne le fait pas disparaître.

On conçoit, par là, tout l'intérêt qui s'attache à la réduction du nombre des temps du cycle ou tout au moins à leur condensation.

Jusqu'à présent on n'a pas pu réduire le nombre des opérations nécessaires. Elles paraissent inhérentes à ce genre de moteurs et je les crois irréductibles; mais on est parvenu à les condenser en un seul tour.

Ces sortes de moteurs sont appelés « Moteurs à deux temps ». Cette appellation est vicieuse, ils sont comme les autres, à quatre temps, seulement ils les exécutent en un seul tour.

Logiquement on devrait les dénommer « Moteurs à simple tour » et les autres seraient désignés sous le vocable de « Moteurs à double tour ». On peut même prévoir le « Moteur à demi-tour », dans lequel les gaz

tonnants agiraient alternativement sur chacune des faces du piston comme dans la machine à vapeur.

Pour nous conformer à l'usage, nous continuerons à employer le terme impropre de « Moteurs à deux temps » pour désigner le moteur effectuant son cycle de quatre temps en un seul tour.

C'est un moteur de ce genre qui a été soumis à l'examen de la Société par M. Lhomme.

La Commission spéciale s'est réunie chez l'inventeur, le dimanche 8 mai.

Étaient présents : MM. Duveau, Bocquet, ingénieur des arts et manufacture, Hoffmann, industriel, et le rapporteur.

L'inventeur nous a expliqué le principe de son appareil, puis il a fait fonctionner un petit modèle de démonstration, de la force de $3/4$ de cheval environ, marchant à la vitesse moyenne de 400 tours à la minute.

Le principe qui forme la base du système est le suivant :

Si, après l'explosion, et alors que le piston se trouve refoulé à l'extrémité de sa course, opposée à la chambre d'inflammation, il était possible d'expulser les gaz morts et de les remplacer rapidement par le mélange tonnant, celui-ci serait comprimé par le retour du piston et tout prêt à déflager au demi-tour suivant.

Chaque tour de volant produirait une explosion suivie immédiatement d'une compression et les deux temps neutres (expulsion et admission) se trouveraient pour ainsi dire escamotés.

L'inventeur, après de multiples essais, est parvenu à réaliser son idée d'une façon aussi simple qu'ingénieuse et, sur le petit modèle présenté, chaque tour est moteur ; il n'y a pas de tour neutre.

Voici par quel moyen :

Le moteur se compose d'un cylindre dans lequel se meut un piston relié par une bielle à une manivelle et au volant : c'est le piston moteur. Dans le fond du cylindre se trouve un second piston ; une tige traversant le fond du cylindre permet de le faire mouvoir en temps utile ; ce piston, dit piston auxiliaire, porte une soupape pouvant s'ouvrir du côté du piston moteur. Nous ne donnons pas la description de l'organe qui sert à obtenir le mouvement de ce piston auxiliaire, parce que l'inventeur se propose de le modifier radicalement.

Sur le cylindre fixe se trouve greffé un orifice d'expulsion des gaz morts. Il ne porte aucune soupape, il s'ouvre à l'air libre, et se trouve découvert quand le piston moteur arrive au bout de sa course d'explosion. Au fond du cylindre débouche le conduit d'arrivée des gaz tonnants, préparés dans un carburateur ordinaire ; l'inflammation des gaz a lieu électriquement par l'étincelle d'induction.

Le jeu de toutes ces pièces est d'une extrême simplicité :

1^{er} temps. — Une explosion chasse le piston, premier demi-tour, période motrice. A bout de course, l'orifice d'expulsion des gaz est naturellement découvert, une partie des gaz brûlés s'échappe.

2^e temps. — Le piston auxiliaire se met en mouvement. Du fond du cylindre il arrive rapidement à l'autre extrémité, jusqu'au contact avec le piston moteur qui fait alors l'office de second fond de cylindre. Pendant cette course rapide, il a exécuté la double fonction suivante : expulsion complète et absolue des résidus des gaz brûlés ; il les chasse devant lui et les oblige à sortir

par l'orifice d'expulsion ; en même temps, il a aspiré derrière lui une certaine quantité du mélange tonnant destiné à alimenter le coup suivant.

3^e temps. — En revenant en arrière, toujours très rapidement, la soupape dont il est muni s'ouvre, et les gaz tonnants, qui étaient entre le fond du cylindre et lui vont passer entre lui et le piston moteur qui a commencé sa deuxième demi-course.

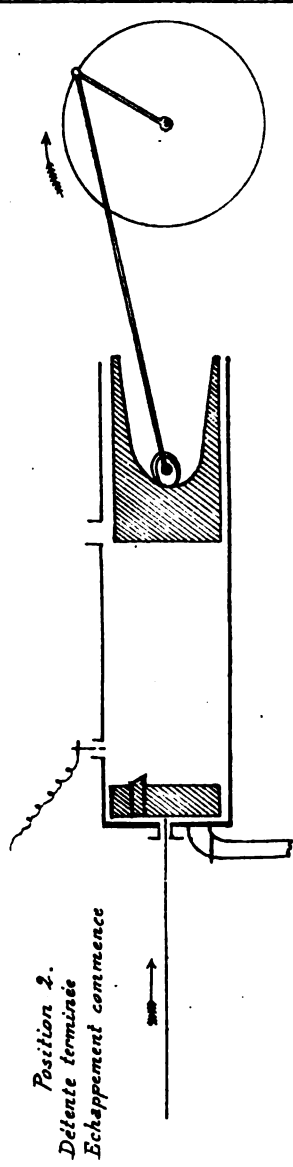
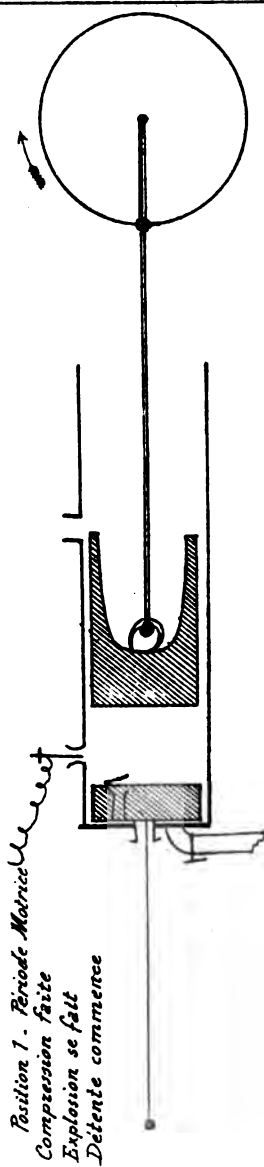
4^e temps — Le piston auxiliaire repose sur le fond du cylindre, il est immobile, recouvre complètement le tuyau d'admission des gaz explosifs, et protège leur soupape d'arrivée contre les coups de feu. Le piston moteur revient vers le fond du cylindre et comprime les gaz explosifs à 3^k par centimètre carré. Dès que la manivelle dépasse le point mort l'étincelle électrique enflamme le mélange et le 1^{er} temps recommence ¹.

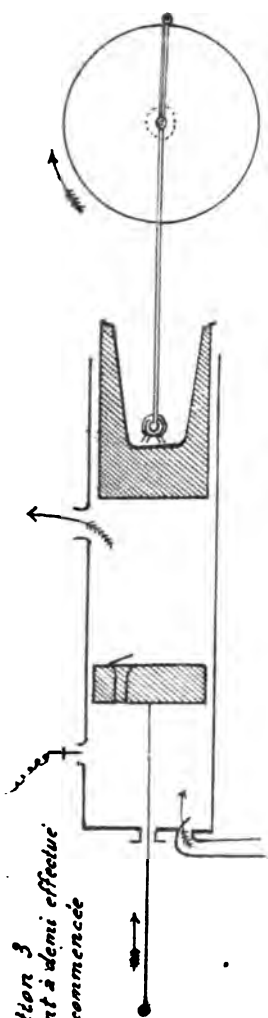
Les deux temps neutres, expulsion des gaz morts et admission des gaz tonnants, se font d'une façon extrêmement rapide pendant le temps employé par le piston moteur pour franchir un des points terminus de sa course alternative. C'est, comme nous le disions tout à l'heure, un véritable escamotage.

Le petit modèle construit par l'inventeur lui-même nous a permis de juger la facilité de la mise en marche et la régularité du mouvement. Un moteur à deux cylindres pour automobile est en ce moment à l'étude.

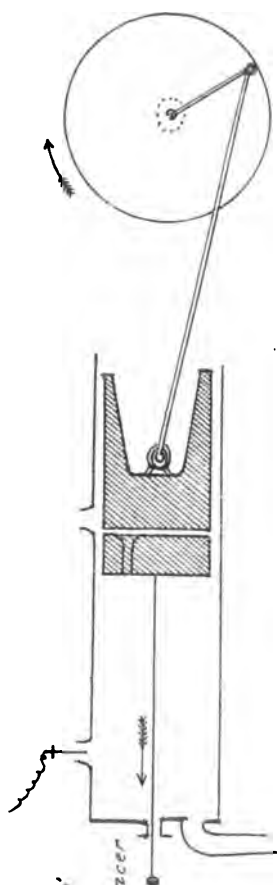
En résumé ce système a vivement intéressé les membres présents ; son principe est nouveau. Il réalise

¹ Le croquis ci-joint représente quatre positions respectives des pistons, du cylindre, de la bielle et de la manivelle, aux moments les plus intéressants du cycle. Les légendes expliquent les phases qui leur correspondent.





Position 3
Échappement à demi effectué
Expiration commencée



Position 4
Échappement terminé
Expiration va commencer
Le piston distributeur
revient en arrière.

d'une façon simple le cycle dit à deux temps, déjà obtenu il est vrai par d'autres constructeurs, mais à l'aide de moyens plus compliqués.

Pour ces différents motifs, votre Commission spéciale pense qu'il y a lieu d'accorder une récompense à l'inventeur. Elle propose à la Société de lui décerner une médaille d'argent.

La Société ayant approuvé en assemblée générale, séance du 1^{er} juin 1898, les propositions de la Commission, une médaille d'argent est décernée à M. Lhomme, chef-mécanicien des télégraphes, pour son invention d'un moteur à essence et à deux temps.

RAPPORT DE LA COMMISSION DES BEAUX-ARTS

sur l'œuvre de M. Charles LEMEIGNANT,

Ouvrier menuisier chez M. Charles MOREL

Entrepreneur de sculpture et de menuiserie, rue de l'École, 40
à Rouen

Par M. O. GEOFFROY

Membre résidant

MESSIEURS,

Dans son rapport de la section des Beaux-Arts pour l'année 1890, notre distingué collègue, M. Léon de Vesly, disait, en parlant de l'autel du Sacré-Cœur de l'église Saint-Godard :

« Votre Commission, en décernant une récompense à M. Morel, a voulu honorer non seulement l'artisan que vous aviez déjà distingué en 1887 et 1889, mais aussi l'entrepreneur dont l'activité entretient les ateliers de nos sculpteurs rouennais et sait conserver dans notre région des commandes qui afflueraient dans les maisons du quartier Saint-Sulpice, à Paris. »

Notre collègue avait raison, il n'y a aucun doute, que si les architectes et les amateurs rouennais veulent avoir sous la main des artistes et des ouvriers habiles, il faut leur donner les moyens de pouvoir rester dans la localité. Paris, étant si près de nous, les attire, où ils espèrent trouver des travaux leur permettant de développer leurs aptitudes.

M. Morel savait et a voulu faire voir qu'il était possible de faire revivre cette belle époque du moyen âge et, dans un espace assez restreint, a trouvé le moyen, à sa maison de la place de la Rougemare, de disposer trois façades : une de la fin du xv^e siècle, une du commencement du xvi^e siècle et, dans la rue du Vert-Buisson, une de style Louis XIII.

Certes, il y a réussi, et l'on peut dire que c'est un fleuron de plus dans notre belle ville-musée.

A ce sujet je me permettrai, Messieurs, de regretter qu'il n'existe pas, chez nous comme en Belgique, des Sociétés qui ont pour but d'encourager, en accordant des primes, les propriétaires à restaurer les vieilles maisons ou à décorer les façades de leurs constructions.

M. Morel est non seulement un artiste mais aussi un collectionneur, et l'intérieur nous réserve des surprises aussi agréables qu'à l'extérieur.

Lorsqu'il eu décidé d'édifier cette maison il en fit le plan avec un soin méticuleux des détails; car, tout en voulant l'aspect intérieur et extérieur moyen âge, il désirait avoir les commodités modernes. Il les aura sans nuire à l'aspect général.

Voulant s'en rendre compte, il fit faire sous sa direction, par un de ses ouvriers, M. Charles Lemeignant, lauréat de nos cours publics et ancien élève de l'école d'apprentissage de la rue des Emmurées (un jeune homme de mérite et d'avenir), une maquette, en bois, de sa maison à l'échelle de 0^m 02 centim. pour mètre.

Ce travail était soumis à votre Commission réunie le 4 juin dernier.

C'est véritablement ce que l'on appelait autrefois une œuvre de maîtrise; tout est fait dans les moindres détails, et prouve une adresse et une sûreté de main remarquables.

Votre Commission, Messieurs, a décidé de vous proposer de décerner, à M. Charles Lemeignant, une médaille d'argent.

RAPPORT SUR LES COURS PUBLICS

Par M. GABRIEL GRAVIER

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

A l'époque la plus sombre de notre histoire, une bande audacieuse et dévorante a pris possession du pays. Son idéal était de ramener à l'état sauvage la France et l'Europe. L'un de ses moyens fut l'amoindrissement de l'enseignement et la suppression des Sociétés savantes. Passée la génération d'alors, peu de personnes devaient savoir lire, les livres devenaient inutiles, et un législateur patriote, quelque peu pressé, proposa de brûler la Bibliothèque nationale. Ce régime était celui prêché par Jean-Jacques. Expérience faite, on a reconnu que la civilisation vaut mieux que l'état de nature. On croit, depuis lors, que l'instruction élève le niveau moral des peuples, développe et perfectionne les facultés humaines, augmente la richesse nationale et le bien-être commun, adoucit les mœurs, rend la vie plus douce, plus agréable, plus facile, nous rapproche doucement de l'Éden mystique que les anciens plaçaient à l'origine des temps.

Notre Société a compris qu'il était d'intérêt national de donner à chacun, par l'instruction, la plénitude de ses facultés; elle a compris aussi que l'État ne pouvait tout faire et que le public devait s'aider un peu lui-même. Elle a fondé, en 1834, un premier cours; il a

réussi; elle en a fondé un deuxième, un troisième... elle en compte aujourd'hui vingt et un. Et depuis soixante-quatre ans des milliers de jeunes filles et de jeunes gens viennent puiser à cette source un supplément d'instruction.

Un rapide coup d'œil sur nos cours vous convaincra, Mesdames et Messieurs, que si la Société s'impose de lourds sacrifices, elle peut se glorifier de rendre à la ville et au pays de précieux services.

Droit commercial. — Ce cours est suivi par des jeunes gens studieux qui comprennent que la connaissance du droit commercial leur évitera dans l'avenir beaucoup de pertes de temps, d'hésitations, de tâtonnements, d'embarras, de dépenses et d'ennuis. Le professeur, M. Paul Deleau, avocat, est très maître de son sujet, bien disant, dévoué; il sait présenter la science sous sa forme la plus aimable. Le jury d'examen a constaté que l'enseignement est bien compris et que les élèves en ont tiré très bon profit.

Tenue des livres — Comptabilité — Géométrie. — C'est la vingt-quatrième année que M. Ludovic Gully fait ces cours. Sa méthode ne vieillit pas, car il se tient très au courant des changements que la pratique apporte chaque jour dans l'art d'enseigner. Le nombre de ses élèves va toujours augmentant et toujours le jury d'examen se félicite des résultats obtenus.

Arithmétique. — Ce cours a compté 39 élèves inscrits; 20 ont suivi régulièrement les leçons, 8 ont pris part au concours de fin d'année.

Six copies dénotent des connaissances sérieuses. Les solutions sont bien conduites, assez nettement exposées, mais la théorie n'a pas toute la précision désirable.

M. Canet, le professeur, pense que les élèves font un peu trop appel à leur mémoire et pas assez à leur intelligence.

Algèbre. — Sur 18 élèves inscrits, 10 ont suivi régulièrement les leçons et deux ont affronté le concours de fin d'année.

Le premier a résolu exactement, avec méthode, par des procédés assez simples, toutes les questions posées. Le second a fait une composition plus faible, hésitante, un peu confuse. Le professeur l'engage beaucoup à revenir l'année prochaine.

M. Canet connaît parfaitement la haute portée mathématique et philosophique de l'algèbre, la valeur et la souplesse de ce merveilleux instrument; aussi s'efforce-t-il, par une parole toujours claire, un raisonnement simple et juste, d'en atténuer les difficultés. Les jeunes gens peuvent venir avec la certitude que le professeur leur rendra facile l'étude de cette science.

Chimie et Physique. — Ces cours sont faits par M. Crosnier, professeur éloquent, instruit et dévoué. Ils sont suivis par les jeunes filles et les jeunes gens. La lutte est vive et les progrès sont rapides. Les nombreux élèves de M. Crosnier ont donné au Jury pleine satisfaction.

Technologie. — Ce cours est fait par M. Bocquet, ingénieur.

M. Bocquet a longuement étudié les bois et les métaux et nul mieux que lui n'en connaît les diverses propriétés.

Beaucoup de patrons et d'ouvriers croient que la pratique suffit à tout. Ils font erreur. La pratique est indispensable, c'est évident; mais outre qu'elle s'acquiert

lentement, elle ne fait jamais que des ouvriers ordinaires travaillant plus ou moins vite, plus ou moins bien, toujours machinalement.

La théorie, unie à la pratique, élargit la vision artistique de l'ouvrier, perfectionne son habileté de main, lui donne de la méthode. Connaissant les propriétés des matières qu'il travaille, il sait comment les traiter, le parti qu'il en peut tirer, les effets qu'il en peut obtenir; il dirige son outil d'une main plus sûre, il évite des tâtonnements, des essais, des pertes de temps et de matières.

Le jury engage les patrons à envoyer au cours de M. Bocquet les jeunes gens qui travaillent ou qui se destinent à travailler les bois et les métaux : les heures qu'ils y passeront seront bien employées, ce qu'ils y apprendront leur sera fort utile.

Littérature française. — C'est toujours M. Goissedet, professeur au lycée Corneille, qui en est chargé.

Il a compté 59 élèves inscrits dont 50 jeunes filles et 9 jeunes gens.

Comme les années précédentes, il les a partagés en deux divisions.

A chaque séance il donne pour devoirs des descriptions, des narrations, des lettres, l'explication de proverbes, l'appréciation de pensées littéraires ou morales.

Il évite les sujets de critique et d'histoire littéraires, qui dépasseraient les limites et le but pratique du cours.

Les devoirs remis sont au nombre de 211. M. Goissedet s'est imposé de les corriger tous, de les annoter d'observations sur la grammaire, l'orthographe, la syntaxe, le style et la composition.

Des lectures commentées par le professeur complètent l'enseignement.

Le jury recommande aux élèves de lire beaucoup, avec attention, de copier de bons auteurs pour se former le goût, se meubler l'esprit, se pénétrer de la mécanique et du génie de la langue.

Mais entendons-nous. Il ne s'agit pas de se jeter sur le premier livre venu. Il y a auteurs et auteurs, comme il y a fagots et fagots.

Les uns se respectent et emploient une langue correcte, classique, française; véritables artistes, ils s'efforcent de mettre en lumière le beau des personnes et des choses.

D'autres, comme les chiens vagabonds qui fouillent, de la patte et du museau, les boîtes à ordures, ramassent dans les bas-fonds de la société ce qu'il y a de plus immonde, en font des œuvres impures, obscènes, grossières qui ont pour but le gain, l'assouvissement de haines secrètes, la corruption.

« J'affirme » que ces œuvres compromettent le bon renom de courtoisie, de sagesse et d'honnêteté de la France. Ne cherchez pas, Mesdemoiselles, dans ces élucubrations malpropres vos modèles de style et votre nourriture intellectuelle : elles ne feraient que vous corrompre le goût et vous souiller l'imagination.

Lisez beaucoup, mais des livres honnêtement écrits, et, Dieu merci ! Notre littérature est assez riche pour que vous n'ayiez que l'embarras du choix.

Les sujets de concours ont été traités avec finesse et ingéniosité, surtout avec réflexion ; mais souvent aussi, Mesdemoiselles, vous avez semé vos compositions de négligences de style, de fautes d'attention, vilaines fleurs que vous ferez bien d'extirper.

Pour l'attribution des récompenses, nous avons admis trois facteurs : la valeur de la composition, le nombre de devoirs remis pendant l'année, la moyenne de ces devoirs.

Langue anglaise. — Ce cours est confié au dévouement de M. Pozier, professeur au lycée Corneille.

Il est toujours très suivi et cela doit être. Rouen fait avec les pays de langue anglaise des affaires considérables. A cause de ses merveilles architecturales, de l'amenité et de l'honnêteté de ses habitants, Rouen est, pour les insulaires d'outre Manche, une Mecque, une ville sainte que chacun veut visiter au moins une fois en sa vie.

Le jury de cette année, comme celui de l'année dernière, a été très satisfait de la méthode de M. Pozier et des résultats obtenus.

Langue allemande. — Ce cours est fait, depuis plusieurs années par M. Baehr.

M. Baehr comptait, parmi ses auditeurs, quarante élèves inscrits suivant régulièrement les leçons.

Il en a formé deux divisions correspondant aux deux années du cours.

La 1^{re} division comprenait 3 jeunes filles et 15 jeunes gens.

Le professeur a commencé le cours par une révision rapide de la grammaire, puis il a attaqué les auteurs que le programme officiel classe comme faciles. Chaque leçon se terminait par une conversation dont les élèves avaient étudié les principales expressions.

Presque tous les jeunes gens sont d'anciens élèves de nos établissements secondaires venus auprès de M. Baehr pour se fortifier. Ils ne pouvaient mieux faire. Sur un

maximum de 50 points, les quatre premiers en ont obtenu 43, 31, 31 et 25.

Dans la seconde division, il y avait autant de jeunes filles que de jeunes gens, et presque tous fréquentent encore les écoles.

Le professeur leur a fait étudier la grammaire, surtout la conjugaison et la formation des verbes irréguliers. Des thèmes, des versions, des questions en allemand, et de petites conversations sur des mots étudiés d'avance complétaient les leçons. Les compositions des quatre premiers élèves ont obtenu 41, 39, 38 et 29 points. La faiblesse des autres concurrents ne nous a pas permis d'augmenter le nombre des récompenses. Ces jeunes gens n'ont qu'à persévérer : ils ont pour eux l'avenir ; avec de la patience et de la volonté, ils vaincront les difficultés et seront heureux de posséder cette difficile mais riche et savante langue allemande.

Langue espagnole. — Ce cours, fait par M. Miguel Aràn y Torres, forme deux divisions. Il a été très suivi et le maître, par son habileté, son dévouement, l'excellence de sa méthode, continue à former de bons élèves.

Il y a des raisons multiples pour que la langue des « dieux » soit cultivée à Rouen. Depuis le moyen âge il y a dans notre cité une colonie espagnole.

Longtemps nous avons eu pour ennemis les descendants du Cid ; mais nos vieilles haines ont fondu avec les neiges d'antan, et les Pyrénées n'empêchent plus les deux peuples, qui sont de même civilisation, en partie de même sang, de se tendre une main amie.

Depuis Charles-Quint et Philippe II, la noble nation espagnole a subi bien des défaites et des amoindrissements. Maintenant encore une nation influent plus

forte qu'elle lui dispute les plus beaux fleurons de sa couronne coloniale. C'est la lutte du lion contre l'éléphant. Le lion n'a rien perdu de son antique fierté, de son audace ; ses muscles ont encore toute leur vigueur ; l'éléphant malgré sa masse, n'a pas encore partie gagnée.

Fût-elle vaincue, mutilée, l'Espagne n'en serait pas moins grande dans l'histoire du monde, elle n'en serait pas moins une nation noble entre toutes, sa littérature n'en serait ni moins admirable, ni moins admirée, ni moins digne d'être étudiée.

Langue italienne. — Au début du cours, le nombre des élèves inscrits était de 27. Les premières difficultés en ont effrayé beaucoup, et le nombre de ceux qui ont persisté est tombé au chiffre normal de 14 à 15.

Ceux-ci ont suivi les leçons assidûment. Dix ont remis régulièrement des devoirs. Le professeur a constaté des progrès plus rapides que ceux des années précédentes.

M. Daniel Lenoir connaît à fond la langue italienne. Il en a étudié la structure, la formation, la mécanique, la littérature. La Société ne pouvait mettre son cours en meilleures mains et les succès obtenus justifient ses prévisions.

Dessin et ornementation. — Les jeunes filles et les jeunes gens forment des divisions séparées ayant chacune son professeur.

M. Charpentier, chargé du cours de jeunes filles, a eu 60 élèves sérieuses. M. Fréchon, chargé du cours de jeunes gens, a eu 125 inscriptions et seulement 65 élèves suivant régulièrement les cours.

Les élèves ont de dix à vingt ans. Ils sont répartis,

selon leur âge et leur degré d'avancement, en cinq divisions.

Dans la 4^e division, celle des jeunes, on copie des dessins d'ornement très simples, on dessine des objets divers, généralement des solides géométriques.

Le cours de la 3^e division comprend des notions de perspective, la représentation d'objets usuels, le tracé des courbes, le dessin d'après des modèles d'antiques en plâtre.

Les élèves de la 2^e division font de l'ornement plus compliqué d'après des plâtres antiques, gothiques, renaissance et modernes.

La 1^{re} division étudie la tête d'après la bosse et des détails du corps humain.

La division supérieure attaque l'académie.

Sur la demande des professeurs, la Société a fait l'acquisition de nouveaux modèles pour la division supérieure et la 1^{re} division.

Les travaux présentés au concours sont généralement satisfaisants. Il n'en pouvait être autrement avec des artistes aussi distingués que MM. Charpentier et Fréchon.

Théorie et composition de l'ornement. — Plusieurs des dessins présentés ont mérité, pour leur composition et leur exécution, les éloges du jury.

Les travaux du concours, bien que non terminés, faute de temps, prouvent que les élèves savent former, avec des fleurs et des feuilles, des groupes harmonieux et décoratifs.

Les élèves, au nombre de 14, ont montré beaucoup d'assiduité, d'intelligence et de sensibilité artistique.

Le professeur, M. Pinçon, demande à porter de 20 à

30 le nombre de ses leçons. M. Duveau, notre vice-président, appuie cette demande. Ce sera, dit-il, pour le professeur une satisfaction bien méritée, pour les élèves un encouragement. Elle a des chances d'être accueillie.

Modelage. — Ce cours a été un peu moins suivi que les années précédentes. Le nombre des inscriptions a été : pour les jeunes filles, de 8 ; pour les jeunes gens, de 28. Le concours de fin d'année n'a réuni que 3 jeunes filles et 8 jeunes gens.

Nous attribuons la diminution de ce cours à la concurrence que lui fait l'école des Beaux-Arts et à la défec-tuosité de notre local.

Le professeur, M. Devaux, qui est un artiste de grand talent, continuera vigoureusement la lutte, et la Société, en améliorant le local, secondera ses efforts.

Le cours est de quatre années.

Les élèves de première année font du modelage d'or-nement et de détails du corps humain.

Ceux de deuxième année font des bas-reliefs d'orne-ments et de figures.

Ceux de troisième année font des bustes de haut-relief, de ronde bosse ou des animaux.

Ceux du cours supérieur font l'académie d'après l'antique.

Les travaux du concours sont satisfaisants. Cependant le jury n'a pas cru devoir décerner la médaille de ver-meil gracieusement mise à sa disposition par M^{me} veuve Victor Coulon.

Tissage. — Le cours a été fait par M. Lenfant. Il y avait 30 jeunes gens inscrits ; 15 ont été très assidus. Tous ces jeunes gens travaillent dans les tissages méca-niqués de la région de Rouen.

Ce cours a compris une revue rapide des tissus qui intéressent notre place, la théorie du tissage, l'étude approfondie des tissus, le calcul de la fabrication et la théorie du prix de revient.

Les fabricants voient avec faveur le cours de tissage, et nous avons appris avec plaisir que plusieurs de nos anciens élèves ont vu, grâce à leurs connaissances théoriques, grandir leur situation.

La Société fera de son mieux pour améliorer encore ce cours si utile, si bien fait, si propre à élever le niveau intellectuel de nos laborieux et intelligents élèves.

Dessin industriel appliqué à la mise en carte. —

Le jury était composé de MM. E. Duveau, ingénieur, Alfred Lailler, secrétaire de la Société Industrielle, George Fromage et Achille Rivière, manufacturiers, Georges Turquier, ancien directeur de la maison Bertel frères.

Cette liste montre que le cours a toute la faveur des fabricants rouennais.

Le professeur a inscrit 41 élèves. Presque tous ces jeunes gens sont occupés dans les fabriques, et ce n'est que le soir, après journée faite, qu'ils peuvent tenir leurs cahiers de notes et étudier la mise en carte.

Douze seulement ont pris part aux examens de fin d'année. Ils ont obtenu, dans le cours supérieur, 38 et 30 points sur un maximum de 40; dans la 1^{re} division, 52, 51, 45 et 39 points sur un maximum de 60; dans la 2^e division, 29, 26, 24, 22, 19 et 13 points sur un maximum de 30. Ainsi, 11 élèves sur 12 ont dépassé la moyenne et plusieurs ont effleuré le maximum. Si tous ne peuvent être récompensés, tous méritent des félicitations.

Deux médailles de vermeil ont été offertes par la grande maison Rivière et C^{ie}, de Rouen, et la maison Fromage frères, de Darnétal.

M. Alfred Lailler, rapporteur du jury d'examen, dit que les élèves de troisième année « sont de force à composer de leur initiative un dessin quelconque » et d'en diriger l'exécution sur le métier à tisser. Il attribue les remarquables résultats de cet enseignement spécial au professeur, M. Henry Wilhelm, qui « joint », dit-il, « à de solides connaissances théoriques celles non moins précieuses d'un praticien distingué ».

La Société s'unit au jury, avec plaisir, pour féliciter M. Wilhelm et ses élèves.

Géographie commerciale. — Ce nouveau cours a été remis aux soins de M. Huart, maître habile, d'expérience et de dévouement, sachant très bien ce qui convient à sa jeune clientèle.

Il a été suivi par une quarantaine d'auditeurs. C'était beaucoup, mais il y en avait qui venaient au palais des Sociétés savantes, comme ils vont au palais d'en face, pour passer chaudement une heure ou deux; il y avait des mamans qui prenaient des notes pour donner le soir, sous la lampe, à leurs fillettes, une petite et fructueuse répétition; enfin, 25 jeunes filles ou jeunes gens écoutaient avidement le professeur, écrivaient, faisaient ensuite des devoirs et des cartes qu'ils soumettaient à correction.

Le jury a vu un certain nombre de ces travaux et en a éprouvé beaucoup de satisfaction.

12 jeunes filles ou jeunes gens ont pris part au concours de fin d'année.

Toutes les compositions font honneur au professeur et

aux élèves; les dernières mêmes méritent des encouragements.

Je dois dire toutefois que les élèves ne respectent pas assez la langue française. Vous avez tort, Mesdemoiselles et Messieurs. Il est de toute nécessité d'écrire correctement sa langue. Les meilleures pensées, exprimées en baragouin, perdent de leur force et prêtent au ridicule. Je vous recommande d'aller au cours de littérature de M. Goissedet et de demander à ce distingué maître l'art de construire une phrase et d'ordonner un discours.

Veuillez me permettre, Mesdames et Messieurs, d'ajouter encore un mot. Nous savons qu'en répandant l'instruction nous rendons service au pays, et cela nous est une grande satisfaction. Nous savons aussi que nous le devons, pour la meilleure part, au dévouement et à la science de nos professeurs. Leurs fonctions sont austères, elles ont la délicatesse et la gravité d'un sacerdoce. Ils ont peu de loisirs et ces loisirs sont consacrés à l'étude, car ils veulent savoir toujours davantage, se tenir toujours au courant des progrès scientifiques. Or, c'est sur ces heures, qui leur sont si précieuses, qu'ils prennent le temps de faire et de très bien faire nos cours. C'est de leur part un beau sacrifice. Je suis persuadé que les familles et les élèves partagent les sentiments de vive gratitude que se plaît à leur exprimer la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure.

Je dirai enfin aux jeunes filles et aux jeunes gens : travaillez ! travaillez ! rien n'est bon, sain et fortifiant comme le travail. Quand vous aurez surmonté les premières difficultés, qui sont les plus difficiles, vous verrez

votre esprit s'élever, vous comprendrez mieux l'ordonnance et la poésie de la vie, les richesses et les splendeurs de la nature, vous en éprouverez un infini plaisir, et vous vous rappellerez ce proverbe, que mon ami Georges Revoil a rapporté du Somal : *qui a bu de l'eau de la fontaine de Kipoudi veut en boire tous jours.*

COURS PUBLICS

(Exercice 1897-1898)

Droit commercial.

Professeur : M. DELEAU, avocat.

Rappel de méd. d'arg.	MM. Gaston DUVAL.
Médaille d'argent.....	Georges HÉDUIT.
Médaille de bronze....	Edouard RENAULT.
—	Paul MARICAL.

Tenue des livres

Professeur : M. L. GULLY.

Jeunes filles

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Adrienne PASQUIER.
—	Marceline DESHAYES.
Médaille de bronze....	Gabrielle NODIN.
Mention honorable....	Autoinette HERCHE.
—	Alice JUSTIN.

Jeunes gens

Médaille d'argent.....	MM. Ernest BRASSEUR.
—	Raoul GUILLEBERT.

Médaille de bronze	MM. Eugène LANON.
Mention honorable	Georges COURTAÏN.
—	Victor LEVIEUX.

Comptabilité.

Professeur : M. L. GULLY.

Médaille d'argent	MM. Edouard RENAULT.
—	Emile DANGIUT.
Médaille de bronze	Paul MARICAL.
—	M ^{lle} Alphonsine LESTROUBAC.
Mention honorable	M. Victor LEFEBVRE.
—	M ^{lle} Jeanne CHICOT.

Géométrie.

Professeur : M. L. GULLY.

Médaille d'argent	MM. Georges MESSOU.
Médaille de bronze	Léon MARCADET.
—	Fernand HURARD.
Mention honorable	Paul MARICAL.

Arithmétique.

Professeur : M. CANET.

Médaille d'argent	M ^{lles} Alphonsine LESTROUBAC.
—	Charlotte CLOUET.
Médaille de bronze	Madeleine SURÉ.
—	Marguerite LEMAITRE.
Mention honorable	M. Raoul GUILLEBERT.

Algèbre.

Professeur : M. CANET.

Médaille d'argent..... M. LÉON MARCADET.

Chimie.

Professeur : M. CROSNIER.

Médaille d'argent..... MM. GLASSON.

Médaille de bronze.... LEVALLOIS.

— MESSOU.

Physique.

Professeur : M. CROSNIER.

Rappel de méd. d'arg.. MM. Georges BERTHEAUME.

Médaille d'argent..... MESSOU.

Médaille de bronze.... LEVALLOIS.

Un traité de chimie.... PRIEUR, préparateur.

Géographie commerciale

Professeur : M. HUART.

Médaille d'argent..... M. Edouard RENAULT.

Médaille de bronze.... M^{lles} Jeanne PORQUIER.

— Eva LARCHEVÈQUE.

Ment. très honorable.. MM. André FONTAINE.

Mention honorable.... Gustave BLOCH.

— André ANDERSON.

— Charles ALIX.

Technologie

Professeur : M. BOCQUET.

Médaille d'argent..... MM. Edmond CHAVOUTIER.

Médaille de bronze.... Georges BERTHEAUME.

Littérature française.

Professeur : M. GOISSEDET.

1^{re} Division

Médaille d'argent.....	M ^{lles} VAN DE BOSS.
Médaille de bronze....	Berthe GRUETTE.
Mention honorable....	M. Charles PAULME.

2^e Division

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Anna PIENOEL.
Médaille de bronze ...	Emilie FÉRÉ.
—	Alice DUMÉNIL.
Mention très honor...	Marie BALANCHE.
Mention honorable....	Marie LAISNÉ.
—	Léa COTIN.

Langue anglaise

Professeur : M. POZIER.

1^{re} Année.

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Gabrielle NODIN.
—	Alice KRONRAD.
Médaille de bronze....	M. Alfred GEHET.
—	M ^{lles} Gabrielle BETTENCOURT.
Mention honorable....	Odette TENIÈRE.
—	Claire PRUNIER.
—	M. Georges LABALLETTE.

2^e Année.

Médaille d'argent	M ^{lles} Victorine HÉLIN.
Médaille de bronze....	H. TINON DE LA TROCHE.
Mention honorable....	M. Émile BOURDON.
—	M ^{lle} Thémise CHEVALLIER.

Langue allemande.

Professeur : M. BAEHR.

1^{re} Division

Médaille d'argent	MM. Eugène GILET.
Médaille de bronze	Maxime LEROUX.
Méd. de br. <i>ex-æquo</i> . . .	Henri LEVIVIER.
Mention honorable	Robert BARABE.

2^e Division

Médaille d'argent	M ^{lle} Blanche NETTER.
Médaille de bronze	MM. Moïse BLOCH.
Mention honorable	Charles LUCAS-LECLIN.
—	CLOËREC-MAUPAS.

Langue italienne

Professeur : M. Daniel LENOIR.

Médaille d'argent	MM. A. VOIRIN.
Médaille de bronze	Adrien VIGREUX.
Mention honorable	Ernest CLOËREC-MAUPAS.

Langue espagnole.

Professeur : M. ARAN Y TORRÈS.

1^{re} Division

Médaille d'argent	MM. MERAVILLE.
Médaille de bronze	GAVEL.
—	SIMON.

2^e Division

Médaille de bronze	MM. Ernest CLOËREC-MAUPAS.
Mention très honor	LAINÉ.

Dessin et Ornementation.

Professeur : M. CHARPENTIER

Jeunes filles.

Première Division. — *Tête d'après la Bosse.*

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Lucie DUSSAUX.
Mention honorable....	Georgette THIRARD.

Deuxième Division. — *Ornement.*

1^{re} Section

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Eugénie BAL.
Médaille de bronze....	Jeanne COUSIN.
Mention honorable ...	Adrienne SAINSAULIEU.
— ...	Eugénie FOURNIER.

2^e Section

Médaille d'argent	M ^{lles} Juliette MALET.
Médaille de bronze....	Madeleine SURÉ.

Troisième Division. — *Objets usuels.*

Médaille de bronze...	M ^{lles} Marie-Louise CLOUARD.
—	Lucie FOULON.
Mention honorable....	Charlotte CLOUET.
—	Marguerite CARLIER.
—	Henriette UCHAN.

Quatrième Division. — *Dessin élémentaire*

1^{re} Section

Médaille de bronze....	M ^{lles} Blanche LETARD.
Mention honorable....	Germaine LABOY.

2^e Section

Médaille de bronze	M ^{lles} YVONNE LEPÈTRE.
Mention honorable	Berthe ALLEAUME.
—	Albertine HENRY.
—	Charlotte GODEGRAND.

Dessin

Professeur : M. FRÉCHON.

DIVISION SUPÉRIEURE. — *Académie.*

Jeunes gens.

Méd. offerte par la Société des Amis des Arts :

MM. Louis VARIN.

Médaille d'argent Victor CHEUX.

Mention honorable Joseph MASSA.

Première Division. — *Tête d'après la Bosse.*

Médaille d'argent MM. Marcel SIMON.

— ROLLIN.

Médaille de bronze Henri POTTEVIN.

Mention honorable Théophile HERCHE

— MONTIER.

Deuxième Division. — *Ornement.*

(1^{re} Section).

Médaille d'argent MM. Raoul BENET.

Médaille de bronze Arthur SOËTENS.

— Fernand VARNIER.

Mention honorable Maxime TRAMBOUZE.

— René CARTON.

(2^e Section).

Médaille de bronze ...	MM. René POUYER.
—	Henri FOURNIER.
Mention honorable....	Eugène MOTTET.
—	FOUESNEL.

Troisième Division — *Objets usuels.*

Médaille de bronze....	MM. Alexandre LEROY.
—	Edouard BRION.
Mention honorable....	Marcel DESCHAMPS.
—	Maurice MEUNIER.
—	ALEXANDRE.

Quatrième Division. — *Eléments*

Médaille de bronze ...	MM. VACHELET.
Mention honorable ...	Michel DURAND.
—	Paul CAILLY.
—	Arsène LEMATRE.

Théorie et Composition de l'Ornement.

Professeur : M. **PINÇON.**

Hors concours	M ^{lles} LUCIE DUSSAUX.
Médaille d'argent	SUZANNE BOULEN.
Médaille de bronze....	ADÈLE FAUCHEUX.
— ...	M. CHARLES GRASSON.

Modelage.

Professeur : M. **DEVAUX.**

Jeunes filles.

DIVISION SUPÉRIEURE. — *Académie*

Médaille offerte par la Société artistique de Normandie :
M^{lle} JULIETTE LEMARCHAND.

1^{re} Division. — *Buste d'après modèle*

Médaille d'argent. . . . M^{lles} Marie LEMARCHAND.

Médaille de bronze. . . . Jeanne DEVAUX.

Jeunes gens.

DIVISION SUPÉRIEURE. — *Académie*

Médaille d'argent. . . . MM. Léon CORNIER.

Médaille de bronze. . . . Georges PAULME.

Première Division. — *Buste d'après modèle.*

Médaille d'argent. . . . M. Etienne CHEVALIER.

Deuxième Division. — *Bas-relief*

Médaille d'argent. . . . MM. Charles LEMAIGNEN.

Médaille de bronze. . . . Maurice JOUEN.

Troisième Division.

Mention honorable. . . . MM. Jules POURE.

— . . . BENNET.

Tissage.

Professeur : M. Charles LENFANT.

Méd. d'arg. offerte par M. Achille Boulouse :

Robert WEIL.

Médaille de bronze. . . . Arthur SOËTENS.

— . . . Georges BERTHEAUME.

Mention honorable. . . . Jules BOITEL.

Dessin industriel appliqué à la mise en carte

Professeur : M. WILHELM.

3^e Année

Médaille de vermeil offerte par la maison Rivière et C^{ie} :

MM. BURY.

Médaille d'argent. SOËTENS.

2^e Année

Médaille de vermeil offerte par MM. Fromage frères :

MM. Jules BUCHY.

Médaille d'argent. BERTHEAUME.

Médaille de bronze. WEIL.

1^{re} Année

Médaille d'argent. MM. BOITEL.

Médaille de bronze. HERRIER.

— HÉDOUIN.

Mention honorable PETIT.

RAPPORT

SUR

LA MARCHE & LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ EN 1897

Par M. J. NOURY

Secrétaire de Bureau

MESSIEURS,

De par les nouveaux statuts et règlements, enfin adoptés après l'odyssée que vous connaissez, votre secrétaire de bureau est désormais chargé, au seuil de janvier, de vous faire un rapport sommaire sur la marche et les travaux de la Société pendant l'année écoulée. C'est peut-être une superfétation, un double emploi, puisque tous les ans on nous retrace, avec autorité et une éloquence difficile à atteindre, le chemin parcouru d'une séance publique à l'autre, de juin à juin. La seule différence pour votre secrétaire consiste en ce que son cadre s'étend de la Circoncision à la Saint-Sylvestre, et qu'il ne se trouve pas à cheval, comme votre président, sur deux ans, entre deux selles. Quel dommage que les étrennes ne soient pas au mois de juin ! Et pourquoi Charles IX a-t-il changé le commencement de l'année, qui était autrefois en mars, et ne l'a-t-il pas retardé de deux mois ? Le premier « janvier », dirait M. Prudhomme, eût été alors le premier « juin » et je n'aurais eu qu'à

extraire, mot pour mot, du discours de notre honorable et sympathique vice-président, M. Duveau, ce qui concerne ma tâche, j'allais écrire mon « pensum ».

Cette promenade néanmoins, que l'on m'a si poliment invité à faire, à travers les procès-verbaux, les souvenirs de nos réunions mensuelles, n'a pas laissé d'être intéressante et de me rajeunir. Si l'on était superstitieux, si l'on croyait, en cette docte Compagnie, à la *jellatura* fatidique du nombre 13, il faudrait marquer d'une boule noire cette année qui vient d'expirer. Non point qu'on se soit trouvé 13 à table — il n'y a pas eu de banquet, et vous savez mieux que personne que nos agapes fraternelles sont plus nombreuses ; — non pas qu'on se soit trouvé une seule fois 13 dans les séances du bout du mois — demandez-le à M. le Trésorier — mais nous avons eu, y compris les assises publiques annuelles du 13 juin, 13 réunions depuis la séance initiale du 13 janvier jusqu'à celle du 1^{er} décembre.

Il n'est pas jusqu'au boni et déficit des admissions et des démissions qui, en bloc, ne se chiffre par le nombre 13. Vous en doutez ? Voulez-vous leurs noms, en débutant par ce qu'on serait tenté d'appeler, dans notre région cotonnière, des déchets ? Oui. Eh ! bien, nous avons dû enregistrer avec regret 6 démissionnaires : MM. F. Deschamps, G. Leheu, P. Noël, Masson, G. Lemeilleur, G. Marais, membres résidants. Ces pertes ont été heureusement compensées par l'inscription à l'ostensoire de 7 membres nouveaux élus à l'unanimité des suffrages : MM. Gruez, Mancini, E. Pouchet, Benderitter, Hoffmann, Herrenschmidt et Malathiré. Je ne fais pas entrer en ligne de compte M. Malepeyre, directeur de l'école de Commerce, pour lequel il y a eu « mal donne », paraît-il.

Le chapitre *nécrologie* se résume dans les noms de :

MM. Eugène Debons, chevalier de la Légion d'honneur et homme de lettres, et Eugène de Lérue, qui a été notre ancien président. Tous les deux étaient les doyens de la Société dont ils faisaient partie, celui-ci depuis 1836, celui-là depuis 1844.

Enfin, un seul membre est passé de la « résidence » à « l'honorariat » : M. Eugène Coindet, ingénieur à Veules.

Bref, l'actif de l'Emulation peut se décomposer ainsi :

2 membres d'honneur — 29 membres honoraires —
120 membres résidents — 5 membres correspondants.

Soit un total de 156 membres. Je ne serai peut-être pas là d'accord avec M. le Trésorier qui, comme tout bon comptable, n'enregistre que les 120 fiches individuelles des membres payant, les seuls membres au point de vue de la caisse ! Voilà comme quoi deux statistiques, deux états également fidèles, peuvent se trouver en désaccord et faire faire des cheveux aux érudits à venir dans quelques centaines d'années.

Si notre faisceau est plus dense que jamais, la Société ne doit-elle pas surtout en savoir gré à son président dont le zèle, l'activité et l'intelligence lui a imprimé un essor inconnu et une nouvelle jouvence. Mais il ne suffit pas d'avoir le nombre, et de se croire pour cela autorisé à piétiner sur place. Il faut savoir faire œuvre utile, méritoire : et l'Emulation n'a garde de faillir à son nom qui est synonyme de progrès. C'est ainsi que l'on a vu, en ces derniers temps, se transformer comme par enchantement, sous la baguette de fée de MM. Léon Louvet, président, Duveau, son assesseur de droite, R. Coulon, l'ancien Musée rétrospectif où chaque année s'entassait religieusement un millimètre d'une poussière vénérable, et peut-être conservatrice, mais en tout cas, qui n'est plus de mode en un siècle qui veut aller de

l'avant comme le nôtre. Vous n'avez pas oublié l'inauguration solennelle du 20 mars, sous les auspices du premier magistrat du département, de la nouvelle Annexe si bien aménagée, si confortable, et dont nos concitoyens, nos négociants, commencent à apprendre le chemin. Un *Bulletin mensuel*, qui en est déjà à son 3^e numéro, organe du nouveau musée, se charge d'ailleurs de favoriser ce mouvement dont l'industrie et le commerce local et régional sont appelés à bénéficier.

On est, de plus, en train d'aménager, de moderniser l'ancienne salle du musée, de nettoyer les archives, de livrer aux vieux papiers les choses inutiles.

1897 nous avait apporté aussi une bonne aubaine, l'augmentation de 1,000 francs, pour l'année écoulée, de l'allocation habituelle du Ministère du Commerce et de l'Industrie.

Au soir de la réélection, le 20 janvier — conformément aux nouveaux statuts, — du bureau, nommé déjà le 3 juin, M. Léon Louvet a fait la remise de dix médailles, dont il était heureux d'offrir à ses principaux collaborateurs de l'Exposition de 1896 : MM. Lequeux, Chavoutier, Goubert, docteur Giraud, Gully, Devaux, Pinçon, Charpentier, Frechon et H. Wilhelm.

Nos cours si prospères se sont enrichis, depuis le mois d'octobre, d'une chaire de Géographie commerciale.

Si l'on s'intéresse surtout aux choses scientifiques, on ne reste pas étranger aux questions d'art. De même que l'année dernière, on avait pris en main, dans le sein de l'Emulation, un vœu pour la conservation de la chapelle du lycée Corneille, de même cette année, l'Assemblée, à l'unanimité, a pris en considération un vœu tendant au maintien, dans le coin si pittoresque de la rue Saint-Romain, de la vieille maison qui ajoute à son cachet

archaïque. Le secrétaire, se conformant aux désirs de ses collègues, a adressé un extrait du procès-verbal à M. le Maire de Rouen, pour joindre à ceux des autres Sociétés.

Dois-je vous louer les études et communications de M. de Vesly (*Légendes de l'Eure, et de l'influence des d'Amboise sur les monuments de la Renaissance*); de M. R. Coulon, dont on a applaudi, dans le courant de l'année, à la nomination d'officier d'Instruction publique (*analyse géométrique des Beaux-Arts; le triangle rectangle et l'accord parfait en musique*)? Je ne sais, car j'ai peur de blesser leur modestie.

MM. Bocquet, Gully et Lenoir ont su, à diverses reprises, qui, par ses communications sur le *Pégamoïd*, sur l'*appareil Trillat*, sur la *vérification des tuyaux dans les constructions*; qui, par son *Résumé des observations météorologiques pendant une période de 50 ans* et ses *mêmes observations en 1896*, et sa discussion avec M. Derivière-Patry sur *l'heure décimale*; qui, enfin, par l'analyse d'une conférence à laquelle il avait assisté sur les *Rayons X*, ont su, dis-je, faire passer d'agréables moments à leurs collègues assidus aux séances. Les absents n'en seront pas privés tout-à-fait, car le Bulletin contiendra le texte de leurs travaux, comme le dernier a contenu ceux de M. Lucet sur un cas de *Tératologie végétale* et sur l'*entomologie agricole et horticole du rosier*.

Enfin, M. J. Noury a donné lecture de son étude sur la *Chanson du jour des Rois en Normandie* et particulièrement à Rouen.

Parmi les ouvrages déposés sur le bureau, citons de M. Gravier : la *Cartographie de Madagascar* dont

notre collègue, M. Deleau, vous a lu un substantiel rapport; de M. L. Wallon, la *Bourse de Rouen et les quais* que nous a résumé, avec sa joviale bonne humeur, M. Goissedet; de M. Boucher, son discours à l'Académie sur la *peste à Rouen aux xvi^e et xvii^e siècles*.

Est-ce tout? Oui, ou à quelque chose près. J'aurais désiré, avec notre président, que ma « punition » fût plus longue, que d'autres membres aient corsé davantage l'ordre du jour de nos séances qui ont été plus ternes à la fin de l'année qu'au commencement, mais ce sera pour l'an prochain, que dis-je? pour cette année de grâce 1898, où nous aurons tout à faire si nous voulons.

Le meilleur souhait que je puisse former en terminant — ce sera ma vengeance — c'est que le secrétaire de bureau, en fonctions dans le prochain exercice, ait à faire un travail double de celui-ci.

TÉRATOLOGIE VÉGÉTALE

PHÉNOMÈNE DE FASCIATION DOUBLE

OBSERVÉE SUR UN FRÊNE

Par M. DANIEL LENOIR

Membre résident

MESSIEURS,

Je n'ai pas l'intention de vous parler à nouveau de ce qui a été dit sur le phénomène de la fasciation. Notre honoré collègue, M. Lucet, nous a présenté l'année

dernière un travail très intéressant et tellement complet (et qu'il a fait suivre d'un grand nombre de citations des auteurs qui se sont occupés de cette question), qu'il me serait difficile d'en parler à mon tour sans redites, si je ne me bornais point, tout simplement, à vous exposer mes idées... et mes idées seules.

J'ai observé si souvent le phénomène de la fasciation que je le regarde comme absolument naturel, comme la conséquence directe d'une surabondance de sève ascendante. Je vous dirai même que j'ai combattu cette dégénérescence avec succès, quand elle se reproduisait trop fréquemment... mais n'anticipons pas.

J'ai parlé d'une surabondance de sève ascendante : qu'est-ce qui la produit ? Toute la question est là. La multiplicité des causes qui peuvent se produire, a, dans mon opinion, égaré quelque peu ceux qui se sont attachés surtout à la théorie et n'ont pas assez scruté la nature elle-même. Les causes, si multiples soient-elles, peuvent être ramenées à deux, peut-être même à une seule : production effective plus considérable que la consommation normale ou ce qui revient à peu près au même : consommation effective moindre que la production normale.

Connaissant cette loi fondamentale, on peut provoquer ce phénomène à volonté sur les plantes (cucurbitacées, papillonacées, ombellifères, crucifères, etc.) et sur les arbres à croissance rapide, mais seulement sur ceux ou celles dont la nature a été fortement modifiée par la culture. Il peut se produire aussi dans la nature livrée à elle-même, mais accidentellement et très rarement et toujours en vertu de la même loi : ce sera toujours l'effet d'une même cause.

Un excès d'engrais suffit seul parfois pour produire la

fasciation qui n'est que le produit d'une rupture de l'équilibre entre la production de la sève ascendante et sa transformation en tissus vivants.

Ainsi donc, vous le voyez, Messieurs, j'attribue ces phénomènes, du moins ceux que j'ai constatés, à un excès de sève ascendante. Voici comment s'opère la chose suivant moi : quand cette sève ascendante qui contient tous les principes nécessaires à former les bourgeons, les feuilles et les tissus qui sont la base de la branche future, quand cette sève, dis-je, est parvenue au sommet de sa course, elle prend contact avec l'air qui fixe ces principes et les transforme en tissus, bourgeons ou feuilles, puis cette sève redescend, comme vous le savez, pour augmenter ou fortifier les gaines inférieures; jusque là c'est normal : mais, dans le cas que nous supposons, comme il y a pléthore de sève, ou que cette sève contient des principes formateurs en trop grande proportion, alors il se produit ou bien un extravasement ou perte de sève, ce que vous avez maintes fois observé, j'en suis sûr, ou bien, quand la proportion est trop forte, il y a production de plusieurs boutons terminaux au lieu d'un : nous en voyons alors 2, 5, 10 et même plus de 50 quelquefois à l'extrémité d'une partie fasciée; ce chiffre est rarement atteint; le cas qui vous est soumis aujourd'hui est, sous ce rapport, excessivement rare comme complexité, et ressemble à la déformation des célosies fasciées ou crêtes de coq. Ces boutons se comportent exactement comme les plantes trop tassées : ils s'allongent en raison directe de leur nombre, le mérithalle même semble disparaître ainsi que le méristème, mais ce n'est qu'apparent, enfin ces boutons se placent à côté les uns des autres en vertu d'une autre loi, celle d'un liquide chassé par un orifice légèrement aplati et ils vont en s'élargissant tant

à cause de leur dilatation propre que de leur multiplication : c'est une vraie fusée de sève.

Mais pourquoi, direz-vous peut-être, l'extrémité s'aplatit-elle ? C'est bien simple : notre méristème, ayant à laisser passer plus de sève qu'il ne doit normalement en passer, se dilate, l'écorce extérieure offre une résistance que ne combat pas assez vite son accroissement annulaire, puisque nous avons là excès de production et le bout de notre rameau s'aplatit très légèrement car la résistance n'est pas également répartie sur toute la circonférence du cylindre terminal et, une fois qu'il y a 2 bourgeons seulement, cela suffit pour qu'ils croissent soudés les uns aux autres, car ils sont doués d'une force ascensionnelle très grande ; une fois l'élan donné vous comprenez fort bien qu'il se produira autant de bourgeons que la sève en contient en suspension jusqu'à ce que l'équilibre étant rétabli, il y ait un arrêt, puis redescende de la sève. Mais, ces divers bourgeons ayant, une fois formés, une vie propre, ils s'arrêtent chacun à leur heure, selon la force de la sève qui les pousse en avant et ils forment ainsi, sur le plat de la partie fasciée, autant de mérithalles, si confusément arrangés, qu'il faut un examen minutieux pour les reconnaître. Il est bien entendu que, pour que la fasciation se continue, il faut que la multiplication des cylindres centraux se continue sous l'action d'un excès de sève ascendante ; s'il en était autrement, un ou plusieurs boutons (ceux qui recevraient la quantité normale) se développeraient séparément au détriment des autres et formeraient une branche normale comme vous pouvez le voir sur le rameau de ce jeune frêne. Comme il y a toujours quelques cylindres faibles, le rameau total se courbe de leur côté, absolument comme un homme se courbe du côté où il

reçoit une blessure parce que de ce côté il est devenu tout-à-coup plus faible.

Voici pour le premier cas; un mot seulement sur le second : consommation effective moindre que la production normale. Supposons une jeune tige vigoureuse et bien équilibrée, supprimons une partie de la tige (dans la nature, mille causes rompent cet équilibre), qu'arrivera-t-il ? Les racines produisent une quantité sensiblement égale de sève ascendante ; quand cette sève rencontre la plaie, une certaine partie déborde et se perd, mais la plus grande quantité de cette sève se divise : une portion va dans les branches qui sont le plus près de la plaie et font prendre immédiatement à leurs extrémités une direction verticale, l'autre donne naissance à des rameaux tous verticaux et placés les uns à côté des autres mais séparés, car très peu peuvent se souder, pousser ensemble et prendre la forme fasciée à cause de la résistance des tissus du méristème et l'absence d'un cylindre central. Vous pouvez observer ces résultats tous les jours, nos jardins publics et particuliers abondent en arbres que l'on décapite et vous verrez la multiplicité des rameaux qui prennent la direction verticale à cause de la sève ascendante, ce qui confirme les opinions que j'é mets.

J'ai dit au commencement que l'on pouvait combattre cette fasciation : rien n'est plus simple chez les cucurbitacées, supprimez quelques racines, la production d'une portion des principes ascendants disparaît, la dégénérescence ne se reproduit plus aussitôt que vous avez rétabli l'équilibre entre la production et la consommation. Il faut, bien entendu, opérer la section de la partie fasciée en même temps que l'on supprime les racines. Si par malheur, vous avez coupé trop de racines, le mal est facilement réparable, vous augmentez la production de

la sève devenue insuffisante (et cela à volonté), vous arrosez avec de l'eau additionnée de purin en augmentant la dose jusqu'à ce que vous ayez rétabli l'équilibre. Comme vous le voyez, vous tenez en quelque sorte dans vos mains les deux fils qui font avancer ou reculer vos plantes si je puis m'exprimer ainsi.

Encore une preuve que la fasciation vient d'un excès de sève ascendante, c'est qu'un rameau fascié allonge plus vite que la normale, vous pouvez en faire l'expérience vous-même avec des cucurbitacées.

Le sujet, présenté l'année dernière par M. Lucet, est aussi le résultat d'un excès de sève ascendante et voici comment : le sujet porte-greffe végétait, l'arbuste alors s'est affranchi (l'affranchissement est le contraire de la fasciation), il est immédiatement devenu plus vigoureux, production plus considérable de sève ascendante, d'où fasciation. Je dis que l'affranchissement est le contraire de la fasciation et je le prouve : c'est un excès de sève descendante tout simplement; c'est cet excès qui forme ces gros bourrelets que l'on remarque surtout dans les arbres greffés (poiriers, pommiers, pruniers, etc.); quand ce bourrelet est près de terre ou en terre, il s'affranchit et, au lieu d'avoir excès de sève descendante, qui trouve ainsi un écoulement facile, vous avez excès de sève ascendante jusqu'à ce que l'équilibre se rétablisse, d'où cette loi : un excès de racines produit un excès de sève ascendante; un excès de feuilles et de rameaux produit un excès de sève descendante; donc échange perpétuel par ce fleuve de la vie de l'arbre ou de la plante, dont les flots sont la sève. Ainsi, la rupture violente de l'équilibre fixé et entretenu par la nature peut produire la fasciation ou l'affranchissement.

Certains jardiniers savent parfaitement reproduire l'affranchissement.

Ces explications données, je passe à la présentation du sujet. C'est un jeune frêne de 4 ans (je crois), provenant de la pépinière de M. Lendormy, au Boisguillaume. La tige est normale depuis le sol jusqu'à 1^m55, là, elle se bifurque et donne naissance à deux rameaux présentant le phénomène tératologique de la fasciation. Celui de droite mesure 37 cent. de longueur, 15 mill. de largeur à la base et 57 mill. à l'extrémité; celui de gauche a 48 cent. de longueur, 15 mill. de largeur à la base et 60 mill. à l'extrémité, c'est le plus puissant des deux, et de son bord extérieur s'est détaché un bourgeon qui, recevant une quantité normale de sève, a formé un rameau normal lui aussi, car il présente des mérithalles normaux et tous les signes extérieurs caractéristiques d'un rameau de frêne; ainsi se trouve confirmée la loi que j'indiquais plus haut. La fasciation est nette et bien caractérisée, elle présente même une couleur plus claire qui indique une certaine morbidicité dans le tissu et dans l'écorce commune qui revêt ce tissu. Vous pouvez, si cela vous est possible, compter les bourgeons et les cylindres formateurs de la fasciation, j'en ai compté plus de 50 sur chacune.

Cette augmentation de bourgeons ayant produit beaucoup de feuilles, il en est résulté un excès de sève descendante qui a formé un bourrelet au pied de l'arbrisseau, ce qui vient confirmer ma seconde opinion, celle de l'affranchissement.

Voici, Messieurs, quelques-unes de mes idées sur ces phénomènes de tératologie végétale, je puis vous les donner sans crainte d'avoir emprunté quoique ce soit à

un auteur quelconque, car j'ignorais complètement, avant la communication de M. Lucet, que le monde savant s'intéressait à ces dégénérescences que j'ai observées plus de 500 fois et que j'ai souvent combattues ou provoquées. Je puis ajouter, pour finir, que j'ai observé la fasciation sur une grande quantité d'arbres, surtout sur ceux à bois tendre et à croissance rapide et sur un grand nombre de plantes, mais seulement en culture.

Je serai maintenant très heureux si quelqu'un d'entre vous, Messieurs, voulait bien combattre les opinions que je viens d'émettre : car c'est du combat que jaillit la victoire, c'est-à-dire la connaissance de la vérité.

LES ANCIENS NORMANDS

CHEZ EUX ET EN FRANCE

Par M. GABRIEL GRAVIER

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant de vous parler des Norvégiens, permettez-moi de vous dire un mot de la Norvège.

Elle s'élève brusquement, par de sombres escarpements rocheux, à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et forme un redan sur lequel viennent se briser, en longues fusées d'écume, les vagues de l'océan Glacial.

La Norvège se compose, dans son ensemble, d'un pla-

teau de 600 à 900 mètres d'altitude. Ce plateau est surmonté de monts qui portent jusqu'à 2,000 mètres de hauteur leurs cimes principales; il est creusé de vallées profondes qui donnent accès au versant suédois.

La région des *fjeld* ou « montagnes » est très pittoresque, d'un beau relief, et donnait, aux fantaisies mythologiques des anciens, un cadre plein de charme et d'imprévu.

Il n'y a pas en Europe de montagnes qui dominent un plus vaste horizon de neige, de rochers, de lacs, de fjords et de glaciers.

Rien ne peut être comparé au Jostedal, le « roi des *inlandsis* ». Ce glacier a une superficie de 900 kilomètres et, avec ses contreforts détachés, de 1,500. Il déroule à perte de vue, dans une puissante ceinture de pierre, ses nappes de neige étincelantes, immaculées, tigrées de quelques roches peu saillantes qui rompent la monotonie de la perspective. Par tous les crêneaux de cette ceinture passent de larges coulées qui tombent en cascades, « comme la mousse d'une gigantesque coupe de champagne ». Puis c'est une cataracte de glace haute de 1,250 mètres et large de 550, merveille unique, l'une des plus grandioses manifestations des forces de la nature.

Au crépuscule, l'immense névé prend une teinte vieux rose plus ou moins pâle, et l'on a sous les yeux un tableau féerique qui fait rêver aux plaines célestes ou l'antiquité plaçait le séjour des dieux.

Quand le regard se porte à l'occident de la péninsule, il découvre, à la limite de l'horizon, en bordure du continent, des îles et des îlots si nombreux, si pressés, qu'on dirait un lambeau de la Voie Lactée.

A mesure qu'on avance vers le Nord, la nature devient

plus inclémente, la végétation s'appauvrit peu à peu et finit par disparaître; les hivers et les nuits deviennent plus longs. Sous le cercle polaire on ne trouve plus que des rennes et des Lapons.

Quand Dieu créa notre planète, dit une vieille légende, il oublia de mettre sur la Norvège de bonne terre à blé. S'en étant aperçu, il ramassa les parcelles de terre qui restaient au fond du sac, et les répandit à la volée sur les monts. C'est peu, c'est peu ! Eh bien ! dit l'Éternel, à ceux qui naîtront sur cette terre je donnerai l'amour du sol et l'amour de la patrie.

Les fleuves qui drainent ce sol stérile roulent sur un sable magnétique, et les hommes boivent, pour ainsi dire, le fer avec les eaux, ce qui doit influencer sur l'énergie de leur caractère.

Les Scandinaves étaient de haute taille et beaux de visage.

Mais aussi imprévoyants que beaux, ils ne savaient ni aider la nature, ni ménager ses excédents de récolte.

Aussi, quand l'année était mauvaise, ce qui arrivait souvent, la famine apparaissait, d'autant plus épouvantable que, dans ce pays, l'hiver dure de 6 à 8 mois.

Un jour, dans une assemblée du peuple, on proposa de faire mourir tous ceux qui étaient incapables de porter les armes ou de cultiver la terre.

Alors, comme aujourd'hui, en Norvège comme partout, les mères ne voulaient pas qu'on fit mourir leurs enfants. Alors, comme aujourd'hui, quand les femmes ne voulaient pas quelque chose, elles savaient bien le dire, le clamer, le crier. Du côté de la barbe est la toute-puissance. C'est entendu. Il n'y a pas un homme pour le contester. Mais les femmes ont leur entêtement, leur ténacité, leur verbe, leurs larmes, aussi leurs sourires,

et, devant leur prétendue faiblesse, le sexe fort galamment s'incline.

Les dames norvégiennes eurent gain de cause, mais le problème n'était pas résolu.

Le *Thing* décida que chaque année, au printemps, une partie de la jeunesse irait chercher fortune au loin.

Un jour les Suédois demandent aux dieux la cause de la famine qui désole le pays. Les dieux font répondre qu'ils sont irrités contre la Suède parce que le roi Olaf manque de générosité à leur égard. Pieusement, religieusement, les Suédois brûlent Olaf dans sa maison. Ils reconnaissent plus tard que les dieux se sont trompés, mais le pauvre roi est mort.

En Danemark, sous un autre roi du nom d'Olaf, une disette dura 12 ans. Pour vivre, le roi aliéna une partie de ses domaines; des nobles et des paysans ont vendu leur liberté.

Telle est la vraie cause des émigrations scandinaves.

Les Norvégiens, comme tous les anciens peuples, étaient chasseurs et pêcheurs. Leur pays, coupé de fjords et de rivières, tigré de lacs, frangé d'îles, ne leur permettait guère, sauf en hiver, de communiquer entre eux autrement qu'en bateau; ils devinrent forcément marins, et, la famine aidant, pirates.

La piraterie devient honorable. Odin ne reçoit plus dans le Valhalla, aux joies d'une vie nouvelle, que les guerriers morts en combattant. Les nobles avaient seuls le droit de combattre, ils étaient seuls dignes de se survivre et de prétendre au paradis odinique. Cela leur créait des devoirs particuliers qu'un vieux iarl résumait ainsi : « Va, mon fils, va sur un cheval fougueux » te précipiter dans la mêlée des combats. Les nobles ne

» doivent que brandir le glaive et fendre en bateau les
» flots de la mer ».

Ayant même origine ethnique, mêmes mœurs, même langue et mêmes croyances, les trois unités scandinaves auraient dû vivre en paix. Il n'en fut pas ainsi. De part et d'autre on se volait du bétail et des femmes et l'on se disputait des pêcheries. Le parti qui se disait lésé courait aux armes, débarquait à l'improviste sur le territoire de l'ennemi, la hache d'une main, la torche de l'autre, massacrait, pillait, incendiait, faisait du pis qu'il pouvait. Des représailles suivaient, et cela n'en finissait pas.

Un jour vint où, pour guerroyer, il ne fut plus nécessaire d'en avoir le *motif*.

Thorvald demande à des pirates pour quel *motif* ils envahissent la maison d'un homme qui ne leur a fait aucun mal : « Des motifs, répondent-ils, nous n'en avons » pas besoin ; nous ne voulons que les richesses et la vie » des hommes ».

Cette belle réponse faite, ils pillent la maison de Thorvald et le brûlent avec 15 des siens.

Au moment où commence son histoire, la Scandinavie avait une organisation féodale : des rois suzerains, des rois tributaires, des *iarls* et des *hereses*, vassaux et arrière-vassaux, qui étaient guerriers, justiciers, percepteurs d'impôts, recruteurs de soldats ; puis venaient les hommes libres, qui ne travaillaient pas et pouvaient cultiver les arts ; au bas de l'échelle se trouvaient les esclaves qui devaient travailler pour tous.

Les rois vivaient du produit de leurs domaines et des dons forcés qu'ils recevaient dans leurs tournées.

Quand le roi était puissant, il désignait son succes-

seur; dans le cas contraire, les nobles choisissaient un membre de sa famille.

Quand il laissait plusieurs fils, tous prenaient le titre de roi : l'un était roi du royaume, les autres rois de flottes piratiques ; parfois ils s'entendaient pour régner à tour de rôle sur terre et sur mer.

Dès que la succession paternelle était réglée, les rois *in partibus* armaient des navires, recrutaient des compagnons et partaient à la conquête du bien d'autrui.

La piraterie devenait ainsi la carrière la plus honorable. On donnait aux chefs le nom de *rois de mer*. Les skaldes chantaient ceux qui s'y distinguaient.

Un historien islandais dit avec orgueil : « C'est avec » raison que ces princes portent le titre de *rois de mer*, » puisqu'ils ne recherchent jamais un refuge sous un » toit et ne violent leur cornet à boire auprès d'aucun » foyer ».

La piraterie était un privilège de la noblesse; le vulgaire ne pouvait, sous peine de mort, la pratiquer.

Il en était de même dans la France féodale. Les nobles barons infestaient les grands chemins, détroussaient les voyageurs et les marchands. C'étaient joyeusetés seigneuriales, plaisirs honnêtes et lucratifs. Mais si un vilain, un manant, un serf volait un fagot ou un lapin, c'était brigandage, crime horrible, digne du dernier supplice.

Les rois pauvres demandaient à la piraterie un supplément de revenu, des objets de luxe, du vin, de l'or, des esclaves, des femmes; toutefois, leur principal objectif, il faut bien le dire, c'était la gloire.

Cette vie aventureuse, périlleuse, cette exaltation belliqueuse, formèrent un caractère étrangement héroïque et sauvage. C'était à qui, dans cette foule de héros, se

distinguerait par des exploits extraordinaires. Une loi du roi Frode porte : « L'homme qui veut acquérir de la » gloire par sa bravoure doit attaquer un ennemi, se » défendre contre deux, ne pas céder à trois, mais il » peut, sans honte, fuir devant quatre ».

Le culte d'Odin stimulait cette audace. Cependant, et c'est singulier pour l'époque, il y avait beaucoup d'incrédules.

Sigmund dit avoir reconnu l'impuissance des dieux.

Gaukathor dit à Olaf le Saint : « Mon frère d'armes » et moi, nous n'avons foi qu'en nos armes et en nos » forces, et nous nous en trouvons bien ».

« Je n'ai, dit Bardur, aucune confiance aux idoles ; » ayant parcouru maints pays, j'ai rencontré des géants » et des esprits, et ils n'ont rien pu contre moi ; je ne me » fie qu'à mes forces ».

Le peuple croyait que la terre, la mer, les lacs, les fleuves, les montagnes, les forêts étaient peuplées de génies malfaisants. Mais contre ces génies, de même que contre les dangers de la guerre et de la navigation, il y avait un remède infailible : les runes, caractères mystérieux et sacrés. Qui les possède dit-on, « peut asservir le bonheur et chevaucher la joie ». Sigurdrida, la plus belle des Valkyries, les a enseignées à Sigurd, « le chêne d'entre les guerriers ». Cela n'a pas empêché Sigurd d'être assassiné, mais il avait été infidèle, crime que les femmes et les déesses ne pardonnent jamais.

La confiance sans borne que les Scandinaves avaient en leurs forces tenait à ce que, n'ayant jamais été conquis, leurs lois, mœurs, langage, leurs dieux, leur ciel, étaient le fruit de leur génie. Ils étaient de fière et libre allure, parce qu'ils n'avaient jamais courbé le front

devant un vainqueur et qu'ils ne devaient rien à personne.

Des guerriers, nommés *Kappa* ou « champions », se dévouaient à d'autres guerriers, partageaient leurs dangers, tentaient les exploits les plus audacieux; et le récit de ces exploits, exagérés par les poètes, charmait le peuple et enthousiasmait les femmes. Les traditions conservent le souvenir de leurs duels. Deux armées en présence convenaient de confier le sort de la guerre à deux champions. La rencontre avait lieu dans une petite île, sous les yeux des deux armées ennemies.

Des rois n'ont pas dédaigné, pour se rendre illustres, d'affronter personnellement ce genre de combat.

Cet usage avait du bon, même beaucoup; je regrette qu'il soit tombé en désuétude. Ne vaudrait-il pas mieux que les rois se battissent entre eux que sur le dos de leurs sujets? Ils seraient moins prompts à déchaîner la guerre, ils allégeraient les budgets, éviteraient des massacres, des ruines, et ce vent de peste et de folie qui lèche les champs de bataille.

Revenons aux champions. Ils formaient des fraternités d'armes, à vie, par le sang.

Les chefs fixaient leur nombre, réglaient leurs droits et leurs devoirs. Pour être admis il fallait donner des preuves de forces musculaires, d'endurance et de courage. Il leur était interdit d'enlever des femmes et des enfants, de chercher un abri pendant la tempête, de panser leurs blessures avant la fin du combat, de boire du sang, de manger des viandes crues, de dépouiller les paysans et les marchands, et, ce qui me paraît tout à fait chevaleresque, ce qui indique la supériorité des races scandinaves, il leur était défendu d'insulter les femmes.

Comme les *équites* ou *dévoués* des Gaulois, les *Kappa*

se donnaient corps et âme à leurs chefs. En voici un exemple :

Half revenait dans son pays après une absence de dix-huit mois. Son navire, surchargé de butin, menaçant de couler bas, il décide de désigner par le sort ceux de ses compagnons qui se jetteront à la mer pour sauver le chef et la cargaison : tous s'y précipitent et gagnent la rive à la nage.

Du reste, ils parlaient haut et ferme, et la majesté royale ne les intimidait guère. Sterkodder, skalde et champion, vient à la cour du roi Ingel, s'assied dans la salle du festin, rejette avec dédain les présents qu'on lui offre, et, après un silence farouche, il dit au roi : « Je » suis venu ici pour chercher le fils de Frode, et je ne » trouve qu'un homme voluptueux qui se plaît dans la » mollesse des Saxons. Des skaldes ont chanté les exploits » de ton père ; mais tes propres victoires, quelles sont- » elles ? Les assassins de ton père t'entourent ; après ta » mort, ils souilleront le trône de Danemark ». Le roi, électrisé par cette violente apostrophe, tire son glaive ; Sterkodder tire le sien, et, à eux deux, ils massacrent les sept fils de Sverling, roi saxon.

Cette incessante exaltation du courage provoquait parfois chez les champions des accès de frénésie. Dans cet état, ils écumaient de rage, frappaient tout autour d'eux les personnes et les choses, avalaient des charbons ardents et se précipitaient dans les flammes. Cet état était considéré comme surnaturel ; qui avait reçu des coups, les gardait sans se plaindre.

La folie de la guerre, de la piraterie, de la gloire atteignait aussi les femmes.

Les pirates n'avaient pas le temps de se marier et n'appréciaient pas la monotonie de la vie conjugale. Ils pré-

féraient de vagues amours, des liaisons passagères, des femmes enlevées en pays ennemis. D'après ce que j'ai pu voir, les maris privés de leurs femmes, poussaient des gémissements à faire pleurer les pierres, mais ils ne faisaient rien pour les reprendre.

Les femmes paraissaient tremblantes, éplorées. Pensez donc ! Être emportée par un robuste et beau garçon, par un roi de mer ; être aimée au fracas des armes, au rugissement de la tempête, c'était diabolique, mais. . . . mais c'était charmant. Je n'ai vu nulle part qu'elles aient redemandé, désiré ou regretté leurs bons maris.

Les nobles filles des pays scandinaves retraçaient sur la toile, avec enthousiasme, les hauts faits des héros. D'aucunes rêvaient tempêtes et batailles, dédaignaient momentanément les obscures vertus domestiques, coiffaient le casque, vêtaient la cotte de maille, s'armaient de la hache d'armes, du glaive et du bouclier, combattaient crânement avec les pirates, souvent à leur tête. On les appelait *Skjolmaer*, c'est-à-dire « Vierges au bouclier ». A la terrible bataille de Braavalla, de 735 ou 770, où tous les rois de mer et les champions des races scandinaves furent aux prises, les Vierges au bouclier ont combattu dans l'un et l'autre parti.

J'ai, pour les Vierges au bouclier, une admiration profonde ; cependant, pour mon usage, j'aurais préféré une femme un peu moins belliqueuse.

Les sagas racontent, de ces héroïnes, des aventures extraordinaires. En voici quelques exemples :

Alfhilde était belle, chaste, brave et fille d'un roi d'Ostrogathie. Le pirate Alf l'aimait et la demandait en mariage. Mais elle ne l'aimait pas. Il priait, suppliait, mettait aux pieds de la belle son cœur, son dévouement, sa fidélité, tout le bric-à-brac de l'amour, elle persistait

dans son refus. Loin de se décourager, il en devenait plus pressant, plus importun. Pour échapper à cet obsédant amoureux, Alfilde s'habille en guerrier, fait habiller de même les plus résolues de ses compagnes, arme un navire et va, comme les hommes, écumer la mer. Une flotte de pirates la rencontre, la prend pour chef, et la voilà *reine de mer*.

Alf, outré de dépit et de plus en plus passionné, court après la dédaigneuse princesse. Dans le golfe de Finlande il rencontre des pirates et fonce sur eux. Bientôt les embarcations sont bord à bord, les crampons d'abordage jetés, et le combat commence corps à corps, terrible.

Le frère d'arme d'Alf saute sur le navire amiral, et d'un coup de hache il en fait tomber à ses pieds le chef. Alf se précipite et, selon l'antique usage, commence à dépouiller le vaincu. Quelle surprise ! du casque s'échappe un flot de boucles blondes qui encadrent un visage ravissant et... souriant.

Alfilde cède, avec bonheur, au plus passionné des amants et donne à son vainqueur la plus belle de ses compagnes. Les deux mariages sont célébrés avec toute la solennité que comportent les us et coutumes de la piraterie.

Une autre, Thorborge, fille d'un roi de Suède, était toujours armée de pied en cap. Comme elle était belle, les prétendants ne faisaient faute. Elle les chassait tous, impitoyablement, et, quand ils résistaient, elle les tuait. Avec elle, l'amour manquait de poésie.

Le roi Rolf se présente et ses hommages sont rejetés comme ceux des autres. Cette résistance lui est aiguillon d'amour. Mais au lieu de prier, de gémir, de faire des protestations, il assiège la belle dans sa forteresse. Thorborge se défend avec acharnement ; Rolf enfonce

tant de portes, brise tant de têtes, casse tant de bras qu'il arrive jusqu'à elle. Il faut se rendre, elle se rend ; il faut épouser, elle épouse, et de bonne grâce, heureuse d'avoir trouvé son maître.

D'après la tradition, la plus grande révolution de la Norvège serait œuvre de l'amour.

Le roi Harald-Harfager, c'est-à-dire « aux beaux cheveux », vivait tranquillement dans son petit royaume, ne pensant guère qu'à la chasse et aux festins. Il rencontre par hasard Gyda, qui était princesse et très jolie fille. Il en devient amoureux et la demande en mariage. La belle lui répond : « Je n'aurai pour époux qu'un » homme aussi puissant que le roi de Suède ou celui de » Danemark ».

« Eh bien ! répond Harald, je jure de ne pas soigner » mes cheveux avant d'avoir conquis toute la Norvège ».

En 881, il se met à l'œuvre. Les autres rois ne savent pas s'entendre, se laissent conquérir un à un, et, dans l'espace de quelques années, Harald met sous son autorité les 20 petits chefs qui se partageaient la Norvège. Les vaincus ne veulent pas courber le front devant lui et se répandent dans les Orcades, les Hébrides, les Færøer, l'Islande d'où ils gagnent, un peu plus tard, le Grønland et l'Amérique du Nord. Pour le moment, Harald n'a cure de cette émigration et se représente devant l'ambitieuse Gyda, qui lui donne sa main, et, dit-on, son cœur.

Cette lutte d'héroïsme entre les deux sexes amène une foule d'aventures romanesques, dont le récit intéresse toujours.

Les Vikings ou pirates, ces hommes au cœur de fer, ont pour chanter l'amour des accents d'une infinie douceur. Voici l'un de ces chants, qui est encore beau, même à travers une traduction :

« Je me battis dans ma jeunesse avec les peuples de
» Devonstheim, je tuai leur jeune roi : cependant une
» fille de Russie me méprise.

» Je sais faire huit exercices; je me tiens ferme à
» cheval; je nage, je glisse sur des patins, je lance le
» javelot, je manie la rame : cependant une fille de
» Russie me méprise ».

Chez les Scandinaves, la bravoure était un don de naissance et une nécessité. Finnois, Slaves, Vendes, Polonais, Prussiens, Saxons, Frisons les entouraient et venaient pirater sur leurs côtes. A leur tour, ils ont pris l'offensive, chanté le chant de guerre, répandu l'épouvante sur les rivages de la Baltique et de la mer du Nord. Mis en goût par leurs succès et dominés par la stérilité de leur sol, ils se ruèrent sur l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Orient, butinèrent, ravagèrent et fondèrent des royaumes. On dirait qu'ils avaient enchaîné la victoire. Leur audace ne connaissait pas d'obstacles.

Le Normand passait sur son bateau la plus grande partie de sa vie. C'est en bateau qu'il visitait ses amis, qu'il faisait du commerce, qu'il allait au loin quérir gloire et fortune. Il l'aimait et jurait par lui comme par son épée. Il le voulait pour cercueil et tantôt il était enterré sous un tertre, au bord du rivage, tantôt il était poussé, tout enflammé, en pleine mer. C'était toujours au bruit des flots que le pirate dormait son dernier sommeil, c'était toujours dans son bateau qu'il allait au paradis des braves.

Les skaldes nommaient le bateau *vitnir* « loup marin », et le comparaient à des « patins ».

Les navires de guerre étaient des *snekkar* ou des *drakar* selon que leur poupe était ornée de l'image d'un

serpent ou de celle d'un dragon. Quand les moines de Jumièges virent pour la première fois, dans la Seine, une flotte normande, ils la comparèrent, avec épouvante, à « une troupe de bêtes sauvages au milieu d'une forêt ».

Dans les temps de grande activité piratique, les navires portaient peu de vivres. Les Vikings en prenaient sur les côtes, habituellement de force, parfois en payant une partie de leur valeur. Cela s'appelait le *strandhug* ou « presse de vivres ». Et tandis que les habitants du littoral se lamentaient, un bateau bondissait sur la crête des vagues, et de ce bateau s'élevait un chant belliqueux :
« Je suis né au pays de Norvège, chez un peuple habile
» à manier l'arc ; j'ai préféré hisser ma voile, effroi du
» laboureur du rivage. J'ai aussi lancé ma barque parmi
» les écueils, loin du séjour des hommes ».

Quand l'hiver mettait fin à la navigation, les Normands tiraient leurs bateaux sur la plage, les plaçaient sous un hangar, et les fêtes commençaient. Ils se dédommageaient amplement des privations souffertes. C'étaient des repas pantagruéliques, des libations sans fin. Chacun narrait ou chantait ses prouesses, en les exagérant un peu.

Le conteur triomphait quand il ornait le cou et les bras de sa femme ou de son amante de colliers et de bracelets arrachés aux femmes des Franks ou aux images de la Sainte-Vierge, quand il montrait un riche cornet à boire, des ornements, des objets d'art pris dans les églises et les abbayes de France ou d'Angleterre.

La fête d'*Iole*, qui tombait au solstice d'hiver, était l'époque des grandes réjouissances, des réunions de famille, et le premier jour de l'année nouvelle. On offrait à Thor, dieu du tonnerre, et à Freya, déesse de l'amour, des sacrifices de bœufs et de chevaux ; en échange, les

dieux, à qui l'on ne donne rien sans demander quelque chose, devaient protéger les marins pendant la saison future.

Les skaldes faisaient entendre leurs improvisations, et les *valas*, ou femmes inspirées, prédisaient, en vers mystiques, l'avenir de la patrie et du monde.

A la première lune de la nouvelle année, des foires se tenaient sur les glaces des lacs et des fleuves, à la clarté de la lune. On y venait de fort loin, même de l'étranger.

Au printemps, après la dislocation des glaces, les pirates sacrifiaient à Odin et reprenaient la mer. Malheur au pays sur lequel ils s'abattaient !

Les Saxons, alors maîtres de l'Angleterre, étaient affolés. Ils voyaient dans les airs des dragons de feu ; ils prenaient pour une pluie de sang une pluie de poussière rouge apportée à York par les vents du nord. Le sage Alcuin voyait, dans cette prétendue pluie de sang, le présage d'une grande effusion de sang saxon par les hommes du nord. Il conseillait, comme remède, de louer le roi suprême au lieu de courir le renard.

A la place d'Alcuin, j'aurais dit aux Saxons : « Dieu vous donnera la victoire si vous êtes les plus forts ; préparez-vous donc à la guerre de toutes vos forces ».

Les Franks, comme les Saxons, ont prêté l'oreille aux élucubrations des moines et ont cru, à leur grand dommage, que Dieu envoyait les Normands pour les punir de leurs péchés. « Les péchés, dit le chroniqueur de Saint- » Riquier, sollicitaient la justice divine de faire châtier » la France par la main des païens. Semblables aux fils » de Bélial, les grands et le peuple s'abandonnaient à la » dépravation de leurs mœurs. Quiconque, parmi les » ducs et les comtes, se sentait assez fort, étendait la

- » main sur tout ce qui l'entourait, désolait les provinces
- » voisines et tâchait de les soumettre ».

Un moine anonyme assure que l'oppression cruelle exercée par les Normands est la juste punition de la conduite scandaleuse de toutes les classes. Un moine de Corbie, Paschase Radbert, flétrit la corruption des nobles et du clergé.

C'est entendu ; je l'ai toujours dit et le dirai toujours, nos ancêtres se conduisaient mal et valaient moins que nous. Mais prêcher que Dieu envoie les Normands pour les punir, c'est une monstruosité.

Si Dieu voulait l'écrasement de la France par les Normands, toute lutte était impossible et impie : on ne lutte pas contre Dieu. Ces inepties monacales eurent donc pour effet de paralyser la défense. Aussi, sauf les ancêtres de la dynastie capétienne et quelques évêques, hommes de tête et de cœur, qui osaient prendre les armes, tous les autres, moines et laïques, ne savaient que fuir et se cacher à l'approche des païens. Comme le dit un moine :

- « Tout le monde se met à fuir ; il est rare que quelqu'un
- » ose s'écrier : Arrêtez ! arrêtez donc ! résistez et com-
- » battez pour votre patrie, pour vos enfants, pour le
- » peuple ! Au lieu de cela, se laissant aller à l'inertie, se
- » dispersant au lieu de se réunir, on rachète par des
- » tributs ce qu'il aurait fallu défendre par les armes ; et
- » voilà comment la chrétienté se perd ».

Il semble d'ailleurs que ces fulgurantes prédications n'étaient pas inspirées par le seul intérêt national. Voici, par exemple, ce que dit Abbon, bénédictin et prédicateur à Paris : « Tous les jours, les rois, comtes, vicomtes, » consuls, proconsuls et leurs vicaires, les vassaux » royaux et leurs satellites, les mauvais juges, enlèvent » aux églises et aux moutiers leurs effets, leurs terres ;

» par la fourberie et la ruse, par de faux actes, ils dé-
» truisent le boulevard de la chrétienté, c'est-à-dire les
» sièges épiscopaux. Tous les jours les pauvres se
» réfugient auprès des tombeaux des saints, en s'écriant
» que les brigands les font périr par la faim et la nu-
» dité. Que sont-ils autre chose, ces spoliateurs
» sacrilèges, que des tisons d'enfer et la pâture du
» diable? Oui, les démons de l'enfer ne se nourris-
» sent que des âmes de ceux qui ravagent où qui pos-
» sèdent injustement des biens des églises de Dieu!
» Ils sont pires que les Moabites, les Amalécites et les
» Normands, ceux qui ne cessent, malgré leur nom
» chrétien, d'affamer et de dépouiller le peuple ».

J'ai dit qu'au nom des Normands tout le monde prenait la fuite. Il faut distinguer et rendre à chacun son dû.

Dans ce temps-là, il y avait les Franks, qui se qualifiaient nobles et s'attribuaient le droit exclusif de défendre le pays; il y avait le clergé qui se chargeait de prier pour tout le monde; il y avait enfin la couche celto-gauloise, dont nous prétendons descendre, qui travaillait, pour procurer aux deux autres ordres, la nourriture et tous les plaisirs de la vie. Ils étaient serfs et, comme tels, vendus, donnés, prêtés, fustigés comme des bêtes.

Il leur était interdit d'avoir des armes, et de se défendre, même contre les païens. S'ils osaient, dans un élan désespéré, combattre les Normands, les Francs eux-mêmes se chargeaient de les écraser. Le moine annaliste de saint Bertin en cite un exemple : « Le vulgaire d'entre » Seine et Loire, dit-il, soulevé contre les Danois, résistait fortement; mais parce que leur conjuration était » illégale, elle fut facilement étouffée par nos puis- » sants ».

C'est clair : les Celto-Gaulois n'avaient pas le droit de défendre le pays. Ils ne pouvaient donc, quand arrivaient les Normands, que fuir et attendre dans des grottes, ou dans les bois, en mourant de misère, la fin de la tempête.

Eh bien ! les Franks avaient raison. Si nos ancêtres, Celtes et Gaulois, avaient eu des armes, ils auraient chassé les Normands ; puis se sentant braves, forts, hommes autant que les seigneurs, ils auraient refusé de se remettre sous le joug, ils auraient rasé les châteaux et pendu les châtelains.

Un jour ils furent déclarés libres et appelés à la défense du pays. Alors, et cela prouve la clairvoyance de la noblesse du ix^e siècle, alors, à la stupéfaction du monde, sans le secours des seigneurs, ils ont repoussé les armées réunies de toute l'Europe. C'était autre chose cela que l'invasion de quelques milliers de pirates. Bien plus, ils ont fait flotter, dans toutes les capitales européennes, leur drapeau victorieux.

C'est donc aux Franks que revient la honte des invasions scandinaves. Je m'empresse d'ajouter que, plus tard, les Franks écrivirent à la pointe de l'épée, dans l'histoire de France, des pages immortelles.

Je dois faire ici une remarque importante : le nom de « Normand » ne s'appliquait pas aux nations scandinaves, mais seulement aux pirates ou vikings qui venaient de la Suède, de la Norvège et du Danemark.

C'est vers l'an 800 que les flottes normandes firent leur apparition sur les côtes de France. A cette nouvelle, Charlemagne accourt, ordonne le rassemblement d'une flotte et la fortification des postes militaires de la Neustrie. Puis, après avoir passé à Rouen les fêtes de Pâques, il se rend dans un port de la Méditerranée. Dans ce port,

il y avait encore des voiles normandes. Elles se sont empressées de fuir, mais l'empereur les a vues cingler du côté de l'Orient. Il se leva de table, se mit à une fenêtre, et y demeura longtemps immobile : des larmes coulaient le long de ses joues ; personne n'osait l'interroger. « Mes fidèles, dit-il aux grands qui l'entouraient, » savez-vous pourquoi je pleure ? Je ne crains pas pour » moi ces pirates, mais je m'afflige qu'ils aient osé, moi » vivant, insulter ce rivage. Je prévois les maux qu'ils » feront souffrir à mes descendants et à leurs peuples ».

Le grand empereur voyait juste, mais il ne voyait pas tout. Pouvait-il prévoir que les peuples qu'il avait réunis de force sous un même joug revendiqueraient leurs nationalités ; que ses faibles descendants seraient entraînés dans une interminable guerre civile ; que son immense empire serait disloqué ; que les Normands entreraient, par tous les fleuves, en Allemagne et dans les Gaules et porteraient partout le fer et la flamme.

C'est pourtant ce qui arriva.

L'année même de la bataille de Fontenoy-en-Puisaye (841), les Normands ont remonté la Seine. Le 14 mai, ils brûlent Rouen ; le 15, ils prennent l'abbaye de Saint-Ouen ; le 16, ils ravagent ou rançonnent les villages et les abbayes des bords de la rivière ; le 24, ils brûlent l'abbaye de Jumièges qui, pendant trente ans, servit de repaire aux bêtes féroces et de nid aux oiseaux. L'abbaye de Fontenelle se rachète et ses moines peuvent continuer leurs savants travaux.

Les moines traînent, à travers la France, les reliques de leurs saints. Le peuple consterné, doute du pouvoir des saints et désespère de l'avenir.

Les invasions se succèdent d'année en année, toujours suivies d'une misère effroyable.

Les vignes sont arrachées, les arbres fruitiers abattus, les champs incultes. La famine règne en maîtresse ; on mange des chiens, des animaux immondes, de la chair humaine. Des familles libres se vendent pour ne pas mourir de faim, et le nombre en est si grand que Charles le Gros rappelle, dans un édit, qu'une loi de Moïse fixe à six ans la durée de la servitude des personnes qui se vendent.

Les actes d'un concile portent que les clercs et les moines vagabondent, étalent partout des mœurs scandaleuses.

Au milieu de ce désordre, de cet affolement, se passent des scènes bizarres, même comiques, et d'autant plus tristes.

L'archevêque de Sens veut garder des reliques mises en dépôt dans sa cathédrale par les moines de Saint-Pierre. Ceux-ci se lamentent, pleurent, jeûnent, prient. Le peuple, toujours pitoyable et bon, prend pour eux fait et cause, et les reliques sont restituées.

Le retour des moines de Montier-en-Der est pour le pays une grande fête. Par malheur, dans leur vie de vagabondage, il ont pris des habitudes de soudards. Ils vendent les terres de l'abbaye, attirent chez eux des femmes, et mènent une vie si scandaleuse que le duc Rodolphe, leur protecteur, est obligé de les expulser.

Les chanoines de Troyes ne trouvant plus rien, sont obligés, pour vivre, de faire du commerce.

Des moines de Bourgogne, de retour dans leur monastère, ont des mœurs qui ne s'accordent plus du tout avec l'austérité monastique. Pour mettre fin au désordre, le comte leur donne un abbé, et vient avec une escorte pour l'installer. Les moines n'en veulent pas, se barricadent, se munissent de pierres, d'épées, menacent de le tuer.

On parlemente ; le doux caractère de l'abbé les séduit et ils le laissent entrer.

Ce détraquement cérébral s'étend à toutes les classes de la population.

Le roi Eudes est un vaillant homme. Neuf fois il a mis en fuite les Normands. S'il n'avait pas pour adversaires une partie des nobles qui tiennent encore pour la dynastie allemande de Charlemagne, il ferait mieux encore et débarrasserait peut être le pays.

Pour les retenir, il leur distribue à profusion des terres, des privilèges et des honneurs. Cela ne les empêche pas de le trahir, de prendre part aux dépouilles du peuple, d'opprimer leurs voisins, de se faire entre eux une guerre acharnée, de forcer le roi, qui veut les conduire au combat, à payer tribut aux Normands.

Les pères du concile de Fîmes accusent même les seigneurs franks d'exactions commises sur le peuple et le clergé, sous prétexte de tributs à payer aux pirates, c'est-à-dire de s'engraisser des malheurs du pays.

Les serfs, Celtes et Gaulois, entraînés par l'exemple, se ruaient aussi à la curée. On en a vu combattre dans les rangs ennemis. Raoul Glaber, historien du ^{xr} siècle, prétend même que Hastings, le pirate qui fut, vingt ans durant, la terreur de la France, était fils d'un paysan des environs de Troyes, en Champagne. D'autres, en grand nombre, la trombe passée, pillaient ce que l'ennemi avait oublié.

C'est ainsi que nos ancêtres Normands ruinaient le pays, corrompaient les mœurs, dissolvaient la Société.

Pourtant la bravoure française a jeté, dans ces ténèbres, quelques lueurs.

En 842 ou 843, les Normands incendient Amboise,

démolissent le pont de Blois et ravagent les faubourgs de Tours.

Tours est défendue par de bonnes murailles et par saint Martin, patron des rives de la Loire. « Saint Martin, a dit un prédicateur, est plus grand qu'on ne saurait l'exprimer ». C'est bien possible, car le concile de Lemovic, de 1031, assure qu'il a ressuscité trois morts. En tous cas, Marmoutier reçoit des pèlerins en nombre infini et des offrandes à ne savoir qu'en faire.

Les Tourangeaux sont bien sûrs que saint Martin défendra ses reliques, sa châsse, son Marmoutier, sa ville; cependant, par surcroit de précaution, ils réparent leurs murailles et se préparent au combat.

Les Normands arrivent, se précipitent torrentueusement; repoussés par les Tourangeaux, ils reviennent; toujours repoussés, ils reviennent toujours. Les défenseurs se découragent, commencent à fléchir. A ce moment, le clergé apporte la châsse de saint Martin. Les bourgeois renaissent à l'espérance, reprennent courage et ripostent impétueusement aux pirates. Ceux-ci, nullement habitués à pareille résistance, battent en retraite. Les Tourangeaux, toujours plus ardents et toujours suivis de la châsse de saint Martin, les poursuivent l'épée dans les reins.

A l'endroit où s'est arrêtée la châsse, on a élevé une église au saint. Le 12 mai de chaque année, dans toutes les églises du diocèse, on fête la délivrance de Tours par saint Martin. En attribuant à ce saint tout l'honneur de la journée, les Tourangeaux sont trop modestes; cependant, si tous les Franks avaient suivi leur exemple, ils auraient prévenu un siècle de calamités.

En 891, une troupe de Vikings occupe Conflans-Sainte-Honorine, au confluent de l'Oise. Des jeunes gens,

ardents, joyeux, ennemis du repos, décident d'aller, comme en partie de plaisir, piller Sithieu, aujourd'hui Saint-Omer, et la riche abbaye de Saint-Bertin.

Les habitants, résolus à se défendre, ont entouré la ville d'un rempart en terre.

Le deuxième dimanche après Pâques, pendant la messe, les sentinelles annoncent que les Normands descendent la côte d'Hellefaut.

Tous les habitants jurent de combattre jusqu'à la mort, font acte de pénitence, communient, reçoivent la bénédiction du prêtre et courent aux armes. Les uns occupent les remparts, les autres se portent au-devant de l'ennemi. A la vue de ces préparatifs, les Normands ajournent l'attaque projetée et se détournent de la route pour enlever du bétail. Une troupe de bourgeois à cheval arrive par des chemins de traverse et leur coupe la retraite. Pris entre deux troupes, l'une à cheval et l'autre à pied, ils tentent de se jeter dans un bois. Les bourgeois les surprennent et les taillent en pièces. D'après le cartulaire de Sithieu, 310 païens furent tués sur place, 5 moururent sur la route et 4 rejoignirent les leurs au camp de Noyon.

Du butin fait sur l'ennemi, les vainqueurs firent trois parts : une pour l'église, une pour les pauvres, la troisième pour eux.

Les Normands veulent venger cette défaite et se présentent, le 2 mai suivant, devant la ville.

Les principaux habitants ont pris la fuite. Les autres se préparent au combat. Un moine vient leur raconter que saint Omer lui est apparu et l'a chargé de recommander aux fidèles de ne point cesser de se fortifier, de défendre leur ville et leur abbaye.

Quand les Normands, arrivant à cheval, virent les

cadavres mutilés de leurs compatriotes, leur fureur fut extrême. Ils envoient leurs chevaux dans les pâturages, construisent des cabanes, pour montrer que leur intention est de rester là plus d'un jour, puis s'avancent et font pleuvoir sur la ville des flèches et des projectiles enflammés. Les bourgeois ripostent vigoureusement.

On vit à ce siège une chose nouvelle les moines réunis aux bourgeois et se battre, même très bien. A l'un d'eux revient l'honneur d'avoir tué le chef des pirates, ce qui détermina le départ des assaillants.

Tout l'honneur de cette nouvelle victoire est attribué à saint Omer et à saint Bertin.

Un jour, sur la Meuse, les Normands battent les troupes impériales, tuent l'archevêque de Mayence, un comte, beaucoup de nobles, tous les prisonniers, et marchent sur Louvain. Ni vierge ni saint ne dispute à l'empereur Arnoul la honte de ce désastre.

L'empereur lève une nouvelle armée, poursuit les pirates, les atteint sur la Dyle et leur inflige une défaite complète. On attribue à la Sainte-Vierge l'honneur de cette victoire. Le 1^{er} septembre de chaque année, pendant des siècles, la ville de Louvain en a rendu grâce à la Mère de Dieu.

En 881, Louis III attaque les Normands auprès de Beauvais et les met en déroute. Les Franks attribuent à leur courage cette brillante victoire. Les *Annales de Saint-Bertin* nous apprennent que Dieu, outré de tant d'impertinence, leur inspire, pour se venger, l'idée de ramasser du butin ; en même temps, il rappelle les pirates à la rescousse et leur donne la victoire, pour montrer que c'était lui qui conduisait l'ennemi chargé de « châtier de ses péchés le pays des Franks ».

Un trouvère a raconté, dans un chant en langue teutonique, cette fameuse journée :

« Dieu, dit-il, pour éprouver le roi Louis, appela les » Normands pour tuer beaucoup de Franks et décider » les survivants à prier, jeûner, faire pénitence pour » devenir gens de bien. Dieu eut enfin pitié de toutes ces » calamités et ordonna au roi Louis de monter à cheval ». Il ajoute : « Louis, mon roi, secourez mon peuple, si » durement éprouvé par les Normands ».

Louis « prit congé de Dieu et hissa le gonfanon ». Il raconta aux barons son entretien avec la divinité, leur promit beaucoup et « s'avança vaillamment » en chantant un cantique auquel toute l'armée répondait : « *Kyrie eleison !* » « Chacun fit son devoir, mais personne n'égala » Louis en adresse et en vigueur. Grâce à tous les saints, » la victoire fut à lui ! » Et l'auteur finit par cette pieuse invocation : « Conservez-lé, Seigneur, dans sa majesté ».

De la bataille de l'après-midi, le poète ne dit mot. Quoi qu'il en soit, les Normands ne sont pas intimidés par cette victoire du roi Louis.

Charles le Gros ou le Gras envoie des troupes à Louvain ; mais l'abbé Eudes étant malade, elles n'ont personne pour les commander. Elles paraissent si peu redoutables, que les Normands leurs disent en riant : « Pourquoi êtes-vous venus ? Nous savons qui vous êtes » et que vous voulez que nous retournions chez vous, » ce que nous faisons ».

Le 25 novembre 885, ils arrivent devant Paris. Ils le connaissent bien, pour l'avoir déjà pris trois fois. Les Parisiens ne pensent pas encore sans effroi aux massacres, viols, pillage, incendies qui marquèrent leur passage. Ils ont fortifié leur île et les deux ponts qui la réunissent à la terre ferme. Mais murailles et tours ne

valent quelque chose que quand leurs défenseurs valent beaucoup.

Heureusement, Paris avait alors pour évêque Gozlin, homme de tête, plus guerrier que prêtre. Plusieurs fois il avait vu les Normands et ne les craignait guère. Il encourage les Parisiens à la résistance et se place à leur tête. Vaillamment secondé par le comte Eudes, fils de Robert-le-Fort, il combat au premier rang comme un simple soldat, déjoue les ruses de l'ennemi et repousse les plus rudes assauts. En même temps, il lutte contre la disette et les maladies contagieuses qui enlèvent, par centaines, les pauvres gens.

Le 16 avril 886, après cinq mois de siège, il succombe à la fatigue.

Son neveu Ebles, abbé de Saint-Germain, lui succède. Ebles, comme son oncle, était plus soldat qu'homme d'église. Il faisait des barbarismes en disant sa messe, quand il pensait à la dire, mais il n'en faisait pas quand, le casse-têtes au poing, il broyait les cervelles ennemies ou exaltait, par son exemple, le courage des Parisiens. Cependant, la désolation est à son comble. Les cris : « Capitulation ! Capitulation ! » se font entendre. Ebles, Eudes et leurs guerriers font la sourde oreille.

Juste à ce moment, une sentinelle déclare avoir vu saint Germain planer au-dessus de la ville et l'asperger d'eau bénite; un chevalier a vu, en rêve, la milice céleste venir au secours de la Cité; des personnes bien informées assurent que saint Germain frappe de mort tous les païens qui osent insulter son tombeau. On promène autour de la ville la chässe du saint.

Les Parisiens prennent, pour vérités pures, toutes ces rêveries et y voient un présage de victoire.

Le siège dure depuis dix mois. Les Normands en ont

plus qu'assez. Ils ont dévasté tous les villages de la banlieue, les églises et les abbayes, massacré une partie des habitants, forcé les autres à se cacher dans les bois où ils meurent de faim, et Paris reste toujours imprenable. Ils proposent de se retirer moyennant 60 livres d'argent. C'est peu, mais c'est une rançon, et l'abbé Ebles ne veut pas entendre parler de cela. Ils se décident à partir.

Sur ces entrefaites, Charles-le-Gros arrive avec ses gens et va camper sur la butte Montmartre, loin du danger.

Il offre aux Normands, qui ne demandaient plus rien, 700 livres pesant d'argent et l'autorisation de passer en Bourgogne, la seule province du royaume qui n'a pas encore été ravagée.

Les Parisiens ne pouvaient empêcher le roi d'infliger cette honte au pays ; mais ils pouvaient interdire aux Normands le passage dans les eaux de Paris, et ils le défendirent les armes à la main, sans se soucier des ordres du roi. Les Normands traînèrent leurs bateaux par terre, sur un espace de deux milles, les remirent à flot en amont de Paris et allèrent mettre à feu et à sang la riche province de Bourgogne.

Les Parisiens attribuèrent à saint Germain l'honneur de leur résistance et se hâtèrent de porter à l'abbaye des Prés tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent et de pierres précieuses.

L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Denis gémissent sur leurs pertes : le roi donne à l'un le moutier de Rebais en Brie, à l'autre le domaine royal de Putoy.

Ainsi, grâce à Dieu, il n'y eut de ruiné que les Parisiens et les habitants de la banlieue de Paris.

Peu après, Charles-le-Gros fut déposé, l'empire démembré, le comte Eudes appelé au trône.

Eudes est toujours en armes contre les Normands et remporte sur eux plusieurs victoires. Il ne peut cependant les empêcher de prendre et de piller Meaux, Troyes, Auxerre, Châlons, Toul, Verdun, Saint-Lô, Evreux, les rives de la Seine, de la Somme et de la Meuse.

Au concile de Mayence, de 888, et en France, les évêques préconisent, comme remède, de prier pour l'Église et pour l'empereur. Les Normands rient de ces graves décisions et continuent à nous chanter ce qu'ils appellent la « messe des lances ».

Les évêques ont cru aussi qu'il suffisait de baptiser les pirates pour en faire des gens de bien. Or, les pirates n'attachaient au baptême aucune importance. Ils y voyaient tout simplement un moyen de se tirer de mauvais pas ou de se faire faire des présents. Le moine de Saint-Gall en cite un exemple curieux :

« C'était en l'an 826, Hariold, prince danois, était en disponibilité. Alors, comme aujourd'hui, comme toujours, les princes en disponibilité ne demandaient qu'à reprendre du service. Hariold pensa qu'un bon moyen était de se faire chrétien, et il pria Louis-le-Débonnaire de lui servir de parrain. Louis, très flatté du choix, accepta, bien qu'il dût lui en coûter quelque chose. Hariold vient au palais d'Ingelheim, avec 400 personnes, hommes et femmes, qui toutes veulent être baptisées avec lui. Les robes de néophytes manquent. On en confectionne avec des étoffes grossières. Un Normand recevant la sienne s'écrie : « Gardez votre casaque pour » des bouviers ! Voilà, grâce au ciel, la vingtième fois » que je me fais baptiser ; jamais on ne m'avait présenté » pareille guenille ». La cour a beaucoup ri de cette boutade. Elle aurait dû comprendre que le baptême n'était pas, pour le moment, un remède efficace. Ce

temps viendra seulement avec Rollon, dont je vais parler.

Au milieu du ix^e siècle, vivait à la cour du roi Harald un seigneur nommé Rognvald, et ce seigneur avait quatre fils très braves. L'aîné était si grand qu'il ne trouvait pas, en Norvège, de cheval à son usage et chemina toujours à pied : pour ce motif on l'appelait *Gang Rolf*, c'est-à-dire Rolf le Marcheur. Ce Rolf est le *Rollo* des latinistes du moyen âge, le *Rou* des trouvères, le *Rollon* d'aujourd'hui.

Harald-Harfager avait, depuis peu, interdit le *strandhug*. Rollon l'exerça néanmoins aux environs de Trondhjem, et le roi, malgré ses sympathies, prononça contre lui la peine du bannissement.

En ce temps-là, les Norvégiens attribuaient aux femmes le don de prophétie. La mère de Rollon crut le moment venu de prophétiser ; elle prophétisa et perdit sa cause. Rollon n'avait plus qu'à partir. Il partit et passa en Angleterre l'hiver de 897. Au printemps, il fit voile pour le sud et aborda, par fortune de mer, à l'île de Walcheren. Les insulaires veulent profiter de son malheur. Repoussés, ils appellent à leur aide les comtes de Frise et de Hainaut. Rollon, sans attendre, pille l'île et passe sur le continent.

Il surprend et fait prisonnier le comte de Hainaut qui lui tendait une embuscade. Il exige pour sa rançon tout l'or et tout l'argent du pays, ainsi que 12 Normands capturés dans de précédents combats. Il annonce qu'en cas de retard il fera décapiter son prisonnier. La comtesse, qui négocie pour son mari, fait porter au pirate toutes les richesses des églises et des abbayes.

Rollon reproche au comte, un peu cyniquement, il semble, de l'avoir attaqué sans motif ; néanmoins il lui

rend la moitié des richesses qu'on vient d'apporter pour sa rançon.

De mémoire de pirate on n'avait vu pareille générosité.

En 886 ou 887, il arrive devant Jumièges.

Charles-le-Simple régnait alors, mais il avait un compétiteur. Celui qui était roi et celui qui le voulait être étaient trop occupés l'un de l'autre pour penser à la défense du pays. Rollon pouvait donc, à son bon plaisir, piller les deux rives de la Seine.

Le bruit de ses ravages parvient à Rouen. Cette ville, dont les murailles tombent en ruines, n'a aucun espoir de secours. Que devenir ? On se lamente fort, mais cela n'avance pas les affaires.

Une vieille chronique dit que « les gens de Rouen et » autres ordonnèrent que leur archevesque iroit à Rou, » et mettroit en son obeissance la cité et le païs ».

C'est probablement l'archevêque lui-même qui provoqua cette décision. En tout cas, il en accepta vaillamment les risques et l'impopularité, se rendit auprès de Rollon, tant lui donna, tant lui promit, qu'il obtint une trêve et la promesse que la ville ne subirait aucun dommage.

Rollon vient, amarre ses navires près de l'église Saint-Morin, qui était dans une île de la Seine, visite la ville en long, en large, dedans, dehors, reconnaît son importance commerciale et l'excellence de sa situation. Il assemble ensuite les gens du dedans et du dehors et leur déclare qu'il veut demeurer là, et y faire sa « maistre ville ». Les Rouennais lui répondent qu'ils n'ont personne pour les défendre, et que s'il veut les garder, défendre et tenir en justice, ils le tiendront pour seigneur et pour duc.

Quand Rollon prit Rouen, les pirates occupaient depuis longtemps l'embouchure de la Loire et celle de la Gironde.

Se voyant ainsi cerné, Charles-le-Simple a peur et veut traiter avec Rollon. L'archevêque de Reims menace de l'excommunier s'il donne de l'argent au lieu de combattre. Il se soumet, envoie contre Rollon une armée, et cette armée est mise en déroute au premier choc. Après cette victoire, le pirate monte à Paris, qu'il ne peut prendre, se tourne vers les provinces du Nord, les ravage et s'empare de toute la Neustrie.

Dans les dépouilles de la ville de Bayeux se trouve Popa, fille du comte Béranger. Rollon l'a dans son lot; il la trouve belle et l'épouse selon les rites de la religion scandinave.

Il n'a plus pour but le massacre, le pillage et l'incendie, mais la conquête. Il n'est plus cruel et se contente de tributs régulièrement levés.

Les pirates n'avaient pas de seigneurs. Dans la manœuvre des navires, les marches, les combats, ils obéissaient docilement au chef de leur choix; mais après, autour du foyer, il y avait égalité complète, et la corne à boire passait de l'un à l'autre sans aucune distinction. Devenus conquérants, ils comprirent qu'il leur fallait un chef suprême, permanent, et ils choisirent pour « roi » Rollon.

Tout païen qu'il est, Rollon se rend très populaire. Après l'avoir maudit comme pirate, les Neustriens le bénissent comme protecteur et loyal justicier. Les chrétiens, loin de le fuir, accourent auprès de lui, en foule, de toutes les contrées du royaume des Franks.

En devenant puissance territoriale, il apprend à faire

aux Franks une guerre plus méthodique et plus meurtrière.

Il fait alliance avec ses compatriotes de l'Ouest et ravage, de concert avec eux, tout le pays entre Seine et Loire. Des chroniqueurs assurent pourtant qu'il a subi, dans le pays chartrain, une défaite complète.

Il avait pris d'assaut la ville de Chartres et la traitait à la façon piratique.

L'évêque avait appelé à son secours Richard, duc de Bourgogne, et Robert, comte de Paris.

Au moment où les Normands se préparent à partir, le prélat sort de la ville à la tête des fidèles. Il est revêtu de ses habits pontificaux ; on porte devant lui la croix et, au bout d'une pique, la *Chemise de la Vierge* (probablement celle de la vierge noire qui est dans la crypte de la cathédrale). Tout le monde chante des litanies. Les Normands stupéfiés, dit-on, ce qui est peu croyable, se précipitent vers leurs barques ; Richard et Robert, arrivés juste à point, en font un affreux carnage.

Cette victoire, qui est du samedi 20 juillet 911, est attribuée à la *Chemise de la Vierge*.

Elle n'a certainement pas eu toute l'importance que lui donnent les chroniqueurs, car on voit les Normands continuer leurs excursions jusqu'en Bourgogne et lutter victorieusement contre Richard et contre l'évêque d'Auxerre.

Quoiqu'il en soit, l'année suivante, seize ans après l'occupation de Rouen, les Franks n'en peuvent plus.

« On ne voit plus dans les champs, dit un trouvère, ni
» bœuf, ni charrue, ni vilain ; point de vignes provi-
» gnées, point de terres ensemencées ; beaucoup d'églises
» sont détruites ou endommagées. Si cette guerre dure,
» la terre sera desgatée ».

Evêques, comtes et barons font au roi des remontrances ; sur son passage, bourgeois, vilains et manants crient : « Merci ! » cri lamentable qui veut dire : « Nous sommes à bout de forces et de ressources, incapables de résistance, nous ne pouvons plus que mourir de faim ».

Charles-le-Simple se décide à faire des propositions de paix, et prend pour intermédiaire Francon, archevêque de Rouen, pour qui Rollon montre beaucoup de déférence et d'affection. « Si vous voulez vous faire chrétien, » lui dit le prélat, le roi vous donnera, avec sa fille » Gisla, toute la région comprise entre l'Epte et la » frontière de Bretagne ». — « Les paroles du roi sont » bonnes, répond Rollon, mais la terre qu'il m'offre ne » me suffit pas ; elle est inculte et appauvrie ; mes gens » n'y trouveraient pas de quoi vivre ».

Charles lui fait offrir la Flandre, qui d'ailleurs ne lui appartient pas. — Rollon la trouve mauvaise, marécageuse et la refuse. — Charles veut lui donner la Bretagne, mais sans dire que, depuis longtemps, les Bretons sont affranchis de l'autorité des empereurs. Rollon accepte.

Alors à lieu, en 912, la fameuse entrevue de Saint-Clair-sur-Epte, dont on connaît les résultats et les incidents. La Neustrie devient ainsi le pays des Normands, la Normandie.

J'arrête ici cet aperçu, trop rapide et trop incomplet, de l'histoire de nos ancêtres du Nord.

Ces ancêtres étaient superbes, braves, généreux, perfectibles. Ils avaient l'enthousiasme et la brutalité inconsciente de l'enfance. Comme les Gaulois et les Franks, ils souriaient à la mort. Hors de la piraterie, ils étaient ce que sont encore leurs frères des pays scandinaves, les

plus doux, les plus simples, les plus honnêtes gens du monde.

Leur conquête de la Normandie reconnue, leur part du sol mesurée au cordeau, ils ne se tiennent pas à l'écart de l'ancienne population. Au contraire, ils en prirent les femmes, la religion, la langue, les mœurs. Dès la seconde génération, la langue du Nord ne fut plus comprise dans la Haute-Normandie.

En se fusionnant si rapidement et si complètement dans l'ancienne population gallo-franke, ils ont rajeuni, purifié son sang vicié par la dépravation romaine, apporté à son génie les éléments de perfection et de grandeur qui mettent en harmonie la beauté physique et morale des Normands avec la splendeur et la richesse de la Normandie.

LÉGENDES

SUPERSTITIONS ET VIEILLES COUTUMES

Par M. LÉON DE VESLY

Ancien Vice-Président

I. — LES VALLÉES DE L'EURE ET DE L'ITON

Légendes de saint Taurin et de saint Ouen. — Le Pèlerinage de Saint-Mauxe et de Saint-Vénérand à Acquigny.

Il n'est pas pour le touriste de plus agréable excursion que de parcourir les pittoresques vallées de l'Eure et de l'Iton ; de visiter les villes de Chartres et de Louviers, les bourgs de Maintenon et de Pacy, le beau château d'Anet ainsi que le champ de bataille d'Ivry.

Parmi les villages traversés, Acquigny, qui est assis au confluent des deux rivières, est l'un des plus coquets. Après y avoir mêlé paresseusement leurs eaux, l'Eure et l'Iton coulent plus rapides jusqu'à Louviers où les arrêteront les roues des usines. De hauts peupliers jalonnent le cours d'eau, traçant dans la prairie les capricieux contours de son lit bordé de renoncules et de plantes aquatiques.

C'est dans ce riant paysage que le peintre Rousseau aimait à se reposer et à tendre au poisson l'hameçon perfide. C'est dans cette jolie vallée, que les Silly-Laval ont tracé, sur la verte prairie, leurs chiffres enlacés pour édifier le château devenu la résidence d'été de la famille Leroux du Bourgtheroulde.

Quelques étymologistes ont voulu voir, dans le nom d'Acquigny, un lieu traversé par des eaux abondantes; les plus savants retrouvent, dans le même nom, la désignation du domaine d'Alcinus ¹. Avouons que devant les charmes d'un magnifique paysage, encore embelli par l'architecture, on ne saurait s'attarder à des étymologies. Le penseur aime à y méditer, l'artiste à s'y recueillir, et l'écrivain à y évoquer l'histoire :

Il n'y a peut-être pas de pays, écrivait au commencement de ce siècle « l'Hermite en province » ², où la superstition ait accrédité plus d'erreurs, la légende créé plus de contes de fées. Cependant, au milieu de ces récits fabuleux, de ces légendes remplies de merveilleux, réside une vérité où se cache, sous une forme poétique, le fait historique.

¹ Chartres de Charles-le-Chauve, de 844 et 876, en faveur des abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Ouen; Auguste Leprevost, *Notes sur le département de l'Eure*.

² E. Jouy, t. VII, pages 123 et suivantes.

C'est ainsi, par exemple, qu'à quelques kilomètres d'Acquigny les légendaires rapportent que saint Ouen, se rendant à Clichy, vers l'an 642, s'égara, aux approches de la nuit, au milieu des marais de l'Eure, lorsque l'apparition soudaine d'une croix lumineuse lui fit retrouver son chemin. Pour perpétuer le souvenir de ce miracle, l'ami de saint Eloi acheta d'un laboureur une partie de son aiguillon et en fit une croix qu'il éleva sur un morceau de terre remuée (*cespile congesto*).

Ce lieu devint remarquable par beaucoup de miracles, et toutes les nuits un nuage lumineux l'enveloppait. Il fut choisi par Leatfridus pour construire un monastère qui devint fameux sous le nom d'abbaye de la Croix-de-Saint-Ouen, de la Croix-de-Madrie ou de la Croix-Saint-Leufroy¹.

Cette légende ne révèle-t-elle pas la pratique, suivie par les apôtres de la Gaule, de planter une croix au milieu des fontaines, sur les tumulus, les menhirs et les dolmens, objets de la vénération des païens, et de substituer des cérémonies chrétiennes au culte qui y était célébré? Saint Ouen n'écrivait-il pas : « qu'on » n'aille pas aux temples, aux pierres, aux fontaines, » aux arbres, aux carrefours, y allumer des cierges ou » y accomplir des vœux »².

Et les légendes de saint Taurin, l'apôtre des Eburovices? Elles sont encore contées par les vieux habitants de la vallée de l'Eure. Écoutons-les et vous saurez bientôt que la vie du saint ne fut qu'un combat continuél avec satan.

L'esprit malin prit successivement la forme d'un ours,

¹ *Gallia Christiana*, Auguste Le Prevost, op. cit., Reymond Bordeaux, *Normandie illustrée*, t. I, page 31.

² *Vita sancti Eligii*, Specil, t. II, pages 76 et seq.

d'un lion et d'un hibou pour éloigner l'évêque de la ville où il venait porter la parole de Dieu ; mais, *trois* fois il fut terrassé. Il voulut alors prendre sa revanche et *trois* jours après, pendant que saint Taurin prêchait, il enleva de l'auditoire la fille d'un certain Lucius, qui avait donné l'hospitalité à l'évêque, et la précipita dans les flammes où elle périt à l'instant. Ce ne fut que l'occasion d'un nouveau triomphe pour saint Taurin, qui rappela la belle Euphrasie à la vie, au grand étonnement des spectateurs dont 120 se firent baptiser sur le champ. Le même jour, il rendit la vue à 8 aveugles et la parole à 4 muets.

Loin de se tenir pour battu, après tant de revers, le diable renouvela ses attaques, en renversant la nuit les murs d'une église que saint Taurin faisait bâtir. Pour le coup le saint perdit patience, et résolut d'attaquer son ennemi corps à corps. La première fois que le diable reparut, il le saisit par les cornes, et le secoua si rudement que l'une des deux lui resta dans la main.

On a montré cette corne dans les caveaux de l'abbaye de Saint-Taurin, jusqu'à la fin du siècle dernier, à ceux qui doutaient de la vérité de cette histoire ; et les vrais fidèles, en l'approchant de leur oreille, entendaient distinctement ces mots : *Taurin, Taurin, rends-moi ma corne* ¹.

Le bruit perçu par les croyants, qui écoutaient bruire la corne, était identique à celui observé lorsqu'on approche de l'oreille un cypris, ou quelque autre coquillage de la même famille. La science a depuis longtemps expliqué ce phénomène.

Quant aux légendes, composant la vie de saint Taurin,

¹ *L'Hermite en province*, ouv. cit., pages 124 et 125.

elles montrent les difficultés qu'eût à vaincre le saint apôtre pour implanter le christianisme au pays d'Evreux, et laissent apercevoir aisément la trame sur laquelle s'est exercée l'imagination des vieux chroniqueurs.

Ce canevas sera encore plus saisissable lorsqu'on saura qu'il y a quelques années, on faisait à l'évêché d'Evreux l'inventaire des reliques de saint Taurin. Quelle ne fut la surprise des recoleurs, lors de l'ouverture de la châsse, de trouver, avec les ossements du saint, *trois* petites statuettes, en terre cuite, de divinités féminines. Les têtes en avaient été brisées et ainsi se trouvaient réunis les restes du mutilateur et des mutilés.

C'est donc intentionnellement que les auteurs des reliques ont fait ce groupement pour témoigner à la postérité de l'œuvre de foi accomplie par saint Taurin sous le règne des Antonins ¹.

On ne saurait omettre, dans les légendes de saint Taurin, le « Coudrier de Gisay » encore l'objet d'une pieuse vénération et le but de nombreux pèlerinages ².

La tradition veut que l'évêque d'Evreux, étant venu pour évangéliser les habitants de Gisay adonnés à la plus barbare idolâtrie ³, fut arrêté par ordre du gouverneur romain et fustigé.

Une des baguettes ayant servi au supplice, étant tombée du trousseau de verges, reprit racine et fut la bouture de la coudre vénérée.

Un stigmate particulier fait reconnaître les familles

¹ La châsse de saint Taurin est une œuvre du XIII^e siècle. Il n'a été fait qu'un croquis des statuettes trouvées dans la châsse. Malheureusement, pour l'archéologie, ce dessin est trop sommaire pour déterminer les divinités représentées. Quelques personnes croient cependant reconnaître le type de Diane. L. de V.

² Canton de Beaumesnil.

³ *Deo gisaco* : inscription trouvée au vieil Evreux, par M. Bonnin.

des bourreaux de saint Taurin : les enfants y naissent sans ongles, et ces anongulés ne peuvent se marier qu'entr'eux car ils sont l'objet de la réprobation populaire ¹.

Ces digressions nous ont éloigné d'ACQUIGNY qui a encore d'autres titres à notre attention. Son territoire fut arrosé par le sang des premiers chrétiens *Maximus* et *Venerandus* qui y subirent le dernier supplice pour la foi. Le spectacle de leur constance convertit 38 soldats qui les gardaient et qui voulurent partager leur sort.

Cette exécution fut ordonnée par l'empereur Dioclétien, disent les chroniques, et l'endroit où elle eût lieu est appelé : *Champ des quarante martyrs*.

On le montre encore aujourd'hui dans la prairie ; et, chaque année, le lundi de la Trinité, s'y fait un des plus curieux pèlerinages de la contrée.

Rien de plus pittoresque que la longue procession ². qui se déroule lentement sur la grande route entre la claire rivière et le coteau de Cambremont. Les ors des chasubles reluisent au soleil ; sous ses chauds rayons le rouge des soutanes des petits clercs, l'écarlate des chaperons des frères de charité s'avivent et s'exaltent. Des taches lumineuses s'accrochent aux bannières, aux oriflammes, aux torchères et, dominant ce poudroisement des couleurs, ce triomphe des ors, les châsses de saint Mause et de saint Vénérand. Celles-ci, en forme de tête, donnent l'illusion de géants suivant la théorie des prêtres.

Au chant rythmé des litanies, la procession a parcouru

¹ Charpillon, *Dictionnaire de l'Eure*, page 264 ; Note man. de M. Desloges, de Rugles.

² En 1875 on comptait, au pèlerinage de saint Mause, 15 paroisses avec les charités ; Ch. Dubourg, Note man.

les deux kilomètres séparant l'église d'Acquigny de l'enclos vénéré. Les porteurs des châsses s'arrêtent au carrefour d'un petit chemin d'accès, et se placent vis-à-vis l'un de l'autre, ils élèvent alors les saintes reliques à la hauteur des épaules. Sous l'arcade formée par leurs bras et les châsses, passe, courbant la tête comme sous le joug, une foule silencieuse et recueillie.

Cette cérémonie est imposante et ne manque pas de grandeur.

Dès que le défilé des fidèles est terminé, les châsses sont déposées sur un autel formé de trois pierres, trilithe chrétien qu'ombrage une belle croix dans le style de la Renaissance ¹.

Quelques psaumes sont encore chantés et les prêtres se retirent sous les grands maronniers qui entourent le champ vénéré, pour réciter des évangiles : il se forme là des groupes charmants pour l'artiste et l'observateur. Cependant, la curiosité de ce dernier ne tarde pas à être éveillée de nouveau par le spectacle qui s'offre alors à ses yeux.

Les enfants prêts à quitter les lisières sont amenés d'un côté de l'autel et incités par leur mère ou leur nourrice, ils passent seuls dessous. Désormais, ils marcheront sans être tenus. Des adultes, des vieillards passent également sous l'autel pour guérir leurs douleurs et leurs rhumatismes. Les jeunes fiancés s'engagent aussi dans l'ouverture sacrée et tous y ramassent des petits cailloux qui sont des talismans précieux. Ils en prennent *sept*, et ceux choisis doivent adhérer au front par la seule pression du doigt. Beaucoup de pèlerins reviennent en procession et regagnent leur logis avec un caillou placé au milieu du front.

¹ Cette croix, détruite par des sectaires, est aujourd'hui réédifiée.

Pourquoi faut-il que la commémoration du martyr de saint Mauxe et de ses compagnons soit ainsi souillée par de grossières superstitions ? C'est que les fêtes populaires ne vivent le plus souvent que de traditions et les légendaires ont omis de nous dire qu'il existait, dans la prairie d'Acquigny, un dolmen où le paganisme entretenait ses plus anciennes pratiques.

D'ailleurs, il y avait encore bien d'autres choses surprenantes dans la prairie des quarante martyrs. On y montrait encore, il y a quelques années, le chemin suivi par saint Mauxe et saint Vénérand pour échapper à leurs bourreaux : l'herbe, disait-on, n'y avait jamais poussé depuis ¹.

Un ciel sans nuages est le partage de la fête des martyrs d'Acquigny, et les vieillards racontent que *saint Mauxe n'a jamais été mouillé*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de chute de pluie ce jour-là. Et, cependant, le bon saint est invoqué dans les années de grande sécheresse et le souvenir d'une pluie bienfaisante arrivée par son intercession, il y a 22 ans, est encore dans la mémoire de nombreux pèlerins ².

Une autre particularité de la fête de saint Mauxe : c'est la présence, aux abords de la prairie, de marchands d'objets de piété et de gâteaux appelés : « Cernouettes » ; galettes, d'une pâte lourde et indigeste, rappelant la tradition de l'ancien pèlerinage de sainte Venise, mentionné par Hercule Grisél ³.

Saint Ouen, qu'il faut toujours citer quand il s'agit des pratiques du paganisme, puisqu'il en a été le témoin oculaire, les défendait en ces termes : « qu'on ne fasse

¹ A. Buquet, Note man.

² Ch. Dubourg, Note man.

³ Traduction de M. P. Bouquet. (Vers 211-212 — annotation, p. 5 7)

B

LLES GALERI

montrant la disposition

d
ii
n
cc



hommes, d'autres usages méritent d'être rapportés.

Un des plus curieux est celui de la *Cueillette des œufs* par le sacristain de la paroisse, le lundi de Pâques. Cet usage est encore conservé dans beaucoup de localités. Au

¹ Voir *Normandie littéraire*, Arbres vénérés, numéro d'août 1895.

commencement de ce siècle, la cueillette des œufs offrait à Freneuse un cérémonial spécial.

Dès l'aube du lundi de Pâques, les petits clercs se réunissaient en troupe qu'accompagnait le curé. L'un des enfants tenait une clochette, un autre portait le seau à l'eau bénite, un troisième se munissait d'un panier en osier semblable à ceux que Pater et Fragonard placent, renversés, auprès des galantes fermières. La petite troupe ainsi armée s'en allait tintinabulant sur cette longue route ou rue de Freneuse, bordée de cours plantées où se cachent des maisonnettes, s'arrêtant aux barrières des fermes pour demander les œufs de Pâques.

Avant de franchir le seuil des chaumières et d'offrir l'eau bénite, les enfants chantaient le couplet suivant, sur l'air de la prose *O filii et filiae* :

L'avare a mis sa poule couvrir :
C'est pour ne pas nous en donner
Un jour viendra
Sa poule crèvr'a
Alleluia!!!.

Ils pénétraient alors dans la maison que le prêtre bénissait et offraient l'eau sainte au fermier et à la fermière. Ceux-ci qui ne voulaient pas être taxés d'avarice prélevaient, sur les œufs récoltés pendant les trois derniers jours du carême ², la *Dîme des Clergeots*. Quelquefois ils y ajoutaient une pièce de monnaie, mais ils la jetaient dans le seau à l'eau bénite.

J'ai cherché si l'acte de jeter la pièce de monnaie dans

¹ M^{lle} Amélie Bosquet a reproduit une semblable chanson dans la *Normandie monumentale*, et MM. Duchemin et Saint-Denis ont inséré une complainte analogue dans leur *Histoire de Caudebec-lès-Elbeuf*.

² On sait que pendant les derniers jours de la Semaine Sainte, l'usage du beurre et des œufs est défendu par l'Église.

l'eau bénite ne renfermait pas un symbole et j'ai questionné, à ce sujet, tous les vieillards du pays. L'un d'eux, une bonne dame, presque nonagénaire, que j'accablais de mes demandes, me répondit : « l'argent était ainsi placé dans le seau pour le transformer en tirelire et empêcher le porteur de dérober la part de ses camarades, car il ne pouvait atteindre une pièce de monnaie sans plonger la main et la mouiller dans l'eau bénite, ce qui eût dévoilé immédiatement le larcin ».

C'est, on en conviendra, une ingénieuse garantie contre la fraude.

*
* *

Sur la crête du promontoire, contrefort du plateau de Boos, qui, des Authieux descend en pente douce jusqu'à Elbeuf, s'élevait, au siècle dernier, une tour en blocage désignée sous le nom de *Chapelle de Saint-Christophe*. Il ne reste plus aujourd'hui de ce petit monument qu'un calvaire composé d'une colonne en fonte surmontée d'une croix et un soubassement en pierre, de forme carrée, taillé de moulures prismatiques. Ce calvaire du xvr^e siècle, qui ne présente aucun intérêt artistique, offre au chercheur une certaine légende : *Sa croix préserve des chutes de la foudre et de la grêle, et les nuées orageuses se séparent en ce point.*

Cette superstition est basée sur un phénomène naturel facile à expliquer et que j'ai maintes fois observé :

Les orages qui éclatent sur notre contrée, arrivent ordinairement du Sud. Or, la crête de la colline, où est plantée la croix Saint-Christophe, a la direction Ouest-Est : elle forme obstacle aux nuages orageux, et ceux-ci, attirés par les forêts de Rouvray et de Bord, qui entourent le vaste cirque formé par les côteaux d'Orival et de

Pont-de-l'Arche, se déchirent et vont déverser leurs trombes d'eau sur Elbeuf et Rouen.

Cependant, si le pouvoir de la Croix trouve ici une explication scientifique, on est heureux de rencontrer la dévotion à Saint-Christophe en un lieu aussi pittoresque et dont le décor se prête merveilleusement au développement de la légende, qui fait du saint un géant plaçant l'enfant Jésus sur son épaule, pour lui faire traverser la rivière.

Nul n'ignore, savant poète ou philosophe,
Qu'avant d'être chrétien, notre bon saint Christophe
Se nommait Offerus, un robuste garçon,
Grand comme Goliath et fort comme Sanson.

Là, en effet, la Seine coule aux pieds des coteaux et des maisons de Freneuse. Le cours du fleuve est semé d'îlots verdoyants où pleurent les saules, où frissonnent les peupliers ; et, jadis, un banc ou « bassier » permettait là le passage à gué de Quatre-Ages. Longtemps avant que les ingénieurs aient prévu les barrages de Martot et le bel ouvrage de Poses, des vannes avaient été établies sur ce haut fond ¹ pour gonfler les eaux et faciliter la batellerie dans le bief de Pont-de-l'Arche.

Donc, saint Christophe, le passeur, le marinier légendaire, est en grande vénération à Freneuse. Chaque année, le dimanche qui suit la date du 25 juillet, propre du saint, tout le village est en fête. Des amateurs de pêche à la ligne, venus de Rouen et d'Elbeuf, se joignent à la population pour augmenter l'éclat de la fête champêtre, illuminer la place publique et tirer un feu d'artifice : c'est la grande fête du pays.

¹ Les substructions des piles sont encore apparentes dans les berges du fleuve et le lieu est appelé, sur le plan cadastral, le Triège des Vannes.

Saint Vincent est également fort honoré par les habitants de Freneuse. La statue se voit dans la chapelle à gauche du transept. Des cierges s'y consomment journellement devant l'image du saint et de nombreux rubans fixés au lampadaire témoignent de la dévotion des fidèles.

Saint Vincent partage avec saint Gilles, jadis vénéré au prieuré de ce nom, paroisse de Saint-Aubin-jouxte-Boulleng¹, le pouvoir de guérir les enfants des convulsions et de l'épilepsie. La fête de saint Vincent, jadis fixée au 22 janvier, est maintenant célébrée le mardi gras. Ce jour-là, les pèlerins accourent en foule à Freneuse pour assister à la messe et prendre part au pain bénit qu'offre une confrérie de jeunes garçons.

Pourquoi le patron des vigneron, dont les icônes montrent le cep de vigne s'enroulant autour du glaive, instrument de son supplice, est-il devenu un saint guérisseur de névroses ? Nul ne saurait le dire avec précision ; mais il est de notoriété, qu'au siècle dernier, les coteaux de Freneuse étaient couverts de vignobles dont le vin était renommé.

Le souvenir de collines couronnées de pampres et de joyeuses vendanges se trouve conservé dans la petite fête appelée *Septembrette*. Ce jour-là, les jeunes filles et les jeunes garçons viennent danser devant l'ancien manoir seigneurial. C'est un pâle reflet des divertissements et des festins organisés par les seigneurs de Freneuse, lorsqu'ils recevaient dans leur manoir toute la noblesse de Rouen et des environs pour assister à la récolte des raisins dorés.

*
**

¹ Le prieuré de Saint-Gilles, dont il ne reste aujourd'hui que les communs, les cours et une chapelle séculaire, dépendait de l'abbaye de Saint-Ouen.

Ils étaient de hautelignée, ces seigneurs de Freneuse, qui, aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, se distinguaient dans les expéditions faites en Italie et en Sicile par nos hardis ancêtres ? Ils étaient des citoyens de grande valeur, ces *Filleul de Freneuse*, qui donnèrent cinq maires à la ville de Rouen pendant les ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles ??... ¹.

Une famille aussi illustre ne pouvait manquer d'élever, sur son fief patrimonial, une église digne d'elle. C'est ainsi que l'un de ses membres entreprit de construire un clocher sur un plan grandiose dont la tour est une des curiosités du village ². Elle est connue de tous les amateurs des arts, depuis que F. Bouchor l'a représentée, dans ses tableaux, dressant sa silhouette carrée au-dessus des pommiers en fleurs ou l'estompant dans la brume, lorsque les feuilles jaunies tourbillonnent sur les marges des routes.

Malheureusement pour l'archéologue, il est resté inachevé, ce beau clocher de Freneuse ; mais là, encore, la tradition a enveloppé dans la légende l'interruption

¹ Raoul de Freneuse est mentionné parmi les chevaliers normands qui allèrent en Sicile.

Durand Filleul fut maire de Rouen en 1268,

Jean — — — 1289,

Raoul — — — 1309,

Jean II — — — 1332 et 1341,

Amaury — — — 1353.

Ce dernier fut envoyé en otage, en Angleterre, pour garantir la rançon de Jean-sans-Terre.

Les Filleul, échangèrent leur vieux blason d'argent à une bande de gueules chargée de 3 coquilles d'or, contre des armoiries parlantes qui se lisaient ainsi : « d'or au *frêne* de sinople à 7 branches de 21 feuilles. L'écu tenu par une pucelle échevelée ».

² Une inscription commémorative, inscrite sur une pierre encastree dans le mur de gauche de l'église, mentionne que la dédicace en a été faite, l'an 1526, par Nicolas de Coquainvilliers, évêque de Vésia, en présence de Jean Filleul, sieur de Freneuse, et de dame Vipart, son épouse.

de l'entreprise du seigneur de Freneuse, en racontant que le bateau, chargé de pierres et venant de Vernon, a sombré en face de l'abbaye de Bonport.

Ce n'est pas un bateau coulé dans le fleuve qui eut empêché l'achèvement du clocher. Tout au plus cet évènement l'eût-il retardé et c'est en feuilletant l'histoire qu'on peut trouver la vérité contenue dans la fable populaire.

D'ailleurs, la tour de Freneuse n'est pas le seul monument qui, commencé pendant les dernières années du **xv^e** ou les premières du **xvi^e** siècle, n'ait pas été achevé. Les clochers de Canteleu, de Cléon, de Pont-de-l'Arche, etc.... ont vu leur construction arrêtée et sont couronnés de toits faits à la hâte.

C'est qu'après la bataille de Pavie, les seigneurs et les abbayes vidèrent leurs coffres, aliénèrent leurs biens, pour contribuer à la rançon de François I^{er}. L'argent se fit rare et l'édit du roi, du mois de mai 1563, prélevant 100,000 écus sur le temporel des ecclésiastiques, pour subvenir aux charges de l'Etat, augmenta encore la gêne. Les constructions des monastères et des églises furent suspendues et les guerres de religion qui suivirent alors, empêchèrent la reprise des travaux. Telle est, selon moi, la cause de l'inachèvement de nombreux monuments religieux de cette époque.

Mais, quelle que soit la vérité contenue au fond de ces légendes populaires, je les aime ces mythes, ornements de l'histoire. Je les vénère ces saints appelés Christophe, Georges, Martin ou Vigor, soldats de la primitive église, nimbés de l'auréole des bienheureux, dont la vie est remplie d'exploits chevaleresques ou d'actes fabuleux; car, en leurs légendes, vibre l'âme de la vieille France et brille le génie de notre race.

DÉCOUVERTE PRÉHISTORIQUE

Faite au commencement de 1898

RUE GRAND-PONT, A ROUEN

Par M. LÉON DE VESLY

Ancien Vice-Président

Les larges tranchées ouvertes sur les flancs des co-
teaux; les longs tunnels percés dans les hautes monta-
gnes pour le passage des voies ferrées; les profondes
ballastières creusées dans les alluvions des rivières pour
assurer la stabilité des rails ont contribué largement aux
progrès de la géologie et de la préhistoire.

C'est également aux travaux exécutés pour élever
l'importante construction des *Nouvelles Galeries
de Rouen*, rue Grand-Pont, que nous sommes rede-
vables d'une importante découverte archéologique.

M. Raymond Loisel, architecte de ces vastes maga-
sins, s'étant aperçu du peu de résistance qu'offrait le sol
pour asseoir une aussi lourde construction, commença
par faire enlever une masse de terre de près de 10,000
mètres cubes. Il se trouva alors être descendu à 5 m. 50
en moyenne en contrebas des rues Grand-Pont, du Far-
deau et des Tonneliers, soit à la cote 4^m105 du nivellement
général de la France ¹.

¹ Axe de la rue du Fardeau	10 ^m 55	/ Cote moyenne
— St-Etienne-des-Tonneliers.	8 66	
A déduire :		
La profondeur de la fouille.....		5 50
	Reste.....	4 ^m 105

Le terrain ayant été dressé à ce niveau, des tranchées de 2 mètres de largeur sur autant de profondeur furent creusées pour couler le béton. A cette profondeur, c'est-à-dire à 7 m. 50 ou 8 mètres, en contrebas du sol de la rue Grand-Pont, les ouvriers se trouvèrent en présence d'un sol argileux, très détrempé et sans consistance, baigné par les eaux d'infiltrations de la Seine qui envahissaient les tranchées aux heures des marées.

M. Armand Loisel, qui surveillait les travaux, remarqua que la masse argileuse était entourée et traversée par des dépôts de terre noire de 0 m. 30 à 0 m. 70 d'épaisseur. Cet humus était formé par l'agglomération de feuilles de saules et de petites branches. On y rencontrait également des débris organiques : arêtes de poissons, coquilles d'huîtres et de moules, ainsi que des os fragmentés paraissant avoir été broyés pour en extraire la moëlle.

Ces dépôts de terre sont figurés sur la topographie du plan annexé, par une teinte grise, tandis que la teinte jaune a été réservée pour figurer l'argile.

Ces préliminaires exposés nous allons décrire et examiner les objets recueillis par M. Loisel.

OBJETS DÉCOUVERTS

Dans la première couche de débris, c'est-à-dire dans les fouilles ne dépassant pas 5 mètres de profondeur, il n'a été trouvé que des fragments de poteries vernissées, jaunes ou brunes, débris du moyen âge qu'on rencontre toujours en abondance dans le sol du vieux Rouen¹.

¹ Le sol romain a été relevé, par nous, à 4 m. 20 en contrebas du dallage de Saint-Ouen, lors de la construction du calorifère, et à 3 m. 80 au-dessous du sol de la rue Malpalu, lors de la reconstruction de la vieille maison et du presbytère de Saint-Maclou.

Les déblais des tranchées ont donné, à 5 m. 50 de profondeur environ, de nombreux vestiges de l'époque gallo-romaine : débris de poterie rouge (fig. 6, pl. II), des andouillers de cerf (fig. 1, pl. I), sciès ou arrachés ; des défenses de sangliers (fig. 3, pl. I) ; une jolie fusaïole avec son poinçon en bois de cerf (fig. 5, pl. II) et une vertèbre de cerf taillée pour former poignard.

Est-ce à l'époque gallo-romaine qu'il faut rapporter un puits découvert à 2 mètres au-dessous du sol des caves ? Nous ne saurions préciser. Ce puits était construit avec des pierres sèches, non appareillées, mais soigneusement juxtaposées. Son diamètre intérieur ne dépassait pas 0 m. 70 et sa profondeur 9 m. 50 : il avait été remblayé avec du sable fin auquel étaient mélangés des débris de poteries gallo-romaines de la belle époque¹.

En poursuivant l'approfondissement des tranchées pour les exigences de la construction, M. Loisel a pu faire des constatations et des découvertes qui intéressent l'archéologie préhistorique.

Il faut placer en premier lieu les sépultures trouvées dans l'argile et désignées sur le plan annexé par les lettres A, B et C.

Les squelettes étaient tous orientés, la tête au Nord et les pieds au Sud. Il a été facile de vérifier leur position par la direction des tranchées. Malheureusement lorsque l'architecte fut prévenu de leur découverte, il était déjà trop tard pour qu'il put recueillir les ossements que les ouvriers avaient dispersés. D'ailleurs, tous les os, sauf les dents, étaient réduits en poussière pour le squelette B.

¹ Un puits semblable a été rencontré, en 1841, lors du percement de la rue Alain-Blanchard et de la démolition de la tour Bigot. (*Répertoire arch. de la Seine-Inf.*, par l'Abbé Cochet, p. 370).

Le squelette A, trouvé à 7 mètres de profondeur, était entouré d'un humus bleuâtre provenant de la décomposition des chairs, mais les ossements avaient été également rejetés avec les déblais, par les ouvriers. Fort heureusement pour la science, M. A. Loisel put arriver assez à temps pour recueillir le crâne d'un troisième squelette C. Celui-ci gisait à 9 m. 50 au-dessous du sol de la rue Grand-Pont, profondeur exceptionnelle à laquelle on avait dû atteindre pour obtenir une fosse d'aisances.

Le crâne recueilli présente une ouverture vers le sommet du pariétal droit. Nous avons cru, tout d'abord, que cette perforation devait être attribuée à la trépanation. M. de Mortillet n'a pas partagé notre opinion et M. le docteur Manouvrier, à l'examen duquel le crâne a été soumis, s'est rangé à l'avis du Maître.

Voici d'ailleurs les indications que nous a fait parvenir M. Manouvrier et que nous transcrivons fidèlement :

Crâne dolicocephale (fig. 8, pl. I);

Indice céphalique, 74,7 (avec une très petite erreur pour défaut possible);

Diam. ant. post. max., 186;

Diam. transversal max., 138;

Diam. frontal max., 97.

Par suite de la courbure antérieure et de la faible épaisseur des parois, c'est un crâne de femme.

La perforation n'est pas due à la trépanation mais paraît avoir été produite par un silex anguleux assez pointu qui aurait pressé puis perforé la voûte crânienne, car la solution de continuité qui est anfractueuse sur la table externe de l'os est relativement nette sur celle interne.

C'est un fait bien connu, que, dans les catacombes de

Paris, où les crânes sont depuis longtemps déposés dans un milieu humide, il suffit de la pression du doigt pour enlever une rondelle dans la voûte crânienne.



ligne horizontale.

PROFIL DU CRANE TROUVÉ RUE GRAND-PONT A ROUEN

Réduction au 1/3 du dessin fait par M. le docteur MANOUVRIER
Professeur à l'École d'Anthropologie de Paris, le 15 avril 1898

Le docteur Manouvrier, pour compléter les renseignements qu'il nous a fournis si obligeamment, a bien voulu dessiner, avec le pantographe Broca, le profil du crâne¹; mais en ce qui concerne la race à laquelle appartient le sujet, le professeur de l'École d'Anthropologie a dit qu'elle serait déterminée avec certitude par l'examen des objets recueillis avec le crâne.

¹ Voir le dessin.

Or, aucun vase, aucune arme n'ont été rencontrés avec les squelettes et c'est aux profondeurs de 8 à 9 m. 50, qu'il faut chercher les objets de même époque.

M. Loisel a trouvé à 8 mètres une masse de couleur noire (fig. 9, pl. II), molette à broyer les grains, de forme discoïdale portant à sa partie centrale des traces de coups répétés. Un fragment de ce disque, analysé par M. Herrenschmidt, a fait reconnaître que malgré son apparence minérale il était composé de carbonate de chaux sali par quelques traces d'oxyde de fer, mais qu'il ne contenait ni or, ni argent, ni cuivre, ni étain.

A la même altitude, MM. Loisel ont rencontré cette terre noire ou humus dont il a été déjà parlé et dans laquelle sont apparus des groupes de pilotis d'une longueur de 2 m. 50 et de 0 m. 13 à 0 m. 14 d'équarrissage.

Les pieux étaient terminés en pointe à leur partie inférieure mais la forme de leur tête ne pouvait être reconnue par suite des érosions dues à des causes diverses.

En bordure sur la rue Grand-Pont, ce furent de véritables pilotis de 0 m. 35 à 0 m. 40 d'équarrissage qui furent mis au jour par l'approfondissement des tranchées (voir le plan et la coupe schématique). A l'emplacement du magasin de la Barbe-d'Or, à l'angle des rues du Fardeau et Grand-Pont, un reste de plancher, reliant ces gros pieux, a été retrouvé et les pièces horizontales qui le composaient durent être sciées à l'aplomb des fouilles, ce qui témoigne que ce plancher se prolongeait vers l'Est. Il en existe donc encore des vestiges sous le sol de la rue Grand-Pont.

C'est au niveau du limon vaseux que la petite hachette en jadéite (fig. 1, pl. II), une amulette très probablement, a été trouvée ainsi que les différents silex taillés, grat-

toirs, poinçons, etc., figurés sous les n^{os} 3 et 4 de la pl. II. Parmi ces silex, un craquelé paraît avoir subi l'action du feu. Enfin, c'est dans la terre noire qu'ont été recueillis des débris d'un tissu grossier, des fragments de cuir (fig. 6, pl. I), des morceaux de charbon de bois, etc. Une motte de terre, paraissant avoir été enveloppée par une corbeille ou réseau d'osier, a livré, par le lavage, une grande quantité de graines de mil, une châtaigne d'eau, une noisette, un noyau de prunelle, une épine d'églantier (fig. 5, 6, 7, pl. I) et divers débris organiques.

Après cette nomenclature, il est impossible de méconnaître que les travaux exécutés sous la direction de M. Loisel, n'aient mis au jour une *Station lacustre* recouverte par les dépôts des diverses civilisations qui se sont succédé sur le sol de l'antique Rothomagus.

Pour exposer cette opinion que partage également M. Georges Dubosc¹ et que nous avons des premiers émise, essayons la reconstitution de la topographie locale à l'époque Robenhausienne.

Dans le cataclysme qui a produit la faille de la côte Sainte-Catherine, signalée par tous les géologues, un rocher a résisté au déchirement et à l'affaissement produits : c'est le mont Bihorel. Puis les eaux diluviennes, en venant battre ses contours ont arrondi les arêtes et formé un cap qui s'avance dans le cirque formé par les coteaux environnants. (Des roches détachées résisteront aux eaux torrentueuses et formeront plus tard les îles de la Mouque, de la Roquette, de Saint-Clément, de Saint-Eloy, etc.).

Ce promontoire divisera désormais les bassins de l'Au-

¹ *Journal de Rouen* du 17 février 1898.

bette et du Robec de ceux du Clères et Cailly, et à sa base s'étendront : à l'Est, les marais de Saint-Hilaire, entretenus par les nombreuses sources y compris celle du Plat ou de Saint-Nicaise; à l'Ouest les marais de Saint-Filleul, où couleront les ruisseaux de Gaàlor et de nombreux sourcins.

C'est ce promontoire que choisiront les hommes de l'époque Robenhausienne et que conserveront les habitants de l'antique Ratumacos, les gallo-romains et même nos premiers ducs normands. Ces derniers resserreront le lit du fleuve et jetteront un pont sur l'île de la Roquette; mais tous auront profité des marais de Martainville pour protéger la ville à l'Est et de ceux de la Renelle pour la défendre à l'Ouest. Au Nord les fossés sont entretenus par les ravins du Val-de-la-Jatte et du Mont-Fortin, grossis par les pleureurs de Saint-Maur dont la galerie de captation a été récemment visitée par M. Gogéard¹.

Au midi, c'est la Seine qui limite la ville, mais combien son lit a été resserré!... D'après un plan dressé par M. Rondeaux de Sètry, la muraille romaine que venait baigner les eaux du fleuve, s'élevait à la hauteur des rues aux Ours et de la Madeleine, etc.². M. Lefort en a

¹ Le 15 février 1897.

² Dans les recherches faites à Rouen, des originaux latins et français concernant le procès de Jeanne d'Arc, M. de Belbeuf, dans son mémoire inséré dans les *Notices des Manuscrits du Roi*, t. III, p. 584, indique par un renvoi (a) :

Marché aux Veaux (ANCIEN TALUS DE LA RIVIÈRE). — Lorsqu'on enfonça les pilotis qui doivent porter le grand bâtiment des Consuls, un de ces pilotis se refusa aux coups de mouton. On voulut en pénétrer la cause et l'on s'aperçut que la pointe du pilotis était engagée dans le tronc d'un très gros noyer. On jugea que cette base était suffisante et on n'alla pas plus loin.

Dans des notes historiques et archéologiques, p. 115 et suivantes. M. Ch. de Beaurepaire, à propos du Port-Morand, que beaucoup d'auteurs voulaient à l'emplacement de la Calende et de la rue du Bac.

reconnu les substructions lors de la construction d'une maison édifée à l'angle des rues Grand-Pont et de la Madeleine. Une découverte de même nature fut faite lors de la construction d'un aqueduc, dans la rue aux Ours : elle a été rapportée par M. Garreta¹. Enfin, toutes les constatations faites par l'abbé Cochet, H. Langlois, de la Quérière et Thaurin, indiquent la position et permettent de jalonner les limites de la Seine et des terres neuves.

Or, ces limites, se trouvent au nord de l'emplacement sur lequel M. Loisel a édifé les *Nouvelles Galeries*. Cet emplacement a donc appartenu au lit du fleuve. C'est un fait maintenant démontré.

Mais, il est un autre point qui a son importance et que met en évidence le plan annexé. C'est l'îlot d'argile où avaient été inhumés les corps dont les ossements ont été retrouvés. Sa composition géologique est semblable à celle de toutes les îles de la Seine dans notre région, c'est-à dire que la base est un rocher calcaire supportant une couche d'argile.

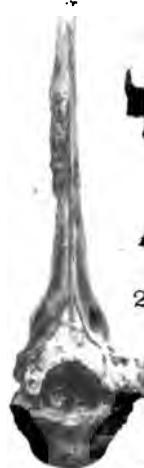
Quant au banc de vase avec débris de végétaux et de matières organiques dans lequel ont été rencontrés en

mentionne un mémoire manuscrit, faisant partie des archives municipales et datant des premières années du xvi^e siècle, dont il donne les extraits suivants :

« Est à remonstrer que *antiquitus* la rivière de Seyne avait son cours où est assise l'église Saint-Erbland, et, à cause de ça, est encore appelle le dit lieu *Port-Morand* ».

L'avocat anonyme rappelle qu'en « fouyssant, ont esté trouvé plusieurs apparences (ruines) et de gros anneaux de fer pour estacher les navires et les bateaux, et que, il y a 5 ou 6 ans, en fouyssant les fondements de la dite église avait esté trouves aucuns bateaux, quasi tout entiers, avec cordeaux ou cables et les anaux fichiés es anciennes murailles pour iceulx estacher ».

¹ Voir procès-verbaux de la Commission départementale des Antiquités.





grand nombre les pieux : c'est un dépôt formé par les eaux du fleuve, lorsque celui-ci eut fixé son lit.

M. Poccard-Kerviler, ingénieur des ponts et chaussées, en creusant les bassins de Saint-Nazaire, a trouvé le même limon strié de feuilles déposées par couches superposées et indiquant les dépôts annuels formés par les eaux de la Loire. Dans ces alluvions dont l'âge pouvait être ainsi facilement déterminé, M. Kerviller a recueilli des armes de pierre, de bronze et des médailles romaines.

N'est-ce pas la même constatation faite rue Grand-Pont, mais avec moins de précision scientifique il est vrai ; et ne pouvons-nous pas maintenant affirmer qu'une *station lacustre* a été rencontrée à Rouen ? Oui, certainement, et nous serions heureux qu'avec l'approbation de nos maîtres de l'Ecole d'Anthropologie et celle de nos collègues de la Société normande d'études préhistoriques, la découverte de MM. Loisel frères, soit définitivement classée sous la rubrique : *Station lacustre de Rouen*, et comprise dans la liste des dépôts Robenhausiens rencontrés sur le sol de la Gaule.

Quoiqu'il arrive, nous devons des remerciements à M. Armand Loisel, qui nous a facilité l'étude des objets recueillis et dont les renseignements nous ont permis de rédiger cette notice.

Le présent mémoire, lu au Congrès de Caudebec-en-Caux, le dimanche 5 juin 1898.

COMPTE RENDU
SUR L'UNE DES
CONFÉRENCES SUR LES RAYONS X

Faites par M. le docteur M. LENOIR

MESSIEURS,

J'ai assisté, il y a trois semaines, à une conférence sur les applications des Rayons X, au point de vue médical, et j'ai pensé qu'il serait intéressant, pour notre Société, qu'on lui en parlât dans ce sens avec radiographies à l'appui. Cette conférence faisait partie d'une série de conférences faites par le docteur M. Lenoir, directeur d'un service de Radiographie pour un hôpital, à Paris, devant des médecins et des professeurs aux grandes Écoles françaises; l'élément féminin était aussi largement représenté. Je citerai quelques noms au hasard : MM. le docteur Bilhaut, chef du service d'Orthopédie à l'hôpital Péan; le docteur Laederich, directeur du service de santé du 3^e corps; le docteur Bergh, directeur de l'Institut de massage et gymnastique médicale suédois; le docteur Accolas, directeur à l'Institut hydrothérapique de Neuilly; le docteur Pallu, directeur de l'Institut Verneuil; Castellino qui, des premiers, pratiqua et perfectionna la photographie sur papier; l'abbé Paris, directeur de l'École Ozanam; le prince de Lusignan; le marquis et la marquise de Magny, etc., etc.

Le conférencier nous a retracé, en quelques mots, la genèse des Rayons X et nous a montré comment, de tâtonnements en tâtonnements, on a trouvé le moyen de produire à volonté et scientifiquement des rayons susceptibles de traverser certains corps regardés jusque là comme imperméables à la lumière.

Je résume aussi brièvement que possible :

Lorsque l'étincelle électrique, provenant d'une machine à haute tension, jaillit d'un pôle à l'autre, elle affecte soit une forme rectiligne, si sa puissance est suffisante pour lui permettre de suivre le chemin direct, soit une forme zigzagüée quand la résistance de l'air lui oppose un obstacle qui n'est plus négligeable eu égard à sa tension. Elle biaise alors et réussit, malgré tout, à sauter du positif au négatif. Si enfin la distance devient trop grande, autrement dit si nous écartons encore les pôles, il n'y a plus d'étincelle, l'*étincelle* devient *effluve*. Je suppose que nous ayons une étincelle de grosseur moyenne pour une faible distance polaire, nous la rendrons plus maigre en éloignant les pôles et en les écartant toujours nous aurons une belle aigrette violacée, en forme d'arborescence : c'est l'effluve. Si nous augmentons encore la distance, plus d'aigrette, l'électricité se perd dans l'atmosphère ambiante, non sans produire, ça et là, quelques aigrettes ou même de simples lueurs.

En présence de cet effet très net de la résistance de l'air, qui n'est pas particulier à l'air atmosphérique mais s'observe aussi dans les différents gaz, les physiciens ont été amenés à se demander ce qui se passerait si l'on supprimait cette résistance.

Dès le commencement du siècle, Faraday, en opérant dans l'œuf électrique, c'est-à-dire dans un récipient ovoïde où il pouvait déterminer un vide progressif, Fara-

day constata que dès les premiers coups de piston de la machine pneumatique, l'étincelle se transformait en une sorte de nappe assez analogue à l'effluve, mais au lieu d'arborescence, cette nappe se trouvait partagée par des stries transversales en tranches perpendiculaires à la direction rectiligne des pôles; le pôle positif présentant un peu plus d'éclat, le pôle négatif, plus sombre, s'entourant d'une sorte de gaine lumineuse violacée.

Faraday ne savait pas, ne pouvait pas, vu l'imperfection des machines pneumatiques à cette époque, pousser le vide au-delà de quelques millièmes d'atmosphère tout au plus, limite qui semble dérisoire aujourd'hui. Plus récemment, Gessler, Hittorf et surtout Crookes, dont le nom s'est popularisé à propos des Rayons X, poussèrent ce vide à la limite incroyable de $1/20$ millionième d'atmosphère. A partir de 1 millionième, plus de nappe striée, plus d'arborescence naturellement, mais une lueur homogène un peu plus intense vers les pôles et remplissant toute la capacité du récipient.

Dans les ampoules actuelles, le vide varie entre 1 et 5 millionièmes d'atmosphère.

Parallèlement à ces expériences Gessler étudiait les mêmes phénomènes sur les gaz et construisait les petits appareils connus sous le nom de tubes de Gessler. L'aspect est assez joli pour la variété des colorations dues non seulement à la nature du gaz raréfié dans le tube, mais aussi à l'adjonction de diverses substances susceptibles de devenir fluorescentes au moment du passage du courant électrique, autrement dit d'émettre à leur tour des radiations spéciales et diversement colorées. Ces substances sont très nombreuses : sulfate de quinine, diamant, émeraude, rubis, verre d'Urane, et pour en citer d'autres, de préparation plus récente; d'un nom

moins banal mais douées de fluorescences extrêmement riches : le platino-cyanure de baryum de Roentgen, le tungstate de calcium d'Edison, le fluorure double d'uranyle et d'ammonium de Melkebecke, et enfin, le pentadécylparatolycétone de Lenard.

Revenons aux expériences de Crookes : en étudiant avec soin les variations de la radiation électrique dans les ampoules à vide progressif, Crookes put constater qu'au moment où disparaissait la forme striée, une sorte de faisceau de rayons pâles partait de la cathode perpendiculairement à la direction de cette cathode et cela quelque soit la position de l'anode dans l'ampoule, et que ce faisceau déterminait sur le verre même, une fluorescence très nette à l'endroit où il venait heurter la paroi : ce fut la découverte des rayons cathodiques, d'une nature toute spéciale, ceux-là, doués d'une énergie mécanique considérable, déviés par l'aimant et, de plus, susceptibles de se réfléchir sur un obstacle, tel qu'une lame d'aluminium ou de platine interposée sur leur trajet avec une inclinaison convenable, susceptibles même de traverser cette lame, partiellement au moins, si elle se trouve perpendiculairement à la direction générale du faisceau. Nous sommes en 1894-1895.

Crookes n'avait guère observé les propriétés de ses rayons cathodiques qu'à l'intérieur même de ses ampoules. En septembre 1895, un physicien allemand, M. Lenard, réussit à les étudier au dehors au moyen d'un tube spécial, fermé en regard de la cathode par une lame mince d'aluminium. Dans ce faisceau ainsi filtré, en quelque sorte par l'obturateur métallique, il découvrit, mêlées aux radiations cathodiques, d'autres radiations différentes de celles-ci, surtout en ce qu'elles n'étaient pas déviées par l'aimant. Il obtint la fluorescence du

pentadécylparatolycétone, put se rendre compte de la perméabilité de l'aluminium et du quartz en *impressionnant* à travers ces substances, une *plaque photographique*, mais il ne tira aucune conclusion de ses expériences et ne s'aperçut pas de l'importance de sa découverte.

Enfin, le même mois, Roentgen vit s'éclairer par fluorescence du platino-cyanure de baryum, auprès d'un tube de Crookes qui fonctionnait hermétiquement enfermé dans une boîte de carton noir. Il en conclut la perméabilité du carton aux radiations et, en rapprochant ce phénomène des expériences de Lenard, il eut l'idée d'essayer toutes les substances. Enfin il étudia en même temps les rayons extra-ampoulaire et les présenta, en décrivant leurs propriétés et leurs applications à la photographie, à l'Université de Würzburg, en décembre 1895.

Après avoir exposé la façon dont avaient été découverts les Rayons X et les transformations de l'étincelle depuis la forme directe jusqu'à l'état radiant, le conférencier nous a expliqué les théories proposées jusqu'ici : Roentgen explique par les radiations hyper-ultra violettes du spectre ou des vibrations longitudinales de l'éther, les propriétés des rayons qu'il a nommés X. (Ces rayons ultra violets, devinés par Herschel, ont été étudiés, il y a quelques années, par Langley, sur le mont Whitney, aux États-Unis). Celle de Crookes, avec son bombardement moléculaire et la pénétration de corps solides par des particules solides aussi, que leur grande vitesse de déplacement a douées d'une énergie mécanique suffisante. Je me souviens avoir lu, il y a quelques temps, un travail sur la possibilité de faire traverser du verre par des parcelles d'or, à l'aide d'un courant électrique très puissant.

On nous expose ensuite les principales propriétés des Rayons X, surtout la perméabilité de certaines substances et l'imperméabilité d'autres, d'où la production d'ombres et la possibilité d'obtenir non-seulement des photographies (Radiographie) mais des ombres sur un écran luminescent (Radioscopie).

Voici maintenant la technique de l'usage des rayons : source électrique, bobine ou machine statique, ampoules, durée du temps de pose que des perfectionnements successifs ont réduite dans les proportions de 40 à 10 minutes, pour un thorax, tandis qu'une méthode à l'étude permet de prévoir l'instantané en radiographie comme en photographie.

Nous passons enfin aux applications médicales de la découverte de Roentgen, et nous entendons l'histoire de ces radiographies que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui, Messieurs : épanchement dans l'articulation du coude, pied dans un appareil plâtré, pied normal, colonne vertébrale avec scoliose, main normale, main avec fragment d'aiguille sous l'ongle, fracture de l'humérus, etc., etc.

Tel est, Messieurs, le récit très succinct de cette conférence; il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre bienveillante attention.¹

Daniel LENOIR.

¹ Cette communication a été lue à la séance du 10 novembre 1897.

RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A ROUEN, EN 1897

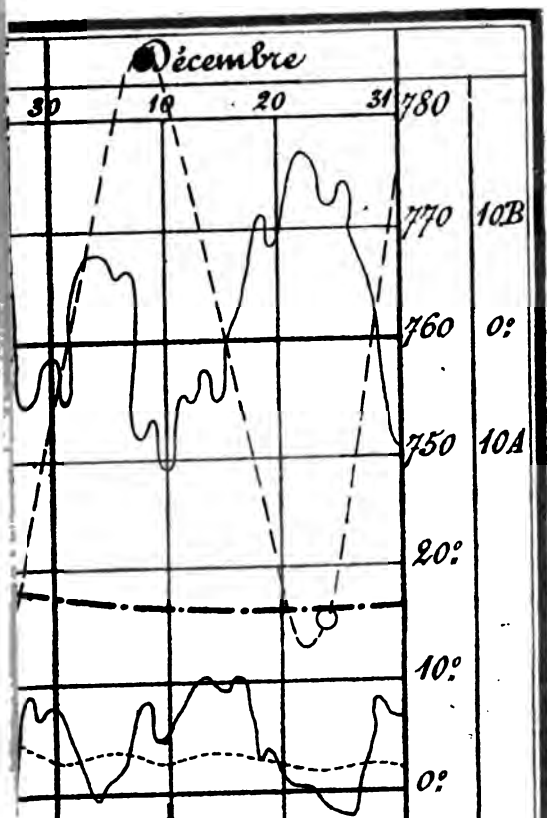
Par M. LUDOVIC GULLY

Membre honoraire

Température. — La moyenne annuelle (12° 1) a dépassé de 0° 6 celle résultant de 50 années consécutives : 1845 à 1894. Après le refroidissement qui s'est fait sentir sur l'Europe occidentale, sans interruption, de 1887 à 1892, la température tend à se relever depuis 1893.

Les moyennes mensuelles, comparées à celles déduites de la période ci-dessus, ont donné les résultats suivants :

	1897	1845-1894	Différence
Janvier.....	3° 3	3° 2	+ 0° 1
Février.....	8 5	5 0	+ 3 5
Mars	9 6	7 1	+ 2 5
Avril	10 8	11 5	— 0 7
Mai	14 2	15 0	— 0 8
Juin	19 8	18 3	+ 1 5
Juillet	20 4	20 1	+ 0 3
Août.....	19 4	19 3	+ 0 1
Septembre.....	15 3	16 5	— 1 2
Octobre	11 8	11 7	+ 0 1
Novembre	7 6	6 8	+ 0 8
Décembre	4 4	3 8	+ 0 6
Moyenne de l'année.	12° 1	11° 5	+ 0° 6



ité un
i con-
cartés

serva-
ennes

ence

4

0

2

6

9

9

9

7

3

5

2

8

4

4

unes,

der-

.

le se

5° 5

..... 11 5

Été (juin, juillet, août)..... 19 9

Automne (septembre, oct., nov.)..... 11 6

Moyenne de l'année météorologique..... 12° 1

RÉSUMÉ

Tem
a dépas
tives :
fait sen
de 1887
1893.

Les
duites
suivant

Jan
Fév
Mar
Avr
Mai
Juin
Juil
Aoû
Se
O

.....	4	4	3 8	+ 0 6
.....	4	4	3 8	+ 0 6
de l'année.	12° 1	11° 5	+ 0° 6	

Les mois de février, mars et juin ont présenté un excédent notable de température; septembre, au contraire, a été froid. Les autres mois se sont peu écartés de la moyenne normale.

Comparées avec les moyennes déduites de 8 observations tri-horaires, de minuit à minuit, les moyennes mensuelles donnent les différences suivantes :

	Moyennes		Différence
	de 5 observat.	de 8 observat.	
Janvier.....	3° 3	2° 9	0° 4
Février.....	8 5	7 5	1 0
Mars.....	9 6	8 4	1 2
Avril.....	10 8	9 2	1 6
Mai.....	14 2	12 3	1 9
Juin.....	19 8	17 9	1 9
Juillet.....	20 4	18 5	1 9
Août.....	19 4	17 7	1 7
Septembre.....	15 3	14 0	1 3
Octobre.....	11 8	10 3	1 5
Novembre.....	7 6	6 4	1 2
Décembre.....	4 4	3 6	0 8
Moyenne annuelle...	12° 1	10° 7	1° 4

La différence annuelle de 1° 4, entre les deux moyennes, est exactement la même que celle trouvée l'année dernière.

Les moyennes de chaque saison météorologique se sont réparties comme il suit :

Hiver (décembre 1896, janvier-février 1897)...	5° 5
Printemps (mars, avril, mai).....	11 5
Été (juin, juillet, août).....	19 9
Automne (septembre, oct., nov.).....	11 6
Moyenne de l'année météorologique.....	12° 1

Les moyennes normales correspondantes, sont :

Hiver	4° 0
Printemps.....	11 2
Été	19 2
Automne.....	11 7
Moyenne de l'année.....	<u>11° 5</u>

A l'exception de l'automne dont la moyenne est sensiblement égale à la normale, les autres saisons, notamment l'hiver, ont donné une température trop élevée.

Le maximum absolu de la température (33° 2) s'est produit le 24 juin, et le minimum (— 7° 3), le 26 décembre.

L'amplitude thermométrique a donc atteint 40° 5.

La marche générale de la température diurne a présenté, pour chacun des mois de l'année, les particularités suivantes :

Janvier. — A l'exception des 4 et 5, le thermomètre est au-dessus de la moyenne normale, du 1^{er} au 13; puis il se maintient constamment très bas du 14 au 31.

Février. — Température très élevée pendant tout le mois, sauf le 8 et les 16 et 17.

Mars. — La température reste encore au-dessus de la normale, pendant tout le mois, et notamment du 17 au 28.

Avril. — Le régime thermométrique change brusquement au commencement de ce mois, pendant la durée duquel la température est presque toujours au-dessous de la normale, sauf du 26 au 30, où elle s'élève sensiblement.

Mai. — Mois généralement froid, à l'exception du 17 au 21 et des 30 et 31.

Juin. — Le thermomètre se relève au commencement de ce mois et se maintient généralement au-dessus de la normale, sauf du 16 au 20.

Juillet. — Température à peu près normale, avec un écart assez prononcé en plus, le 24.

Août. — Du 1^{er} au 10, le thermomètre est assez haut, mais du 11 au 31, il se maintient constamment au-dessous de la normale.

Septembre. — Continuation de la période froide jusqu'au 22. Réchauffement du 23 au 29.

Octobre. — La température est au-dessous de la normale, du 1^{er} au 13, et au-dessus du 14 au 31.

Novembre. — Le thermomètre est peu élevé du 1^{er} au 6 et du 23 au 27; il se maintient, au contraire, très haut du 7 au 22.

Décembre. — Deux périodes de froid, du 2 au 6 et du 18 au 27. Température supérieure à la normale du 7 au 17.

Ce mois présente d'ailleurs une analogie assez grande avec le précédent, sous le rapport de la température.

En résumé, la moyenne diurne thermométrique a dépassé, en 1897, 174 fois la normale. En 1896, il n'y avait eu que 157 jours, présentant un excès de température sur la normale; en 1895, 168 jours et en 1894, 195 jours.

Gelées. — On a constaté, en 1897, 43 jours de gelée, savoir :

14	jours en	janvier
4	—	février
2	—	mars
1	—	octobre
10	—	novembre
12	—	décembre

Total.... 43 jours.

La dernière gelée de printemps a eu lieu le 9 mars et la première d'automne le 8 octobre.

Pression atmosphérique. — La hauteur moyenne annuelle a été de 763 ^m/_m 8, excédant de 3 ^m/_m 6 celle normale.

Le maximum absolu (780 ^m/_m 6) s'est manifesté le 21 novembre, et le minimum absolu (737 ^m/_m 4) le 1^{er} avril

L'amplitude barométrique a donc égalé 43 ^m/_m 2.

Les hauteurs moyennes mensuelles, comparées à celles normales, se sont réparties de la manière suivante :

	1897		normale		différence	
	—		—		—	
Janvier.....	760 ^m / _m 2		759 ^m / _m 8	+	0 ^m / _m 4	
Février.....	767 2		761 1	+	6 1	
Mars.....	758 6		760 5	—	1 9	
Avril.....	760 3		757 6	+	2 7	
Mai.....	762 4		760 4	+	2 0	
Juin.....	764 9		760 3	+	4 6	
Juillet.....	765 0		760 8	+	4 2	
Août.....	762 1		761 1	+	1 0	
Septembre.....	764 6		761 7	+	2 9	
Octobre.....	767 6		759 4	+	8 2	
Novembre.....	768 5		759 3	+	9 2	
Décembre.....	764 1		760 2	+	3 9	
Moy ^{nes} annuelles.	763 ^m / _m 8		760 ^m / _m 2	+	3 ^m / _m 6	

La pression barométrique s'est maintenue tout les mois, sauf en mars, au-dessus de la normale, en présentant de très grands écarts, notamment en février, octobre et novembre.

Les pressions extrêmes de chaque mois ont eu lieu aux dates ci-après :

	Maximum.	Minimum.
Janvier.....	775 ^m / _m 0 (le 2)	744 ^m / _m 3 (le 22)
Février.....	779 8 (le 24)	745 8 (le 2)
Mars.....	768 5 (le 21)	745 0 (le 7)
Avril.....	772 8 (le 16)	737 4 (le 1 ^{er})
Mai.....	772 4 (le 15)	748 6 (le 27)
Juin.....	772 5 (le 11)	756 1 (le 18)
Juillet.....	772 3 (le 29)	755 4 (le 20)
Août.....	769 2 (le 12)	755 5 (le 8)
Septembre.....	774 5 (le 13)	754 2 (le 18)
Octobre.....	775 4 (le 21)	753 7 (le 15)
Novembre.....	780 6 (le 21)	747 0 (le 29)
Décembre.....	777 4 (le 22)	745 6 (le 11)

L'amplitude mensuelle maxima (35 ^m/_m 4) s'est produite en avril, et celle minima (13 ^m/_m 7) en août.

La marche diurne du baromètre, obtenue à l'aide d'un enregistreur Richard, a donné lieu aux remarques suivantes :

Janvier. — La pression, élevée au commencement du mois, se maintien aux environs de 760 ^m/_m, du 5 au 21; une forte dépression se fait sentir le 22, puis le baromètre remonte jusqu'au 28, pour baisser à nouveau, du 29 au 31.

Février. — Dépressions les 1^{er} et 2, 5 et 6; puis le baromètre remonte et reste très élevé jusqu'au 24.

Mars. — La courbe barométrique est très mouvementée du 1^{er} au 5; une dépression assez forte se produit le 3; du 7 au 11, pression un peu supérieure à la normale; du 12

au 18, le baromètre est bas ; il se relève du 19 au 26 et reste au-dessous de la normale du 27 au 31.

Avril. — Fortes dépressions le 1^{er} et le 4, puis hauteur à peu près normale, du 6 à la fin du mois, avec pression élevée les 15 et 16.

Mai. — Le baromètre est généralement haut du 1^{er} au 20 et un peu bas du 21 au 29, avec légère dépression le 27.

Juin. — Hauteur normale et régulière du 1^{er} au 8, faible dépression le 9, assez forte pression du 10 au 15; légères dépressions les 18 et 20, puis pressions assez élevées et régulières du 21 au 31.

Juillet. — Le baromètre se maintient généralement au-dessus de la normale pendant tout le mois ; faibles dépressions les 19 et 20.

Août. — La pression est très régulière pendant tout le mois ; légères dépressions le 8 et les 24 et 25.

Septembre. — Le baromètre se maintient élevé du 1^{er} au 16 et du 20 au 29 ; faible dépression le 18.

Octobre. — Fortes pressions du 1^{er} au 12 ; légère dépression le 15 ; baromètre élevé du 17 au 31, notamment les 20 et 21.

Novembre. — Pression élevée et très régulière du 1^{er} au 11 ; faible dépression le 14 ; très fortes pressions du 16 au 27, assez forte dépression le 29.

Décembre. — Dépressions le 1^{er} et du 8 au 10 ; fortes pressions du 3 au 7 et du 15 au 28. Dépressions les 30 et 31.

Pluies. — On a recueilli, en 1897, 650 ^m/_m 20 d'eau, en 167 jours, provenant des chutes de pluie et de neige, et dont la répartition mensuelle s'est faite de la manière suivante :

MOIS	1897		1845-1894	
	Pluie	Jours	Pluie	Jours
Janvier....	30 ^m /m 60	16	58 ^m /m 2	13 6
Février....	69 50	13	43 6	12 4
Mars.....	59 75	20	51 0	12 8
Avril	71 50	20	49 8	11 7
Mai.....	32 60	13	58 4	12 4
Juin.....	39 50	16	65 7	12 0
Juillet	34 25	10	66 8	12 3
Août	120 50	18	67 5	12 1
Septembre.	93 45	16	64 0	12 2
Octobre...	12 50	7	73 5	14 3
Novembre .	17 55	5	63 5	13 8
Décembre .	68 50	13	68 2	15 0
Totaux....	650 ^m /m 20	167	730 ^m /m 2	154 6

Comme on le voit, la quantité d'eau tombée en 1897 est notablement inférieure à la moyenne normale, bien que le nombre de jours de pluie soit un peu plus fort que le chiffre moyen.

Les mois d'octobre et de novembre ont été remarquablement secs.

Il n'existe pas, dans les annales météorologiques de Rouen, datant de 1845, d'exemple d'une période de sécheresse aussi prononcée, à cette époque de l'année. Nous y trouvons, au contraire, en 1882, pour ces deux mêmes mois, 253^m/m 9 de pluie en 46 jours, contre 30^m/m 05 en 12 jours, en 1897.

Le mois d'août a donné une quantité considérable d'eau : 120^m/m 50 en 18 jours, chiffres très supérieurs aux moyennes normales.

La répartition des pluies, par saisons, s'est faite comme il suit :

Hiver.....	154 ^m / _m 80	en	49	jours
Printemps.....	163	85	53	
Été.....	194	25	44	
Automne.....	123	50	28	
Totaux.....	<u>636^m/_m40</u>	en	<u>174</u>	<u>jours</u>

Les moyennes normales sont :

Hiver.....	170 ^m / _m 8	en	40	9
Printemps.....	159	3	36	8
Été.....	200	0	36	4
Automne.....	201	0	40	3
Totaux.....	<u>731^m/_m1</u>	en	<u>154</u>	<u>4</u>

L'hiver et principalement l'automne ont présenté une différence, eu moins, avec les moyennes normales; le printemps et l'été ont peu différé des quantités normales d'eau, mais dans cette dernière saison, le nombre des jours de pluie a surpassé sensiblement le chiffre moyen.

Les principales périodes d'humidité ont eu lieu aux dates suivantes :

Du 21 janvier au 14 février; du 1^{er} au 21 mars; du 28 mars au 1^{er} mai; du 5 août au 9 septembre et du 28 novembre au 14 décembre.

Les plus longues périodes de sécheresse se sont produites : du 15 au 28 février; du 7 au 16 juillet; du 14 octobre au 27 novembre et du 15 au 27 décembre.

Enfin, les plus fortes quantités d'eau, recueillies en 24 heures, ont donné :

16 ^m/_m 25 le 1^{er} février;
 20 00 le 28 avril;
 18 50 le 7 août;
 19 50 le 24 août;
 18 00 le 25 août;
 22 50 le 6 septembre;
 17 75 le 18 septembre;
 19 00 le 10 décembre.

Voici les hauteurs mensuelles d'eau observées au Boisguillaume par notre collègue, M. Gascard, et qu'il a bien voulu nous communiquer.

	Boisguillaume.	Rouen.
Janvier	26 ^m / _m 7	30 ^m / _m 60
Février	83 6	69 50
Mars	71 8	59 75
Avril	85 0	71 50
Mai	38 0	32 60
Juin	52 2	39 50
Juillet	30 2	34 25
Août	139 0	120 50
Septembre	108 4	93 45
Octobre	12 2	12 50
Novembre	10 7	17 55
Décembre	81 4	68 50
Totaux	<u>739 ^m/_m 4</u>	<u>650 ^m/_m 20</u>

La quantité d'eau tombée à Boisguillaume est encore, cette année, un peu plus forte que celle recueillie à Rouen.

Evaporation. — La tranche d'eau évaporée à Rouen, en 1897, a été de 639 ^m/_m 7, inférieure de 10 ^m/_m 5 à celle de l'eau tombée.

L'évaporation mensuelle a varié de 21 ^m/_m 0, en décembre, à 99 ^m/_m 4, en juillet. La moyenne mensuelle a été de 53 ^m/_m 3 et celle diurne de 1 ^m/_m 78. Le maximum absolu de 24 heures (7 ^m/_m 5) s'est manifesté le 14 juillet.

Hygrométrie. — L'état hygrométrique de l'air a varié de 84,2 et 82,6, en février et décembre, à 63,2 et 64, 1 en mai et juillet. La moyenne de l'année (74) est la même que celle de 1896, et inférieure de 2,1 à celle des années 1884-1888. Le minimum diurne (42) a été observé le 15 juillet et le minimum absolu (26) le 14 juillet, à trois heures du soir.

Phénomènes divers. — On a constaté, en 1897, 12 chutes de neige, peu importantes, 11 chutes de grêle, 18 brouillards, 5 tempêtes et 17 orages.

Voici, pour chaque mois de l'année, les observations relatives à la température, à la pression atmosphérique et aux différents phénomènes aqueux :

MOIS	TEMPÉRATURES			HAUTEUR MOYENNE DU BAROMÈTRE	PLUIE		ÉVAPORATION	HYGROMÈTRE	JOURS DE GEL	BROUILLETS	TEMPÊTES	ORAGES	CHUTES	
	MAXIMA	MINIMA	MOYENNE		HAUTEUR en mm	JOURS							DE NEIGE	DE GELÉE
Janvier	120 0	— 50 8	30 3	760 ^m 2	30 60	16	34 ^m 9	7 3	14	2	2	2	8	1
Février	17 0	— 3 8	8 5	767	60 50	13	28	9 84 2	4	3	2	2	2	2
Mars	22 7	— 1 7	9 6	758	60 75	20	48	8 72 1	2	1	2	2	1	3
Avril	23 5	0 1	10 8	760	71 50	20	53	8 70 5	2	1	2	1	2	2
Mai	27 8	0 2	14 2	762	82 60	13	85	9 63 2	2	1	2	3	2	2
Juin	33 2	7 7	19 8	764	90 50	16	90	7 66 5	2	2	1	5	2	1
Juillet	30 9	6 4	20 4	765	34 25	10	99	4 64 1	2	2	2	2	2	2
Août	31 8	9 6	19 4	762	1180 50	18	66	4 72 0	2	2	2	3	2	2
Septembre	23 8	4 2	15 8	764	60 45	16	45	6 76 8	2	2	2	1	2	2
Octobre	20 3	— 2 0	11 8	767	60 50	7	39	8 77 8	1	2	2	2	2	2
Novembre	17 0	— 5 2	7 6	768	50 55	5	24	5 80 7	10	7	1	2	2	1
Décembre	13 3	— 7 3	4 4	764	68 50	13	21	0 82 6	12	3	1	2	1	1
TOTAUX ET MOYENNES	2	2	120 1	763 ^m 8	660 20	167	639 ^m 7	886 8	43	18	5	17	12	11

Vents. — La répartition de la fréquence des vents, pour chaque mois de l'année, s'est faite de la manière suivante :

MOIS	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.	N.	N.-E.
Janvier.....	6	4	5	»	3	6	4	3
Février.....	2	3	»	6	10	6	1	»
Mars.....	»	»	3	8	12	5	1	2
Avril.....	2	3	3	6	5	4	2	5
Mai.....	2	»	1	5	4	5	5	9
Juin.....	1	7	3	5	3	5	2	4
Juillet.....	1	1	1	4	7	6	1	10
Août.....	3	2	2	12	10	1	»	1
Septembre.....	1	3	»	5	9	6	»	6
Octobre.....	5	8	1	3	3	3	2	6
Novembre.....	10	9	4	2	3	1	»	1
Décembre.....	5	3	4	8	5	1	»	5
TOTAUX....	38	43	27	64	74	49	18	52
365								

Le rapport entre les vents secs (E., N.-E., N. et S.-E.) et les vents humides (O., S.-O., N.-O. et S.) a été de $\frac{151}{214} = 0,71$. La moyenne déduite de 16 années d'observations, de 1845 à 1861 = 0,61.

Sérénité du ciel. — Il y a eu, en 1897 :

40 jours sereins,
65 — beaux avec nuages,
177 — variables,

72 jours mauvais,

11 — entièrement couverts, avec pluie
continue.

soit, en moyenne, par mois :

3,3 jours très beaux,

5,4 — beaux,

14,8 — variables,

6,0 — mauvais,

1,0 — très mauvais.

Les mois les plus favorisés ont été : contrairement à ce qui se produit d'habitude, octobre, novembre et décembre, janvier, février, août et septembre n'ont eu que très peu de beaux jours.

En résumé, l'année 1897, considérée au point de vue météorologique, a présenté une température un peu supérieure à la normale, avec un hiver doux et peu humide, et un automne particulièrement sec.

Voici, enfin, les relevés quotidiens des principales observations et ceux mensuels comparés aux moyennes résultant de cinquante années consécutives, de 1845 à 1894.

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	76	1 =/m 1	8° 6	10° 6	6° 7	773	=/m 1	O.	0 =/m 90
2	80	0 6	7 2	8 0	6 5	774	5	S.-E.	>
3	78	0 6	3 4	6 5	0 4	770	9	S.-E.	>
4	82	0 6	1 0	1 7	- 0 9	767	2	S.	>
5	79	0 6	0 9	2 2	- 0 8	763	5	S.-E.	>
6	76	1 3	5 2	6 9	- 1 0	756	3	S.-E.	>
7	79	1 2	8 1	10 4	4 8	756	6	S.	8 10
8	89	1 0	8 8	12 0	6 8	754	6	S.	6 25
9	84	0 9	8 3	10 0	4 3	753	2	S.	0 50
10	90	0 8	7 8	10 3	4 2	753	9	S.	0 25
11	88	0 3	5 6	7 4	0 8	756	2	N.-O.	1 00
12	90	0 5	5 8	7 2	4 7	756	3	N.	>
13	89	1 0	4 4	6 3	2 8	757	7	E.	1 50
14	74	2 6	2 5	3 3	0 5	763	7	N.-E.	>
15	69	2 0	1 6	3 1	0 6	761	9	E.	>
16	83	2 0	1 0	1 8	0 4	759	6	E.	>
17	86	1 5	2 5	3 8	0 1	762	9	N.-E.	>
18	75	0 9	2 4	4 6	- 1 0	764	8	N.	>
19	79	0 5	3 0	3 7	- 0 2	763	0	E.	>
20	79	0 7	2 6	3 9	1 8	762	3	E.	>
21	82	1 0	- 1 7	1 2	- 4 8	757	2	E.	0 10
22	73	1 2	0 1	2 8	- 4 7	745	9	N.	2 50
23	72	1 0	- 2 1	- 1 6	- 4 2	753	0	N.-E.	>
24	86	0 4	- 2 3	- 0 8	- 5 8	758	7	N.	0 50
25	83	0 9	3 3	5 8	- 1 5	755	1	N.-O.	1 75
26	59	4 0	2 0	3 6	- 2 3	759	7	N.-O.	0 50
27	80	1 0	1 5	3 5	- 2 7	762	7	N.-O.	0 25
28	69	1 8	2 0	4 0	- 1 6	765	3	N.-O.	2 00
29	74	1 1	1 8	2 9	- 2 0	761	3	O.	0 25
30	90	0 6	3 5	5 2	1 3	764	6	O.	4 25
31	85	1 2	3 9	4 8	2 3	750	5	N.-O.	>
Totaux et moyen.	79 8	34 =/m 9	3° 3	>	>	760	=/m 2	>	30 =/m 60

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	94	0 = 3	8° 1	10° 7	2° 0	748 = 2		O.	16 = 25
2	85	0 3	10 5	12 2	9 3	749	6	O.	4 00
3	86	1 0	8 9	10 1	6 2	759	3	O.	4 00
4	84	1 4	9 1	11 3	5 9	760	5	O.	»
5	93	2 1	9 3	10 5	6 1	750	9	S.-O.	10 00
6	92	1 6	8 3	10 5	5 0	751	0	S.-O.	5 50
7	76	1 4	5 9	6 9	1 8	763	0	N.-O.	»
8	82	0 3	4 0	6 3	- 2 4	771	3	N.-O.	»
9	94	0 3	9 0	10 5	4 7	766	8	O.	4 75
10	94	0 1	9 5	10 6	8 2	767	9	O.	5 00
11	95	0 1	10 3	11 3	8 7	765	3	O.	13 50
12	84	0 3	7 8	9 8	5 8	768	0	S.-E.	3 75
13	93	0 5	9 0	10 3	6 5	765	4	O.	1 00
14	90	0 8	8 7	9 7	7 2	765	2	N.-O.	0 25
15	85	0 8	8 5	11 8	4 0	771	8	N.	»
16	72	0 7	3 1	5 4	- 1 5	777	4	E.	»
17	82	0 3	1 9	5 8	- 3 8	775	6	E.	»
18	86	1 7	5 3	10 4	- 0 8	772	5	S.-E.	»
19	83	1 3	8 2	10 7	2 1	772	8	S.-E.	»
20	86	0 6	8 9	10 5	2 9	772	0	S.-O.	1 00
21	75	1 5	8 3	10 4	5 1	774	6	N.-O.	0 50
22	89	1 0	9 9	10 8	4 8	778	2	N.-O.	»
23	79	1 0	10 5	13 6	5 7	779	3	N.-O.	»
24	79	1 4	9 7	12 8	2 7	778	0	O.	»
25	72	2 6	11 8	15 0	5 0	772	8	S.-O.	»
26	59	2 8	12 4	17 0	4 7	771	5	S.-O.	»
27	83	1 4	10 5	12 8	4 7	771	1	O.	»
28	85	1 3	9 3	12 8	6 2	762	8	S.-O.	»
Totaux et moyen	84 2	23 = 9	8° 5	»	»	767 = 2		»	69 = 50

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	75	2 ^m /= 0	90 0	120 0	50 8	756 ^m /= 0	O.	5 ^m /= 50
2	66	3 2	8 6	10 8	4 2	759 0	O.	3 00
3	74	0 5	5 5	9 3	2 1	749 7	O.	4 50
4	72	1 1	6 7	9 0	3 2	752 7	O.	1 50
5	75	1 1	5 9	8 7	2 4	750 2	O.	4 50
6	85	0 7	5 4	8 2	1 5	756 6	O.	3 >
7	70	1 1	5 8	8 3	1 0	763 6	N.	0 25
8	74	1 0	4 7	8 5	- 1 7	766 2	N.-O.	>
9	85	0 6	6 8	9 5	- 1 2	766 0	S.-O.	4 25
10	68	1 1	8 4	11 7	3 6	765 5	O.	4 25
11	78	1 0	7 8	11 0	1 6	763 7	S.	5 25
12	62	1 0	8 4	10 7	4 5	756 2	O.	>
13	88	0 5	5 4	6 8	4 1	752 3	N.-E.	1 00
14	84	0 2	7 1	8 8	2 6	749 8	S.	1 50
15	76	0 6	8 3	11 2	5 5	750 8	S.-O.	1 00
16	78	1 0	9 2	10 9	4 1	754 5	S.-O.	3 00
17	79	1 4	12 1	14 1	6 0	755 3	S.-O.	0 50
18	66	2 3	11 9	14 9	7 7	760 1	O.	3 25
19	70	2 1	12 0	14 7	7 4	763 9	N.-O.	1 75
20	67	1 5	12 4	15 8	7 5	767 5	N.-O.	>
21	87	0 6	11 9	14 0	9 0	767 5	N.-O.	0 75
22	79	1 2	15 0	18 6	7 8	764 3	S.-O.	>
23	63	1 5	13 5	17 2	9 3	764 2	S.	>
24	70	1 4	12 3	15 7	8 7	764 4	O.	>
25	67	2 7	12 6	15 2	9 3	767 4	O.	>
26	64	2 6	15 3	21 3	9 8	761 6	S.-O.	>
27	72	4 2	11 8	14 2	9 8	761 2	O.	>
28	57	4 2	17 2	22 7	8 6	749 5	S.-O.	6 00
29	57	2 8	8 0	11 8	3 4	753 5	N.-O.	>
30	54	2 5	9 1	13 0	3 1	754 2	N.-E.	>
31	82	1 1	9 7	12 6	2 7	749 4	S.-O.	5 00
Totaux et moy ^m	72 1	48 ^m /= 8	90 6	>	>	753 ^m /= 6	>	59 ^m /= 75

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	86	0 =/ = 8	80 4	130 7	40 5	740	=/ = 6	N.	11 =/ = 00
2	65	1 5	6 6	9 8	0 4	756	8	N.-O.	2 50
3	83	0 9	6 3	9 1	2 3	749	3	S.	2 50
4	68	1 5	7 6	10 4	3 2	752	2	N.-E.	3 00
5	58	1 8	6 6	10 5	2 2	762	9	N.-E.	»
6	88	1 4	4 7	7 5	2 2	757	1	S.-E.	2 50
7	74	1 2	7 2	9 9	3 2	757	4	O.	4 50
8	76	1 0	7 7	12 5	1 7	763	6	N.-O.	»
9	78	1 4	10 6	14 6	0 1	765	6	S.-O.	5 25
10	78	1 2	7 9	11 7	3 8	766	3	N.	0 15
11	56	1 6	9 0	12 9	0 7	765	5	E.	»
12	59	2 3	11 3	15 0	4 2	757	7	S.-E.	»
13	70	2 6	14 7	19 1	7 5	757	5	S.	0 50
14	76	1 3	10 4	13 8	7 0	761	2	O.	1 25
15	61	2 1	10 4	14 3	3 3	770	7	O.	»
16	71	1 4	10 5	15 0	1 7	770	2	O.	0 50
17	83	1 4	12 7	15 6	8 5	765	7	S.-O.	1 25
18	62	2 6	10 7	14 0	5 2	765	7	N.-O.	4 75
19	76	1 7	11 2	15 6	4 2	759	2	S.-O.	2 »
20	57	2 1	10 0	12 4	4 4	757	0	N.-O.	4 75
21	85	1 2	13 0	15 3	4 7	760	6	S.-O.	0 25
22	76	1 1	10 4	13 3	7 0	762	9	N.-E.	0 25
23	57	3 8	10 8	13 3	4 6	759	4	N.-E.	»
24	51	4 7	10 2	12 8	4 2	757	1	N.-E.	»
25	56	2 9	12 6	16 3	3 9	757	6	E.	»
26	84	1 8	13 7	18 3	5 8	757	6	S.-E.	2 50
27	63	1 9	18 7	23 5	7 2	761	9	S.	»
28	71	2 1	17 2	22 2	11 5	765	1	S.-O.	20 00
29	77	0 8	16 1	21 3	8 4	766	2	O.	»
30	70	1 7	16 0	21 7	9 2	759	5	S.-O.	2 00
Totaux et moy =	70 5	53 =/ = 8	100 8	»	»	760	=/ = 3	»	71 =/ = 50

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	58	2 = / = 5	11° 1	14° 1	5° 5	762 = / = 4	N.	3 = / = 00
2	57	2 7	13 4	18 4	2 4	762 2	O.	»
3	60	3 1	13 2	18 5	3 4	763 1	O.	»
4	47	2 5	11 5	15 1	4 0	768 9	N.-O.	»
5	74	1 7	10 9	15 3	2 8	764 9	O.	1 00
6	54	2 1	9 8	12 8	4 0	766 9	N.	0 25
7	73	1 3	10 6	13 1	2 1	767 3	N.-O.	2 25
8	80	1 1	13 7	16 4	8 3	767 2	O.	0 10
9	62	2 3	11 8	14 9	6 0	768 0	N.-O.	0 40
10	48	2 8	13 3	16 7	4 0	763 8	N.-O.	»
11	48	3 5	9 0	11 4	4 8	761 6	N.	»
12	53	2 7	8 2	10 7	3 3	765 4	N.	3 50
13	49	3 3	9 4	12 2	0 2	768 8	N.	»
14	58	2 3	11 6	15 0	2 6	770 7	N.-E.	»
15	54	3 6	13 9	17 5	3 3	771 5	N.-E.	»
16	63	3 7	14 5	18 3	6 6	766 2	N.-E.	»
17	78	2 3	17 8	23 6	10 2	762 1	E.	9 75
18	71	3 2	20 8	25 1	11 8	762 0	N.-E.	0 25
19	69	3 0	19 0	22 8	12 8	762 8	E.	»
20	72	3 1	17 3	22 3	10 1	761 3	N.-E.	»
21	60	3 9	19 7	23 2	11 9	758 2	N.-E.	»
22	55	4 7	16 2	20 3	8 2	755 6	N.-E.	»
23	70	2 8	14 5	18 8	7 9	757 2	N.-E.	»
24	78	2 1	13 3	17 0	7 6	759 0	N.-E.	»
25	59	2 8	15 3	19 3	8 8	759 1	N.-O.	»
26	66	2 0	15 8	21 0	7 0	753 8	S.-O.	0 10
27	70	1 4	14 0	19 2	8 7	750 0	S.-O.	6 00
28	72	1 9	13 7	15 7	7 3	752 2	S.-O.	4 00
29	71	1 6	17 8	20 9	10 9	759 6	S.-O.	»
30	62	5 0	21 3	27 8	12 9	760 6	S.-O.	2 00
31	67	4 9	18 9	24 1	10 5	763 1	S.	»
Totaux et moyen	63 2	35 = / = 9	14° 2	»	»	762 = / = 4	»	32 = / = 60

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	74	2 = / = 2	18° 2	23° 0	11° 0	761 = / = 8	S.-O.	4 = / = 00	
2	76	1 5	16 1	19 2	9 0	765 0	E.	6 50	
3	87	3 7	21 0	23 4	10 0	765 2	N.-E.	»	
4	83	1 5	15 8	18 0	13 3	764 0	N.-E.	»	
5	75	1 9	19 4	24 7	12 9	765 3	N.-E.	»	
6	70	2 4	20 3	25 0	13 9	766 7	N.	»	
7	68	2 0	19 8	24 3	14 1	765 9	N.	»	
8	71	1 5	19 3	21 9	14 3	761 2	S.-E.	3 00	
9	66	2 8	17 0	20 5	18 3	760 1	O.	6 00	
10	68	1 7	15 9	19 0	10 7	768 2	O.	0 50	
11	65	1 9	20 2	24 9	7 7	772 0	N.-E.	»	
12	57	4 0	23 6	27 6	11 3	770 6	S.-E.	»	
13	54	5 0	25 2	29 7	13 0	766 7	S.	»	
14	77	2 3	17 5	22 8	13 8	767 3	N.-O.	»	
15	64	2 9	19 4	24 5	10 8	768 2	N.-O.	»	
16	68	3 0	17 2	23 8	10 3	762 4	S.-O.	0 50	
17	57	3 2	14 9	17 8	8 8	764 4	N.-O.	0 10	
18	78	4 6	15 3	20 9	9 7	757 3	S.-O.	1 40	
19	61	5 4	15 4	17 8	9 8	765 9	N.-O.	2 00	
20	70	2 0	15 1	16 5	9 8	762 0	O.	5 75	
21	71	2 4	18 4	21 3	11 3	769 4	N.-O.	»	
22	56	4 9	22 4	28 3	15 4	769 5	S.-E.	»	
23	54	5 3	25 4	29 8	15 6	764 4	S.-E.	»	
24	59	6 4	26 3	33 2	15 3	763 4	S.-O.	0 10	
25	55	4 3	25 4	30 0	17 7	763 9	S.	»	
26	70	1 1	23 4	31 3	18 0	762 6	S.-E.	3 65	
27	67	2 2	23 0	25 9	17 8	761 9	S.	0 50	
28	66	4 4	22 8	27 3	17 8	763 4	S.-E.	0 25	
29	70	1 7	20 3	23 0	16 2	764 1	S.-O.	1 75	
30	58	2 5	22 3	27 5	13 3	764 1	S.-E.	3 50	
Totaux et moyen	66 5	90 = / = 7	19° 8	»	»	764 = / = 9	»	39 = / = 50	

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE	
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	77	1 m/7	20° 6	23° 0	16° 1	763 m/2	N.-E.	3	00
2	76	2 0	19 2	21 3	15 8	766 3	N.-E.	»	
3	63	2 1	19 4	22 8	14 5	766 3	N.-O.	»	
4	62	2 4	17 1	20 3	12 4	767 6	N.-O.	»	
5	69	2 2	20 0	23 2	10 8	765 8	S.-O.	»	
6	89	1 0	16 7	19 8	14 2	760 8	S.-O.	2	50
7	59	2 0	16 5	19 3	11 0	762 2	O.	»	
8	50	5 9	20 0	24 3	6 4	763 8	N.-O.	»	
9	57	5 1	20 2	24 7	14 0	766 3	N.-O.	»	
10	62	3 3	21 3	25 1	12 7	769 0	N.-E.	»	
11	45	5 4	21 6	25 2	11 5	770 1	N.-E.	»	
12	51	5 2	21 5	25 2	13 6	766 7	N.-E.	»	
13	43	5 8	23 1	27 1	14 1	763 1	N.-E.	»	
14	43	7 5	24 2	28 0	14 7	760 3	E.	»	
15	42	5 5	23 0	28 2	13 4	762 1	N.-E.	»	
16	52	4 8	22 3	27 4	10 1	767 6	N.	»	
17	58	3 5	22 1	28 0	12 0	767 3	O.	1	00
18	65	4 2	22 0	26 7	13 0	764 4	N.-E.	»	
19	73	1 6	22 0	26 2	14 5	757 2	S.	1	75
20	75	2 0	20 1	24 8	15 9	755 8	S.-O.	0	75
21	81	1 5	18 8	22 6	15 7	759 5	O.	14	25
22	76	1 9	18 9	22 8	15 4	765 3	O.	»	
23	70	2 5	19 8	23 4	14 8	768 9	N.-O.	»	
24	56	3 1	25 9	30 9	11 5	766 1	S.-E.	»	
25	58	2 8	21 5	24 8	15 5	765 2	O.	0	50
26	74	2 5	18 2	22 5	13 7	764 9	S.-O.	7	50
27	70	2 4	18 4	21 5	13 0	763 3	O.	2	50
28	77	1 9	18 0	21 1	12 4	766 9	O.	0	50
29	75	1 8	20 3	23 9	12 0	771 2	N.-O.	»	
30	64	3 3	22 4	25 8	15 8	770 1	N.-E.	»	
31	74	2 5	18 6	20 8	13 5	766 2	N.-E.	»	
Totaux et moy=	64 1	99 m/4	20° 44	»	»	765 m/m0	»	34 m/25	

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	69	2 = / = 9	18° 6	22° 1	10° 4	763 = / = 4	E.	»
2	65	3 4	22 2	26 6	13 9	765 3	N.-E.	»
3	56	4 3	24 8	29 2	13 0	767 4	E.	»
4	49	5 5	27 5	31 8	16 5	765 1	E.	»
5	74	3 3	22 9	30 8	17 2	760 6	S.	2 = / = 50
6	72	1 9	20 8	23 9	16 2	762 1	S.-O.	2 00
7	71	2 0	21 0	24 3	14 3	762 9	S.-O.	18 50
8	81	1 5	18 6	22 4	16 0	757 3	S.-O.	8 75
9	69	2 8	19 9	23 8	13 3	762 5	O.	4 75
10	74	1 7	21 9	24 8	11 6	763 9	S.-O.	»
11	84	1 4	20 2	26 8	14 3	763 7	S.-E.	6 75
12	63	2 0	19 6	23 3	12 9	767 8	O.	»
13	63	2 5	19 8	22 9	10 3	766 5	S.-O.	»
14	60	2 7	20 2	24 1	13 0	765 2	S.-O.	»
15	85	2 1	19 2	21 4	10 4	753 7	S.-E.	13 50
16	67	1 7	18 9	22 3	11 9	764 8	N.-O.	»
17	66	2 1	20 0	23 6	10 1	763 2	S.-O.	»
18	71	2 1	19 5	23 5	14 9	760 0	S.-O.	3 50
19	63	1 9	17 1	21 0	11 7	762 3	O.	»
20	90	1 4	16 6	13 2	9 6	760 2	S.-O.	1 25
21	80	0 7	17 2	20 0	14 8	757 8	S.-O.	7 25
22	70	2 2	17 3	20 6	11 9	759 3	O.	0 50
23	76	1 5	15 7	19 5	11 7	760 9	O.	2 »
24	76	1 6	17 4	20 9	11 4	757 4	S.-O.	19 50
25	91	1 2	15 9	20 7	12 4	760 7	O.	18 00
26	90	0 3	17 4	19 6	9 7	758 8	S.	4 00
27	72	1 6	18 2	22 3	12 9	761 8	O.	3 00
28	69	1 8	18 9	22 3	10 7	763 8	O.	»
29	73	0 6	18 5	21 3	12 3	762 6	S.-O.	0 75
30	69	3 4	19 1	21 7	14 6	759 8	O.	»
31	75	2 3	16 7	21 4	13 4	762 3	O.	4 00
Totaux et moy ^{es}	72 0	65 = / = 4	19° 4	»	»	762 = / = 1	»	120 = / = 50

	HYGROM.	EVAPOR.	THERMOMETRE			BAROMET.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	67	1 = 9	19° 1	22° 0	10° 8	759 = 5		S.-O.	0 = 50
2	71	2 5	17 8	21 6	13 5	758 6		S.-O.	2 25
3	66	0 8	15 0	20 4	10 4	760 8		N.-O.	2 75
4	71	2 3	12 6	15 9	8 0	767 6		O.	4 75
5	79	0 9	15 3	17 1	8 5	766 7		O.	0 25
6	94	2 0	14 8	16 2	14 0	761 6		O.	22 50
7	72	1 0	15 7	20 6	9 6	764 7		N.-O.	»
8	86	0 8	14 1	16 6	10 1	762 7		O.	4 00
9	80	0 7	11 9	14 0	9 7	762 4		E.	10 00
10	69	2 3	14 5	18 1	6 0	768 2		N.-E.	»
11	58	3 2	15 8	18 9	9 3	770 6		N.-E.	»
12	61	3 0	15 5	19 2	9 6	772 9		N.-E.	»
13	67	2 4	16 0	19 4	8 3	774 0		N.-E.	»
14	80	2 8	15 1	17 9	11 1	772 7		N.-E.	»
15	70	2 5	15 3	17 5	10 6	769 9		N.-E.	»
16	78	1 2	16 4	20 4	13 0	765 7		N.-O.	8 50
17	70	1 5	14 8	18 0	10 5	760 1		N.-O.	1 25
18	83	1 2	11 2	14 0	7 5	754 7		O.	17 75
19	84	0 5	8 7	13 9	4 5	758 6		N.-O.	2 75
20	82	0 7	12 1	16 2	4 2	760 6		N.-O.	0 80
21	87	0 9	14 4	17 3	9 8	760 3		O.	0 15
22	81	0 9	13 1	15 7	8 3	762 5		O.	1 85
23	77	1 8	17 3	19 8	11 3	762 6		O.	»
24	78	1 0	17 7	20 9	13 8	765 8		S.-O.	»
25	75	1 3	17 4	21 7	11 2	769 6		S.-O.	»
26	82	1 2	18 1	23 8	10 8	768 5		S.-O.	»
27	79	1 3	17 9	20 8	12 8	769 0		S.-E.	»
28	86	0 9	18 3	21 3	13 7	766 2		S.-E.	»
29	76	1 3	20 1	24 2	11 7	762 7		S.-E.	»
30	94	0 8	13 0	17 5	12 0	758 4		O.	13 40
Totaux et moyens	76 8	15 m/6	15° 3	»	»	764 m/6		»	93 m/45

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	80	1 m/m 2	14° 9	18° 5	11° 1	763 m/m 3	N.-E.	»
2	78	0 9	13 9	17 2	10 5	767 8	N.-E.	0 m/m 25
3	83	1 3	13 8	15 3	7 8	768 7	N.	0 50
4	77	1 1	12 1	14 5	7 4	770 5	N.	0 25
5	65	2 1	9 2	12 3	5 5	771 1	N.-E.	»
6	55	2 6	7 6	10 8	2 3	771 9	E.	»
7	66	1 8	7 1	11 7	0 3	772 4	N.-E.	»
8	69	1 0	6 8	11 6	- 2 0	770 3	S.-E.	»
9	80	1 0	10 7	13 4	6 0	768 5	N.-O.	1 00
10	77	0 9	11 3	13 3	6 5	769 8	O.	»
11	82	1 2	13 2	15 1	10 0	764 2	O.	4 00
12	71	1 4	9 6	13 0	5 8	763 7	N.-O.	2 25
13	90	0 4	9 9	13 8	3 5	760 4	S.-O.	4 25
14	74	0 9	14 5	18 2	8 5	767 7	S.-E.	»
15	69	1 8	16 6	19 7	11 4	764 5	S.	»
16	76	1 9	15 3	19 0	11 4	761 9	S.-O.	»
17	75	1 2	14 4	19 0	7 7	766 4	S.-O.	»
18	78	1 0	16 2	20 3	8 6	768 3	O.	»
19	82	1 0	16 4	20 2	11 4	769 4	N.-O.	»
20	72	1 6	13 8	16 9	9 3	774 2	N.-E.	»
21	66	2 0	11 6	13 8	7 8	774 2	N.-E.	»
22	78	1 5	10 7	12 2	6 8	769 3	E.	»
23	79	1 4	10 6	13 6	7 1	765 9	E.	»
24	73	1 2	10 6	12 9	6 2	766 7	E.	»
25	73	1 3	10 1	14 2	4 2	767 7	E.	»
26	77	0 9	11 9	16 8	4 9	771 1	S.-E.	»
27	79	0 6	10 8	13 9	6 4	771 2	S.-E.	»
28	76	0 9	10 3	16 7	3 3	769 5	S.-E.	»
29	64	1 4	11 3	16 1	3 2	767 6	S.-E.	»
30	71	1 5	10 8	16 0	3 8	768 1	S.-E.	»
31	76	0 8	10 7	14 0	4 4	769 6	S.-E.	»
Totaux et moyen	77 8	39 m/m 8	11° 8	»	»	767 m/m 6	»	12 m/m 50

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	65	1 =/ = 9	10° 0	14° 8	2° 6	769 =/ = 5		E.	»
2	66	1 5	5 6	9 1	0 6	768	2	E.	»
3	69	1 2	5 8	9 8	— 0 3	766	4	E.	»
4	73	0 7	3 0	7 0	— 1 9	767	2	E.	»
5	81	1 5	1 2	5 0	— 4 0	770	5	E.	»
6	82	0 6	3 4	9 3	— 2 7	769	8	E.	»
7	90	0 2	7 0	9 8	— 2 0	765	7	S.-E.	»
8	96	0 1	12 0	13 3	7 4	763	7	S.-E.	5 =/ = 25
9	85	0 '3	12 0	14 8	8 8	769	9	S.-E.	»
10	77	1 2	6 8	9 7	4 4	768	7	S.-E.	»
11	81	0 7	10 8	15 2	3 4	769	0	S.	»
12	81	0 9	11 8	15 0	5 2	765	6	S.	»
13	79	1 1	12 7	15 9	8 0	760	0	S.	»
14	76	1 7	14 0	17 0	10 2	755	8	S.	»
15	85	0 4	10 2	14 8	7 4	765	0	O.	0 85
16	85	1 1	8 6	9 9	6 3	771	3	S.-E.	»
17	93	0 1	10 2	11 4	8 1	769	7	S.-E.	»
18	94	0 1	9 8	11 8	8 6	770	9	S.-E.	»
19	90	0 2	10 3	12 3	7 3	775	5	S.-O.	»
20	91	0 3	7 8	9 8	3 2	770	5	N.-E.	»
21	73	1 2	10 3	12 8	6 3	779	5	E.	»
22	83	0 5	5 9	10 3	2 1	778	0	E.	»
23	91	0 7	2 3	4 0	— 0 5	775	2	S.-E.	»
24	87	0 2	4 6	5 8	2 2	772	4	S.-E.	»
25	78	0 6	4 4	6 5	— 0 3	770	5	E.	»
26	80	0 4	— 0 9	1 7	— 5 2	775	2	E.	»
27	71	0 5	4 5	7 4	— 3 0	769	0	O.	»
28	84	1 2	9 1	10 3	3 0	754	7	S.-O.	7 90
29	55	2 0	6 7	8 5	1 0	755	7	N.-O.	0 55
30	75	1 4	7 7	9 8	— 0 3	753	7	O.	3 00
Totaux e moyes.	80 7	24 =/ = 5	7° 6	»	»	768 =/ = 5	»	»	17 =/ = 55

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	87	0 = / = 6	40 9	70 2	00 8	754 = / = 9	O.	14 = / = 00
2	85	0 1	3 2	5 8	- 0 4	762 2	N.-E.	7 00
3	67	1 1	1 2	2 8	0 3	766 9	N.-E.	»
4	78	1 0	- 0 1	2 5	- 3 4	768 0	N.-E.	»
5	80	0 6	1 3	4 3	- 3 6	767 5	N.-E.	»
6	84	0 7	2 1	4 3	- 2 9	766 5	S.	0 75
7	87	0 8	5 1	7 8	1 9	766 8	S.-O.	0 25
8	80	0 8	7 9	11 2	4 6	752 3	O.	7 00
9	83	0 7	4 9	7 0	2 5	753 4	N.-O.	4 00
10	88	0 1	6 4	10 2	1 2	749 3	S.	19 00
11	70	1 7	8 0	10 0	5 2	756 3	O.	1 75
12	84	1 0	8 9	13 3	2 9	755 1	S.-O.	0 75
13	85	0 2	10 2	12 5	4 3	757 9	O.	0 25
14	87	0 8	9 7	10 5	8 7	755 1	S.-O.	6 25
15	80	0 8	9 4	11 8	7 4	761 4	O.	»
16	78	1 2	10 2	12 8	7 2	765 7	S.-O.	»
17	84	0 5	8 1	11 9	4 2	769 8	S.	»
18	94	0 1	2 9	5 0	0 0	771 3	S.	»
19	85	0 3	3 5	7 5	- 1 1	768 7	S.-E.	»
20	83	0 5	2 5	3 7	0 6	769 5	E.	»
21	79	1 3	0 5	2 1	- 1 2	774 3	E.	»
22	81	0 6	0 2	2 3	- 2 9	776 9	E.	»
23	77	0 2	- 0 4	2 2	- 4 9	775 9	N.-E.	»
24	81	0 7	- 1 0	2 8	- 4 7	772 9	E.	»
25	84	0 8	- 1 5	1 2	- 5 1	772 1	E.	»
26	94	0 2	- 1 7	- 0 2	- 7 3	773 9	S.-E.	»
27	77	0 7	1 8	5 0	- 2 7	768 6	S.-E.	»
28	90	0 4	4 6	5 7	1 7	765 9	S.-O.	4 50
29	80	0 6	8 4	10 4	4 7	762 4	S.-O.	»
30	85	1 3	7 6	8 5	5 6	754 8	S.-O.	3 00
31	85	0 6	7 0	9 5	4 2	751 0	S.-O.	»
Totaux et moyen.	82 6	21 = / = 0	40 4	»	»	764 = / = 1	»	68 = / = 50

ÉLÉMENTS CLIMATOLOGIQUES	JANVIER			FÉVRIER			MARS			AVRIL			MAI			JUIN		
	VALEURS normale ou extrême	1897		VALEURS normale ou extrême	1897		VALEURS normale ou extrême	1897		VALEURS normale ou extrême	1897		VALEURS normale ou extrême	1897		VALEURS normale ou extrême	1897	
Température moyenne.....	3° 2	3° 3	5° 0	8° 5	7° 1	9° 6	11° 5	10° 8	15° 0	14° 2	18° 3	19° 8						
— la plus élevée..	7 1	8 3	8 3	12 2	12 2	12 2	16 8	16 8	18 6	18 6	22 4	22 4						
— la plus basse..	— 1 0	—	0 0	—	1 3	1 3	7 1	7 1	11 6	11 6	14 8	14 8						
Maximum thermom. absolu.	17 4	12 0	17 9	17 0	23 4	22 7	29 0	23 5	33 8	27 8	36 1	33 2						
Minimum	— 13 8	— 5 8	— 12 9	— 3 8	— 10 9	— 1 7	— 2 3	0 1	— 2 1	0 2	2 6	7 7						
Hauteur barom. moyenne....	759 m/m	760 m/m	761 m/m	767 m/m	760 m/m	758 m/m	757 m/m	760 m/m	760 m/m	768 m/m	760 m/m	761 m/m						
— la plus élevée..	775	0	779	8	768	5	772	8	772	4	772	5						
— la plus basse...	744	3	745	8	745	0	737	4	748	6	753	1						
Evaporation totale.....	21	5	34	9	55	9	63	53	70	0	85	78						
Degré moyen d'humidité....	90	79	84	84	75	72	65	70	64	0	63	64						
Hauteur de pluie tombée....	58 m/m	30 m/m	43 m/m	60 m/m	51 m/m	59 m/m	49 m/m	71 m/m	58 m/m	32 m/m	65 m/m	39 m/m						
— — maximum..	128	0	102	7	161	2	137	8	149	1	157	6						
— — minimum..	12	4	4	0	10	7	2	3	1	4	12	5						
Nombre de j. d'eau recueillie	13 j.	16 j.	12 j.	13 j.	12 j.	20 j.	11 j.	20 j.	12 j.	13 j.	12 j.	10 j.						
— — maximum	20	23	23	23	23	23	20	20	23	23	23	23						
— — minimum.	3	3	3	3	4	4	1	1	3	3	4	4						

ELEMENTS CLIMATOLOGIQUES	JUILLET		AOUT		SEPTEMBRE		OCTOBRE		NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
	VALEURS normale ou extrême	1897	VALEURS normale ou extrême	1897	VALEURS normale ou extrême	1897	VALEURS normale ou extrême	1897	VALEURS normale ou extrême	1897	VALEURS normale ou extrême	1897
Température moyenne.....	20° 1	20° 4	19° 3	19° 4	18° 5	15° 3	11° 7	11° 8	6° 8	7° 6	3° 8	4° 4
— la plus élevée..	24 6	—	21 8	—	20 7	—	14 9	—	10 1	—	8 8	—
— la plus basse ..	17 0	—	15 0	—	13 9	—	8 0	—	3 1	—	— 2 7	—
Maximum thermom. absolu..	36 1	30 9	36 1	31 8	31 8	23 8	25 4	20 3	20 1	17 0	16 4	13 3
Minimum —	2 3	6 4	4 1	9 6	1 0	4 2	— 3 0	— 2 0	— 9 6	— 5 2	— 20 1	— 7 3
Hauteur barom. moyenne....	760 ^m , ^m 8	765 ^m / ^m 0	761 ^m , ^m 1	762 ^m / ^m 1	761 ^m / ^m 7	761 ^m / ^m 0	759 ^m / ^m 4	767 ^m / ^m 6	759 ^m / ^m 3	768 ^m / ^m 5	760 ^m / ^m 2	751 ^m / ^m 1
— la plus élevée..	—	772 3	—	760 2	—	774 5	—	775 4	—	780 6	—	777 4
— la plus basse....	—	755 4	—	755 5	—	754 2	—	753 7	—	747 0	—	745 0
Evaporation totale.....	110 5	90 4	102 0	66 4	65 2	45 6	42 1	39 8	28 6	24 50	23 1	21 0
Degré moyen d'humidité....	65	64 1	65	72 0	75	76 8	81	77 8	85	80 7	89	82 6
Hauteur de pluie tombée....	66 ^m , ^m 8	34 ^m / ^m 25	67 ^m , ^m 5	120 ^m / ^m 50	64 ^m / ^m 00	93 ^m , ^m 45	73 ^m / ^m 5	12 ^m / ^m 50	63 ^m / ^m 5	17 ^m / ^m 55	68 ^m / ^m 2	61 ^m / ^m 0
— — maximum..	166 7	—	133 5	—	140 3	—	188 0	—	161 1	—	139 4	—
— — minimum..	0 2	—	6 6	—	9 3	—	5 2	—	13 0	—	12 8	—
Nombre de j. d'eau recueillie	12 j. 3	10 j.	12 j. 1	18 j.	12 j. 2	16 j.	14 j. 3	7 j.	13 j. 8	5 j.	15 j. 0	13 j.
— — maximum..	24	—	21	—	25	—	27	—	25	—	26	—
— — minimum..	1	—	3	—	3	—	1	—	4	—	3	—

LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

SAUVAGES ET CULTIVÉS

Par M. ÉMILE LUCET

Membre résidant

Professeur honoraire de chimie appliquée au Commerce et à l'Industrie

(SUITE ET FIN)

LÉPIDOPTÈRES

Les Lépidoptères sont des Insectes à métamorphoses complètes, désignés habituellement sous le nom de *Papillons*, dont les ailes, au nombre de quatre, simplement veinées, sont couvertes sur les deux faces d'une poussière formée d'une multitude de poils raccourcis et élargis en petites écailles de couleurs variées, de formes très diverses, imbriquées, et si peu adhérentes qu'elles se détachent au moindre toucher.

La tête des Lépidoptères émerge librement, généralement arrondie, assez développée, comprimée en avant dans la région du chaperon, moins large que longue, et généralement moins large que le thorax ; chez les Hétérocères, elle est plus petite, moins saillante, et porte des poils écailleux, et se trouve quelquefois entièrement retirée sous le thorax.

Sur la tête, velue ou couverte d'écailles, on trouve des yeux composés, à très nombreuses facettes, de couleur variable, larges et présentant une saillie hémisphé-

rique, et souvent aussi deux yeux lisses ou stemmates, situés sur le vertex.

Elle porte des antennes droites, toujours bien visibles, formées d'un grand nombre d'articles souvent plus longues que le corps, elles sont presque toujours sétiformes ou filiformes dans les Hétérocères, dans d'autres genres (*Attacus*, *Bombyx*, etc.), elles sont pectinées chez les Mâles, c'est-à-dire que les antennes sont garnies de chaque côté de dentelures, simples ou doubles, qu'on a comparées à celles d'un peigne ; ou plumeuses, si elles ressemblent aux barbes d'une plume ; les Femelles des mêmes ne présentent que des antennes filiformes.

La conformation de la bouche est disposée de manière à servir à la succion des liquides : miellat, nectar et diverses exudations végétales ou animales. La pièce principale est la *Spiritrompe*, tantôt courte, tantôt allongée et enroulable, parfois nue, parfois couverte d'écaillés épidermiques et souvent hérissée de papilles à sa partie terminale. C'est un tube, formé de deux pièces semi-cylindriques, cornées, creusées longitudinalement en forme de gouttières sur le côté interne et soudées ensemble sur leurs bords, de manière à laisser entre elles un canal interne par où montera le liquide aspiré. Ces deux pièces représentant les mâchoires sont placées entre les palpes labiaux, à la base de la spiritrompe ; on trouve une petite saillie triangulaire, rudiment d'un palpe maxillaire, couvert de poils très serrés, formé de deux ou trois articles. Cette spiritrompe flexible se déploie à la volonté de l'Insecte, et ne s'étend en ligne presque droite que lorsqu'elle lui sert à puiser les sucs des nectaires des fleurs ; au repos, elle demeure enroulée en spirale entre les palpes labiaux.

Le corps, très élancé, est entouré d'une cuirasse chi-

tineuse et couvert d'une toison épaisse de poils serrés, parfois d'apparence squameuse, qui empêche de distinguer les trois anneaux bien unis entre eux au *corselet*; le prothorax, très court, constitue le collier du corselet; le mésothorax et le métathorax, bien soudés, semblent ne former qu'une pièce unique, postérieurement terminée par un petit écusson triangulaire, offrant au-dessus deux *ptérygodes* ou *épaulettes*, plus ou moins volumineuses.

Les ailes des Lépidoptères sont au nombre de quatre ou bien elles sont avortées, les antérieures toujours plus développées que les postérieures; celles-ci sont généralement arrondies en ovale allongé, quelquefois un peu évidées ou échancrées sur le côté interne ou abdominal, alors que les ailes supérieures se rapprochent plus ou moins de la formation triangulaire; parfois on rencontre des ailes fendues en fines lanières, comme plumeuses, selon leurs nervures, et ayant un aspect d'éventail à demi-déchiré (Ptérophores).

La forme des ailes, leurs dessins et leurs nervures servent à caractériser les espèces, de même que l'attitude caractéristique qu'elles offrent pendant le repos.

Il existe dans certains groupes d'Hétérocères, des Femelles à ailes imparfaites, impropres au vol, en moignons plus ou moins développés : *Orgyia*, *Hybernina*, *Chematobia*, etc., ou même entièrement absentes : *Hybernina defoliaria*.

Les pattes, revêtues de poils épais et longs, paraissent parfois assez larges, toutefois, elles sont généralement grêles, faiblement attachées; les jambes sont munies d'éperons, les tarses ont cinq articles et sont terminées par des crochets.

L'abdomen est composé de sept à neuf articles, dont les arceaux dorsaux recouvrent le plus souvent par leurs

bords les arceaux ventraux. A son extrémité, entre deux valves du dernier segment, on trouve les pièces copulatrices. Chez certaines Femelles des Bombyciens, l'abdomen se termine par d'épaisses touffes de poils fins et soyeux, servant à recouvrir les Œufs, afin de les préserver des rigueurs de l'hiver ou du froid intense du rayonnement nocturne.

Les différences sexuelles sont caractérisées, outre les organes propres, par des dissemblances bien tranchées dans la coloration des ailes, moins vive chez la Femelle, et à dessins moins prononcés ; à l'abdomen long et cylindroïde du Mâle, tandis que la Femelle se reconnaît assez facilement à sa taille renflée, ovoïde, à son aspect plus lourd, surtout lors du développement des Œufs fécondés. Ordinairement la Femelle est un peu plus grande que le Mâle.

Les couleurs des Lépidoptères sont très variables, par albinisme ou manque de pigment, par mélanisme ou pigment plus foncé que chez le type ; on observe aussi beaucoup d'autres variations.

Le mimétisme ou adaptation des formes et des couleurs est assez fréquent chez les Lépidoptères, certains ressemblent à des feuilles sèches, les *Lasiocampes*, dites Feuilles-Mortes, d'autres espèces, les *Boarmia*, les *Acidalia*, etc., aux ailes marbrées et grisâtres, étalées sur les troncs d'arbres, sur les murailles, ne sont visibles que par une observation soutenue. Enfin, certaines espèces présentent des cas de polyphormisme, ainsi dans les *Hybernia*, il y a des espèces à dessins constants, comme *Hybernia aurantiara*, *Chematotbia brumata*, alors que *Hybernia defoliaria* varie souvent et semble appartenir à une toute autre espèce.

Les faits de parthénogénèse se rencontrent chez beau-

coup de Femelles d'Hétérocères, qui, non accouplées et captives, peuvent pondre des Œufs parfois accidentellement fertiles, donnant naissance à des individus Mâles et Femelles.

La durée de la vie des Lépidoptères est souvent très courte, peu après leur naissance a lieu l'accouplement et la ponte, généralement le Mâle meurt après l'acte de la reproduction et la Femelle lui survit un peu pour déposer ses Œufs et meurt ensuite. Cependant quelques espèces hivernent, et l'accouplement n'a lieu qu'au printemps suivant. Peu de temps après l'accouplement, les Femelles procèdent à la ponte, généralement les Œufs sont déposés un à un, à nu, ou en tas, ou en rangées autour des branches, retenues par un enduit gluant ; quelquefois les Femelles poilues de certains Bombyciens : *Liparis dispar*, *chrysorrhæa*, *aurifla*, etc., recouvrent leurs Œufs de poils qu'elles arrachent à leur abdomen. Les Œufs peuvent, dit-on, supporter, sans avorter, des températures comprises entre $+ 60^{\circ}$ et $- 40^{\circ}$.

Les Femelles, par suite d'un admirable instinct, placent leurs Œufs sur la plante qui doit nourrir la Chenille, en une même place si les Chenilles doivent être sociales, isolés un à un ou en petit nombre si celles-ci doivent vivre solitaires, et toujours enduits d'un vernis gluant, insoluble dans l'eau, qui les fait adhérer sur les feuilles ; si l'éclosion doit avoir lieu à la belle saison, sur le tronc ou sur les branches des plantes à feuilles caduques, lorsque les Œufs sont destinés à passer l'hiver et à n'éclore qu'au printemps suivant ou lorsque les jeunes Chenilles nées à la fin de l'automne ont à subir les froids de l'hiver, engourdis dans les fissures de l'écorce ou au pied des arbustes.

De forme ellipsoïde ou sphéroïde, de couleurs très

variées, ces Œufs offrent une surface très variable ; parfois la Coque de l'Œuf est lisse, parfois striée, quelquefois velue. Cette Coque est dure et chitineuse ; au moment de l'éclosion, la jeune Chenille la ronge circulairement avec ses mandibules, et n'a plus qu'à soulever le couvercle qu'elle vient de confectionner pour sortir.

Les Chenilles ont le corps généralement allongé, cylindroïde, mou, diversement coloré, à peau tantôt nue, tantôt garnie de poils, de tubercules, d'épines, etc., se divisant en douze segments, indépendamment de la tête : trois thoraciques et neuf abdominaux, séparés par des incisions plus ou moins profondes, chaque segment thoracique porte une paire de pattes articulées et terminées en pointe, dites *pattes vraies* ou *écailleuses*, qui sont comme les fourreaux des six pattes de l'Insecte adulte ; elles servent à la locomotion plutôt qu'à la fixation sur les feuilles ou sur les rameaux. La marche ou la station sur ces objets, sont obtenues à la fois par les *fausses pattes* ou *pattes membraneuses* ou *mamelonnées*, dont sont munis en dessous certains anneaux abdominaux. Elles ne persistent pas chez la Chrysalide ni chez l'Adulte.

A l'extrémité du corps de la Chenille se trouvent généralement deux pattes membraneuses non articulées, dites *pattes anales*, celles-ci ne persistent pas chez la Chrysalide ni chez l'Insecte parfait. Les Chenilles n'ont jamais plus de seize pattes, parfois un nombre moindre.

La tête semble composée de deux calottes latérales cornées, elle porte deux antennes latérales et rudimentaires, de chaque côté sont six ocelles, dont trois bien visibles. La bouche des Chenilles est conformée comme celle d'un Insecte broyeur, elle est composée d'une paire de mandibules cornées, robustes, plus ou moins

tranchantes, d'une paire de mâchoires latérales munies chacune d'un très petit palpe, d'une lèvre inférieure munie de deux rudiments de palpes et d'un mamelon médian, cylindrique, percé d'un orifice très petit et constituant la *filière* par laquelle sort le fil de soie formé de deux fils accolés et secrété par les deux glandes séricigènes.

Le corps des Chenilles présente généralement neuf stigmates aériens visibles de chaque côté : un au prothorax, les autres aux segments abdominaux sauf le dernier. L'anüs s'ouvre dans le dernier anneau des Chenilles, et se trouve protégé le plus souvent, par le *chaperon* ou *clapet*, sorte de valve plus ou moins saillante, habituellement triangulaire.

Le mode de progression des Chenilles est en rapport avec le développement de leurs pattes articulées ou membraneuses. Lorsqu'elles ont leurs pattes au complet, la locomotion a lieu par des mouvements ondulatoires du corps, d'arrière en avant, et aussi à l'aide des pattes, c'est une sorte de reptation, pendant laquelle le corps se soulève alors à peine au-dessus de la surface d'appui. L'absence de la première ou des deux premières paires de pattes membraneuses obligent les Chenilles de relever en boucle le milieu du corps pendant la marche : on les nomme Chenilles *Demi-Arpenteuses*. Les *Arpenteuses* ou *Géomètres* sont celles qui ne possèdent plus que les deux dernières paires de pattes membraneuses. Si l'on examine une de ces Chenilles au moment où elle va se porter en avant, elle relève en arceau le milieu du corps, en rapprochant les pattes postérieures des pattes écailleuses. Cette première série de mouvements accomplie, la Chenille prend un point d'appui sur ses pattes postérieures, soulève toute la partie antérieure de son corps

et la détend comme pour saisir au-dessus d'elle quelque objet éloigné, puis la rabat et pose aussi loin que possible ses pattes articulées. Alors l'abdomen se soulève et les pattes membraneuses, lâchant prise, viennent s'appliquer tout contre les pattes articulées, qui servent à leur tour de point d'appui, et ainsi de suite. Souvent ces Chenilles, à peau verte, grisâtre ou brune, à anneaux rigides, ont été désignées sous le nom d'*Arpenteuses en bâton*, car on les aperçoit souvent dressées sur la paire postérieure des pattes anales, qui s'attache à un rameau ou au pétiole d'une feuille, et rester immobiles pendant des heures entières, simulant, suivant leur coloration, une tige morte ou un rameau frais privé de ses feuilles (pl. V, fig. 72). Parfois ces Chenilles tombent raides et paraissent être une branche morte, ce qui constitue leur mimétisme défensif, d'autres espèces ont les pattes membraneuses protégées par des prolongements latéraux charnus, préhensibles, dits *appendices pédiformes*, qui cachent les pattes et concourent avec elles à fixer ces Chenilles plates entre les fentes des écorces, où elles sont difficiles à apercevoir.

Beaucoup de Chenilles, en outre de la locomotion ordinaire, ont la faculté de marcher à reculons, avec rapidité, et de plus, de se tortiller comme de petits serpents : c'est le fait de beaucoup de Chenilles de Tortriciens, de Tinéiniens, etc., et lorsqu'elles veulent descendre du point qu'elles occupent, sur le sol, ou si elles tombent des feuilles, elles demeurent suspendues à un fil de soie secrété par la filière buccale, qui amortit la chute sur le sol, et le long duquel elles peuvent remonter.

La coloration du fond des téguments des Chenilles est généralement verte, brune ou grisâtre. D'un blanc jaunâtre ou parfois rosée chez les Chenilles qui habitent à

l'intérieur des racines des tiges ou des fruits, elle est au contraire d'une teinte pâle, bleuâtre ou terreuse chez celles qui ne doivent pas être non plus exposées à la lumière, chez celles qui vivent cachées en terre, rongant les racines, alors que la coloration de celles vivant à l'air est, le plus souvent, semblable à celle des feuilles, des fleurs, dont elles dévorent les pétales ou les fruits, des écorces, si elles viennent s'y reposer fréquemment.

Un certain nombre de Chenilles, dites *Chenilles à fourreaux*, assurent la protection de leurs téguments par un revêtement de soie auquel sont fixés des corps étrangers ; la tête et les pattes écailleuses sortant seules, pour manger et marcher, comme dans beaucoup de Tinéiniens.

La plupart des Chenilles se nourrissent de matières végétales, le plus grand nombre vivent à la lumière du jour, mais certaines espèces se cachent sous les feuilles, dans les crevasses des écorces, etc., pendant le jour et ne sortent de leurs retraites que pendant la nuit ; plusieurs espèces forment des sociétés nombreuses, d'autres, au contraire, vivent isolées.

L'accroissement des Chenilles est très varié, selon les espèces, la nourriture, l'époque de l'année. Certaines espèces se développent rapidement et mangent nuit et jour avec voracité, d'autres Chenilles sont nocturnes ; les Chenilles de seconde éclosion estivale, d'espèce ayant eu une première apparition au printemps, arrivent promptement à toute leur taille ; enfin d'autres espèces écloses à l'arrière-saison, passent l'hiver dans l'engourdissement.

L'accroissement a lieu par des mues en nombre assez variable. La plupart des Hétérocères ont quatre mues, séparées par des périodes d'activité et de voracité qu'on

nomme âges. Ces changements de peau sont une phase critique dans l'existence des Chenilles, beaucoup périssent. Pour cela, elle s'accroche aux objets avec ses pattes et parfois avec des fils de soie, la vieille peau se plisse d'abord, puis se fend le long du dos et la Chenille en retire son corps, d'abord la région antérieure, puis la postérieure, par des efforts souvent pénibles. Elle cesse de manger pendant cette période, qui est parfois mortelle pour elle.

Quand une Chenille est parvenue à son entier développement, elle cesse de manger, comme aux approches d'une mue, ses couleurs se ternissent ou deviennent livides, son corps se raccourcit, sa peau se plisse, et après avoir préparé ou cherché un abri convenable et très varié, elle se dépouille de sa peau, après un état dormant et sans nourriture qui peut durer plusieurs jours et parfois plusieurs mois.

L'état de Nymphe des Lépidoptères est désigné sous le nom de *Chrysalide* ou *Fève*; on y reconnaît déjà nettement la plupart des caractères extérieurs de l'Adulte : on y distingue l'enveloppe de la tête, les yeux, la spiritrompe rabattue sur l'enveloppe du thorax, les pattes symétriquement repliées sur la face abdominale, sur les côtés les ailes dans leurs fourreaux, entre les fourreaux alaires, ceux des pattes, enfin l'enveloppe de l'abdomen composée de neuf segments comme chez l'Adulte.

Chez les Hétérocères, les Chrysalides sont cylindro-coniques, obtuses en avant et s'amincissant régulièrement en arrière, d'une coloration variant du brun noir au brun testacé.

Elles présentent des téguments lisses, parfois rugueux, les bords des anneaux sont parfois garnis de touffes de

poils rudes, l'extrémité postérieure est souvent armée d'une pointe simple ou double recourbée en crochet ou munie de poils raides et courbes servant à la suspension de la Chrysalide de diverses manières.

La durée de l'état de Chrysalide est très variable : celles qui se forment à la fin du printemps ou au début de l'été, et surtout pour les Microlépidoptères à Chrysalides de petite taille donnent l'Insecte parfait après quelques semaines ; au contraire, les Chrysalides formées en automne passent souvent l'hiver et éclosent au printemps, et quelques-unes, cette époque passée, reprennent l'état dormant pendant toute une année, et même pendant plusieurs années.

Les Chrysalides restent à l'air libre, certaines espèces s'entourent d'un Cocon plus ou moins épais, formé de fils de soie continue et entrelacés, réunis par une matière gommeuse ; d'autres espèces, n'ayant pas assez de matière soyeuse, même en y mêlant leurs poils, ajoutent à leur entourage des matières diverses : tantôt entrecroissent entre les feuilles ou les écorces soulevées, ou sous une pierre quelques fils de soie auxquels la Chrysalide est maintenue, plutôt par les crochets de sa pointe anale que par la résistance du tissu ; enfin d'autres espèces encore ne se filent pas de Cocons, et dont les Chrysalides reposent simplement sur le sol ou sont plus ou moins enfoncées en terre. Quand la Chrysalide est parvenue au terme de son évolution, la peau de celle-ci se fend longitudinalement en dessus du corselet et le Papillon agrandit l'orifice en poussant avec sa tête, et parfois en se servant de ses pattes, et abandonne sa prison.

Les éclosions ont généralement lieu dans la matinée.

Le Papillon est d'abord très faible, entièrement mouillé, ses parties externes sont molles. Peu après,

celles-ci s'allongent, s'agitent, se sèchent complètement et ont acquis leur ampleur normale, et le plus ordinairement, en moins d'une demi-heure, le Papillon a successivement étendu, séché toutes ses parties externes, et prend son vol.

Latreille subdivisait les Lépidoptères en trois grands groupes : les Diurnes, les Crépusculaires et les Nocturnes, d'après les époques de la journée où l'on rencontrerait les Adultes à l'état actif ou volant. Il est reconnu aujourd'hui qu'il n'existe pas de caractère net de séparation entre les Crépusculaires et les Nocturnes, car les plus nocturnes des Papillons ne paraissent pas dépasser onze heures du soir dans leur état d'activité, aussi divise-t-on, actuellement, les Lépidoptères en deux grands groupes. Les uns, qui correspondent aux Diurnes de Latreille, sont les *Rhopalocères*, de M. Constant Duméril, comprenant tous les anciens Diurnes, chez lesquels l'antenne se termine par un bouton en forme de massue plus ou moins allongée. Les autres, nommés *Hétérocères*, par M. Boisduval, présentent des antennes de toutes formes, sauf la massue arrondie à sa terminaison, renfermant les anciens Crépusculaires et Nocturnes.

L'Ordre des Lépidoptères est celui qui contient le plus grand nombre d'espèces nuisibles pouvant vivre aux dépens des Rosiers, fort heureusement, un grand nombre de ces espèces sont polyphages, et ne s'attaquent aux Rosiers que dans des cas particuliers et limités. Toutes les espèces décrites sont nocturnes.

HÉTÉROCÈRES

C'est dans ce groupe de Lépidoptères que nous trouvons les espèces les plus nuisibles à l'agriculture et à

l'horticulture. Certains genres offrent des Femelles avec atrophie alaire, chez lesquelles les ailes manquent quelquefois complètement ou sont réduites le plus souvent à des moignons impropres à la fonction du vol; d'autres chez lesquels la spiritrompe est absente, et par suite ne peuvent s'alimenter à l'état parfait.

Les tribus dont nous avons à vous entretenir dans les Macrolépidoptères sont : les Bombyciens, les Attaciens ou Saturniens, les Noctuéliens, les Phaléniens; viennent ensuite : les Microlépidoptères, avec les tribus des Tortriciens, des Tinéiniens, des Pterophoriens.

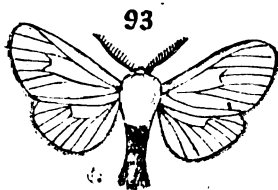
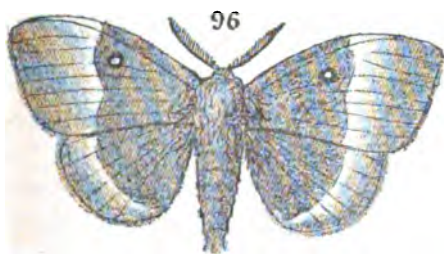
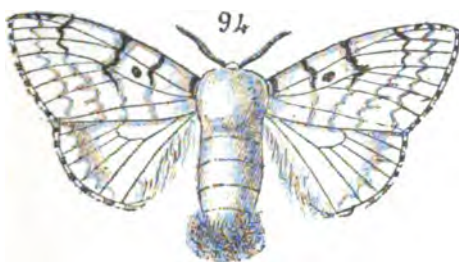
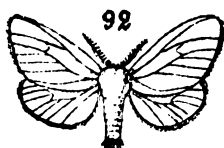
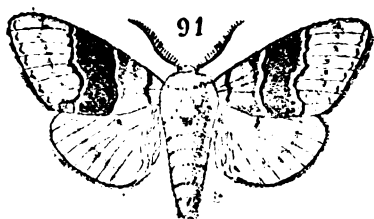
LIPARIDES

Orgyia gonostigma Fabr. — Ochsen., S. V., God. — La Soucieuse.
Bombyx gonostigma L., Esp., Hubn., Scop., de Vill.

Description et mœurs. — *La Soucieuse* d'Engrammelle est un Papillon de 30 à 31 millimètres d'envergure, à spiritrompe nulle. Chez le Mâle (pl. VII, fig 87) les ailes sont toujours bien développées, à demi-inclinées au repos, les antérieures d'un brun marron plus ou moins obscur, avec trois taches orbiculaires cerclées de gris, trois lignes flexueuses, transversales, brun noirâtre, deux lunules blanches, l'une au sommet ou angle apical, précédée d'une double tache oblongue jauneroussâtre, l'autre à l'angle interne de l'aile, le dessous est noirâtre. Les ailes postérieures noires et brunes sur les deux faces, avec des poils cendrés à la base; la frange des quatre ailes est blanchâtre entrecoupée de noir, surtout aux ailes antérieures.

La Femelle (pl. VII, fig. 88) est aptère avec des vestiges d'ailes à peine visibles, à corps très gros et gonflé, cendré et obscur, avec les pattes et les antennes dentées,

(Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie)



L. Benderitter, del.

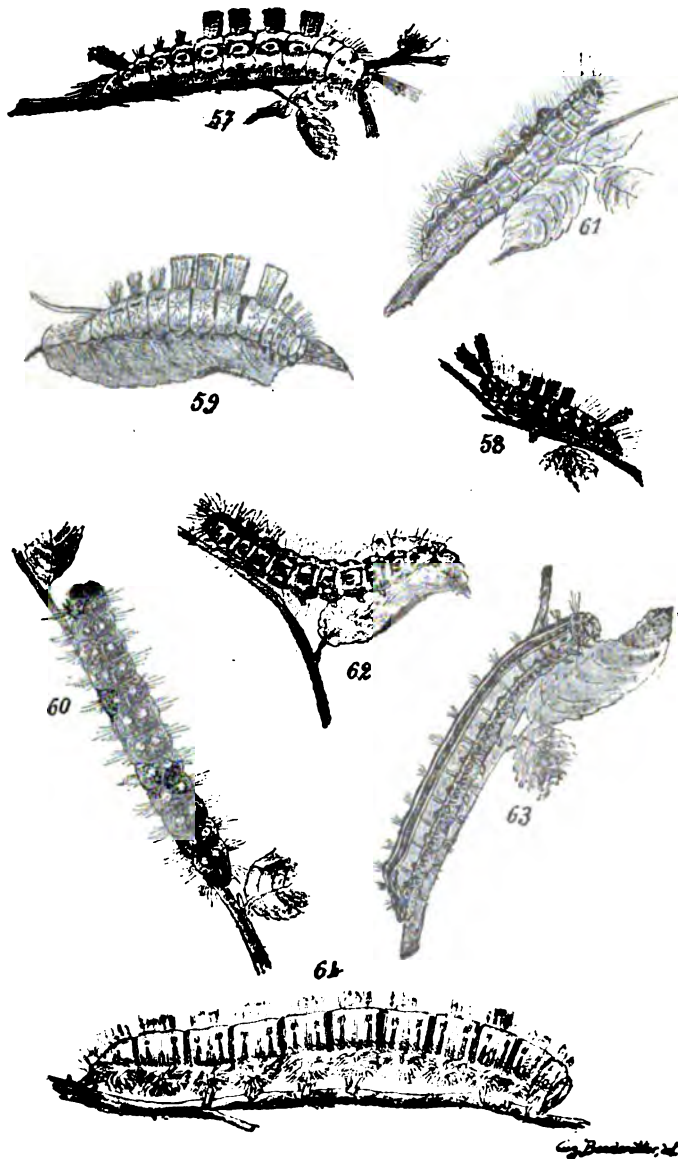
brun jaunâtre, alors que le Mâle est toujours ailé, à corps frêle, avec les antennes courtes, plumeuses ou largement pectinées, brun obscur avec la tige plus pâle.

L'Insecte parfait paraît pour la première fois en mai et juin, pour la seconde génération fin août et en septembre.

La Femelle sort de la Coque, se cramponne à sa surface, c'est là qu'elle est copulée avec le Mâle, et c'est généralement sur la Coque même qu'elle pond un grand nombre d'Œufs ronds, blanc verdâtre, luisant. Étant très visibles, il est facile de les détruire à la main.

La Chenille (pl. IV, fig. 57), très aisée à reconnaître, beaucoup plus forte si elle doit donner une Femelle, elle est garnie de poils disposés, les uns sur le dos, en forme de brosse, les autres en forme de pinceaux aux deux extrémités du corps, dont deux placés latéralement sur le cou et dirigés en avant comme des antennes, et le troisième sur le onzième anneau et dirigé en arrière; la Chenille est d'un jaune terne avec trois bandes noires longitudinales et quatre brosses dorsales d'un roux jaunâtre obscur; tous les anneaux de son corps, à l'exception de ceux où sont les brosses, offrent chacun deux bouquets courts de poils blancs; on remarque de chaque côté des tubercules noirs bordés de jaune, et sur lesquels sont disposés par verticilles des poils grisâtres assez longs, et les stigmates blancs avec le pourtour noir. Les pattes écailleuses brun jaunâtre luisant, les pattes membraneuses verdâtres.

Cette Chenille est essentiellement polyphage, elle se nourrit en mai, juillet, août et septembre des feuilles de plusieurs arbres et arbustes, tels que : le Chêne, le Tilleul, le Peuplier, le Prunier cultivé, le Prunier épineux, l'Aulne, le Pommier, l'Aubépine, la Ronce,



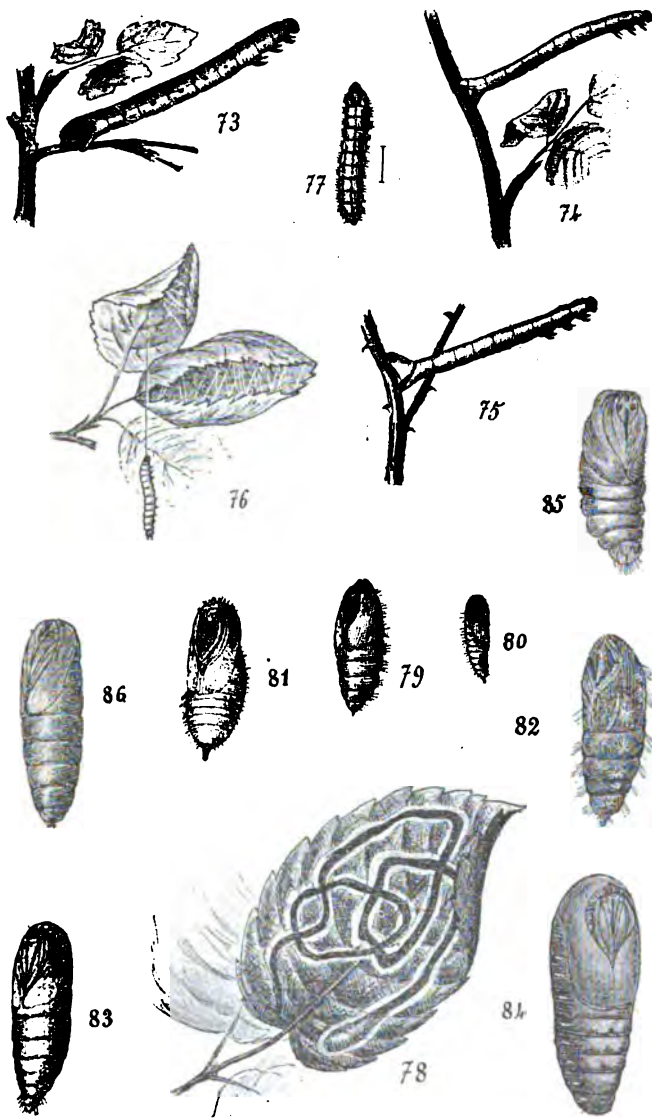
Pl. IV. — LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

l'Églantier, le Framboisier, le Noisetier, et toutes espèces de Rosiers, etc. Elle file une Coque ovale, lâche, d'un jaune pâle un peu grisâtre, entremêlée de poils (pl. VI, fig. 79), placée entre les feuilles ou dans les fentes des écorces. Sa Chrysalide noir brun, avec les incisions jaunâtres et les poils de la couleur de la Coque, les trois anneaux postérieurs dorsaux ont chacun une double tache blanchâtre, et l'an us est terminé par une pointe assez longue, à extrémité bifide.

Les individus de cette espèce hivernent soit en Œufs, soit en Chenilles, soit en Chrysalides. On signale deux parasites de cette Chenille : *Bracon geniculator* Nees, Braconide, et *Eulophus bombycicornis* Rtz., Chalcidite.

Dégâts. — Le Papillon n'est nullement nuisible, il ne prend pas de nourriture. Quand à la Chenille, elle apparaît pendant le mois de mai, et elle broute les feuilles de divers végétaux jusqu'en septembre, elle est moins commune que l'espèce suivante, elle ne fait guère de dégâts sérieux, car elle n'est jamais beaucoup commune en France.

Moyens de destruction. — On peut utiliser l'habitude que possède la Chenille de *La Soucieuse* de se laisser tomber sur le sol quand on secoue les rameaux pour la recueillir à l'aide de l'entonnoir *ad hoc*; de plus, leur taille permet facilement de les voir, et, par suite, de les ramasser pour les détruire. Il en est de même de la Coque chargée d'Œufs, celle-ci étant très visible, il est facile de les détruire à la main.



Lag. Benderitter, del.

LIPARIDES

Orgyia antiqua L., God. Ochsen. — L'Étoilée ou Bombyx antique. — *Bombyx antiqua* L., Fabr., Esp., Hubn., Scop., de Vill.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. VII, fig. 89) est de petite taille, de 26 à 30 millimètres d'envergure, à corps grêle, de la couleur des ailes antérieures d'un fauve roussâtre clair avec deux bandes transverses sinueuses, d'une couleur plus foncée, dont la postérieure plus large est terminée avant l'angle interne par une boucle d'un blanc pur, comparée, par Geoffroy et Engramelle, à une étoile. Frange entrecoupée de points noirâtres. Ailes postérieures jaune roux avec la frange d'un jaune sale, le dessous des quatre ailes entièrement jaune rougeâtre. Antennes d'un brun grisâtre, avec la tige jaunâtre chez le Mâle; antennes et pattes cendrées chez la Femelle.

La Femelle (pl. VII, fig. 90) est bien différente du Mâle en ce qu'elle n'a que des moignons d'ailes à peine visibles, et ressemble à une Araignée de grosseur moyenne, de teinte jaune grisâtre.

L'Insecte parfait paraît en juin, pour la première époque, mais plusieurs générations se succèdent à partir du mois de juillet jusqu'en octobre, il est alors très commun. Certaines années, cette espèce est tellement commune qu'elle devient un véritable fléau. Les Œufs de la dernière génération passent l'hiver et éclosent en mai.

La Chenille (pl. IV, fig. 58) est gris cendré, gris bleuâtre pâle ou même parfois blanchâtre, avec des poils

grisâtres en aigrettes entremêlés de poils noirâtres implantés sur des tubercules rouges. Le premier anneau offre de chaque côté un long faisceau de poils inégaux (cornes) dirigés en avant ; le cinquième anneau offre un faisceau semblable, mais dirigé en arrière ; une brosse jaune, grise, blanche, parfois rousse ou noirâtre se trouve sur chacun des quatrième, cinquième, sixième et septième anneaux ; entre chaque brosse, le dos porte des incisions très noires ; le fond devient plus obscur et porte, sur chaque anneau, deux tubercules rouges, depuis la dernière brosse jusqu'à la queue, formant une bande demi-circulaire ; une bande semblable se trouve aussi sur chacun des premiers anneaux ; une rangée de tubercules rouges, supportant de petites aigrettes noirâtres, se trouve sur chaque côté. Toutes les pattes sont jaunâtres et le ventre d'une couleur livide.

Cette Chenille polyphage vit, de mai en octobre, sur une infinité d'arbres et d'arbustes : Chêne, Pommier, Prunier, Abricotier, etc., elle est très commune en automne sur les Rosiers.

A l'époque de la Nymphose, elle file entre les feuilles ou dans les gerçures des écorces, une Coque ovale, tantôt blanc grisâtre, tantôt gris jaunâtre, molle, entremêlée de poils ; sa Chrysalide (pl. VI, fig. 80) est noir brun luisant, avec les incisions ferrugineuses et des poils cendrés ; elle a une tache blanchâtre sur le dos de chacun des trois anneaux antérieurs, et l'anوس est terminé par une pointe aiguë. Sa Nymphose a lieu aux mêmes époques que celle de l'*Orgya gonostigma* Fabr.

Dégâts. — La Chenille de l'Orgye antique est essentiellement polyphage et tellement commune qu'elle devient parfois un véritable fléau pour les arbres fores-

tiers et fruitiers et les Rosiers. L'Insecte parfait est commun partout, il vole au soleil de juin en octobre.

Moyens de destruction. — Surveiller avec soin les arbustes, et recueillir les Chenilles vivant à découvert sur les rameaux et les feuilles des Rosiers, en secouant les pieds attaqués au-dessus d'un entonnoir *ad hoc*, ou d'un parapluie renversé, puis les détruire. On peut aussi employer, pour détruire les Chenilles vivant à découvert, la préparation suivante, expérimentée par les soins de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure, et inscrite dans le Bulletin du 1^{er} trimestre de 1894 (séance du 3 avril).

PRÉPARATION POUR LA DESTRUCTION DES CHENILLES :

Polysulfure de potassium.....	50 grammes.
Savon mou de potasse.....	100 —
Nicotine ou jus de tabac (des manufactures)	200 —
Alcool méthylique ou Esprit de bois....	250 —
Eau.....	10 litres.

La pulvérisation sera pratiquée le soir, de bas en haut, au moyen d'une seringue de jardin ou d'un pulvérisateur à boule. Le lendemain matin, seringuer les arbustes avec de l'eau simple, à la température ordinaire. Répéter cette opération si cela est nécessaire.

Pour la destruction des Chrysalides, il convient de faire des labours mensuels peu profonds (5 à 12 centimètres), de novembre à mars, selon l'importance de la culture, ou simplement de bêcher le pied des Rosiers; parfois il suffit de râcler le sol pour ramener à la surface un grand nombre de Chrysalides enterrées, et les exposer ainsi à être dévorées par les Oiseaux, ou détruites par les intempéries.

LIPARIDES

Dasychira fascelina L., Fab., Esp., God. — La Patte étendue agate de Geer; le Bombyx porte-brosse de Godart. — *D. medicaginis* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle, de 40 millimètres d'envergure, a le corps grêle et les antennes courtes, pectinées, les ailes supérieures oblongues, d'un gris blanchâtre le long de la côte, d'un gris cendré sur le reste de la surface, avec trois lignes transverses, ondulées et noires; entremêlées d'atomes orangés, des ailes inférieures d'un gris cendré pâle, souvent sans taches, et quelquefois avec une lunule centrale et une bande postérieure légèrement obscures. Abdomen terminé par une brosse de poils. Il vole quelquefois pendant le jour, à la fin de juillet et en août, pour trouver la Femelle. Celle-ci est plus grande avec les antennes courtes, dentées, elle a les mêmes dessins que le Mâle et a en outre l'extrémité de l'abdomen garni d'un bourrelet laineux et plus foncé que le corps. Pattes antérieures étendues en avant dans le repos, dans les deux sexes, très velues chez la Femelle.

L'Insecte parfait paraît en août, il n'est pas rare dans une grande partie de la France.

La Chenille est pourvue de brosses comme celle des *Orgya*, mais elle est dépourvue des deux faisceaux de poils en forme d'antennes, avec les incisions du dos d'un noir de velours et 4 brosses de poils serrés jaunes ou blanchâtres sur les anneaux du milieu et d'un pinceau rougeâtre sur le onzième anneau.

Elle ressemble beaucoup pour la forme à celle de l'espèce suivante; elle se trouve en mai et au commencement de juin principalement sur le Genêt, et aussi sur

le Prunellier, l'Aubépiné, etc.; on prétend aussi qu'elle peut vivre sur les Rosiers.

La Nymphose a lieu dans une Coque blanchâtre, molle, entremêlée de poils.

Cette espèce est moins commune que l'espèce suivante.

Dégâts. — Cette Chenille est polyphage, et ses dégâts sont peu considérables sur les Rosiers. Comme chez les autres Bombyciens, les Insectes adultes ne se posent presque jamais sur les fleurs, ne possédant qu'une spirित्रомpe rudimentaire, ils vivent peu longtemps et sans nourriture.

Moyens de destruction. — Détruire les Chenilles, parasites des Rosiers, en secouant les arbustes attaqués au-dessus d'un parapluie renversé, les recueillir et les écraser; ce moyen de destruction manuelle est encore le plus efficace dans la plupart des cas.

Pour les Chrysalides, suivre les conseils indiqués contre celles de l'*Orgya antiqua* L.

LIPARIDES

Dasychira pudibunda L., Fabr., Esp., God., Scop., de Vill. — La Patte étendue de Geoffroy et d'Engram. — La *Dasychira pudibonde*. — *D. juglandis* Hubn. — *Orgya pudibunda* Ochsen.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. VII, fig. 91), de 48 à 58 millimètres d'envergure, a le corps grêle, d'un gris blanchâtre, les antennes courtes avec les barbes roussâtres, les ailes supérieures oblongues, d'un gris blanc nuancé de gris brun avec une bande d'un gris brun, plus ou moins bien marquée au milieu, et 4 lignes transverses ondulées et une série marginale de points plus ou moins bien mar-

qués d'un brun noirâtre; l'espace médian forme en outre une bande d'un gris brun; les ailes inférieures blanchâtres, avec une bande brunâtre très nuageuse, toujours mieux marquée vers l'angle anal, le dessous des quatre ailes du même ton que le dessus des inférieures, avec un point central et une bande postérieure noirâtres.

La femelle est beaucoup plus grande, avec les ailes blanchâtres, semées de petits points d'un gris brun avec les bandes transversales bien marquées et tout l'espace médian plus foncé.

L'Insecte parfait est commun dans toute la France, d'avril à juin, dans les jardins et dans les vergers, etc.

La Chenille (pl. IV, fig. 59) est très jolie, d'un vert plus ou moins jaunâtre, ou brune avec les 2^e, 3^e et 4^e incisions du dos d'un beau noir de velours, et 4 brosses de poils serrés, d'égale longueur, d'un jaune citron ou blanc sur les anneaux du milieu; chacun des autres anneaux porte sur le dos un faisceau de poils jaunes, mais moins serrés et plus courts que les brosses et plus ou moins divergents, et un pinceau de poils roses ou violacés, incliné en arrière, qu'elle porte sur le 11^e anneau; toutes les pattes ont l'extrémité rougeâtre et le ventre est noir. Les stigmates sont blancs avec le pourtour noir. La tête est assez grosse, très convexe, d'un vert jaunâtre, est marquée, sur chaque côté, d'un point ferrugineux et au centre d'une sorte de dépression en V renversé.

Cette Chenille se roule fortement quand on y touche. On la trouve du milieu d'août au milieu d'octobre, mais plus communément à l'arrière-saison sur beaucoup d'arbres forestiers et fruitiers: sur le Chêne, l'Orme, le Charme, le Peuplier, le Noyer, le Hêtre, le Bouleau, le

Saule, le Pommier, le Poirier, le Noisetier, et quelquefois sur les Rosiers.

Parvenue à toute sa taille, elle se file, entre les feuilles ou dans les bifurcations des branches de l'arbre qui l'a nourrie, une Coque légère, ovoïde, d'une jolie soie blanche entremêlée de quelques poils; la Chrysalide (pl. VI, fig. 81), cylindro-conique, courte, d'un noir brun luisant, avec les incisions plus claires, les anneaux postérieurs velus et rugueux, et l'anus terminé par une pointe épaisse, à l'extrémité de laquelle sont des poils roussâtres. Elle passe l'hiver et l'Insecte parfait n'en sort qu'en avril-mai de l'année suivante.

Ratzeburg et L. Kirchner signalent 13 Parasites différents des Œufs et de la Chrysalide de ce Papillon commun.

Dégâts. — Cette Chenille est essentiellement polyphage, et, bien que commune, ses dégâts sur les Rosiers sont limités. Les Insectes adultes n'ayant qu'une spirित्रомpe rudimentaire vivent sans nourriture et ne sont nullement nuisibles.

Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre les *Orgya*.

LIPARIDES

Liparis auriflua Ochsen., Bdv., S.-V. — La Phalène blanche à cul jaune d'Engram., l'Arctie cul doré de Latreille, *Bombyx auriflua*, *Liparis doré* ou le Cul doré. — *Bombyx auriflua* Fabr., Hubn., de Vill. — *Bombyx chrysorrhæa* Esp. — *Ocneria auriflua* H.-S. — *Liparis similis* Fuessly. — *Porthesia auriflua* Steph.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. VII, fig. 92), de 30 à 33 millimètres d'envergure, a le corps entièrement blanc, avec la région anale couverte de

poils d'un jaune doré qui, dans la Femelle, recouvriront ses Œufs jaunes ; les ailes d'un blanc plus pur et plus brillant que dans l'espèce suivante, les supérieures sensiblement plus arquées à la côte et ayant toujours un ou deux points noirâtres sur le bord interne, qui est entouré de franges très développées.

L'Insecte parfait paraît fin de juillet, il vole le soir, il est commun par toute la France.

Les Chenilles éclosent en septembre et se trouvent réunies sous une toile commune et y subissent une première mue. Les Chenilles à leur taille adulte se métamorphosent fin de juin, elles se dispersent avant le début de l'hiver : et chacune cherche isolément un abri et s'entoure d'une Coque blanche. Elle reste environ trois semaines à l'état de Chrysalide.

Cette Chenille (pl. IV, fig. 60) ressemble beaucoup à celle de *Liparis chrysorrhœa* L., mais ses couleurs sont plus vives. Sa livrée est brun-noir avec des poils gris-noirâtre ; deux rangées de taches blanc pur, pulvérulentes, se remarquent sur le dos, à partir du premier anneau, entre elles une double ligne rouge vif commençant au deuxième anneau et se dilate en croissant sur le quatrième anneau, lequel ainsi que le cinquième relevé en une bosse charnue dont la sommité est blanche entre les deux lignes rouges, deux petites taches rouges, légèrement rétractiles se trouvent sur le neuvième et le dixième anneau ; les tubercules qui avoisinent les pattes sont ferrugineux et entourés de rouge, reliés par une raie latérale rouge. La tête est plus noire que dans l'espèce suivante, et le premier anneau offre trois traits jaunes longitudinaux et parallèles.

Cette Chenille est commune, elle attaque divers arbres et arbustes des bois : le Chêne, le Bouleau, le

Charme, le Saule, le Peuplier, et notamment les Prunelliers, les Aubépines, etc.

La Chrysalide est noirâtre, recouverte d'un duvet jaune avec les incisions de l'abdomen un peu ferrugineuses et le dernier des anneaux d'un jaune plus clair; elle est renfermée dans une Coque molle et blanchâtre, placée dans les fissures des écorces et dans les bifurcations des rameaux.

Dégâts. — Cette Chenille est peu nuisible, sauf des cas exceptionnels, car elle vit solitaire en mai et juin, elle ravage principalement les bois et les haies d'Aubépines, mais elle a une prédilection marquée pour les Rosiers.

Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre les *Orgya*.

LIPARIDES

Liparis chrysorrhæa Ochsen. — La Phalène blanche à cul brun de Geoffroy et d'Engram.; l'Arctie queue d'or de Latreille. — *Bombyx chrysorrhæa* L., Fabr., Hubn., Scop., de Vill., God. — *Bombyx auriflua* Esp.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. VII, fig. 93) a 30 à 33 millimètres d'envergure. Son corps est entièrement blanc, avec les quatre derniers anneaux de l'abdomen d'un brun obscur et le pourtour de l'anus garni d'une bourre de poils d'un fauve ferrugineux, très développé chez la Femelle et lui servant à recouvrir ses Œufs. Les antennes sont pectinées ou garnies de bandes roussâtres. Les ailes sont d'un blanc luisant, ordinairement sans taches, quelquefois avec un ou deux points noirâtres vers le bord interne des ailes supérieures. L'Insecte éclôt le soir, en juillet-août, il vole le soir et cherche à s'accoupler. La Femelle reste immobile contre

une branche ou sur une feuille et le Mâle s'approche d'elle en voltigeant. Après l'accouplement, la Femelle dépose bientôt des Œufs roses en longs tas oblongs, qu'elle recouvre de poils arrachés à son bourrelet abdominal, à l'extrémité des branches et sous les feuilles de divers arbres ou arbustes, de sorte qu'il en résulte ce qu'on appelle la *petite éponge*.

Les poils de la bourre anale peuvent pénétrer dans la peau, si l'on touche ces tas d'Œufs, et causer de vives démangeaisons.

La Chenille est extrêmement commune, elle éclôt dans la fin d'août ou dans les premiers jours de septembre et, aussitôt née, elle dévore les feuilles les plus voisines, et elle enveloppe quelques feuilles (dont elle ronge seulement le parenchyme) sous une toile soyeuse divisée en autant de cellules qu'il y a d'individus dans la colonie. Après une première mue, quand les atteintes du froid commencent à se faire sentir, ces Chenilles gagnent le sommet des branches pour hiverner et filent d'épaisses toiles en commun, dans lesquelles elles s'abritent en y englobant des feuilles et ne deviennent adultes qu'au printemps. En mai et juin, la Chenille a le corps (pl. IV, fig. 71) d'un brun noirâtre, avec six rangées de tubercules noirs surmontés de poils roussâtres, en aigrette.

La tête est luisante et d'un brun noirâtre, le dos porte, à partir du troisième anneau jusqu'au onzième inclusivement, deux rangées de taches blanches, bordées de chaque côté par un petit pinceau brunâtre; une tache rouge cinabre, avec deux petits faisceaux de poils roux courts, se trouve sur les neuvième et dixième, parfois septième et huitième anneaux, ces taches sont vésiculeuses et rétractiles. Les pattes écailleuses sont fauves

avec leur extrémité noirâtre, et les pattes membraneuses sont noirâtres avec l'extrémité fauve.

A l'automne, les Chenilles de cette espèce rongent seulement le parenchyme des feuilles, se retirent le soir, et par la pluie, ou si la température se refroidit, sous leur tente qu'elles quittent et reconstruisent sur une nouvelle branche, après avoir dépouillé de feuilles la première branche par elle attaquée. Elles quittent définitivement leur toile après leur dernière mue, et se répandent sur toute la surface de l'arbre. La métamorphose a lieu fin de mai-juin dans une Coque molle et serrée, grisâtre, entremêlée de quelques poils, placée entre les feuilles ou dans les bifurcations des branches. Elles reparaissent à la fin d'août, en septembre, en octobre, et recommencent leurs ravages jusqu'à l'hiver. La Chrysalide est entièrement noir-brun, avec les anneaux bosselés et parsemés d'un duvet roussâtre, son anus finit par une pointe conique à l'extrémité de laquelle il y a une petite houppe de crochets ferrugineux.

Dégâts. — Les petites Chenilles sociales de septembre et octobre sont bien moins nuisibles que les Chenilles isolées et bien développées du printemps. Celles-ci, par leur nombre et leur voracité sont, en certaines années, tellement abondantes partout qu'on la surnommée la *Commune*, qu'elles sont un véritable fléau pour les bois, les vergers et les jardins; trop souvent elles ne laissent pas une seule feuille avant l'époque de leur métamorphose, à la fin de juin, et périssent par myriades, faute de nourriture après avoir saccagé des cantons tout entiers.

A l'époque des mues, les poils de la Chenille du *I. chrysorhæa* L. se détachent avec une grande facilité

et lorsqu'ils s'introduisent sous l'épiderme causent une rubéfaction douloureuse accompagnée de prurit.

La propriété urticante des poils de la Chenille empêche les Oiseaux de les avaler, sauf le Coucou et quelques espèces de Mésanges, dont la muqueuse stomacale peut supporter les Chenilles, ces Oiseaux poussés par la faim, percent en hiver les toiles d'abri pour y chercher les jeunes Chenilles; ce n'est là qu'un secours peu efficace contre les légions de ces Chenilles; aussi, grâce à de nombreux parasites très féconds et aussi aux intempéries climatiques, elles deviennent parfois très rares pendant plusieurs années consécutives.

Parmi les parasites on cite le *Pimpla instigator* Grav. — Ichneumonide.

Elles ravagent tous les arbres forestiers, sauf les Conifères, les arbres d'ornement, les arbres fruitiers de toute sorte, les haies et aussi les jardins qu'elles dépouillent de leur feuillage.

Moyens de destruction. — Les premiers nids de septembre sont très faciles à voir, dès que l'on aperçoit un paquet de feuilles desséchées au milieu du feuillage vert d'un arbre ou d'un arbuste, on devra le détacher pour le brûler; les feuilles desséchées en hiver ne tombent pas avec les autres et aident aussi à voir les toiles à détruire. C'est spécialement contre cette espèce nuisible que fut faite la loi sur l'échenillage, du 15 mars 1796, objet d'arrêtés préfectoraux annuels. Elle oblige les propriétaires, fermiers et locataires de terrains, d'écheniller les arbres, haies et buissons qui sont dans les lits terrains, ainsi que ceux qui bordent les grandes routes et les chemins vicinaux; il leur est enjoint de brûler sur-le-champ les bourses et toiles venant des dits arbres, haies et buissons, en prenant les précautions néces-

saires pour éviter le danger du feu. La loi prescrit d'avoir terminé l'échenillage au 15 mars, et ordonne aux maires et adjoints d'y faire procéder d'office aux frais des propriétaires, etc., négligents. Cette loi ne concerne que les espèces qui passent l'hiver dans des bourses ou toiles soyeuses, elle ne peut atteindre les espèces qui éclosent au printemps et vivent sur les feuilles, soit à nu, soit sous des toiles formées après le 15 mars, comme les Chenilles de *Liparis dispar* L., et *Bombyx neustria* L., etc. L'insuffisance de cette loi bien trop spéciale à l'échenillage et surtout l'absence presque complète de police rurale l'ont fait tomber en désuétude. C'est donc à l'automne qu'il faut détruire les nids de *Liparis chrysorrhœa* L., au lieu d'attendre au printemps, ou dans les jours les plus froids ou les plus brumeux de décembre et de janvier, ainsi que l'ordonne la loi sur l'échenillage, car en février il y a des journées de soleil assez chaud pour dissiper l'engourdissement des jeunes Chenilles et les plus vives sortent des toiles et abris. Si on laisse les Chenilles passer l'hiver dans leur nid, dès que les arbres de tous genres commenceront à avoir quelques feuilles et à fleurir, elles sortent de leur retraite et dévorent tout ce qui se trouve dans le voisinage de leur habitation. Les paquets de soie où vivent les Chenilles de *L. chrysorrhœa* L. doivent être coupées au sécateur quand ces Chenilles sont très jeunes; lorsqu'elles ont subi plusieurs mues, elles se dispersent et ne rentrent plus au nid, de sorte que l'on n'enlèverait plus que des bourses vides. Il est indispensable de ramasser dans des sacs toutes les bourses coupées et de les brûler avec soin; quand on les laisse sur le sol les Chenilles remontent aux arbres. Outre la destruction des nids, si l'on rencontre une Femelle laissant traîner après

elle sur les feuilles un petit amas de poils fauves faciles à distinguer par sa couleur qui tranche avec celle du tronc ou de la branche sur laquelle ils sont collés, il faut détruire ce paquet d'œufs avec soin ; c'est une colonie de Chenilles de moins. Dans les soirées de juillet et d'août, il est bon d'allumer des lanternes-pièges que l'on enduit de glu, les Papillons sont attirés par la flamme et viennent s'y brûler ou se prendre dans la glu. Une disposition très simple imaginée par M. Bénard, ingénieur-constructeur à Paris, consiste en une lampe à verrine qu'entoure une carcasse en fils de fer galvanisés que l'on enduit de glu.

La Lanterne à Papillons du docteur Dufour, de Lausanne, se compose d'une carcasse en fer-blanc, au centre de laquelle brûle une bougie. Cette carcasse repose sur une plaque de fer-blanc dont les bords sont relevés ; une douille placée en dessous permet de la placer sur un piquet.

Autour de la carcasse, on roule un papier enduit de glu qui protège la flamme sans trop atténuer son éclat et retient les Papillons qui viennent s'y poser. Le fond de la plaque de fer-blanc est garni de glu dont le docteur Dufour donne la formule suivante :

Poix blanche.....	1 kilogramme
Térébenthine	500 grammes
Huile de lin	500 —
Huile d'olive	600 —

Cette préparation est plus économique que la glu ordinaire.

On peut aussi employer l'appareil agglutinatif, il consiste en une plaque de fer-blanc très léger, de 25 X 30 centimètres, emmanchée dans une poignée de bois et enduite sur une face de glu ou d'un mélange agglutinatif.

En frappant le soir chaque tige de Rosier à l'aide d'un bâton, les Papillons s'envolent et se fixent dans la glu.

Contre les Chenilles, on peut employer la préparation pour la destruction des Chenilles dont la formule est indiquée aux moyens de destruction de l'*Orgyia antiqua* L.

LIPARIDES

Bombyx dispar L., Fabr., Esp., Hubn., Scop., de Vill., God. — *Bombyx disparate*. — Le Zigzag de Geoffroy et Engram. — *Liparis dispar* Ochsen., Bdv. — *Ocneria dispar* H. S., Herr., Sch.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle a 43 mill. d'envergure, le corps est d'un brun sale avec une tache noire sur les quatre derniers anneaux de l'abdomen; antennes fortement pectinées, d'un gris brun avec la tige blanchâtre, ailes supérieures d'un gris cendré ou brunâtre à la base et à l'extrémité, d'un gris plus ou moins blanchâtre au milieu, avec quatre lignes noirâtre, transverses en zigzag et des points noirs sur le bord; la cellule discoïdale fermée par une lunule noire. Ailes inférieures d'un brun sale, avec le bord postérieur plus obscur et la frange blanchâtre un peu entrecoupée de brun. Le dessous des quatre ailes est moins foncé que le dessus des inférieures.

La Femelle beaucoup plus grande (pl. VII, fig. 94) (on trouve parfois des Mâles de grande taille et de la teinte de la Femelle), ayant les antennes noires et le corps très volumineux, duveteux, d'un blanc jaunâtre antérieurement et d'un gris brun postérieurement, l'abdomen se termine par une sorte de coussinet velu en forme de mamelon brun foncé; les ailes disposées en forme de toit, d'un blanc grisâtre ou légèrement jau-

nâtre, avec les mêmes dessins moins foncés que le Mâle. Cette extrême différence qui existe dans le facies des deux sexes lui a fait donner le nom de disparate.

La Chenille (pl. IV, fig. 62) est d'un brun noirâtre, finement réticulé de gris cendré ou jaunâtre, avec quatre rangées de tubercules, dont deux dorsales et deux latérales. Les tubercules du dos des cinq premiers anneaux sont blancs et piquetés de noir ; tous les autres sont d'un rouge ferrugineux ; sur chacun d'eux sont implantés par verticilles des poils égaux assez raides, les uns noirs, les autres roussâtres. Les deux tubercules placés sur le bord antérieur du premier anneau sont surmontés de poils plus longs que les autres, et disposés de manière à simuler une oreille de chaque côté de la tête. Celle-ci est grosse, réticulée de gris sur un fond brun et marquée dans son milieu d'une tache jaunâtre triangulaire. Le ventre est d'un gris obscur, les pattes sont d'un fauve foncé luisant et les stigmates à peine distincts. Ces Chenilles occasionnent, lorsqu'on les touche sans précaution, des démangeaisons assez vives chez les personnes qui ont la peau délicate.

Les forestiers connaissent bien cette espèce par les dommages considérables que causent les Chenilles et l'appellent *Bombyx disparate* ou simplement le *Bombyx*.

En France, le *Liparis dispar.* L. est extrêmement commun partout, en juillet et août, dans les haies, les bois, même les plus petits et les jardins où la Chenille, très grosse et très vorace chez les sujets femelles, est un fléau pour les arbres forestiers et fruitiers, elle se trouve accidentellement sur les Rosiers.

Elle est moins commune dans le Midi que dans le Nord et le Centre de la France, elle est à peine connue dans les pays de montagne.

Il y a une grande disproportion de taille entre les deux sexes, car on rencontre parmi les Femelles des individus qui équivalent en poids au moins à 5 ou 6 Mâles. Le Mâle vole rapidement à l'ardeur du soleil, venant de très loin chercher la Femelle; celle-ci, lente, très paresseuse, ne vole jamais à cause de son énorme abdomen gonflé d'Œufs, et reste appliquée sur le tronc des arbres ou les rameaux des arbustes où elle est née. Souvent on trouve les deux Insectes en accouplement, les corps sur la même ligne, têtes opposées, le Mâle en grande partie caché sous les ailes en toit de la Femelle. Celle-ci commence, ainsi que les Femelles des *Liparis auriflua* L., et *chrysorrhœa* L., par étendre une couche de mucus à laquelle se fixe la couche inférieure de l'éponge qu'elle arrache à son coussinet anal. Elle dépose par dessus simultanément ses Œufs, d'un gris luisant un peu rosé, puis une nouvelle couche de poils roux et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle ait formé une masse sans forme précise, ressemblant à un tampon ovale d'amadou fixé sur les troncs des Tilleuls, des Chênes, des Ormes, des Peupliers, des arbres fruitiers, accidentellement à un mur ou à quelque objet analogue, mais toujours bien abrité.

Le Mâle meurt après l'accouplement et la Femelle tombe à terre ou demeure parfois fixée et morte sur la petite éponge, aussitôt sa ponte terminée. Ces Œufs passent l'hiver sous cet abri et la Chenille éclôt en mai, elle a atteint toute sa grosseur en juillet, alors elle ne tarde pas à se métamorphoser; elle se retire à cet effet, soit dans une crevasse du tronc de l'arbre sur lequel elle a vécu, soit sous une corniche de mur où elle s'enveloppe d'un léger réseau grisâtre, constitué seulement par quelques fils qui souvent se rompent au moment où elle

se transforme, de sorte que sa Chrysalide n'est plus retenue que par la queue.

Cette Chrysalide (pl. VI, fig. 82) est brun-noirâtre avec les incisions de l'abdomen plus claires et les anneaux garnis de petits bouquets de poils jaune-roussâtre, disposés en forme d'étoile, son extrémité postérieure finit en une pointe large que terminent deux faisceaux de petits crochets ferrugineux.

L'Insecte parfait éclôt 15 à 20 jours après et paraît depuis la fin de juillet jusqu'à la mi-août.

Dégâts. — La Chenille du *Liparis dispar* L. vit sur presque toute espèce d'arbre, et, comme elle est aussi commune que vorace, elle cause souvent les plus grands ravages dans les plantations d'arbres fruitiers, comme dans les parcs et forêts; en 1889, M. J. Fallou a eu une corbeille de Rosiers entièrement dépouillés de leurs feuilles par ces Chenilles.

Les Mâles et les Femelles adultes, munis d'une spiri-trompe nulle, doivent se nourrir de l'air du temps, car il leur est impossible de prendre le moindre aliment.

Moyens de destruction. — On ne doit négliger aucun moyen de détruire cette Chenille. Le plus efficace est de couvrir au pinceau d'une couche épaisse de goudron de houille les plaques d'Œufs, ou d'enlever avec soin avec un râcloir, pendant l'hiver, les paquets ou traînées d'Œufs que la Femelle a déposés contre les troncs d'arbres et quelquefois contre les murs de clôture, et d'éviter qu'il ne tombe des Œufs qui donneraient des Chenilles, de les recueillir sur un papier ou sur une planchette, et de les brûler par petites masses seulement, car ils éclatent avec fracas. Ces paquets sont très faciles à découvrir, étant recouverts d'une espèce de bourre soyeuse d'un jaune roussâtre qui tranche avec la couleur du tronc

de l'arbre sur lequel ils sont collés. Il convient de ne pas chercher à les écraser sur place, parce qu'ils sont durs et qu'on les enfonce dans le feutrage élastique au lieu de les écraser. En répétant plusieurs années de suite cette opération, on parviendra à réduire singulièrement le nombre des individus de cette espèce aussi nuisible, et par conséquent à rendre ses dégâts insensibles, car en détruisant un paquet d'Œufs, on donne la mort au moins à 500 Chenilles.

Il faut faire la chasse aux Insectes parfaits et notamment aux Femelles et les tuer.

BOMBYCIDES

Bombyx neustria L., Fabr., Esp., Hubn., Ochsen., God., de Vill. — Le Bombyx à livrée ou neustrien. — La Livrée de Réaumur, Geoffroy, Engr. — *Gastropacha neustria* Ochsen.

Description et mœurs. — Le Papillon, de 25 à 28 mill. d'envergure, offre ordinairement deux variétés bien tranchées, dans celle que l'on rencontre fréquemment, les ailes sont d'un roux ferrugineux, avec deux lignes blanchâtres, transversales et un peu arquées aux supérieures et une ligne peu apparente sur le milieu des inférieures. Dans l'autre variété, les ailes sont d'un fauve terne, les antérieures traversées par deux lignes brunes; dans les deux variétés, la frange est blanche et régulièrement entrecoupée de brun, le corps est de la couleur des ailes, et les antennes à tige jaunâtre et à barbes brunes.

La Femelle (pl. VII, fig. 95) est toujours plus grande que le Mâle, d'un ton plus terne, avec une bande médiane d'un brun plus ou moins rougeâtre.

Le nom de *Livrée* lui a été donné d'après les bandes diversement colorées de la Chenille, et formant comme des galons de livrée sur toute la surface de son corps.

Il éclôt vers le commencement de juillet, il est commun partout en juillet et août. La Femelle, après l'accouplement, dépose ses Œufs en spirale très serrée et régulière autour des petites branches des arbres fruitiers, des arbustes, des Rosiers, etc., par ponte de 4 ou 500, collés par une substance brunâtre, très dure et insoluble dans l'eau, formant les *bagues* ou anneaux si connus des horticulteurs et des forestiers. Ces bagues ou bracelets d'Œufs, parfois de plus de 3 centimètres de largeur, résistent aux froids les plus rigoureux, passent l'hiver et n'éclosent qu'au printemps, au moment de l'évolution des bourgeons. Les bracelets d'Œufs sont très adhérents au rameau et on ne peut les détacher qu'à l'aide d'un couteau.

Ces Œufs sont très durs, d'un blanc grisâtre; ils ont presque la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée à arêtes arrondies; dans le centre, on aperçoit un bourrelet arrondi, circulaire, saillant, et dans le milieu duquel on distingue les micropyles d'un brun roux.

La Chenille du *Bombyx neustria* L. (pl. IV, fig. 63) a le corps noirâtre, très peu velu, garni de poils rousâtres, la tête est bleu centré, marqué de deux points noirs ainsi que le premier anneau du corps; une raie blanche très étroite s'étend sur le milieu du dos, et sur les côtés existent trois bandes d'un roux fauve bordées de noir, dont les deux supérieures sont séparées de la troisième par une raie plus large d'un bleu cendré et marquée d'un point noir sur chaque anneau. Les stigmates sont bruns et placés immédiatement au-dessous de la troisième bande sur un fond d'un gris bleuâtre. Le

onzième anneau offre une petite éminence bifide noire, partagée par la raie blanche dont il a été parlé plus haut. Toutes les pattes sont d'un gris noirâtre foncé, avec les couronnes des pattes membraneuses d'un blanc sale. Le ventre est noirâtre et offre sur chaque segment une tache plus foncée.

A l'état jeune, les Chenilles se déplacent sans cesse afin d'explorer les environs pour revenir ensuite au point de départ; jusqu'à l'âge adulte, elles vivent en sociétés nombreuses, abritées sous une toile commune de soie légère; lorsqu'elles ont épuisé toutes les provisions de feuilles enveloppées dans leurs toiles, elles passent à d'autres organes foliacés, se construisent au-dessus de nouvelles toiles et dévorent ainsi toutes les feuilles de l'arbre ou de l'arbuste. A certaines heures, elles quittent cette toile pour se réunir toutes au soleil, dans l'enfourchure des arbres. Après la dernière mue, les sociétés se dispersent sur les branches et dévorent successivement les feuilles et les fleurs qui sont sur leur passage; et, en juin, chaque Chenille se file, entre les feuilles, à l'abri des murs, par terre, dans les débris, etc., une Coque molle, ovale blanche, composée d'un double tissu, dont le premier est fort lâche et le second plus serré; elle est enduite intérieurement d'une espèce de bouillie qui sèche promptement et forme à la surface extérieure une poussière ressemblant par sa couleur à de la fleur de soufre.

La Chrysalide (pl. VI, fig. 84) est brun noir, saupoudrée de cette même poussière jaune, les anneaux et les deux extrémités garnies de cils roussâtres, et la partie postérieure, brusquement atténuée, se termine par une pointe allongée ou obtuse.

Plusieurs Diptères déposent leurs Œufs dans le corps

des Chenilles du *Bombyx neustria* L. et anéantissent ainsi un grand nombre de ces Insectes nuisibles.

Dégâts. — Cette Chenille polyphage est très commune, elle vit sur presque tous les arbres; mais elle préfère les arbres fruitiers qu'elle dépouille souvent de toutes leurs feuilles; elle se trouve parfois sur les Rosiers, qu'elle prive rapidement de la presque totalité de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — Ces Chenilles échappent à la loi de l'échenillage, car elles éclosent trop tard. Le meilleur moyen de les détruire est de bien rechercher et couper, au mois de février, les petites branches qui sont entourées de bagues ou bracelets d'Œufs et de les brûler. Cette opération est faite par les arboriculteurs à l'époque de la taille des arbres fruitiers. On doit y procéder en hiver, alors que les arbres sont dépouillés de leurs feuilles et qu'il est plus facile d'apercevoir ces dépôts d'Œufs, bien que leur couleur soit analogue à l'écorce, on peut ainsi anéantir des familles entières. Il faut aussi détruire les Chenilles sociales au printemps, avant que les feuilles ne soient développées et par un temps froid, en enlevant avec l'échenilloir les toiles qui les renferment, en sacrifiant les portions des petits rameaux qui les supportent et brûler le tout.

Dans le courant de mai, lorsque les Chenilles viennent se réunir toutes au soleil, dans l'enfourchure des branches, il est facile de les écraser. — Pour détruire l'Insecte parfait, on peut employer dans les soirées de juillet et d'août les lanternes-pièges indiquées aux moyens de destruction du *Liparis chrysorrhæa* L.

BOMBYCIDES

Bombyx quercus L., Fabr., Esp., Hubn., God., de Vill. —
Bombyx du chêne. — Le Minime à bande de Geoffroy
et Engram. — *Gastropacha quercus* Ochsen.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. VII, fig. 96) a 50 à 55 millimètres d'envergure, le corps ferrugineux avec une ligne coudée d'un jaune fauve, nettement coupée à l'intérieur, peu à peu fondue extérieurement dans l'espace terminal, qui est moins foncé que le fond des ailes, un point blanc cerclé de noirâtre sur le disque des ailes supérieures; le ventre et les pattes jaunâtres.

La Femelle beaucoup plus grande, avec le même point blanc discoïdal que le Mâle, les ailes d'un jaune paille plus foncé jusqu'à la ligne coudée, avec une bande plus claire placée au même endroit que chez le Mâle, et prenant parfois, par aberration les couleurs du Mâle; il y a de nombreuses variétés.

Dans les deux sexes, le corps et les antennes participent de la couleur des ailes.

La Chenille (pl. IV, fig. 64) est couverte de poils d'un gris brun, dont quelques-uns sont médiocrement longs et soyeux, tandis que les autres sont courts et raides. De chaque côté du corps une bande blanche, maculaire, interrompue, disposée longitudinalement au-dessus des stigmates également blancs. Les incisions des anneaux ne sont bien visibles que lorsque la Chenille s'allonge, d'un noir de velours et marquées chacune d'un point blanc sur le milieu du dos. La tête est d'un brun ferrugineux, le devant de celle-ci offre une tache spatuliforme d'un gris jaunâtre; les pattes écailleuses sont mordorées et luisantes, les pattes membraneuses sont brunes et

tiquetées de roussâtre, enfin le ventre est noirâtre avec des poils et des traits latéraux ferrugineux ; dans son jeune âge, son dos est entièrement blanc jusqu'aux stigmates, elle est alors d'un gris blanchâtre qui ne commence à brunir qu'à la seconde ou troisième mue.

Cette Chenille passe l'hiver appliquée contre une branche, où elle supporte les froids les plus rigoureux. Au printemps, elle sort de son engourdissement, mue et commence par se nourrir aux dépens des bourgeons, en attendant le développement des feuilles. Elle vit sur les arbres fruitiers, forestiers, arbustes divers, elle n'est pas rare sur les Rosiers. Elle atteint son complet développement fin de juin, elle se Chrysalide alors dans une Coque de forme cylindrique, arrondie aux deux extrémités, elle est d'un tissu très serré, très dur et très gommé, mêlé de poils résistants qui rendent son attouchement très désagréable, d'un brun noirâtre en dehors, d'un gris jaunâtre luisant en dedans. La Chrysalide est courte, d'un ferrugineux clair, assez molle, avec les stigmates noirâtres, elle a l'anus garni d'un duvet roussâtre.

La Chenille du *Bombyx quercus* L. vit sur les arbres et arbustes des bois, les Groseillers, les Lilas, les Genêts, l'Aubépine, le Prunellier, les Rosiers, etc. Elle est très commune. Elle est du nombre de celles qu'il faut manier avec précaution, car ses poils courts se détachent facilement et pénètrent dans la peau où ils causent des démangeaisons assez vives et de peu de durée.

L'Insecte parfait éclôt ordinairement en juillet, dans toute la France, le Mâle vole en plein jour avec une grande rapidité, car l'Insecte des jardins comme celui des bois recherche la Femelle avec une grande ardeur, et si l'on a chez soi une Femelle récemment éclosée, on les voit accourir et se précipiter dans l'appartement

pour chercher sa Femelle, et cela même au centre des grandes villes.

Dégâts. — La Chenille du *Bombyx quercus* L. peut se trouver accidentellement sur les Rosiers, car elle est polyphage.

Moyens de destruction. — Suivre les indications conseillées contre l'*Orgyia antiqua* L.

BOMBYCIDES

Bombyx pruni L., Latr., Fabr., Esp., Hubn., de Vill. —

La Feuille morte du Prunier, d'Engram. — *Lasiocampa pruni* L., God., Bdv. — *Gastropacha pruni* Ochsen.

Description et mœurs. — Ce Bombycide (pl. VIII, fig. 98) a 45 à 50 millimètres d'envergure, le corps velu et les antennes offrent une coloration semblable aux ailes. Les quatre ailes sont très dentelées; les ailes antérieures, d'un jaune vif, avec trois lignes transverses; la basilaire arquée, ferrugineuse, la médiane courbe et d'un brun noirâtre; la postérieure coudée, fluxueuse et de la même couleur que la basilaire. Le disque est, en outre, orné d'un gros point blanc; les ailes postérieures, d'un rouge briqueté clair, avec une bande arquée faisant suite à la coudée ferrugineuse, et souvent à peine indiquée. La Femelle est parée des mêmes couleurs que le Mâle, elle est beaucoup plus grosse.

Le Papillon ne vole qu'au début de la nuit, il paraît fin juin ou commencement de juillet, il est peu commun en France.

La Chenille est velue, d'un gris rougeâtre, avec deux raies blanchâtres, bordées de jaune foncé sur les côtés du dos; elle est ornée d'un collier aurore cerné de bleu à chaque extrémité. Elle se nourrit généralement,

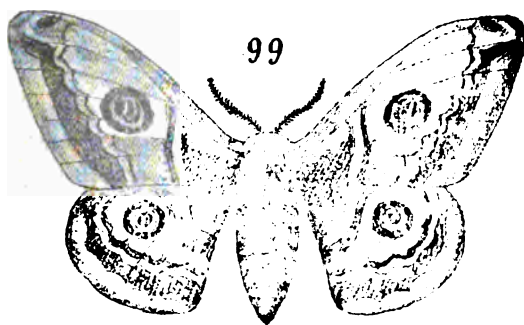
(Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie)



98



99



Eug. Benderitter, del.

d'avril à fin mai, des feuilles de divers arbres et arbustes, tels que : l'Orme, le Bouleau, le Chêne, le Prunier, le Pommier, le Prunellier, les Rosiers, etc., dont elle dévore les feuilles pour ne laisser que les branches complètement dénudées ; elle passe l'hiver très petite et collée intimement contre les branches, elle est ordinairement parvenue à toute sa taille en juin, elle file alors entre les feuilles de l'arbre qui l'a nourrie une Coque allongée, d'un tissu serré, d'un roux fauve.

Dégâts. — La Chenille du Bombyx du Prunier vit solitaire sur les arbres. Elle ronge complètement les feuilles du rameau sur lequel elle s'établit, elle peut se trouver accidentellement sur les Rosiers, car de même que la suivante, elle est polyphage.

Moyens de destruction. — On doit procéder à la chasse directe de la Chenille et du Papillon, en les recherchant attentivement pour les détruire.

BOMBYCIDES

Lasiocampa quercifolia Latr., Fabr., Esp., Hubn., de Vill., God., Dup., Bdv. — Le Lasiocampe feuille-morte ou la Feuille-morte de Geoffroy et Engramelle. — Bombyx feuille du Chêne ou le Lasiocampe feuille de Chêne. — *Bombyx quercifolia* L. — *Gastropacha quercifolia* Ochsen., Germar.

Description et mœurs. — Ce Papillon a été appelé la *Feuille-morte* par Geoffroy et Engramelle, à cause de sa couleur et de son attitude dans le repos, en effet, ses ailes au repos ont l'apparence d'un paquet de feuilles sèches recroquevillées de différents végétaux, les antérieures relevées en toit aigu, tandis que les postérieures ne forment qu'un toit très applati, de sorte que les antérieures sont débordées en dessous et latéralement par les postérieures.

Le Mâle, dont l'envergure atteint environ 55 millim., a le corps duveteux, ferrugineux, avec les palpes velus et la tige des antennes d'un noir bleu foncé; antennes courtes, arquées, pectinées plus fortement dans le Mâle que dans la Femelle; spiritrompe rudimentaire; thorax très velu, un peu globuleux; ailes très dentelées, d'un ferrugineux plus ou moins foncé, avec glacis violet à l'extrémité, coupées transversalement par trois lignes noirâtres, ondulées; les ailes antérieures offrent, en outre, un point noir discoïdal; la basilaire moins longue aux ailes postérieures; abdomen très développé, surtout chez la Femelle.

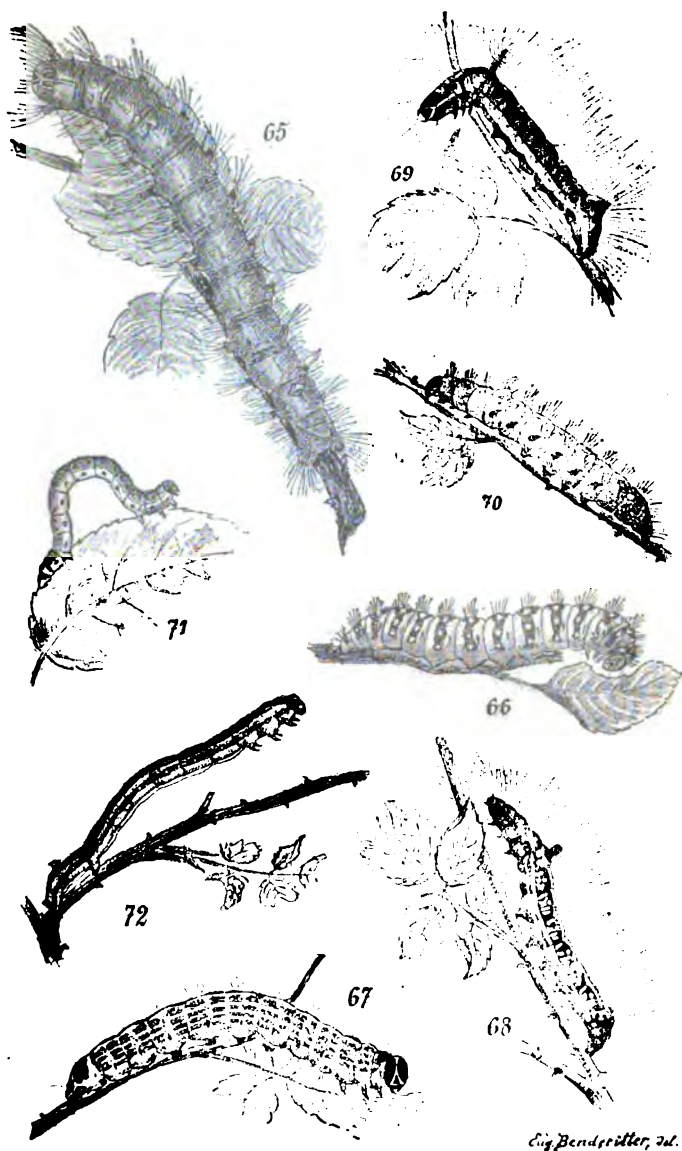
La Femelle (pl. VIII, fig. 97) a la même livrée que le Mâle, mais elle est beaucoup plus grande. Les Papillons ne volent qu'au début de la nuit; il paraît en juillet dans les vergers et les jardins, il est commun dans toute la France.

La Chenille (pl. V, fig. 65) est allongée, pubescente en dessus, très aplatie en dessous, pourvue de chaque côté d'appendices charnus pédiformes qui cachent les pattes, et qui sont hérissés de poils dirigés par en bas. Elle varie beaucoup pour le fond de la couleur: elle est tantôt d'un gris blanchâtre uni, et quelquefois jaspé de blanc ou de ferrugineux, tantôt d'un gris cendré ou rougeâtre plus ou moins foncé; elle a la tête brune et rayée de gris, elle offre sur le onzième anneau une caroncule à base large, assez élevée, de forme conique, dirigée en arrière; elle a, en outre, deux colliers noirs et d'un bleu sombre, ressemblant à deux espèces d'entailles s'ouvrant et se fermant à la volonté de la Chenille, placées sur les deuxième et troisième anneaux et garnies à l'intérieur de touffes de longs poils d'un beau bleu foncé; les stigmates gris et entourés de noir; les pattes écailleuses d'un

noir luisant, les pattes membraneuses d'un brun rougeâtre, à l'exception des deux postérieures de la couleur du corps : le ventre est d'un ferrugineux clair, tiqueté de noir. En mai-juin, on trouve cette Chenille solitaire sur presque tous les arbres fruitiers, tels que : les Pêchers, les Amandiers, les Abricotiers, les Pruniers, les Poiriers, les Pommiers, les Cerisiers, etc , et aussi sur l'Épine-Vinette, l'Aubépine, le Prunellier, l'Alaterne, le Saule et quelquefois le Chêne et toutes espèces de Rosiers, etc. Elle ne se déplace que la nuit pour chercher sa nourriture, elle est très vorace et assez commune, c'est encore une ennemie de l'horticulture ; à l'approche de la dernière mue, elle est de grande taille, son appétit est considérable, elle ne mange que la nuit, le jour elle se tient collée à plat, dans sa longueur, contre les branches, et elle est difficile à découvrir, tant elle se confond avec la couleur et l'aspect de l'écorce. On est averti de sa présence par les feuilles rongées que l'on aperçoit sans voir l'auteur de ces dégâts, et l'on doit la chercher sur les branches, et aussi par ses excréments qui sont fort gros et qui servent à trahir sa présence.

A la fin de juin ou au commencement de juillet, elle est parvenue à toute sa taille, et présente les caractères décrits précédemment, elle choisit sur la plante qui l'a nourrie un emplacement convenable pour y subir sa Nymphose, et elle se file, entre les branches, une Coque de soie feutrée, molle, de forme allongée, et saupoudrée à l'intérieur d'une poudre blanchâtre, et dont la coloration extérieure est assez analogue à celle de la Chenille. Elle ne reste enfermée à l'état de Nymphe que pendant trois semaines, c'est-à-dire jusqu'à la fin du même mois, ou dans les premiers jours d'août, époque de l'éclosion du Papillon.

(Société libre d'émulation du Commerce et de l'Industrie)



Pl. V. — LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

La Chrysalide (pl. VI, fig. 84) est cylindrique, d'un noir bleuâtre, avec les bords des anneaux de l'abdomen et de très petits poils à l'extrémité anale d'un brun ferrugineux.

Aussitôt après l'accouplement, qui a lieu généralement le soir même de sa naissance, la Femelle fécondée dépose ses Œufs sur les feuilles ou sur une branche. Ces Œufs, d'un bleu d'émail, entourés de cercles et de bandes brunes, ressemblent à de petits barils, ils éclosent à la fin de l'été, et les jeunes Chenilles, après leur première mue, passent l'hiver sur les branches, en plein air, sans aucun abri, gelant et dégelant alternativement, selon la température, sans en ressentir d'inconvénient. Au retour du printemps, elles rongent les bourgeons et commettent des méfaits appréciables.

Dégâts. — La Chenille du *Lasiocampe feuille-morte* vit solitaire sur les arbres, elle dépouille la branche, sur laquelle elle se fixe, de toutes ses feuilles, et cause ainsi des dégâts sensibles et irréparables; elle peut se trouver accidentellement sur les Rosiers, car elle est essentiellement polyphage, elle les dépouille rapidement de toutes leurs feuilles.

Moyens de destruction. — C'est au mois de mai que l'horticulteur doit inspecter ses arbres, et détruire son ennemi. Bien que les Chenilles du *Bombyx feuille-morte* ne soient nullement cachées, mais appliquées dans leur longueur entre les fentes des écorces, il faut la plus minutieuse attention pour les apercevoir, même dans les rameaux dépouillés de leurs feuilles, car, outre que leur coloration s'harmonise parfaitement avec l'écorce, elles ont une forme déprimée, surtout en dessous, et sont munies d'appendices charnus pédiformes, qui prolongent de chaque côté la surface de leur dos, en dissimulant par-

faitement leurs pattes, et sont si exactement appliquées sur l'écorce, qu'elles s'identifient, pour ainsi dire, avec elle et paraissent une protubérance fortuite de la branche. Il n'y a d'autres moyens de destruction que la recherche directe, en inspectant attentivement les arbustes et en les recueillant à l'aide de l'eutonnoir *ad hoc*, pendant l'hiver et au printemps, puis les détruire. On peut aussi employer la préparation, pour la destruction des Chenilles vivant à découvert, indiquée contre les Chenilles de l'*Orgyia antiqua* L.

La présence des Coques est plus fréquente sur les arbres fruitiers. Cette Coque étant très visible, il est facile de la détruire.

SATURNIDES

Saturnia carpini Schrank., Oechsen., God., Dup., Bdv. — Le Petit Paon de Geoffroy. — Le Petit Paon de nuit d'Engram. — Bombyx Petit Paon. — *Bombyx Paronia minor* Fabr. — *Attacus Paronia minor* L., Esp., Latr. — *Bombyx carpini* Hubn.

Description et mœurs. — Ce Papillon (pl. VIII, fig. 99) présente les caractères suivants : antennes très pectinées des deux côtés de la tige, d'un brun tanné dans les deux sexes, les barbes sont beaucoup plus longues dans le Mâle que dans la Femelle, à spiritrompe rudimentaire, palpes courts, très velus ; corps d'un brun légèrement tanné, thorax arrondi, laineux avec un collier de la couleur de la côte des ailes antérieures ; quatre ailes larges, ornées d'une tache ocellée représentant un œil dont la pupille, diaphane, est blanchâtre en dessous, traversée par une petite nervure ; abdomen court, très gros, avec anneaux un peu plus clairs en dessus, d'un gris blanchâtre en dessous.

Les deux sexes diffèrent beaucoup l'un de l'autre par la couleur du fond des ailes, mais se ressemblent par les dessins et les taches ocellées.

Le Petit Paon de nuit a 60 millimètres d'envergure, ailes antérieures d'un brun nébuleux en dessus, sablé de rougeâtre dans son milieu, tandis que le dessous est jaunâtre, avec bordure blanchâtre intérieurement, obscurcie extérieurement, une tache cramoisie au sommet sur laquelle est un chevron blanc, convexe en dehors et embrassant un gros point noir ovale; un œil central entouré de blanc dessus et dessous, bordé d'un cercle noir et plus en dedans d'un cercle rouge incomplet; ailes postérieures d'un jaune fauve en dessus, d'un rouge vineux en dessous, la bordure souvent lavée de rouge, l'œil médian pareil en dessous à celui de l'aile antérieure, manquant en dessus de la tache blanche; les deux yeux de chaque côté sont enfermés entre deux lignes obliques sinueuses.

La Femelle est beaucoup plus grande que le Mâle (70 à 80 millimètres d'envergure), d'un gris cendré plus ou moins foncé, quelquefois d'un gris rosé, quelquefois avec la bordure des ailes postérieures lavée de rouge, avec les mêmes dessins et les mêmes yeux que ceux du Mâle.

La Chenille (pl. VI, fig. 66), à toute sa taille, est grosse, massive, elle a alors 5 centimètres de longueur et un centimètre de diamètre, avec la tête verte, petite, globuleuse et marquée latéralement de deux petits traits noirs, les anneaux bien séparés et renflés, ayant des verrues ou des tubercules saillants d'où partent des poils rangés circulairement: elle est d'un vert pomme foncé, elle offre sur chaque anneau une bande transverse noire velouté sur laquelle sont des tubercules tantôt roses,

tantôt orangés, selon les sujets, et de chacun desquels émergent sept poils noirs, raides, courts, inégaux et non terminés par un bouton; ces tubercules sont alignés sur le dos de la Chenille, deux sur la bande du premier anneau, six sur tous les autres, excepté quatre sur le dernier, de plus, ces tubercules laissent échapper, quand on les touche, des gouttelettes d'un liquide clair et fétide; pattes écailleuses d'un brun tanné, pattes membraneuses vertes, avec une lunule noire en dessus de la couronne; stigmates fauves et clapet anal du même vert que le fond du corps; dans le premier âge, c'est-à-dire depuis sa sortie de l'Œuf jusqu'à sa première mue, cette Chenille est d'un noir brun, avec une ligne longitudinale orangée de chaque côté du corps. A la seconde mue, le noir diminue beaucoup et le fond vert commence à paraître; à la troisième mue, le vert domine et le noir se divise en bandes.

Les Chenilles du Petit Paon de nuit vivent en société jusqu'à la fin de la seconde mue, puis elles se dispersent et vivent isolées après la troisième mue, non loin toutefois du lieu de leur naissance. On les trouve du commencement de mai à la fin de juillet sur un grand nombre de plantes, soit arbres, arbrisseaux ou plantes herbacées, sur la Ronce, le Prunellier, rarement sur le Prunier cultivé, le Chêne, l'Orme, le Hêtre, le Charme, la Bourdaine, le Frêne, le Bouleau, le Saule et l'Osier, enfin sur le Genêt, la Bruyère et les Rosiers, quand elles approchent du terme de leur croissance.

Bien que cette Chenille soit commune, elle n'est pas très nuisible et vit surtout sur des arbres et des arbustes des bois et des haies; vers la fin de juillet elle cherche un emplacement favorable pour la construction de son Cocon qu'elle place dans les buissons ou entre les bran-

ches des arbres nourriciers; c'est un Cocon assez dur, pyriforme et ouvert en nasse à l'extrémité la plus petite, fermée par des fils élastiques repliés et convergeant vers l'intérieur de façon à laisser sortir le Papillon et à s'opposer à l'introduction des Insectes ennemis. Ce Cocon est fabriqué avec une soie fine, peu abondante; d'abord presque blanc, il devient ensuite roussâtre par l'incrustation d'une matière gommeuse secrétée par la Chenille pour empêcher l'humidité d'y pénétrer.

La Chrysalide (pl. VI, fig. 85) est courte, ovoïde, d'un noir brun, avec les bords des étuis des pattes, des antennes et les incisions abdominales ferrugineux, elle a l'extrémité anale garnie d'un petit faisceau de poils raides, dont les intermédiaires sont les plus longs.

Le Papillon éclôt ordinairement vers la fin de mars ou au commencement d'avril de l'année suivante, la Chrysalide ayant passé l'hiver, parfois elle demeure deux ou trois ans avant de produire l'Insecte parfait. Ce Papillon est assez commun dans toute la France; le Mâle vole pendant le jour à la recherche de la Femelle.

Après l'accouplement, la Femelle dépose, dans le courant d'avril, ses Œufs, au nombre de 200 et plus, sous la forme d'un amas annulaire grossier, autour d'une branche, soit de Ronce, soit d'un autre arbre, à la lisière des bois qui lui convient et qu'elle trouve à sa portée. Ce manchon n'a pas la régularité de la bague spiralee du *Bombyx neustria* L., il atteint de 15 à 20 millimètres. Les petites Chenilles éclosent une quinzaine de jours après la ponte, alors elles se réunissent sous une des feuilles les plus proches du dépôt des Œufs. Après avoir rongé rapidement ces feuilles, elles passent à d'autres et restent toujours en société jusqu'à la troisième mue; après celle-ci, elles se dispersent et vivent isolées sur

les arbrisseaux nourriciers sur lesquels elles sont nées, les dépouillant complètement de leurs feuilles.

Dégâts. — Cette Chenille commune est peu nuisible, elle est polyphage et peut se trouver accidentellement sur les Rosiers cultivés dont elle ronge les feuilles.

Moyens de destruction. — On ne connaît aucun moyen de la détruire, si ce n'est de procéder à la recherche directe des Chenilles, en avril-mai. Si l'on observe une ou plusieurs feuilles rongées, il faudra examiner avec soin le dessous de ces feuilles, on trouvera, ou la famille réunie ou la Chenille isolée, suivant l'époque, et dès lors il sera facile de la détruire.

NOTODONTIDES

Bombyx bucephala L., Esp., Hubn., de Vill. — *Phalera bucephala* L., Fab., Esp., Hubn., God., Bdv., Dup. — La Lunulée de Geoffroy, d'Engram. — Le Porte écu jaune de Godart. — La Pygère bucéphale. — Le Bombyx bucéphale. — *Pygaera bucephala* Ochsen.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle a 55 millimètres d'envergure, il offre les caractères suivants : tête retirée sous le corselet, qui est convexe et robuste, antennes d'un brun jaunâtre, plutôt crénelées que pectinées dans le Mâle, simples ou filiformes dans la Femelle, leur article basilaire environné d'un faisceau de poils en forme d'oreille; palpes courts, obtus, réunis, squameux; spiritrompe rudimentaire composée de deux filets membraneux disjoints; thorax arrondi, épais, laineux, d'un gris argenté, avec toute la partie antérieure d'un jaune paille à ptérygodes très rétrécies et bordées d'une double ligne ferrugineuse; abdomen très long, cylindrique, d'un jaune d'ocre sale, avec une ligne de points

noirâtres de chaque côté et terminé par un bouquet de poils; ailes en toit dans le repos, les antérieures oblongues à écailles luisantes, d'un gris argenté, moins brillant vers la côte, avec trois lignes longitudinales noires, et au sommet une grande tache subelliptique d'un jaune d'ocre pâle maculée de brun clair, une tache centrale blanchâtre avec un peu de brun, le bord terminal longé par une double ligne ferrugineuse et liseré de blanc aux dentelures de la frange; ailes postérieures d'un blanc jaunâtre luisant avec la partie abdominale mêlée de grisâtre; le dessous des quatre ailes d'un jaune très pâle avec le milieu traversé par une raie ferrugineuse ondulée et le bord postérieur comme en dessus.

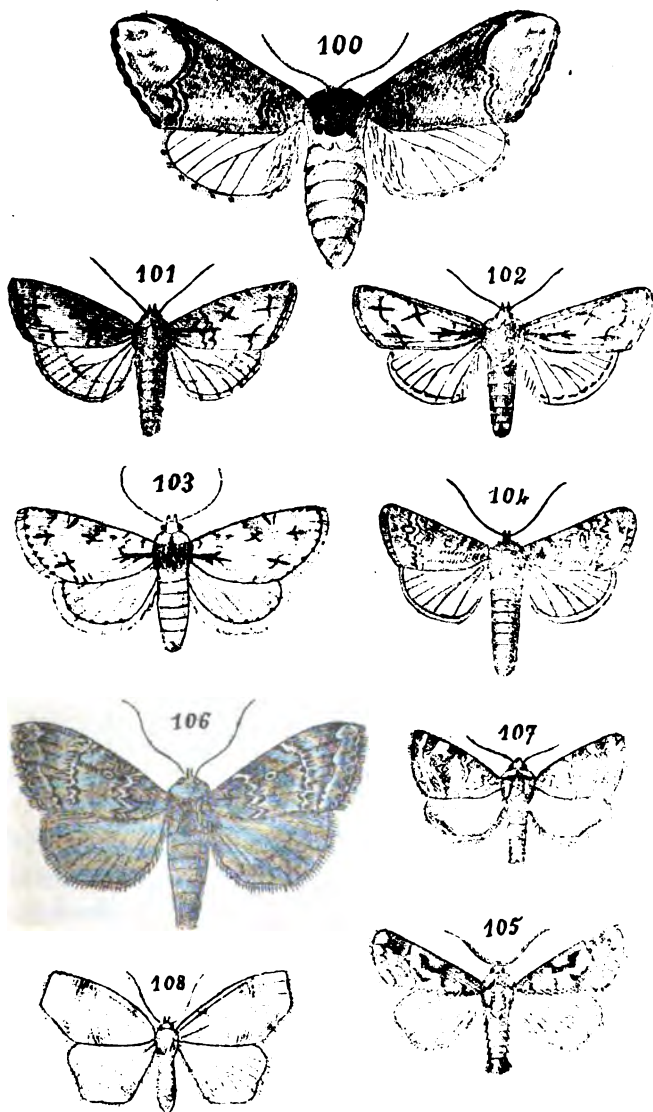
La Femelle (pl. IX, fig. 100) est semblable, mais plus grande.

L'Insecte parfait éclôt en mai et juin de l'année suivante, il est commun dans toute la France.

La Chenille (pl. V. fig. 67) est allongée, subcylindrique, un peu molle, demi-velue de poils fins, soyeux, peu touffus, blancs et rayée longitudinalement par des lignes ou bandes alternativement blanches et noires, piquées de blanc, qu'interrompent les bandes transverses, avec la tête forte et globuleuse, noire avec un V frontal jaune bien marqué; chaque anneau est traversé par une bande transverse d'un jaune roussâtre sombre, finement pointillé de jaune clair; enfin, sur les côtés, au-dessus des stigmates, on aperçoit deux lignes blanches divisées par une raie noire; les stigmates sont noirs, gros, placés sur les bandes transverses; le ventre est jaune piqué de roux, les pattes écailleuses noirâtres et les pattes membraneuses d'un jaune obscur taché de noir.

Cette Chenille vit, dans son jeune âge, en société de huit à dix individus, depuis la fin de juillet jusqu'en

(Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie)



Eug. Benderitter, del.

Pl. IX. — LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

octobre, sur plusieurs arbres, principalement sur le Chêne, le Bouleau, le Hêtre, le Tilleul; très abondante sur les Ormes dans le nord de la France, les Saules, les Aulnes, dans les bois, les prés, les jardins, sur les Rosiers, etc. Elle mange beaucoup et croît rapidement, et elle est aussi commune que facile à découvrir. Pour subir sa Nymphose, elle s'enfonce en terre et se métamorphose sans former de Coque, en une Chrysalide (pl. VI, fig. 86) d'un noir brun, luisant, chagriné, peu conique à la partie postérieure, obtuse et terminée par une saillie bifide armée de six pointes, elle hiverne pour ne donner l'Insecte parfait que l'année suivante.

Dégâts. — Elle est nuisible en faisant périr quelquefois les arbres et arbustes, en les dépouillant complètement de leurs feuilles, on la trouve accidentellement sur les Rosiers sauvages et cultivés.

Moyens de destruction. — Il n'y a d'autre moyen de destruction que la recherche directe.

NOCTUIDES

Noctua tridens Fabr., SV., Esp., Treits., Dup., Gn. — Le Trident d'Engr. — Noctuelle trident. — *Acronycta tridens* Ochsen., Fabr. — *Noctua psi* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. IX, fig. 101) a une envergure de 34 à 35 millimètres, il ressemble extrêmement à celui de l'espèce suivante, avec des sortes de tridents noirs sur les ailes antérieures dont le fond est d'un gris vineux ou rougeâtre, et les ailes postérieures du Mâle sont beaucoup plus blanches; tête et thorax du même gris que les ailes antérieures; antennes assez courtes, cylindriques, filiformes dans les deux sexes; palpes courts et velus débordant un peu sur le

front, leur second article épais, le troisième court et obtus; spiritrompe longue; thorax convexe, velu, lisse, bordé latéralement de noir; abdomen long, velu latéralement, obtus dans les deux sexes; ailes en toit incliné dans le repos.

La Chenille (pl. V, fig. 68) a la tête noire, globuleuse, le corps cylindrique est d'un noir foncé et porte des poils peu nombreux, longs et soyeux; elle a seize pattes égales, épaisses, cylindroïdes, les trapézoïdaux verruqueux, plus ou moins garnis de poils verticillés, avec une éminence conique sur le quatrième anneau; elle est plus courte et plus obtuse que celle de la Noctuelle psi, et une gibbosité ob-pyramidale sur le onzième anneau. Une bande dorsale rouge aurore se trouve entre les deux éminences, en avant de la première gibbosité, une tache rouge, qui fait suite à la bande dorsale, se trouve sur le deuxième et le troisième anneau. De chaque côté de la bande dorsale, la portion noire est marquée sur chaque anneau d'une tache et de deux petits points blancs, et de deux petits traits rouges ou aurore rapprochés en arrière des deux points blancs.

Les flancs sont, au-dessous de la portion noire, d'un gris jaunâtre avec une raie marginale jaune lavée de rouge sur chaque anneau. Les stigmates sont noirs ainsi que quatre tubercules portés par le onzième anneau sur la gibbosité qu'il présente et qui est gris blanchâtre.

La Chenille, très commune, se trouve dans certaines régions du Nord et du Midi de la France. Elle est presque rare aux environs de Paris. Elle vit en août et en septembre sur les arbres fruitiers, sur l'Orme, l'Aubépine, le Prunellier, le Rosier sauvage, la Ronce, etc.

La Chrysalide est lisse et comme vernissée, courte, obtuse, d'une couleur brun rougeâtre avec l'extrémité

anale garnie de soies raides ; elle est enfermée dans une Coque filée entre les branches ou entre les gerçures des écorces ; elle hiverne dans cet état et le Papillon éclôt en mai et juin.

Dégâts. — Les Noctuelles, à l'état adulte, ne commettent aucune déprédation dans les cultures. Elles voltigent autour des végétaux, se posent sur les corolles des fleurs et y puisent la sécrétion mielleuse des nectaires à l'aide de leur spiritrompe. Dans les régions où la Chenille est assez nombreuse, elle dévaste les arbres fruitiers et les Rosiers, et, bien que polyphage, cette Chenille est parfois assez nuisible à ces derniers.

Moyens de destruction. — Les Femelles de Papillons étant très friandes de matières sucrées, on peut en détruire un grand nombre en déposant de place en place sur le sol, près de la tige des Rosiers, des vases vernissés remplis au tiers de miel étendu d'eau. Les Papillons se précipitent avec avidité dans ces vases-pièges et s'y noient. On capture ainsi un grand nombre de Noctuelles, etc.

Examiner avec soin les Rosiers, d'août jusqu'à octobre, il est facile de la reconnaître : sa couleur et sa grosseur la rendent très visible, il suffit de faire la chasse à vue et de l'écraser avec des pinces pour la détruire. On peut aussi employer la préparation contre les Chenilles, dont la formule a été indiquée aux moyens de destruction de la Chenille de l'*Orgia antiqua* L. Cette préparation est appliquée à l'aide d'un pulvérisateur à jet intermittent (celui de M. Vermorel, dont le prix est de 8 fr.), il suffit d'appuyer sur le bouton qui supporte le clapet pour que le liquide se répande au moment voulu, c'est-à-dire sur les feuilles ou sur les tiges des Rosiers. Cette opération

doit être pratiquée quand le soleil n'est pas très ardent, c'est-à-dire le matin et le soir.

NOCTUIDES

Noctua psi L., Fabr., SV., Esp., Borkh. — Noctuelle psi. —
Le Psi de Geoffroy, d'Engram. — *Acronycta psi* Ochsen., Esp.,
Treits., Dup., Gn. — ? *tridens* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. IX, fig. 102) a 35 à 36 millimètres d'envergure, il est d'un gris blanchâtre, luisant; ailes antérieures d'un gris plus ou moins blanchâtre marquées de plusieurs traits noirs formant une espèce de trident ou fourche à son extrémité, deux autres placés vers le tiers inférieur du bord terminal, coupées par une ligne noire sinueuse et simulant la lettre *psi* (Ψ) des Grecs, d'où cette espèce a tiré son nom. On remarque, en outre, dans l'espace médian un petit x formé par la jonction de deux taches ordinaires, qui n'est visible que du côté par où elles se touchent; ailes postérieures, surtout à la base, blanchâtres dans le Mâle, plus obscures dans la Femelle. La tête et le thorax sont du même gris que les ailes antérieures, celui-ci est marqué d'un trait noir de chaque côté; palpes marqués de noir extérieurement; antennes grises en-dessus, noires en-dessous, filiformes dans les deux sexes; l'abdomen participe du gris des ailes postérieures. — La Femelle est semblable mais un peu plus grande.

La Chenille (pl. V, fig. 69) a seize pattes, elle est noirâtre, demi-velue, avec une éminence conique de même couleur, charnue et garnie de poils sur le quatrième anneau, et une gibbosité ob-pyramidale sur le onzième anneau. Une large bande citron, soufrée ou même blanchâtre existe le long du dos, interrompue par l'éminence

conique, en avant de laquelle elle se continue sur le second et le troisième anneau ; une tache jaune se trouve sur le dernier anneau en arrière de la gibbosité.

Au-dessous de la bande jaune se trouvent des tubercules noirs portant des poils assez fins et des traits rouges, groupés deux par deux sur chaque anneau, séparés l'un de l'autre par un piqueté bleuâtre. Au-dessous de la partie noirâtre, les flancs sont d'un gris cendré plus ou moins clair, avec une petite teinte rose. La tête ainsi que les stigmates sont noirs. La gibbosité du onzième anneau est citron en avant et rouge jaunâtre sombre en arrière, elle porte quatre tubercules garnis de nombreux poils fins et longs.

On trouve cette Chenille parvenue à toute sa taille à la fin de l'été ou au commencement de l'automne ; elle est commune dans toute la France.

La Nymphose s'effectue dans une Coque filée par la Chenille, entre les gerçures des écorces ou entre des feuilles sèches, la Chrysalide ressemble beaucoup à la précédente et passe l'hiver dans cet état ; l'Insecte parfait éclôt de la fin mai jusqu'au milieu d'août, il ne vole qu'au crépuscule.

Ce Papillon est très commun aux environs de Paris, il l'est beaucoup moins dans le Nord et le Midi. On le trouve souvent appliqué contre le tronc des arbres.

Dégâts. — Les Chenilles de la Noctuelle psi vivent isolées et se nourrissent des feuilles d'Abricotier, de Prunier et de la plupart des arbres fruitiers et forestiers, elles rongent aussi les feuilles d'Orme. En général, elles ne causent pas de notables dégâts dans les jardins, mais lorsqu'elles s'y trouvent en grand nombre, elles y deviennent nuisibles. On les trouve communément depuis le mois d'août jusqu'à la fin de l'automne, quelquefois réu-

nies au nombre de huit à dix sur la même branche, sur les arbres fruitiers et sur les Rosiers, elles sont souvent nuisibles.

Moyens de destruction. — On ne connaît pas d'autre mode de destruction de la Chenille que de la chercher et de l'écraser, elle est très visible et très facile à reconnaître par sa coloration particulière.

NOCTUIDES

Noctua cuspis Hubn., Fabr. — Le Trident d'Engram. — *Acronycta cuspis* Ochsen., Treits., Hubn., Dup., Bdv., Gn.

Description et mœurs. — Ce Papillon (pl. IX, fig. 103) est de la taille du *Psi*, dont il est difficile de le distinguer. Il offre la partie antérieure du thorax partagée dans le milieu par un petit trait noir perpendiculaire, caractère faisant toujours défaut chez *Psi*; les ailes antérieures d'un gris clair un peu bleuâtre, légèrement teintées de jaunâtre au centre et sur la frange, avec les lignes noires du dessin et les points qui entrecoupent la frange beaucoup plus épais que chez *Psi*; les ailes postérieures ainsi que l'abdomen lavés de rougeâtre ou de jaunâtre, tandis qu'elles sont d'un blanc sale chez *Psi*; antennes blanches à la base, noirâtres dans le reste de leur longueur.

La Chenille ressemble beaucoup à celle de l'espèce précédente, le tubercule porté par le quatrième anneau est moins élevé, il est surmonté d'une touffe très épaisse de longs poils noirs, cendrés à l'extrémité. On la trouve en septembre sur l'Aulne et les Rosiers. Elle file une Coque, et la Chrysalide ressemble beaucoup à celle de l'espèce précédente.

L'Insecte parfait éclôt de juin en août, il est rare en France.

Dégâts. — Ils sont forts restreints, la Chenille étant rare.

Moyens de destruction. — Il suffit simplement de surveiller avec attention les Rosiers à l'époque de l'apparition des Chenilles, en septembre, et de procéder au ramassage à la main des Chenilles, soit pendant la nuit à la lueur d'une lanterne, alors que l'Insecte est sur les Rosiers, soit pendant le jour en fouillant la terre autour des tiges des plantes. Un autre procédé consiste à creuser avec des piquets trois ou quatre trous autour de la tige du Rosier : les Chenilles s'y réfugient le matin et on les y écrase.

On peut aussi empêcher les Chenilles de monter sur les tiges en entourant chacune d'elles d'une bandelette de toile cirée de 5 centimètres de hauteur, dont l'extrémité inférieure est repliée intérieurement, car sans cette précaution, les Chenilles grimpent sans trop de difficulté le long de la coupure si on la laisse à l'extérieur, on ligature en haut avec un brin de raphia. Cette toile cirée, enlevée au bout d'un mois, pourra servir plusieurs années.

NOCTUIDES

Noctua auricoma Fabr., Esp., Hubn., Borkh. — Noctuelle chevelure dorée. — La Chevelure dorée d'Engram. — *Acronycta auricoma* Ochsen., SV., Dup.

Descriptions et mœurs. — Le Papillon (pl. IX, fig. 104) a 34 millimètres d'envergure ; ailes antérieures d'un gris clair, avec l'espace terminal plus foncé, traversées par des lignes assez bien marquées en noir ; l'extrabasilaire gémisée ; la coudée fortement dentée et éclairée de

blanc intérieurement; taches ordinaires aussi cerclées de noir, enfin un trait noir rameux et horizontal part de la base de l'aile et s'étend jusqu'à l'extrabasilaire, frange grise entrecoupée de noir; ailes postérieures d'un gris roussâtre avec le bord et les nervures d'une teinte un peu plus foncée; le dessous des quatre ailes gris blanchâtre avec quelques points noirs; tête et thorax de la couleur des ailes antérieures; antennes grises et filiformes.

La Femelle semblable, mais avec les ailes inférieures plus foncées que le Mâle.

Le Papillon paraît en avril et mai, juillet et août, on le trouve un peu partout.

La Chenille a le corps cylindrique, peu allongé, d'un noir velouté en-dessus et d'un noir terne en-dessous, avec huit tubercules sur chaque anneau, les deux du milieu plus gros que les autres; ceux des quatre premiers et des deux derniers rouge fauve, les autres d'un blanc roussâtre, chaque tubercule est surmonté d'un bouquet de poils d'un beau fauve doré sur le milieu du dos ainsi que sur les quatre premiers anneaux, tandis qu'ils sont d'un gris jaunâtre sur le reste du corps; la tête et les pattes écailleuses sont d'un noir luisant, les stigmates sont blancs.

Cette Chenille dévaste en juin, juillet et septembre beaucoup d'arbres et d'arbustes, tels que le Tremble, le Bouleau, le Saule marceau, le Prunellier, le Noisetier, la Ronce, les Bruyères, les Rosiers, etc., elle est assez commune.

La Chrysalide ressemble beaucoup à la précédente; elle est renfermée dans une Coque filée entre les gerçures des écorces, elle hiberne sous cet état et le Papillon paraît au printemps suivant.

Dégâts. — Cette Chenille polyphage attaque beaucoup d'essences ; lorsqu'elle se jette sur les Rosiers, elle les dépouille rapidement de toutes leurs feuilles.

Moyens de destruction. — Les mêmes moyens de destruction que contre l'espèce précédente.

NOCTUIDES

Noctua rumicis L., Fabr., Hubn., Esp., Borkh. — Noctuelle de la Patience. — La Cendrée noirâtre d'Engram. — *Acronycta rumicis* Esp., God., Dup.

Description et mœurs. — Le Papillon a 35 millimètres d'envergure ; ailes antérieures d'un gris noirâtre, traversées par des lignes noires, les unes ondées, les autres dentées ; taches ordinaires marquées aussi en noir ; chaque aile porte en outre une petite tache blanche située vers l'extrémité inférieure de la coudée ; cette tache est caractéristique de cette espèce ; la frange est grise, festonnée et entrecoupée de noir ; ailes postérieures d'un gris enfumé, avec le bord terminal lavé de noirâtre et la frange entrecoupée de gris ; le dessous des quatre ailes gris ; tête et thorax gris noirâtre, abdomen gris jaunâtre ; antennes grises et filiformes dans les deux sexes.

La Femelle semblable au Mâle.

La Chenille (pl. V, fig. 70) est brune, avec de petits tubercules un peu plus clairs, munis chacun d'une aigrette de poils roux entremêlés de poils blanchâtres ; une bande rouge maculaire règne sur le dos. Sur chaque flanc se trouve une série de sept traits blancs obliques, et au-dessous une raie marginale blanche teintée de rouge. Tête noirâtre avec un triangle jaune ; pattes écailleuses d'un noir luisant ; pattes membraneuses et le dessous du ventre d'un brun noirâtre.

Il y a deux générations par an, de la première le Papillon éclôt fin juillet; la deuxième génération hiverne à l'état de Chrysalide et donne le Papillon en mai.

La Nymphose s'effectue dans une Coque grisâtre assez solide, fixée à une branche d'arbre, dans celle-là elle fait entrer des brins d'écorce et de feuilles séchées. La Chrysalide est d'un brun noir, cylindro-conique, avec l'extrémité anale garnie de petites soies raides.

Dégâts. — Cette Chenille vit solitaire, en juin, juillet, août, septembre, elle est polyphage, s'attaque à toutes les plantes basses et frutescentes : le Lilas, la Persicaire, la Ronce, l'Oseille, la Patience, le Fraisier, les Mauves, les Orties, la Laitue, et en particulier aux Rosiers, etc., mais ne se trouve jamais sur eux en nombre suffisant pour être réellement dangereuse.

Moyens de destruction. — Employer ceux décrits contre les espèces précédentes; vivant à découvert, les Chenilles sont très faciles à voir, et par conséquent à détruire.

NOCTUIDES

Amphipyra pyramidea L., Ochsen., Esp., Hubn., Treits., God., Gn. — Noctuelle pyramide Olivier.

Description et mœurs. — Ce Papillon (pl. IX, fig. 106) a 46 à 50 millimètres d'envergure; ailes antérieures oblongues, dentées d'un brun plus ou moins rougeâtre avec toutes les lignes d'un gris clair bordé de noirâtre; l'extrabasilaire en zig-zag, la coudée festonnée, la subterminale maculaire précédée de traits sagittés noirs, tache orbiculaire grise ou brune, pupillée de noir; ces deux taches placées sur une ombre noire, longitudinale; frange précédée d'une série de points blanchâtres; ailes

postérieures d'un ferrugineux cuivré luisant, avec la côte noirâtre.

La Femelle semblable au Mâle.

La Chenille est rase, verte pointillée de noirâtre, avec trois lignes blanchâtres longitudinales dont une sur chaque côté près des pattes. La ligne dorsale aboutit à l'éminence pyramidale qu'on remarque sur le onzième anneau. Cette Chenille opère sa Nymphose vers la mi-juin dans une Coque de soie ovoïde, lâche, composé de soie ou de débris de terre à la surface du sol. Le Papillon éclôt fin juillet.

La Chrysalide est lisse, rase, d'une couleur brun rougeâtre luisant, l'abdomen conique terminé par une pointe aiguë garnie de petites soies raides, courbes et crochues.

Dégâts. — Cette Chenille ravage le Prunier, l'Aubépine, le Saule et les Rosiers, dont elle ronge les feuilles et les boutons à fleurs pendant la nuit, de mai à juin.

Moyens de destruction. — Surveiller avec soin les Rosiers, de mai à juin, et faire la chasse à vue, elle est très visible et facile à détruire.

NOCTUIDES

Noctua gothica L., Engram., Borkh. — La Gothique d'Engram. — *Tæniocampa gothica* L., Dup.

Description et mœurs. — Ce Papillon (pl. IX, fig. 105) a 36 millimètres d'envergure ; ailes antérieures pulvérolentes, disposées en toit très incliné dans le repos, d'un violet plus ou moins noirâtre, cendré ou rougeâtre, avec l'espace terminal plus foncé, lignes médianes gémées, faiblement ondulées ; subterminale précédée d'une grande éclaircie d'un gris violet pâle, une grande tache noire,

caractéristique de l'espèce, sépare les deux taches ordinaires, puis s'étend le long de la nervure médiane et remonte derrière l'orbiculaire, qu'elle embrasse inférieurement; sous cette tache, il y a un trait noir, court, qui s'appuie sur la ligne coudée; trois points noirs à la côte à l'origine des lignes et plusieurs petits traits virgulaires blanchâtres; ailes postérieures d'un gris brunâtre avec la frange rougeâtre; antennes ordinairement pectinées dans les Mâles et garnis de cils isolés dans les Femelles; palpes droits, courts, le deuxième article grêle, velu, le troisième très court; spiritrompe courte. Thorax velu, arrondi; abdomen lisse, velu, terminé carrément dans les Mâles et en pointe dans les Femelles. Pattes courtes, velues.

La Chenille est cylindrique, rase, pointillée de blanchâtre, à tête globuleuse, dépourvue d'éminences et de tubercules, avec une ligne dorsale jaune et une bande blanche de chaque côté. La bande s'amincit aux deux extrémités, elle est coupée par les stigmates qui sont cerclés de noir. Cette Chenille vit en juin, juillet et octobre sur plusieurs arbres et arbustes, principalement le Genêt, le Chèvrefeuille des buissons, le Noisetier, les Rosiers et aussi sur les plantes basses, telles que la Luzerne, l'Oseille, le Caille-lait, etc., et se tenant cachée ou simplement abritée pendant le jour. Elle s'enterre en juin ou juillet pour subir sa métamorphose, et le Papillon paraît en mars ou avril de l'année suivante. Il est commun en France, il butine volontiers le soir sur les fleurs du Saule marceau, etc.

Dégâts. — Ses dégâts sont assez limités sur les Rosiers, dont la Chenille rouge les feuilles pendant la nuit.

Moyens de destruction. — Examiner avec soin les Rosiers, dans les mois d'été, et procéder à la chasse à

vue, le soir, au moyen d'une lanterne, elle est très visible et facile à détruire.

NOCTUIDES

Tæniocampa cruda SV., Gn. — La Petite d'Engram. — *T. pulverulenta* Ochsen. — *T. ambigua* Hbn., Dup.

Description et mœurs. — Ce Papillon a 28 à 30 millimètres d'envergure : ailes antérieures d'un gris rougâtre ou d'un gris testacé uniforme, avec les lignes médianes plus ou moins bien marquées et formées par des points noirs; la subterminale souvent dessinée en clair; tache uniforme, étroite, grise; tache orbiculaire presque toujours nulle; ailes postérieures noirâtres ou grisâtres, avec la frange plus claire. Antennes pectinées dans les Mâles, filiformes dans les Femelles; corps bombyciforme; spiritrompe courte.

La Femelle semblable au Mâle pour les dessins et la couleur, et munie d'un oviscape rétractile.

Le Papillon paraît en mars et avril; il est très commun en France.

La Chenille, noire violacée ou verte, à lignes blanches, vit ordinairement sur le Chêne et aussi sur l'Orme et le Tilleul en juin et juillet, elle est très commune et deviendrait très nuisible, ainsi que les espèces précédentes, si leur vie à découvert ne les rendait pas la proie de nombreux ennemis : Oiseaux et Insectes.

La Chrysalide est renfermée dans une Coque de terre peu solide, elle subit sa Nymphose enterrée à quelques centimètres de la surface du sol.

Dégâts. — La Chenille vit parfois aux dépens des Rosiers qu'elle prive de la presque totalité de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — Employer ceux décrits contre les espèces précédentes.

NOCTUIDES

Cosmia affinis L., Ochsen., Dup., Gn. — L'Analogue d'Engram. — Noctuelle analogue Olivier. — *Calymnia affinis* Hubn.

Description et mœurs. — Ce Papillon a 28 millimètres d'envergure : ailes antérieures d'un brun marron plus ou moins foncé, plus clair et rosé aux espaces terminal et subterminal ainsi qu'au bord interne, vers sa base, avec quatre petites taches blanches, souvent nulles, à la côte, dont les deux du milieu plus larges que les deux autres; ces taches sont situées à l'origine des lignes ordinaires, d'un blanc rosé, les deux médianes formant une espèce de trapèze; il y a un point noirâtre à l'orbiculaire, et deux à la réniforme, le point inférieur est un peu plus gros; ailes postérieures d'un noir prononcé, plus claires à la base, à frange jaune; antennes filiformes dans les deux sexes; thorax gros, lisse, globuleux; spiritrompe courte; abdomen court et conique.

La Femelle semblable au Mâle pour les dessins et la couleur, et pourvue d'un oviducte térébriforme.

Le Papillon paraît en juillet, il vole avec vivacité au coucher du soleil.

La Chenille a seize pattes égales, allongée, atténuée antérieurement, plus ou moins aplatie en-dessous, molle, ridée, à trapézoïdaux saillants, à tête petite, globuleuse, de la même couleur que le corps, celui-ci est d'un vert cuivreux, jaunissant quelque temps avant la Nymphose; il est marqué de cinq lignes longitudinales blanchâtres, dont trois dorsales et deux latérales. Elle vit, en mai et

juin, ordinairement sur l'Orme, on la trouve aussi renfermée entre les feuilles des Rosiers qu'elles relient par des fils de soie, trouvant ainsi dans cette retraite le vivre et le couvert. Elle se change en Chrysalide en juin, la Chrysalide est efflorescente et renfermée entre les feuilles ou dans une Coque très légère, placée sur le sol ; le Papillon paraît quelques semaines après.

Le Papillon et la Chenille sont communs.

Dégâts. — Cette Chenille vit parfois aux dépens des Rosiers qu'elle prive de la presque totalité de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — On peut facilement anéantir le Papillon en détruisant le paquet de feuilles liées contenant la Chenille, ce qui empêche la reproduction. La chasse de la Chenille doit être faite le matin de bonne heure, et aux approches de la nuit, alors qu'elle ronge les feuilles, car, pendant la chaleur du jour, elle se tient abritée sous les feuilles ou entre les écorces.

Signalons comme hôtes très accidentels des Rosiers, les Chenilles polyphages des Noctuides suivantes, que nous ne citerons que pour mémoire : *Brotolomia meticulosa* L., Fabr., Esp., Hubn., Dup., Gn. ; = *Phlogophora meticulosa* Ochsen. ; *Scoliopteryx libatrix* Germ. ; = *Gonoptera libatrix* L., Fabr., Esp., Hubn., Dup., Gn. ; *Erastria deceptoris* Scop. ; = *E. atratula* S.-V., Borkh., Hubn., Dup., Gn.

GÉOMÉTRIDES (GÉOMÈTRES ou PHALÈNES)

Acidalia rusticata S.-V., Fabr., Treits., Gn., Dup., Mill. — La Rustique de Vill. — *Geometra rusticata* Hubn.

Description et mœurs. — Ce Papillon, de 13 à 15 millimètres d'envergure, à corps grêle, antennes assez

courtes pubescentes, ciliées dans le Mâle, filiformes dans les Femelles, à palpes courts, grêles, spiritrompe distincte, à thorax un peu oblong, et dont les quatre ailes sont entières, lisses, soyeuses, d'un joli gris clair ou teinté de roux, traversées par des lignes parallèles, flexueuses ou ondulées; ailes antérieures avec l'espace médian traversé par une bande brune festonnée sur ses bords, étranglée à sa base, marquée au centre d'un point cellulaire noir, espace terminal nébuleux, traversé par la subterminale blanche et ondulée; ailes postérieures traversées par trois lignes grises, nébuleuses et marquées au centre d'un point noir; frange précédée d'une série de petits points noirs.

La Femelle semblable au Mâle.

Le Papillon paraît en juin et juillet. Il est plus ou moins commun, selon les localités. Il vole le soir autour des haies, et se tient pendant le jour appliqué contre le tronc des arbres, les murs, etc.

La Chenille, à tête petite, globuleuse, est effilée médiocrement longue, peu carénée, rigide, chagrinée, d'un vert jaunâtre, avec la vasculaire fine, interrompue, la sous-dorsale continue, la stigmatale étroite, non interrompue; toutes ces lignes d'un vineux obscur; le ventre d'un blanchâtre livide. Elle est polyphage et se métamorphose en Chrysalide en terre sans former de Coque.

Dégâts. — La Chenille est polyphage, elle peut se trouver accidentellement sur les Rosiers.

Moyens de destruction. — Procéder à la chasse à vue de bonne heure et aux approches de la nuit, alors qu'elle ronge les feuilles, car, pendant le jour, elle se tient cachée sous les feuilles des plantes basses ou dans l'herbe.

GÉOMÉTRIDES

Odontoptera bidentata Clerck. — La Phalène dentelée. —
Ennomos bidentata L., Borkh., Wd., Gn. — *E. dentaria*
Hubn., Dup.

Description et mœurs. — Le Papillon a 45 millimètres d'envergure; antennes longues, effilées à lames longues et serrées dans les Mâles, dentées en scie par de courtes lames dans les Femelles; spiritrompe rudimentaire ou nulle, palpes saillants en bec aigu, à dernier article distinct; thorax épais et poitrine velue; abdomen long, grêle, dépassant les ailes et terminé par un bouquet de poils dans les Mâles, épais et ovoïde dans les Femelles; pattes grêles, à tarsi sub-épineux; ailes antérieures larges, épaisses, profondément dentées, avec une dent plus saillante au milieu du bord terminal; ailes postérieures arrondies, légèrement dentées. Les quatre ailes d'un fauve grisâtre, parsemé d'atomes bruns, beaucoup plus nombreux aux ailes antérieures, ce qui les fait paraître plus foncées, ornées d'un gros point discoïdal noir pupillé de blanc. Les antérieures sont, en outre, traversées par deux lignes brunes dentelées, bordées de blanc extérieurement, et n'ayant souvent que des points blancs dans leurs angles rentrants, ces deux lignes très divergentes. Les postérieures avec une seule ligne droite, continuant la seconde des antérieures. Dessous semblable au dessus, mais moins chargé d'atomes.

La Femelle, semblable, mais plus grande et souvent avec l'espace médian plus vif et teinté de fauve isabelle.

Le Papillon éclôt en avril et en mai, il n'est jamais bien commun nulle part, on le rencontre plutôt dans le nord de la France.

La Chenille, à tête plus large que le cou, globuleuse

et aplatie en avant, est allongée, ramiforme, un peu renflée postérieurement, offrant une proéminence sur le pénultième anneau, surmontée de deux tubercules, et bordée d'une ligne noire sur les côtés, elle a quatorze pattes dont quatre rudimentaires. Sa couleur varie beaucoup, elle est tantôt grise ou brune, tantôt d'un brun rougeâtre ou noirâtre, quelquefois verte avec des taches noires irrégulières et quelques éclaircies blanches. Elle vit à découvert sur un grand nombre d'arbres ou d'arbustes : Chênes, Aulnes, Pins, Sapins, Rosiers sauvages, Genêts, etc., en mai et juin, puis en août et septembre; parvenue à toute sa taille, elle se cache dans la mousse ou entre des feuilles sèches qu'elle lie par de légers réseaux de soie, et même en terre, pour se métamorphoser; sa Chrysalide est verdâtre, à partie postérieure conique et aiguë; l'Insecte parfait n'écloît que l'année suivante.

Dégâts. — Cette Chenille s'attaque parfois aux Rosiers sauvages et cultivés et les dépouille de leurs feuilles; c'est plutôt un hôte accidentel.

Moyens de destruction. — On doit surveiller les Rosiers pendant les mois de mai et juin, puis en août et septembre, et secouer les arbustes au-dessus de l'entonnoir *ad hoc*, recueillir la Chenille et l'écraser ou la brûler.

GÉOMÉTRIDES

Himera pennaria L., Esp., Hubn., Treits., Dup., Wd., Gn.

La Phalène emplumée *Encycl. méthod.*

Description et mœurs. — Le Papillon a 42 millimètres d'envergure; antennes de la couleur des ailes, avec la tige blanchâtre, elle sont plumeuses jusqu'au sommet et à lames délicates et très longues dans les Mâles; spiri-trompe grêle; palpes très velus et très courts, ne dépass-

sant pas la tête; thorax large et très velu, abdomen soyeux, atteignant généralement l'angle anal, volumineux et ovoïde dans les Femelles; ailes minces, peu dentées, avec la nervulation différente dans les deux sexes, les antérieures d'un jaune ocreux plus ou moins teinté de rougeâtre et pointillures d'un rouge brique dans le Mâle; lignes médianes souvent brune; la première presque droite; la seconde plus ou moins coudée à sa partie supérieure et éclairée extérieurement; point cellulaire brun. Le sommet des ailes est, en outre, orné d'une tache blanche, cerclée de brun; les postérieures plus claires à la base, avec une seule ligne droite et un point discoïdal; ce point et cette ligne plus ou moins bien écrites selon les individus. La Femelle, plus pâle, quelquefois d'un gris-verdâtre, avec les lignes des supérieures plus droites et plus écartées.

Le Papillon vole en septembre, octobre et même novembre, il est commun en France.

La Chenille est allongée, cylindrique, luisante, d'un gris clair, nuancé de brun et de blanc, à tête globuleuse; le dos orné de losanges nuancés de brun et blanc, plus clairs que le fond et plus foncés aux incisions, le ventre bleuâtre et deux pointes rouges sur le onzième anneau. La Chrysalide, à partie postérieure conique et aiguë, est enterrée dans une Coque très fragile.

La Chenille vit en mai-juin sur le Chêne, le Prunellier, le Rosier, elle est assez commune.

Dégâts. — La Chenille est un hôte accidentel des Rosiers qu'elle ravage parfois, en les dépouillant de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — On doit procéder à la chasse manuelle de la Chenille pendant les mois de mai et de juin, la recueillir et la brûler. En mai et avril, en ra-

clant le sol voisin, on mettra à nu les Coques des Chrysalides qu'on écrasera, cela diminuera le nombre des Insectes futurs. Les Oiseaux et les Chauves-Souris sont de précieux auxiliaires de l'agriculteur, ils font une grande destruction des Papillons de cette espèce.

GÉOMÉTRIDES

Eurymene dolabraria L., Dup., Gn. — Eurymène doloire.
Ennomos dolabraria Treits. — *Geometra dolabraria* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. IX, fig. 108), de 31 millimètres d'envergure; tête, collier et extrémité de l'abdomen d'un brun violet; antennes pectinées dans les Mâles, filiformes au sommet, à lames épaisses et très ciliées; filiformes et un peu granuleuses dans la Femelle; spiritrompe rudimentaire; palpes épais et dépassant à peine le front, droits, à troisième article court et conique, pattes grêles, nues; ailes antérieures coupées carrément à leur sommet, échancrées à l'angle interne, à angle apical très obtus, renflées au milieu du bord externe, d'un jaune pâle, chargées de nombreuses stries transversales, fines, brunes, accumulées à la place des lignes ordinaires, angle interne teinté de violet avec deux taches brunes, vagues, souvent confondues; ailes postérieures plus claires, peu striées sur le disque, avec l'angle anal violet et orné de deux lutures d'un brun noir; dessous d'un jaune plus vif, sans traits noirs aux angles interne et anal.

La Femelle est semblable, mais un peu plus grande.

Le Papillon vole en avril ou mai, et en juin-juillet, on trouve presque toujours cette espèce appliquée contre le tronc des arbres, dans une grande partie de la France, mais jamais communément.

La Chenille de cette Géomètre est d'un brun rougeâtre, lisse, non aplatie, tuberculée sur le 3^e anneau élargi, formant deux épaules, et avec une grosse caroncule sur le 8^e anneau, marquée de deux taches noires cerclées de gris ou de blanchâtre, avec la tête aplatie, carrée et légèrement échancrée dans sa partie supérieure ; avec les palpes et la lèvre blancs. Cette Chenille vit sur différents arbres et arbustes : Chêne, Tilleul, on la trouve de temps à autre sur les Rosiers sauvages, en mai et juin, puis en août, septembre et octobre ; les Chenilles de la première génération donnent leur Papillon fin juin-juillet, et celles de la seconde passent l'hiver en Chrysalides et donnent l'Insecte parfait en avril ou mai de l'année suivante.

La Chrysalide est rase, mutique, de coloration vert-noirâtre, à extrémité abdominale conique et aiguë, elle est enterrée dans une Coque terreuse très fragile.

Dégâts. — Cette Chenille est un hôte accidentel des Rosiers sauvages, dont elle ronge les feuilles.

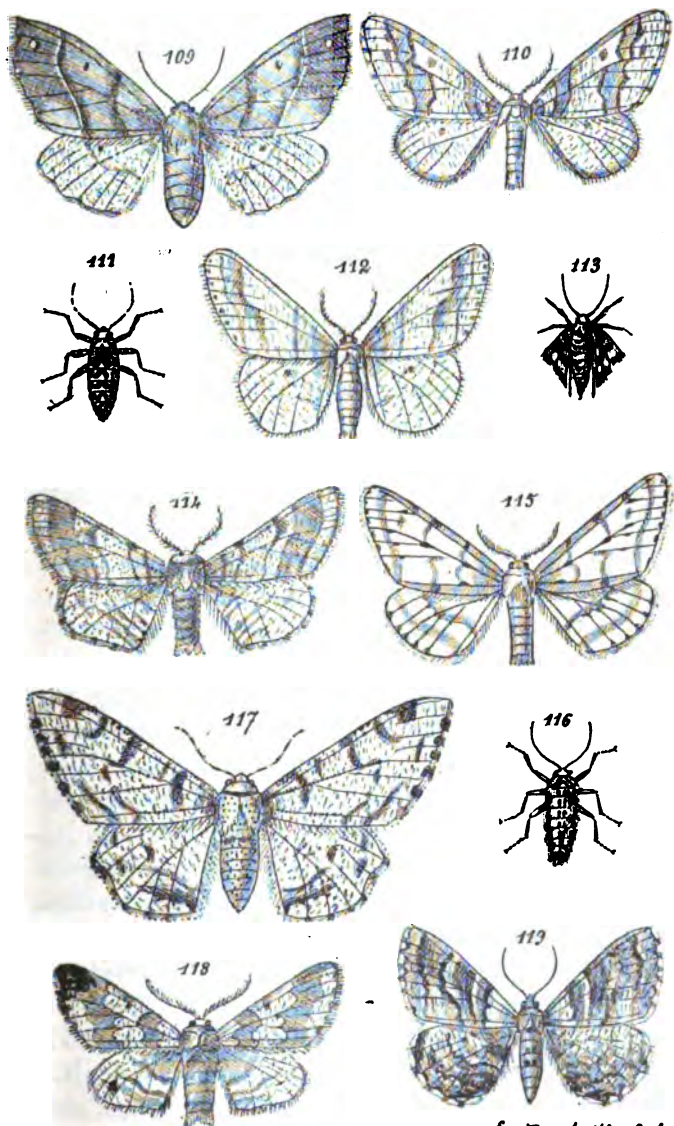
Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre l'*Himera pennaria* L.

GÉOMÉTRIDES

Hybernia defoliaria L., Dup., Gn. — La Défeuillée de Vill.
— La Phalène effeuillante *Encycl. méth.* — *Geometra defoliaria* Esp., Hubn., Treits., Wd.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. X, fig. 110) a 40 à 45 millim. d'envergure, la tête, le corps et les antennes pectinées, d'un jaune fauve ; les ailes antérieures à dessins variables, d'un jaune fauve foncé pointillé de brun ou d'un brun roux uniforme avec pointillé noirâtre, deux bandes transversales ferrugineuses bordées de noir, l'une large à la base de l'aile, l'autre

(Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie)



Eug. Benderitter, del.

Pl. X. — LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

sinueuse externe; entre ces deux bandes est un gros point cellulaire noir; nervure médiane saillante et rousâtre; frange concolore, entrecoupée de noirâtre; la teinte peut être marron et chez ces individus la bande basilaire n'existe plus; les ailes postérieures, d'un blanc paille saupoudré d'atomes noirâtres, avec un point cellulaire obscur, plus ou moins bien marqué; les pattes sont munies d'écailles contiguës.

La Femelle adulte est complètement dépourvue d'ailes (pl. X, fig. 111), ressemble à une araignée allongée, a des antennes filiformes, un corps très gros relativement à l'autre sexe, une teinte plus ou moins jaunâtre, avec trois rangées de points noirs sur le dos; les pattes annelées de jaune et de noir. Aussitôt l'éclosion, en sortant de terre, la Femelle, sans ailes, est obligée de grimper au tronc des arbres, elle y demeure immobile, jusqu'à l'accouplement.

Cette espèce vole seulement en tournoyant en novembre et décembre, à la tombée de la nuit, à la recherche de la Femelle, dans les bois, les parcs et les jardins fruitiers; pendant le jour, elle se tient appliquée sur le tronc des arbres.

L'éclosion a lieu fin octobre, ou commencement de novembre et même en décembre, quelques individus passent l'hiver et ne paraissent qu'au printemps suivant. L'accouplement a lieu à la surface des arbres et les Œufs, pondus isolément ou par groupes restreints à la base des bourgeons, ne donnent naissance, qu'au printemps, aux petites Chenilles.

Le Chenille (pl. V, fig. 71), allongée, cylindrique, un peu carénée latéralement, à tête globuleuse, d'un brun ferrugineux ou roux, sur la région dorsale, a une bande latérale, jaune citron, marquée sur chaque anneau d'une

tache ferrugineuse ornée d'un petit point blanc au milieu, le ventre est d'un jaune pâle. Elle est excessivement commune, polyphage, aussitôt éclore, elle trouve sous les écailles des bourgeons un abri sûr et commence de suite son œuvre de destruction ; elle se nourrit principalement la nuit et vit à découvert, en mai et juin, sur presque tous les arbres fruitiers et forestiers qu'elle effeuille en entier, elle attaque aussi les Rosiers qu'elle dépouille d'une grande partie de leurs feuilles, d'où le nom d'*Effeuillante*.

Elle se tient au repos, dans une attitude singulière, propre à bien des Chenilles arpeuteuses, cramponnée seulement par les quatre pattes postérieures, la tête et les trois premiers anneaux dressés en l'air, la partie médiane du corps courbée en arc.

Vers la fin de mai ou au commencement de juin, cette Chenille est parvenue à son complet développement, de 25 à 30 millimètres, elle descend suspendue à un fil soyeux et se métamorphose en terre, presque à la surface du sol, dans une cellule tapissée de quelques fils de soie.

La Chrysalide est d'un brun rougeâtre, avec l'extrémité anale terminée par une pointe aiguë.

Dégâts. — C'est une espèce des plus communes, polyphage, elle est parfois un véritable fléau pour les arbres forestiers et fruitiers, elle attaque aussi fréquemment les Rosiers qu'elle effeuille presque entièrement.

Moyens de destruction. — On a conseillé d'entourer, en octobre et novembre, époque de l'éclosion, la tige des arbres ou arbustes, les tuteurs, le pied des treillages que l'on veut préserver d'un anneau protecteur de substance gluante, par exemple, du goudron liquide additionné de graisse, où la composition indiquée pour la destruction des Papillons, due au docteur Dufour (p. 193), où vient

s'empêtrer la Femelle en cherchant à grimper sur le tronc ou la tige; la destruction de chaque Femelle entraîne celle de 3 ou 400 Chenilles.

Pour préserver les Rosiers nains, on recommande de tremper une corde de paille dans la composition gluante et de l'enrouler ensuite, en cercle, sur la terre, autour du pied. Il est indispensable de renouveler l'application de la matière gluante (une fois par semaine) pendant la période d'apparition du Papillon.

GÉOMÉTRIDES

Phigalia pilosaria S.-V., L., Hubn., Dup., Wd., H. G., HS., Gn. — La Phalène velue, *Encycl. méthod.* — La Phigalie velue. — *Amphidasis pilosaria* Treits. — *Phigalia plumaria* Esp. — *P. pedaria* Fabr. — *Geometra pilosaria* Wien. Verz.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. X, fig. 115), de 42 millim. d'envergure, a le corps bombyciforme, avec antennes verdâtres, plumeuses, à lames fines et écartées; palpes courts, peu velus; spiritrompe nulle; à tête très velue, visible au-dessus du thorax, celui-ci robuste, bombé, très velu, ceux-ci de la couleur des ailes. Ailes grandes, entières, minces d'un gris verdâtre, les antérieures recouvertes d'un brun olive, côte marquée de quatre taches brun bistré, ces taches donnent naissance à des lignes transverses nébuleuses, interrompues, flexueuses; les postérieures d'un gris plus clair, moins chargées d'atomes, avec deux lignes courbes, écartées, parallèles, peu nettes; frange longue, ordinairement entrecoupée; abdomen rougeâtre, zoné de noir, mince, rétréci et terminé par une brosse de poils. Cuisses velues.

La Femelle (pl. X, fig. 116) est aptère, à tête et thorax

d'un gris verdâtre, et l'abdomen rougeâtre, picoté de noir; son corps volumineux, ses antennes sétacées et ses pattes sont hérissées de poils courts et divergents.

La Chenille de cette Géomètre est cylindrique, a dix pattes, avec la tête ronde et un tubercule bifide sur le ouzième anneau; elle est brunâtre avec des teintes ferrugineuses sur le cou et à la base des tubercules, ceux-ci sont placés sur les quatrième, cinquième et sixième anneaux et surmontés d'un poil raide et noir; la tête, les pattes sont brun ferrugineux. Elle vit à découvert, en mai et en juin, ordinairement sur le Chêne, l'Orme, le Bouleau, le Tilleul, le Prunellier, l'Aubépine et les arbres fruitiers, elle ne dédaigne pas les feuilles des Rosiers qu'elle dévore comme ses congénères. On la trouve à toute sa taille à la fin de juillet, elle est souvent très commune, elle se chrysalide en terre; le Papillon paraît en février et en mars, parfois en janvier de l'année suivante. On le trouve appliqué contre le tronc des arbres des avenues, etc., il est assez rare partout.

Dégâts. — La Chenille est très commune, polyphage et nuisible aux vergers en certaines années, à la façon de *Hybernía defoliaria* L.

Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre la Phalène précédemment étudiée.

GÉOMÉTRIDES

Biston hirtarius L., Dup., Gn. — La Phalène hérissée, *Encycl. méthod.* — La Phalène à ailes velues Degeer. — *Amphidasis hirtaria* L., Bdv.

Description et mœurs. — Le Papillon Femelle offre des ailes comme le Mâle, celui-ci a 40 millimètres d'envergure (pl. X, fig. 114). Corps bombyciforme très velu.

Antennes noirâtres, plumeuses, à lames longues et minces. Thorax très développé, hérissé de poils épais, mêlés gris et brun. Spiritrompe et palpes rudimentaires. Ailes vigoureuses et fortement charpentées, pulvérulentes et à demi-diaphanes, entières et arrondies, d'un gris roussâtre fortement saupoudré de noir, à lignes confuses, les antérieures avec deux lignes noires ondulées : la première courbe, gémée, la seconde droite, absorbant souvent le trait cellulaire; ensuite une large bande sinuée formée de trois lignes très rapprochées, parallèles, cette bande souvent incertaine; les postérieures moins chargées d'atomes, avec trois lignes noirâtres, confuses, souvent presque nulles, mais toujours mieux marquées au bord abdominal; frange des quatre ailes entrecoupée. Abdomen court et conique, très velu et roussâtre.

La Femelle, un peu plus grande que le Mâle, à antennes filiformes, a les ailes de la même teinte que celui-ci, elle sont plus transparentes et souvent à demi-développées et roulées sur les bords, avec les dessins plus vagues, marqués seulement sur les nervures.

Le Papillon paraît en mars et avril, ne vivant que peu de jours, s'accouplant tout de suite, et pondant de petits tas d'Œufs.

La Chenille est cylindrique et très allongée, d'un gris violâtre ou brunâtre, à vasculaire gémée, à sous-dorsales jaunes, tremblées, interrompues sans autres éminences que deux petites pointes isolées sur le onzième anneau. Stigmates grands, jaunâtres accompagnés d'un gros point saillant d'un jaune clair. Tête arrondie et sans échancrure dans sa partie supérieure, violâtre, piquée de noir. Ventre avec des lignes jaunes. Elle vit à découvert sur plusieurs arbres et arbustes, surtout l'Orme et le Tilleul, les arbres fruitiers, se tenant le jour entre les

rides des écorces; on la trouve ainsi appliquée dans les fentes des plus grosses tiges des Rosiers qu'elle quitte le soir pour aller se nourrir des feuilles; le matin, à l'aube, elle se cache de nouveau. Parvenue à toute sa taille, elle descend au pied de la plante nourricière, en août et septembre, et se change sur le sol, entre les herbes, ou s'enterre à une faible profondeur, sans Cocon ni Coque, en une Chrysalide courte, rugueuse, d'un brun noir, munie d'une pointe très fine à son extrémité postérieure.

Cette Chenille ressemble souvent, comme les précédentes, à de petites branches sèches; en cas de danger, elle se laisse glisser sur un fil de soie le long duquel elle remonte à volonté.

Dégâts. — La Chenille commune ravage les arbres forestiers, notamment l'Orme et le Tilleul, elle peut être nuisible accidentellement aux arbres fruitiers, les Poiriers, et aussi aux Rosiers, dont elle dévore les feuilles.

Moyens de destruction. — Surveiller attentivement les Rosiers, depuis le mois de mai à août, et détruire les Chenilles avec les pinces. Râcler le sol en hiver, pour mettre les Chrysalides à découvert, les Oiseaux et les intempéries suffiront pour les détruire.

GÉOMÉTRIDES

Biston stratarius Hubn. — La Printanière de Geoffroy. — *Amphidasis prodormaria* Treits., S.-V., Dup., Gn. — *Geometra prodormaria* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon est un peu plus petit que l'*A. betularia* L. Le Mâle a une envergure de 42 millimètres (pl. X. fig. 118). Tête blanche. Antennes rousses, pectinées jusqu'au sommet. Palpes et spiri-trompe très courts. Thorax robuste, large, blanc poin-

tillé de brun, avec un collier noir. Abdomen court, conique, un peu velu, roussâtre, pointillé de noir. Ailes opaques, épaisses, les antérieures très allongées au sommet, d'un blanc sale un peu jaunâtre et finement pointillé de noir, avec deux bandes transverses d'un brun chocolat : la première entre les lignes basilaire et extra-basilaire, la seconde entre la coudée et la subterminale, ces deux bandes, bordées ultérieurement par les lignes médianes qui sont noires et très anguleuses ; on remarque, en outre, au milieu de la côte, une tache noire, vague, formée de points noirs ; les postérieures de la couleur des antérieures, mais plus finement pointillées et traversées par une bande d'un brun clair, très vague, bordée supérieurement par la ligne faisant suite à la coudée des antérieures ; franges entrecoupées de brun.

La Femelle plus grande, d'un blanc plus pur, le pointillé beaucoup plus gros, particulièrement aux postérieures, les lignes médianes plus épaisses, ce qui lui donne un ton plus vif que celui du Mâle.

La Chenille, longue, cylindrique, varie beaucoup de couleur, elle est d'un gris cendré ou brune ou ferrugineuse, à tête épaisse, bifide supérieurement, plus claire que le corps, ainsi que les tubercules qui ornent les quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième et onzième anneaux ; ceux des septième et huitième plus développés que les autres, sans appendices filamenteux entre les fausses-pattes.

Elle vit à découvert sur les arbres : le Chêne, le Tilleul, l'Orme, le Bouleau, le Peuplier, etc., en juin, juillet, août et quelquefois septembre, elle ravage parfois les Rosiers sauvages et cultivés, dont elle ronge les feuilles ; elle s'enterre sans former de Coque pour se changer en une Chrysalide d'un brun marron, avec une

pointe à l'extrémité anale. Le Papillon se montre depuis le mois de mai. Rare dans beaucoup de localités, il est plus commun dans le centre et l'ouest de la France.

Dégâts. — La Chenille, polyphage, attaque aussi accidentellement les Rosiers sauvages et cultivés et les dépouille rapidement de toutes leurs feuilles.

Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre l'espèce précédente.

GÉOMÉTRIDES

Amphidasis betularius (ria) L., Fabr., Esp., Hubn., Treits., Dup., Wd., Gn. — La Géomètre du Bouleau. — La Phalène du Bouleau de Vill.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle, de 45 millimètres d'envergure, la Femelle de 56 millimètres. Les deux sexes ont la même livrée, avec la tige plumeuse des antennes entrecoupées de blanc, ces antennes pectinées et non plumeuses, mais terminées par un fil chez le Mâle, filiformes chez la Femelle; la tête blanche, les palpes et la spiritrompe visibles, courts; le thorax blanc, large et robuste, avec un collier noir; l'abdomen court et conique, un peu velu chez le Mâle et picoté de noir chez la Femelle; les ailes blanches, épaisses, fortement pointillées et rayées de noir, triangulaires, les antérieures blanc, pointillé de noir avec deux points plus gros sur le deuxième segment, un peu velu, très allongées au sommet, droites au bord terminal, avec les lignes médianes noires, écartées, perdues dans les atomes, épaissies à la côte, qui a, en outre, trois autres taches noires; les postérieures un peu échancrées vers l'angle supérieur, avec une seule ligne faisant un angle prononcé dans la cellule, et une liture à l'angle anal.

La Femelle plus grande que le Mâle est de la même couleur, mais plus fortement pointillée de noir.

La Chenille, très longue, cylindrique, à tête échancrée et aplatie antérieurement, de couleur très variée, verte, grise, rougeâtre, brune, etc., avec des boutons sur plusieurs anneaux : deuxième et troisième anneaux avec deux points dorsaux blanchâtres près de l'incision antérieure, huitième avec deux tubercules sous-dorsaux, onzième avec deux boutons blanchâtres peu saillants, et ayant des appendices filamenteux entre les fausses-pattes ; cette Chenille est une des espèces d'Arpenteuses qui ressemble le plus à une petite branche d'arbre ou à un petit rameau lorsqu'elle est dans le repos ; elle vit depuis juillet jusqu'en octobre, dans les bois et jardins sur une foule d'arbres et d'arbustes. En septembre ou en octobre, elle s'enfonce peu profondément dans le sol, sans former de Coque, pour se transformer en Chrysalide, d'un brun marron, avec une pointe courte à l'extrémité anale ; l'Insecte parfait n'en sort qu'au printemps suivant, en avril et mai, parfois qu'en juin et juillet.

Le Papillon est assez commun partout, mais non chaque année ; il ne vole jamais le jour ; on le trouve appliqué à un tronc d'arbre avec les ailes entrebaillées.

Dégâts. — La Chenille est assez commune sur les Rosiers cultivés dans les jardins, qu'elle prive de la presque totalité de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — La dimension de la Chenille permet de la distinguer sur un Rosier privé d'une partie de ses feuilles. Elle est facile à détruire. Le labour peu profond du sol, pendant l'hiver, au pied des Rosiers, ramène les Chrysalides enterrées à la surface du sol et les expose à toutes les chances de destruction.

GÉOMÉTRIDES

Boarmia rhomboidaria S.-V., Hubn., Reits., Dup., Frr., Gh. —
Boarmie rhomboïdale. — *Boarmia gemmaria* Brahm. Ins.
Kal. Schw. n. Raupk., Bkh.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. X, fig. 119) est de grande taille, 35 à 37 millimètres d'envergure. Antennes de la couleur des ailes, pectinées et terminées par un fil chez le Mâle, celles de la Femelle filiformes. Palpes dépassant un peu le front, velus, tronqués. Spiritrompe longue. Corps de la couleur des ailes, grêle, lisse, long, velu latéralement, terminé carrément chez le Mâle, en pointe conique chez la Femelle. Ailes d'un gris cendré, nébuleuses, à dessins communs, sablées d'atomes noirs, légèrement teintées de brunâtre, principalement à la base et dans l'espace terminal, avec une éclaircie blanchâtre à l'angle apical, les antérieures triangulaires avec trois lignes noires, à angle apical prolongé; l'extrabasilaire formant un 7 épaissi à la côte; la coudée brisée en angle sur la première supérieure, mieux accusée sur les nervures par des points noirs. Ombre médiane en ligne droite, absorbant souvent un trait cellulaire très noir, et se rapprochant par sa base de la coudée, cette ombre parfois brisée en angle comme la coudée qu'elle suit parallèlement, excepté au bord interne où elle se confond complètement avec elle. Subterminale blanche, mal arrêtée, irrégulière, en zig-zag, vaguement ombrée de noirâtre intérieurement; cette ligne se continuant sur les postérieures; en outre, deux lignes arrondies, dentées et souvent prolongées dans le sens du corps, elles sont en outre noirâtres, la première droite ou oblique près de la base, la seconde médiane, fine, dentée, à dent saillante sur la première supérieure

et surmontée d'un trait cellulaire noir. Frange entrecoupée. Abdomen avec des taches noires.

La Femelle semblable, mais souvent à dessins plus confus.

La Chenille, ramiforme, rigide, allongée, cylindrique, à dix pattes, a la tête coupée obliquement sur le devant et partagée en deux coins sur le front, à corps d'un gris brunâtre ou jaunâtre, avec les lignes ordinairement géménées, peu distinctes, interrompues, sans autres éminences qu'une petite caroncule arrondie, au-dessous de chaque stigmate, sur le cinquième anneau. Elle ressemble à des pédoncules ou queues de fruits, dans le repos, elle est classée parmi les Chenilles dites Arpen-teuses en bâton ; elle vit à découvert en mai et juin, puis en août et septembre, sur le Chêne, le Prunellier, l'Aubépine, la Ronce, etc., rarement sur les plantes basses, cependant, elle ne dédaigne pas les Rosiers. La seconde génération passe l'hiver en Chenille, on la trouve à cette saison engourdie sur les rameaux, si on la touche, elle fait quelques mouvements, mais elle retombe bientôt dans son engourdissement. Elle se réveille pour manger dès les premiers beaux jours du printemps ; elle se nourrit alors aux dépens des bourgeons et même des écailles qui les enveloppent. Sa métamorphose en Chrysalide a lieu en terre, elle est luisante brun marron et aiguë à l'extrémité anale. Le Papillon éclôt, pour la première génération, au printemps et reparait, pour la seconde, fin juillet, août et septembre. Il est fréquent partout. Pendant le jour, on le trouve appliqué contre le tronc des arbres ou contre les chaperons des murs, dans les endroits les plus ombragés des bois et des jardins, mais le moindre dérangement suffit pour le faire voler.

Dégâts. — C'est un hôte plutôt accidentel des Rosiers, dont il dévore les feuilles.

Moyens de destruction. — Suivre les conseils indiqués contre l'*Amphidasis betularia* L.

GÉOMÉTRIDES

Cheimatobia brumata L., Fabr., Hubn., Treits., Dup., Wd., Gn. — Phalène hiémale de Geer. — Larentie hiémale. — L'Hiémale de Vill. — *Acidalia brumata* Treits. — *Geometra* (*Phalena*) *brumata* L., Fabr., Borkh., Fuessl., Schranck, Illig., Wien. Verz. — *Geometra brumaria* Esp.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. XI, fig. 120) a 30 millimètres d'envergure. Antennes courtes, garnies de cils fasciculés. Palpes courts, écartés, à articles indistincts. Spiritrompe distincte. Ailes d'un brun enfumé clair, entières, lisses, non anguleuses, minces, soyeuses, traversées par de nombreuses lignes un peu plus foncées, les antérieures courtes, obtuses, arrondies à l'angle apical, à lignes arquées ou ondulées, confuses, avec un point discoïdal noir sur la nervure médiane, les postérieures oblongues, plus claires que les antérieures, avec les deux lignes onnées brunâtres, écartées, souvent indistinctes, dont la dernière limite quelquefois une bordure plus sombre ; le dessous des quatre ailes concolores, avec une bandelette médiane plus claire. Frange précédée, surtout aux postérieures, d'une série de points noirs, souvent nuls,

La Femelle (pl. XI, fig. 121) est d'un gris brunâtre, à corps épais et court, elle est aptère, avec deux très courts moignons d'ailes impropres au vol, ovales, obtus, grisâtres, marqués d'une petite bandelette noirâtre commune, et se distingue par ses longues pattes maculées de blanc.

Elle pond en moyenne, d'après le professeur Esper, 250 Œufs environ.

Le Papillon éclôt dans la saison froide, en novembre ou décembre, et mérite le titre de *Papillon de l'hiver* donné aux Hibernides ; le Mâle vole vers le crépuscule, en grand nombre, dans les bois et les jardins.

Cette espèce a un mode d'existence presque semblable à celui de *Hybernia defoliaria* L.

L'accouplement a lieu en hiver, les Œufs sont disposés par quatre ou six, à la base des bourgeons et éclosent en avril.

Au sortir de l'Œuf, la Chenille est grisâtre, elle devient d'un vert grisâtre après sa première mue, la tête et l'écusson de la nuque sont noirs ; après la seconde mue la teinte fondamentale et une ligne blanche dorsale deviennent plus nettement visibles ; après la dernière mue, elle devient d'un vert soit foncé, soit clair ou jaunâtre, avec la vasculaire d'un vert foncé, la sous-dorsale continue et d'un blanc jaunâtre, la stigmatale de même couleur, mais interrompue, le ventre d'un vert bleuâtre, avec une ligne médiane plus claire ; cette Chenille est alors courte, un peu déprimée, à tête globuleuse, brun clair luisant.

Ces Chenilles abondent en mai, elles ne vivent pas à découvert sur la plante nourricière, elles pénètrent dans les bourgeons, grossissent, elles ont toujours besoin de s'abriter, elles se cachent entre deux feuilles appliquées l'une contre l'autre ou plient une feuille en deux et les dévorent jusqu'à moitié avant d'attaquer d'autres feuilles ; elles attaquent aussi les bourgeons à fruits, et même les jeunes fruits dans lesquels elles s'introduisent par l'œil et dont elles déterminent bientôt la chute aussitôt qu'ils commencent à grossir. Elles causent souvent les plus

grands dommages aux arbres forestiers, à nos vergers et à nos jardins.

La Chenille, à sa taille définitive, quitte les végétaux nourriciers, fin mai et juin, en se laissant tomber de l'arbre, suspendue à un fil de soie qu'elle dévide au fur et à mesure qu'elle descend, et se chrysalide ensuite dans une petite Coque ovale, enterrée à une profondeur de 10 centimètres. La Chrysalide est brun jaunâtre, son extrémité anale est terminée par deux crochets divergents.

Dégâts. — C'est un fléau dans certaines années, pour les arbres forestiers et fruitiers, elle attaque aussi les cultures en grand des Rosiers, Églantiers et les Rosiers sauvages, et les effeuille en entier.

Moyens de destruction. — Le meilleur moyen de détruire la Chenille est l'écrasement, qui se pratique en la serrant avec le pouce et l'index ou avec les pinces en bois, dans sa retraite, aussitôt qu'on aperçoit deux feuilles liées, sans arracher les feuilles qui ne tardent pas à se détacher sous l'action de la sève. On visite aussi les bouquets de jeunes fruits ; souvent liés ensemble et avec des feuilles par des fils de soie, afin de ménager une retraite à la Chenille, et on enlève les jeunes fruits attaqués qui se détachent facilement. Ce procédé de recherche directe n'est applicable que pour les pyramides, les espaliers, les arbres nains et les arbustes.

On recommande aussi contre la Femelle l'engluage, au pied des arbres et arbustes, pour empêcher les Femelles de grimper, décrit pour la destruction de la Femelle de l'*Hybernia defoliaria* L., opération à pratiquer depuis la fin d'octobre jusqu'à la mi-décembre, époque d'éclosion des Papillons.

Labourer le sol en été, au pied des Rosiers, pour

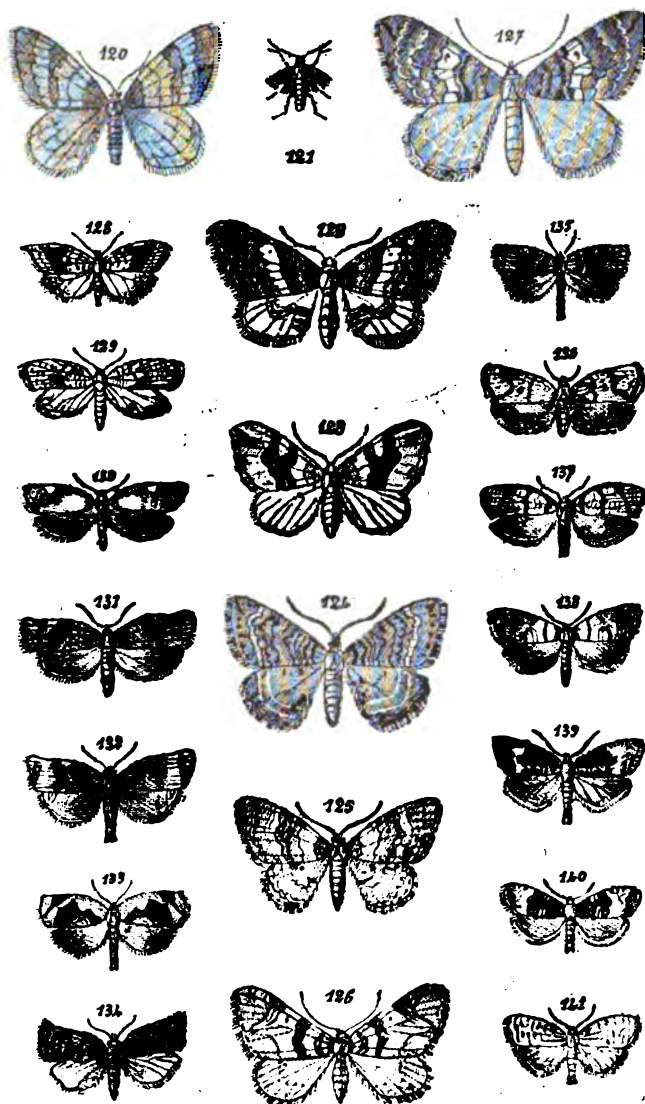
ramener à la surface du sol les Chrysalides enterrées et les exposer à toutes les chances de destruction. Protéger les Oiseaux insectivores qui se nourrissent de Chenilles et en font une grande consommation pour élever leur progéniture.

GÉOMÉTRIDES

Larentia badiata Treits., Schranck. — Cidarie Baie. — *Geometra badiata* Hubn., Wien. Verz., Illig. — *Cidaria badiata* God., Dup. — *Anticlea badiata* S.-V., Dup., Gn. — *Scotosia badiata* S.-V., Frr.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 122) a les deux sexes semblables, son envergure est de 30 à 32 millimètres. Il a les antennes jaunâtres, filiformes ou pubescentes, les palpes courts, squameux, la spiritrompe grêle et courte, la tête et le corselet d'un brun ferrugineux, l'abdomen soyeux et gris roussâtre avec son extrémité d'un blanc bleuâtre, offrant deux points noirs sur le bord de chaque segment ; les pattes courtes sans renflement ; les ailes antérieures sont larges, triangulaires, à côte arrondie à l'angle apical, qui est aigu, elles sont d'un brun marron ferrugineux et traversées au milieu par une bande d'un blanc jaunâtre, bordées latéralement par plusieurs lignes, les unes noirâtres, les autres ferrugineuses. Ces lignes, légèrement flexueuses du côté interne et fortement ondulées du côté externe, sont longées des deux côtés par une bande étroite jaune qui suit toutes les sinuosités. Le reste de la surface des ailes antérieures est traversé près de la base par une bande étroite d'un noir bleuâtre suivie de plusieurs lignes de la même teinte, mais plus claire, et vers leur extrémité par plusieurs lignes jaunâtres. Enfin, on remarque une lunule blanche au milieu du bord terminal, et un petit point

(Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie).



cellulaire et un trait apical oblique, noirs; les ailes postérieures sont d'un jaune roussâtre pâle et traversées par plusieurs lignes ondulées d'un brun ferrugineux; la cou-dée est bien visible dans toute son étendue, les autres assez bien marquées seulement au bord abdominal et à l'angle anal, à frange très dentée. Le dessous des quatre ailes ferrugineux et fortement sablé de brun, chacune montre un point discoïdal noir.

La Femelle est semblable au Mâle, par la dimension et la couleur des ailes.

La Chenille (pl. VI, fig. 73) est très variable, soit verte avec la tête d'un jaune roux, soit verte avec la stigmatale et la tête d'un rose violet vif, soit brun violet foncé avec la stigmatale d'un blanc rosé, le ventre maculé de noir. Elle est très allongée et comme filiforme, avec des points blanchâtres sur chaque anneau, se roulant comme certaines Acidalides, ou au contraire, courte et se tenant pliée en deux, à tête grosse et globuleuse, avec deux taches noires céphaliques. Elle vit à découvert en avril et en mai, puis en juillet et en août sur différentes espèces de Rosiers sauvages et sur l'Aubépine, l'Épine-Vinette, etc.; cette Chenille est parvenue à toute sa taille à la fin de mai, et, à la fin d'août, elle se transforme en une Chrysalide d'un brun marron, avec extrémité postérieure terminée en pointe, dans une Coque ovale et enterrée à quelques centimètres de profondeur.

Le Papillon éclôt en mars et en avril pour la première génération, et en juillet et en août pour la seconde génération. Il est de toute la France, mais il est toujours assez rare.

Dégâts. — La Chenille est essentiellement polyphage, ses ravages sont limités, même lorsqu'elle s'attaque aux Rosiers sauvages et cultivés.

Moyens de destruction. — Faire la chasse à vue, en avril et en mai, et aussi en juillet et en août, et l'écraser avec la pince en bois. Retourner le sol au pied des Rosiers, en juin et en septembre, pour exposer les Chrysalides à la destruction par les Oiseaux ou la sécheresse.

GÉOMÉTRIDES

Cidaria fulvata Treits., Forst., Dup., Gn. — Cidarie fauve
— Géomètre fauve. — *Geometra fulvata* Wien. Verz., Illig.,
Borkh., Gotze, Hubn. — *Phalaena sociata* Fabr.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 123) a les deux sexes semblables, son envergure est de 23 à 25 millimètres. Il a la tête et le corps participant de la couleur des ailes, les ailes antérieures aiguës à l'angle apical, un peu falquées au bord externe, d'un jaune plus ou moins vif, avec bande médiane variant d'un brun fauve jusqu'au brun noirâtre ou bleuâtre; cette bande est bordée par deux lignes noires, l'interne très sinuée et offrant souvent un angle rentrant, plus ou moins prononcé dans son milieu, l'externe a aussi, au milieu, une dent très saillante et bifide à son sommet.

L'espace basilaire est bordé par deux lignes d'un fauve orangé, et l'angle apical par une tache d'un jaune citron, bordée inférieurement par une liture subapicale, oblique et noire, à frange jaune et entrecoupée de brun; des ailes postérieures d'un jaune très pâle, ne participant pas aux dessins des antérieures, à frange d'un jaune plus foncé.

La Femelle est semblable au Mâle, par sa taille et la couleur des ailes. La Chenille (pl. VI, fig. 74) est vert clair sur le dos, plus foncé sur les flancs, avec une vasculaire d'un vert sombre, une sous-dorsale blanche et une stigmatale jaunâtre; la tête est aussi d'un vert foncé

et légèrement bifide ; cette Chenille vit sur la Ronce et sur toutes les espèces de Rosiers dont elle ronge les feuilles, au mois de mai et juin ; elle préfère aussi aux feuilles des Rosiers, les jeunes boutons à fleurs qu'elle dévore, pour ne laisser parfois que le pédoncule, d'après M. J. Fallou. Elle se métamorphose, en juin, en une Chrysalide verte, avec l'enveloppe des ailes blanche, entre deux feuilles réunies par des fils de soie.

L'éclosion du Papillon a lieu en juin et juillet, il vole sans s'écarter guère du Rosier où a vécu la Chenille.

Dégâts. — La Chenille du *Cidaria fulvata* Treits. ronge les feuilles et aussi les boutons à fleurs des Rosiers, elle est commune et cause des dégâts assez considérables dans les cultures de Rosiers.

Moyens de destruction. — On détruit cette Chenille, parasite des Rosiers, en surveillant ceux-ci en mai et en juin, et à l'état de Chrysalide, en juillet, et en l'écrasant avec des pincés en bois et par l'écrasement des feuilles liées, sans les arracher, elles ne tardent pas à se décoller sous l'action de la sève.

Il existe encore d'autres Géomètres qu'on rencontre comme hôtes plus accidentels sur les Rosiers et les arbres fruitiers, et qui ont la même manière de vivre aux dépens des Rosiers, nous ne les citerons que pour mémoire, sans les décrire :

Ce sont : *Cidaria rubiginata* S.-V., Fabr., Hubn., Treits., Dup., Wd., Frr., Gn., syn. *C. bicolorata* Hufn., syn. *Melanthia rubiginata* Fab., Dup., Gn. ; *Cidaria siterata* Hufn (pl. XI, fig. 124), syn. *C. psittacata* S.-V., Dup., Wd., Gn., Frr., syn. *Larentia psittacata* Treits., syn. *Phalaena* (*Geometra*) *psittacata* Fabr., Borkh., Wien. Verz., Illig., de Vil. ; *Cidaria rivata* Treits. (pl. XI, fig. 125), syn. *Geometra rivata* Hubn., syn. *Cidaria*

sylvatica Hw., Wd., syn. *Melanippe rivala* Hubn., Treits., Frr., Dup., Gn.

GÉOMÉTRIDES

Cidaria truncata Hufn. — Cidarie roussâtre. — *C. russata* S.-V., Hubn., Treits., Dup., Gn., etc. — *Phalaena (Geometra) russata* Wien. Verz., Borkh., Illig. — *Geometra centumnotata* de Vill. — *C. commonata* Hw., Wd.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 127) a les deux sexes semblables, son envergure est de 32 à 35 mill. Il a la tête et le thorax noirâtres avec collier et antennes ferrugineux ; l'abdomen gris, des ailes antérieures à angle apical un peu obtus, d'un brun varié de blanc et de ferrugineux, avec l'espace médian d'un blanc sale, sauf une ombre noire sous le sinus de la coudée et quelques atomes noirâtres le long de l'extrabasilaire ; la coudée est assez variable pour la forme, mais elle est toujours fortement coudée extérieurement et présente plusieurs dents saillantes, mais arrondies ; elle est suivie d'une bande rousse complète, bordée par une subterminale blanche, lunulée, interrompue avec un trait subapical noir et oblique ; la bande extrabasilaire est ferrugineuse, mais fondue dans la teinte noirâtre de l'espace basilaire ; toutes les autres lignes sont confuses et en partie remplacées par des atomes ; à frange rousse, entrecoupée de brun ; des ailes postérieures grises, ainsi que la frange avec deux lignes claires peu distinctes ; le dessous des quatre ailes d'un blanc jaunâtre avec plusieurs lignes grises, correspondant au dessin du dessus.

La Femelle est semblable au Mâle, par la dimension et la couleur des ailes.

C'est une espèce qui varie beaucoup, elle a de nombreuses aberrations.

La Chenille est d'un vert pré uniforme ou d'un vert jaunâtre uni, avec la vasculaire fine, d'un vert foncé sur les premiers anneaux, le dos est marqué de petites stries et sur les flancs courent des lignes longitudinales d'un vert obscur ; elle est, en outre, ornée de deux pointes anales vertes, à extrémité rosée ; elle est allongée et atténuée antérieurement ; elle ressemble beaucoup à celle de *Cidaria rubiginata* S.-V., et de *C. siterata* Hufn., syn. *C. psittacata* S.-V. Cette Chenille vit en avril et en août sur les Églantiers, la Ronce, le Chèvrefeuille, le Fraisier, etc. On la trouve sur le dessous des feuilles qu'elle ronge sur le bord et le milieu ; à la fin de mai, elle est parvenue à toute sa taille, elle se renferme dans une feuille repliée au moyen de quelques fils de soie pour se métamorphoser en une Chrysalide d'un vert jaunâtre luisant.

Le Papillon éclôt vers le milieu de juin, puis en juillet et août, il est commun partout, mais plus particulièrement dans les régions montagneuses.

Dégâts. — Cette Chenille est essentiellement polyphage, elle attaque de temps à autre les Rosiers sauvages et cultivés.

Moyens de destruction. — Employer ceux indiqués contre *Cidaria fulvata* Treits.

GÉOMÉTRIDES

Cidaria derivata Treits., S.-V., Borkh., Dup., Gn. — La Violette de Vill. — La Phalène lilas à raies noires de Geer. — *Phalaena (Geometra) derivata* Hubn. — *G. violacea nigrostrigata* de Vill. — *Geometra nigrofasciata* Gotze.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 126) a les deux sexes semblables, son envergure est de 25 millimètres. Il a la tête et la partie antérieure du thorax

d'un brun violâtre, le reste et l'abdomen d'un gris blanchâtre pointillé de brun ; les ailes antérieures arrondies à la côte et à l'angle apical, d'un brun violet, clair, plus clair et blanchâtre dans l'espace médian avec la bande traversée par deux raies brunes ; la basilaire courbe et gémisée ; l'extrabasilaire noire, épaisse, sinueuse, bordée de chaque côté par une bandelette brune, la coudée a une forme spéciale, elle part de la côte sous la forme d'une ligne ondulée, très noire, et se dirige obliquement vers le milieu du bord externe, qu'elle n'atteint pas ; puis, revient sur elle-même en décrivant un angle très allongé et descend jusqu'au bord interne en une ligne fine et ponctuée sur les nervures ; cette même ligne est accompagnée intérieurement d'une autre ligne fine, plus noire à la côte, où elle forme, avec le commencement de la coudée et un trait intermédiaire, une espèce de tache brune suivie d'une autre tache costale blanche ; les ailes postérieures d'un gris violet, avec une médiane fine, ponctuée sur les nervures et brisée en angle dans son milieu ; le dessous des quatre ailes est du même gris que le dessus des ailes postérieures avec point discoïdal noir sur chacune d'elles ; on y remarque, en outre, quelques lignes, mais seulement indiquées par des points.

La Femelle est semblable au Mâle, par sa taille et la couleur des ailes.

La Chenille (pl. VI, fig. 75) est d'un vert clair, tirant un peu sur le jaune avec les incisions des anneaux d'un jaune clair, avec une longue tache triangulaire, d'un rouge cramoisi, qui s'étend sur les trois premiers anneaux, et dont la base touche à la tête ; celle-ci est du même rouge ainsi que les pattes postérieures et l'opercule anal. Cette Chenille vit, en juin et juillet, sur plusieurs espèces de Rosiers sauvages et les Chèvrefeuilles ; on la

trouve parvenue à toute sa taille à la fin de juillet ; elle file alors une Coque légère dans une feuille pliée pour se transformer en Chrysalide. Elle passe l'hiver sous cet état et le Papillon éclôt en mars et avril de l'année suivante.

L'Insecte parfait est commun dans toute la France, notamment dans le nord, mais rarement abondamment ; il habite les bois et les jardins.

Dégâts. — La Chenille de *Cidaria derivata* Treits. est essentiellement polyphage, elle attaque souvent les Rosiers sauvages et cultivés et les prive de leurs feuilles.

Moyens de destruction. — Employer ceux décrits contre *Cidaria fulvata* Treits.

MICROLÉPIDOPTÈRES

Les Microlépidoptères ou petits Papillons sont représentés par des Insectes presque microscopiques, au moins pour les dimensions du corps. Il y a certaines espèces qui ont une taille un peu plus développée ; la plupart sont agiles et brillants, beaucoup d'entre eux volent en plein soleil, sur les fleurs ou les feuilles des végétaux qui les ont nourris, d'autres ne volent que le soir ou pendant la nuit ; au repos, ils se tiennent appliqués sous les feuilles ou sur la tige des végétaux. Ils sont, en général, difficiles à capturer à cause de l'exiguité de leur taille.

Ces Microlépidoptères adultes ont pour caractère particulier : des ailes supérieures croisées sur le dos, arquées à leur base d'insertion, d'un aspect tout particulier qui leur a valu la dénomination ancienne de *porte-chapes*.

Les Chenilles des Microlépidoptères sont, pour la

plupart, pourvues de seize pattes normales, elles ont une teinte unie, peu brillante, brune, jaunâtre, verdâtre, grise ou terreuse, elles vivent généralement cachées; elles roulent, plient et lient en paquet terminal, à l'extrémité des jeunes rameaux, les feuilles des arbres ou des plantes, à l'aide de quelques fils de soie, elles en font des cornets, des rouleaux ou un paquet terminal à l'extrémité des jeunes rameaux; elles rongent les parties vertes dans lesquelles elles se tiennent cachées depuis la sortie de l'Œuf jusqu'à leur dernière métamorphose, qu'elles subissent sur place. Lorsqu'on les inquiète, ces Chenilles marchent rapidement en arrière et se laissent choir sans choc sur le sol ou sur les rameaux inférieurs, suspendues à un fil soyeux qui sort de leur bouche et qu'elles dévident au fur et à mesure qu'elles descendent, comme celles des Géomètres, la tête en haut; elles se servent de ce fil conducteur pour remonter sur la plante nourricière. Quand on touche ces Chenilles, elles se roulent comme de petits serpents.

Il en est qui ont l'instinct de se construire des abris ou fourreaux, imitant d'une façon si parfaite différentes parties des végétaux sur lesquels elles vivent, qu'elles peuvent y séjourner en toute sécurité, rendues invisibles à l'égard de l'Homme, qui ne parvient à les apercevoir qu'après un minutieux examen. Cette protection n'existe pas vis-à-vis des Hyménoptères entomophages : Ichneumonides, Braconides, Chalcidites et Proctotrupides, qui parviennent à les découvrir dans leurs retraites et à leur inoculer une ponte meurtrière.

Il est de ces Chenilles, dites *mineuses de feuilles*, si microscopiques et si délicates, que toute leur existence s'écoule entre les deux épidermes d'une feuille, soit dans des galeries plus ou moins sinueuses, soit dans des

mines ou larges plaques diffuses, tranchant par leur couleur jaunâtre, blanchâtre ou brune, avec le vert habituel des feuilles.

Les espèces que nous avons à signaler dans les Micro-lépidoptères sont celles qui, par leur manière de vivre, occasionnent aux Rosiers des dégâts plus ou moins appréciables, elles appartiennent aux tribus des Tortricides ou Tordeuses, des Tinéides ou Teignes et des Pterophorides ou Pterophores.

TORTRICIDES ou TORDEUSES

C'est dans ce groupe de Lépidoptères que nous trouvons les petits Papillons qui composent le grand genre *Tortrix* L. ou *Pyralis* Fabr., Tordeuses ou Pyrales qui produisent les plus grands ravages sur la plupart des végétaux et plus fréquemment sur les Rosiers.

Malgré leur taille microscopique, les Tortricides ou Tordeuses ne manquent pas d'élégance, il y en a de toutes couleurs et à dessins très variés.

Les Chenilles des Tordeuses ont seize pattes normales, d'égale longueur et toutes propres à la marche, ayant le corps ras ou garni de poils courts et isolés, portés sur des points verruqueux.

La plupart de ces Chenilles sont essentiellement des rouleuses ou des tordeuses des feuilles des arbres ou des arbrisseaux; aussi vives que craintives, au moindre ébranlement causé à la plante qu'elles habitent, on les voit s'échapper de leur rouleau avec la plus grande agilité, et se laissant pendre aux rameaux à l'aide d'un fil de soie qui sort de leur bouche et s'allonge à mesure qu'elles s'éloignent de leur demeure et qui leur sert à y remonter quand elles supposent le danger passé, ou à

descendre, sans choc, sur le sol ou sur les rameaux inférieurs à la recherche de nourriture.

La Chenille des Tordeuses commence par ronger le parenchyme de la partie qui a été contournée la première et elle attaque successivement les autres tours, à l'exception du dernier qu'elle laisse intact; cette espèce de tuyau étant ouvert par les deux bouts, c'est par l'un d'eux, qu'elle rejette ses excréments qui sont de petits grains noirs à peu près sphériques. Comme une portion de feuille et même une feuille entière ne peut pas suffire pour la nourriture d'une Chenille pendant toute sa vie, elle se fabrique de nouveaux rouleaux, à mesure que son appétit augmente avec sa taille. Le dernier diffère habituellement un peu des autres; les tours en sont moins serrés, parce que la Chenille, devenue grosse, a besoin d'un logement plus ample. Cette Chenille se métamorphose en Chrysalide dans le rouleau même de la feuille où elle a passé toute la dernière période de sa vie; elle ne se file pas de véritable Cocon et se contente de tapisser l'intérieur de sa demeure, d'une légère couche de soie, pour garantir la jeune Chrysalide du contact un peu rude de la feuille qui l'entoure. La Chrysalide lisse, en forme de poire allongée, d'abord verte ou jaunâtre, puis devenant d'un brun noir; le dessous de chaque anneau armé de deux rangs de pointes courtes dirigées en arrière; l'abdomen se terminant ordinairement par une longue pointe mousse garnie de petits crochets; les épines et crochets de la Chrysalide la maintiennent solidement fixée à l'enduit soyeux.

Les Chenilles des Tordeuses vivent dans des feuilles pliées, tordues, roulées ou réunies en paquet terminal à l'extrémité des jeunes rameaux, elles rongent ainsi les parties vertes sous cet abri qui les défend du soleil et les

cache à leurs ennemis. Elles subissent leur Nymphose, ordinairement à la place où elles trouvent nourriture et abri, leur Chrysalide est conique, lisse, presque toujours nue, en forme de massue ou de poire allongée, parfois entourée d'un tissu soyeux plus ou moins serré, mais qui n'a pas, en général, l'apparence d'une Coque proprement dite; quelques-unes, au contraire, abandonnent leur retraite pour aller s'installer soit dans la terre, soit dans tout autre lieu où elles puissent se croire en sûreté.

Les Papillons des Tordeuses ont presque tous le vol vif, mais court, nocturne ou crépusculaire, et se tiennent au repos pendant le jour, appliqués sous les feuilles ou sur les tiges des végétaux, mais il faut peu de chose pour les déranger et les faire voler en plein jour. Ils sont généralement d'assez petite taille, beaucoup d'entre eux sont ornés de brillantes couleurs et de taches métalliques. Ils ont pour caractère particulier : la côte des ailes antérieures plus ou moins arquée à la base d'insertion, d'où il résulte qu'ils ont une physionomie toute particulière, qui leur a fait donner le nom de *Papillons aux larges épaules* par Réaumur, *Phalènes-chapes* par Geoffroy.

Les antennes, rarement plus longues que le corps, sont filiformes dans les deux sexes, les palpes labiaux ou inférieurs sont seuls visibles; la spiritrompe est membraneuse, très courte, souvent nulle ou invisible; le thorax est ovale, lisse quelquefois crêté à la base; les ailes sont entières ou sans fissures, en toit plus ou moins aplati hors du repos, les supérieures cachant alors les inférieures, moins larges qu'elles et qui sont plissées en éventail sous les premières, celles-ci plus ou moins arquées à la base, le plus souvent coupées carrément à leur extrémité, ayant leur sommet quelquefois recourbé

en faucille; les pattes courtes, surtout les antérieures, avec les cuisses aplaties, les intermédiaires et les postérieures munies chacune de quatre épines courtes et obtuses; l'abdomen ne dépassant pas les ailes dans l'état du repos, cylindro-conique, terminé par une houppe de poils chez le Mâle, en pointe chez la Femelle.

On trouve ces Papillons depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne, mais c'est en été qu'ils sont les plus communs.

Il est difficile de lutter contre ces espèces nuisibles à beaucoup de végétaux, dont les Chenilles rongent le parenchyme des feuilles liées ou roulées, de sorte que les végétaux sont parfois, sinon tués, du moins retardés dans leur accroissement, surtout lorsque les Chenilles sont très nombreuses et que, partant, leurs ravages s'exercent sur un nombre élevé de feuilles.

On ne peut songer à un échenillage que dans les petites et moyennes cultures; ces espèces nuisibles sont habituellement limitées dans leur nombre, dans certaines années, par les intempéries atmosphériques et par leurs parasites naturels. Parmi les auxiliaires précieux, on doit citer les Oiseaux insectivores, si rares aujourd'hui, en raison de captures insensées et par la tolérance avec laquelle on agit à l'égard du dénichage; les Oiseaux, surtout lors de leurs couvées, rendent de grands services, en saisissant dans leur bec les Chenilles pendues à leur fil et les portant aux petits de la nichée.

TORTRICIDES

Teras variegana S.-V., syn. : *Teras abildgaardana* Fabr.

Nous ne citerons que pour mémoire ce parasite polyphage, qui s'attaque parfois aux Rosiers et dont la Che-

nille vit en mai-juin, entre deux folioles liées ensemble par quelques fils soyeux. Le Papillon, assez rare, vole fin juillet ou commencement d'août.

TORTRICIDES

Teras Forskaleana L., Gotze, Muller., Froel., Treits. — *Pyræle* de Forskael. — *Tortrix Forskaliana* Wien. Verz. — *Tortrix Forskaleana* L., Hubn. — *T. Forskaelana* Hubn., Froel., Treits., Dup.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 129), de 14 millim. d'envergure ; ailes supérieures jaune soufre, finement réticulées de brun rougeâtre ; une raie transversale brune, très élargie sur le milieu du bord interne, y forme une sorte de tache qui remonte jusqu'à la côte et s'amincit peu à peu, et finalement devient à peine perceptible dans la réticulation ; le bord frangé et jaunâtre, précédé d'une petite bande brune ; ailes inférieures blanc plus ou moins jaunâtre. La tête, les antennes, le corps et les pattes jaune soufre.

Le Papillon éclôt pour la première fois fin juin, et parfois, d'une seconde génération en septembre.

La Chenille est polyphage, elle vit à la même époque que celle de la *Pyræle de Bergmann* et d'une façon identique, elle se confond avec elle très facilement, elle est, cependant, un peu plus petite, plus verte ; comme cette espèce, elle attaque diverses variétés de Rosiers, rarement les Rosiers Bengale, R. Thé et les R. Banks.

Dégâts. — La *Pyræle* de Forskael a les mêmes habitudes et est presque aussi commune que la *Pyræle* de Bergmann.

Moyens de destruction. — On doit la détruire avec soin, il suffit d'enlever les feuilles roulées et de les brû-

ler, ou encore, d'entr'ouvrir les feuilles, d'en extraire la Chenille et de l'écraser. On peut aussi les détruire au moyen de pulvérisations pratiquées le soir, avec la préparation pour la destruction des Chenilles, dont la formule et le mode d'emploi sont indiqués page 224.

Les Femelles des Tordeuses étant très friandes des matières sucrées, on peut en détruire un grand nombre en disposant de place en place, au pied des Rosiers, des vases vernissés remplis au tiers de miel étendu d'eau. Les Microlépidoptères se précipitent avec avidité dans ces vases et s'y noient. On capture ainsi un grand nombre de Tordeuses.

TORTRICIDES

Teras holmania L. — Tordeuse de Holm. — Pyrale holmoise.
— La Holm de Vill. — *Tortrix holmiana* L., Wien. Verz., Illig., Schrank., Muller, Hubn., Treits.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 130), de 15 millim. d'envergure; ailes supérieures d'un roux ferrugineux, teinté de brun le long de la côte et vers l'extrémité, marquées d'une tache triangulaire blanche sur le milieu de la côte, entre cette tache et le bord terminal sont quelques petites stries argentées, souvent à peine perceptibles, près de l'extrémité, dont une longue la frange qui est jaune orangé, une tache jaune mal limitée vers le bord inférieur de la base; ailes inférieures grisâtres, le bord frangé est ferrugineux; antennes, tête et corselet d'un roux ferrugineux; abdomen de la couleur des ailes inférieures.

Le Papillon paraît en juillet ou au commencement d'août, il est assez commun dans les vergers et les jardins.

La Chenille, très petite, est d'un vert jaunâtre, parfois d'un jaune uni, avec la tête rougeâtre, l'écusson du premier anneau noir, les pattes écailleuses d'un brun roussâtre et des éminences mamelonnées sur le huitième anneau ; elle est très vive, dès qu'on touche aux feuilles où elle se tient abritée elle marche rapidement en arrière et se laisse choir suspendue à un fil soyeux. Elle vit en mai, entre les feuilles attachées par les bords et sur presque toutes les variétés de Rosiers et d'autres Rosacées fructifères : Poirier, Pommier sur paradis, Aubépine, Prunellier, etc., elle se métamorphose en juin, sa Chrysalide est rouge fauve.

Dégâts. — Cette Chenille est très répandue et ses dégâts sont très appréciables.

Moyens de destruction. — On doit la détruire comme l'espèce précédente.

TORTRICIDES

Teras contaminana Hubn., Hw., Froel., Treits., Wd., Dup.
Pyrale contaminée.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 128), de 16 à 18 millim. d'envergure ; ailes supérieures légèrement arrondies à la côte, très aigües à l'angle apical, un peu pointues au sommet, fond jaune pâle, très réticulées de brun foncé, et présentant dans leur milieu une tache brune, assez grande, qui s'élargit et se bifurque avant d'atteindre la côte ; la partie intérieure de la bifurcation est de couleur jaune pâle ; ailes inférieures blanc grisâtre, faiblement réticulées de brun ; antennes, tête, corselet et pattes de la couleur des ailes supérieures ; abdomen grisâtre avec extrémité jaune clair. Le Papillon vole en juin et juillet, il est moins commun que sa

Chenille qui très souvent est dévorée par les Moineaux.

La Femelle est semblable quant à la livrée, mais un peu plus grande.

La Chenille de cette Tordeuse a le corps d'un vert obscur, couvert de très petits points noirs surmontés chacun d'un poil court ; le dessous du ventre est d'un vert pâle ; avec la tête, le dessus du premier anneau et les pattes écailleuses d'un brun roussâtre. Cette Chenille éclôt en avril et mai, elle est polyphage, elle vit sur les Rosiers et d'autres Rosacées fructifères : Prunier, Abri-cotier, Poirier et Pommier surtout ; se tenant à l'extrémité des jeunes pousses, au milieu des feuilles pliées et liées à l'aide de quelques fils de soie ; ainsi abritée, elle ronge les folioles et après avoir plusieurs fois changé de peau, elle atteint toute sa croissance dans cette retraite et s'y change en une Chysalide brune avec chaque anneau muni sur le bord de petites épines. Cette Chenille est très commune en mai dans toute la France ; il y a une seconde génération de Chenilles en septembre et octobre.

Dégâts. — Cette Chenille est commune, elle ronge les jeunes feuilles des Rosiers et des Arbres fruitiers.

Moyens de destruction. — La destruction n'exige que de la surveillance ; il suffit d'entr'ouvrir les feuilles réunies avec des fils de soie et d'en extraire la Chenille, ou encore de l'écraser en pressant légèrement, entre les doigts, les feuilles liées et pliées.

TORTRICIDES

Tortrix podana Sc. Ent. Carn. — Pyrale des Roses. — Tordeuse des Roses. — *T. ameriana* Treits., F. R., Dup., H. S. — *T. rosana* Steph. — *T. fulvana* Wien. Verz.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 132), de 17-18 millim d'envergure ; ailes supérieures dont

l'angle du sommet est faiblement courbé, d'un fauve ferrugineux, finement réticulées de brun, avec une tache d'un brun violâtre partant de la base et s'étendant en se courbant jusqu'au milieu de l'aile, où elle forme une bande transversale ; une autre bande étroite d'un brun rougeâtre est placée contre le bord extérieur ; ailes inférieures gris cendré avec le sommet fauve et réticulé de brun ; antennes, tête et corselet d'un brun violâtre en dessus et fauve en dessous ; abdomen gris cendré et à l'extrémité garnie d'une touffe de poils. La Femelle avec ailes supérieures d'un gris testacé et réticulé de brun avec une bande brune au milieu. L'éclosion du Papillon a lieu en juin et juillet, il est commun.

La Chenille petite, verte, se nourrit des feuilles des Rosiers sauvages et cultivés et autres Rosacées fructifères ; elle vit en mai entre deux feuilles recroquevillées et liées par quelques fils soyeux, et, son accroissement terminé, elle se chrysalide dans sa retraite.

Dégâts. — Cette Chenille est assez commune et ses dégâts sont assez appréciables.

Moyens de destruction. — On doit détruire la Chenille dans sa demeure formée de feuilles réunies en paquet. Il suffit de presser légèrement entre les doigts les feuilles liées ou d'entr'ouvrir celles-ci, d'en extraire la Chenille, puis de l'écraser.

TORTRICIDES

Tortrix rosana L., Hubn., Hw., Wlk., Stett. Man., Hein. — Pyrale des roses. — *Tortrix americana* L. F. S. E. — *T. lævigana* S.-V., Fabr., Treits., Steph., Illig., Wd. — *T. oxyacantha* Hubn., Dup. — *T. acerana* Hubn., Dup.

Description et mœurs. — Cette Pyrale, de taille variable (pl. XI, fig. 134), a 20 millim. d'envergure

environ ; ailes supérieures un peu tronquées au sommet, d'un brun grisâtre plus ou moins pâle, faiblement réticulé de brun, traversées transversalement par de petites raies parallèles, courbes, très légèrement sinuées, d'un brun obscur, avec frange gris cendre ; ailes inférieures jaune d'ocre pâle, avec le bord abdominal largement noirâtre. Le Papillon est commun, il vole vers la fin juin ou commencement de juillet.

La Chenille est de couleur variable, d'un blanc sale ou d'un vert pâle, ou parfois d'un vert jaunâtre avec la tête d'un vert sombre, l'écusson du premier anneau et les pattes écailleuses d'un fauve brunâtre ; son corps possède des petits mamelons surmontés chacun de poils courts, blanchâtres. Dans son jeune âge, elle vit en société sous une toile en forme de tente, au milieu de plusieurs feuilles réunies confusément en paquet, quand elle est parvenue à une certaine taille, elle se renferme dans une feuille roulée en cornet et y vit isolée jusqu'au moment de la Nymphose. Elle est très commune dans le centre de la France, en mai-juin, elle attaque les Rosiers et d'autres plantes, en liant leurs feuilles, rarement les Rosiers Bengale, les R. Thé, les R. Banks ; elle se métamorphose en juin dans sa retraite, après avoir subi plusieurs mues, en une Chrysalide verte dans sa partie antérieure, d'un vert jaunâtre sur le ventre et brune sur le dos, deux cercles de dentelures entourent chacun de ses anneaux.

Dégâts. — Elle vit cachée entre les feuilles liées des Rosiers et autres Rosacées fructifères dont elle ronge le parenchyme.

Moyens de destruction. — Il faut détruire les paquets de feuilles, les brûler pour anéantir la Chenille, ou presser les feuilles liées entre les doigts.

TORTRICIDES

Tortrix heparana Wien. Verz., Illig., Schrank, Gotze, Treits. — Tordeuse hépatique. — La Chape brune de Geoffroy. — Phalène Chape brune du Lilas de Geer. — *T. podana* Schrank. — *T. carpiniana* Hubn. — *T. pasquayana* Wien. Verz.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 131), dont les deux sexes sont de la même taille, offre une coloration très variable, a 20 millim. d'envergure; ailes supérieures à angle supérieur légèrement falqué, d'un rouge brun, finement réticulées de brun plus sombre et traversées au milieu par une bande oblique de la même couleur, elles sont, en outre, marquées de deux taches brun foncé, l'une à la base et l'autre à la côte près du sommet; ailes inférieures gris obscur, la frange plus claire; antennes, tête, corselet et pattes de la même couleur des ailes supérieures et l'abdomen participe de celle des ailes inférieures.

La Chenille est d'un vert pâle, quelquefois terne, avec une raie dorsale obscure, la tête d'un brun marron, l'écusson du premier anneau brun noir, pattes écailleuses noires et pattes membraneuses vertes, corps offrant quelques poils très fins émergeant d'autant de petits points bruns.

On trouve cette Chenille en mai, sur plusieurs arbres fruitiers et aussi sur différentes variétés de Rosiers, elle se transforme en Chrysalide vers la mi-juin et l'Insecte parfait éclôt fin juin. Il n'est pas très commun en France.

Dégâts. — La Chenille de cette Tordeuse vit à la même époque que celle de la Pyrale des Roses et d'une façon identique, elle est moins commune que l'espèce précédente.

Moyens de destruction. — On doit détruire cette Chenille comme celle des espèces précédentes.

TORTRICIDES

Tortrix Lecheana L., Wien. Verz., Illig., Schrank, Hubn., Hw., Gotze, Müller, Froël., Treits., Dup. — Tordeuse de Lèche. — La Lèche de Vill. — *Pyralis Lecheana* Fabr. — *Ptycholoma Lecheana* Steph., Wd.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 136), qui se montre tout l'été, a une envergure de 18 millim. ; ailes supérieures brun foncé saupoudrées de jaune d'or avec deux lignes blanc bleuâtre brillant qui les traversent obliquement, au milieu la ligne extérieure se bifurque un peu avant d'arriver à la côte, l'autre est légèrement arquée, avec une frange jaune orangé ; ailes inférieures entièrement brun foncé avec frange blanchâtre. Antennes, tête et corselet de la couleur des ailes supérieures et abdomen de celle des inférieures.

Les deux sexes ne diffèrent que par la taille, la Femelle étant plus grande que le Mâle.

La Chenille est polyphage, elle vit en mai sur différents arbres forestiers et sur diverses variétés de Rosiers.

Deux variétés de *Tortrix Lecheana*, la première : var. *Obsoletana* Wood, toute noire ; la seconde : var. *Klugianoïdes* Sand, de dimension plus petite que le type, ailes noires à base vert pomme séparée par une ligne plombée avec demi-ligne ensuite et un point également plombé.

Ces deux variétés ont été signalées par M. Maurice Sand ; leurs Chenilles maltraitent les Rosiers en avril-mai dans le centre de la France.

Les Chenilles vivent entre les feuilles attachées par des fils soyeux et se transforment après plusieurs mues en Chrysalide dans leur retraite. Le Papillon vole en mai.

Dégâts. — Les Chenilles de ces Tordeuses sont peu communes et leurs ravages sont assez limités.

Moyens de destruction. — On doit les détruire comme celles des espèces précédentes.

TORTRICIDES

Tortrix diversana Hubn., Treits., Dup. — Tordeuse diverse. —
Tortrix viduana Froel. — *T. acerana* Hw., Wd.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 135) a les ailes supérieures de 16-18 millim. d'envergure, fauve pâle réticulé de brun rouge, traversées obliquement du milieu de la côte à l'angle anal, par une bande brun rouge, plus étroite dans la partie supérieure et interrompue au milieu ; vers l'extrémité, on remarque le commencement d'une seconde bande, qui part de la côte et s'oblitére avant d'arriver à l'aile, à frange fauve ; les ailes inférieures sont grises, à frange plus claire ; tête, corselet et antennes de la couleur des ailes supérieures ; abdomen et pattes de celle des ailes inférieures.

Le Papillon, assez rare, paraît en mai-juin ; après l'accouplement la Femelle dépose ses Œufs qui passent l'hiver, et les petites Chenilles éclosent aux premiers beaux jours du printemps.

La Chenille cylindrique est d'un vert brun foncé, avec la tête et l'écusson brunâtre, le corps paraît ras, mais, à la loupe, on aperçoit quelques poils très fins partant de points brunâtres. On trouve cette Chenille polyphage sur divers arbustes et aussi sur diverses variétés de Rosiers. Sa transformation en Chrysalide a lieu vers la fin avril, et le Papillon éclôt trois semaines plus tard.

Dégâts. — La Chenille lie en paquets les feuilles des Rosiers, le parenchyme des feuilles liées est rongé, de

sorte que les végétaux sont parfois très retardés dans leur accroissement. Elle s'y métamorphose.

Moyens de destruction. — La destruction de cette Tordeuse n'exige que du soin, il suffit d'entr'ouvrir les feuilles, réunies avec des fils de soie, et d'en extraire la Chenille, ou encore de l'écraser en pressant les feuilles entre les doigts.

TORTRICIDES

Tortrix conwayana Fabr., Hw., Froel., Wd., Wlk., Hein. — Pyrale ou Tordeuse de Hoffmansegg. — *Tortrix Hoffmanseggiana* Hubn., Treits., Dup., H. S. — *T. Hoffmanseggiana* Hw., Steph.

Description et mœurs. — Le Papillon de cette espèce (pl. XI, fig. 138) a les ailes supérieures de 14 millim. d'envergure, jaune fauve, à première moitié un peu dorée et l'autre moitié jaune presque ferrugineux, avec quatre séries transversales de points noirs un peu plombés ou argentés, dont une précède immédiatement la frange, celle-ci jaune vif ; les ailes inférieures sont noirâtres, plus claires dans le haut, à frange grise ; tête, antennes, corselet et pattes, jaune doré, abdomen brun noirâtre.

Le Papillon éclôt en juillet.

La Chenille adulte est d'un vert clair, la tête, l'écusson du premier anneau, les pattes écailleuses, couleur brune de poix ; de petits points saillants, épars à la surface du corps, portent, chacun, un petit poil raide.

Après avoir subi plusieurs mues, elle se transforme en dehors de sa demeure, sous une toile blanche, en une Chrysalide allongée, brun noirâtre, garnie de petites épines, sur le bord des anneaux, comme dans une foule d'autres espèces ; l'éclosion a lieu en juillet.

Cette petite Pyrale est aussi commune et aussi nuisi-

ble, dans certaines régions, que la Pyrale de Bergmann et celle de Forskael ; la Chenille roule et plie, de même, en avril et mai, les folioles des Rosiers, elle est polyphage, elle s'attaque aussi aux feuilles des Poiriers qu'elle roule également, et à la surface desquelles elle subit sa Nymphose.

Dégâts. — Ses ravages sont, dans certaines années, relativement étendus sur plusieurs espèces de variétés de Rosiers.

Moyens de destruction. — Employer ceux indiqués pour détruire les espèces précédentes.

TORTRICIDES

Tortrix Bergmanniana L., Wien. Verz., Illig., Hubn., Schrank, Froel., Treits., Wd., Dup., H. S., Wlk., Hein. — Pyrale ou Tordeuse de Bergmann. — La Bergmann de Vill. — *Tortrix rosana* Hubn. — *Pyralis Bergmanniana* Fabr.

Description et mœurs. — Cette Pyrale (pl. XI, fig. 137) est un ennemi très redoutable pour les Rosiers. Le Papillon a 15 millim. d'envergure, des ailes supérieures d'un jaune soufre, finement réticulées de brun rougeâtre, avec trois raies transversales, métalliques, plombées ou argentées, dont l'une très près de la base, l'intermédiaire cintrée, la troisième coupant obliquement l'extrémité de l'aile et aboutissant à l'angle supérieur, avec frange de la teinte de l'aile et précédée d'une raie argentée rejoignant la côte, celle-ci étant brun rougeâtre ; des ailes inférieures d'un gris noirâtre ; tête, antennes, corselet et pattes jaune soufre, abdomen de la teinte des ailes inférieures.

Le Papillon, répandu dans toute l'Europe, se trouve, à la fin de juin, ou commencement de juillet, dans les

jardins, et voltige le soir après le coucher du soleil autour des Rosiers.

La Femelle pond ses Œufs isolés, au mois de juin ou de juillet, à la base des rameaux des Rosiers ; le plus souvent ils hivernent et l'éclosion n'a lieu qu'au printemps suivant ; dans une année très chaude, il y a deux générations, la seconde paraît en septembre.

La Chenille, allongée, d'abord d'un vert pâle, elle est à toute sa taille d'un jaune clair, avec quelques taches vertes sur le dos, a des pattes écailleuses et la tête d'un noir brillant ; les pattes membraneuses de la couleur du corps, et l'anus brun. La face dorsale du premier anneau porte deux petites plaques cornées, noires et contiguës ; on remarque des poils épars sur toute la surface du corps.

À la fin d'avril, la Chenille (pl. VI, fig. 76) vit sur presque toutes les races et variétés de Rosiers, mais attaque rarement les Rosiers Thé, R. Banks, R. Bengale ; elle cause de très grands dommages et nuit beaucoup à la floraison des Roses. Elle se tient d'abord cachée, à l'extrémité des rameaux, dans l'intérieur des jeunes pousses qu'elle ronge, puis réunit les feuilles en paquets, en les entourant de fils de soie à mesure qu'elles se développent ; ainsi abritée, cette Chenille ronge les jeunes feuilles et les boutons en voie de formation ; elle n'attaque souvent qu'une portion du bouton, laissant le pédoncule intact ; la fleur, ainsi mutilée, n'en continue pas moins à s'épanouir et ne donne que la moitié ou le tiers d'une Rose.

Après plusieurs mues, la Chenille, arrivée à sa taille définitive, vers la fin de mai, tapisse alors de soie l'intérieur de la foliole qu'elle a enroulée, et s'y change en Chrysalide d'abord jaune, puis d'un jaune brunâtre, enfin

tout à fait brune au bout de quatre ou cinq jours, avec chaque anneau muni, sur le bord, de deux rangées de petites épines, la pointe anale étant hérissée de plusieurs petits crochets divergents servant à la suspension de la Chrysalide ; les petites épines lui servent, comme aux espèces voisines, lors de l'éclosion, à s'approcher de l'extrémité ouverte de son habitation.

Le Papillon éclôt fin juin ou commencement de juillet, et, à partir de cette époque, on voit souvent les Chrysalides vides sortir à moitié, ou même pendre entre deux feuilles.

Dégâts. — La Chenille de cette Tordeuse cause, souvent, de très grands ravages à la végétation des Rosiers des jardins, et nuit beaucoup à la floraison des Roses.

Moyens de destruction. — La destruction de cette Pyrale n'exige qu'un peu de soin, il suffit d'entr'ouvrir les feuilles, réunies avec des fils de soie et d'en extraire la Chenille, ou encore de l'écraser en pressant les feuilles entre les doigts ou entre les pinces en bois ; on peut aussi couper les paquets de feuilles pliées et les brûler.

TORTRICIDES

Penthina variegana Hubn., Treits., Dup., H. S. — Penthine variée. — La Teigne bedeaude à tête brune de Geoffroy. — *Penthina cynosbatella* L., Wlk., Hein. — *P. Poecilana* Froël.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 139) a 20 millim. d'envergure, des ailes supérieures peu larges, dont les deux tiers de leur surface, à partir de la base, d'un brun noirâtre, varié de roux et de bleuâtre, et le reste de leur surface d'un blanc sale, avec la frange gris bleuâtre et précédée de plusieurs petites taches gris luisant. Le bord interne de la partie brune maille de roux, de blanc et de noir ; et l'on voit, au milieu de son

bord extérieur, deux ou trois petits points noirs isolés, enfin la côte est finement ponctuée de noir ; des ailes inférieures d'un gris foncé, avec la frange blanchâtre ; tête brune, corselet brun avec épaulettes rousses, poitrine et pattes blanchâtres, abdomen gris foncé.

Le Papillon paraît en juin et juillet ; après l'accouplement la Femelle pond ses Œufs, elle ne dépose qu'un Œuf sur un bourgeon à feuille ou à fruit. Sortie de l'Œuf, la petite Chenille creuse et ronge l'intérieur du bourgeon avant que celui-ci soit développé, elle lie ensemble les sommets de l'enveloppe des feuilles ou des fleurs, et dévore, ainsi protégée contre les ardeurs du soleil ou contre la pluie, un bouton, puis un autre, de sorte qu'aucune fleur n'éclôt et qu'aucun fruit ne vient à bien, lorsqu'elle s'attaque aux arbres fruitiers.

La Chenille de cette Tordeuse est commune dans toute la France, elle est vert foncé avec la tête, l'écusson et la jointure des anneaux brun noirâtre ; on remarque une double rangée de points noirs sur les anneaux intermédiaires et une unique rangée sur les autres. Cette Chenille polyphage, vit, en mai, sur les arbres fruitiers, sur le Prunellier, sur le Chêne, sur les diverses variétés de Rosiers sauvages. Elle établit sa demeure au centre de plusieurs feuilles qu'elle lie ensemble par des fils de soie et se transforme en Chrysalide dans cette enveloppe protectrice ; la Chrysalide est d'un brun foncé et possède la même forme que celle des espèces voisines, elle est épaisse dans sa partie antérieure avec les anneaux du ventre hérissés de pointes fines.

Dégâts. — Cette Chenille fait beaucoup de dégâts, elle ronge les jeunes pousses et les boutons dès qu'ils ont commencé à se développer et les arbres ou arbustes ne peuvent produire de floraison.

Moyens de destruction. — Employer ceux déjà signalés pour enrayer l'extension des espèces voisines ou couper les paquets de feuilles liées au moyen d'un sécateur et les brûler.

TORTRICIDES

Penthina pruniana Hubn., Hw., Froël., Treits., Wd., Dup., H. S., Wlk., Hein. — Teigne bedeaude à tête brune de Geoffroy. — Penthine du Prunier. — *Tortrix pruniana* Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 140) a 14 millim. d'envergure, des ailes supérieures dont les deux tiers de leur surface, à partir de la base, d'un brun noirâtre, l'extrémité de la même couleur, la partie intermédiaire blanche; le bord extérieur de la partie brune est arqué et son intérieur est strié de noir et de bleuâtre sans aucune tache blanche. La partie blanche est marquée vers le sommet d'une tache grise de forme ronde, souvent accompagnée de petits atomes gris ou noirâtres; la côte est ponctuée de noir, avec frange presque entièrement de cette couleur; des ailes inférieures entièrement gris foncé, avec frange plus claire.

Dans les deux sexes, le tête et le corselet sont brun noir en dessus ainsi que les pattes, l'abdomen participant de la couleur des ailes inférieures.

La Chenille est vert sale dans son jeune âge, elle devient grisâtre et quelquefois noirâtre à mesure qu'elle grandit, la ligne vasculaire formant une raie d'un vert plus foncé; les petites verrues, dont son corps est chargé, sont noir luisant et surmontées chacune d'un petit poil brun clair; la tête, l'écusson du prothorax et le chaperon de l'anus sont également d'un noir luisant ainsi que les pattes écailleuses; enfin, le ventre et les pattes membraneuses sont d'un vert sale.

Les Chenilles se trouvent en avril et en mai sur les Cerisiers, les Pruniers, les Prunelliers, d'abord dans les bouquets de fleurs en corymbes, puis entre les feuilles liées en paquet et tapissées de soie où elles se changent en Chrysalide, celle-ci d'un brun noirâtre, épaisse dans sa partie antérieure avec les anneaux du ventre hérissés de pointes fines. Les Adultes paraissent en juin et juillet et donnent une seconde génération de Chenilles en août, se tenant entre les feuilles qu'elles retiennent ensemble par des fils de soie et subissent leurs métamorphoses en terre, sous la mousse ou quelques brins d'herbes ; les Chrysalides hivernent et leurs Adultes éclosent au printemps, lors des bourgeons à feuilles et à fruits sur lesquels les Femelles déposent leurs Œufs.

Dégâts. — Cette Chenille est très répandue dans toute la France et ses ravages sont sérieux.

Moyens de destruction. — Il faut couper les paquets de feuilles liées, au moyen d'un sécateur et les brûler.

TORTRICIDES

Penthina ochroleucana Hubn., Froël., Treits., Dup., H. S., Walk., Hein. — Penthine blanc jaunâtre.

Description et mœurs. — Le Papillon de cette Pyrale a une envergure de 18 millim., des ailes supérieures dont les deux tiers de leur longueur, à partir de la base, d'un brun noir et le reste de leur surface d'un blanc jaunâtre avec la frange et leur sommet gris ; la partie brune est marbrée de noir, et traversée au milieu par une bande grise striée de brun, et son bord extérieur, qui coupe l'aile obliquement, forme trois angles obtus ; sur la partie blanche et vers le sommet, on remarque une tache grise, arrondie, avec frange gris noirâtre ; des ailes inférieures

d'un gris noirâtre, avec frange plus claire. La tête et le corselet d'un brun noir en dessus et d'un gris roussâtre en dessous, ainsi que les pattes ; antennes noirâtres ; abdomen gris noirâtre.

Le Papillon commun paraît deux fois, en juin et en août.

La Chenille d'un vert clair dans son jeune âge, devenant vert grisâtre à mesure qu'elle grandit, la ligne vasculaire d'un vert plus foncé, les verrues sont d'un brun noirâtre et surmontées chacune d'un poil d'un brun clair ; l'écusson du corselet est d'un noir luisant ainsi que les pattes écailleuses, enfin, le ventre et les pattes membraneuses sont d'un vert sale. On la trouve en mai et en juillet, elle lie, en paquet, les jeunes feuilles des Rosiers, particulièrement celles du Rosier Cent-Feuilles, entre lesquelles elle subit ses métamorphoses.

Dégâts. — Cette Chenille est commune, elle ronge les jeunes feuilles des Rosiers et ses dégâts sont assez notables.

Moyens de destruction. — On doit détruire cette Tordeuse et sa Chenille comme celle des espèces précédentes.

TORTRICIDES

Penthina gentiana Treits. — Penthine de la Gentiane. — *Tortrix gentianana* Hubn. — *Tortrix gentianana* Froël. — *Antithesia gentianana* Steph.

Description et mœurs. — Le Papillon a une envergure de 16-18 millim., des ailes supérieures, dont les deux tiers de leur longueur, à partir de la base, sont d'un brun noir et le reste de leur surface, y compris la frange, blanc roussâtre ou jaune nankin, avec quelques atomes gris vers leur sommet ; la partie brune est plus ou moins

striée de noir et de bleuâtre, et son bord antérieur décrit une ligne droite qui coupe l'aile obliquement ; enfin la côte est très légèrement ponctuée de gris ; des ailes inférieures entièrement gris roussâtre, avec frange plus claire. La tête et le corselet brun noir en dessus et d'un gris roussâtre en dessous ainsi que les pattes, abdomen gris roussâtre.

L'Insecte parfait paraît en juillet.

La Chenille est d'un blanc sale ou roussâtre avec tête et écusson du premier anneau brun noirâtre et des raies longitudinales brunes accompagnées de petits points noirs ; en juin, elle lie en paquet les feuilles, et en ronge l'épiderme ; parvenue à toute sa croissance, elle se transforme, dans sa demeure, en une Chrysalide allongée, brun rougeâtre.

Dégâts. — Cette Chenille est polyphage, on la trouve sur différentes plantes et sur les Rosiers cultivés, auxquels elle cause un certain dommage.

Moyens de destruction. — On doit employer les moyens indiqués contre les espèces précédentes.

TORTRICIDES

Penthina rufana Sc. Ent. Carn., Hein. — Pyrale rosette. — Tordeuse rosette. — *Penthina rosetana* Hubn., Froël., Treits., Dup., H. S.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XI, fig. 141) a 18 millim. d'envergure, des ailes supérieures rougeâtre pâle, à stries fines, transversales, grises, avec frange couleur chair ; des ailes inférieures grises, lavées de rougeâtre, avec frange blanchâtre. La tête, les antennes et le corselet de la couleur des ailes supérieures, abdomen de celles des inférieures, pattes blanchâtres.

La Chenille, vert olive, nue, rare dans le centre de la France, vit sur différentes variétés de Rosiers cultivés ; elle s'y transforme en Chrysalide brun rougeâtre, avec deux rangées de petits poils sur chaque segment postérieur.

Dégâts. — Cette Pyrale ronge l'épiderme des feuilles tendres des Rosiers, qu'elle lie ensemble, elle cause des dommages limités.

Moyens de destruction. — On doit détruire cette Tordeuse et sa Chenille comme celles des espèces précédentes.

TORTRICIDES

Aspis Uddmanniana L., Froël. — *Aspis Uddmanianana* Hubn., Hw., F. R., H. S., Wlk., Hein. — *Aspis (Phalena) rubiana* Sc. Ent. Carn. — La Solander de Vill. — *Tortrix Solandriana* L., Gotze, Froël. — *Pyrallis Solandriana* Fabr. — *Aspis Solandriana* Fabr., Treits., Froël., Fr., Dup. — *Tortrix Uddmanianana* Wien. Verz., Illig.

Description et mœurs. — Le Papillon a des ailes supérieures de 18 millim. d'envergure, très larges, à côte très arquée dans toute sa longueur, d'un gris marbré, avec une tache dorsale brune cernée de blanchâtre, à l'angle apical, une tache gris foncé, coupée obliquement par une ligne d'un gris plus clair, le reste de la surface est traversée par un grand nombre de lignes blanchâtres, flexueuses ou ondulées et aboutissant toutes à la côte, où elles sont séparées par une série de points bruns ; des ailes inférieures gris cendré. La tête, les antennes et le corps sont d'un gris brun, l'abdomen et les pattes grisâtres.

L'Insecte parfait vole en juin ou au commencement de juillet.

La Chenille courte, cylindrique, atténuée à ses extrémités ; jeune, elle est d'un brun presque noir, en grandissant, elle devient d'un brun terreux et l'on distingue tous les points verruqueux dont son corps est garni ; ces points sont brun plus foncé que le fond et surmontés chacun d'un poil de la même couleur ; la tête, l'écusson du premier anneau et le chaperon de l'anús sont d'un noir brillant.

Cette Chenille polyphage a une allure lente, elle vit en société à l'extrémité des rameaux, dans les feuilles liées en paquets, sur diverses plantes : Rosier, Framboisier, Ronce, Ortie ; de façon que chaque individu a sa demeure séparée ; on la trouve pendant la fin de mai et le commencement de juin. Dans le courant de juin, elle se métamorphose dans un tissu blanc recouvert de feuilles sèches et de mousses et s'y change en Chrysalide. Celle-ci est brune, avec l'abdomen un peu plus clair, elle a plusieurs crochets à l'extrémité anale.

Dégâts. — Cette Chenille attaque les Rosiers sauvages et cultivés, et, dans certaines contrées, ses ravages sont considérables.

Moyens de destruction. — On doit la détruire dans sa demeure formée de feuilles réunies en paquet comme celle des espèces précédentes, soit en coupant les feuilles liées et les brûlant, soit enfin, en entr'ouvrant, au soleil, les feuilles réunies pour extraire la Chenille et l'écraser.

Citons encore, mais sans nous y arrêter, une autre Tordeuse qui vit à la fois sur les Rosiers et d'autres plantes : *Grapholitha suffusana* Zell., Dup., H. S., Hein. — Aspidie répandue. = *Penthina suffusana* Pareyss. = *Grapholitha trimaculana* Hw., Wd., dont la ressemblance est très grande avec *Grapholitha cynosbana* Fab. La Chenille vit à la même époque que

celle de l'espèce suivante, et d'une façon identique, elle se confond avec elle très facilement, elle est, cependant, un peu plus petite, elle ronge, en mai et juin, les feuilles des Rosiers, d'Aubépine, etc.

TORTRICIDES

Grapholitha tripunctana S.-V., Fabr., Froël., Hw., H. S., Wlk., Hein. — *Penthine triponctuée*. — *Tortrix tripunctana* Hubn. — *Grapholitha ocellana* Hubn., Dup. — *Paramesia tripunctana* Stephs. — *Grapholitha Cynosbana* Hw., Treits. *Grapholitha cynosbatella* Steph., Wd. — ? *Cynosbatella* L. F. S. E.

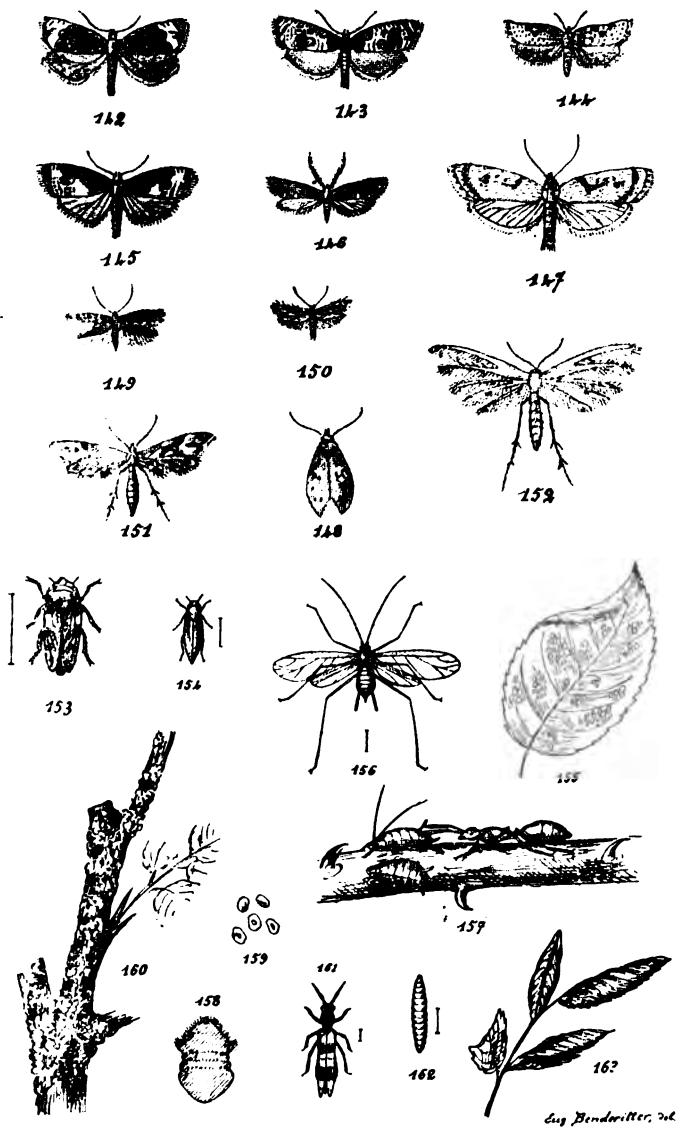
Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XII, fig. 114) a des ailes supérieures de 15 millim. d'envergure, tachetées de panachures blanc laiteux et parsemées de petits points brunâtres avec trois taches brunes placées triangulairement au milieu, dont deux contiguës à la côte, avec frange gris noir; des ailes inférieures d'un gris brun, avec frange plus claire. La tête, les antennes et le corselet sont de la couleur des ailes supérieures, l'abdomen de celle des ailes inférieures. L'éclosion a lieu en juin.

La Femelle de la même teinte, mais plus grande.

La Chenille courte, gris brunâtre sale, a une ligne dorsale obscure, de petits poils clairsemés à peine visibles; une tête et des pattes écailleuses brun foncé, l'écusson du premier anneau noir.

La métamorphose a lieu dans les feuilles roulées des Rosiers, la Chrysalide allongée, brun noirâtre, est garnie, sur le bord des anneaux, de petites épines; et l'extrémité anale porte de petits crochets.

Dégâts. — Cette Chenille attaque les Églantiers, en avril et mai, et dans certaines localités ses ravages sont considérables.



Pl. XII. — LES INSECTES NUISIBLES AUX ROSIERS

Moyens de destruction. — On doit détruire cette Tordeuse dans sa demeure formée de feuilles réunies en paquet, comme celle des espèces précédentes.

TORTRICIDES

Grapholitha cynosbana Fabr., Froël., Dup., Gn. — Aspidie ou Pyrale de l'Églantier. — *Tortrix aquana* Hubn., Hw., Wd. — *Tortrix roborana* S.-V., Illig., Götze, Treits., H. S., Wlk. — ? *Cynosbatella* L.

Description et mœurs. — Le Papillon a des ailes supérieures de 20 millim. d'envergure tachetées de panaches noir bleuâtre et de blanc laiteux, mais la couleur blanche domine et est un peu surchargée de points d'un brun plus foncé; la partie noirâtre paraît un peu plombée; trois taches, noirâtres, plombées, dont une à la base, une autre au milieu et une troisième linéaire au bord externe; enfin la côte, d'un gris bleuâtre, est entrecoupée, dans toute sa longueur, de lignes blanches ou de points noirs, avec frange brun foncé; des ailes inférieures d'un gris pâle brillant, avec frange plus claire, luisante.

La tête, les antennes et le corselet sont gris brun, l'abdomen et les pattes de la couleur des ailes supérieures.

La Femelle est semblable quant à la teinte, mais plus grande.

Le Papillon (pl. XI, fig. 133) vole en juin et juillet.

La Chenille est courte, d'un brun terreux, avec la ligne dorsale plus obscure, la peau paraît plissée et les points verruqueux sont surmontés chacun d'un poil brun, peu visible; la tête jaune fauve, les pattes écailleuses noirâtres, l'écusson du premier anneau est noir brillant et divisé en deux parties par une ligne pâle; le chaperon de l'anus noir brillant; les pattes membraneuses et le ventre sont d'un brun plus clair que la partie dorsale.

On la trouve, en mai et juin, sur les Églantiers qu'elle attaque plus souvent que les Rosiers cultivés, elle roule et lie les feuilles en paquet et ronge l'épiderme des folioles; elle se métamorphose dans une Coque blanche recouverte de feuilles sèches ou de mousse; sa Chrysalide est brune, avec l'abdomen un peu plus clair, avec des crochets à l'extrémité anale.

Dégâts. — La Chenille attaque les Rosiers sauvages, et, dans certaines localités, ses ravages sont considérables.

Moyens de destruction. — On doit la détruire, dans sa demeure, formée de feuilles réunies en paquet comme celle des espèces précédentes, en coupant les paquets de feuilles roulées et en les brûlant ou en pressant légèrement, entre les doigts, les feuilles repliées contenant chacune une Chenille.

Il existe plusieurs autres Pyrales polyphages, que l'on rencontre accidentellement sur les Rosiers et d'autres Rosacées fructifères : Pommiers et Poiriers surtout. La Chenille de *Grapholitha rosaecolona* Dald. Zool., vit à la même époque et a les mêmes mœurs que celle de *G. suffasana* Zell., à laquelle elle ressemble. L'Insecte parfait ressemble à *G. suffusana* Zell. On doit détruire cette Chenille comme celle de l'espèce précédente.

Nous insisterons plus particulièrement sur *Grapholitha (Tortrix) roseticolana* Zell., dont la Chenille vit, en été, dans les fruits des Rosiers sauvages, dont elle ronge la chair peu à peu; on trouve la Chenille fin septembre et octobre, dans les fruits mûrs des Églantiers, elle abandonne sa demeure avant l'hiver et se métamorphose sur terre, sous des brindilles sèches, pour donner l'Insecte parfait au printemps suivant.

Sa présence est décelée par la trace d'un point noir

près de la couronne des sépales ou œil du fruit, et de plus, les pétales sont persistants, repliés en arrière et serrés contre le fruit. On doit couper les boutons attaqués et les brûler.

Enfin, *Steganoptycha pauperana* Dup., syn. : *Teras pauperana* Zell., cause accidentellement certains dommages aux Églantiers.

TORTRICIDES

Tmetocera ocellana Fabr., Treits., H. S., Wlk., Stt. Man., Hein, — Pyrale ou Penthine ocellée. — *T. luscana* Fabr., Froël., Dup. — *T. comitana* Hubn., Hw., Wd. — *Grapholitha* (*Tortrix*) *ocellana* Hubn. — *G. tripunctana* S.-V.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XII, fig. 145) a l'aspect et la taille de l'*Aspidia cynosbana* Fabr., il a les ailes supérieures de 18 à 20 millim. d'envergure, la moitié de leur surface, à partir de la base, d'un brun noir, avec l'extrémité de la même couleur et la partie intermédiaire blanche ; sur cette zone blanche, on remarque trois petites taches gris bleuâtre et une série de trois points placés transversalement près de l'angle anal, avec frange gris foncé, les ailes inférieures sont gris cendré, ainsi que la frange ; la tête est noirâtre avec les palpes jaune fauve, le corselet noirâtre, l'abdomen gris et les pattes blanchâtres.

L'éclosion a lieu à la fin de juin, on voit alors le Papillon voltiger le soir, avec les autres Pyrales, autour des Rosiers.

La Chenille est roux sale, marquée de petites lignes longitudinales noirâtres sur le dos et sur les côtés, et des lignes transversales de la même couleur sur la séparation des anneaux, la base du huitième anneau porte une

tache brune, la tête, les pattes écailleuses et l'écusson sont d'un brun noirâtre. Cette Chenille ne roule pas les feuilles, elle n'attaque que les boutons des Rosiers, et se loge dans leur intérieur pour les dévorer sans être inquiétée. Le plus ordinairement, c'est dans le bouton même que s'accomplit la Nymphose, celui-ci cesse de s'accroître, jaunit et se fane ainsi que le pédoncule ; mais s'il vient à se détacher de l'arbuste, pour une cause ou une autre, la Chenille réunit autour d'elle quelques débris végétaux, les agglutine par quelques fils de soie et se métamorphose ainsi en terre ; la Chrysalide est vert noirâtre dans la partie antérieure et jaune sale dans la partie postérieure avec les articulations noires.

Dégâts. — Les Rosiers ont souvent à souffrir de ses ravages, la floraison est compromise, et elle cause un préjudice aux gains nouveaux des Rosiéristes.

Moyens de destruction. — Si l'on voit, fin mai ou commencement de juin, les boutons de Rosiers jaunir, on doit les enlever et les brûler pour empêcher la multiplication de cette espèce si préjudiciable aux Rosiers.

TINÉIDES ou TINÉINIENS

Les Tinéides, vulgairement les Teignes, offrent une variété considérable de forme et les mœurs les plus diverses, aussi est-il fort difficile d'établir des caractères généraux, précis, pour une tribu aussi étendue. Les caractères généraux de l'Insecte parfait sont : tête souvent munie d'une sorte de toupet entre les deux yeux ; antennes presque toujours filiformes dans les deux sexes, palpes labiaux seuls bien développés, généralement relevés jusqu'au dessus de la tête, spiritrompe très rudimentaire ou nulle ; corselet lisse, thorax lisse, abdomen plus

ou moins court, généralement cylindroïde et débordé par les ailes dans l'état de repos; ailes entières et sans fissures, les ailes supérieures ordinairement longues et étroites, de couleur vive avec marques métalliques et une large frange; ailes inférieures plus étroites encore, souvent grises, à large frange; pattes postérieures très longues, munies de longs éperons, et plus ou moins velues selon les genres.

Chenilles vermiformes, quelquefois fusiformes, glabres ou à peu près glabres, avec seize pattes, certaines ont les pattes membraneuses, très courtes et même rudimentaires, surtout quand elles vivent renfermées dans des fourreaux, elles ont toujours une plaque écailleuse à la face dorsale du premier anneau et quelquefois une seconde sur le dernier anneau; marchant vivement à reculons, comme celle des Pyralides, lorsqu'elles sont inquiétées et vivant toujours abritées, elles sont très variées dans la manière de vivre et de se métamorphoser.

Celles qui nous intéressent, parmi les Chenilles mineuses, sillonnent le parenchyme des feuilles de galeries ou mines placées, entre les deux épidermes. Les deux catégories où les Chenilles ne sont pas entourées de fourreaux individuels appartiennent aux *Fausse-Teignes* de Réaumur; enfin, les Chenilles de quelques Tinéïniens, se rapprochant beaucoup de celles des Tortriciens, vivent dans les fruits ou même dans les feuilles qu'ils enveloppent de fils de soie. En général, les Chenilles des Tinéïniens se chrysalident dans le fourreau où elles ont vécu ou sous les toiles sociales, les mineuses sortent des mines pour se métamorphoser au dehors, ou subissent leur Nymphose dans leurs galeries.

Les Chenilles des Tinéïdes se nourrissent ordinaire-

ment de substances végétales comme les Pyralides ; leurs Papillons ne prennent pas de nourriture et volent habituellement le soir, au crépuscule ; certains, cependant, ornés dans leur taille microscopique des plus splendides colorations, volent en plein jour et même à l'ardeur du soleil.

Nous examinerons successivement, parmi ces Micro-lépidoptères, les espèces qui s'attaquent le plus fréquemment aux Rosiers sauvages et cultivés.

TINEIDES

Lampronia morosa Zeller, H. S. — Lampronie morose. — *L. quadripunctella* Steph., Wd., Stt. I. B., Hein. — *L. quadripuncta* Wd. — ? *bipunctella* Dup.

Description et mœurs. — Le Papillon a 12 millim. d'envergure ; des ailes supérieures brun terne avec une tache distincte triangulaire, d'un jaune pâle sur le bord interne vers l'angle anal ; souvent on voit une tache semblable, mais plus petite, entre celle-ci et la base de l'aile ; au-delà du milieu, sur la côte, on remarque deux petits points jaunâtres, souvent plus distincts, avec frange plus pâle ; des ailes inférieures brun grisâtre, avec frange plus claire. La Femelle est de la même couleur, un peu plus grande.

Le Papillon vole fin avril ou commencement mai, en essaims nombreux, le matin au soleil, autour des Rosiers.

La Chenille vit, au printemps, dans les bourgeons non développés des Rosiers ; lorsque les bourgeons commencent à paraître, on peut déjà remarquer la petite Chenille, abritée dans la gaine formée par la stipule de la feuille, et rongant les jeunes pousses, celles-ci se flétrissent

ainsi que les boutons en voie de formation. Les bourgeons attaqués se reconnaissent par le petit tas d'excréments noirâtre qui s'accumule au milieu, et les feuilles sont aussi plus ou moins fanées. Vers le milieu d'avril, la Chenille a atteint toute sa taille; adulte, elle est cylindrique, atténuée aux extrémités, d'un jaune terne; elle se chrysalide en terre, entourée d'un petit Cocon de soie blanchâtre.

Dégâts. — La Chenille, par sa présence, arrête souvent le développement des bourgeons des Rosiers et compromet l'épanouissement des fleurs.

Moyens de destruction. — Pour empêcher la multiplication de cette espèce nuisible aux Rosiers, il suffit d'enlever les pousses fanées dans le courant d'avril et de les brûler.

Nous citerons, également : *Lampronia rubiella* Bjerk., Hein., Stt. I. B.; syn. : *L. variella* Fabr., Treits., H. S.; syn. : *L. corticella* Hw., Steph., Illig., Wd.; syn. : *L. multipunctella* Dup., assez semblable à l'espèce précédente, et dont la Chenille attaque, en mai, d'une façon identique, la pousse terminale des Rosiers sauvages et cultivés. Employer les mêmes moyens de destruction que pour l'espèce précédente.

TINÉIDES

Incurvaria muscallella Fabr., Stt. I. B., Hein. — *Incurvarie* courageuse. — *I. masculella* Hubn., Treits., Wd., Dup., Frey.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XII, fig. 146) a une envergure de 12-13 millim., des ailes supérieures d'un brun luisant et comme bronzé, y compris la frange, avec deux taches triangulaires, blanches, l'une

au milieu du bord interne, et l'autre à l'angle postérieur ; des ailes inférieures de la même couleur, mais d'une nuance un peu plus claire. La tête est garnie de poils roux, ferrugineux, les antennes sont pectinées dans le Mâle, filiformes dans la Femelle, noires, ainsi que les palpes ; le corselet est brun luisant, l'abdomen de la couleur des secondes ailes et les pattes sont d'un gris plombé.

Le Papillon paraît fin avril, on le rencontre jusqu'à fin mai.

La Chenille est cylindrique, jaune grisâtre ; dans sa jeunesse, elle mine les feuilles de diverses espèces d'arbres, on la trouve sur l'Aubépine, les Rosiers, etc., plus tard, elle se confectionne un fourreau court et ovale, avec lequel elle se laisse tomber à terre et se tient sous des petits débris de feuilles sèches pour se métamorphoser.

Dégâts. — Lorsque cette Chenille est en grand nombre sur une plante, la végétation en souffre et la floraison est compromise.

Moyens de destruction. — Surveiller, avec soin, les feuilles et enlever celles sur lesquelles on aperçoit une mine (car la Chenille laisse intacts les deux épidermes), et les brûler.

TINÉIDES

Chimabacche fagella S.-V., Fabr., Hubn., Treits., Stephs., Wd., Dup., H. S., Stt. I. B., Frey., Hein. — *Tinea disparrella* Schrank. — *Tinea fagella* Fabr. — *Diurnea fagella* Curtis.

Description et mœurs. — Le Papillon Mâle (pl. XII, fig. 147) a une envergure de 23 millim. ; des ailes supérieures gris clair ou blanchâtre finement sablé de brun, avec deux lignes transverses d'un brun plus foncé, dont une près de la base, celle-ci, en venant du corselet, forme

un angle externe dans son milieu, et l'autre longeant le bord terminal, est flexueuse et dentelée; dans l'intervalle qui sépare ces deux lignes, on remarque plusieurs points noirs, dont trois placés triangulairement et deux plus gros très rapprochés et placés l'un au dessus de l'autre, avec frange de la couleur du fond finement entrecoupée par des lignes brunes, qui se terminent par des points au bord terminal; des ailes inférieures gris clair uni, avec frange de la même couleur. La tête, les palpes et le corselet de la couleur des ailes supérieures, les antennes brunes, l'abdomen gris roussâtre et terminé par une touffe de poils de la même couleur, les tibias et les tarses gris clair annelés de brun.

La Femelle est très différente (pl. XII, fig. 148), elle a 27 millimètres d'envergure, les ailes très courtes, les supérieures gris roussâtres ou gris clair, en écailles larges et bombées au milieu se terminant en pointe aiguë; elles offrent, en raccourci, le même dessin que celles du Mâle; les inférieures gris uniforme, très étroites et se terminant également en pointe aiguë.

Le Papillon est commun et vole au printemps, la Femelle est moins commune.

La Chenille est de forme aplatie, blanc mat avec une ligne dorsale, tantôt grise, tantôt vert pâle, et deux rangées de points verruqueux blanc mat, à peu près invisibles, et surmonté chacun d'un poil; tête plate brun clair avec de petites taches et de petites raies brun foncé et sur les côtés des mandibules un point noir brun; l'écusson du premier anneau est brun luisant, le ventre et les pattes de la couleur du dos, la troisième paire de pattes écailleuses est allongée en forme de palette.

La Chenille de cette Teigne apparaît en août et septembre sur différents arbres forestiers : Hêtre, Bouleau,

Tremble, sur les Saules, Sorbiers, Rosiers sauvages, etc., elle vit entre les feuilles réunies par des fils de soie et s'y tient ordinairement courbée, et, si la feuille est trop grande, elle la replie. Arrivée au terme de sa croissance, elle se métamorphose, après l'hivernage, sur la plante nourricière, dans un double tissu, mince entre les feuilles mêmes où elle a vécu ; sa Chrysalide est grêle, brun clair, avec l'enveloppe des ailes d'un brun foncé, et sa partie postérieure est terminée par une pointe brun obscur, hérissée de petit crochets.

Dégâts. — Les Rosiers cultivés ont peu à souffrir de ses ravages, il n'en est pas de même des Églantiers.

Moyens de destruction. — On doit la détruire dans sa demeure formée de feuilles liées ; il faut couper et brûler les feuilles enroulées et liées par des fils soyeux.

TINÉIDES

Carposina scirrhosella H. S., Stt. Syrr. et As. Min., Hein.

La Larve de cette Tinéïde vit dans les fruits du Rosier, en août et septembre, au moment de leur maturité, elle les abandonne et descend sur le sol pour hiverner sans changement, elle y supporte les rigueurs de la saison et, le printemps passé, elle se métamorphose dans une Coque tissée ; l'Insecte parfait paraît en juin-juillet.

TINÉIDES

Coleophora binderella Kollar, Zeller, Dup., H. S., Frey. — Gracilaire plume de Rossignol. — *Ornix lusciniaepennella* Treits.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XII, fig. 149) a 9-10 millim. d'envergure ; ailes supérieures brun doré, longues et lancéolées, avec une très longue frange grise ;

ailes inférieures brun noirâtre, linéaires, avec une large frange un peu plus claire et simulant un peu les ailes d'Oiseaux ; tête allongée, étroite, et corselet brun doré, antennes brunes, simples dans les deux sexes, aussi longues que le corps, abdomen brun noirâtre, pattes gris argenté. Le Papillon vole en plein jour, aux rayons du soleil.

La Chenille vit quelquefois sur les Rosiers, en mai et en août, et confectionne, avec les débris des feuilles de la plante nourricière, un fourreau dans lequel elle passe sa vie jusqu'à l'état parfait ; l'infiniment petite Chenille (4 millim. 5) ne sort jamais de son fourreau ; elle le traîne partout avec elle dans sa pérégrination. Ce fourreau a une certaine ressemblance avec une partie quelconque, vivante ou desséchée, de la plante sur laquelle elle vit. Lorsqu'elle veut prendre sa nourriture, la Chenille dégage seulement de son fourreau la tête et les trois premiers anneaux portant les pattes écailleuses, elle le fixe perpendiculairement à la surface d'une feuille, le plus souvent en dessous, elle y découpe une ouverture de la grosseur de son corps, mais qui n'entame que la membrane sur laquelle la Chenille est attachée, sans jamais percer la feuille de part en part, puis elle commence à dévorer autour d'elle, le parenchyme entre les deux épidermes ; à mesure qu'elle consomme, elle allonge le corps en le dégageant du fourreau, mais sans le quitter entièrement, traçant ainsi un vide à peu près circulaire dont l'ouverture primitive est le centre ; quand elle a rongé tout ce qui est à sa portée, elle rentre à reculons dans sa gaine, la détache et va la fixer sur un autre point de la feuille, pour recommencer la même opération. Au moment de la métamorphose, la Chenille attache définitivement son fourreau, à l'aide d'un tissu, à quelque

partie de la plante ou à un corps voisin, se retourne en sens inverse, pour avoir la tête dirigée vers l'extrémité postérieure, afin que le Papillon puisse sortir librement, et, ainsi établie, elle attend l'époque de la Nymphose; au bout de deux à trois semaines, le Papillon sort de l'extrémité postérieure du fourreau, sans entamer le Cocon.

Dégâts. — Cette espèce, assez rare, fait peu de tort aux Rosiers sauvages et cultivés

Moyens de destruction. — On peut se débarrasser de ces Insectes en enlevant et brûlant, en mai et en septembre, toutes les feuilles où l'on aperçoit de petits tuyaux grisâtres ou noirâtres, redressés perpendiculairement à la surface et paraissant immobiles.

TINÉIDES

Coleophora gryhipennella Bouché, Stt. I. B. — *C. rhodofagella* Kollar. — *C. lusciniæpennella* Zell., H. S., Frey.

Description et mœurs. — Le Papillon, qui se rencontre tout l'été, a une envergure de 9-11 millim.; des ailes supérieures brun doré avec une tache blanche centrale et une grande frange grise; des ailes inférieures brun noirâtre, avec frange très développée, un peu plus claire; tête et corselet brun doré, antennes brunes et annelées de blanc, abdomen brun noirâtre, pattes gris argenté.

La Chenille, à peine éclore, pénètre dans l'épaisseur d'une feuille, ronge le parenchyme, en respectant l'épiderme; elle attaque, de mai en octobre, les Églantiers et les Rosiers; elle vit dans un fourreau ovoïde, jaune verdâtre, qu'elle confectionne avec le bord dentelé d'une foliole roulée sous la face inférieure de celle-ci. Les folioles où cette petite Chenille s'est établie se couvrent

de grandes taches jaunâtres ou blanchâtres, l'épiderme supérieur se boursoufle, se dessèche et s'exfolie facilement, ce qui entrave l'équilibre des fonctions de végétation. Puis elle hiverne sur la partie basse d'une tige de Rosier qu'elle abandonne en avril ou mai. A cette époque, elle perce les bourgeons, et plus tard, la surface inférieure des folioles pliées, dans lesquelles elle creuse des mines.

Dégâts. — Cette espèce rhodophage ne cause qu'un tort limité aux cultures d'Églantiers et de Rosiers.

Moyens de destruction. — On doit la détruire comme l'espèce précédente.

TINÉIDES

Coleophora paripennella Zell., H. S., L.

Description et mœurs. — Le Papillon a une envergure de 9 millim. 5, des ailes supérieures brunes légèrement dorées, avec frange développée, gris brun ; des ailes inférieures brun noirâtre, plombé, avec frange très large et plus claire ; tête, corselet brun roussâtre, pattes et antennes brunes, abdomen brun noirâtre. Le Papillon vole en juin.

La Chenille vit à la même époque que celle de l'espèce précédente et d'une façon presque identique : elle s'enferme dans un fourreau, brun roussâtre, aplati, sur la surface supérieure de la foliole. La Chenille décèle sa présence par de petites taches rondes sur la face supérieure de la foliole.

Dégâts. — Cette espèce polyphage fait peu de tort aux variétés de Rosiers, elle attaque aussi le Pommier, le Prunellier, l'Aubépine, la Ronce, etc.

Moyens de destruction. — Suivre les indications conseillées contre les espèces précédentes.

TINÉIDES

Tischeria marginea Hw., Steph., Illig., Wd., Stt. I. B., Frey.
T. emyella Dup., Zeller, H. S.

Description et mœurs. — Le Papillon a une envergure de 8 millim., des ailes supérieures jaune luisant, dorées avec une bande brune, avec frange jaunée doré; des ailes inférieures jaune grisâtre avec frange très développée et plus claire. Le Papillon vole depuis avril jusqu'en juillet.

La Chenille, de 5 à 6 millim. de longueur, nue, plate, amincie en arrière avec des segments arrondis sur les côtés; jaunâtre, avec le tube digestif transparent et vert, la tête noire, l'écusson du cou brun et beaucoup plus large que la tête, pattes non apparentes; elle mine en août et en septembre les folioles des Rosiers et des Ronces; sa présence est décelée par la formation, sur le limbe supérieur, de taches blanchâtres enroulées en spirale, souvent dans le voisinage de la nervure médiane, et plus rarement sur le bord d'une foliole, celle-ci se recroqueville dans le sens de la longueur et vers l'extrémité. Elle se métamorphose en terre au printemps.

Dégâts. — Cette espèce polyphage est peu nuisible aux Rosiers.

Moyens de destruction. — On doit recueillir et brûler les feuilles attaquées par ces Teignes, c'est le seul moyen efficace de destruction.

TINÉIDES

Tischeria angusticolella Zell., L., Frey., H. S., Stt. Nat. Hist.
Elachista angusticolella Dup.

Description et mœurs. — Le Papillon a une envergure de 6 à 7 mill., des ailes supérieures d'un brun rous-

sâtre doré uniforme, avec deux bandes brunes, les divisant en trois parties égales; ces deux bandes placées diagonalement, très étroites, et la première, en venant de la base, n'atteint pas jusqu'à la côte, mais s'arrête à une ligne brune qui la lie à la seconde; la côte est finement bordée de brun et l'on voit une tache brune à l'origine de chaque aile, avec frange noirâtre; des ailes inférieures noirâtres, avec frange gris plus clair. La tête, les antennes, le corselet et les pattes jaunâtres, l'abdomen noirâtre.

La Chenille est vermiforme, blanchâtre, de 6 millim. de longueur avec la tête noire, et l'écusson du premier anneau corné et noir est divisé par une ligne blanche au milieu; chaque portion de l'écusson est marquée d'une tache blanche.

La Chenille mine, surtout en octobre, les folioles de divers Rosiers; et détermine sur la face supérieure une grande plaque brune, un peu blanchâtre, qui embrasse ensuite presque toute la surface de la foliole, celle-ci, sous l'influence de cette désorganisation, se recroqueville dans le sens de la longueur et vers l'extrémité. Elle se métamorphose au printemps.

Dégâts. — Les folioles attaquées se couvrent de taches vésiculeuses, l'épiderme supérieur se dessèche et s'exfolie facilement; néanmoins, cet Insecte destructeur fait peu de tort aux Rosiers.

Moyens de destruction. — Pour se débarrasser de cette Teigne, il faut enlever toutes les feuilles minées et tachées, et les brûler; on peut aussi écraser la Chenille dans les mines, dès le début, en froissant entre les doigts les feuilles infestées, mais cela n'est guère possible que pour les petites cultures.

TINÉIDES

Bucculatrix nigricomella Zell., L., Frey., Stt. Nat. Hist.

Description et mœurs. — Le Papillon a, dans cette espèce, 6 millim. d'envergure, des ailes supérieures d'un bronzé foncé avec frange large, bronzée; des ailes inférieures très étroites, de la même nuance que les supérieures, avec frange, très large, bronzée. Il paraît avoir deux générations par an, en avril et en juillet,

La Chenille polyphage, mine les folioles des Rosiers, d'abord le dessous et ensuite le dessus, de manière que la partie opposée reste intacte, la partie minée est vésiculeuse et l'épiderme s'exfolie.

Dégâts. — Cette espèce, polyphage, n'attaque qu'un nombre restreint de folioles, aussi les Rosiers n'ont pas trop à souffrir de ses ravages.

Moyens de destruction. — On doit la détruire comme l'espèce précédente.

TINÉIDES

Nepticula anomalella Zell., Stt. I. B., H. S. Frey., L. — *Tinea rosella* Schrank.

Description et mœurs. — Le Papillon (pl. XII, fig. 150) a 5 millim. d'envergure des ailes supérieures d'un bronzé très clair, l'extrémité se terminant subitement en un violet foncé, avec frange grisâtre, des ailes inférieures grises, avec frange grise; tête et front jaune vif, palpes blanchâtres, antennes brunes, avec l'article basal blanchâtre abdomen gris foncé. Le Papillon vole en mai et en juillet-août.

La Femelle pond ses Œufs à la face inférieure des folioles des Rosiers, tout près de la nervure principale.

La Chenille (pl. VI, fig. 77) très petite, blanchâtre, mine, en juillet ou octobre, les folioles des Rosiers et se nourrit du parenchyme, en laissant intacts les deux épidermes; on s'aperçoit de sa présence par les sentiers tortueux de couleur pâle extérieurement, et, au milieu de chacun, on remarque une ligne noire d'excréments; ces sentiers, qu'elle a tracés dans l'épaisseur de la foliole, sont bien visibles. On trouve parfois deux ou trois Chenilles dans une foliole. La Chenille passe l'hiver dans un Cocon ovale, gris jaunâtre ou brun roussâtre.

La galerie creusée est toujours sur la face supérieure de la foliole, et si on examine les folioles minées, en mai-juin, on peut en trouver encore habitées par la Chenille, car, passé cette époque, la galerie est déserte de son habitant et ne devient bien visible que par le dépérissement de la partie attaquée qu'après que l'auteur du dégât l'a déjà abandonnée.

La Chenille vit en mineuse, et la galerie est représentée, non en plaque ou tache comme dans les espèces précédentes, mais en une ligne brunâtre, sinueuse en tous sens (pl. VI, fig. 78) et dont la largeur égale à peu près le diamètre de la Chenille. Celle-ci ne met que très peu de jours pour atteindre toute sa taille, elle quitte alors sa galerie pour aller fixer son imperceptible Cocon sur une autre partie du Rosier, généralement le creux du pétiole de la foliole. Le Cocon est soyeux, de forme ovoïde et d'un brun roussâtre. L'Insecte parfait en sort en mai.

Dégâts. — Les dégâts sont limités et ont été observés surtout sur les Églantiers.

Moyens de destruction. — On doit surveiller attentivement les Rosiers en mai-juin, et recueillir et brûler toutes les folioles attaquées par ces Teignes, c'est le seul moyen d'arrêter leur extension l'année suivante.

TINÉIDES

Nepticula centifoliella Zell., H. S., Frey.

Description et mœurs. — Le Papillon, qui se rencontre au printemps, a une envergure de 4 millim.; des ailes supérieures brunes, dorées, d'une teinte pourpre passé au milieu; en arrière du milieu, on voit une bande oblique d'un blanc argenté; l'extrémité de l'aile est d'un pourpre foncé; des ailes inférieures linéaires, gris soyeux; la tête du Mâle est noire, celle de la Femelle d'un jaune rougeâtre; les antennes gris brun avec l'article basal blanchâtre, le corselet de la même couleur que la base des supérieures, l'abdomen gris foncé, la touffe anale du Mâle d'un jaune d'ocre.

Le Papillon a deux générations par an, il paraît en avril et mai, puis en août.

La Chenille a les mêmes mœurs que l'espèce précédente, elle mine les feuilles des Rosiers cultivés et notamment celle de *Rosa centifolia* L. Sa galerie est contournée, et les excréments n'occupent pas toute la largeur comme dans celle creusée par l'espèce précédente. La Chenille est d'une couleur ambrée; se Chrysalide, en octobre, dans un abri fait avec les bords deux fois roulés d'une foliole.

Dégâts. — Les dégâts sont restreints, cette Chenille est peu nuisible.

Moyens de destruction. — Employer les procédés décrits contre l'espèce précédente.

TINÉIDES

Nepticula angulifasciella Stt. I. B., H. S., Frey., L.

Description et mœurs. — Le Papillon a, dans cette espèce, 7 millim. d'envergure; des ailes supérieures

noires, avec tache d'un blanc d'argent vers le milieu de la côte et une seconde tache semblable au milieu du bord interne; les taches se réunissent et forment une bande angulée, avec frange large, blanchâtre; des ailes inférieures grises, avec frange développée gris soyeux; la tête et le front jaune foncé, les antennes brun obscur, le corselet noir, l'abdomen gris foncé.

Le Papillon paraît en mai, mais il est plus commun en juin. Sa Femelle pond ses Œufs sur la face inférieure des folioles du Rosier, tout près de la nervure principale. Il y a deux générations par an.

La Chenille, blanc verdâtre, assez semblable à celle de l'espèce précédente, creuse, en septembre, octobre et novembre, une galerie fine, régulière, puis très entortillée, avec la ligne noire centrale remplie d'excréments et dont les tours sont très rapprochés les uns contre les autres, puis elle s'élargit enfin en une véritable plaque, grande, irrégulière, à la fin de la croissance de la Chenille, alors celle-ci quitte la foliole, choisit un endroit propre à y subir sa Métamorphose, ordinairement le creux du pétiole de la foliole; et file un Cocon ovale, vert foncé, elle y passe l'hiver et donne l'Insecte parfait en mai et juin.

Dégâts. — Ses ravages se font particulièrement remarquer sur le Rosier sauvage : *R. canina* L.

Moyens de destruction. — Employer les procédés décrits contre les espèces précédentes.

PTÉROPHORIDES ou PTÉROPHORIENS

Les Insectes parfaits ont des formes assez gracieuses : tête sphéroïde, corps grêle, antennes courtes, spiritrompe longue, ailes partagées, suivant la longueur, en cinq

divisions : les supérieures divisées en deux parties et les inférieures en trois parties, réduites à l'état de nervures garnies de chaque côté d'une longue frange de la plus incroyable délicatesse, qui leur donne la plus grande analogie avec une plume d'Oiseau réduite aux plus mignonnes proportions; pattes postérieures très longues et munies d'éperons très distincts; abdomen plus long que chez les Tinéïdes.

Les Chenilles à seize pattes vivent souvent à découvert, elles sont courtes, renflées, lentes à se mouvoir et garnies de poils et d'épines. Leur Nymphose s'opère d'une façon toute particulière : la Chenille, parvenue à toute sa croissance, se fixe avec un faisceau de soie par la région anale et s'entoure de quelques fils soyeux qui la soutiennent par le milieu du corps, à la façon de certains Diurnes (Piérides, Papilionides).

Les Ptérophorides sont nocturnes; cependant ils volent aussi en plein jour, leur vol est paresseux, de haut en bas et de bas en haut, et peu soutenu, ils vont toujours se reposer à peu de distance de l'endroit qu'ils ont quitté.

PTÉROPHORIDES

Pterophorus rhododactylus Fabr., de Vill., Treits., Hw., Dup., Stephs., Wd., Zell., L., H. S., Frey. — La Rhododactyle. — Le Ptérophore Rhododactyle de Latreille. — *Cnaemidophorus* (*Platyptilus*) *rhododactylus* S.-V. — *Alucita rhododactyla* Wien. Verz., Illig., Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon a 21 millim. d'envergure, des ailes supérieures légèrement falquées et divisées à leur extrémité en deux parties par une fente très visible qui s'étend jusqu'au tiers de leur longueur; les deux premiers tiers de leur surface, en venant du corselet, d'un brun ferrugineux et le dernier tiers roux

vif; ces deux nuances sont séparées par une raie blanche qui coupe l'aile obliquement, et la partie ferrugineuse est marquée triangulairement de trois taches linéaires blanches dont deux reposent sur le bord interne. On remarque aussi une petite ligne blanche vers l'angle apical, enfin la frange blanche est séparée du bord terminal par un liseré brun, avec une tache brune à l'angle interne; des ailes inférieures avec leurs divisions en forme de spatules, roux ferrugineux, avec frange de même couleur; en outre, la troisième division avec bordure blanche intérieurement et une tache brune à son extrémité; tête et corps roux ferrugineux, antennes avec articles alternativement blancs et bruns, abdomen long, linéaire, dans le Mâle, et légèrement renflé au milieu dans la Femelle, pattes blanc pur, entrecoupées de brun ferrugineux avec éperons blancs.

La Chenille, en forme de Cloporte, garnie de poils courts, très serrés, parmi lesquels il s'en élève quelques-uns beaucoup plus longs, à tête rougeâtre, avec cinq raies longitudinales dont une médiane ou dorsale, d'un vert plus foncé qui passe au rouge brun aux extrémités, deux vertes et deux jaunes d'ocre clair, ces dernières sont placées latéralement. Elle se tient en mai, au-dessous de la fleur de divers Rosiers : *Rosa centifolia* L., *Rosa canina* L., le long du pédoncule, et entoure la base du bouton qu'elle entame circulairement, et qu'elle perce d'un trou, ce qui souvent empêche le développement de la fleur; au mois de juin, elle se suspend pour se métamorphoser; la Chrysalide est allongée, plus ou moins velue, vert pâle, avec les fourreaux des ailes parfois marqués de deux lignes noires. Le Papillon paraît à la fin de juin et au commencement de juillet, il est assez commun en France.

Dégâts. — Ceux-ci sont limités à l'avortement d'un certain nombre de boutons de Rosiers attaqués par la Chenille de cette espèce, elle compromet parfois la floraison de gains nouveaux.

Moyens de destruction. — Surveiller les Rosiers en mai et juin, procéder à l'enlèvement des boutons attaqués et les brûler.

PTÉROPHORIDES

Pterophorus pentadactylus Fabr., Walk., Stephs. — Ptérophore pentadactyle de Latreille. — La Pendactyle de de Vill. — Le Ptérophore blanc de Geoffroy. — *Acipitalia pentadactyla* L., Fabr., Treits., Hubn., Haw., Wd., Dup., Zell. — *Phalæna tridactyla* Sc. Ent. Carn. — *Pterophorus albus* Geoffroy. — *Alucita pentadactyla* L., Wien. Verz., Illig. Schrank, Gotze, Muller, Schwarz, Hubn.

Description et mœurs. — Le Papillon a 30 millim. d'envergure environ; il est d'un beau blanc soyeux et les ailes sont toujours bien étalées au repos, sans recouvrement de leurs divisions, de sorte que la blancheur de son corps et des ailes se dessine sur la teinte verte des feuilles et fait qu'on la découvre facilement; on trouve parfois des individus chez lesquels le blanc est sali à certaines places par des atomes gris; les divisions des ailes sont très distinctes et commencent presque à partir du corselet, leurs tiges, en côtes linéaires leur donnent une très grande ressemblance avec des plumes blanches. On le trouve de mai à août dans les champs et les jardins, les prairies et les bois, il vole autant le jour que le soir.

La Chenille est un peu plus grande que celle de l'espèce précédente; elle est vert pâle avec cinq ou six raies longitudinales dont une médiane ou dorsale blanche,

deux vertes et deux jaunes d'ocre clair, ces deux dernières latérales; en outre, chaque anneau porte une petite élévation surmontée de petits points saillants donnant chacun naissance à autant de faisceaux de poils bruns; la tête jaunâtre et le dernier anneau vert, l'un et l'autre légèrement velus. Cette Chenille est polyphage, elle attaque les Chèvrefeuilles, les Liserons et les Rosiers sauvages : *Rosa canina* L.; plus commune que celle de l'espèce précédente, elle vit à la même époque et a les mêmes mœurs.

La Chrysalide est très allongée avec la partie postérieure de l'abdomen très arquée.

Dégâts. — Ceux-ci sont plus limités, la Chenille étant polyphage, elle s'attaque, notamment, aux Rosiers sauvages.

Moyens de destruction. — On doit la détruire comme l'espèce précédente.

HÉMIPTÈRES

Les Hémiptères sont des Insectes à quatre ailes à l'état adulte, auxquels Fabricius avait donné le nom de *Rhynchotes*, à cause de leur bec ou rostre de succion; leur appellation d'Hémiptères est due à la conformation des ailes supérieures, qui sont généralement composées de deux parties : l'une, plus ou moins coriace dans leur partie antérieure; l'autre membraneuse postérieurement, elle sont presque toujours croisées sur le corps; mais ce caractère fait souvent défaut dans beaucoup d'Insectes de cet Ordre qui sont Aptères.

La tête est ordinairement triangulaire, plus ou moins enclavée dans le thorax; elle porte généralement des

yeux composés, et, en outre, des ocelles, au nombre de deux ou trois; les antennes, le plus souvent bien apparentes, parfois très petites et comme cachées dans certains Homoptères, sont insérées en avant de la tête et au-dessous des yeux; elles sont généralement grêles, parfois renflées ou épaissies vers l'extrémité ou terminées, au contraire, par une soie très fine.

Les Hémiptères sont des Insectes suceurs, dépourvus de palpes, la lèvre inférieure est transformée en un bec au rostre de succion articulé, composé de trois ou quatre articles au plus, reposant l'un dans l'autre par leur extrémité postérieure; elle ressemble à un demi-tube profondément creusé et filiforme ou conique, parfois court et arqué, le plus souvent presque droit, partagé en deux parties égales, à l'extrémité, par un sillon longitudinal, et étendu le long de la poitrine. Ce bec ou rostre est fermé en avant, à la base et en dessus par le labre triangulaire, formant une sorte de gaine abritant quatre longues soies ou stylets grêles, raides et pointus, dont les deux extérieurs représentent les mandibules des broyeurs, engainant deux soies plus internes, analogues aux mâchoires; celles-ci sont plus intimement réunies que les deux précédentes.

C'est à l'aide de ce rostre puissant, plus ou moins développé, toujours étendu sous la tête et le thorax, dans l'état de repos, et non enroulé, de façon à laisser l'Insecte libre de ses mouvements, qu'il perce les tissus des animaux ou des végétaux, et y puise les liquides propres à sa nutrition; ceux-ci montent entre les stylets perforants, bien plus par capillarité que par une véritable succion.

Le thorax se compose de trois pièces distinctes, propres à tous les Insectes : le prothorax est généralement le

plus développé, de forme hexagonale ou trapézoïdale, parfois il est réduit à un anneau antérieur, le mésothorax acquiert alors un développement tel qu'il recouvre complètement l'abdomen, comme dans les Aphrophores, les Pucerons, etc., le mésothorax ou écusson est presque toujours assez petit.

Les ailes sont au nombre de quatre, dans un groupe les Mâles n'en ont que deux et les Femelles sont aptères. Les deux ailes supérieures sont d'une consistance plus solide que les inférieures : on les désigne sous le nom d'*Hémélytres*. Dans les Hétéroptères, la partie basilaire étant généralement coriace, opaque, prend le nom de *corie*, et elle est séparée d'une manière tranchée de la partie apicale ou *membrane*, c'est par une exception assez rare que la membrane devienne aussi épaisse que la corie ou que cette dernière est presque aussi claire que la membrane. — La corie offre généralement quelques nervures longitudinales et une pièce en forme de trapèze, ou en triangle allongé, nommée *clavus*, touchant à la suture et tendant à former un pli avec le champ de la corie.

L'abdomen est composé de six, huit ou neuf segments chitineux, dont, excepté le dernier, chacun présente deux stigmates s'ouvrant sur la face ventrale. A l'extrémité du dernier segment abdominal et en dessous se trouvent les organes sexuels externes. Le Mâle présente une pièce unique appelée *plaque anale*, non fendue longitudinalement et presque toujours bombée. La Femelle montre deux plaques vulvaires et quelquefois quatre, cinq ou sept ; elle possède quelquefois une *tarière* ou *oviscapte*, sortant entre les deux plaques vulvaires par la fente longitudinale qu'on aperçoit entre elles. Cet appareil sert à l'Insecte à percer le parenchyme des plantes ou même la surface du sol, afin d'y déposer ses Œufs.

Les pattes sont ordinairement assez grêles, et ont une conformation appropriée au point de vue de l'habitat; dans ceux qui vivent à l'air, elles sont disposées généralement pour la marche, ou elles sont propres pour la préhension ou encore pour le saut, et dans ceux qui habitent sous l'eau, les pattes postérieures sont appropriées à la natation. Les articles des tarse, généralement au nombre de deux ou trois, sont quelquefois réduits à deux ou à un seul; le dernier article du tarse est terminé par deux crochets aigus, plus ou moins recourbés; entre eux, on remarque quelquefois la présence d'une petite pelote arrondie, membraneuse, servant à l'Insecte à se fixer aux objets lisses. — Les Œufs des Hémiptères sont de diverses formes, cannelés ou ciselés, selon les espèces; ils ressemblent à de petits barilletts avec un couvercle; dans les espèces phytophages, la Femelle les dépose par plaques sur les végétaux.

Les Hémiptères ont des métamorphoses incomplètes; à leur naissance, ils ont la même forme qu'à l'état Adulte, sauf la présence des ailes, lorsqu'il en existe; les antennes sont plus grêles et possèdent un moindre nombre d'articles. Après deux, trois ou quatre mues, l'Insecte possède de courts fourreaux ou moignons, dans lesquels sont renfermées les ailes repliées. Après une dernière mue, la Nymphe devient Adulte et acquiert le développement graduel des ailes et du corps.

Ces Insectes sont désignés sous les noms vulgaires de Punaises, à cause de la mauvaise odeur que répandent les espèces de certains genres de Cochenilles, de Pucerons, etc. Presque tous les Insectes appartenant à cet Ordre sont nuisibles, rares sont ceux qui sont utiles, tels que ceux auxquels on est redevable de la Cochenille, de la laque, etc.

D'après la considération des ailes, les Hémiptères ont été divisés par Latreille en deux tribus bien distinctes :

Les *Hémiptères hétéroptères* ou à ailes semblables, ainsi désignés parce que les ailes supérieures ou *hémélytres* sont composées de deux parties de consistance différente, l'antérieure ou basilaire crustacée, opaque, et la postérieure ou apicale ou terminale membraneuse. Les ailes inférieures, qui manquent quelquefois, sont entièrement membraneuses. Leur rostre ou bec paraît naître de la tête ou du front. Le prothorax ou corselet est de beaucoup plus grand que les deux autres segments du thorax.

Les *Hémiptères homoptères* ou à ailes semblables, dont les deux ailes supérieures sont plus grandes et un peu plus solides que les inférieures, elles n'offrent ni corie ni membrane; les quatre ailes sont membraneuses. Leur rostre naît de la partie la plus inférieure de la tête, au-dessous des yeux, entre les deux pattes antérieures.

HÉMIPTÈRES HÉTÉROPTÈRES

Les Hémiptères hétéroptères se divisent en deux sections : les *Géocorises* ou Punaises terrestres, dont les antennes sont plus longues que la tête et non cachées sous les yeux, et les *Hydrocorises* ou Punaises aquatiques chez lesquelles les antennes sont plus courtes que la tête et cachées sous les yeux.

Dans les *Géocorises* ou Punaises terrestres, nous trouvons les espèces nuisibles des genres *Lygaeus*, *Capsus* et *Pilophorus* qui méritent particulièrement d'attirer notre attention.

Les Hémiptères hétéroptères ont seuls la faculté d'exhaler une odeur désagréable, parfois même répugnante,

qui est indiquée par le nom même de Punaise; parfois cette odeur est assez agréable, ainsi dans le *Capsus tricolor* Fabr., dont l'exhalaison rappelle l'odeur des feuilles du Groseiller noir, d'autres espèces sont complètement inodores, bien que l'appareil producteur existe à sa place accoutumée. L'organe odorifique, étudié par M. J. Künckel d'Herculaïs¹, a son siège depuis la naissance jusqu'au moment de la dernière transformation, c'est-à-dire dans les Larves et dans les Nymphes, à la partie supérieure de l'abdomen, au dessous du tégument: il consiste en deux glandes présentant les mêmes caractères et possédant la même fonction que la glande inférieure dans les Insectes adultes. L'écusson, les élytres et les ailes venant couvrir les arceaux de l'abdomen mettraient obstacle à l'accomplissement du rôle de cet organe, c'est-à-dire à donner à l'animal qui en est pourvu un moyen de défense.

Dans l'Hémiptère adulte, l'organe odorique consiste en une bourse assez développée, située à l'intérieur et à la base de l'abdomen; sa forme est ovale ou arrondie, d'une texture chitineuse et d'une coloration rouge orangé généralement. Les deux orifices qui dégagent le fluide odoriférant ou ostioles odorifiques, oblongues, un peu en saillie, bien distincts des stigmates, sont situés de chaque côté de la paroi externe du métasternum, en dessous du thorax, entre l'insertion des pattes intermédiaires et celle des pattes postérieures; on ne les retrouve pas dans les dernières familles des Hémiptères hétéroptères, ni dans les Hémiptères homoptères.

La sécrétion de l'organe odorifique est volontaire, et n'a lieu que lorsque l'Insecte est irrité.

¹ J. Künckel, *Recherches sur les Organes de sécrétion des Hémiptères*. Compte-rendu Acad. des Sc., 1867.

HÉMIPTÈRES HÉTÉROPTÈRES

Lygaeus nassatus Bouché.

Description et mœurs. — Cet Insecte est de petite taille, 6 à 8 millimètres de longueur, d'un coloration jaune verdâtre foncé. Corps elliptique, oblong, aplati en dessus, extrêmement convexe en dessous, légèrement velu. Tête triangulaire, s'avancant en pointe mousse entre les antennes; yeux assez petits, globuleux et sail-lants, mais non pédiculés; ocelles gros, éloignés l'un de l'autre, rapprochés des yeux. Antennes assez longues, de quatre articles, le premier court et épais, le second plus long que les autres, le dernier légèrement fusiforme. Rostre allongé, de quatre articles, dépasse les pattes in-termédiaires. Prothorax trapézoïdal, avec une double et faible impression près du bord antérieur. Écusson trian-gulaire et peu développé. Les hémélytres, de la largeur de l'abdomen, offrent une corée, un clavus et une mem-brane, celle-ci présentant cinq nervures longitudinales assez saillantes, les deux internes réunies par une ner-vure transverse. Pattes assez grandes, les postérieures un peu plus longues que les autres, toutes les cuisses de grosseur égale. Tarses de trois articles, le dernier est pourvu d'une plaque ou ambulacre, à côté des griffes. L'abdomen est de la longueur et de la largeur des hémé-lytres.

Ces Hémiptères n'ont pas d'odeur appréciable, on les rencontre en colonies nombreuses sur certaines espèces de végétaux, à la recherche des liquides sèveux qui forment leur nourriture.

Dégâts. — Des Œufs pondus en mai, sortent en juin de petites Larves qui enfoncent leur rostre dans les jeunes tiges et rameaux dont elles sucent la sève. Elles affai-

blissent ainsi les fonctions physiologiques de l'arbuste par leur nombre. Dans ces trois états : Larve, Nymphe et Insecte parfaits, cette Lygée perce les jeunes tiges et rameaux des Rosiers sauvages et cultivés et les crible de trous, pour y puiser la sève à l'aide de son rostre. Bientôt, sous l'action des nombreuses piqûres et de l'aspiration de la sève, la partie endommagée subit une déformation plus ou moins prononcée, puis chez l'arbuste survient un état languissant, le développement s'arrête, et cela peut compromettre quelquefois la floraison ; si la piqûre a lieu dans le jeune bouton ou à sa base, la fleur est compromise.

Moyens de destruction. — Pour se débarrasser de cet Insecte, il convient de surveiller avec soin, à la fin du printemps et en été, les arbustes, de lui faire une chasse active, de grand matin, avant que le soleil ne lui ait rendu toute sa vivacité, et capturer l'Insecte ou sa Larve à l'aide de l'entonnoir *ad hoc* ; la Larve se laisse facilement tomber quand on frappe la tige des Rosiers, et la brûler.

On peut aussi secouer les tiges des Rosiers sur un plateau de bois enduit d'un mélange agglutinatif dans lequel les Insectes et les Larves s'engluent facilement et périssent. Il convient de recommencer cette opération plusieurs jours de suite, jusqu'à la destruction complète. Comme cet Insecte hiverne sur les Rosiers, on devra aussi enlever les écorces crevassées de ces derniers après la taille, et brûler les débris recueillis, et brosser les tiges et rameaux avec la préparation pour la destruction du Kermès du Rosier.

On fera bien de surveiller aussi les liens en osier qui servent à maintenir les sujets aux tuteurs, car, beaucoup d'Œufs se trouvent dans la moelle ou sur ces liens.

Il suffit de couper ceux-ci et de les brûler pour se débarrasser de la génération future.

HÉMIPTÈRES HÉTÉROPTÈRES

Capsus laniarius L.; syn. : *C. capillaris* Fabr.; syn. :
C. tricolor Fabr.

Description et mœurs. — Cet Insecte, 6 millimètres, d'un rougeâtre clair, assez brillant, densément, mais finement ponctué. Corps peu consistant, oblong, ovalaire. Tête triangulaire, petite, rougeâtre. Absence d'ocelles. Yeux globuleux et saillants. Écusson triangulaire, médiocre, souvent plus clair. Antennes de quatre articles d'un brun noir, les deux premiers assez épais. Rostre de quatre articles, ne dépassant pas le thorax, et grêle à la base. Extrémité de la corée un peu rougeâtre avec la pointe noire. Membrane très enfumée avec une tache claire à la base en dehors. Pattes grêles, assez longues, d'un brun rougeâtre, assez uniforme dans les deux sexes, les postérieures plus grandes que les autres. Tarses très petits, de trois articles et des pelotes extrêmement petites entre les griffes.

La Femelle est munie d'une tarière analogue à celle des Hémiptères homoptères.

Le *Capsus laniarius* L. est commun au printemps et pendant l'été, il vit en familles nombreuses sur diverses plantes dans les jardins, sur les Rosiers, et aussi sur les Orties; il exhale un parfum assez agréable, rappelant l'odeur des feuilles du Groseiller noir.

Une autre espèce du genre *Capsus*, le *C. nassatus* Fabr., Latr., a les mêmes mœurs, il est moins commun.

Dégâts. — Cet Insecte perce l'écorce des jeunes pousses des Rosiers avec son rostre et aspire la sève, les

tissus endommagés se durcissent et la sève y circule difficilement ; il cause un arrêt de la végétation surtout aux jeunes pousses des Rosiers en serre. Il fait aussi la chasse à d'autres Insectes plus petits les Pucerons, ainsi que le font diverses espèces de Fourmis. Aussi, sous l'action des nombreuses piqûres produites par ces deux espèces, l'arbuste languit et la partie endommagée cesse de se développer.

Il convient donc de combattre ces deux insectes du genre *Capsus*.

Moyens de destruction. — Pour la destruction de l'Insecte sous ses trois états, projeter, à l'aide d'un pulvérisateur, la préparation pour la destruction du Kermès du Rosier, étendue de parties égales de son volume d'eau simple. Il est assez difficile de capturer l'Insecte, qui est très agile et s'envole rapidement et sans bruit dès qu'on l'approche. On peut aussi employer le plateau agglutinatif.

HÉMIPTÈRES HÉTÉROPTÈRES

Pilophorus perplexus Scott.

Description et mœurs. — Le *Pilophorus perplexus*, long de 3 millimètres et de couleur brun roussâtre. Corps oblong, assez épais et un peu convexe. Tête triangulaire, large. Yeux saillants, débordant le corselet. Antennes fines à deuxième article un peu épaissi. Rostre ne dépassant pas les anches postérieures. Corselet trapézoïdal convexe, plus ou moins rétréci antérieurement. Élytres faiblement élargies en arrière, la membrane obliquement inclinée en arrière présente une nervure en crochet. Pattes postérieures assez grandes et assez grêles.

Cet Insecte est assez commun, il commence à paraître

avec les beaux jours et finit avec eux vers le milieu de l'automne. Il paraît vivre, à l'instar du *Capsus*, en suçant les Pucerons, dont il surexcite les piqûres, ce qui cause aux jeunes pousses des Rosiers une altération plus ou moins considérable, suivie de déformation, et affaiblit les fonctions physiologiques de l'arbuste.

Dégâts et moyens de destruction. — Son action nuisible aux végétaux est limitée, toutefois, s'il devenait très commun, il serait nuisible ; il compromet le développement normal des jeunes pousses des Rosiers en plein air. Employer les mêmes moyens de destruction que pour les *Capsus*.

HÉMIPTÈRES HOMOPTÈRES

Dans les Hémiptères homoptères, les quatre ailes, à certaines exceptions près, sont semblables et membraneuses ; lorsque les antérieures sont subcoriaces, elles offrent la même constitution dans toute leur étendue, elles ne présentent ni corie ni membrane. Le rostre est épais, de trois articles apparents, dont le premier est ordinairement caché sous le chaperon, naît de la partie la plus inférieure de la tête, au-dessous des yeux, entre les pattes antérieures. Les antennes sont généralement courtes et terminées par une soie fine, terminale, composée de six ou sept articles difficiles à distinguer. La tête porte deux ou trois ocelles, indépendamment des yeux composés. L'abdomen est formé de six ou sept segments ; les Femelles sont pourvues d'une tarière ou oviscapte, qui leur sert, au moment de la ponte, pour déposer leurs Œufs sous des abris sûrs, les Mâles présentent une plaque ovale simple et entière. Pattes postérieures avec jambes allongées disposées pour le saut.

Ces Insectes ont une alimentation exclusivement végétale, composée de sucs végétaux vivants, et ils déversent dans la petite plaie occasionnée par leur piqûre une certaine quantité de la sécrétion de leurs volumineuses glandes salivaires, ce qui détermine une irritation locale provoquant un afflux de sève.

Dans le type élevé, dans les Cicadellides, les Insectes s'établissent rarement en colonies, et ne se fixent jamais pour leur succion en siège unique et définitif, mais enfoncent çà et là leur rostre en diverses places dans le végétal qu'ils affectionnent. Au contraire, dans les types dégradés, ils vivent généralement en colonies de très nombreux sujets, peu mobiles ou même entièrement sédentaires, fixés par le rostre à une partie unique pour chacune du végétal, tels sont : les Aphidiens ou Pucerons, les Coccides, etc.

Les Hémiptères homoptères ont été divisés en plusieurs familles, parmi lesquelles plusieurs retiendront notre attention, telles que les Cicadellides, les Cercopiens, etc.

HÉMIPTÈRES HOMOPTÈRES

Typhlocyba rosae L. — La Cicadelle des Roses ou la Cigale des charmilles de Geoffroy.

Description et mœurs. — La Cicadelle des Roses (pl. XII, fig. 154), 3 ou 4 millimètres, d'un jaune pâle, verdâtre ou blanchâtre, toujours sans taches. Corps parfois très petit, linéaire, un peu cylindrique, rétréci d'avant en arrière en forme de coin. Tête obtusément prolongée en avant, assez grosse, aussi large que le corselet. Corselet dont le bord postérieur est presque droit. Vertex à base parallèle au corps, déclive en avant.

Ocelles placés sur la partie de la tête tournée en avant et difficile à observer (d'où le nom de *Typhlocybe*, tête aveugle), la face longuement prolongée en dessous. Élytres en ovale allongé se rétrécissant en arrière, presque transparentes et irisées à l'extrémité, avec nervures longitudinales d'un gris légèrement brunâtre. Ailes antérieures frêles avec nervures longitudinales simples, sans nervures transversales. Pattes jaunes. Jambes postérieures avec série de fortes épines au côté interne et nervures au côté externe, plus longues que les autres, disposées pour le saut. Les Femelles ont, ainsi que les autres Cicadelles, une tarière ou oviscapte, visible à l'extrémité de l'abdomen, leur servant à perforer les rameaux tendres pour y introduire leurs Œufs, ce qui amène une tuméfaction graduelle sur les parties végétales lésées.

Cette Cicadelle des Roses est des plus élégantes par sa forme et sa coloration ; sa petite taille, sa fragilité et son extrême agilité, à ses trois états : de Larve, de Nymphe et d'Adulte, la rend très difficile à saisir, elle passe généralement du saut au vol.

Cette espèce se montre en colonies sur les feuilles des Rosiers, des Prunelliers, des Pruniers et aussi sur les Roses trémières pendant tout l'été, c'est en septembre-octobre qu'on trouve les Adultes en plus grand nombre, et, d'après notre propre observation, quelquefois en novembre, suivant la rigueur de la saison.

Dégâts. — Ces petits et délicats Insectes, de juillet à septembre, et même plus tard, percent en dessous les feuilles des Rosiers (pl. XII, fig. 155), et autres végétaux, d'une foule de petits trous, ce qui occasionne souvent le flétrissement des feuilles piquées dont la teinte marbrée annonce l'état de souffrance. Dès qu'on vient à secouer les Rosiers, les *Typhlocybes* descendent en toute

hâte, voltigent quelque temps autour de la plante délaissée et ne tardent pas à s'y abattre de nouveau. Sous les rayons du soleil, ils effectuent de courtes excursions autour des plantes qu'ils affectionnent, ils prennent leur essor en sautant avec force et continuent leur trajectoire en volant avec une extrême agilité.

La piqure faite par la Femelle aux jeunes rameaux pour y déposer ses Œufs détermine une tuméfaction assez sensible sur la partie piquée; bientôt les petites Larves éclosent, y demeurent cachées et se nourrissent des suc de la plante, puis acquièrent, après plusieurs mues, des fourreaux d'ailes et deviennent Adultes et ailées.

Moyens de destruction. — Pour la détruire, on peut employer pendant dix minutes environ la fumigation de tabac. Pour les Rosiers-tiges ou demi-tiges, il faut recouvrir la tête de l'arbuste avec une toile gommée ou huilée et l'attacher à la tige; on a soin de ménager une petite ouverture pour y faire pénétrer la fumée froide. On peut employer le soufflet fumigateur auquel on ajuste un tube de 50 ou 60 centimètres, destiné à refroidir la fumée, et à éviter l'action nuisible que celle-ci, chaude, produirait sur la plante; à défaut de fumigation, on peut se servir d'un vase quelconque, assiette en terre ou pot à fleur, dans laquelle on dispose une couche de cendres, puis de la braise allumée et enfin des feuilles de tabac incisées et légèrement humides; on recouvre le vase avec une sorte d'entonnoir, et on dirige la fumée à l'aide d'un tube de 50 ou 60 centimètres. Pour les Rosiers greffés rez-de-terre ou nains, plantés en corbeille, on recouvre celle-ci avec une bâche, soutenue par des cerceaux en fil de fer ou en bois, disposés de telle façon que la corbeille soit entièrement protégée par la toile, et on procède comme il est décrit plus haut.

On peut aussi employer un plateau ou disque englué de goudron de houille ou d'un mélange agglutinatif¹, on secoue les arbustes, les Insectes tombent ou s'envolent, et se collent sur le plateau et périssent; il faut recommencer cette opération plusieurs jours de suite jusqu'à la destruction complète.

HÉMIPTÈRES HOMOPTÈRES

Philaenus spumarius L. — Cicadelle écumante ou Aphrophore écumeuse. — Cigale bedeaude de Geoffroy. — *Cicada spumaria* L. — *Aphrophora spumaria* Fabr.

Description et mœurs. — La Cicadelle écumeuse (pl. XII, fig. 153), 5 à 10 millimètres, a le corps allongé, d'une coloration gris cendré, souvent avec deux bandes obliques blanchâtres, externes, courtes, vaguement délimitées sur les pseudélytres, qui firent donner à l'Insecte le nom de *Cigale bedeaude* par Geoffroy, par allusion à la robe de deux couleur des bedeaux d'église. Tête triangulaire aussi large que le prothorax ou corselet, celui-ci transversal, en angle arrondi ou obtus au bord antérieur, légèrement caréné au milieu; le bord postérieur coupé obliquement et un peu obtusément échancré sur l'écusson. Écusson triangulaire roussâtre, ainsi que deux macules peu distinctes sur la tête ou le corselet. Le vertex à trois

¹ Mélange agglutinatif :

Poix blanche de Bourgogne ou colophane.....	120 grammes
Huile à brûler (huile de moutarde).....	80 —

Faites liquéfier d'abord dans un poëlon placé sur un feu doux la poix blanche ou la colophane, préalablement concassée, remuez continuellement avec une spatule de bois, dès que la substance est liquéfiée, ajoutez l'huile, remuez suffisamment pour obtenir un mélange homogène, puis retirez du feu. Cette préparation reste liquide, elle est adhésive et revient à un prix minime.

faces, non caréné au-dessus, séparé du front, modérément convexe par une crête aiguë. Deux ocelles très apparents, aussi distants entre eux qu'ils le sont des yeux. Yeux petits, arrondis, peu saillants. Antennes insérées en avant des yeux et entre eux sous un rebord, de trois articles, le dernier portant une longue soie fine. Élytres ou pseudélytres tectiformes, arrondies sur le côté, un peu dilatées après le milieu, rétrécies et arrondies vers le sommet, assez coriaces et presque opaques, à nervures assez saillantes, le rostre atteignant l'extrémité postérieure des hanches. Ailes hyalines, avec une grande tache brune à la base, mal déterminée, la poitrine marquée au milieu d'une tache noire brillante. Jambes prismatiques, les hanches postérieures coniques et les jambes postérieures cylindriques, plus longues que les autres, avec deux épines puissantes, l'une au milieu, l'autre à l'extrémité. Tarses noirâtres de trois articles, les deux basilaires denticulées au sommet, le dernier muni d'une petite pelote distincte entre les deux crochets.

Ces Insectes se font remarquer par les mœurs de leurs Larves, qui s'enveloppent de nombreuses bulles d'air, formant des petits amas d'écumes très blanches qu'elles secrètent, ressemblant à de la mousse de savon ou à de la salive crachée.

Au mois de juin et de juillet et aussi en septembre, en parcourant la campagne, on voit sur beaucoup d'arbustes et d'arbres, une sorte d'écume blanche, qui s'étale en petites couches sur les feuilles et les rameaux, et aussi dans les prairies, sur diverses plantes, sur les pelouses et même dans les jardins, sur la tige ou à l'aisselle des feuilles de nombreuses plantes.

On remarque pendre aux feuilles des Saules notamment, des Aulnes, des Peupliers et de diverses plantes,

ces amas d'écumes, désignés par les paysans sous le nom de *crachats de coucou* ou de *grenouille*, *écume printanière*, *larmes des saules*, etc., car, ces écumes dégouttent parfois comme de la pluie.

La Larve de la Cicadelle écumeuse est logée sous cet amas d'écume, elle y vit et ne le quitte qu'après sa métamorphose en Nymphe, lorsqu'elle est devenue Insecte parfait. On trouve parfois jusqu'à quatre ou cinq Larves ou Nymphes. De la ponte d'automne, éclosent au printemps des Larves vertes, à six pattes, effilées en arrière et aplaties au niveau du ventre, de couleur jaunâtre; elles se nourrissent exclusivement de la sève de la plante nourricière, sous la succion de son rostre, et elles excrètent les matières non assimilées par l'anus, sous la forme de bulles gazeuses que la Larve fait glisser sous elle, en recourbant en dessous la pointe de l'abdomen; les bulles successivement produites et retenant des gaz enfermés dans leur viscosité forment l'amas écumeux. La Larve et la Nymphe se tiennent au milieu de celui-ci et sont ainsi protégées contre les ardeurs du soleil et la dessiccation par l'air et dissimulées aux yeux des Oiseaux, des Insectes carnassiers et des Araignées; cependant certains Hyménoptères saisissent les Larves ou les Nymphes au milieu de l'écume. Il est facile de vérifier que si la Larve de la Cicadelle écumeuse est retirée de l'écume ou placée sous une plante desséchée, l'écume s'évapore peu à peu, il ne s'en forme plus de nouvelle, la Larve s'amaigrit rapidement et ne tarde pas à mourir.

Après avoir subi plusieurs mues, la Larve ne sort pas de l'enveloppe écumeuse où elle a vécu jusqu'alors, elle y effectue son dernier changement de peau.

Elle a l'art de faire évaporer et dessécher l'écume qui la couvre, de sorte qu'il se forme un grand vide au dedans

de la masse dans lequel son corps devient entièrement libre, l'écume superficielle séchée formant une voûte close de toutes parts. Dans cette cellule voûtée, la Nymphe se débarrasse peu à peu de sa peau, qui se fend d'abord sur la tête, puis sur le thorax, puis elle abandonne son enveloppe, sort et étend ses ailes.

L'Insecte parfait est très commun partout, les Adultes se montrent nombreux en septembre notamment.

Après l'accouplement, les Femelles fécondées ont l'abdomen tellement rempli d'Œufs, qu'elles peuvent à peine sauter ou voler, tant elles sont grosses et pesantes; les Mâles, au contraire, sont très agiles et sautent avec force, quelquefois à la hauteur de deux mètres.

Ces Insectes sont très difficiles à surprendre et encore plus difficiles à retrouver quand on les a laissés s'échapper. Aussi Swammerdam les désigne-t-il sous le nom de *sauterelles-puces*, parce que ces Insectes sautent à la manière des Puces.

Les Œufs ont une forme oblongue et allongée, avec une des extrémités plus pointue que l'autre, leur surface est polie et luisante. Les Femelles opèrent leur ponte avant l'hiver, et font avec leur tarière des entailles dans l'écorce des branches ou sur les plantes pour y déposer plusieurs Œufs dans la même entaille, ceux-ci n'éclorent qu'au printemps suivant.

Dégâts. — La Cicadelle écumeuse nuit beaucoup à la végétation, lorsque les Larves sont abondantes, car elles vivent aux dépens de la sève des végétaux qu'elles absorbent sur la tige ou les feuilles; souvent les jeunes tiges chargées de cette écume, souffrent et dépérissent.

Moyens de destruction. — On doit enlever le matin tous les amas d'écumes et faire périr les Larves ou les Nymphes en les jetant dans l'eau bouillante.

HÉMIPTÈRES STERNORHYNQUES

APHIDES OU PUCERONS

Aphis rosae L. — Le Puceron du Rosier. — *Siphonophora rosae* Koch.

Description et mœurs. — Ce Puceron vert, long de 2 à 3 millimètres, à corps allongé, ovalaire et gonflé, d'une consistance molle et délicate; à tête élargie, à antennes noires, filiformes, souvent plus longues que le corps de sept articles, les deux premiers courts et épais, le troisième le plus long, très voisines à la base; yeux composés, proéminents, globuleux, ocelles souvent nuls, les individus ailés montrent souvent 3 ocelles : 2 sur le vertex près des yeux et l'autre sur le front entre les antennes; ces mêmes individus montrent aussi des taches d'un noir brillant sur le thorax ainsi que sur l'écusson et sur les côtés de l'abdomen; rostre de 3 articles, plus ou moins perpendiculaire ou incliné sur le sternum et inséré au-dessous du bord postérieur de la tête, il est aussi long que le corps, il renferme 3 soies, la soie centrale formée de 2 gouttières accolées; ces soies sont introduites sous l'épiderme des plantes pour en aspirer la sève. Dans les Pucerons aptères, le prothorax, court, transversal, est plus large que la tête, et chez les ailés moins large que la tête. Dans les sujets sexués, soit Mâles, soit Femelles de migration, les ailes des deux paires, très minces, à nervures vertes, offrent des couleurs irisées, des quatre ailes toujours nues et jamais velues les antérieures sont beaucoup plus longues que les postérieures et, dans le repos, recouvrent le corps en forme de toit et dépassent son extrémité; ailes postérieures beaucoup plus petites que les antérieures; l'abdomen consiste dans 9 anneaux ou segments à peine distincts

dans les sujets aptères dont le ventre est gonflé, il présente 2 cornicules longues, cylindriques et noires, qui naissent sur le 6^e segment, elles offrent au milieu une petite ouverture ronde, d'où sort une liqueur visqueuse et roussâtre, due à une glande placée à la base de la cornicule. Enfin, le dernier segment abdominal se termine par un appendice caudal conique et allongé en forme de sabre, inséré au bord supérieur de l'anüs. Cet appendice n'apparaît qu'après la dernière mue et permet de distinguer le Puceron complètement développé de sa Larve; pattes verdâtres relativement longues et grêles, à articulations blanches, les postérieures plus longues que les autres; chaque tarse formé de deux articles seulement et muni de deux griffes. Après la mort, les Pucerons se rétrécissent, perdent leurs formes et deviennent méconnaissables.

La sécrétion de la cornicule est tout à fait différente, d'une abondante éjaculation d'un miellat sucré et incolore s'opérant par l'anüs avec trémoussement du corps comme par une sorte de ruade et qui poisse les parties du végétal où sont fixés les Pucerons. Ce miellat forme sur les végétaux un enduit sur lequel se développe des microscopiques champignons noirs produisant la *Morfée* ou *Fumagine* qui arrête la respiration des parties des plantes recouvertes de miellat et peut nuire gravement au végétal. Cette Fumagine n'est nullement implantée dans le tissu superficiel de la plante qui reste sain en dessous, comme on le reconnaît quand on enlève à la brosse l'enduit noir de Fumagine sur les feuilles ou les jeunes pousses des Rosiers. C'est cette eau mielleuse qui attire un si grand nombre de Fourmis sur les plantes garnies de Pucerons, ce que les anciens Naturalistes avaient attribué à une certaine amitié et sympathie que

la Fourmi aurait pour le Puceron; elles ne leur font aucun mal, elles les titillent seulement avec leurs antennes pour déterminer la sécrétion de cette matière sucrée (pl. XII, fig. 157).

La prodigieuse quantité de ces Insectes s'explique par la manière dont ils se propagent : la double reproduction, asexuée et sexuée des Pucerons est un des phénomènes les plus curieux de leur histoire. Au printemps, à une époque plus ou moins avancée selon la température, les Œufs des Pucerons pondus à l'arrière-saison, en général sur les tiges ou sur les bourgeons, donnent naissance à des Pucerons aptères; ceux-ci en 10 ou 12 jours, si le temps est chaud, et après avoir subi plusieurs mues, mettent au monde des petites Larves vivantes, sans l'intermédiaire d'aucun Mâle; ces petites Larves, à leur tour, parvenues à une certaine grosseur, pondent encore de nouvelles Larves vivantes, de sorte qu'en quelques mois on peut compter ainsi de 8 à 9 générations vivipares et agames ou parthénogénésiques (sans accouplement), pendant la belle saison; les jeunes Larves sortent du cloaque maternel leur région postérieure en avant, elles étendent vivement leur pattes pour prendre pied avant même que leur tête soit dégagée; les Mères ne paraissent nullement souffrir de cet accouchement et ne retirent pas leur rostre de la plante nourricière. Les Larves nouvellement nées se trouvent immédiatement dans le même état que la première Mère quand elle sortait de l'Œuf; elles se fixent par le rostre pour sucer la sève; s'accroissent très rapidement en subissant ordinairement 4 mues, et une fois bien développées ces nourrices ou Femelles parthénogénésiques mettent à leur tour au monde des petits vivants sans l'intervention de Mâle.

Cette gemmation interne paraît être surtout une question de température, car Kyber, en 1815, obtint sans Mâle et en serre chaude, 4 ans de reproductions des Pucerons vivipares du Rosier; Kaltenbach observa 15 à 16 reproductions successives et vivipares.

Les Pucerons uniquement aptères et sédentaires finissent par disparaître d'eux-mêmes en raison de l'épuisement des plantes qui les nourrissent. Un fait se produit qui rappelle l'essaimage des Abeilles et des Fourmis; dès la 3^e génération apparaissent des Femelles ailées, transformation de Femelles aptères montrant de courts bâtonnets adhérents à la face dorsale qui deviennent bientôt des ailes, et ces Femelles de migration (pl. XII, fig. 156) vont fonder au loin des colonies sur d'autres Rosiers, ces migrateurs sont aussi des Femelles vierges parthénogénésiques.

En pressant entre les doigts une de ces Femelles ailées, par exemple du Puceron vert du Rosier, qu'on commence à trouver dès la fin de mai, on voit sortir de son abdomen une matière verdâtre dans laquelle la loupe permet de voir des points noirs qui sont les yeux des embryons dans un état plus ou moins avancé de gestation. Ils sont ordinairement au nombre d'une dizaine, faciles à séparer et à compter, et certains ont déjà leurs pattes et leurs antennes complètement développées. On fait également sortir des petits, dans cet état, du ventre de la Femelle aptère qui est, en général, en plus grand nombre que la Femelle ailée. Quand la température s'abaisse à l'arrière-saison, le nombre des Femelles vivipares qui naissent va en diminuant, et il naît aussi par générations vivipares, des Femelles aptères plus grandes et des Mâles plus petits et plus nombreux, généralement pourvus d'ailes. C'est la phase normale sexuée et ovi-

pare qui n'apparaît qu'après un nombre variable de générations asexuées et sous la dépendance de la température, puisque dans les serres chaudes cette procréation sexuelle peut manquer.

En automne, les Femelles sexuées fécondées pondent leurs Œufs jaunâtres, noirâtres après quelques jours, de la grosseur d'une graine de Navette, enduits d'une matière gommeuse, sur les tiges ou contre les bourgeons; ils passent l'hiver dans cet état sans éprouver la moindre atteinte des froids rigoureux, et de ces Œufs sortent, la tête dirigée du même côté, en familles, au printemps, ces Insectes à l'état larvaire dont nous venons de décrire les évolutions, c'est-à-dire des Femelles aptères et vivipares.

On rencontre souvent parmi les Pucerons verts du Rosier des sujets d'un jaune opaque, ou roussâtres ou noirâtres, ce sont ou des Femelles ayant fini leur ponte ovipare ou des Femelles recélant des Larves d'*Aphidius* ou d'autres Larves entomophages.

Les Pucerons du Rosier ne vivent que de la sève qu'ils puisent au végétal, ils se tiennent très serrés, en familles ordinairement nombreuses, à l'extrémité des pousses tendres et à la base des boutons. Si minuscule que soit le rostre des Pucerons, dès qu'il existe des milliers de ces Insectes fixés aux jeunes pousses du Rosier, il est évident que l'arbuste doit en souffrir, ils sont très nuisibles, déterminant la crispation des feuilles, atrophiant les jeunes branches, empêchant les boutons de fleurir.

Ces Insectes ont la démarche lente et assez pénible, bien que leurs pattes soient longues et grêles; ils se remuent peu et se tiennent en masse, immobiles sur les Rosiers dont ils sucent la sève.

Ils se tiennent notamment dans les endroits abrités du vent, exposés au midi ou au levant, où les plantes offrent un tissu plus tendre, aussi les rencontre-t-on dans les endroits cultivés et les jardins, les châssis et les serres tempérées ou chaudes, qui sont favorables à leur multiplication, ainsi que la chaleur, en général, et l'abondance du suc des plantes; c'est surtout cette dernière cause qui fait que ces Insectes se trouvent dans les terrains bien cultivés, comme les jardins, plus l'on s'éloigne des habitations humaines et moins on en trouve. Les arbustes ont souvent plusieurs espèces différentes, le Rosier en compte deux espèces qui lui sont spéciales et non polyphages. Combien de fois n'hésite-t-on pas à cueillir une Rose de peur de toucher à l'hôte, si peu attrayant, de cette charmante fleur au parfum si délicat.

Beaucoup d'auteurs ont écrit que les Aphidiens et pareillement les Coccien recherchent de préférence les végétaux affaiblis et malades. C'est une erreur qu'il faut rectifier. Tous les Aphidiens et Coccien attaquent les végétaux les plus jeunes et les plus vigoureux; leur prédominance sur les plantes de serre ou abritées dans les jardins, plutôt que sur les sujets de plein air, des champs et des bois, tient non pas à ce qu'ils choisissent des sujets affaiblis, mais à ce qu'ils sont bien moins diminués dans ces conditions par les influences atmosphériques et les entomophages internes.

Les Pucerons seraient encore bien plus nombreux s'ils n'étaient la proie d'un nombre considérable d'ennemis naturels qui les dévorent par centaines, comme les Larves des Coccinelles (Coléoptères), les Larves des Chrysops ou Lions des Pucerons de Réaumur (Névrop-tères), les Larves des Anthocoris (Hémiptères hété-

roptères), les Larves des Syrphes (Diptères) et des Hyménoptères térébrants des genres variés des Chalcidites, des Braconides, comme les *Aphidius*, qui déposent leurs Œufs dans leurs corps ; on voit enfin quelquefois sur les Pucerons un Acarien allongé, *Acarus coccineus* Schrank, qui les suce et se nourrit de leur substance.

Dégâts. — Ce Puceron vert vit depuis le mois de mai jusqu'en septembre, de préférence sur les jeunes pousses et les folioles tendres des Rosiers qu'il crispe et atrophie, et aussi sur les pédoncules des fleurs ; il empêche les boutons de fleurir, son influence néfaste s'exerce non seulement sur les organes piqués, mais aussi sur la plante dans son entier ; outre l'épuisement de la sève, les déjections gluantes des Pucerons sont, en général, très nuisibles à la plante, en obturant tous les pores et nuisent à l'équilibre de la respiration et de la transpiration.

Moyens de destruction. — Il faut surveiller les Rosiers, de mai en septembre, et couper les extrémités des jeunes rameaux trop attaqués et les brûler. On a conseillé d'employer des pulvérisations d'un mélange de cendres de bois tamisées ($\frac{2}{3}$) et fleur de soufre ($\frac{1}{3}$), de tabac en poudre ; de poudre de pyrèthre, d'infusion refroidie de feuilles de morelle, de tomates, de tabac, d'euphorbe, de feuilles de noyer, d'une solution légère de sulfate de cuivre (2 kilog. par hectolitre d'eau), de nicotine (à $\frac{1}{10}$) ou jus de tabac des manufactures, de nicotine soufrée, etc.

Le badigeonnage des colonies de Pucerons avec une petite éponge ou un pinceau imbibé d'esprit-de-vin ou de benzine est particulièrement recommandable, ces liquides très volatils ne nuisent en rien aux Rosiers.

On peut aussi employer la préparation suivante, expé-

rimentée par les soins de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure, et inscrite dans le Bulletin du 1^{er} trimestre 1894 (séance du 3 avril).

PRÉPARATION POUR LA DESTRUCTION DES PUCERONS :

Savon mou de potasse.....	100 grammes
Sulfate de cuivre.....	10 —
Nicotine ou jus de tabac (des Manufactures).....	600 —
Eau	10 litres

La pulvérisation sera pratiquée le soir, de bas en haut, sur les parties infestées, au moyen d'une seringue de jardin ou d'un pulvérisateur à boule; le lendemain matin seringuer les arbustes avec de l'eau simple, à la température ordinaire; répéter cette opération plusieurs fois, à bref délai, pendant le mois de mai.

Les fumigations de tabac sont particulièrement applicables aux Rosiers forcés sous verre; le Puceron des Roses y est très sensible. Mais si les pots sont couverts de paillis, les Pucerons engourdis par la fumée peuvent s'y laisser choir et remonter à la surface de la plante, au bout de quelques jours, une nouvelle fumigation s'impose.

Il sera bon aussi d'engluer la tige des Rosiers, comme il a été dit précédemment, tous les matins on frappe légèrement contre la tige, les Pucerons tombent et sont recueillis sur le plateau englué décrit plus haut. Parmi ceux qui tombent à terre, ceux qui veulent remonter se prennent dans l'englue.

APHIDES ou PUCERONS

Aphis rosarum Kalt. — Le Puceron des feuilles du Rosier ou le Puceron des Roses.

Description et mœurs. — Ce Puceron est petit, ovale, lancéolé, jaune verdâtre, marqué de petits points

obscur, qui lui donnent un aspect chagriné et comme recouvert d'une efflorescence pruiteuse; ses antennes et ses pattes sont pâles, ses cornicules grêles, allongées, roussâtres; l'appendice caudal assez long.

Il vit en petites colonies, exclusivement à la face inférieure des feuilles des Rosiers, moins fréquent que le Puceron du Rosier, sur les pieds cultivés dans les jardins, il est surtout nombreux sur les Rosiers forcés en serre ou sous châssis.

Dégâts. — Les nombreuses piqûres faites par ces Pucerons, réunis en colonies, déterminent sur les Rosiers une altération plus ou moins nuisible aux Rosiers. Ces Pucerons se tiennent à l'envers des feuilles, lesquelles, à la suite de la succion qu'ils opèrent sans relâche, se crispent et s'atrophient et amènent le dépérissement du végétal, son influence néfaste à la végétation est aussi fâcheuse que celle produite par les Pucerons du Rosier, dont les mœurs sont presque semblables.

Moyens de destruction. — Un certain nombre de moyens sont à notre disposition pour atténuer beaucoup leur nombre et par suite diminuer leurs ravages; ils sont applicables à tous les Pucerons en général, plusieurs ont été décrits à l'article précédent. On a conseillé de faire la taille en janvier et février, des extrémités des rameaux où les Pucerons déposent leurs Œufs et les brûler. On doit opérer une inspection très sévère des plantes importées en hiver et examiner avec une forte loupe si elles n'ont pas d'Œufs de Pucerons. Le meilleur moyen à employer sous les châssis ou en serre chaude, tempérée ou froide, bien calfeutrée : fumigations de tabac, insufflations de poudre de pyrèthre, d'un mélange de 2/3 de cendres de bois tamisées fines et 1/3 de soufre tamisé; il est utile pour détruire les Pucerons du Rosier

ou des Roses, tombés des rameaux par l'insufflation d'une poudre quelconque, d'ébouillanter ensuite le sol afin d'empêcher tout réveil des sujets qui n'auraient été qu'engourdis, et qui suffiraient pour annuler l'effet de la fumigation du tabac.

Pour pratiquer efficacement les fumigations de tabac en plein air, on monte sur quatre cerceaux en osier ou fil de fer, dont le premier, placé en bas, a 80 centimètres de diamètre, les trois autres vont en diminuant progressivement, une sorte de ballon ou cloche en toile gommée ou en calicot huilé, les cerceaux sont maintenus par cinq baguettes ou tiges réunies à la partie supérieure de l'appareil en une sorte de ballon, on dispose ensuite l'appareil de manière qu'il enveloppe la tête du Rosier dont on a réuni tous les rameaux par des liens de raphia. Sur le plus grand cerceau, on monte une seconde chemise de même étoffe, qu'on rabat au dessous contre la tige, en ménageant une petite ouverture pour laisser pénétrer le tube du soufflet fumigateur. Ce tube doit avoir environ 50 centimètres et a pour objet de refroidir la fumée, qui, autrement, pourrait nuire à la plante. On peut également se servir d'un réchaud garni de braise allumée, on jette dessus des débris de tabac humide, on recouvre le tout d'un entonnoir renversé auquel on ajuste un tube pour faire arriver la fumée sur les rameaux du Rosier. Huit à dix minutes suffisent pour asphyxier les Pucerons.

Avec une dizaine de ces cloches grossières et d'un faible prix de revient, on opère sans arrêt sur tous les Rosiers-tiges ou demi-tiges, isolés, arrivé au dixième, on peut enlever à mesure, la première cloche, et continuer.

Cette méthode devient peu pratique quand il s'agit de

Rosiers nains plantés dans une corbeille. Dans ce cas, on place sur la corbeille une bâche ou des draps mouillés, soutenus par des demi-cerceaux en bois qui suivent la forme de la corbeille, on calfeutre de son mieux la bâche sur le pourtour, et on introduit la fumée de tabac pendant dix minutes.

Enfin, indépendamment de ces procédés, on peut employer le disque agglutinatif qui donne un succès certain et rapide pour la destruction de ces pernicious Insectes, et qui a été décrit précédemment contre le Typhlocybe de la Rose.

COCCIDES ou GALLINSECTES

Diaspis rosae Bouché. — Kermès du Rosier. — *Aspidiotus rosae* Bouché. — *Chermes rosae* Bouché.

Description et mœurs. — Le Kermès du Rosier ou *Pou* ou *Punaise blanche du Rosier* (pl. XII, fig. 158) présente des caractères fort curieux, des formes spécifiques très variées, une dissemblance si complète entre les deux sexes, dans l'aspect et le développement, qu'on les croirait difficilement de la même espèce. Il est souvent très commun sur les diverses races et variétés de ces plantes. Il se présente sous la forme de petites écailles, blanches, pulvérulentes, peu adhérentes, formant par leur ensemble une croûte dense (pl. XII, fig. 160), où l'on rencontre à la fois les vieilles enveloppes des Kermès de l'année précédente et celles des jeunes, fixées dans les intervalles laissées libres par leurs prédécesseurs.

La Coque ou bouclier qui abrite le Kermès femelle, est lenticulaire, à centre bombé, crétacée; on trouve, sous elle, à la fin de l'été, la Femelle ou la Larve, jaune

pâle, ovulaire, mais élargie dans sa région céphalique (pl. XII, fig. 159), ovoïdes et d'une coloration rouge brun, au nombre de 2 ou 300. Leur éclosion a lieu au printemps et les jeunes restent jusqu'à leur mue, abrités par la Mère, morte sur place. Les Larves sont microscopiques, elles se promènent sur les rameaux du Rosier et finissent par s'y fixer.

Le Mâle, à l'état de Larve, cachée sous un bouclier tricaréné, est élargi vers le milieu; à l'état adulte, 1 millimètre de longueur, il a une coloration rouge pâle, un peu pulvérulent, dépourvu de rostre, à antennes longues, jaunâtres, avec deux ailes ordinairement farineuses, à nervures rosées, à pattes jaunâtres, avec l'extrémité de l'abdomen garnie de houppes soyeuses; sa Coque est très petite, d'un blanc de neige, plus allongée que celle de la Femelle. Il est toujours très petit relativement au volume de la Femelle, il est très agile et n'a qu'une apparition éphémère, il vit peu de temps et meurt après l'accouplement.

La Femelle, à l'état de Larve, est jaune pâle, allongée, avec les régions céphalique et thoracique très élargies; à l'état adulte, elle est toujours aptère, à rostre et à antennes courts, le corselet de sept anneaux distincts, plus étroit que le thorax, avec trois rangées de points sur la région dorsale et bordé sur les côtés de poils courts et isolés, l'écusson en forme de cercle plat, cintré au milieu; elle est épaisse, plus ou moins globuleuse ou ovulaire, à corps recouvert d'une sécrétion cireuse, surtout après l'accouplement; elle se déforme après la ponte et reste alors immobile; elle recouvre ses Œufs jusqu'à sa mort et même après, et finit par ressembler à quelque production pathologique, à une sorte de galle déprimée qui a valu à cet Insecte le nom de *Gallinsecte*.

A sa naissance, la Femelle a une certaine agilité, mais bientôt elle se fixe sur les tiges et rameaux des Rosiers, en enfonçant son rostre dans le tissu de la plante pour ne plus l'en détacher. Elle grossit alors et prend une forme lenticulaire. Ses pattes ne prenant aucun accroissement, il est difficile de reconnaître des Insectes dans ces petits corps aux appendices atrophiés, dont les annulations ont presque disparu ; elle sécrète par la peau, en plus ou moins grande abondance, une matière cireuse qui a pour but de la garantir de la pluie et de la protéger contre une foule d'ennemis. La Femelle pond sans se déplacer ; après sa ponte, elle meurt, elle se dessèche, son corps devient un abri pour ses Œufs et les Larves libres, mobiles qui en sortent.

D'après quelques observations de Leuckart, la Femelle du Kermès du Rosier aurait des mœurs semblables aux Pucerons, elle engendrerait seule, au moins pendant une période de son existence.

Dégâts. — Les Insectes connus sous le nom de Poux des plantes, Cochenilles, Kermès, pullulent souvent de manière à recouvrir de leurs rangs serrés la tige et les rameaux des arbustes nourriciers (pl. XII, fig. 160), et ils causent parfois des dommages assez considérables à plusieurs espèces de Rosiers, il est parfois si abondant que les Rosiers paraissent couverts de moisissures. Il se nourrit de la sève qu'il aspire à l'aide d'un suçoir qu'il implante dans l'écorce du Rosier, celle-ci se durcit et la sève circule difficilement dans les branches infestées et les arbustes attaqués par cet Insecte périssent quand on ne le détruit pas.

Moyens de destruction. — On détruit facilement ces Insectes en faisant une taille raisonnée de rajeunissement, en février-mars, en ne conservant qu'un petit

nombre des plus beaux rameaux, et en brûlant les rameaux enlevés et attaqués par les Kermès du Rosier. Les tiges et les rameaux qui restent doivent être brossés avant l'évolution des bourgeons; la Coque est d'ailleurs peu adhérente et se laisse détacher facilement ainsi que les Œufs. Il est avantageux de tremper, avant la friction, la brosse dans une solution de nicotine au 1/10 ou de pétrole émulsionné à l'aide de savon noir.

On peut aussi employer la préparation suivante, expérimentée par les soins de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure, et inscrite dans le Bulletin du 1^{er} trimestre de 1894 (séance du 3 avril).

PRÉPARATION POUR LA DESTRUCTION DU KERMÈS DU ROSIER

Savon mou de potasse.....	250 grammes.
Alcool méthylique ou esprit de bois.....	250 —
Nicotine ou jus de tabac (des Manufactures).....	200 —
Eau.....	10 litres

La friction des tiges et des rameaux infestés sera pratiquée dans une belle journée d'hiver, avec une brosse imprégnée de cette préparation; le lendemain, procéder à un seringuage des tiges et des rameaux avec de l'eau simple, à la température ordinaire.

Pour détruire ces Insectes, on applique tiède et au pinceau, sur la tige et sur les rameaux attaqués, une glu artificielle composée de deux parties de poix noire et une partie d'huile ordinaire; cet engluage, dont l'effet peut durer un an, asphyxie le Kermès et empêche la migration de l'Insecte, et ne nuit pas à la végétation de la plante.

DIPTÈRES

Les Insectes de cet Ordre, comme leur nom l'indique, n'ont que deux ailes membraneuses simplement veinées,

le plus souvent horizontales; cependant, certaines familles présentent, en arrière des véritables ailes, une seconde paire d'appendices ayant la forme de boutons pédiculés, nommés *balanciers*, s'insérant sous une petite écaille ou *cuilleron* simple ou double. Ces balanciers ou *haltères*, au point de vue anatomique, ne sont que les ailes de la seconde paire transformées, ces organes sont en vibration pendant le vol; leur ablation entraîne pour l'Insecte la perte de l'équilibre; privé de ces organes, lorsque l'Insecte veut voler, le vol ascendant n'est plus possible, l'Insecte tombe à terre.

Leur bouche n'est propre qu'à la succion, elle est constituée par une trompe terminée par deux lèvres et offrant à sa partie supérieure un sillon longitudinal ou gaine, qui reçoit un suçoir composé de soies ou lancettes, au nombre de deux à six; la gaine, dans l'inaction, se replie ordinairement sur elle-même; les pièces du suçoir font l'office de lancettes, elles servent à perforer l'enveloppe des corps et frayent un passage aux liquides nourriciers; enfin, on rencontre, chez les Diptères, des dispositions qui varient avec les différents groupes.

La tête est réunie au thorax par une mince pédoncule qui lui permet d'obliquer à droite et à gauche, elle porte deux antennes à nombre différent d'articles, suivant la catégorie à laquelle les Diptères appartiennent, deux yeux brillants à facettes et deux ou trois ocelles, et les organes de la succion. La liaison du thorax et de l'abdomen a lieu souvent de la même manière, c'est-à-dire que celui-ci ne tient souvent au corselet que par une petite portion de son diamètre transversal, d'autres fois, l'abdomen est adhérent, celui-ci est membraneux, de consistance molle, et se termine ordinairement, dans les Femelles, par une saillie de l'oviducte en forme de pointe.

Les pattes, au nombre de six, longues et grêles chez la plupart, se terminent par un tarse de cinq articles, dont le premier est généralement allongé, et le dernier est armé de deux griffes ou crochets au-dessous desquels, chez certaines espèces, on trouve deux ou trois palettes vésiculeuses ou pelotes, qui font l'office de ventouses, et facilitent la progression de ces Insectes sur les surfaces les plus lisses.

Les Diptères ont des métamorphoses complètes. Les Larves de Diptères, nommées vulgairement *Vers*, sont généralement *Apodes*, elles vivent dans l'eau, sous terre, dans les matières animales ou végétales en décomposition, dans les tissus des plantes, en Parasites dans d'autres Insectes, Larves ou Nymphes, dans le corps des animaux. Les unes ont une tête distincte, molle, et généralement, les pièces buccales se trouvent indiquées et reconnaissables, les pattes n'existent pas, elles sont remplacées par des épines ou des mamelons hérissés qui aident ces Larves pendant la progression; les autres Larves, beaucoup plus nombreuses, sont *acéphales*, on n'y distingue aucune tête; mais l'une des extrémités se termine en pointe et est rétractile et charnue ainsi que le reste du corps, ou bien elle offre deux sortes de crochets unguiformes, de nature cornée, qui se meuvent l'un sur l'autre et servent, soit à fournir un point d'appui pendant la progression, soit à détacher les particules nutritives; l'autre extrémité du corps, large et obtuse, offre des mamelons qui portent les stigmates ou orifices aériens.

Les Larves *céphalées*, ou munies d'une tête, absorbent une nourriture moins liquide, elles muent plusieurs fois, et deviennent, en dépouillant leur dernière peau, des Pupes momiformes.

Les Larves *acéphales*, au contraire, muent en cachette, et ne changent pas de peau au moment de leur Nymphose ; leur peau se durcit, tandis que la forme de la Larve s'élargit et se raccourcit, pour constituer une *Pupe en barillet* ou *tonnelet*, Pupe qui cache la véritable Nymphé.

Les Larves céphalées, à Nymphes libres, se transforment généralement en Diptères Némocères, alors que les Larves acéphalées, à Nymphes abritées dans une Pupe, donnent naissance, ordinairement, à des Diptères Brachycères. La Pupe s'ouvre, soit par une fente longitudinale, soit par un opercule à charnière, pour livrer passage à l'Insecte parfait.

L'Ordre des Diptères comprend deux catégories : les *Némocères* et les *Brachycères*.

Chez les Némocères, les antennes, filiformes, parfois très longues, sont composées d'un grand nombre d'articles de six jusqu'à soixante-six, ordinairement velus, quelquefois plumeux ou pectinés, et dont la tête est le plus souvent séparée du corselet par un petit filament ; chez les Brachycères, les antennes, toujours courtes, n'ont que deux ou trois articles, dont le dernier, beaucoup plus grand que les articles basilaires porte, dans le plus grand nombre, sur sa face dorsale, une soie plus ou moins longue, appelée *style*, simple, tomenteuse ou plumeuse et de conformation variable.

Les Diptères les plus nuisibles à l'Agriculture se partagent en deux groupes ; dans les Némocères, se rangent, dans les Cécidomyiides : *Perrisia rosarum* (Hardy) J. Kieff., la Cécidomyie des Roses et *Macrolabis Luceti* n. sp., et dans les Brachycères on trouve, dans les Muscides acalyptérées : *Spilographa alternata* Flt.

CÉCIDOMYIDES ou TIPULAIRES GALLICOLES

Perrisia rosarum (Hardy) J. Kieff. — Cécidomyie des Roses.
Cecidomyia rosarum (Hardy). — *Cecidomyia rosae* Bremi.
Dichelomyia rosarum (Hardy) Schlechtendal.

Description et mœurs. — L'Insecte parfait Mâle (1 millimètre 70) ne diffère de la Femelle que par les antennes à articles en chapelet munis d'un pédicule égalant le tiers de leur longueur, et de trois verticilles de soies. Il présente une tête petite et sphéroïde; trompe épaisse, palpes de quatre articles, dont le dernier, en général, le plus large, faisant saillie en dedans; yeux semi-lunaires, échancrés du côté interne; thorax ovale; ailes arrondies au bout et fréquemment velues; pattes avec jambes sans pointes à l'extrémité; abdomen cylindrique dans les Mâles et terminé par les crochets ordinaires, de huit segments et s'effilant en pointe ou tarière dans les Femelles.

La Femelle (2 millim.) rouge; antennes, dessus du thorax, taches de la poitrine, dessus des pattes, bruns; abdomen sur le dessus avec de larges bandes d'écailles noires; antennes de 14 articles ovoïaux et sessiles; bord antérieur de l'aile avec écailles; deuxième nervure longitudinale aboutit au bord antérieur un peu avant la pointe de l'aile.

La Larve (pl. XII, fig. 162), d'un rouge de chair, a 2 millim. de longueur, un peu déprimée, couverte de verrues qui se touchent et dont le centre est convexe; les verrues spiniformes existent sur les segments 4 à 13 (le corps comprend 13 segments : 1 : la tête; 2 : le cou; 3, 4 et 5 : le thorax; 6 à 12 : l'abdomen; 13 : segment anal). Les papilles sternales distinguent cette Larve de

la plupart de ses congénères, en ce que, au troisième segment thoracique, elles sont situées entre les verrues spiniformes, tandis qu'au deuxième segment thoracique, elles sont situées en arrière des verrues spiniformes. Les papilles pleurales internes offrent des groupes de trois verrues, tandis que les papilles pleurales externes offrent, au premier segment thoracique, une verrue simple et aux deux segments suivants une verrue terminée par une soie, ce qui est caractéristique pour le genre *Perrisia* Rond. Les papilles latérales, au nombre de deux de chaque côté, pourvues d'une soie. Les papilles ventrales antérieures se trouvent toutes quatre réunies sur une seule proéminence qui est située entre les verrues spiniformes, caractère particulier à cette espèce; les papilles ventrales postérieures munies d'une soie; elles sont au nombre de deux. Papilles dorsales au nombre de six et munies d'une soie; à l'avant-dernier segment du corps, elles ne sont qu'au nombre de deux. Le segment anal porte de chaque côté quatre soies (ou papilles terminales). Spatule chitineuse sur le premier segment thoracique (J. Kieffer).

La Femelle dépose ses Œufs sur les folioles des Rosiers et les petites Larves, jaune orangé, déterminent le repliement des deux parties du limbe de la foliole, puis elles se ferment par en haut et ne restent un peu entr'ouvertes qu'auprès du pétiole, les bords du limbe étant courbés irrégulièrement; on le trouve sur plusieurs variétés de Rosiers, sur le Rosier sauvage : *Rosa canina* L., *R. glauca* Vill., *R. tomentosa* Sm., *R. alba* L., il affecte la forme d'une gousse (pl. XII, fig. 163) et résulte de l'accollement, par en haut, de deux moitiés de la foliole attaquée, qui devient fortement hypertrophiée avec coloration rouge. Parvenue à toute sa croissance, en juin-août,

elle abandonne la plante nourricière et se métamorphose en terre; l'Insecte parfait paraît au printemps suivant.

Dégâts. — Les dégâts produits par ce Diptère sont restreints.

Moyens de destruction. — Pour limiter sa reproduction l'année suivante, on doit récolter et brûler les folioles déformées, avant le mois de juin, c'est le seul moyen efficace de destruction.

CÉCIDOMYIDES ou TIPULAIRES GALLIQUES

Macrolabis Luceti n. sp.

Description et mœurs. — L'Insecte parfait (1,5 à 2 millim.) est d'un jaune vitellin; mésonotum brun; funicule des antennes brunâtre, ainsi que le dessus des pattes. Les antennes composées de 2 + 10 articles sessiles dans les deux sexes; articles cylindriques, une fois et demie aussi longs que gros; article terminal du Mâle à peine plus court que le précédent, non aminci à l'extrémité, et sans prolongement. Les deux premiers articles du funicule sont connés. Palpes à quatre articles. Écailles du bord alaire larges et striées longitudinalement et transversalement. Pattes densément couvertes d'écailles semblables.

La Larve de cette espèce vit en société dans les folioles de l'Églantier (*Rosa* sp. ?) épaissies, teintées de rouge et repliées en gousse; on l'y trouve en même temps que les Larves de *Perrisia rosarum* (Hardy), qui produisent cette déformation. Les deux sortes de Larves se reconnaissent aisément aux caractères suivants : 1^o celle de *Macrolabis* est blanche, tandis que celle de *Perrisia* est orangée; 2^o la partie élargie de la spatule est une fois et demie aussi longue que large chez la première, à

peu près aussi large que longue chez la seconde; 3° chez *Macrolabis* les papilles ventrales antérieures sont situées en dehors des verrues spiniformes et forment quatre mamelons éloignés l'un de l'autre; chez *Perrisia* ces papilles sont situées entre les rangées des verrues spiniformes et sont alignées toutes quatre sur un mamelon unique. Métamorphose en terre (J. Kieffer).

Cette espèce est le commensal de *Perrisia rosarum* (Hardy), J. Kieff.; elle a été trouvée en Normandie (Petites-Dalles), et en Lorraine (Bitche)¹; elle vit à la même époque et elle a les mêmes mœurs.

Dégâts. — Les dégâts s'observent sur plusieurs variétés de Rosiers, ils sont limités.

Moyens de destruction. — Surveiller les Rosiers avant juillet et procéder à l'enlèvement des folioles terminales déformées et les brûler.

MUSCIDES ACALYPTÉRÉES

Spilographa alternata Fll., syn : *Trypeta alternata* Meig.

Description et mœurs. — L'Insecte parfait (2,5 à 3 millim.) est jaune; mésonotum faiblement pruinoux de blanc; postscutellum avec deux taches d'un noir brillant; oviducte court, jaune ou brunâtre; tête jaune; bas de la face avec un reflet blanchâtre, front d'un jaune rouge; antennes, bouche et palpes jaunes; troisième article des antennes ayant sur le devant, à la partie supérieure, un angle ressortant; soie nettement pubescente; pattes jaunes, bas des cuisses antérieures et extrémité des cuisses postérieures avec des soies plus

¹ Je dédie cet Insecte du Rosier à M. Émile Lucet, de Rouen, bien connu pour ses études sur les Rosiers et sur leurs parasites. — J.-J. KIEFFER.

longues; ailes faiblement teintées de jaunâtre, traversées par des bandes transversales brunes; la première part du stigma qui est toujours un peu plus sombre, traverse ensuite la petite nervure transversale et arrive tout près du bord postérieur; la seconde a son origine au bord antérieur un peu avant l'extrémité de la cellule costale, suit la première avec laquelle elle converge fortement, traverse l'autre nervure transversale et atteint le bord inférieur; entre ces deux bandes, vers le milieu, se voit, au bord antérieur, une petite tache brune et étroite atteignant jusqu'à la troisième nervure; la pointe de l'aile est également étroitement bordée de brun; enfin, l'extrémité de la cellule anale et souvent encore la nervure transversale, basale, sont légèrement bordées de brun; parfois, la seconde bande est relevée faiblement en avant avec la tache antérieure, et en arrière avec la première bande. Cet insecte est assez rare.

La Larve, à pattes blanches, se trouve fin juin ou commencement de juillet dans les fruits de plusieurs variétés de Rosiers, dans la chair desquels, encore verte, elle creuse une mine sinueuse et ronge la chair du fruit sans toucher aux graines. Parvenue à toute sa croissance, en août, elle abandonne sa retraite et hiberne en terre; elle subit sa métamorphose au printemps, et l'Insecte parfait éclôt en juin.

La plupart des fruits attaqués par cette Larve sont retardés dans leur croissance, et ne sont pas uniformément colorés et encore moins d'une forme régulière.

Dégâts. — Les dégâts occasionnés par cette Larve de Diptère sont peu importants bien qu'ils aient pour siège le fruit même du Rosier, mais les graines n'étant pas attaquées, leur action véritablement nuisible est bien limitée.

Moyens de destruction. — On doit surveiller les boutons de Roses et enlever tous ceux qui portent une perforation visible et extraire la Larve de la pulpe, l'écraser ou la brûler.

THYSANOPTÈRES

THRIPSIENS

Les Thripsiens appartiennent à un Ordre satellite, celui des Thysanoptères (Insectes à ailes frangées), leur corps est linéaire, leur tête semble cylindrique parce que la bouche se prolonge en forme de trompe, les mandibules sont remplacées par des soies, les mâchoires aplaties sont allongées et portent des palpes labiaux à deux articles; le vertex porte des antennes de cinq à neuf articles, de grandes ocelles et en arrière des stemmates; le prothorax de forme ovale, les ailes ou pseudélytres lancéolées, très étroites et frangées, à texture consistante et à peu de nervures, reposant à plat sur l'abdomen, souvent ornées de bandes bariolées ou de taches, pouvant s'atrophier ou même manquer; les pattes courtes, avec des tarses de deux articles se terminant par des disques adhérents et vésiculeux; l'abdomen de la Femelle est muni d'une tarière pour introduire les Œufs dans le tissu des plantes.

La Femelle fécondée pond le plus souvent isolément ses Œufs, allongés et arrondis, à la face inférieure d'une feuille, près de la nervure médiane. Au bout de huit à dix jours, en sortent de petites Larves, d'un jaune rougeâtre pâle, sans ailes, avec des tarses blanchâtres; les jeunes Larves se trouvent souvent au milieu des Insectes parfaits, n'en différant guère pour la configuration;

après trois mues ou changements de peau successifs, elles prennent des rudiments d'ailes et deviennent Nymphes, immobiles, n'absorbant aucune nourriture; quelques jours après, la Nymphe prend une coloration plus foncée et devient Insecte parfait.

Pendant toute la durée de l'année, les Thripsiens s'installent à la face inférieure des feuilles, sur les jeunes pousses qui se fanent et perdent leur sève; c'est généralement pendant la nuit que ces Thrips rongent les feuilles et s'accouplent.

Les Thripsiens sont très communs sur toutes les fleurs des jardins, ils sont très nuisibles aux végétaux, on en rencontre aussi dans les serres, sous les feuilles, dont ils rongent la partie superficielle dans toute son étendue, de façon à la couvrir de taches plus ou moins grandes.

THRIPSIENS

Thrips vulgatissima Halid.

Description et mœurs. — Le minuscule Insecte (pl. XII, fig. 161) a 2 millimètres de longueur : corps linéaire, noir; antennes de huit articles; palpes maxillaires de trois articles; ailes très étroites, lancéolées, poilues, avec deux nervures parallèles, sans nervures transversales; abdomen lisse et de neuf segments, le dernier, dans la Femelle, ayant la forme d'une tarière pour déposer ses Œufs; pattes blanches, avec les tarses des deux articles se terminant par des disques adhérents et vésiculeux.

La Larve, aptère, d'un jaune rougeâtre, avec le tête, une partie du prothorax et l'extrémité de l'abdomen noirs; les antennes et les pattes offrant des cercles clairs

Après la quatrième mue, l'Insecte acquiert des ailes et devient adulte.

Les adultes se trouvent sur toutes les fleurs des jardins et dans les serres, il se nourrit de sucx végétaux, de nectar et aussi de pollen humide; on rencontre les adultes souvent au milieu des Insectes parfaits, ils ne diffèrent guère pour la configuration, mais toujours colorés en jaune plus rougeâtre, relevée l'extrémité de l'abdomen à la façon des Staphilins. Après quelques mues ou changements de peau successifs, elles prennent des rudiments d'ailes, et la couleur de ces Nymphes devient alors noirâtre; enfin, après une quatrième mue, elles ont acquis l'état parfait, avec des ailes allongées, courant vite et offrant un vol rapide.

Dégâts. — Ce petit Insecte et sa Larve se nourrissent du pollen et nuisent à la fécondation des Roses, elles font flétrir les jeunes pousses, plus ou moins vite, par leur aspiration de la sève lorsqu'ils sont répandus sur les feuilles, dont ils attaquent les pétioles et les nervures, et de plus, ils salissent les plantes par leurs déjections.

Moyens de destruction. — On a conseillé, pour détruire ces Insectes, de pulvériser le soir, puis le lendemain matin, de bonne heure, avant que le soleil ne donne, soit de l'alcool méthylique (esprit de bois) étendu d'eau, 1 pour 100, soit la préparation suivante :

PRÉPARATION POUR LA DESTRUCTION DES THRIPS :

Jus de tabac riche en nicotine (étendu de 100 fois son vol d'eau).	10 grammes
Ou nicotine ancienne à 16° Baumé.....	5 centilit.
Esprit de bois (Alcool méthylique).....	4 —
Cristaux de soude du commerce.....	20 grammes
Eau	1 litre

Il est nécessaire de procéder quelques heures après la pulvérisation à un bassinage pour nettoyer les plantes.

Deux opérations de ce genre, pratiquées à quelques jours d'intervalle, détruisent radicalement les Thrips et leurs Larves.

Dans les serres, on procède à des fumigations à la nicotine. Pour cela, on fait bouillir dans un vase un litre de jus de tabac et, lorsque la liqueur s'épaissit, on ajoute environ un quart de litre d'eau, ou bien on fait dissoudre 50 grammes de salpêtre dans un demi-litre d'eau, dont on se servira pour imprégner 1 kilogramme de déchets de tabac que l'on se procure facilement dans les manufactures ou entrepôts de tabacs. On fait sécher ces déchets imbibés, et on procède à des fumigations dans les serres. Il est nécessaire de renouveler cette fumigation quelques jours après, afin d'anéantir les Larves non écloses lors de la première opération et qui n'auraient pas été détruites. On peut aussi procéder à un léger bassinage, puis pulvériser de la fleur de soufre.

Il ne nous reste plus qu'à réclamer l'indulgence des lecteurs pour les imperfections et les omissions involontaires de cette publication; malgré le soin minutieux avec lequel ont été revues les épreuves, des erreurs typographiques ont pu échapper à la correction.

OBSERVATION. — Don a été fait au Muséum d'Histoire naturelle de Rouen de notre Collection comprenant les Insectes nuisibles aux Rosiers sous leurs divers états : Larves, Nymphes, Adultes, accompagnés de nombreux dégâts. Présentée dans de nombreuses Expositions, elle y a recueilli les plus flatteuses récompenses.

FIN

LE CATELIER DE CRIQUEBEUF-SUR-SEINE (EURE)

MÉMOIRE SUR L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

ENTREPRISE PAR

MM. VICTOR QUESNÉ et LÉON DE VESLY

MESSIEURS,

Depuis plusieurs années, M. Quesné et moi, continuons les travaux archéologiques commencés par l'abbé Cochet, en 1870, sur le plateau de Tôtes (Eure), et nous avons successivement exposé, dans les Congrès de la Sorbonne, les découvertes faites pendant les campagnes de 1890 à 97.

C'est ainsi que j'ai rapporté les fouilles faites aux Vieilles-Maisons, au Val-Asselin, au camp Méquin, dans la forêt de Bord, ainsi que l'exploration et la restauration d'un petit temple ou fanum fouillé, pendant les mois d'août et septembre 1894, dans la forêt de Louviers.

J'ai exposé également, dans la séance du matin du 8 avril 1896, la théorie du camp retranché des Normands, dans la presqu'île d'Elbeuf, pendant leurs incursions en Seine et notamment lors des hivernages de 855-859.

J'émettais, à l'appui de cette hypothèse, d'abord la configuration de la presqu'île, sa position géographique

et sa séparation du plateau de Boos par une large tranchée naturelle ou col de Tourville-la-Rivière. Je constatais le nom porté par le hameau de Bédane (Bec-Dane, Ruisseau des Danois). Ce village, qui appartient aujourd'hui aux communes de Tourville et de Cléon, était autrefois une île formée par un bras de la Seine. Enfin, je signalais les Cateliers de Criquebeuf et d'Oissel (*Oscellus*), vigilantes sentinelles placées sur le fleuve pour défendre et interdire la navigation : qu'elle se fit du côté de la mer ou du côté de Paris (aval ou amont).

Un troisième Catelier, situé sur le territoire d'Orival, à l'entrée des Longs-Vallons, devait empêcher la communication, par la terre, avec Moulineaux. L'importance de ce dernier point stratégique n'a échappé ni aux Anglais, ni aux Allemands.

Les Cateliers d'Oissel et d'Orival sont mentionnés sur les cartes : celui de Criquebeuf, quoique très important, n'y est pas figuré. Toutefois, situé sur un tertre isolé, voisin de la forêt de Bord, il ne pouvait échapper à nos investigations et nous était connu par l'histoire de la commune de Criquebeuf¹.



Nous résolûmes donc, M. Quesné et moi, d'y pratiquer des fouilles, mais, avant d'entreprendre cette opération, nous voulûmes reconnaître le terrain. Nous partîmes de Caudebec (*Uggate*) et suivîmes l'embranchement de la voie romaine (*Rotomagus-Mediolanum*) en passant par la Villette et la petite chapelle de Saint-Nicolas, aujourd'hui en ruines, mais dans laquelle l'évêque de Myre était jadis très vénéré.

¹ Environs d'Elbeuf, Criquebeuf-sur-Seine, par H. Saint-Denis et Duchemin, *Histoire d'Elbeuf*, par Guillemeth, etc...

Le chemin romain, après avoir traversé le vallon de Martot qu'arrosait un ruisseau dont la source est tarie, abordait le Catelier qu'il coupait en ligne droite jusqu'à *Gaubourg*, ferme dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir dans la mémoire des habitants du pays, et le nom sur le plan cadastral. De Gaubourg, la voie antique descendait par le Val-Richard ou *Maresdans* pour traverser la Seine et gagner la vallée de l'Andelle par Igoville et *Pîtres* (Pistis).

Dans cette excursion, plusieurs choses avaient fixé notre attention. C'était d'abord le ruisseau disparu qui délimitait le Catelier à l'ouest et en rendait l'accès difficile de ce côté. Puis le nom d'un chemin appelé *rue des Orfèvres*, et les nombreux récits des paysans nous racontant les découvertes de trésors faites dans des circonstances mystérieuses, et aussi les substructions rencontrées par le fer de la charrue lors des labours. La légende d'une ville aujourd'hui disparue n'était pas sans éveiller notre curiosité. Enfin, le nom de Gaubourg (*Gallorum burgus*)¹ donné à la ferme qui s'élevait à la pointe Est du Catelier disait assez que de ce côté avait existé une cité que les envahisseurs avaient dénommée bourg gaulois.

Faut-il encore ajouter que les nombreuses tuiles à rebord, rencontrées sur les terres récemment défrichées aux environs du Val-Richard, et le tertre où se voyaient encore, il y a quelques années, les ruines de la chapelle de Saint-Martin de Maresdans, disaient suffisamment l'antiquité du sol que nous foulions et les découvertes archéologiques qui nous étaient réservées.

Mais comment se guider au milieu de ces légendes, de

¹ Guilmeth, *Histoire d'Elbeuf*, ouv. cit.

ces témoignages nombreux, de ces ruines, de ces débris où le Romain, le Mérovingien et le Normand se trouvent réunis ? . . . Il ne fallait pas s'égarer; aussi mon collaborateur et moi résolûmes d'adopter un plan d'exploration, ne laissant rien au hasard, et d'apporter la plus grande précision et la méthode la plus exacte dans nos recherches.

Nous nous fixâmes au Catelier. Après avoir reconnu que le tertre, où les vestiges antiques étaient en plus grande quantité, mesurait environ 3 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de largeur; que son sol était formé du sable fin des niveaux moyens de la Seine, et que son altitude était de 34 mètres au-dessus de la mer, nous commençâmes les fouilles.

L'emplacement choisi fut la butte connue sous le nom de « Butte du Moulin ». La tradition veut, en effet, qu'un moulin ait fait de blé farine sur la terre en labour, aujourd'hui propriété de M. Alfred Leroy, de Quatre-Ages. Depuis plusieurs années ce cultivateur ramassait les silex abondants, en cet endroit, pour fournir ses prestations, et nous avons remarqué que ces silex portaient des traces d'outils et que des fragments de tuiles à rebords gisaient sur une grande étendue.

*
**

Les premiers coups de pioches ne tardèrent pas à confirmer notre hypothèse car nous venions de découvrir des murailles de l'époque gallo-romaine. En quelques jours nos ouvriers déblayèrent une partie de construction mesurant 15^m50 de longueur sur 20 mètres environ de largeur et qu'avait détruite un violent incendie. Malheureusement, les pluies abondantes des derniers jours de septembre 1896 et l'autorisation à obtenir d'un

propriétaire riverain, arrêterent nos travaux. Cependant, il nous fut possible de reconnaître que la construction mise au jour se composait de murailles parallèles mesurant encore plus de 1 mètre de hauteur et d'un travail remarquable.

Aux objets déjà recueillis par M. Leroy, nous ajoutâmes un demi pied romain ou calibre en bronze, une épingle à friser la chevelure également en bronze, 21 médailles, des fragments de poterie rouge et noire, des débris de fioles en verre et de nombreux motifs d'architecture. Parmi lesquels des modillons débités à la scie ; des pierres denticulaires dont il nous est encore impossible de fixer la destination. Un fragment d'une corne d'abondance a été également trouvé, mais cette sculpture provient-elle des attributs d'une statue ou de l'ornementation d'un chapiteau?...

Tel est le bilan de la campagne de 1896.

FOUILLES DE 1897

Le jeudi, 12 août 1897, nos ouvriers se remirent au travail, mais avant d'ouvrir notre chantier, nous voulûmes, de nouveau, faire des sondages en différents endroits désignés par les laboureurs.

Cette opération exécutée à la limite des terres de MM. Geoffroy (de Quatre Ages) et de Picard dit Lencos, nous livra les substructions d'un petit bâtiment ayant environ 4 mètres en tous les sens : ces dimensions mesurées à l'intérieur de murailles offrant 0^m80 d'épaisseur.

Les pierres provenant de cette construction présentaient, sur l'une de leurs faces, une taille en arête de

CATELIER DE

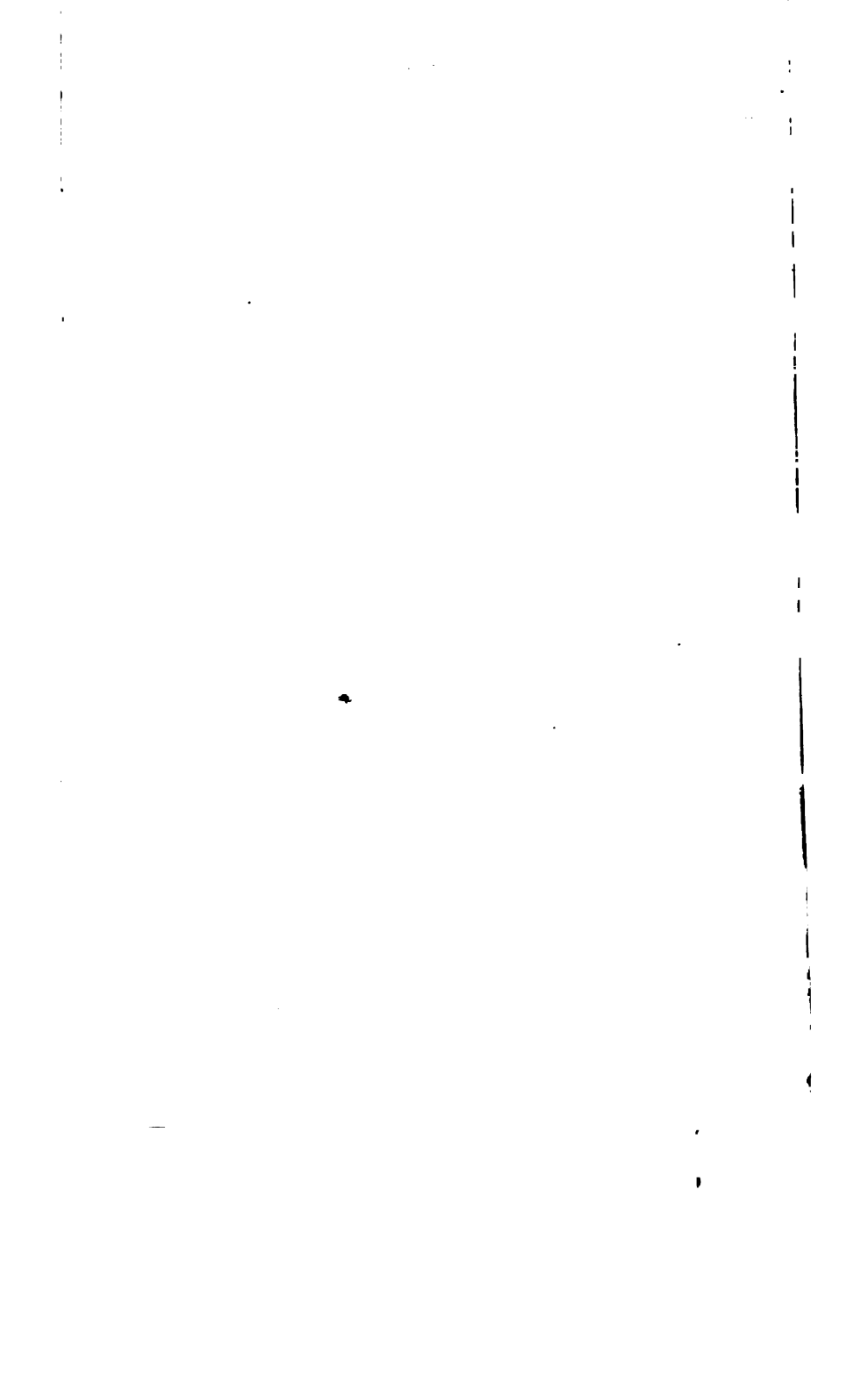


1



8





poisson ou en losange. Nous savons aujourd'hui que cette disposition était employée pour faciliter l'adhérence du revêtement de gypse ou couche de mortier devant recevoir la polychromie.

Nous eussions été heureux de poursuivre nos investigations, mais la date des labours était arrivée pour les cultures spéciales au pays et il nous fut fait défense de continuer nos études.

C'est alors que nous reprîmes avec ardeur les fouilles commencées dans la campagne précédente et sur des terrains dont la possession temporaire nous fut accordée.

Après plusieurs jours de travail nous mettions complètement à découvert des murailles présentant un plan rectangulaire de 15^m50 sur 16^m40 pour la muraille extérieure et de 8^m10 sur 8^m50 pour celle intérieure.

La plus grande muraille ou plutôt celle extérieure, mesurait 0^m70 d'épaisseur. Elle était formée de silex posés à bain de mortier. Sur le parement, avait été figuré, par un trait de 0^m01, un petit appareil régulier. Deux assises de briques et des angles en pierres plates, de $\frac{0^m770 \text{ et } 0^m870}{0^m07}$ formant harpes, achevaient de donner à l'opus un caractère d'élégance et témoignaient du soin apporté à sa confection.

A notre époque, on n'apporterait pas une aussi grande recherche à la construction de maçonneries destinées à être cachées; car toute la façade de la muraille était recouverte d'un enduit en ciment de tuileau pulvérisé sur lequel une peinture d'un rouge vif avait été appliquée.

La muraille intérieure n'avait point d'assises de briques et les pierres plates des angles (briques de savon) ne mesuraient que $\frac{0^m720 \text{ et } 0^m820}{0^m07}$, mais cette muraille avait une plus grande épaisseur (0^m90) et paraissait une façade,

tandis que l'extérieure devait convenir à un portique ou colonnade. D'ailleurs, une couche de sable fin, constatée entre les deux murs, écartés l'un de l'autre de 4 mètres, témoignait qu'un pavement avait existé là. Nous n'en n'avons trouvé que des débris de petite dimension et tous les pavés ont dû être enlevés pour servir à d'autres constructions et peut-être même à l'abbaye de Bon-Port. Au Catelier de Criquebeuf ainsi que dans toutes les ruines romaines, les habitants des villages voisins ont vu là des carrières et, dans les murailles de nombreuses maisons de Criquebeuf, nous avons reconnu les pierres plates ou briques de savon connues de tous les archéologues.

Après vérification, nous constatons : 1° que ces murailles sont parallèles deux à deux ; 2° que le carré intérieur est l'emplacement de la cella d'un temple et que l'extérieur en est le péribole, ou plutôt était la limite du périptère car l'édicule était entouré de colonnes dont nous avons retrouvé les débris des bases.

La découverte la plus importante de la campagne de 1897 fut celle des substructions de deux petits édicules placés latéralement à l'édifice principal et en saillie de 3^m10 sur sa façade Est.

Chacun de ces édicules présentait en plan un carré parfait de 4^m60 de côté.

Quelle pouvait être la destination de ces édicules ? . . . Il est difficile de se prononcer, car seules les fondations existent encore. Dans celui de droite (Nord) on ne découvrit que de l'humus ou terre noire formée en grande partie de cendres, et dans celui de gauche (Sud), l'aire encore très visible était composée d'argile battue recouverte d'un mortier ayant servi d'alvéole au pavage ? . . . L'argile, par la teinte rougeâtre qui colore sa surface témoigne qu'un feu violent a brûlé là.

Cependant aucun objet n'a été recueilli, ni dans l'un ni dans l'autre de ces édicules. C'est à l'entour de la construction principale et en avant, c'est-à-dire sur la face Est des constructions reconnues, que des découvertes ont été faites fréquemment.

Les objets recueillis peuvent être classés en 6 catégories principales : les outils et armes néolithiques ; les objets en métal (bronze ou fer) ; l'oscellerie (dents et os travaillés) ; la céramique et la verrerie ; les médailles. Enfin les fragments d'architecture.

Tous ces objets, sauf les sculptures, ont été répartis en quatre planches et y sont représentés en 1/2 grandeur pour permettre la facile évaluation de leurs dimensions.

ARMES & OUTILS NÉOLITHIQUES (pl. I)

7 hachettes ont été trouvées, 2 en chloro-mélanite et 5 en silex. Deux fragments d'une lame du grand Pressigny et de petits grattoirs ont été également recueillis.

Tous ces instruments étaient brisés et fragmentés.

Étaient-ce des armes ou des outils accrochés aux parois du temple en ex-voto ? ou des pierres conservées dans la cella ainsi que des talismans ??

A la première question, il peut être répondu que tous les objets offerts aux dieux et déposés dans les temples étaient toujours marqués ou mutilés afin qu'ils ne puissent être utilisés de nouveau, ce qui eût amené le sacrilège. La seconde question remet en mémoire la croyance au pouvoir qu'ont les haches de pierre de détourner la foudre ou de porter bonheur.

L'abbé Cochet avait constaté cette croyance dans le bois du Pivallet, commune de Gerponville (Seine-Inférieure), et à Martot, le cantonnier, en démolissant une vieille

maison, a découvert sous le seuil, formé d'une grosse pierre, une très belle hache polie que possède M. Marie, agent-voyer au Pont-de-l'Arche.

OBJETS EN MÉTAL

1° *Bronze* (pl. IV).

Le bronze a fourni la plupart des objets recueillis dont quelques-uns offrent un certain intérêt :

C'est d'abord un petit sanglier (fig. 15) ; cet objet en demi-relief devait former applique et décoration d'un cofret ; puis des doigts de pied d'une statue qui devait mesurer 1^m00 environ de hauteur et être d'un fort beau bronze (fig. 14). Une fleur ou rosace recouverte d'or (fig. 16). L'ornementation complète d'une ceinture : plaque, contre plaque et ferrure (fig. 18). Des fibules (fig. 11). Des petites sphères en bronze paraissant avoir été dorées. Une épingle à friser la chevelure (fig. 19) ; une petite règlette (fig. 20), de la dimension du 1/2 pied romain avec des divisions correspondant aux matériaux employés dans la construction (briques, tuiles, moëllons, etc.). Deux bagues, dont l'une simple anneau, avec un cabochon ou diamant du Rhin, gravé d'une figure de chèvre, et l'autre tout en bronze avec des frettes pour ornementation. Ces deux bijoux ne figurent pas sur la planche IV parce que la première bague a disparu et que la seconde n'a été trouvée qu'en 1898.

En revanche, nous avons fait figurer sur la planche le petit couteau de sacrificateur trouvé au Fanum des Buis.

Il faut également remarquer sur la planche consacrée aux objets de bronze les petits clous, anneaux et ornements (fig. 1, 2, 7, 8) ; une écaille triangulaire (fig. 9),

ainsi que des petites cuillères à parfums ou à onguents d'un travail très soigné (fig. 17).

2° Fer (pl. III).

Les objets en fer sont peu nombreux, car leur inventaire se résume en une clef à soulèvements (fig. 1), un fragment de scramasaxe et des fibules très oxydées (fig. 9 et 10, pl. II). — Ce sont les clous à tête plate ou pyramidale qui ont fourni la plus abondante récolte, ainsi que des carrelets ou pointes de flèche (fig. 3, 4, 5 à 8).

Dans les objets en métal recueillis, il faut encore ajouter un jeton ou tessère en plomb. (*Voir Catalogue des monnaies*).

OSCELLERIE (pl. II).

Les dents de sanglier ou de porc sauvage (*sus scrofa*), ont été trouvées en grande quantité, ainsi que des ossements d'animaux divers. L'os travaillé s'est manifesté par un petit disque et une petite plaque rhomboïde portant un cercle à la partie centrale. Cet ornement est d'ailleurs caractéristique des objets recueillis au Catelier.

LA CÉRAMIQUE

Les Statuettes (pl. II).

Les statuettes en terre cuite, au type d'Aphrodite, ont été trouvées nombreuses, mais toutes étaient brisées intentionnellement. La tête, le corps et les pieds formaient trois morceaux, de telle sorte que le visage étant absent, l'idole ne pouvait être reconnue et que les pieds mutilés ne permettaient plus de la dresser sur l'autel.

Dans la fureur du renversement, les deux parties dont étaient composées les figurines, suivant l'usage des coroplastes antiques, étaient souvent disjointes (voir la planche).

Poterie. — Verrerie (pl. III).

La poterie rouge, dite de Samos, était représentée par de nombreux débris, dont la couleur et la pâte étaient fort variées. Le plus curieux de ces fragments est celui représenté par la fig. 14 : c'est un rebord de vase destiné à la séparation de corps de différentes densités ; à cet effet, la tête de lion, dont il est orné, est perforée pour permettre l'écoulement du liquide le plus léger.

Un autre fragment (fig. 12) a appartenu à un vase, qui, d'abord modelé sur le tour à potier, a ensuite subi des déformations par la pression des doigts. Des becs en feuilles de trèfle d'œnochoës ont aussi été recueillis ; mais les débris les plus nombreux appartenaient à des vases plombagins.

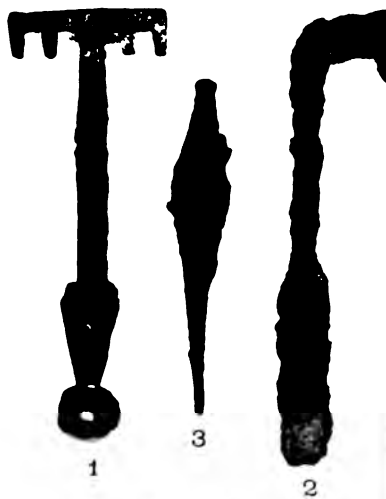
Nous ne saurions évaluer le nombre de fonds plats, des anses, des cols, etc. . . qui ont été trouvés. Nous avons tout d'abord projeté de les collectionner, mais comme aucune marque de potier n'y avait été apposée¹, nous avons renoncé à notre projet.

Des débris de fioles en verre irisé ont été ramassés ainsi que des scories de verre fondu.

LES MÉDAILLES

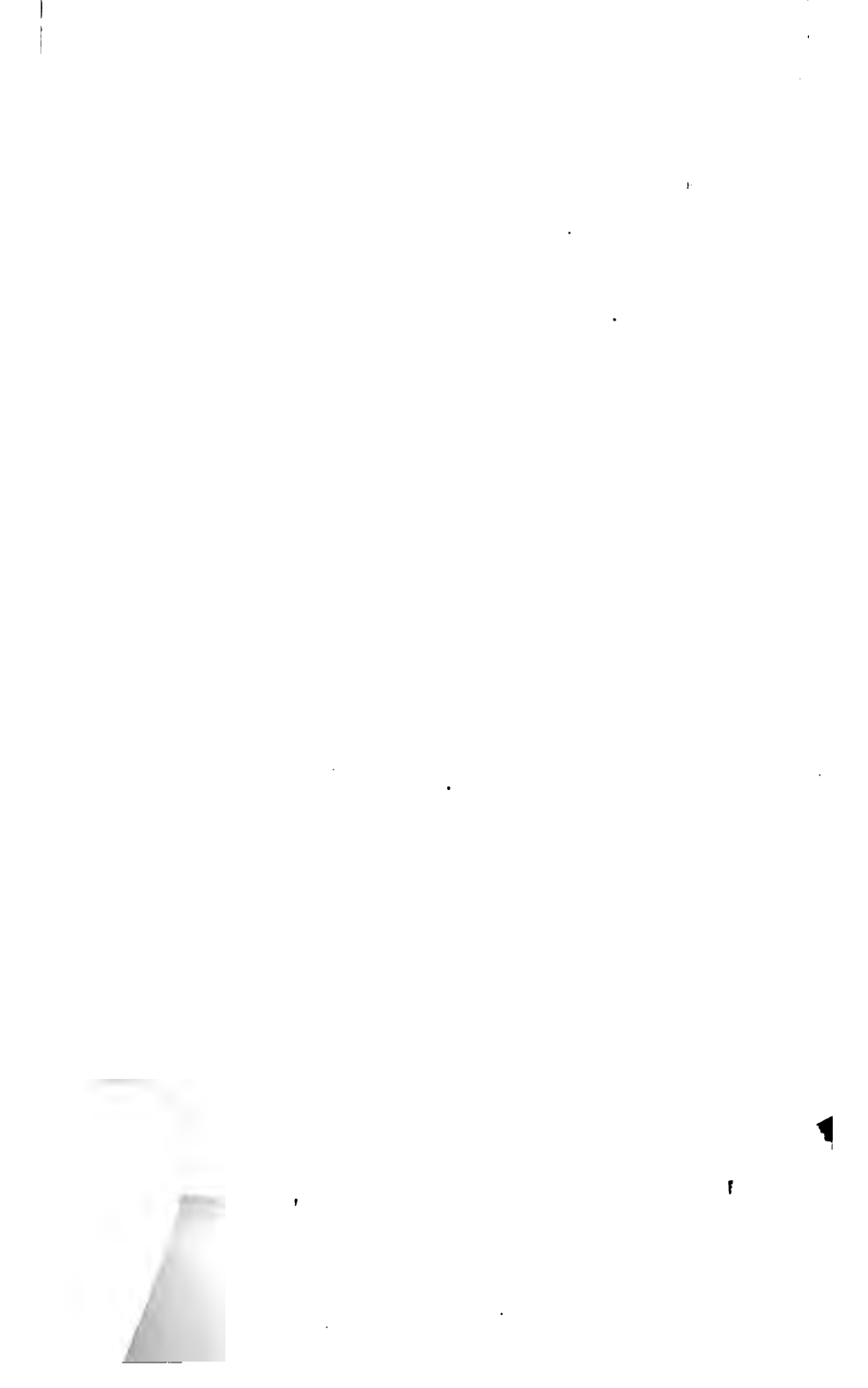
232 médailles ou monnaies ont été trouvées au Catelier de Criquebeuf dont :

¹ Une seule fleur étoilée a pu être relevée.



CATELIER DE CRIQUE





112 par M. Leroy, lors des extractions de caillou et les défrichements faits sur sa propriété :

120 pendant les fouilles faites en 1896 et 1897.

3 de ces médailles sont des grands bronzes

La plupart ont été examinées par des numismates qui ont reconnu que quelques-unes étaient précieuses, d'autres rares. Enfin, le plus grand nombre appartient à la catégorie commune.

M. Quesné en a dressé un catalogue détaillé (voir page 415) de l'examen duquel il résulte que les médailles aux effigies de Néron, d'Antonin et de Constantin sont les plus nombreuses et que leur nomenclature peut servir à fixer la date de la construction du monument (1^{er} siècle) ainsi que celle de sa destruction par les incendies, dans les dernières années du IV^e siècle ou les premières du V^e.

Il n'a pas été trouvé de monnaies postérieures à Valentin II (375-392) et à Magnus Maximus (383-388).

FRAGMENTS D'ARCHITECTURE

Les débris d'architecture provenant des fouilles opérées pendant les campagnes de 1896 et 1897 se composent notamment :

1^o De tuiles plates et courbes, de briques, de dimensions connues et ne portant aucune marque ;

2^o De modillons débités à la scie dans une pierre tendre analogue à celle encore exploitée dans les environs de Louviers ;

3^o De débris de bases et de chapiteaux de colonnes, de fragments d'un autel trouvés amoncelés dans la terre de M. Adolphe Leloup ;

4° De débris multiples de plaques de mortier coloré en rouge de différents tons, en jaune, en vert. D'un fragment d'une corniche taillée de feuilles d'eau et de perles.

Enfin, d'un morceau de pierre sculpté, dans lequel beaucoup de nos visiteurs ont cru reconnaître une corne d'abondance ou l'une des cornes du Taureau de Mithra.

Mais est-il possible de fonder une théorie, d'émettre même une hypothèse sur un débris de forme aussi difficile à préciser ? Nous ne le pensons pas et nous nous contentons de cataloguer et de mesurer les vestiges recueillis pour essayer prochainement une restauration de l'édifice mis au jour.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — HYPOTHÈSES.

CONCLUSIONS

Maintenant que l'historique et le résultat des fouilles sont connues, nous allons essayer un résumé des recherches que nous avons entreprises au *Catelier de Criquebeuf*, émettre quelques hypothèses, les discuter et essayer d'en tirer quelques conclusions.

1° Le Catelier devait être à l'époque gallo-romaine un *vicus* situé sur la route reliant Uggate (Caudebec-lès-Elbeuf) à Ritumagus (Radepont), après avoir traversé la Seine à Bonport, près le Pont-de-l'Arche.

L'existence de ce *vicus* est non seulement démontrée par les ruines que nous avons reconnues depuis Martot jusqu'au Val-Richard, mais également par le nom donné à une ferme dénommée « Gaubourg ¹ » ou « Galbourg » (bourg gaulois), dont il est fait mention dès la fondation

¹ La ferme de Gaubourg n'existe plus aujourd'hui. Un puits très profond est tout ce qu'il en reste, ainsi que la topographie indiquée sur le plan cadastral de la commune révisé sur le terrain en 1833.

de l'abbaye de Bonport. Ce nom revient d'ailleurs fréquemment sous la plume des moines lors de la rédaction des Terriers.

La désignation de bourg gaulois donnée à la pointe Est du Catelier fut très probablement attribuée par les envahisseurs du v^e siècle, qui paraissent avoir abandonné la hauteur pour se rapprocher de la Seine et se fixer sur un tertre appelé Maresdans, dans le Roman de Rou.

Quelques vallonnements du terrain et des pierres qui se voient dans les champs, aux environs du Val-Richard, indiquent aujourd'hui, à l'observateur, l'emplacement de Maresdans. Cependant de vieux villageois, baptisés à Saint-Martin de Maresdans, se souviennent encore de l'antique chapelle, grâce à une statue en bois, d'un style archaïque transférée en l'église de Criquebeuf¹.

Criquebeuf est devenu le lieu d'habitation préféré après les invasions normandes et n'a cessé de se développer.

L'étymologie de Criquebeuf, d'après Huet, Auguste Leprévost et Le Hérissé, viendrait des mots scandinaves *kirke* et *bæ*, qui signifient, mot à mot, *village de l'église*.

La loi énoncée par les géographes trouverait là sa démonstration, puisque le Catelier fut l'acropole antique que les habitants abandonnèrent pour descendre dans la vallée et se rapprocher de plus en plus du fleuve.

Cependant, un examen attentif démontre que les plus anciens habitants furent des pêcheurs dont les cabanes s'élevaient dans un archipel formé par les îles nombreuses qui encombraient le lit de la Seine à cette époque reculée.

Le triège d'Entre-deux-Monts aurait été la station lors

¹ La vénérable icône n'a pas été conservée par le desservant actuel qui l'a remplacée par une statue provenant des ateliers de Saint-Sulpice, à Paris.

de l'époque néolithique ¹. Après la conquête, les Gaulois auraient suivi leurs maîtres sur les coteaux pour redescendre ensuite sur les bords du fleuve avec les Normands.

Telle paraît être également l'opinion exprimée par MM. Duchemin et Saint-Denis, dans leur histoire de Criquebeuf-sur-Seine.

Le titre de Fanum ou petit temple, par lequel la construction découverte a été désignée, est justifié par le plan d'abord qui est à peu près un carré parfait.

Or, le parallélisme des murailles indique une chambre centrale ou cella entourée d'un portique ou périptère. On a opposé à notre hypothèse que la cour était carrée dans les maisons romaines et que la construction retrouvée au Catelier pourrait fort bien n'être qu'une simple villa.

Nous n'ignorons pas la forme carrée de l'atrium, mais nous eussions retrouvé l'impluvium; et, entre les murailles latérales, les cloisons séparatrices des appartements. Or, rien de semblable n'a été rencontré et la construction de l'opus si soignée et si bien établie, n'a révélé aucune harpe, aucune pierre d'attente ou de scellement pour les murailles séparatrices.

D'ailleurs, il ne faut pas se méprendre sur les édicules à plan carré, qui, depuis quelque temps, ont été découverts nombreux dans notre région.

Tous les inventeurs, depuis l'abbé Cochet, les ont désignés par le mot « FANA », ou petits temples : M. Naëf à Harfleur, M. Le Breton à Saint-Saëns, MM. Power à Saint-Ouen-de-Thouberville, et M. de la Serre, lui-même, qui a fouillé les forêts de la Londe et du Rouvray, se sont rangés à l'opinion émise par nous sur le *Fanum des Buis* (forêt de Louviers) ².

¹ M. Victor Quesné a ramassé des pointes ou couteaux en silex.

² Voir *Bulletin de la Société libre d'Émulation* (exercice 1894-95).

D'ailleurs, si ces constructions sont aussi souvent rencontrées, il faut bien admettre que leur découverte est due à la saillie que font leurs ruines sur la surface du sol. Or c'est précisément parce que les édicules étaient sacrés qu'ils n'ont pas vu leurs murailles, rapidement profanées, servir de carrière aux habitants des hameaux voisins.

Enfin, leurs fouilles ont toujours donné des statuettes d'Aphrodite. Est-il admissible que, dans une maison particulière, la déesse de l'amour fut seule vénérée? — Le Laraire contenait d'autres divinités, et Mercure ainsi que les Déeses mères auraient certainement été représentés??

Nous allons essayer une théorie qui, si elle n'est pas décisive, aura, tout le moins pour elle, la vraisemblance.

Les nombreuses statuettes de Vénus trouvées dans l'enceinte des Fana peut faire conjecturer qu'ils étaient élevés à cette déesse. C'est d'ailleurs l'opinion émise au sein de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure par M. Gaston Le Breton; mais il est d'autres autorités dont les travaux appuient cette hypothèse et notamment ceux de J.-B. Lesueur.

Ce savant architecte, qui fut longtemps professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, a exposé tout une théorie sur les temples monoptères en citant Quatremère, Champollion, etc.¹. Cette théorie peut se résumer ainsi :

« Le monoptère *tétrastyle* présente lui-même plusieurs variétés dans sa disposition : il est quelquefois *carré parfait*, avec quatre colonnes sur chaque face, mais plus ordinairement le carré s'allonge et comporte 5 ou 6 colonnes sur les faces latérales.

» Il en existe deux de cette dernière forme dans l'île

¹ *Histoire et théorie de l'Architecture* (livre III, chap. III, pages 119 et suivantes).

de Philœ. Le plus ancien est du règne de Ucetanébe I^{er} (xxx^e dynastie) qui le dédia à *Venus-Hathor*.

« Le second, d'après son mauvais style, doit être du temps des Empereurs romains.

» Un exemple de monoptère parfaitement *carré* existe encore au N.-E. de Gasr-Queroun, dans le Fayoum, et un autre un peu allongé a été construit sur la terrasse de Dendérah et consacré à *Venus-Hathor*. Un autre monoptère *carré*, élevé à Gartasse, en Nubie, offre un intérêt particulier à cause de la portée des plafonds : la cella mesure 8^m60 et le péribole 15 mètres de côté. . . .¹ »

J.-B. Lesueur conclut ainsi dans le § 2 de son étude :

« Les monoptères égyptiens étaient généralement consacrés à Venus-Hathor et paraissent avoir une grande analogie avec l'*Aphrodisium* des Grecs. »

Donc, la construction des Fana, ainsi que les statuettes trouvées dans leurs ruines, indiqueraient le culte d'Aphrodite. Et, maintenant, si une hypothèse pouvait encore s'ajouter aux précédentes, ne pourrait-on pas écrire que ces nombreux sanctuaires élevés sur les coteaux, à l'embouchure de la Seine, sont peut-être les derniers témoins du culte d'Astaroth ??

Astaroth, la divinité topique de Vellocasses, dont nos grand'mères allaient chercher les amulettes phalliques, au Genetey, lors de l'assemblée de Saint-Gorgon ? . . .

Ce mémoire résume les communications et lectures faites aux Congrès de la Sorbonne en 1895, 1896 et 1897.

LÉON DE VESLY.

¹ Ce sont précisément les mesures relevées sur les ruines du Fanum du Catelier.

CATALOGUE DES MONNAIES TROUVÉES AU CATELIER

Nos explorations faites au Catelier de Criquebeuf-sur-Seine, en 1896 et en 1897, ont donné 232 monnaies ; j'ai pu en lire 191, 38 sont frustes ou brûlées, et les autres appartiennent à la 2^e partie du iv^e siècle, mais sont difficiles à déterminer. En voici la série d'après l'ordre établi par Cohen. Le 2^e chiffre, à gauche, indique le nombre des personnages différents relevés sur ces monnaies.

1. (1) GAVLOISE. — Potain. Tête barbare à gauche, les cheveux hérissés.
R) Sanglier à droite, au dessous trois globules. Attribuée aux Aulerques-Eburovices, par Ed. Lambert, 1^{re} partie, planche I, n^o 6.
Une monnaie semblable a été trouvée à Jort, en basse Normandie, lors des fouilles faites en 1839.
Type semblable a été trouvé au Mans.
2. (2) CONSVLAIRE. — JVNON-MONETA, autour : MONETA.
R) T. CARISI. S. Au milieu les outils de monnayage. Le tout dans une couronne de lauriers.
Denier ARG.
3. (3) TIBERE. — TI. CAESAR AVGVST. F. IMPERAT. VII. Sa tête laurée à droite.
R) Autel entre deux colonnes surmontées chacune d'une victoire. Frappée à Lyon sous Auguste, en 763, l'an 10 de J.-C. M. B.
- 4-5. Même type frustes, l'une, M. B., paraît avoir été consacrée, l'autre P. B.
6. (4) ANTONIA AVGVSTA (épouse de Drusus). — Son buste à droite ; an 59.

- R) TI. CLAVDIVS. CAES. AVG. PM. TR. P. IMP. Claude, debout, à gauche, tenant le simpule. S. C. M. B.
(Médaille frappée sous Claude).
7. (5) IMP. NERO. CAESAR. AVG. PM. TR. P. P. P. — Sa tête nue à droite.
R) ARA PACIS. Au dessus est un autel orné de palmettes et de bas-reliefs représentant Rome assise. S. C. 54-68. M. B.
8. IMP. NERO. CAESAR. AVG. P. MAX. TR. P. P. P. — Sa tête nue, à droite.
R) GENIO AVGVSTI. Bonus eventus à droite, tenant une corne d'abondance et sacrifiant devant un autel, S. C. M. B.
9. NERO. CAESAR. AVG. GERM. IMP. — Sa tête laurée, à droite.
R) Victoire s'élevant en l'air, à gauche, et tenant un bouclier sur lequel on lit : S. P. Q. R. — S. C. M. B.
- 10-11. Même type.
12. IMP. NERO. CAESAR. GERM. P. MAX. P. P. — Sa tête nue, à gauche.
R) Victoire s'élevant en l'air et tenant un globe sur lequel on lit : S. P. Q. R. — S. C. M. B.
13. IMP. NERO. CAESAR. AVG. GERM. — Sa tête nue à droite.
R) Victoire ailée. M. B.
14. IMP. NERO. CAESAR. AVG. P. MAX. TR. P. P. P. — Sa tête nue, à droite.
R) Victoire ailée. M. B.
15. IMP. NERO. CAESAR. GERM. AVG. — Sa tête laurée, à droite.
R) Victoire ailée. S. C. M. B.
16. NERO. — Fruste. M. B.
17. (6) IMP. CAESAR VESPASIAN COS VIII. — Sa tête radiée, à droite.
R) CERES-AVGUST. S. C. Cérès debout, à gauche, tenant trois épis et une torche. 69-79. M. B.

- 18 (7) TITVS. — TI. CAES. IMP. AVG. F. TR. P. COS. VI. CENSOR. — Sa tête laurée, à droite.
R) L'espérance debout, à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe (sans légende). S. C. 79-81, à fleur de coin. M. B.
19. (8) CAESAR. AVG. F. DOMITIAN, COS. II. — Sa tête laurée, à gauche.
R) VICTORIA AVG. Victoire marchant, à droite, tenant une couronne et une palme. S. C. 81-96. M. B.
20. (9) IMP. CAES. NERVA. TRAIAN, AVG. GERM. P. M. — Sa tête laurée à droite.
R) TR. POT. COS. II. P. P. S. C. Victoire marchant à gauche et tenant une palme et un bouclier sur lequel on lit : S. P. Q. R. 98-117. M. B.
- 21 (10) HADRIANVS-AVG-VSTVS. — Sa tête laurée à droite.
R) COS. III. — Rome assise à gauche sur une curule, ayant derrière elle un bouclier et tenant une petite victoire et une corne d'abondance, en dessous : S. C. 117-138. G. B.
22. Le même. — Même type.
R) COS. III. La Foi debout à droite, tenant des épis et une corbeille de fruits. S. C. M. B.
23. (11) ANTONINVS AVG. PIVS. P. P. — Sa tête à droite.
R) COS. IIII. Femme (l'Équité ?) debout à gauche, tenant ? 138-161. ARG.
24. IMP. T. AELIVS CAESAR ANTONINVS. — Sa tête nue à droite.
R) CONCORDIA EXERCITVVM. TR. P. COS. La Concorde, debout à gauche, tenant un aigle légionnaire, et de l'autre côté une enseigne militaire. S. C. M. B.
25. ANTONINVS AVG. PIVS. TR. P. COS. III. — Sa tête laurée à droite.
R) ANNONA AVGVSTI. S. C. l'Abondance debout à gauche, tenant deux épis et une ancre ; à ses pieds à gauche, le modius rempli d'épis et de pavots. G. B.

26. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. TR. P. XVI.
— Sa tête laurée à droite.
R) ANNONA AVG. COS. IIII. S. C. l'Abondance debout à droite, tenant le modius placé sur un cippe et un cep de vigne; à droite un panier rempli de fruits. M. B.
27. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. — Sa tête laurée à droite.
R) TR. POT. COS. II. S. C. l'Équité debout à gauche tenant une balance et une corne d'abondance. M. B.
28. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. TR. P. XVIII.
— Sa tête laurée à droite.
R) FELICITAS AVG. S. C. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et à droite un bouquet d'épis. M. B.
29. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. TR. P. — Sa tête laurée à droite.
R) COS. IIII. S. C. Antonin assis à gauche sur une estrade, derrière lui se tient le préfet du prétoire, debout; en avant la Libéralité tenant une tessère dans la main droite et une corne d'abondance à gauche; au pied de l'estrade, un homme debout tendant les mains. A l'exergue : LIBERALITAS AVG. IIII. Belle pièce presque à fleur de coin. G. B.
30. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. TR. P. COS. III. — Sa tête laurée à droite.
R) SECVRITAS AVG. La Sécurité debout, à gauche, tenant un sceptre et appuyant le bras gauche sur une colonne S. C. M. B.
31. (12) MARC-AURÈLE. — M. ANTONINVS AVG. TR. P. XXV. — Sa tête laurée à droite.
R) SALVTI AVGVSTAE. S. C. La Santé assise à gauche, donnant à manger à un serpent enroulé autour d'un autel. 161-180. M. B.
32. (13) FAVSTINA AVGVSTA. — Son buste diadémé à droite.

- R*) IVNONI-REGINA. Junon debout à gauche présentant une patère au paon, à ses pieds, de la main droite elle tient un sceptre. S. C. M. B.
33. (14) LUCIUS-VERUS. — IMP. CAESAR L. AVREL VERNVS AVG. — Son buste à droite, cuirassé.
R) FORTVNA RED. TR. POT. III. COS. II. S. C. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance. M. B.
34. (15) M. COMMODVS ANT. P. FELIX AVG. BRIT. — Sa tête laurée à droite.
R) PACI AETERNAE. P. M. TR. P. XI. IMP. VIII. COS. V. P. P. — La Paix assise à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. S. C. 180-198. M. B.
35. (16) IMP. C. LIC. VALERIANVS AVG. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.
R) VICTORIA AVG. — La Victoire debout à gauche, tenant une couronne et une palme. 253-260. ARG.
36. (17) GALLIENVS AVG. — Son buste radié et cuirassé à droite.
R) NEPTVNO CONS. AVG. — Cheval marin à droite. Exergue = N. 260-268. P. B.
37. IMP. GALLIENVS AVG. — Son buste radié à droite.
R) PAX AVGG. — La Paix debout à gauche, tenant une branche de laurier et un sceptre transversal. Exergue = T. P. B.
38. GALLIENVS AVG. — Son buste radié à droite et cuirassé.
R) PAX AVGVSTI. — La Paix marchant à gauche et tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. — Dans le champ = S. P. B.
39. GALLIENVS AVG. — Sa tête radiée à droite.
R) PROVID. AVG. — La Providence debout à gauche, tenant un globe à la main et un sceptre transversal. A gauche dans le champ = P. P. B.
40. Même type.

- R) VICTORIA AVGG. — Victoire marchant à gauche et tenant une couronne et une palme. P. B.
41. (18) IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. — Son buste radié à droite.
R) FELICITAS AVG. — La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance. 261-267. P. B.
42. (19) IMP. C. VITORINVS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.
R) INVICTVS. — Le Soleil à demi-nu, marchant à gauche, levant la main et tenant un fouet. 265-267. Dans le champ = une étoile. P. B.
43. DIVO VICTORINO PIO. — Sa tête radiée à droite.
R) CONSECRATIO. — Aigle debout sur un globe, regardant à droite P. B.
44. (20) DIVO CLAVDIO. — Sa tête radiée à droite¹.
R) CONSECRATIO. — Aigle debout à gauche, se retournant. Exergue = III. 268-270. P. B.
- 45-46. Même type et même revers et plus petit module.
- 47-49. Même type ou un globule derrière la tête.
R) Autel à palmettes. Ex. = P ou T.
50. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. — Son buste radié à droite et vêtu du paludamentum.
R) FORTVNA RED. — La Fortune debout à gauche, tenant une corne d'abondance et appuyée sur un gouvernail.
51. IMP. C. CLAVDIVS AVG. — Son buste radié à droite.
R) LIBERALITAS AVG. — La Libéralité tenant à droite une corne d'abondance, et à gauche une tessère.
52. Même type. — Vêtu du paludamentum.
R) ORIENS AVG. — Le Soleil radié debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe. Ex. = P.

¹ A partir de CLAUDE II, les numismates n'admettent plus le G. B. Nous n'avons en effet trouvé que le P. B. mais de différents modules.

53-54. Même type.

R) PROVIDENT AVG. — La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant un sceptre.

55. IMP. CLAUDIVS P. F. AVG. — Son buste radié à droite

R) SALVS AVG. — Aigle debout regardant à gauche. Exergue = II.

56. Même type.

R) SALVS AVG. — Autel à palmettes.

57. DIVO CLAVDIO. — Sa tête radiée à droite.

R) PIETAS AVG. — Autel à palmettes. Audessous = ⚔.

58. (21) IMP. AVRELIANVS AVG. — Son buste radié à droite et cuirassé.

R) SALVS AVG. — La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent enroulé autour d'un autel. 270-275.

59. (22) IMP. TETRICVS AVG. — Son buste radié à droite et cuirassé.

R) HILARITAS AVG. — l'Allégresse debout à gauche, tenant une palme et une corne d'abondance.

60. IMP. TETRICVS P. AVG. — Son buste radié à droite et cuirassé.

R) PAX AVG. — La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal.

61. Même type.

R) Même type. — La Paix debout, tenant un diadème et une haste renversée.

62. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. — Son buste radié à droite, avec le paludamentum.

R) SPES AVG. — L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.

63. Même type.

R) SPES PVBLICA. — Même type.

64-66. Même type de fabrique barbare.

67. (23) C. PIV. ESV. TETRICVS CAES. — Son buste radié à droite avec paludamentum.
R) LAETITIA AVG. N. — La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre.
68. C. P. E. TETRICVS CAES. — Son buste radié à droite, avec le paludamentum.
R) PIETAS AVGG. — Aspersoir, simpule, vase à sacrifice tourné à droite, couteau de sacrificateur et bâton d'augure. P. B. à fleur de coin.
69. C. PIV. ESV. TETRICVS CAES. — Son buste radié à droite, avec paludamentum.
R) PIETAS AVGVSTO. — La légende est renversée; elle commence à gauche et le vase à sacrifice est tourné à gauche.
70. C. PIV. ES. TETRICVS. CAES. — Son buste radié, avec paludamentum.
R) SALVS AVG. — La Santé tenant un serpent dans ses mains.
71. C. PIV. ESV. TETRICVS CAES. — Même type.
R) SPES AVGG. — L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.
72. Même type.
R) SPES PVBLICA. — Même type.
73. Même type.
R) VBERITAS AVG. — La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin et une corne d'abondance.
74. (24) IMP. C. PROBUS P. F. AVG. — Son buste à droite diadémé et cuirassé.
R) TEMPOR FELICIT. — La Félicité debout à droite, tenant un caducée et une corne d'abondance. 276-282. Saucé.
75. (25) IMP. C. CARAVSIVS F. P. (*sic*). A. G. — Son buste radié à droite et vêtu du paludamentum.
R) TVTELA. — Femme debout à gauche auprès d'un autel, tenant une patère et une corne d'abondance. 287-293.

76. (26) FL. HELENA AVG. — Son buste diadémé à droite.

R) FELICITAS AVG. — La Félicité debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal (mère de Constantin). 248-328.

77. FL. IVL. HELENA C. AVG. — Son buste diadémé à droite.

R) PAX PVBLICA. — La Paix debout à gauche, vêtue de la stola et tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal.

78. (27) FL. MAX. THEODORA AVG. — Son buste lauré ou diadémé à droite.

R) PIETAS ROMANA. — La Piété (ou Théodora) debout de face, regardant à droite et tenant un enfant dans les bras (fille de Maximien, 2^e épouse de Constance Chlore).

79. (28) IMP. LICINIUS P. F. AVG. — Son buste lauré à droite et cuirassé.

R) GENIO POP. ROM. — Génie tourelé, à demi-nu, à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. Dans le champ T. F. Exergue STR. 307-323.

80. (29) D. N. VAL. LICIN. LICINIUS NOB. C. — Son buste casqué à gauche avec la cuirasse, tenant une haste et un bouclier.

R) IOVI CONSERVATORI. — Jupiter nu tenant une Victoire sur un globe, et un sceptre.

81. (30) CONSTANTINVS AVG. — Son buste lauré à droite, vêtu du paludamentum.

R) BEATA TRANQVILLITAS. — Autel surmonté d'un globe, au-dessus duquel sont 3 étoiles. Sur l'autel on lit : VOTIS XX. Autour C. N. Exergue PLG.

82. Même type. — Son buste lauré avec la cuirasse. Exergue = STR, à fleur de coin.

- 83-84. Même type. — Son buste lauré à droite, vêtu du Paludamentum, et tenant un sceptre surmonté d'un aigle. Exergue STR.

85. Même type. — Son buste à droite casqué et cuirassé. Exergue STR.
86. CONSTANTINVS AVG. — Sa tête laurée à droite.
R) D. N. CONSTANTINI MAX. AVG. — Autour d'une couronne de lauriers, dans laquelle on lit : VOTIS XX, au-dessus d'un croissant.
87. Même type. — Son buste lauré à droite, avec le paludamentum.
88. Même type. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.
R) GLORIA EXERCITVS. — 2 guerriers debout et affrontés, tenant chacun une haste et appuyés sur un bouclier.
89. Même type. — Entre les 2 guerriers, un enseigne militaire.
90. CONSTANTINVS P. F. AVG. — Son buste à droite diadémé et cuirassé.
R) Le même.
91. CONSTANTINVS MAX. AVG. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.
R) Le même. — Au milieu des 2 guerriers 2 enseignes militaires, ornés de couronnes.
92. Même type.
R) Même type. — Entre les 2 guerriers est le drapeau orné du monogramme du Christ.
- 93-94. CONSTANTINVS AVG. — Son buste à droite diadémé.
R) PROVIDENTIAE AVGG. — Porte de camp surmontée de 2 tours; au-dessus, une étoile. Exergue PTR.
- 95-96. CONSTANTINVS AVG. — Sa tête laurée à droite.
R) SARMATIA DEVICTA. — Victoire marchant à pas précipités à droite, tenant un trophée et une palme; devant elle un captif assis et tournant la tête.
97. CONSTANTINVS P. F. — Même type.

R) SARMARTIS DEVICTIS. — Victoire tourelée marchant, foulant un captif du pied droit et tenant un diadème et une palme. Dans le champ C. Exerg. PLG.

98. CONSTANTINVS AVG. — Son buste lauré à droite avec paludamentum.

R) SOLI INVICTO. — Le Soleil debout à gauche radié, en robe longue, levant la main droite et tenant une Victoire sur un globe.

99. CONSTANTINVS P. F. AVG. — Son buste lauré à droite, avec la cuirasse.

R) Même type. — Le Soleil radié debout, à demi-nu, à gauche, levant la main droite et tenant un globe.

100. IMP. CONSTANTINVS AVG. — Son buste lauré à droite avec la cuirasse.

R) SOLI INVICTO COMITI. — Le Soleil vêtu, radié, marchant à gauche, étendant la main à gauche, et de l'autre tenant un globe. Dans le champ T. F. Exergue PTR.

101. Même type. — Vêtu du paludamentum.

R) SOLI INVICTO COMITI. — Soleil demi-nu, radié, marchant à gauche, tenant un globe et un fouet.

102. Même type. — Le Soleil, demi-nu, tenant un globe.

103. Même type. — A été percé d'un trou. A fleur de coin.

104. IMP. CONSTANTINVS P. F. AVG. — Son buste lauré à droite, avec le paludamentum et la cuirasse.

R) Le même.

- 105-111. CONSTANTINOPOLIS. — Buste de femme (Constantinople), à gauche, avec le casque lauré et le manteau impérial, tenant un sceptre.

R) Sans légende. — Victoire debout à gauche, posant le pied sur une proue de vaisseau, tenant une haste transversale et appuyée sur un bouclier.

2 portent dans le champ, à gauche, le monogramme du Christ. L'exergue est variée : CONST. — CON. Un croissant. PLG. TRP. TRS.

- 112-118. VRBS ROMA. — Buste casqué de Rome, à gauche, avec une aigrette sur le casque et le paludamentum.

R) Sans légende. — La louve à gauche allaitant Romulus et Rémus, et les regardant. En haut 2 étoiles. Entre les 2 étoiles est une palme, un arbre, une couronne. L'exergue est fréquemment : P. CONST. Dans ce cas on retrouve sur la pièce entière le cachet oriental.

119. (31) IVL. CRISPVS NOB. CAES. — Son buste casqué à gauche avec la cuirasse, tenant une haste et un bouclier orné de la tête de méduse.

R) BEATA TRANQVILLITAS. — Autel surmonté d'un globe sur lequel on voit 3 étoiles. Sur le devant de l'autel, on lit : VOTIS XX. Exergue STR. à fleur de coin. 326.

- 120 IVL. CRISPVS NOB. C. — Sa tête laurée à droite.

R) CAESARVM NOSTRORVM. — Autour d'une couronne de lauriers dans laquelle on lit : VOTIS X. Exergue P. LOND. Presque à fleur de coin. Saucé.

121. (32) CONSTANTINVS IVN. NOB. C. — Son buste lauré à gauche, à mi-corps, avec la cuirasse, tenant un globe surmonté d'une victoire.

R) BEATA TRANQUILLITAS. — Autel surmonté d'un globe au-dessus duquel sont 3 étoiles. Sur l'autel : VOTIS XX. Exergue STR. 337-340.

122. CONSTANTINVS IVN. N. C. — Son buste lauré à droite avec le paludamentum.

R) Même.

123. CONSTANTINVS IVN. N. C. — Son buste casqué avec la cuirasse.

R) Même.

124. CONSTANTINVS IVN. N. C. — Son buste à droite casqué et cuirassé.
R) BEAT TRANQLITAS (*sic*).— Même légende. Exergue PLON. A fleur de coin.
125. Le même. — Son buste lauré à droite avec le paludamentum et la cuirasse.
R) D. N. CONSTANTINI MAX AVG.— Autour d'une couronne de lauriers, dans laquelle on lit : VOTIS XX, suivi d'un croissant.
- 126-137. Même type.
R) GLORIA EXERCITVS.— 2 guerriers affrontés et casqués tenant une haste, et appuyés sur leurs boucliers. Entre les 2 guerriers souvent 2 enseignes militaires ou le labarum portant le monogramme du Christ.
138. CONSTANTINVS IVN. N. CAES. — Sa tête laurée à droite.
R) PROVIDENTIAE CAESS. — Porte de camp sans battants surmontée de 2 tours; entre les tours une étoile.
139. Même type surmontée de trois tours. Saucé.
140. CONSTANTINVS IVN. NOB. C. — Son buste lauré à droite, avec le paludamentum et la cuirasse.
R) Le même. Exergue PTR.
141. D. N. FL. CL. CONSTANTINVS NOB. C. — Son buste lauré à gauche, avec le paludamentum.
R) Même, avec trois tours.
142. Même type.
R) SARMATIA DEVICTA. — Victoire debout à droite, posant le pied gauche sur un captif et tenant un trophée et une palme.
143. CONSTANTINVS IVN. N. C. — Son buste radié à gauche, avec le paludamentum et la cuirasse.
R) VIRTVS EXERCITVS. — Etendard entre 2 captifs assis à terre, celui de gauche est dans l'attitude de la tristesse; celui de droite a les mains liés derrière le dos et se retourne. Sur l'étendard on lit : VOT. X. Exergue STR. à fleur de coin.

144. (33) D. N. CONSTANS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite, avec palucamentum et cuirasse.

R) FEL. TEMP. REPARATIO. — Soldat casqué debout à gauche perçant avec fureur de sa haste et poussant du pied un ennemi qui est renversé avec son cheval, et tenant un bouclier. 337-350.

- 145-149. CONSTANS P. F. AVG. — Son buste à droite, diadémé et vêtu du paludamentum.

R) GLORIA EXERCITVS. — 2 guerriers debout et affrontés tenant une haste et appuyés sur un bouclier. Souvent entre les 2 guerriers un enseigne militaire, sur lequel on lit : G. I. M. T. ou le monogramme du Christ.

- 149-153. CONSTANS NOB. C. — Même type.

R) Le même. — Mais entre les 2 guerriers, 2 enseignes militaires diversement ornés.

154. D. N. FL. CONSTANS AVG. — Même type.

R) VICTORIAE D. D. AVGG. Q. N. N. 2 Victoires marchant en face l'une de l'autre et tenant chacune une couronne et une palme.

- 155-158. CONSTANS P. F. AVG. — Même type.

R) Le même, mais dans le champ ou au milieu, M ou N ou BR, ou le monogramme du Christ, ou une palme.

159. D. N. CONSTANS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite, avec paludamentum.

R) SPES REIPVBLICE (*sic*). — Constant en habit militaire debout à gauche, tenant un globe et 2 hastes renversées. Dans le champ, à gauche, V A L reliées ensemble. Exerg. S. C.

160. (34) D. N. CONSTANTIVS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite et cuirassé, avec le paludamentum.

R) FEL. TEMP. REPARATIO. — Constance, en habit militaire, debout à gauche, sur un vaisseau, voguant à gauche, tenant une Victoire et le labarum; à droite, sur le vaisseau, une Victoire assise à gauche, tenant le gouvernail. 333-351. Exergue SLG. A fleur de coin.

161. Même type.

R) Le même. — Constance en habit militaire, debout à gauche tenant le labarum, et appuyé sur un bouclier et posant le pied sur un captif assis.

162-173. FL. IVL. CONSTANTIVS NOB. C. — Son buste diadémé à gauche et vêtu du paludamentum.

R) GLORIA EXERCITVS. — 2 guerriers affrontés tenant de la main droite une haste et de la gauche 1 bouclier; au milieu d'eux 2 enseignes militaires. Sur d'autres monnaies de fort petit module, entre les 2 guerriers, un seul enseigne sur lequel on voit le monogramme du Christ ou M ou I ou une étoile.

174. Même type.

R) GLORIA ROMANORVM. — Constance nue-tête, en habit militaire, debout à gauche, tenant le labarum et un sceptre.

175. (35) IM. CAE MAGNENTIVS AVG. — Son buste nu à droite, avec le paludamentum.

R) FELICITAS REIPVBLICE. — Magnence en habit militaire, debout à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire, et le labarum. 350-353.

M. B.

176. (36) D. N. VALENTINIANVS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.

R) GLORIA ROMANORVM. — Valentinien debout à droite, en habit militaire, retournant la tête et pesant avec la main sur la tête d'un captif à genoux et tenant le labarum. Dans le champ, O. F. à gauche, à droite II. Exergue P. CONS. 364-375.

177. Même type.

R) Le même. — Dans le champ D. III. Exergue CON.

178. Même type. — Dans le champ E. Exerg. CON.

179. Même type. — Dans le champ ETCE. Exergue LVGL.

180. Même type. — Exergue DF.

181. Même type. — Exergue LFCA.
182. D. N. VALENTIANVS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite et vêtu du paludamentum.
R) RESTITVTOR REIPVBLICA. — L'empereur en habit militaire, debout, tenant le labarum et une Victoire sur un globe.
183. Même type. — Exergue SMNB.
184. (37) DN GRATIANVS P. F. AVG. — Son buste diadémé à droite avec le paludamentum.
R) GLORIA NOVI SAECVLI. — L'empereur debout, tenant de la main droite le labarum orné du monogramme du Christ, de la main gauche un bouclier. 375-383.
185. Même type. — P. P. AVG.
R) Même. — L'empereur debout, tenant une lance transversale à droite et un globe de la main gauche. Exergue T. CON.
186. Même type.
R) GLORIA ROMANORVM. — Gratien en habit militaire, appuyant avec force sur la tête d'un barbare à genoux, et portant le labarum.
187. D. N. GRATIANVS P. F. AVG. — Même type.
R) RESTITVTOR REIPVBLICAE. — Gratien lauré, en habit militaire, debout à droite, le manteau déployé derrière lui, tenant une haste transversale et un globe.
188. D. N. GRATIANVS AVG. — Son buste diadémé à droite avec le paludamentum.
R) VOT. X = MVLT. XX, dans une couronne de lauriers ; au-dessus le monogramme du Christ.
189. Même type.
R) VOTIS XV. MVLT. XX.
190. (38) D. N. MAXIMVS P. F. AVG. — Son buste lauré à droite, et vêtu du paludamentum.
R) VOTIS V. Dans une couronne de lauriers. 383-388.
191. Même type.

Il est à remarquer que dans cette longue série de monnaies impériales, très divisée et qui se suit presque sans interruption, les Césars dont le nom se trouve le plus répété, se sont particulièrement occupés de religion.

Soit : Néron, Antonin, Claude II¹, Constantin, etc.

Cette série commence à Tibère (14-37) et s'arrête à Gratien et Maxime (388) comme généralement dans la Gaule occidentale et notamment la Seconde Lyonnaise. Nous y retrouvons aussi la lacune très fréquente entre Commode (192) et Gordien (238).

Il y a un grand nombre de monnaies consacrées ou de consécration ; ainsi un Tibère M. B. porte au col l'empreinte de deux coups de ciseau ; des revers à autel allumé ou à palmettes : VOTIS V — X — XV — XX — MVLTVS, etc., etc. Un Constantin R) SOLI INVICTO à fleur de coin, est percé d'un trou².

Comme presque toujours, à partir de Claude II, nous n'avons trouvé que le P. B. et un seul M. B. de Magnence.

Il est à remarquer aussi, que dans cette exploration, nous n'avons trouvé que fort peu de P. B. Saucés, qui depuis Claude II jusqu'à Dioclétien ont remplacé l'argent.

Dans notre précédente fouille, au Fanum des Buis, dans la forêt de Louviers, ils étaient relativement nombreux et les monnaies y étaient généralement d'autres types, lesquels réunis à ceux trouvés au Catelier de Criquebeuf formeraient une collection presque non interrompue des monnaies impériales depuis Auguste jusqu'à l'an 388. — Ces deux endroits explorés ne sont pourtant qu'à quelques kilomètres de distance.

Nous avons également trouvé en 1897 un disque en

¹ On sait que Claude II fut, après sa mort, mis au rang des Dieux.

² Sur plusieurs monnaies ayant au revers : *Consecratio*. — Claude porte un globule derrière la tête.

plomb que nous étions disposés tout d'abord à désigner comme tessère — mais de nombreux archéologues l'ont examiné, lors du Congrès de la Sorbonne, en 1898, et n'y ont pas reconnu les indices caractéristique des tessères.

Ce disque en plomb a 43 millim. environ de diamètre et une épaisseur de 2 millimètres ; il pèse 26 grammes 50, ses bords sont relevés comme ceux de médaillons contorniates. Il est orné sur ses deux faces de cercles concentriques, et d'un demi-cercle avec rayons.

D'un côté, on voit, au bord du disque, deux cercles rapprochés et reliés par des rayons obliques ; dans le haut se trouve un demi-cercle radié, qui semble représenter le Soleil. Au centre du disque, sont trois cercles concentriques et un point central. Le relief de ces trois derniers cercles va en diminuant du dehors au centre.

De l'autre côté, on voit également au bord deux cercles rapprochés, mais reliés par des rayons droits ; l'écartement entre ces deux cercles est plus grand que de l'autre côté. Au milieu, on voit également deux cercles rapprochés et reliés par des rayons droits. Le milieu de ces deux derniers cercles paraît avoir été bombé.

Dans ce cercle radié, et dans ceux dont les rayons sont obliques, faut-il voir le signe du temps emblémé par le Soleil — ou le temps sans borne. Ou bien le temps exprimé par le cours du Soleil, dans sa marche continue ; emblème de Mithras ? — Le IX^e grade des initiés aux mystères de Mithras, est le grade d'Hélios ou du Soleil. — C'est-à-dire le Soleil, symbole igné et purificateur de la génération. — SOLI INVICTO MITHRAE.

Alors ce disque serait-il un emblème de Mithras ?

Le culte de Mithras, apporté en Italie lors de la guerre de Pompée contre les Pirates, vers 68 av. J.-C., se répandit dans tout l'Empire avec les légions romaines.

Il fut célébré surtout sous Commode et sous Constantin. Malgré les sévérités dont il fut l'objet à cause de ses sacrifices cruels, il subsista longtemps avec son caractère mystérieux. Les symboles de Mithras, trouvés un peu partout attestent sa diffusion dans le monde romain et dans les Gaules en particulier.

Le 16 août 1898.

Victor QUESNÉ.

NÉCROLOGIE

MESSIEURS,

Comme vous le savez, la Société vient de perdre un de ses membres honoraires, M. Octave Bréant, qui a rempli pendant 12 années consécutives les fonctions délicates de trésorier de la Société.

M. Bréant avait su, par son caractère loyal et ses relations agréables, se concilier les sympathies et la confiance de ses collègues qui lui avaient conféré, en 1893, le titre de Membre honoraire, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à la Société pendant une si longue période.

Plusieurs membres de notre Société ont tenu à lui rendre un dernier hommage en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure et, en l'absence de notre honorable Président, j'ai pensé être l'interprète de vos sentiments de regret en envoyant à sa famille une couronne, comme marque de condoléance de notre Société.

E. DUVEAU.

PROGRAMME

DES

PRIX GOSSIER ET DE L'EXPOSITION DE 1884

à décerner en 1900

PRIX GOSSIER

Un prix de 700 fr. sera décerné, en 1900, à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant :

1° Description des rues, places, monuments religieux et civils, publics ou privés, de la ville de Rouen, disparus pendant le xix^e siècle ;

2° Description des vues, places, monuments religieux et civils, publics ou privés, de la ville de Rouen, créés pendant le xix^e siècle ;

3° Modifications subies pendant le cours du xix^e siècle, par les anciens monuments religieux, civils ou privés, ayant un caractère artistique ou historique.

L'auteur sera maître de son plan, mais il ne devra pas perdre de vue que l'on tient à une description, aussi complète que possible, de l'œuvre accomplie pour l'agrandissement, l'embellissement et l'assainissement de la ville de Rouen, pendant le xix^e siècle.

PRIX DE L'EXPOSITION DE 1884

Un prix de 1,200 fr. et un diplôme de la Société sera décerné en 1900 :

Au constructeur français ayant fait faire le plus de progrès à l'automobilisme appliqué à la petite circulation urbaine (voitures à quatre roues, dites voitures de place).

La Commission portera son attention spécialement sur les points suivants :

- 1° Mise en marche, direction, arrêt du véhicule ;
- 2° Mise en marche, arrêt du moteur, trépidations, confortabilité ;
- 3° Entretien et menues réparations du moteur. Robustesse et endurance, tant du moteur que du véhicule ;
- 4° Prix de revient du « kilomètre-heure », 1° à la vitesse de circulation moyenne dans la ville ; 2° à toute vitesse sur route libre ;
- 5° Prix de vente du véhicule complet pour le service public.

La force motrice pourra être d'origine mécanique quelconque : pétrole, gazéoline, gaz ou air comprimé, électricité, vapeur, etc., etc. ; mais à qualités égales, la récompense sera attribuée au système le plus facile à approvisionner en tout lieu.

Le constructeur devra justifier de sa qualité de Français et de l'exécution, en France, de ou des véhicules présentés.

Le prix sera délivré, au choix du lauréat, soit totalement en espèces, soit en une médaille d'or frappée à son nom, et le surplus en espèces.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les concurrents devront se faire inscrire avant le 31 janvier 1900, pour le prix de l'Exposition, et avant le 1^{er} avril 1900, pour le prix Gossier, chez le Président de la Société, et lui remettre les notes et pièces justificatives à l'appui de leurs travaux.

Si le sujet du concours ne comporte qu'un mémoire, ce mémoire devra être remis au Président avant l'époque ci-dessus indiquée, et porter en tête une épigraphe répétée sur l'enveloppe cachetée d'un billet qui contiendra le nom et l'adresse du concurrent.

Tout manuscrit portant le nom de l'auteur sera considéré comme non avenu.

La Société se réserve de partager les prix proposés entre deux ou plusieurs concurrents qui lui paraîtraient également méritants.

Les travaux non couronnés peuvent être l'objet d'une récompense spéciale en rapport avec leur degré d'importance.

Les concurrents conservent la propriété des objets soumis au concours. Cependant, lorsque ces objets sont des mémoires sur lesquels un rapport a été présenté à la Société, les manuscrits déposés ne peuvent être rendus ; mais les auteurs peuvent toujours en prendre copie et les faire imprimer ; toutefois il ne pourra y être apporté aucune modification sans l'autorisation de la Société.

Le Président,

MAURICE KEITTINGER.

S'adresser, pour tous autres renseignements, au Secrétariat de la Société, et au Musée industriel, à Rouen, rue Saint-Lô, n° 40 B.

LISTE DES OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

PENDANT L'EXERCICE 1897-1898

1° Par des membres de la Société :

- BOUCHER (le docteur Louis). — Excursion artistique en Grèce.
- MARTEL (V.). — Les Cécidies des environs d'Elbeuf. — Liste des Galles ou Galloïdes récoltées aux environs d'Elbeuf, de 1891 à 1895.
- SPALIKOWSKI (le docteur E.). — Etudes d'Anthropologie normande (l'Enfant en Normandie).
- WALLON (H.). — Le tableau de Louis XVI au Palais des Consuls (discours de réception).

2° Par des membres étrangers à la Société :

- DUBOSC (Georges). — Rouen monumental au xvii^e et au xviii^e siècle (Ouvrage offert par M. Louis Deglathigny).
- NICOLLE (le docteur C.). — Désinfection des locaux par les vapeurs de Fromo-chlorol.

3° Par des Sociétés correspondantes :

- ABBEVILLE. — Mémoires de la Société d'Émulation (t. XIX^e, 1897).
- AMIENS. — Bulletin de la Société Industrielle (t. XXXV^e, mai 1897 à janvier 1898).
- Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie (1897, n^{os} 1, 2 et 3).

- AMIENS. — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Somme (1896).
- ANGERS. — Mémoires de la Société Industrielle et Agricole (1^{re} et 2^e semestres de 1896, t. IX, 1897).
- AUXERRE. — Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (51^e volume), 1897.
- BAYEUX. — Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres (1896).
- BESANÇON. — Société libre d'Emulation du Doubs (11^e volume, 1896).
- BÉZIERS. — Bulletin de la Société archéologique (3^e série, t. II, 1897).
- BLOIS. — Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher (décembre 1896, 6 fasc.).
— Les Métiers de Blois (2 vol. brochés).
- BORDEAUX. — Actes de l'Académie nationale (1897).
— Société archéologique (t. XXI, 1^{re} et 2^e tr. de 1896).
— Mémoires de la Société de Médecine et de Chirurgie (1896).
- BOULOGNE-SUR-MER. — Bulletin de la Société d'Agriculture.
— Bulletin de la Société académique.
- BOURG (Ain). — Bulletin de la Société d'Emulation de l'Ain (janvier, février et mars 1898).
- BOURGES. — Bulletin de la Société d'Agriculture du Cher (de novembre 1897 à avril 1898).
- BREST. — Bulletin de la Société Académique (1896-1897).
- CAEN. — Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1897).
— Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie (1896).
— Bulletin de la Société d'Agriculture et du Commerce (1897).
- CAMBRAI. — Mémoires de la Société d'Emulation (t. LI, 1897).
- CHALONS. — Mémoires de la Société d'Agriculture de la Marne (1896).

- DJON.** — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1896).
- DOUAI.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de Douai (t. V, 1893-1894).
- Bulletin du Comice agricole (4 fasc., 1895, 1896 et 1897).
- DUNKERQUE.** — Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences et des Arts (1^{er} fascicule 1897).
- ELBEUF.** — Société Industrielle (travaux de l'année 1897).
- EPINAL.** — Annales de la Société d'Emulation des Vosges (1896).
- EVREUX.** — Recueil de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (1895).
- FLERS.** — Bulletin de la Société Industrielle de Flers, de l'Orne (1895).
- HAVRE (LE).** — Recueil des publications de la Société Havraise d'Etudes diverses (les 4 trimestres de 1896).
- LAVAL.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de la Mayenne.
- LILLE.** — Bulletin de la Société Industrielle du Nord de la France (2^e, 3^e et 4^e trimestres de 1897).
- LYON.** — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1896).
- MANS (LE).** — Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe (1897-1898, 2^e fascicule).
- MARSEILLE.** — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1896).
- Répertoire de la Société de statistique (1896).
- MONTAUBAN.** — Recueil de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne (1896).
- MONTRELIARD.** — Mémoires de la Société d'Emulation (tome XXVI^e).
- MOULINS.** — Bulletin de la Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais (de juillet 1896 à décembre 1897, 17 fascicules).

MOULINS. — Catalogue du musée départemental de Moulins (1896).

NANCY. — Actes de l'Association de prévoyance et de Secours mutuels des Médecins de Meurthe-et-Moselle.

PARIS. — Annuaire de la Société météorologique de France.

— Association française pour l'avancement des sciences.

— Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale.

— Bulletin de la Société nationale d'Agriculture de France (1897-1898).

— Bulletin de la Société nationale et centrale d'Horticulture de France (1897-1898).

— Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire, Journal d'éducation populaire (d'octobre 1897 à mars 1898).

— Comité des travaux historiques et scientifiques (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts). — Comptes-rendus du Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des Départements (section des Sciences, 1897).

— Revue de la Société des Etudes historiques, suite de l'Investigateur (1897).

— Répertoire des Travaux historiques.

— Société de Secours des amis des sciences, fondée par Thénard (compte-rendu du 37^e exercice, 1897).

REIMS. — Mémoires de la Société du Commerce, Sciences et Arts de la Marne (t. XV, n^o 84, 1895).

— Bulletin de la Société industrielle de Reims.

ROMANS (Drôme). — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (1897).

ROUBAIX. — Mémoires de la Société d'Emulation (tomes III et IV, 1896-1897).

ROUEN. — Annuaire des cinq départements de la Normandie (64^e année, 1897).

ROUEN. — Bulletin de la Société géologique de Normandie (tome XVII, années 1894-1895).

- Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure (1897-1898).
- Bulletin de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure (1897-1898).
- Précis des travaux de l'Académie de Rouen (1896).
- Bulletin de la Société Industrielle de Rouen (1897-1898).
- Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure (tome X, 3^e livraison, 1897).
- Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles (1^{er} et 2^e semestres de 1896).
- Conseil général de la Seine-Inférieure (session de 1897).
- Conseil central d'hygiène publique et de salubrité (travaux de 1896).
- Compte-Rendu des travaux de la Chambre de Commerce de Rouen pour 1896. — La Bourse découverte et les quais de Rouen, par M. H. Wallon.
- Observatoire populaire de Rouen (bulletin de 1897-1898).
- Société Normande de Géographie (1897-1898).
- Société de Médecine de Rouen (1896, 35^e année).
- Société pour la défense des intérêts de la vallée de la Seine (1896).

ROCHECHOUART. — Bulletin de la Société des Amis des Sciences et des Arts (1897, tome VII, nos 4, 5 et 6, tome VIII, n° 1).

SAINT-QUENTIN. — Bulletin de la Société Industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne (1896).

TOULOUSE. — Bulletin de l'Université de Toulouse (4^e fascicule de juillet 1897 à février 1898).

- Recueil de l'Académie des jeux floraux (Clémence Isaure), 1898.

TOURS. — Société de Géographie (juillet à août 1898).

TROYES. — Mémoires de la Société académ. d'Agriculture, des Sciences, Arts et B.-Lettres de l'Aube (année 1896).

4° Par des Sociétés correspondantes étrangères :

BARCELONE. — Bulletin de l'Académie des Sciences.

BOLOGNE. — Bulletin des Sciences médicales.

BRUXELLES. — Bulletin de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Belgique (5 volumes, n° 29 à 33). — Annales et Règlements (1896 et 1897)

GENÈVE. — Bulletin de l'Institut national genevois (tome XXXIV^e, 1897).

HARLEM. — Nijverheid-Tijdschrift. — Société française pour l'avancement des Sciences (texte hollandais, 1898).

LIÈGE. — Bulletin de la Société d'Émulation.

MESSINE. — Actes de l'Académie Peloritana (1897-1898).

METZ. — Mémoires de l'Académie de Metz (1895-1896).

MILAN. — Actes de la Société Italienne des Sciences natur. (juillet 1897). — La Pietra da Antoni (février 1898).

MULHOUSE. — Bulletin de la Société Industrielle (1896-97).

NEUCHÂTEL (Suisse). — Bulletin de la Société neuchatoise de Géographie (tome XVIII^e, 1896-1897).

ROME. — Nuova Antologia (Revue des Sciences, Lettres et Arts de Rome).

STRASBOURG. — Bulletin de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace (de mars 1897 à mars 1898).

TRIESTE. — Statistique de la navigation et du commerce maritime.

TURIN. — Annales de la Société académique et d'Agriculture (XL^e volume, 1897).

WASHINGTON (Etats-Unis). — Report Smithsonian.

— Annual report of the United States.

5° *Ouvrages offerts par le Gouvernement :*

AVIS COMMERCIAUX publiés par le Ministère du Commerce.

BULLETIN de la propriété industrielle et commerciale.

CATALOGUE des Brevets d'invention.

DESCRIPTION des Machines et Procédés pour lesquels des Brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 juillet 1844 (tomes LXXXVIII, 1^{re} et 2^e parties).

MONITEUR OFFICIEL DU COMMERCE. — Revue industrielle. — Revue des Sociétés savantes. — Revue des travaux scientifiques (tome XVI, n^{os} 11 et 12 ; tome XVII, n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 ; tome XVIII, n^{os} 1, 2 et 3).

REVUE coloniale (la), 1896-1897.

6° *Ouvrages acquis par la Société :*

ANNALES d'hygiène publique.

BULLETIN international du bureau central météorologique de France.

L'ÉCONOMISTE français (1897-1898 et Tables).

L'Archiviste de la Société,

Jules GODEFROY.

COURS PUBLICS ET GRATUITS

PROFESSÉS SOUS LE PATRONAGE DE LA SOCIÉTÉ

(Exercice 1897-1898)

Dessin et ornementation.

Professeur (jeunes filles) : M. CHARPENTIER.

Professeur (jeunes gens) : M. FRÉCHON.

Tissage.

Professeur : M. LENFANT.

Dessin industriel pour tissus Jacquard.

Professeur : M. WILHELM.

Modelage.

Professeur : M. DEVAUX, artiste sculpteur.

Théorie, composition de l'ornement (styles).

Professeur : M. PINÇON.

Tenue des livres et comptabilité.

Professeur : M. Ludovic GULLY.

Algèbre.

Professeur : M. CANET.

Langue anglaise (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. POZIER.

Langue espagnole (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. MIGUEL ARAN Y TORRÈS.

Technologie des professions du fer et du bois.

Professeur : M. BOCQUET.

Chimie.

Professeur : M. CROSNIER.

Cosmographie générale.

Professeur : M. RAIMOND COULON.

Géographie commerciale.

Professeur : M. HUARD.

Langue et Littérature françaises.

Professeur : M. GOISSEDET.

Géométrie.

Professeur : M. LUDOVIC GULLY.

Langue italienne (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. DANIEL LENOIR.

Droit commercial.

Professeur : M. DELEAU, avocat.

Arithmétique.

Professeur : M. CANET.

Langue allemande (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. BAEHR.

Physique industrielle.

Professeur : M. CROSNIER.

LISTE DES MEMBRES

DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ET DES BUREAUX DES SECTIONS

Année 1898

BUREAU

Président.....	MM. M. KEITTINGER.
Vice-président	E. DUVEAU.
Secrétaire de correspondance.	MARTEL.
— de bureau	J. NOURY.
— — adjoint..	DELEAU.
Archiviste.	Jules GODEFROY.
Trésorier	G. CHAVOUTIER.

Membres du Conseil de Direction du Musée commercial

Directeur.....	MM. Léon LOUVET.
— Adjoint.....	GOUBERT.
Conservateur.....	Raimond COULON.

Membres du Conseil

MM. BENNER, Achille RIVIÈRE, TURPIN, DESMONTS,
HAEMERS, HOFFMANN.

BUREAUX DES SECTIONS

Littérature et Beaux-Arts

Président..... MM. Gabriel GRAVIER.
Vice-Président..... GOISSEDET.
Secrétaire..... LÉON DE VESLY.

Sciences Physiques et Naturelles

Président..... MM. le D^r BOUCHER.
Vice-Président..... ÉMILE LUCET.
Secrétaire..... CROSNIER.

Economie et Commerce

Président..... MM. GOUBERT.
Vice-Président..... ACHILLE RIVIÈRE.
Secrétaire..... DERIVIÈRE-PATRY.

Mécanique et Industrie

Président..... MM. BONPAIN.
Vice-Président..... BOCQUET.
Secrétaire..... MARTEL.

Commission des Cours publics

MM. GRAVIER, LÉON LOUVET, TURPIN, HOFFMANN, ÉMILE LUCET, CHAVOUTIER et le Président.

Commission des Actes de haute moralité

MM. FLEURY, le docteur BOUCHER, LÉON DE VESLY, LÉON LOUVET, JULES GODEFROY, le docteur GIRAUD, CHAVOUTIER, MARTEL, HUART, GOUBERT, E. GUELLEIN, DELEAU et le Président.

Commission de Publicité

MM. GRAVIER, Léon de VESLY, PINÇON, le Président,
le Secrétaire de Bureau et le Trésorier.

Médailles et Récompenses

MM. GRAVIER, Léon de VESLY, le docteur BOUCHER,
Émile LUCET, CROSNIER, GOUBERT, Achille RIVIÈRE,
DERIVIÈRE-PATRY, BONPAIN, BOCQUET, le Président le
Secrétaire de correspondance et le Trésorier.

MEMBRES D'HONNEUR :

MM. Le PRÉFET de la Seine-Inférieure, C. ✱.
Le MAIRE de Rouen, A ✱

MEMBRES HONORAIRES

(Arrêté fin juin 1898).

ANNÉE
d'entrée
dans la
Société.

MM.

- 1844. DEBONS (Eugène), ✱, r. Duguay, 3, au Boisguillaume.
- 1848. SOURDOIS, propriétaire, à Creil (Oise).
- 1851. MANCHON (A.), ✱, manufacturier, rue de Crosne, 68.
- 1852. FLEURY (Auguste), architecte, rue Beffroi, 28.
 - GUERNET (Prosper), I ✱, conseiller municipal, rue Saint-Nicolas, 39.
- 1855. CHOUILLOU (Edouard), manufacturier, *ancien président*, avenue du Mont-Riboudet, 69.
 - PIMONT (Henri), propriétaire, rue du Champ-des-Oiseaux, 4.

1855. LANGLOIS D'ESTAINOT (comte Robert), *ancien président*, avocat, rue de la Cigogne.
1857. CUSSON, ✱, avocat, *ancien président*, place des Carmes.
1858. HOUZEAU, O ✱, docteur ès-sciences, professeur de chimie, rue Bouquet, 31.
- GERMINY (comte Adrien de), O ✱, au château de Gouville, par Cailly.
1859. TINEL, docteur-médecin, rue de Crosne, 63.
- LE PLÉ, ✱, docteur-médecin, *ancien président*, route de Neufchâtel, 2.
1861. BENNER, conseiller d'arrondissement, rue de Blainville, 5.
1862. DUBREUIL, blanchisseur à Bapeaume, par Déville.
1863. LEMARCHAND, aux Chartreux (Petit-Quevilly).
1864. DELAMARE (Jules), rue Bourg-l'Abbé, 25.
1866. FRESNE, ancien agréé au Tribunal de Commerce, rue Nationale, 8.
- FOUQUIER (Amédée), directeur d'assurances, rue de Joyeuse, 5.
1870. COQUILLION, propriétaire, rue Louis-Blanc, Dijon (Côte-d'Or).
1873. BALAVOINE-LÉVY, à Manéglise, par Montivilliers.
- LEFORT, rue de l'Hôpital, 39.
- GULLY (L.), I ✱, rue de la République, 130.
1874. HEUSEY, boulevard Cauchoise, 29.
1875. VESLY (H. DE), architecte, rue de Fontenelle, 11.
- BAILLARD, rue de Buffon, 52.
1879. Eug. COINET, ingénieur à Veules.
1880. LANGLOIS (L.), avocat, *ancien président*, 7, rue La-grange, Paris.
1884. DUBOO, rue de la Cigogne, 3.
1886. MOTTET, rue du Pré-de-la-Bataille, 7.
-

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

1859. SAINT (Jules) aîné, ✱, négociant, rue de la Vi-comté, 70.
1866. LESEIGNEUR (G.), fabricant, à Barentin.
- WADDINGTON (Richard), ✱, sénateur, conseiller général, négociant, rue des Charrettes, 173 B.
 - RIVIÈRE (Arsène), ✱, manufact., r. de Grammont, 29.
1868. GODEFROY (Jules), propriétaire, rue Saint-Maur, 79.
- BONPAIN (J.), ingénieur-construct., rue d'Amiens, 45.
 - REQUIER, entrepr., rue Centrale, 14, île Lacroix.
 - DUVEAU (A.), ingénieur civil, rue de Fontenelle, 17.
1873. COULON (R.), I ✱, chimiste, au Val-de-la-Haye, par Dieppedalle.
- GASCARD, A ✱, pharmacien, fabricant de produits pharmaceutiques, à Bihorel.
1875. CAPELLE (Jules), ✱, négociant, conseiller général, rue de Lenôtre, 22.
- DEVAUX (F.), A ✱, statuaire, avenue du Cimetière monumental.
 - DEPEAUX (François), négociant, avenue du Mont-Riboudet, 35.
1877. BOULET (G.), ✱, négoc, quai du Mont-Riboudet, 12.
- MARROU (Ferdinand), ✱, rue Verte, 29.
 - VESLY (Léon DE), I ✱, architecte, rue des Faulx, 21.
1880. LE BRETON (G.), ✱, directeur du Musée départemental des antiquités, rue Thiers, 25 B.
- GRAVIER (Gabriel), ✱, I ✱, ✱, secrétaire général de la Société normande de Géographie, rue Alsace-Lorraine, 18.
 - DUVEAU (Edouard), ingénieur civil, rue de Fontenelle, 8.
 - LECAPLAIN, ✱, I ✱, directeur de l'Ecole préparatoire à l'enseignement, rue Dulong, 6.
 - LÉVY (Gaston), bijoutier, rue Grand-Pont, 44.

1881. LEBON (Maurice), A , rue de Fontenelle, 33.
— DELABARRE, propriétaire, rue Jeanne-Darc, 77.
— LOQUET, entrepreneur de serrurerie, rue Socrate, 24.
— PETITCLERC, docteur-médecin, rue de la République, 4.
1882. GOUELLAIN (E.), négoc., boulevard Cauchoise, 17.
— BESSELIÈRE (L.), manufacturier, rue de Crosne, 24.
1884. LUCET (E.), A , pharmacien, rue de la Grosse-Horloge, 52.
1885. LUCE, A , ancien notaire, place de la Pucelle, 20.
— VERDREL, négociant, rue Thiers, 39.
— LAMY, avocat agréé, quai du Havre, 8 b.
— BOUCHER (le Docteur Louis), rue de Lémery, 20.
— GOUBERT, négociant, rue Jeanne-Darc, 8.
1886. DELARUE (Louis), bijoutier, rue Jeanne-Darc, 49.
— LÉGER, entrepr. de maçon., route de Neufchâtel, 3.
— LEBOCQ, farinier, rue de la République, 30.
— BOULOUSE, fabricant de rouenneries, rue de Crosne, 41.
— BRÉANT (A.), appareils à gaz, rue Jeanne-Darc, 22.
— CHAVOUTIER, miroitier, rue Ganterie, 61.
— JANET, architecte, rue de l'École, 12 bis.
— LEQUEUX, architecte, rue de la Seille, 21.
1887. KEITTINGER (Maurice), rue du Renard, 36.
— PINÇON, route de Rouen, 103, Darnétal.
1889. LOUVET (Léon), A , avocat, rue Jeanne-Darc, 35.
— CANET, I , professeur, rue d'Ernemont, 32.
1890. GOISSEDET, I , professeur au Lycée, rue de la Cage, 17.
1891. NOURY, professeur libre, rue Lafosse, 37.
— DERIVIÈRE-PATRY, professeur, place Notre-Dame, 9.
— LENOIR (Daniel), professeur de langues, impasse Beaulieu, 10.
— GIRAUD, A , docteur-médecin, directeur de l'asile de Saint-Yon, à Saint-Étienne, par Sotteville.
1892. MASSIEU, rue Duguay-Trouin, 8.
— CORNU, négociant, rue Thiers, 59.

1892. DESHAYES (Ernest), courtier maritime, boulevard
Cauchoise, 1.
1893. DEGLATIGNY (Louis), rue Blaise-Pascal, 11.
1894. HUARD, rue Thouret, 10.
- MARTEL, A ~~✠~~, rue Saint-Lô, 22.
 - FRECHON, rue Coquerel, 14, Mont-Saint-Aignan.
 - CHARPENTIER, place de la Rougemare, 4.
 - QUESNEY (Victor), château de Montaur, par Louviers.
 - GY (Léon), imprimeur, rue des Basnage, 5.
 - DELEAU, avocat, rue Nationale.
 - LOUVET-RENAUX, rue Verte, 44.
 - BOCQUET, A ~~✠~~, profess^r, r Danguy, 6, Boisguillaume.
1895. ÉLIOT (P.), conseiller d'arrondissement, rue Armand-
Carrel, 10.
- GLACE, juge au tribunal de Commerce, r. du Fardeau.
 - CROSNIER, professeur à l'École manufacturière, Elbeuf.
 - BAEHR, professeur d'allemand, rue Danguy, 11,
Boisguillaume.
 - DANTAN, filateur à Monville.
 - BOURGEON, négociant, conseiller municipal, rue
Duguay-Trouin, 2.
 - BADIN (A.), O ~~✠~~, filateur à Barentin.
 - BADIN (G.), filateur à Barentin.
 - DELAFOND (G.), négociant, place Saint-Sever, juge
au Tribunal de Commerce.
 - FROMAGE (G.), industriel à Darnétal.
 - LENDORMY (F.), négociant, rue de Buffon, 52.
 - LEREBOURG (G.), négociant, rue la Prison, 28.
 - MIRAY (P.), teinturier à Darnétal.
 - RONCERO Y MARTINEZ, vice consul d'Espagne, rue
Jeanne-Darc, 3.
 - YVER DE LA BRUCHOLLERIE, rue de Crimée, 6, Mont-
Saint-Aignan.
1896. BOISSIÈRE, rue de Crosne, 16.
- BOURY (E.), rue du Tronchet, 25.
 - PINEL (P.), rue Méridienne, 24.

1806. MONFRAY (A.), filateur à Déville-lès-Rouen.
- DUHAMEL (A.), rue de la Vicomté, 43.
 - GEOFFROY (O.), sculpteur, rue Saint-Romain, 86.
 - BONIFACE (E.), boulevard Jeanne-Darc, 51.
 - RENAUX (E.), rue d'Amiens, 31.
 - PREVEL (Ch.), rue du Contrat-Social, 19.
 - TURPIN (H.), ✱, rue Pouchet, 23.
 - ALLEAUME, rue Jeanne-Darc, 5.
 - SANDRET, rue Thiers, 18.
 - MONTLOIN, rue du Bac, 19.
 - LEVERDIER (G.), boulevard Cauchoise, 8.
 - BOURDON (G.), rue du Renard, 193.
 - REQUIER (André), ingénieur civil, rue de l'Hôpital, 22.
 - DESMONTS (M.), rue Thiers, 71.
 - DELAMARE (Léon), rue des Charrettes, 115.
 - BRIÈRE (Gaston), rue Saint-Gervais, 41.
 - DELAMARE (Henri), rue du Vieux-Palais, 36.
 - RIVIÈRE (Achille), 18, rue Stanislas-Girardin.
 - DUTHIL (Gaston), 134, rue des Charrettes.
 - POZIER, 82, rue Jeanne-Darc.
 - VAN BIEMA, 13, rue Thiers.
 - GRUEZ, entrepreneur de peinture, rue Saint-Patrice.
1897. MANCINI, directeur de la Compagnie des tramways, 64, rue Jeanne-Darc.
- ÉMILE POUCHET, entrepreneur de menuiserie, 8, rue Socrate.
 - BENDERITTER, rue du Vieux-Palais, 36.
 - HOFFMANN (A.), chimiste, boulevard Sainte-Marie, Petit-Quevilly.
 - HERRENSCHMIDT, ingénieur, rue des Trois-Amis, Petit-Quevilly.
 - MALATHIÉ (Jules), rue Saint-Gervais, 20.
1898. CHARDIN (Jules), rue de Lepec-de-la-Clôture, 9.
- HÆMERS, papiers en gros, rue Haranguerie, 14.
 - KEITTINGER (Antonio), rue du Renard, 36.
 - TURQUET, rue de la République, 16, Sotteville.

Section des Sciences physiques et naturelles.

**MM. Dr Boucher, président, Lucet, vice-président,
Croanier, secrétaire.**

MM.	MM.	MM.
Benner,	Delamare (J.),	Hoffmann,
Bocquet,	Delarue,	Huart,
Boucher (D ^r),	Derivière-Patry,	Le Plé (D ^r),
Boulet (G.),	Fouquier,	Lucet,
Canet,	Gascard,	Martel,
Chouillou,	Giraud (D ^r),	Petit-Clerc (D ^r).
Coulon (R.),	Gully,	

Section de Littérature et Beaux-Arts.

**MM. Gravier, président, Goissedet, vice-président, Léon de Vesly,
secrétaire.**

MM.	MM.	MM.
Benderitter,	Fréchon,	Loquet,
Bourdon (G.),	Godefroy (Jules)	Luce,
Charpentier,	Guernet,	Marrou,
Chavoutier,	Le Breton (G.),	Noury,
Delarue (Louis),	Lefort (A.),	Pinçon,
Devaux,	Lequeux,	Pozier,
De Vesly (H.),	Louvet-Renaux,	Roncero y Martinez.
Fleury père,		

Section d'Economie et de Commerce

MM. Goubert, président, Ach. Rivière, vice-président, Derivière-Patry, secrétaire

MM.	MM.	MM.
Boulet (G.),	Desmonts,	Lévy (G.),
Bourgeon,	Duhamel (A.),	Louvet-Renaux,
Chavoutier,	Duthil,	Massieu,
Deglatigny (L.),	Eliot,	Pimont (H.),
Delabarre,	Foucquier,	Rivière (Arsène),
Delamare (Léon),	Fresne,	Sandret,
Depeaux fils,	Glacé,	Turpin (H.).
Deschamps (F.),	Gouellain (E.),	

Section de Mécanique et d'Industrie.

MM. J. Bonpain, président, Bocquet, vice-président, Martel, secrétaire.

MM.	MM.	MM.
Boulouse,	Fromage (G.),	Monfray (Alb.),
Bréant (A.),	Geoffroy (O.),	Pinel (P.),
Chavoutier,	Gully (L.),	Requier (André),
Coulon (R.),	Hoffmann,	Requier,
Dantan,	Léger,	Renaux (E.),
Duveau (A.),	Le Marchand,	Yver de la Bruchelière
Duveau (E.),	Lequeux,	
Fleury père,	Leverdier (G.),	

MEMBRES CORRESPONDANTS

EN FRANCE.

MM.

DE CAENS, produits chimiques, à Déville-lès-Rouen.

DELARUE, à Grand-Couronne.

GRÉAUME, à la Bretèque (Boisguillaume).

HAUTION, inspecteur des enfants assistés, à Yvetot.

SPALIKOWSKI (Edmond), à Acquigny (Eure).

NOTA. — MM. les Membres correspondants dont les adresses ne seraient pas exactement indiquées, sont priés de vouloir bien faire connaître *franco*, au Secrétaire de correspondance, les rectifications qui seraient à opérer.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

EN FRANCE.

ABBEVILLE (Somme). — Société d'Emulation.

ALGER. — Société d'Agriculture.

AMIENS (Somme). — Académie des Sciences, Agriculture,
Belles-Lettres et Arts de la Somme.

— Société des Antiquaires de Picardie.

— Société industrielle.

ANGERS (Maine-et-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences
et Arts.

— Société industrielle d'Angers et du département de
Maine-et-Loire.

ANNECY (Haute-Savoie). — Bibliothèque publique.

AUXERRE (Yonne). — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

BAYEUX (Calvados). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.

BERNAY. — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.

BESANÇON (Doubs). — Société libre d'Agriculture, Arts et Commerce.

— Société libre d'Emulation du Doubs.

BÉZIERS (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire.

BLOIS (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et des Lettres.

BORDEAUX (Gironde). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Société d'Archéologie de Bordeaux.

BOULOGNE-SUR-MER (Pas-de-Calais). — Société d'Agriculture.

— Société académique.

BOURG (Ain). — Société d'Emulation, Agriculture, Sciences, Lettres et Arts du département de l'Ain.

BOURGES (Cher). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.

BREST (Finistère). — Société académique.

CAEN (Calvados). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Société d'Agriculture et de Commerce.

— Association normande.

— Société des Antiquaires de Normandie.

CAMBRAI (Nord). — Société d'Emulation.

CHALONS-SUR-MARNE (Marne). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du dép. de la Marne.

CHERBOURG (Manche). — Société académique.

DIJON (Côte-d'Or). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

DOUAI (Nord). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord.

DUNKERQUE (Nord). — Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts.

- ELBEUF. — Société industrielle.
- EPINAL (Vosges). — Société d'Emulation du département des Vosges.
- EVREUX (Eure). — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure.
- FALAISE (Calvados). — Société d'Agriculture.
- FLERS (Orne). — Société industrielle.
- LAON (Aisne). — Société académique.
- LE HAVRE. — Société havraise d'études diverses.
— Société géologique de Normandie.
- LE PUY (Haute-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce.
- LILLE (Nord). — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts.
— Société industrielle du nord de la France.
- LIMOGES (Haute-Vienne). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
- LYON (Rhône). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
— Académie littéraire de Lyon.
- LE MANS (Sarthe). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
— Société philotechnique du Maine.
- MARSEILLE (Bouches-du-Rhône). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
— Société de Statistique.
- MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Tarn-et-Garonne.
- MONTBÉLIARD (Doubs). — Société d'Emulation.
- PARIS. — Association française pour l'avancement des Sciences.
— Société nationale et centrale d'Horticulture de France.
— Société protectrice des animaux.
— Société d'Encouragement pour l'industrie nationale.

ROCHEFORT (Charente-Inférieure). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.

ROCHECHOUART (Haute-Vienne). — Société des Amis des Arts et Sciences.

ROUBAIX (Nord). — Société d'Emulation.

— Bibliothèque publique.

ROUEN. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Bibliothèque de la ville.

— Société industrielle.

— Société des Amis des Sciences naturelles.

— Chambre de Commerce.

— Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure.

— Société de Médecine.

— Conseil central d'Hygiène et de Salubrité du département.

ROUEN. — Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure.

— Société normande de Géographie.

— Société libre des Pharmaciens.

SAINT-ETIENNE (Loire). — Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire.

SAINT-QUENTIN (Aisne). — Société académique et industrielle.

— Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.

TOULOUSE (Haute-Garonne). — Académie des Jeux floraux.

— Société académique hispano-portugaise.

TOURS (Indre-et-Loire). — Société de Géographie de Tours.

TROYES (Aube). — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube.

VERSAILLES (Seine-et-Oise). — Société d'Agriculture du département de Seine-et-Oise.

YVETOT (Seine-Intérieure). — Bibliothèque publique.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ÉTRANGÈRES.

Société des Sciences, Agriculture et Arts de Strasbourg.
Académie des Lettres, Sciences, Arts et Agriculture de Metz.

Société industrielle de Mulhouse.

Société d'Histoire naturelle de Colmar.

Académie de Catalogne, à Barcelonne.

Société de Médecine de Bologne.

Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles.

Institut national genevois, à Genève.

Société Néerlandaise pour l'avancement de l'industrie, à Harlem.

Société des Antiquaires, à Londres.

Société libre d'Emulation de Liège.

Académie royale Péloritaine, à Messine.

Société italienne des Sciences naturelles, à Milan.

Société des Sciences naturelles, à Neuchâtel (Suisse).

Société d'Histoire naturelle, à Ratisbonne.

Société royale d'Agriculture, à Turin.

Société neuchâteloise de Géographie.

NOTA.— Les Académies ou Sociétés dont les titres auraient éprouvé des modifications, sont priées de vouloir bien les faire connaître à la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie, et de continuer à lui adresser leurs publications.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

	Pages
Notice historique sur la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure.	5
Règlement de la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure....	13
Procès-verbal de la séance publique annuelle tenue le 12 juin 1898, par M. NOURY, secrétaire.....	27
Discours prononcé à la séance publique du 12 juin 1898, par M. Maurice KEITTINGER, président....	29
Rapport sur les prix de haute moralité, présenté par M. HUARD, membre résidant.....	36
Rapport sur la visite de l'établissement d'apiculture de M. Gaston LECŒUR, à Bihorel, présenté par M. Émile LUCET, vice-président de la section des Sciences physiques et naturelles.....	43
Rapport sur le cours de dessin industriel appliqué à la mise en carte (1 planche dans le texte), par M. Alfred LAILLER, secrétaire de la Société industrielle de Rouen.....	51
Rapport sur le moteur à essence de pétrole (2 planches dans le texte), par M. Raimond COULON, membre résidant.....	62
Rapport de la Commission des Beaux-Arts sur l'œuvre de M. Charles LEMAIGNEN, par M. O. GEOFFROY, membre résidant.....	74
Rapport sur les cours publics, par M. Gabriel GRAVIER, membre résidant.....	77

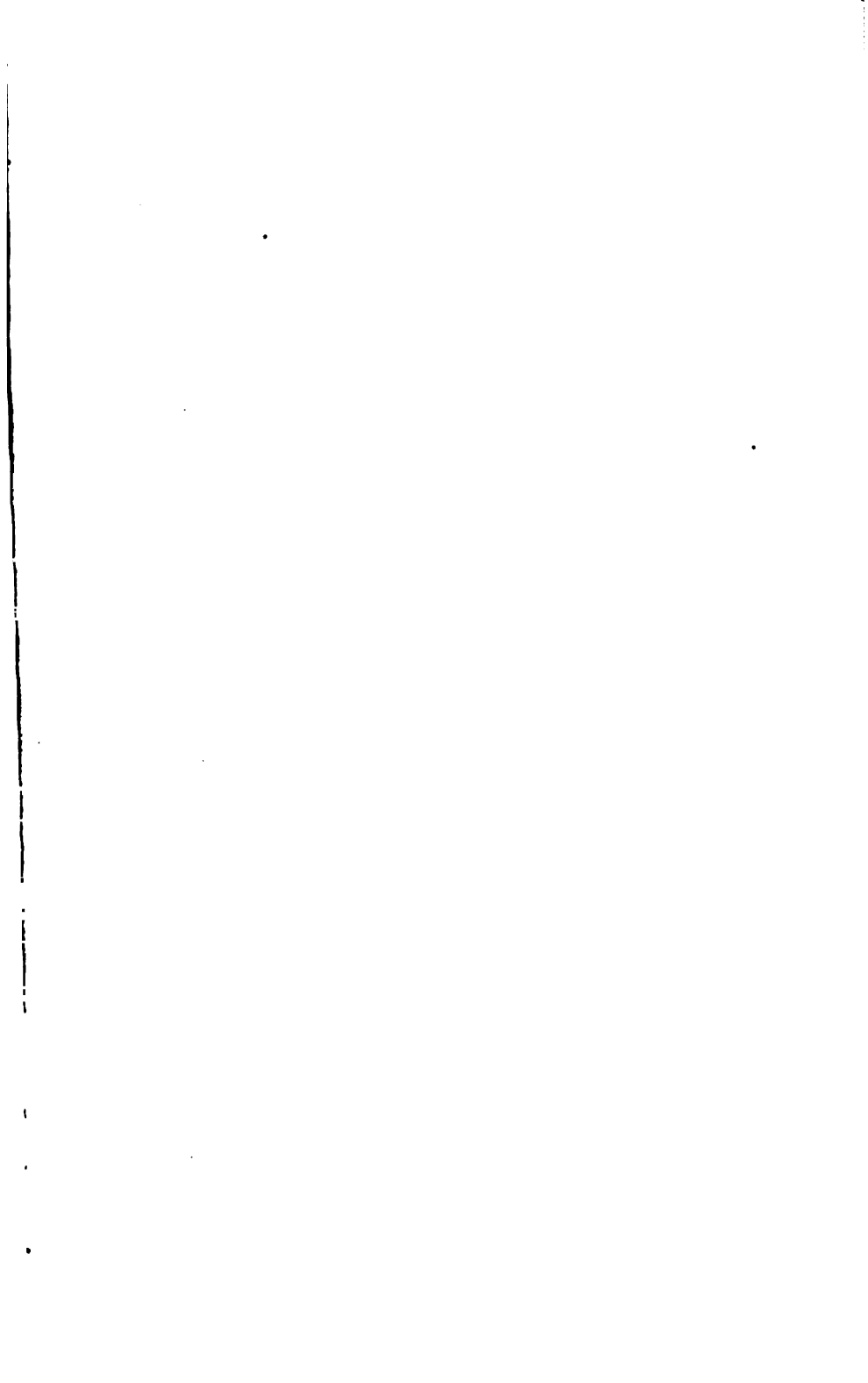
	Pages
Rapport sur la marche et les travaux de la Société, en 1897, par M. J. NOURY, secrétaire de bureau..	100
Tératologie végétale. — Du phénomène de la fascia- tion double observée sur un frêne, par M. Daniel LENOIR, membre résidant.....	105
Les Anciens Normands chez eux et en France, par M. Gabriel GRAVIER, membre résidant.....	112
Légendes, superstitions et vieilles coutumes, par M. Léon de VESLY, ancien vice-président.....	145
Découverte préhistorique faite au commencement de 1898, rue Grand-Pont (3 planches dont 2 hors texte), par M. Léon de VESLY, ancien vice- président.....	160
Compte-rendu de l'une des conférences sur les rayons X, faites par M. le docteur M. LENOIR, par M. Daniel LENOIR.....	170
Résumé des observations météorologiques, faites à Rouen, en 1897, par M. L. GULLY, membre hono- raire.....	176
Insectologie agricole. — Les Insectes nuisibles aux Rosiers sauvages et cultivés (9 planches dans le texte), par M. Émile LUCET, membre résidant. ...	204
Le Catelier de Criquebeuf-sur-Seine. — Mémoire sur l'exploration archéologique entreprise par MM. V. QUESNÉ et Léon de VESLY (4 planches hors texte).	398
Catalogue des monnaies trouvées au Catelier, par M. Victor QUESNÉ, membre résidant.....	415
Nécrologie. — M. O. BRÉANT, par M. E. DUVEAU, vice-président.....	433
Programme des Prix Gossier et de l'Exposition de 1884 à décerner en 1900.....	434
Liste des ouvrages imprimés offerts à la Société pendant l'exercice 1897-1898.....	437
Noms des Professeurs des Cours publics et gratuits de la Société.....	444

	Pages
Liste des membres du bureau de la Société et des bureaux des sections.....	446
Liste des membres composant la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie.....	448
Liste des membres des sections.....	454
— — correspondants	456
— des Sociétés correspondantes de France.....	456
— — — étrangères...	460

Les opinions émises dans les Mémoires publiés dans
ce Bulletin sont personnelles à leurs auteurs.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE







Samuel CHAMPLAIN

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

DE LA SEINE-INFÉRIEURE

Fondée en 1790, déclarée d'utilité publique par décret du 28 avril 1851

EXERCICE 1898-99



ROUEN

IMPRIMERIE E. GAGNIARD (Léon GY, Succ^r)

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnages, 5

1899

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE ¹

La Société libre d'Émulation, fondée en 1790, pourrait, avec quelque raison, faire remonter son origine en 1787, puisqu'elle ne fit que continuer le programme d'un corps nommé *Bureau d'Encouragement*, lequel avait été créé à Rouen par l'Assemblée provinciale de Normandie, pour encourager les progrès de l'Agriculture, du Commerce et des manufactures. Toutefois, la *Société libre d'Émulation de Rouen*, bien que fondée en 1790, ne fut régulièrement constituée que le 21 janvier 1792.

Les travaux de la Société furent immédiatement appréciés par l'administration qui lui permit, par une lettre du 13 avril 1792, de tenir ses séances au Palais des Consuls, dans la salle dite « du Tableau du Commerce ».

En 1792-1793, la Société correspondait à Paris avec la Société économique, la Société des Inventions et Découvertes, la Société d'Histoire naturelle ; à Nantes, avec la

¹ Voir Notice sur la Société par J. de la Quérière, complétée par MM. L. Gully et Gougis, 1889.

Société d'Agriculture et du Commerce ; et avec Londres, pour la gravure des mécaniques.

Un décret du 8 août 1793 déclara dissoutes toutes les Académies et Sociétés savantes ; la Société d'Émulation ne crut pas devoir s'effacer complètement pour obéir au décret ; elle profita de l'hospitalité qui lui fut offerte par plusieurs de ses membres pour continuer ses travaux.

Le 6 novembre 1800, elle se reconstitue officiellement, et, à partir de ce moment, elle tient ses séances dans le local qu'elle occupe encore actuellement, hôtel des Sociétés savantes (ancien hôtel du premier Président du Parlement de Normandie).

La Société comptait alors environ cent quarante membres. Elle s'agrandit le 29 décembre 1803 (an XII) par l'annexion d'une autre réunion, le « Lycée libre des Arts de Rouen », qui existait en l'an VII et comptait environ cent membres résidants et correspondants.

Par décret du 28 avril 1851, elle a été déclarée d'utilité publique.

Et le 21 février 1855, elle fusionnait avec la Société du Commerce et de l'Industrie, fondée le 28 décembre 1796, et prenait le titre de *Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure*.

La Société a pour but l'encouragement et le perfectionnement des Sciences, des Lettres, des Arts, du Commerce et de l'Industrie, ainsi que le développement des intérêts moraux du pays.

Ses moyens d'action consistent :

Dans la publication de ses travaux ; dans des concours annuels, des cours publics et gratuits, et dans la distribution de prix et de récompenses.

Dans sa séance publique annuelle, tenue le dimanche le plus rapproché du 6 juin, en commémoration de la naissance du grand Corneille, la Société décerne :

1° Des médailles d'encouragement en or, en argent et en bronze, aux personnes qui ont inventé, perfectionné, importé ou propagé dans le département, une machine nouvelle, un procédé nouveau, un objet utile aux arts, aux sciences ou à l'industrie ;

2° Des médailles aux auteurs d'ouvrages utiles à l'humanité ;

3° Des prix et mentions honorables aux élèves de ses cours publics ;

4° Des prix spéciaux, après concours, sur des sujets qu'elle a indiqués ;

5° Des prix de haute moralité aux ouvriers et domestiques les plus méritants. (Prix Dumanoir, d'une valeur de 800 francs) ;

6° Des prix de haute moralité accordés tous les deux ans par la Société (prix Bouctot) ;

7° Un prix d'Études d'économie sociale (prix Gossier, d'une valeur de 700 fr. tous les trois ans) ;

8° Le prix Lethuillier-Pinel aux chauffeurs diligents et les plus soigneux des moteurs qui leur sont confiés ;

9° Le prix de l'Exposition de 1884, d'une valeur de 1,200 fr., fondé pour récompenser tous les cinq ans une œuvre d'utilité publique.

10° Un prix de haute moralité, alternativement à un domestique de maison ou d'agriculture, ou à un ouvrier de l'un ou de l'autre sexe qui s'est le plus distingué par sa bonne conduite et par son dévouement (prix Alfred Pimont, d'une valeur de 500 francs).

Enfin, en exécution de la volonté d'une généreuse testatrice, M^{me} veuve Sporck, la Société sert une rente viagère de 2,000 fr., divisée en quatre parts de 500 fr. qui sont réparties entre quatre anciens commerçants ou employés de la ville de Rouen, d'une honorabilité notoire, mais qui, atteints par l'adversité, se trouvent sans moyens d'existence.

Elle est appelée, en outre, à participer aux Congrès de Caumont dont les assises devront être tenues à Caen ou à Rouen alternativement tous les cinq ans, à partir de 1893. (Legs de Caumont).

En 1859, la Société décida la création d'un MUSÉE. Il possède aujourd'hui une intéressante collection de dessins, échantillons, machines et produits industriels et artistiques, laborieusement amassée depuis 33 ans. Soucieuse d'étendre les services que le commerce et l'industrie modernes doivent attendre de ces institutions, la Société, en 1896, a transformé son Musée sur le modèle de ceux qui prospèrent à l'étranger.

Ses moyens d'action consistent dans :

1° La formation de collections d'échantillons des marchandises en faveur sur les divers marchés du monde ;

2° La mise à la disposition du public des journaux et bulletins français et étrangers concernant le Commerce, ainsi que la *Revue des Brevets d'invention* ;

3° La publication d'un bulletin mensuel indiquant le mouvement du Musée et relatant toutes communications émanant des Ministères du Commerce, des Colonies et de la Chambre de Commerce de Rouen et des Chambres de Commerce françaises à l'étranger.

Le service en est fait gratuitement à tous les membres actifs de la Société.

4° L'entretien d'un service de renseignements portant sur toutes les indications nécessaires aux commerçants et aux industriels.

La visite du Musée est absolument publique et gratuite. Les visiteurs peuvent librement consulter les ouvrages, publications et collections. Quand les échantillons sont d'une dimension suffisante, il peut en être donné des morceaux aux personnes qui en font la demande..

En 1882, la Société sentant tout l'intérêt que pourraient offrir des observations de météorologie recueillies avec soin, décida qu'un OBSERVATOIRE DÉPARTEMENTAL DE MÉTÉOROLOGIE serait installé. Il commença à fonctionner le 1^{er} janvier 1884.

Depuis le 22 décembre 1834, la Société fait professer sous son patronage des cours publics et gratuits. Le mandat de professeur est gratuit, il est électif et annuel ; les professeurs sont rééligibles.

Les cours primitivement limités à l'enseignement du *Droit commercial* et de la *Comptabilité*, comprennent en outre aujourd'hui : *Tenue des livres*, — *Arithmétique*, — *Algèbre*, — *Chimie et Physique*, — *Géométrie*, — *Astronomie et Météorologie*, — *Chaleur appliquée à l'industrie*, — *Langue et Littérature française*, — *Langues anglaise, allemande, espagnole et italienne*, — *Dessin et Ornementation*, — *Théorie et Composition de l'ornement*, — *Dessin industriel pour tissus Jacquart*, — *Modelage*, — *Tissage*, — *Géographie commerciale*.

La Société s'honore des faits suivants :

En 1793, lors de la dispersion des académies et Sociétés savantes, le jardin botanique de Rouen fut menacé

dans son existence, la Société plaida courageusement la cause de la science et la ville conserva son jardin.

De 1793 à 1797, la Société d'Emulation a présenté à l'administration une note de tous les objets de peinture, gravure, sculpture et architecture existants dans le département et qui devaient exciter le plus vivement sa sollicitude. On doit à ses démarches d'avoir pu sauver de la destruction de beaux tableaux et une foule d'objets d'art qui enrichissent aujourd'hui le Musée de Rouen.

En 1820, considérant les grands avantages qu'offrirait pour la science la centralisation des recherches archéologiques, que plusieurs savants entreprenaient isolément, la Société institua une commission de six de ses membres, qui furent chargés de rechercher, de dessiner et de décrire les antiquités du département; cette Commission ne cessa d'exister que lors de la création de celle instituée sous le même titre pour le département, par l'arrêté préfectoral du 20 novembre 1821.

En 1830, la Société, se préoccupant de l'hygiène publique si indispensable à la vie des citoyens, avait obtenu la création, à Rouen, d'un Conseil d'hygiène et de salubrité, l'un des premiers créés en France.

La Société libre d'Émulation, placée sous le patronage de Pierre Corneille, émettait le vœu, en 1802, dans sa séance solennelle, qu'un monument public fut élevé dans sa ville natale à l'auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*, ce vœu, renouvelé en 1805, resta sans effet; le projet fut repris en 1828, et une commission fut chargée d'en poursuivre l'exécution. Le 15 avril 1829, la Société décida d'ouvrir une souscription, en France, pour l'érection d'une statue à Pierre Corneille sur une place publique de Rouen. La première pierre du monument fut posée par le roi Louis-Philippe,

accompagné de sa famille, le 10 septembre 1833, et la statue, composée par David, d'Angers, et fondue par Honoré Gonon, fut inaugurée le 19 octobre 1834.

EXPOSITIONS

Après avoir convié tous les manufacturiers de la Seine-Inférieure à des expositions départementales, qui eurent lieu en 1834, 1840, 1857, la Société prit l'initiative d'une exposition régionale des produits de l'industrie, à Rouen. Inaugurée le 4 juillet 1859, cette exposition fut close le 28 novembre suivant. Elle avait été établie dans des constructions provisoires élevées sur le Champ-de-Mars. Les dépenses énormes qu'elle entraîna, couvertes en partie par le prix des entrées et par une souscription publique, furent enfin acquittées par les sacrifices que le budget de la Société eut à supporter jusqu'en 1869. Douze départements avaient été conviés à cette exhibition qui compta quinze cents exposants.

DISTINCTIONS OBTENUES PAR LA SOCIÉTÉ

En 1857, la Société a été honorée pour ses cours publics de droit commercial, de comptabilité et de chaleur appliquée à l'industrie, de trois médailles d'argent, décernées aux professeurs de ces cours par M. le Ministre du Commerce.

Depuis 1875, plusieurs autres de ses professeurs ont reçu les palmes d'officier d'Académie.

En 1873, elle a obtenu à l'Exposition universelle de Vienne un diplôme d'honneur pour la collection de ses bulletins.

En 1878, la Société prit part à l'Exposition universelle, dans la section de l'instruction publique, où elle obtint pour ses cours publics une médaille en bronze.

En 1883, une grande médaille d'argent lui fut décernée à l'Exposition d'Amsterdam pour la collection de ses bulletins.

En 1884, à l'Exposition nationale et régionale de Rouen, elle a obtenu un diplôme d'honneur.

Enfin, en 1889, la Société couronnait son centenaire avec les deux médailles d'argent et de bronze qu'elle obtenait à l'Exposition universelle, tant pour son organisation générale que pour l'enseignement de la théorie et de la composition de l'ornement, dont la Société a été l'instigatrice en province.

En 1896, à l'Exposition nationale et coloniale de Rouen, le président étant membre du Jury, la Société a été classée hors concours.

RESSOURCES DE LA SOCIÉTÉ

Les ressources de la Société consistent :

Dans la cotisation des membres résidents et des membres correspondants ;

Dans les subventions accordées par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie ; par le Conseil général de la Seine-Inférieure ; par la Ville de Rouen et par la Chambre de Commerce.

La Société possède, en outre, la collection de tous ses bulletins, une bibliothèque et des archives composées de plus de 4,000 volumes.

Rouen, le 31 juillet 1899.

PROCÈS-VERBAL
DE LA
SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

Tenue le dimanche 11 juin 1899

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. M. KEITTINGER, PRÉSIDENT

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL DE VILLE

La séance est ouverte à une heure et demie, devant un public très nombreux.

Sur l'estrade, prennent place aux côtés de M. Keittinger, président, et du Bureau, les Autorités invitées, parmi lesquelles on remarque MM. les Présidents et les Membres de diverses Sociétés savantes, les professeurs et un grand nombre de Membres de la Société.

M. Keitteinger, président, prononce le discours d'ouverture, qui est plusieurs fois interrompu par les applaudissements de l'assistance.

L'accueil que fait l'Assemblée, par ses applaudissements, aux rapports de MM. Chardin, sur les prix de haute moralité; Duveau, sur les prix Lethuillier-Pinel; Gravier, sur les cours publics, tient lieu de tout éloge.

La lecture du palmarès des médailles et récompenses aux élèves des cours publics, par M. Goissedet, est accueillie avec non moins de satisfaction par l'assistance.

La séance est levée à trois heures et demie.

Le Secrétaire,

E. HUARD.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 13 JUIN 1899

Par M. KEITTINGER

Président

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de présider la séance publique de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie, séance consacrée au compte-rendu de ses travaux et à la distribution des récompenses à ses lauréats, et pour la seconde fois aussi j'ai le plaisir de constater que vous avez répondu, comme tous les ans, en grand nombre, à notre invitation.

En le faisant, vous montrez que vous savez apprécier les services que rend notre vieille et brave Société et, c'est la plus belle récompense que vous puissiez décerner à ceux qui ont assumé la responsabilité de sa direction.

Par votre présence, vous nous rendez cette justice que nos prédécesseurs directs, et nous-mêmes, n'avons pas failli aux idées généreuses et libérales qui ont présidé à la fondation de la Société, et que nous avons suivi fidèlement, en l'élargissant même parfois, la voie que nos maîtres nous avaient tracée.

Le but qu'ils se proposaient, en fondant notre Société, était de travailler aux progrès des Sciences, des Arts, du Commerce et de l'Industrie. Or, depuis plus d'un siècle, notre centenaire, devançant souvent les progrès

de notre état social, s'est donnée toute entière à cette belle tâche; elle s'est efforcée de récompenser le mérite et a consacré toutes ses forces à développer l'instruction sous toutes ses formes.

Aussi, s'inspirant des services rendus par notre Société et pénétré de ce qu'elle pourrait faire, armée de ce levier si puissant, sa Majesté l'Argent, un généreux donateur, M. Narcisse CARTIER, lui a légué une somme dépassant *un million*, mettant dans son testament cette seule phrase qui, dans sa concision, nous constitue une obligation sacrée :

« Je désire tous les progrès pour la Seine-Inférieure ».

N'est-ce pas la plus belle preuve des services que notre Société a rendus, que de voir la foi en elle de ce généreux donateur, qui lui lègue cette fortune avec la confiance qu'elle saura l'employer pour favoriser tous les progrès dans notre beau département.

J'ai la conviction, Mesdames et Messieurs, que l'année prochaine, mon successeur à la présidence, pourra vous annoncer l'éclosion de projets dignes des antécédents de notre Compagnie et marquant une étape de plus dans la voie du progrès dont la réalisation nous a été si généreusement indiquée par les dernières volontés de notre bienfaiteur.

Parmi les œuvres répondant aux désirs de M. Narcisse Cartier, le choix sera difficile, car elles sont nombreuses, ces œuvres utiles, on n'aura que l'embarras du choix; mais ce dont je suis certain c'est que notre Société, qui a déjà rendu tant de services avec les modestes ressources dont elle disposait, saura faire un noble et utile emploi de la généreuse dotation dont l'a honoré la confiance de cet homme de bien.

Après avoir de mon mieux rempli ce devoir de la reconnaissance, il me reste encore à vous dire toute notre gratitude pour ceux qui nous ont aidés et soutenus dans notre tâche par leurs encouragements et leur appui précieux.

Parmi ces derniers, je dois remercier M. le Préfet, M. le Maire de Rouen, qui veulent bien proposer, de même que M. le Ministre, le Conseil général, la Chambre de Commerce et le Conseil municipal, qui nous accordent des subventions dont viennent s'accroître les ressources que nous consacrons à l'entretien de notre Musée commercial et à la dotation de notre Enseignement.

Quand nous serons entrés en possession du legs dont je vous ai entretenu tout à l'heure, nous remercierons à nouveau, et cette fois pour toujours, tous ceux qui nous ont aidés de leurs subventions et, grâce à « Sa Majesté l'Argent », nous pourrons faire face largement aux charges qui nous incombent du fait de nos œuvres, et nous pourrons même en créer de nouvelles.

Je viens de rendre hommage aux bienfaiteurs de la Société, à ceux qui par leurs subventions lui ont permis de poursuivre son but, il me tient à cœur, avant d'aller plus loin de remercier ceux de nos collègues qui veulent bien employer leur temps et leur savoir à la tenue des nombreux cours, qui, je ne crains pas de le dire, sont le plus beau fleuron de notre couronne.

Grâce à leur dévouement et à leur abnégation, nous voyons nos cours suivis par un grand nombre d'élèves, qui, par leur assiduité et leurs progrès démontrent de la façon la plus éclatante combien l'enseignement donné par nos collègues est intéressant et profitable.

Je n'insisterai pas plus longtemps, quoiqu'il m'en

coûte, sur les sentiments de gratitude dont je me sens animé envers nos excellents professeurs, car j'empièterais sur le domaine d'un de nos orateurs, auquel il appartient, à juste titre, de vous entretenir de ce grand service de l'instruction qu'ils nous permettent de rendre à nos concitoyens.

Au commencement de ce discours je vous ai rappelé que notre Société s'était toujours efforcée de suivre la voie qui lui avait été tracée par ses fondateurs et qu'elle l'élargissait même quelquefois. C'est ainsi que sur la proposition d'un de nos excellents collègues, nous avons décidé l'acquisition d'un métier à tisser, dans le but de compléter, par la pratique, les cours théoriques, si bien faits par nos distingués professeurs, MM. Wilhelm et Lenfant.

J'espère que pour la rentrée des cours, ce métier sera monté, et que, grâce à ce sacrifice, la Société pourra former des jeunes gens capables de rendre de bons services à cette industrie du tissage qui a pris une si grande extension dans notre région industrielle.

Puisque avant d'être riches nous étions entrés dans cette voie, je suis certain que, s'inspirant des traditions de leur devanciers, mes successeurs à la présidence comprendront que le véritable but de notre Société est de répandre autour d'elle les bienfaits de l'instruction, et que le premier acte de notre Compagnie, quand elle sera en possession du legs Cartier, devrait être d'augmenter le nombre de leçons de nos cours, ce qui permettrait à nos professeurs de donner plus d'ampleur à leur enseignement et d'en créer peut-être d'autres, indiqués par des besoins et des progrès nouveaux.

Je demande pardon à mes successeurs éventuels de l'audace que j'ai de leur indiquer un emploi d'une par-

tie du legs Cartier, mais je les supplie de ne voir dans cette manifestation que mon grand désir de voir notre Société continuer à rendre les services qu'elle a toujours rendus et qui sont appréciés à leur juste valeur par l'opinion publique.

A côté de nos cours publics, Mesdames et Messieurs, il est une autre institution de notre Société due à la générosité de nos concitoyens Dumanoir, Bouctot et Pimont, qui contribue tout autant à lui assurer la place qu'elle occupe dans la considération publique, je veux parler des prix de haute moralité.

Tout à l'heure nous allons décerner ces récompenses à de modestes ouvriers ou à de fidèles serviteurs qui donnent le réconfortant spectacle d'une vie toute entière de labeur et d'abnégation. Honneur à ces généreux donateurs qui ont compris que ces récompenses, par les vertus qu'elles sont destinées à récompenser, sont de nature à élever notre Société dans l'estime publique et que leur valeur est doublée par l'importance morale qui leur appartient. Honneur à eux d'avoir associé notre Société à une œuvre de véritable fraternité sociale, qui a ainsi devancé ce mouvement de solidarité qui doit unir tous les cœurs dans un même sentiment de généreuse sympathie à l'égard des humbles et des faibles.

Je veux aussi vous parler de notre Musée commercial qui, grâce aux efforts de notre si sympathique ancien président, Léon Louvet, et de nos collègues membres du Conseil d'administration, prend plus d'importance et d'extension tous les ans.

Là encore, Mesdames et Messieurs, pourrons-nous trouver un emploi fructueux du legs Cartier. Dieu merci, on commence à comprendre que le véritable avenir de notre beau pays réside dans notre extension coloniale ;

nous avons d'ailleurs devant les yeux l'exemple de l'Angleterre qui, de l'aveu de tous, y a trouvé très largement son compte. Sous peine de voir avorter nos entreprises coloniales, il faut aujourd'hui aller dans nos possessions pour y établir des comptoirs et faire connaître nos produits. Bien des jeunes Français seraient disposés à le faire, mais il leur manque le nerf de la guerre, c'est-à-dire l'argent que ne remplace pas la bonne volonté.

Pourquoi notre Société ne fonderait-elle pas des bourses de séjour dans nos colonies qui permettraient à des jeunes gens, actifs et désireux de faire leur chemin, d'aller y étudier les moyens de développer notre commerce et d'y trouver des débouchés pour nos produits industriels. Le service des renseignements, si bien fait et si précieux pour notre commerce, y trouverait des données sérieuses et pourrait alors indiquer à nos industriels ce qu'ils ont à faire pour donner satisfaction aux besoins de la consommation de nos nouvelles possessions.

Comme je vous le disais en commençant vous voyez que nous n'aurons que l'embarras du choix parmi les œuvres utiles à créer. Je suis absolument convaincu que notre Société saura faire un noble usage de la fortune qui lui est tombée si inopinément en partage, et qu'elle sera dans l'avenir ce qu'elle a été dans le passé, c'est-à-dire l'initiatrice de tous les progrès et de tous les services à rendre aux travailleurs et à la prospérité générale.

Mesdames et Messieurs, je termine ce trop long discours en vous remerciant à nouveau de votre bienveillance et des encouragements précieux que vous nous apportez par votre présence à cette séance publique de notre Société.

Pour ma part, je ne doute pas un seul instant que l'avenir ne confirme les vœux de prospérité que je fais

pour notre Compagnie, et que, dans le deuxième siècle d'existence qu'elle commence, elle ne se montre la digne continuatrice des œuvres de la centenaire.

RAPPORT SUR LES PRIX DE HAUTE MORALITÉ

Présenté par M. CHARDIN

Membre résident

MESDAMES, MESSIEURS,

Mes collègues de la Société libre d'Émulation m'ont fait l'honneur de me charger du rapport sur les prix de haute moralité.

Il ne peut pas être de tâche plus agréable à remplir, car il est réconfortant de saluer des vertus d'autant plus belles qu'elles sont pratiquées avec plus d'humilité.

Nous sommes trop habitués, peut-être, à considérer la vie sous ses vilains aspects : sans doute il n'est pas besoin de recourir aux œuvres d'imagination des romanciers pour s'apercevoir des effroyables ravages que porte dans le domaine des sentiments la lutte acharnée pour l'existence ; il nous est, hélas ! donné d'assister dans la vie réelle à des défaillances morales qui se produisent dans n'importe quelle classe de la société et que les progrès de notre éducation intellectuelle sont impuissants à empêcher.

C'est aussi pourquoi il est d'autant plus doux de pouvoir rendre hommage à ceux qui font le bien dans l'ombre et le silence et dont les obscurs mérites sont, soyons en convaincus, beaucoup plus bienfaisants pour la famille et la société que les œuvres bruyantes des conquérants ou des tribuns.

N'attendez pas de moi, Mesdames et Messieurs, des phrases brillantes pour célébrer la vertu de ces gens de bien. L'existence de tous ceux auxquels la sollicitude de généreux donateurs a voulu donner une récompense, fut une existence uniquement remplie par le devoir accompli simplement et sans bruit : elle s'accommoderait mal d'être vantée avec éclat.

Le simple récit de ce qu'ils ont accompli vous permettra de discerner combien sont dignes de notre admiration ces braves gens qui se dévouent pour se dévouer, trouvant leur récompense dans l'accomplissement de leur devoir et n'ayant jamais songé qu'ils faisaient ainsi grande et belle œuvre, digne de forcer l'attention de leurs concitoyens.

La Commission avait à décerner huit prix.

Après avoir examiné les dossiers de 23 personnes, diversement méritantes, elles les a distribués dans l'ordre suivant :

Prix Alfred Pimont, de 500 fr., à M^{lle} BERGER, domestique chez M. Aimé Delafosse, cultivateur à Mesnil-Esnard.

M^{lle} Rose-Clémence Berger est âgée de 77 ans. Depuis 63 ans elle est au service de la famille Delafosse.

A l'âge de 14 ans elle entra chez M. Delafosse, cultivateur à Mesnil-Esnard, grand-père de son patron actuel.

Elle a vu mourir le grand-père et le père ; elle a vu naître et elle a élevé les trois petits-fils.

Son dévouement pour cette famille a été absolu, il a été exemplaire. Jamais sa probité n'a donné lieu à aucun reproche ; jamais l'aménité de son caractère ne s'est un instant démentie.

Aussi ses maîtres se sont fait (eux-mêmes le disent) *un pieux devoir de reconnaissance* de la recommander pour l'obtention de l'une des récompenses distribuées par la Société libre d'Émulation.

Elle en est parfaitement digne. Satisfaite de l'humble condition où le sort l'a placée, elle a accompli courageusement sa longue tâche, utile et laborieuse. Peut-être fut-elle assez heureuse pour ne jamais songer qu'autour d'elle d'autres pouvaient avoir une destinée meilleure : ou si elle y a pensé, ce serait un mérite de plus, ce fut toujours sans le moindre mouvement de révolte, ni le moindre sentiment d'envie.

1^{er} Prix Dumanoir, de 400 fr., à M^{lle} TORRETON, domestique chez M^{me} veuve Lacassaigne, rue Verte, 8, à Rouen

Virginie-Françoise Torretton, demeurée 46 ans dans la même famille, est de ces servantes dont le dévouement à ses maîtres est aussi grand dans la mauvaise que dans la bonne fortune, et qui tout naturellement se sacrifient pour leur famille sans jamais songer que le sacrifice puisse être pénible.

Elle était d'une famille de onze enfants, ses parents étaient pauvres, et de longues maladies, qui tour à tour avaient atteint sept de ses frères et sœurs, avaient encore augmenté leur gêne.

Les gages qu'elle gagna, 150 fr. d'abord puis 300 fr., servirent pour la plus grande partie à leur venir en aide.

La mère restée veuve vécut jusqu'à 80 ans sans avoir, grâce à cette fille, connu la terrible détresse des vieillards demeurés sans ressources, incapables de gagner leur vie.

Après la mort de sa mère son dévouement trouva à s'exercer auprès d'une sœur restée veuve, toujours malade et chargée de famille.

Actuellement encore avec ses modestes ressources, elle trouve le moyen de venir en aide à ses neveux et petits-neveux.

L'abnégation et le dévouement ont été l'histoire de toute sa vie, et, à maintes reprises, ses maîtres ont pu en faire l'expérience, notamment au cours de longues maladies pendant lesquelles elle les a soignés de la façon la plus empressée, en même temps qu'avec un désintéressement absolu.

A plusieurs reprises elle a refusé des mariages assez avantageux, ne voulant pas se séparer de maîtres qu'elle affectionnait.

2^e Prix Dumanoir, de 400 fr., à M. Pierre-Regulus LANGLOIS, domestique de ferme chez M. Dupont, à Locquentot, commune de Beaunay, canton de Tôtes.

Langlois est de ceux dont la vie se résume en ces deux choses : l'amour du devoir et le dévouement pour les siens.

Pendant 58 années consécutives, il servi dans la même ferme, actuellement exploitée depuis 30 ans par M. Dupont, maire de Beaunay.

Sa vie à tous égards a été irréprochable, de tous temps il a été un serviteur honnête, sobre et courageux. Sa

seule ambition et sa plus grande joie ont été de prendre soin de ses enfants et de ses petits-enfants.

Avec ses gains modestes (800 fr. et actuellement 500 fr. par an), il a élevé dans le bien une famille nombreuse ; marié à l'âge de 24 ans, il a eu 10 enfants dont 6 survivent, 5 sont mariés et pères de famille, et le dernier accomplit son service militaire.

Non content de remplir cette tâche déjà lourde, Langlois a fait davantage : il a prélevé sur son salaire une part pour soutenir ses vieux parents. Pendant 5 années son vieux père, infirme, qu'il avait recueilli chez lui, est resté à sa charge.

A l'heure actuelle encore, Langlois vient en aide à ses enfants mariés, et l'une de ses petites-filles, âgée d'une dizaine d'années, qu'il a prise à sa charge, égaye de sa jeunesse le foyer que les vieux grands-parents trouvaient trop désert.

3^e Prix Dumanoir, 400 fr., à M. FÉRET, ouvrier agricole à Brachy.

François Féret compte 59 années de services dans la même ferme.

A 12 ans, il entrait comme petit vacher chez M. Leroux, père de son patron actuel, et comme ses parents étaient chargés de famille il leur abandonnait la totalité de ses salaires ; il en fut ainsi jusqu'à ce qu'il eut atteint sa 27^e année. A cette époque il se maria.

Grâce à son excellente conduite, à son ardeur au travail, Féret put non seulement subvenir aux besoins de sa famille (il avait 2 enfants), mais encore, il put garder chez lui et avoir à sa charge, pendant dix ans, son beau-père infirme.

Féret est un ouvrier dont ses patrons n'eurent jamais

qu'à se louer ; laborieux, honnête, et d'une sobriété parfaite.

Son patron dit qu'il ne pense pas pouvoir dans l'avenir trouver un serviteur aussi dévoué et aussi probe.

Nous qui avons été assez heureux pour examiner les dossiers de bien des hommes méritants, nous voulons croire que cela n'est pas impossible et que d'aussi bons exemples peuvent porter leurs fruits.

En tout cas souhaitons que cet excellent serviteur puisse encore longtemps continuer la tâche que malgré son âge il accomplit si courageusement.

1^{er} Prix Bouctot, 100 fr., à M. ANCTIN (Honorat-Pierre), domestique de ferme chez M. Lavandier à Gournay.

Pierre-Honorat Anctin est âgé de 80 ans. Tous ceux qui l'ont fréquenté l'ont toujours connu sobre, laborieux, honnête et bon.

Depuis 28 ans il est au service de M. Lavandier, chez lequel il travaille encore malgré son âge.

Il le veut ainsi, car il a pris à sa charge un de ses petits-fils, orphelin, actuellement âgé de 9 ans. Anctin a d'ailleurs l'habitude du dévouement ; il a notamment, pendant 10 années, soutenu les parents de sa femme.

Puisse la récompense, que notre Société est heureuse de lui décerner, lui procurer une aide dont il est bien digne et qu'il n'a jamais sollicitée de personne.

2^e Prix Bouctot, 100 fr., à M. GUIGNERY (Ferdinand), ouvrier, employé à la Compagnie du gaz du Havre.

Pour retracer la vie de Ferdinand Guignery, il suffit de dire que depuis l'âge de 8 ans il travaille, et qu'entré à l'âge de 11 ans 1/2 à la Compagnie du gaz, au Havre,

il y est encore actuellement. Ces 48 années de service dans le même établissement lui ont apporté l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu. Il a déjà été l'objet de deux récompenses honorifiques.

Longtemps il a mené cette vie de labeur par dévouement pour les siens.

Ses salaires pendant de longues années n'ont point été pour lui : il fut l'aîné de onze enfants, et lorsque ses parents le placèrent à l'âge de 8 ans, il restait déjà à la maison 5 enfants plus jeunes.

Guignery a trouvé la récompense de tant de sacrifices dans l'affection d'un frère qui a su estimer comme elle le mérite cette vie toute d'abnégation et dont la joie sera certainement égale à la sienne, en lui entendant rendre un public témoignage d'admiration.

3^e Prix Bouctot, 100 fr., à M. LÉDÉ (Benoît-Célestin), domestique-charretier chez M. Dupuis, agriculteur à Offranville.

Lédé, âgé de 67 ans, compte 58 années de travail dans la culture. Chez son premier patron, M. Godard, à Lintot, il est resté 31 ans ; puis pendant 14 ans il fut employé chez deux autres cultivateurs. Actuellement, et depuis 13 années, il est au service de M. Dupuis.

Les attestations concernant son excellente conduite sont nombreuses. Tous ceux qui le connaissent font de lui le plus grand éloge. C'est un serviteur fidèle, exact et zélé. Malgré des offres plus avantageuses il est toujours resté chez ses patrons, et s'il a dû parfois changer de place, la raison en est simplement que ses anciens maîtres se sont retirés de la culture.

Serviteur irréprochable, il fut également fils dévoué,

soutenant autant qu'il était en son pouvoir ses vieux parents, et excellent père de famille.

Marié deux fois, Ledé eut 7 enfants qu'il éleva de son mieux, et trouvant que puisqu'il travaillait pour 7 il pouvait aussi travailler pour 9, il éleva presque avec ses seules ressources deux enfants de l'une de ses sœurs restée veuve et dans la misère.

A l'heure actuelle il élève encore gratuitement un enfant de l'une de ses filles chargée de famille.

4^e Prix Bouctot, une médaille de vermeil a été attribuée à M^{lle} DESHAYES (Clémentine-Marie), domestique chez M. Jouanne, rue Jeanne-Darc, 47, à Rouen.

M^{lle} Deshayes est depuis plus de 46 ans au service de M. Jouanne. Elle a élevé ses sept enfants. Sous aucun rapport elle n'a jamais encouru aucun reproche.

Aussi ce sont les liens d'une affection réciproque et inaltérable qui unissent cette servante dévouée et ses maîtres.

M^{lle} Deshayes, comme tous les êtres de dévouement, a trouvé l'occasion de témoigner à sa famille les excellents sentiments dont son cœur a toujours été rempli. Pendant 28 années la presque totalité de ses gages a été consacrée à subvenir aux besoins de sa mère, d'un frère plus jeune qu'elle et d'une nièce restée sans ressources avec sept enfants. C'est ainsi qu'elle a employé la majeure partie de ses économies, simplement, sans arrière pensée et avec une admirable abnégation.

Tels sont, Mesdames et Messieurs, les candidats auxquels ont été décernés les prix de haute moralité, pour l'année 1899.

Puissent ces récompenses leur procurer une satisfaction d'autant plus vive qu'elle est plus légitime. Et, quant à nous, félicitons nous que leurs noms soient pour un instant sortis de l'oubli ; en nous les rappelant nous ne seront plus tentés de penser que la « vertu n'est autre chose qu'un mot » et nous aurons cet espoir que la connaissance de tels exemples encouragera, selon le vœu des donateurs, ceux qui, comme les lauréats d'aujourd'hui, se dévouent obscurément, et sans calcul, à l'humble tâche que leur a imposée la destinée.

RAPPORT SUR LE PRIX LETHUILLIER-PINEL

Par M. E. DUVEAU

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

Aujourd'hui pour la trente et unième fois, la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie est appelée à récompenser les chauffeurs qui ont apporté le plus de soin et d'intelligence dans la conduite et l'entretien des générateurs et particulièrement des appareils de sûreté qui leur sont confiés.

Comme vous le savez, ces récompenses sont dues à la bienveillance de M^{me} Lethuillier-Pinel, qui fonda ce prix en mémoire de son mari.

Sans vouloir entrer dans le détail de la vie, toute de labeur, et des services rendus par M. Lethuillier-Pinel à l'industrie par ses inventions et les perfectionnements apportés aux appareils de sûreté des générateurs, ce qui a déjà été si bien fait par notre excellent collègue M. Ch. Loquet, dans sa biographie insérée dans le livre d'or de notre Société ; je vous dirai seulement que personne n'était plus désigné que sa veuve pour s'intéresser aux chauffeurs qui se servent journellement et ont l'entretien des appareils que M. Lethuillier-Pinel a inventés ou perfectionnés.

Par la fondation de la médaille qui porte son nom, elle encourage et récompense non seulement des travailleurs consciencieux, mais encore elle perpétue le souvenir d'un homme qui a bien mérité de l'industrie, et qui fait honneur à notre ville où il a fondé un établissement florissant et prospère, qui est devenu un des plus renommés pour sa spécialité.

Aussi ce fut avec la plus grande satisfaction que notre Société accepta la mission de choisir les lauréats de ce prix.

Cette année il y avait deux médailles à distribuer et cinq chauffeurs s'étaient présentés au concours.

La Commission chargée de la visite des différents établissements où ces chauffeurs sont employés, était composée de M. Jules Bocquet, ingénieur ; de M. Turquier, ancien directeur de tissage et du rapporteur.

L'un des concurrents a dû être écarté parce que l'établissement où il est employé est situé en dehors de notre département.

Pour un autre chauffeur la Commission n'a pu statuer, les générateurs qu'il conduit n'étant pas en marche lors de sa visite.

Il ne restait donc que trois établissements à visiter. Ces visites ont été faites les 9 et 10 mai et après délibération la Commission a choisi les deux plus méritants.

Le premier est âgé de trente-quatre ans. Il est depuis quatorze ans dans la même maison. Quoiqu'il porte un nom étranger, il est français et a fait trois ans de service militaire.

Il a la conduite de deux chaudières de 65 et 96 mètres carrés de surface de chauffe, la surveillance des appareils de sûreté et la conduite de deux machines à vapeur et d'une dynamo, mais il a deux aides pour le chauffage des chaudières.

Tous les appareils de sûreté sont en *parfait état d'entretien* et fonctionnent très bien, de même que l'entretien des robinets, valves, tuyaux et tout ce qui est sur les chaudières ne laisse absolument rien à désirer.

D'après l'ingénieur de la maison, cet homme est très consciencieux, remplit sa tâche avec soin et exactitude et donne satisfaction sous tous les rapports.

Le deuxième chauffeur est âgé de quarante-quatre ans. Il est à l'établissement depuis l'âge de dix ans et est employé aux chaudières depuis vingt-cinq ans.

Autrefois il surveillait les appareils de sûreté de huit chaudières représentant douze cents chevaux.

Actuellement, soit depuis deux ans, il conduit deux chaudières de chacune 100 mètres carrés de surface de chauffe.

La Commission a trouvé tous les appareils en *très bon état et fonctionnant parfaitement*.

La propreté laisse cependant un peu à désirer, mais cela n'est pas imputable au chauffeur, car au-dessus des chaudières il y a un séchoir avec plancher à jour d'où il tombe passablement de poussière.

La consommation de charbon est de 1,800 kil. par jour.

Ce chauffeur est un homme sûr et soigneux qui donne toute satisfaction à ses supérieurs.

Il est titulaire, depuis 1897, de la médaille d'honneur du travail décernée par le Ministre du Commerce.

La Société ayant approuvé le choix des deux candidats proposés par la Commission décerne les deux médailles disponibles à

M. Arthur Van der Elstraete, mécanicien-chauffeur chez MM. Blin et Blin, à Elbeuf-sur-Seine,

Et à M. Baptiste Chevallier, chauffeur chez MM. Badin et fils, à Barentin.

RAPPORT SUR LES COURS PUBLICS

Par M. GABRIEL GRAVIER

Président de la section de Littérature et Beaux-Arts

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est la 65^e fois que la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure vous présente un rapport annuel sur ses cours publics.

Pour la 4^e fois, l'indulgente amitié de mes collègues m'a chargé de ce travail. J'en suis content, car c'est plaisir de voir notre belle jeunesse se préparer aux combats de l'avenir.

En 1834, l'enfant qui sortait de l'école primaire n'avait pas le moyen de continuer ses études et restait dans la routine professionnelle.

C'est alors que la Société fonda ses trois premiers cours. Ils réussirent. Elle en compte aujourd'hui dix-neuf, et plus de six cents jeunes gens viennent y chercher, de tous les points de la ville et de la banlieue, un supplément d'instruction qui développera leurs facultés intellectuelles.

On comprend de mieux en mieux les bienfaits de l'instruction, la nécessité pour chacun de cultiver son esprit, de tirer tout le parti possible des dons de la nature.

C'est que la lutte pour la vie n'est plus circonscrite, comme autrefois, aux murs d'une cité, aux frontières d'une province ou d'un État. Le cultivateur du pays de Caux, l'éleveur du pays de Bray, l'industriel de Rouen ont pour rivaux, grâce à la vapeur et au télégraphe, les cultivateurs, les éleveurs, les industriels du monde entier.

Pour soutenir cette lutte gigantesque, qui ne peut que s'accroître, l'habileté patronale ne suffit pas, une armée de machines humaines ne suffit pas : il faut une armée d'intelligences.

C'est parce que notre vaillante jeunesse comprend ces choses qu'elle vient demander à nos professeurs un supplément de forces pour combattre le bon combat, et conserver à la France la place d'honneur qu'elle s'est faite dans les arts et dans l'industrie.

J'espère vous montrer, par un rapide coup d'œil sur nos cours, que nous ne perdons ni nos peines ni nos sacrifices et que nous travaillons utilement à l'ascension nationale.

Droit commercial. — Les Normands passaient jadis pour les hommes les plus processifs du monde. Dans tous les anciens itinéraires on trouve quelques mots sur le royaume d'Yvetot, le privilège de la *Fierte*, les Pali-nods, la charte normande, l'Echiquier, le cri de *haro*, puis « arrive l'inévitable tirade sur les procès, la plus douce, alors, la plus habituelle occupation de la vie de nos pères ».

Qui ne se souvient du *Grand prochez meu pour un nid de Pie*, procès authentique qui eut son poète dans l'auteur de la *Muse Normande* et son historien dans Amable Floquet.

La Société a fondé ses premiers cours en 1834. En bonne normande qu'elle a toujours été, elle a tout d'abord porté son choix sur la *Législation commerciale*.

Les temps sont bien changés. Je me demande même si nous ne sommes pas revenus, sans nous en douter, au temps où le duc Rollon attachait, aux chênes de la forêt de Roumare, des bracelets d'or.

L'étude du *droit commercial* a conservé son utilité. Les professeurs d'aujourd'hui n'ont pas moins de savoir et de talent que ceux d'autrefois. M. Chardin, avocat à la Cour d'appel, connaît à fond son sujet et sait lui donner de l'attrait. Cependant ce cours n'est pas aussi suivi qu'il y a soixante ans.

Au commencement de l'année scolaire, il comptait 8 élèves inscrits. Pendant les mois de novembre et de décembre, le nombre des auditeurs a été de 15 à 20. Jeunes pour la plupart, ils suivaient attentivement les leçons et prenaient des notes.

A partir du mois de janvier, le nombre des auditeurs n'a plus été que de 4 inscrits et de 3 à 8 non inscrits.

A l'annonce des examens, inscrits et non inscrits se sont envolés.

Parfois des personnes, qui ont suivi assidûment les leçons et fait des devoirs, ne veulent pas, pour des raisons d'âge ou de situation, prendre part au concours de fin d'année. Nous admettons cela. Mais combien manquent qui n'ont pas d'aussi bonnes raisons ?

Déjà en 1843, il y a cinquante-six ans, M. Bresson, rapporteur des cours publics, disait :

« Beaucoup d'élèves fréquentent les cours, mais fort
» peu se présentent aux examens, et ils ont tort; soit
» égoïsme, soit fausse honte, trop peu se font inscrire;
» qu'ils n'oublient pas que la reconnaissance qu'ils doi-
» vent à nos professeurs les oblige à venir prouver qu'ils
» ont profité de leurs leçons en se soumettant au con-
» cours, c'est la seule récompense que ces professeurs
» ambitionnent; les progrès de leurs élèves font toute
» leur joie, les en priver, c'est manquer à un rigoureux
» devoir, et nous espérons qu'à l'avenir les élèves com-
» prendront mieux les égards qu'ils doivent aux hommes
» qui veulent bien sacrifier leur temps et leurs veilles à
» leur instruction ».

Cet appel aux convenances ne paraît pas avoir produit beaucoup d'effet. Le nôtre n'aura peut-être pas plus de succès : on saura du moins que, pour être philanthropes, nous n'en sommes pas moins sensibles aux bons procédés.

Un seul des élèves de M. Chardin a tenu bon. Il a bien fait, d'abord parce qu'il a répondu de façon très remarquable à toutes les questions du Jury, puis parce qu'il a donné la preuve que le cours est professé avec talent.

Si les Normands sont moins processifs qu'autrefois,

tant mieux ! Il ne faudrait pas croire, pourtant, que l'étude du droit commercial a perdu de son utilité. Nous engageons donc les jeunes gens du commerce, de l'industrie, de la banque à profiter, pour s'instruire, des facilités que nous mettons gratuitement à leur disposition.

Tenue des livres. — Comptabilité. — Géométrie. — Voilà juste un quart de siècle que M. Ludovic Gully fait ces cours si utiles et si pratiques.

L'âme toujours jeune, l'esprit toujours en éveil et ingénieux, il se dévoue avec la même ardeur et la même conscience aux générations qui se groupent successivement autour de sa chaire. J'ai compté qu'il a eu en vingt-cinq ans, à ces trois cours, plus de 4,000 élèves. C'est un immense service rendu à la population rouennaise et à la Société libre d'Émulation.

Arithmétique et Algèbre. — Le cours d'arithmétique a compté 41 inscrits dont 8 jeunes gens. Il a été régulièrement suivi par une trentaine d'élèves qui ont traité toutes les questions posées.

Le professeur a revu et annoté tous les devoirs.

Les problèmes ont porté sur les différentes parties du programme des examens pour les brevets de l'instruction primaire. La partie théorique, si redoutée des jeunes filles, a reçu la même orientation. M. Canet s'est efforcé d'en atténuer la sécheresse en montrant, à chaque pas, les applications pratiques qu'on en peut tirer, sans négliger toutefois de lui rendre toute sa généralité en représentant les démonstrations avec des quantités littérales lorsqu'elles avaient d'abord été faites sur des chiffres.

Depuis l'année dernière, le nombre des concurrents du cours d'algèbre s'est élevé de 8 à 23 ; 11 copies ont

obtenu une note supérieure à la moyenne, et les premières approchent du maximum.

La plupart de ces copies témoignent de connaissances sérieuses dont on a su tirer bon parti. Les meilleures solutions se distinguent par la clarté, la précision et la sûreté de méthode.

La disposition matérielle est généralement satisfaisante et rend plus facile la lecture et l'intelligence des copies.

M. Cauet exprime le désir que les premiers reviennent l'an prochain fortifier leurs connaissances acquises, éclairer les points restés obscurs dans leur esprit. A ceux restés plus loin du but, il adresse un appel très pressant. Nous les engageons à se bien persuader qu'en algèbre, comme en toutes choses, il faut, pour réussir, patience et longueur de temps.

Chimie et Physique. — Ces deux cours sont faits par M. Crosnier, professeur habile, bien disant, très amoureux des sciences qu'il enseigne.

Ils sont suivis par des jeunes filles et des jeunes gens. Nous voyons, par les résultats du concours, que la lutte a été vive. Les jeunes gens ont été battus à deux et trois points de différence. C'est une défaite honorable, mais c'est une défaite. Inutile de le dissimuler.

Nous ne voulons pas, par amour-propre masculin, renoncer à l'unité du concours, car cette dualité nous paraît profitable aux deux partis.

Littérature française. — Ce cours est, avant tout pratique.

M. Goissedet, professeur au lycée Corneille, exerce ses auditeurs à réfléchir sur un sujet donné, à mettre de l'ordre dans leurs idées, à les exprimer clairement, cor-

rectement, facilement. Loin de bannir la distinction et l'originalité dans la forme, il est heureux, au contraire, de les rencontrer dans les copies qui lui sont remises.

Il ne s'agit pas de gravir les hauts sommets de la littérature, d'en étudier les manifestations multiples et la lente élaboration à travers les âges. Ce serait très intéressant, très séduisant, mais cela passerait par dessus le but sans l'atteindre.

Ses jeunes auditeurs eux-mêmes demandent quelque chose de plus à leur portée, c'est-à-dire l'art de développer un sujet, de construire une phrase et de s'exprimer avec précision.

Vous réussissez assez bien, Mesdemoiselles, et ce n'est pas l'imagination qui vous manque. La Commission vous recommande seulement d'enrichir votre vocabulaire et d'éviter les répétitions. Le professeur vous en a dit le moyen : lire avec intelligence, étudier chaque phrase et chaque mot de quelque livre bien fait et bien pensé.

M. Goissedet vous a fait des lectures : souvenez-vous de ses commentaires au point de vue des idées, du style, de la disposition du discours, du mécanisme de la phrase et de la grammaire.

M. Goissedet a reçu 349 devoirs. Les corriger était un travail fastidieux, pénible, mais précieux pour les élèves qui méditent ses indications et ses corrections. La Commission attache à ces devoirs un grand prix et les fait entrer comme facteur dans l'attribution des récompenses. Ils accusent, chez leurs auteurs, de notables progrès, une sensible amélioration de l'orthographe et de la ponctuation. Cela me fait grand plaisir, Mesdemoiselles, car vous vous rappelez que c'est sur ces points qu'ont porté mes critiques des dernières années.

Langue anglaise (1^{re} année). — Sur 75 auditeurs inscrits, 16 seulement ont pris part au concours de fin d'année. Les compositions remises sont de valeur très inégale.

Le thème dénote, chez beaucoup d'élèves, des notions grammaticales insuffisantes.

La version n'a pas été bien comprise, et plusieurs l'ont rendue dans un français médiocre.

(2^e année). — Sur 35 auditeurs inscrits, 11 ont concouru en fin d'année, 5 ont fourni des copies bonnes ou assez bonnes.

M. Pozier, professeur au lycée Corneille, est un excellent maître, très dévoué, très habile et, ce qui ne se trouve pas toujours, il a un bon accent anglais. Les résultats de son cours, bien que marqués, ne satisfont pas son ambition.

Plusieurs élèves du cours de première année, ayant des connaissances élémentaires insuffisantes, il a dû, pour être utile à tous, donner un enseignement plus varié que méthodique.

Nous engageons les jeunes filles et les jeunes gens du cours d'anglais à s'assimiler rapidement la grammaire et à travailler ferme sur chaque leçon. Hors de là, point de progrès.

Langue allemande. — M. Baehler a eu 20 élèves inscrits au cours de première année et 16 à celui de seconde année.

La Commission regrette que des militaires et des institutrices, qui auraient obtenu des récompenses, aient refusé de se faire inscrire.

En première année, on a étudié la grammaire, les déclinaisons, si ardues pour ceux qui n'ont pas fait de

latin, la conjugaison des verbes faibles et des verbes forts.

En seconde année on a fait des thèmes et traduit des auteurs faciles.

Le cours a surtout été suivi par des jeunes gens qui fréquentent encore les classes ou qui, leurs études secondaires terminées, désirent se fortifier.

M. Baehér, qui possède à fond la langue allemande, est d'autant plus heureux de l'enseigner qu'il en connaît la richesse littéraire et scientifique, l'utilité commerciale et l'intérêt militaire.

Langue espagnole. — L'Espagne a été dépouillée des derniers lambeaux de son immense empire colonial. Vaincue, mutilée, elle n'en est pas moins grande dans l'histoire du monde, sa langue n'en est pas moins celle d'une surface double de l'Europe. Tous les pays soumis par les *conquistadores* sont si complètement assimilés à la mère-patrie, que seuls, les hommes de langue espagnole pourront disputer, aux Russes et aux Anglais, la prépondérance future dans les mouvements ethniques de l'humanité.

Au point de vue linguistique, la conquête américaine n'a donc aucune importance. La langue littéraire et commerciale de l'Espagne a la même valeur aujourd'hui qu'hier.

M. Arán y Torres, bon espagnol et bon patriote, met à l'enseigner tout son cœur et tout son dévouement.

Notre collègue, M. Roncero y Martinez, vice-consul d'Espagne, président de la Commission d'examen, a été très satisfait des progrès des élèves, de la facilité de plusieurs d'entre eux à prendre l'accent, à se rendre maîtres de la grammaire et du vocabulaire.

Langue italienne. — L'an dernier, il y avait 15 inscrits ; cette année, il y en a eu 18, mais 15 seulement ont suivi les leçons et présenté des devoirs.

10 ont fait des progrès très marqués.

M. Daniel Lenoir est un excellent professeur, et si son cours n'est pas plus suivi, cela tient sans doute à notre éloignement de la frontière italienne et au dissentiment qui, depuis 1870, nous séparait de nos protégés de 1859. Mais outre que la « langue des femmes » possède une belle littérature, les affaires entre notre port et la péninsule paraissent devoir reprendre et amener l'apaisement des esprits. Nous espérons donc que, dans un prochain avenir, le talent de M. Daniel Lenoir s'exercera sur un plus grand nombre d'auditeurs.

Dessin et ornementation. — Les jeunes filles et les jeunes gens viennent en si grand nombre à ces cours que nous avons dû, depuis longtemps, faire deux divisions parallèles.

M. Charpentier est chargé du cours de jeunes filles et M. Fréchon du cours de jeunes gens.

L'affluence qui força la Société à dédoubler les cours, rendra bientôt ses vastes salles insuffisantes.

C'est le fait de nos professeurs dont on admire les œuvres dans les Expositions et aux vitrines des marchands de tableaux, dont on connaît l'excellente méthode d'enseignement.

Ces cours paraissent faire double emploi avec ceux de l'Ecole des Beaux-Arts ; en réalité ils remplissent une lacune. Les heures de cette école ne sont pas celles des jeunes filles et des jeunes gens qui ont des occupations scolaires ou professionnelles, et qui, souvent, viennent de fort loin.

En mettant des cours très bien faits à la disposition de ces jeunes intelligences, la Société est dans son rôle et sert utilement les arts et l'industrie.

Le cours de M. Charpentier est suivi par 75 jeunes filles. La division d'académie a donné des résultats satisfaisants ; celle de l'ornement, d'après le relief, un ensemble vraiment remarquable ; les divisions élémentaires, des dessins intéressants.

68 jeunes gens du cours de M. Fréchon ont pris part au concours de fin d'année. Ce concours a donné des académies très remarquées, des ornements bien faits, de bons dessins d'objets usuels et des éléments satisfaisants. La Commission d'examen a dû, pour l'attribution des récompenses, procéder à plusieurs votes.

Théorie et composition de l'ornement. — Ce cours, confié depuis longtemps aux soins de M. Pinçon, n'a compté, cette année, qu'une douzaine d'élèves, jeunes filles et jeunes gens qui exercent des professions artistiques. Ces élèves d'élite doivent savoir varier les formes, agencer diversement les couleurs et la matière décorative.

Le thème donné aux examens de fin d'année avait pour objet une composition sur l'harmonie des lignes et des couleurs.

Chaque élève devait faire, selon sa profession, dans un cadre de 0^m350 de côtés, des applications d'architecture, d'ébénisterie ou de ferronnerie.

M. Pinçon fait de nouveau remarquer que son cours finit juste au moment où la nature offre les plus précieux éléments de démonstration. La Commission reconnaît la justesse de cette remarque et appuie la demande d'augmentation du nombre des leçons.

Modelage. — Ce cours est fait par M. Devaux, l'auteur de la belle tête gauloise, si vivante, de notre grand poète Louis Bouilhet, et de la reproduction du groupe de la porte d'entrée de l'hôtel des Sociétés savantes.

Sous sa direction, les élèves apprennent à juger, à ordonner leur conceptions, à manier habilement l'ébauchoir.

Le cours dure quatre années. Il commence par des ornements et des détails du corps humain, se continue par des bas-reliefs d'ornements et des figures, puis par des bustes de haut relief, de ronde bosse ou d'animaux, et se termine par l'académie d'après l'antique.

Les jeunes filles et les jeunes gens se pressent aux cours de M. Devaux. Le dévoué professeur a même dû, au commencement de l'année, refuser des élèves.

Les examens n'ont réuni que 15 concurrents, mais, dit le rapporteur, la qualité a compensé la quantité.

La Commission propose l'acquisition de nouveaux modèles.

Tissage. — Ce cours est fait, depuis plusieurs années, par M. Lenfant.

M. Turquier, ancien directeur de tissage, a souvent assisté, depuis dix-huit mois, aux leçons de M. Lenfant. Il trouve quelles sont très bien faites et à la portée de toutes les intelligences.

Cependant, sur 40 élèves inscrits, 20 seulement ont fait preuve d'assiduité.

Les déserteurs sont des jeunes gens de quatorze à seize ans.

La Commission d'examen pense qu'il suffirait, pour les ramener, de l'installation d'un métier à tisser mécanique à quatre navettes et armature de 20 lames.

Les fabricants de la région rouennaise sont serrés de très près par ceux du Nord. S'ils cessaient un instant de progresser, ils seraient vite dépassés, leur décadence serait inévitable et rapide. Il n'en sera pas ainsi, car chacun s'efforcera, par les moyens en son pouvoir, de conserver la position acquise. Notre Société fera les sacrifices qui lui sont demandés, les jeunes gens en profiteront, les patrons n'auront pas besoin, pour soutenir la lutte, d'aller chercher au loin, pour diriger leurs travaux, des ouvriers instruits.

Les élèves qui ont affronté le concours ont donné au Jury pleine satisfaction. Sur un maximum de 60 points, les six premiers en ont obtenu 60, 58, 54, 50, 42 et 30.

Dessin industriel du travail appliqué à la mise en carte. — La Commission d'examen a constaté, dit M. Alfred Laillet, des résultats « très concluants, de plus en plus tangibles ».

Le nombre des élèves inscrits a été de 34, celui des candidats au concours de 18. La moyenne des points obtenus est : en première année, de 40 sur 70; en deuxième année, de 72,6 sur 81; en troisième année, de 76 sur 80.

Dans chaque division, les élèves sont généralement de même force, et le Jury s'est trouvé fort embarrassé pour les classer. Constaté ce résultat, comme le dit M. Laillet, c'est faire le plus bel éloge du professeur et de sa méthode d'enseignement.

Les jeunes gens du cours de M. Henri Wilhelm, qui viennent de 13 maisons de Rouen et des environs, ne manquent jamais une leçon. Ils savent qu'il faut aujourd'hui, pour parvenir dans les industries textiles, des connaissances techniques et mêmes artistiques.

M. Laillet cite deux faits qui font grand honneur aux élèves et que je dois vous signaler.

M. Boitel, ouvrier tisserand chez M. Boulouse, a peu de loisirs. Néanmoins il a trouvé le temps de suivre assidûment le cours de M. Wilhelm, et, qui plus est, de se construire, chez soi, un métier Jacquard sur lequel il exécute les dessins composés sous la direction du professeur.

Le piquage des cartons est une opération longue et peu instructive quand on en connaît la théorie. Les élèves, pour gagner du temps, ont envoyé à Roubaix, à leurs frais, pour être lues et piquées, leurs mises en carte.

Le professeur ne dispose que d'un métier Jacquard, de construction ancienne. Bien que l'on tisse dessus de beaux échantillons, la Commission demande son remplacement par quelque chose de plus moderne.

Ce vœu ne sera pas mis en oubli. La Société, dès qu'elle le pourra, se fera un plaisir de donner au professeur et à ses studieux élèves cette encourageante satisfaction.

Le cours de dessin industriel a toutes les sympathies de l'industrie rouennaise, et ces sympathies se manifestent par l'offre que font MM. Fromage et Rivière, de deux médailles de vermeil.

Géographie commerciale. — M. Huard fait ce cours depuis deux ans.

Il évite les stériles nomenclatures et s'adresse plus au jugement qu'à la mémoire.

On disait, au temps de Montesquieu : « Comment peut-on être Persan ? » Cette naïveté n'est plus de saison. M. Huard montre qu'il y a, par delà nos frontières,

de grands peuples habiles, intelligents, instruits, travailleurs, redoutables concurrents qui auraient vite fait de nous enlever nos marchés si nous ne perfectionnions sans cesse nos moyens de production, si nous n'élargissions chaque jour le cercle de nos importations et de nos exportations.

Le professeur parle des principales montagnes, des grandes villes, des cours d'eau navigables, des mers, des chemins de fer surtout au point de vue des industries, des produits du sol et du sous-sol, de la matière commerciale, des échanges et des transports.

Chemin faisant, il signale les mœurs et les coutumes, il rappelle les guerres qui ont déplacé les frontières des États, les traités qui ont modifié les rapports commerciaux.

Pour que son enseignement porte tous ses fruits, M. Huard invite les élèves à faire la carte et le résumé de chaque leçon.

Sur 35 auditeurs, 8 jeunes gens et 9 jeunes filles ont compris l'importance de cette recommandation et remis 140 cartes et 146 devoirs. La Commission en a eu dans les mains un certain nombre. Elle en a été très satisfaite et en a tenu compte dans l'attribution des récompenses.

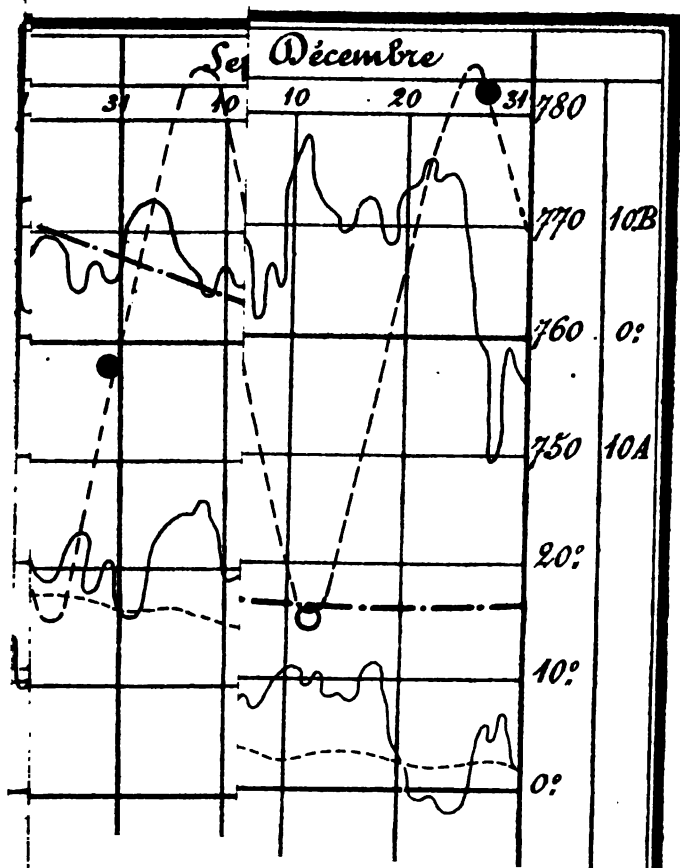
J'ai terminé l'énumération de nos cours, et il m'en reste cette impression que nous faisons œuvre bonne, fortifiante, utile à notre ville et au pays.

Je n'oublie pas qu'il faut, pour le succès de cette œuvre, plus que de l'argent. Le complément ne nous a jamais manqué, ne nous manquera jamais, parce qu'il y a dans les cœurs français un grand fond de générosité, une inépuisable bonté, une perception très nette des devoirs de chaque génération envers celle qui la suit.

Le bon père de famille met son honneur et sa gloire dans ses enfants, et les veut plus heureux que lui. La nation veut une France toujours plus forte et plus grande. C'est pour cela, Messieurs, que nous ne sommes pas en peine de trouver, dans nos rangs, des hommes instruits, sachant l'art d'enseigner, toujours prêts à sacrifier, à la génération qui vient de nous, les courts loisirs que leur laissent leurs études et leurs travaux professionnels.

Au nom de notre Compagnie, Messieurs les professeurs et chers collègues, je vous dis merci ! et je vous assure de notre patriotique reconnaissance.

Rouen



une température trop basse; les autres sont...



RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A ROUEN, EN 1898

Par M. LUDOVIC GULLY

Membre honoraire

Température. — La moyenne annuelle s'est élevée à 12° 2, dépassant de 0° 7 celle normale, et de 0° 1 celle de 1897.

Les moyennes mensuelles, comparées à celles déduites de 50 années consécutives, 1845 à 1894, ont donné les résultats suivants :

	1898	1845-1894	Différence
Janvier.....	4° 8	3° 2	+ 1° 6
Février.....	5 9	5 0	+ 0 9
Mars	5 8	7 1	— 1 3
Avril	12 3	11 5	+ 0 8
Mai	13 3	15 0	— 1 7
Juin	16 6	18 3	— 1 7
Juillet	19 2	20 1	— 0 9
Août.....	21 7	19 3	+ 2 4
Septembre.....	18 4	16 5	+ 1 9
Octobre.....	13 6	11 7	+ 1 9
Novembre	8 4	6 8	+ 1 6
Décembre	7 0	3 8	+ 3 2
Moyenne de l'année.	12° 2	11° 5	+ 0° 7

Les mois de mars, mai, juin et juillet ont présenté une température trop basse; les autres mois ont fourni

une moyenne thermométrique supérieure à la normale. En août et décembre, on constate les écarts considérables, en plus, de 2° 4 et 3° 2.

La comparaison des moyennes ci-dessus, avec celles déduites de 8 observations tri-horaires, de minuit à minuit, conduit aux différences ci-après :

	Moyennes		Différence
	de 5 observat.	de 8 observat.	
Janvier.....	4° 8	4° 1	0° 7
Février.....	5 9	5 1	0 8
Mars.....	5 8	4 5	1 3
Avril.....	12 3	10 1	2 2
Mai.....	13 3	11 9	1 4
Juin.....	16 6	14 8	1 8
Juillet.....	19 2	16 6	2 6
Août.....	21 7	19 2	2 5
Septembre.....	18 4	16 0	2 4
Octobre.....	13 6	12 3	1 3
Novembre.....	8 4	7 3	1 1
Décembre.....	7 0	5 9	1 1
Moyennes annuelles.	12° 2	10° 6	1° 6

La différence annuelle de 1° 6, entre les deux moyennes, est sensiblement égale à celles trouvées en 1896 et 1897 (1° 4).

Les moyennes de chaque saison météorologique se sont réparties comme il suit :

Hiver (décembre 1897, janvier-février 1898)...	4° 8
Printemps (mars, avril, mai).....	10 5
Été (juin, juillet, août).....	19 2
Automne (septembre, oct., nov.).....	13 5
Moyenne de l'année météorologique.....	12° 0

Les normales correspondantes, sont :

Hiver	4° 0
Printemps.....	11 2
Été	19 2
Automne.....	11 7
Moyenne de l'année	<u>11° 6</u>

L'hiver et principalement l'automne de 1898 ont présenté un excès de température; la moyenne de l'été est normale; celle du printemps est trop basse.

Le maximum absolu de la température s'est manifesté le 15 août, avec 34° 2, et le minimum (— 5° 8) le 24 décembre. L'amplitude thermométrique s'est donc élevée à 40 degrés.

La marche générale de la température diurne a présenté, pour chacun des mois de l'année, les particularités suivantes :

Janvier. — Du 1^{er} au 11, la moyenne diurne est notablement supérieure à la normale; du 12 au 18, température trop faible; du 19 au 25, en excès et du 26 au 30, basse.

Février. — Le thermomètre se maintient généralement au-dessus de la normale, pendant tout le mois, à l'exception du 22 au 26 où il est un peu au-dessous de cette normale.

Mars. — Température très basse pendant les première et troisième dizaines; un peu élevée du 12 au 20.

Avril. — Le thermomètre est généralement élevé, sauf du 1^{er} au 7 et les 22 et 23.

Mai. — Température très basse, du 6 au 31, excepté les 22 et 23.

Juin. — Continuation de l'abaissement de la température survenu au commencement de mai.

Juillet. — Température toujours trop basse jusqu'au 14. Elévation dans la seconde moitié du mois.

Août. — Le thermomètre, un peu bas pendant la première dizaine, se relève brusquement le 11, et reste très élevé jusqu'à la fin du mois, notamment du 15 au 21.

Septembre. — La chaleur est encore très grande, du 1^{er} au 22 et principalement du 3 au 9. Baisse de température du 23 au 30.

Octobre. — Température généralement en hausse, notamment dans la troisième dizaine.

Novembre. — A l'exception des 19 et 23, le thermomètre s'est constamment maintenu au-dessus de la moyenne normale, pendant toute la durée de ce mois.

Décembre. — Continuation de la période chaude jusqu'au 19. Refroidissement du 20 au 26 et le 31.

En résumé, la moyenne diurne thermométrique a dépassé, en 1898, 185 fois la normale. En 1897, il n'y avait eu que 174 jours, présentant un excès de température sur la normale; en 1896, 157 jours et en 1895, 168 jours.

Gelées. — On a constaté, en 1898, 42 jours de gelées, savoir :

12	jours	en	janvier
8	—		février
11	—		mars
1	—		avril
2	—		novembre
8	—		décembre

Total.... 42 jours.

Le nombre annuel des jours de gelées peut varier de 86 (1887) à 24 (1886).

La dernière gelée de printemps a été observée le 6 avril, et la première d'automne le 20 novembre, c'est-à-dire très tardivement.

Pression atmosphérique. — La hauteur moyenne de l'année a été de 764 ^m/_m 3, supérieure de 3 ^m/_m 4 à la normale.

Le baromètre s'est élevé à 781 ^m/_m 4 le 29 janvier et est descendu à 737 ^m/_m 3, le 17 octobre, soit une amplitude de 44 ^m/_m 1.

Les hauteurs moyennes mensuelles, comparées à celles normales, se sont réparties de la manière suivante :

	1898	normale	différence
Janvier.....	772 ^m / _m 5	761 ^m / _m 0	+ 11 ^m / _m 5
Février.....	763 9	761 7	+ 2 2
Mars.....	759 8	760 0	— 0 2
Avril.....	761 8	759 3	+ 2 5
Mai.....	760 2	760 4	— 0 2
Juin.....	764 0	761 5	+ 2 5
Juillet.....	767 1	761 6	+ 5 5
Août.....	765 6	762 0	+ 3 6
Septembre.....	767 0	762 2	+ 4 8
Octobre.....	760 8	759 8	+ 1 0
Novembre.....	760 7	759 9	+ 0 8
Décembre.....	768 1	760 9	+ 7 2
Moy ^{des} annuelles.	764 ^m / _m 3	760 ^m / _m 9	+ 3 ^m / _m 4

A l'exception des mois de mars et de mai, tous les autres ont présenté un excès de pression, parfois considérable, comme en janvier et décembre.

Les pressions extrêmes de chaque mois ont eu lieu aux dates ci-après :

	Maximum.	Minimum.
Janvier.....	781 ^m / _m 4 (le 29)	746 ^m / _m 6 (le 1 ^{er})
Février.....	774 2 (le 15)	745 2 (le 21)
Mars.....	767 7 (le 21)	744 5 (le 26)
Avril.....	771 2 (le 7)	752 9 (le 27)
Mai.....	771 3 (le 7)	747 2 (le 12)
Juin.....	770 8 (le 17)	754 6 (le 26)
Juillet.....	771 7 (le 6)	760 2 (le 22)
Août.....	770 6 (11-31)	753 6 (le 8)
Septembre.....	774 2 (le 3)	754 7 (le 30)
Octobre.....	770 2 (le 2)	737 3 (le 17)
Novembre.....	772 4 (le 15)	737 7 (le 25)
Décembre.....	778 5 (le 11)	746 1 (le 22)

L'amplitude mensuelle maxima (34 ^m/_m 8) s'est produite en janvier, et celle minima (11 ^m/_m 5) en juillet.

La marche diurne du baromètre, obtenue à l'aide d'un enregistreur Richard, a donné lieu aux remarques suivantes :

Janvier. — La pression atmosphérique, faible au commencement de ce mois, se relève assez vite, et reste très élevée du 11 au 31.

Février. — Baisse rapide du 1^{er} au 4; pression élevée du 8 au 17; dépression le 21, puis hausse jusqu'à la fin du mois.

Mars. — Le baromètre se maintient à peu près à la hauteur normale, jusqu'au 21; assez forte dépression le 26.

Avril. — Hausse, du 1^{er} au 7; hauteur normale, du 8 au 24; faible dépression du 25 au 30.

Mai. — Variations assez prononcées du 1^{er} au 20; pression normale pendant la troisième dizaine.

Juin. — Le baromètre est assez élevé et régulier pendant tout le mois; faible dépression le 25.

Juillet. — Pression uniforme et assez élevée tout le mois.

Août. — Même situation que pendant le mois précédent, à l'exception d'une faible dépression le 8. Mouvements orageux très accentués dans la nuit du 18 au 19.

Septembre. — L'uniformité des pressions assez élevées se maintient du 1^{er} au 24. Baromètre en baisse les 27 et 30.

Octobre. — Baromètre haut du 1^{er} au 12 et du 22 au 26. Forte dépression le 17.

Novembre. — Pressions généralement fortes du 1^{er} au 22. Fortes dépressions les 24 et 25.

Décembre. — Baromètre très élevé du 1^{er} au 10 et notamment du 11 au 26. Dépression le 30.

Pluies. — On a constaté, en 1898, 148 jours de pluie ayant donné une hauteur totale de 608 ^m/_m 90 d'eau dont la répartition mensuelle a eu lieu comme il suit :

MOIS	1898			1845-1894		
	Pluie		Jours	Pluie		Jours
Janvier....	10	^m / _m 00	7	58	^m / _m 2	13 6
Février....	73	00	16	43	6	12 4
Mars.....	49	60	12	51	0	12 8
Avril.....	27	15	12	49	8	11 7
Mai.....	105	75	22	58	4	12 4
Juin.....	60	35	13	65	7	12 0
Juillet....	20	40	8	66	8	12 3
Août.....	78	65	9	67	5	12 1
Septembre.	37	10	6	64	0	12 2
Octobre...	48	85	17	73	5	14 3
Novembre.	52	25	9	63	5	13 8
Décembre.	45	80	17	68	2	15 0
Totaux....	608 ^m / _m 90		148	730 ^m / _m 2		154 6

La quantité d'eau tombée en 1898 est notablement inférieure à la hauteur normale. Le mois de mai seul a présenté un excès considérable de pluie.

La répartition des pluies, par saisons, s'est faite de la manière suivante :

	1898		1845-1894	
	pluie	jours	pluie	jours
Hiver.....	151 ^m / _m 50	36	170 ^m / _m 8	40 9
Printemps....	182 50	46	159 3	36 8
Été.....	159 40	30	200 0	36 9
Automne.....	138 20	32	201 0	40 3
Totaux....	631 ^m / _m 60	144	731 ^m / _m 1	154 4

Le printemps seul a donné un excès d'eau et du nombre des jours de pluie ; les trois autres saisons, et principalement l'automne, ont fourni des résultats inférieurs à ceux provenant de la moyenne des années 1845 à 1894.

Les principales périodes d'humidité ont eu lieu aux dates suivantes : du 1^{er} février au 3 mars, avec interruptions du 9 au 12 février et du 23 au 25 ; du 26 avril au 2 juin, avec interruptions du 16 au 18 mai et les 28 et 29 ; du 14 octobre au 30 novembre et du 7 au 18 décembre.

Les plus longues périodes de sécheresse se sont produites du 11 au 31 janvier ; du 4 au 22 mars ; du 12 au 23 juin ; du 3 au 19 juillet ; du 29 juillet au 6 août ; du 9 au 17 août ; du 1^{er} au 10 et du 19 au 26 septembre ; du 1^{er} au 10 octobre ; du 4 au 20 novembre et du 19 au 27 décembre.

Enfin, les plus fortes quantités d'eau recueillies en 24 heures ont été : 23 ^m/_m 00, le 4 février ; 22 ^m/_m 65, le

8 août, en trois heures, et 28 ^m/_m 00 le 18 août, en trois heures.

Voici les hauteurs d'eau mensuelles recueillies au Boisguillaume par notre collègue, M. Gascard, et qu'il a bien voulu nous communiquer :

	Boisguillaume.	Rouen.
Janvier	10 ^m / _m 30	10 ^m / _m 00
Février	77 69	73 00
Mars	25 05	49 60
Avril	39 00	27 15
Mai	111 50	105 75
Juin	70 20	60 35
Juillet	14 90	20 40
Août	83 10	78 65
Septembre	39 30	37 10
Octobre	63 20	48 85
Novembre	45 50	52 25
Décembre	48 80	45 80
Totaux	<u>628 ^m/_m 54</u>	<u>608 ^m/_m 90</u>

La quantité d'eau tombée à Boisguillaume est encore, cette année, un peu plus forte que celle constatée à Rouen, mais la différence est moins grande que celles obtenues les années précédentes.

Evaporation. — Elle s'est élevée à 569 ^m/_m 8, chiffre inférieur de 189 ^m/_m 0 à la moyenne ordinaire. La moyenne mensuelle a été de 47 ^m/_m 48. La plus forte a égalé 87 ^m/_m 0 en juillet, et la plus faible 14 ^m/_m 7, en novembre. Le maximum absolu de 24 heures (4 ^m/_m 8) s'est manifesté le 21 août.

Hygrométrie. — La quantité moyenne de vapeur

d'eau contenue dans l'air atmosphérique a varié de 85,5 0/0 en novembre, à 59,5 0/0 en avril. La moyenne annuelle (74,4) est inférieure de 1,7 0/0 à celle des cinq années, 1884 à 1888. Le minimum diurne (41) et le minimum absolu (25) ont été observés le 17 avril.

Phénomènes divers. — Il y a eu, en 1898, 11 chutes de neige très peu importantes, 12 chutes de grêle, dont celle du 6 juin a causé de notables dégâts, 19 brouillards, 2 tempêtes et 19 orages parmi lesquels ceux des 18 et 19 août ont été très violents.

Signalons enfin la coïncidence des fortes chaleurs qui se sont produites en août et septembre, avec la présence d'importantes taches solaires et l'apparition d'une aurore boréale, le 9 septembre, au moment du passage de l'une de ces taches au méridien central du soleil.

Voici, pour chaque mois de l'année, les observations relatives à la température, à la pression atmosphérique et aux différents phénomènes aqueux :

MOIS	TEMPÉRATURES			HAUTEUR MOYENNE DU BAROMÈTRE	PLUIE		EVAPORATION	HYGROMÈTRE	JOURS DE GELÉE	BROUILLEDS	TEMPÊTES	ORAGES	CHUTES	
	MAXIMA	MINIMA	MOYENNE		HAUTEUR en m/m	JOURS							DR NEIGE	DR GELÉE
Janvier.....	12° 2	— 5° 0	4° 8	772 m=5	10 00	7	16 m=4	85° 5	12	6	°	°	°	°
Février.....	11 4	— 1 8	5 9	763	9 73	16	23 4	78 0	8	°	°	2	5	7
Mars.....	13 8	— 4 5	5 8	759	8 49	12	41 1	73 0	11	2	°	1	5	2
Avril.....	21 4	— 0 8	12 3	761	8 27	15	73 6	59 5	1	1	1	3	°	°
Mai.....	23 6	3 3	13 3	760	2 105	75	53 6	73 0	°	°	°	2	°	1
Juin.....	26 4	5 5	16 6	764	0 60	35	60 2	72 1	°	°	°	2	°	1
Juillet.....	29 7	6 4	19 2	767	1 20	40	87 0	68 4	°	°	°	1	°	°
Août.....	34 2	8 3	21 7	765	6 78	65	86 3	64 7	°	°	°	4	°	1
Septembre.....	33 7	3 8	18 4	767	0 37	10	62 5	69 9	°	1	°	2	°	°
Octobre.....	21 4	2 7	13 6	760	8 48	85	34 3	79 0	°	1	1	2	°	°
Novembre.....	16 5	— 0 9	8 4	760	7 52	25	14 7	84 8	2	4	°	°	°	°
Décembre.....	13 5	— 5 8	7 0	768	1 45	80	16 8	84 5	8	2	°	°	1	°
TOTAUX ET MOYENNES	°	°	12° 2	764 m=3	608 90	148	569 m=8	74° 4	42	19	2	19	11	12

Vents. — La répartition de la fréquence des vents, pour chaque mois de l'année, s'est faite de la manière suivante :

MOIS	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.	N.	N.-E.
Janvier.....	7	4	2	8	1	1	2	6
Février.....	»	3	1	1	12	6	3	2
Mars.....	5	3	»	»	7	4	1	11
Avril.....	4	3	4	7	1	3	1	7
Mai.....	2	2	»	6	9	2	4	6
Juin.....	2	1	»	7	10	1	4	5
Juillet.....	0	1	»	1	10	5	6	8
Août.....	1	5	1	8	4	5	4	3
Septembre.....	8	3	1	2	8	2	2	4
Octobre.....	6	3	1	8	9	2	»	2
Novembre.....	4	0	3	5	4	3	»	2
Décembre.....	2	4	2	4	12	3	2	2
TOTAUX....	41	41	15	57	87	37	29	58
365								

Le rapport entre les vents secs (E., N.-E., N. et S.-E.) et les vents humides (O., S.-O., N.-O. et S.) a été de $\frac{169}{198} = 0,87$. La moyenne normale $= 0,69$.

Sérénité du ciel. — Il y a eu, en 1898 :

56 jours sereins,
63 — beaux avec nuages,
169 — variables,
63 — mauvais,
14 — entièrement couverts, avec pluie continue;
soit, en moyenne, par mois :

4,7	jours	très beaux,
5,2	—	beaux,
14,1	—	variables,
5,2	—	mauvais,
1,2	—	très mauvais.

Les mois de juillet, août et septembre ont été les plus favorisés, notamment le dernier de ces mois, pendant lequel on a compté 22 jours très beaux et beaux, 5 variables et 3 mauvais.

Février et mai, au contraire, ont été le plus souvent couverts et mauvais.

En résumé, l'année 1898 a présenté un hiver sec et doux, un printemps humide et froid, un été sec et très tardif et un automne humide et chaud.

Voici, enfin, les relevés quotidiens des principales observations et ceux mensuels comparés aux moyennes résultant de cinquante années consécutives, de 1845 à 1894.

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	81	0 = - 8	7° 3	9° 2	4° 7	747	- 0	S.-O.	4 = - 25
2	83	0 4	7 1	9 4	3 4	760	2	S.-O.	»
3	82	0 5	4 8	7 3	0 2	769	6	S.	»
4	91	0 1	4 2	7 9	- 1 3	771	0	S.-E.	»
5	91	0 1	7 4	8 9	2 6	766	0	S.-O.	»
6	83	0 2	9 2	10 9	5 6	764	9	S.-O.	0 25
7	87	0 4	7 5	10 6	0 0	766	5	N.-E.	0 25
8	89	0 3	3 6	5 8	- 0 7	763	5	S.-E.	»
9	92	0 3	7 3	9 0	3 8	761	0	S.-E.	1 75
10	85	0 4	7 1	8 0	6 3	768	6	N.-E.	3 00
11	93	0 2	3 0	6 0	0 8	776	7	N.-E.	»
12	91	0 2	- 0 3	1 0	- 2 0	779	4	E.	»
13	84	0 9	1 2	4 8	- 3 4	777	2	E.	»
14	84	0 4	2 5	3 5	0 3	775	1	E.	»
15	90	0 2	2 0	4 4	- 0 5	777	7	E.	»
16	87	0 4	0 8	2 8	- 1 9	776	6	E.	»
17	93	0 4	- 0 5	0 9	- 2 5	775	0	E.	»
18	85	2 0	1 6	4 7	- 3 9	775	1	S.-E.	»
19	85	0 4	3 1	10 8	3 0	775	2	S.-O.	»
20	85	0 9	3 7	11 1	6 2	775	9	S.-O.	»
21	90	0 4	9 3	10 7	6 8	777	1	S.-O.	»
22	91	0 3	9 4	10 9	7 6	776	7	O.	0 25
23	78	0 6	4 6	8 6	0 9	778	2	N.	»
24	80	0 5	6 2	8 8	1 1	776	7	N.	»
25	75	0 7	6 2	8 0	4 2	776	0	N.-E.	»
26	76	1 0	3 4	6 1	- 1 6	774	3	N.-E.	»
27	78	0 8	3 3	6 7	- 2 0	775	7	N.-E.	»
28	85	0 6	0 0	3 3	- 4 2	779	1	E.	»
29	91	0 3	- 1 0	0 6	- 5 0	781	0	S.	»
30	90	0 2	5 5	8 5	0 0	778	1	S.-O.	0 25
31	75	1 5	9 2	12 2	4 2	775	6	N.-O.	»
Totaux et moyes.	85 5	16 = / 4	4° 8	»	»	772	- / 5	»	10 = / 00

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	93	0 =/ 3	10° 1	10° 9	4° 2	771 =/ 5	O.	2 =/ 25
2	75	1 1	6 7	11 0	3 3	763 3	O.	2 25
3	79	1 3	6 6	8 9	3 9	763 4	O.	6 75
4	89	0 6	5 2	10 1	1 6	748 6	N.-O.	23 00
5	75	1 0	2 6	4 8	- 0 7	761 6	N.	»
6	91	0 2	4 7	7 6	- 0 6	760 9	O.	2 50
7	76	0 7	5 1	7 8	2 2	762 4	N.-O.	2 75
8	80	0 8	6 1	8 9	- 0 1	766 6	N.-O.	1 25
9	77	0 8	4 9	9 0	- 0 3	770 6	N.	»
10	82	0 6	6 5	9 1	0 2	772 7	S.-E.	»
11	79	0 4	4 2	8 2	- 0 8	773 0	S.-E.	»
12	80	0 5	4 1	8 4	- 1 8	772 7	S.	»
13	79	0 2	6 7	9 7	- 0 3	768 4	O.	2 25
14	81	0 4	8 3	10 8	3 3	772 5	O.	»
15	78	0 9	9 6	10 5	7 5	773 3	O.	»
16	74	1 3	9 5	11 4	7 8	769 6	O.	1 50
17	63	2 0	7 8	10 1	5 2	766 4	O.	»
18	93	1 0	6 8	10 6	2 5	759 0	N.-O.	11 75
19	74	0 4	3 5	6 2	0 0	760 7	N.-O.	»
20	81	0 5	5 7	7 5	2 5	750 3	O.	7 50
21	77	0 9	4 4	6 9	1 6	745 7	O.	0 75
22	86	0 5	4 2	6 8	1 1	747 6	S.-E.	3 00
23	11	1 0	4 8	7 3	2 5	757 1	N.-E.	»
24	67	1 3	4 6	6 3	2 5	765 1	N.-E.	»
25	63	1 2	5 1	7 4	2 4	767 6	N.	»
26	76	1 1	5 1	9 1	0 2	767 5	O.	2 50
27	71	0 8	6 8	9 2	- 0 7	765 1	S.-O.	2 00
28	72	1 1	6 6	9 6	2 8	765 4	N.-O.	1 00
Totaux et moy=	78 0	23 =/ 4	5° 9	»	»	763 =/ 9	»	73 =/ 00

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	79	0 = 9	5 5	11 3	3 6	759 = 8	O.	2 = 75
2	72	1 4	5 5	8 9	2 5	759 7	N.-O.	4 00
3	85	0 5	3 5	7 1	- 1 5	758 6	N.-O.	5 75
4	74	1 3	3 5	7 0	- 2 6	757 3	N.-E.	»
5	60	2 3	3 2	5 8	- 1 5	757 4	N.-E.	»
6	63	0 4	2 2	5 3	- 4 5	757 5	E.	»
7	63	1 8	2 7	5 3	- 2 5	760 4	N.-E.	»
8	89	0 8	1 0	1 4	0 0	758 9	N.-E.	0 75
9	82	2 0	3 2	4 8	0 7	765 1	N.-E.	»
10	67	3 1	5 0	7 5	2 1	766 3	N.-E.	»
11	76	2 5	4 8	6 2	1 3	764 9	E.	»
12	77	1 4	3 5	5 3	1 6	762 9	N.-E.	»
13	74	0 6	4 8	8 3	- 1 0	764 8	N.-E.	»
14	73	0 9	6 4	10 5	- 1 8	764 8	N.-O.	»
15	70	1 0	8 0	11 6	2 5	765 0	O.	»
16	83	0 9	9 4	12 2	3 0	765 4	O.	0 75
17	77	0 9	10 4	12 8	7 6	766 7	O.	»
18	81	0 9	11 2	13 2	8 7	766 1	O.	0 25
19	74	1 6	10 4	12 0	8 7	764 0	O.	»
20	67	1 4	7 0	10 1	2 4	765 1	N.-E.	»
21	50	2 8	7 1	10 6	0 8	766 9	E.	»
22	63	1 3	7 0	9 5	- 1 5	766 0	N.-E.	»
23	77	1 7	6 0	10 0	- 1 8	758 1	O.	3 25
24	73	1 2	3 4	7 2	0 0	756 1	N.-O.	2 75
25	83	0 4	3 2	4 5	- 1 0	758 7	E.	4 00
26	93	0 3	1 7	2 3	0 8	745 5	N.-E.	18 75
27	74	1 1	4 7	8 0	0 3	748 3	E.	»
28	83	0 8	4 9	6 5	2 3	750 2	N.	0 20
29	72	0 9	7 0	10 6	0 9	751 0	S.-E.	»
30	50	1 5	8 9	13 1	- 1 8	751 9	S.-E.	»
31	62	2 5	10 3	13 8	5 0	754 5	S.-E.	3 40
Totaux et moyen	73 0	41 = 1	5 8	»	»	750 = 8	»	49 = 60

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	62	2 ^m / _m 6	80 2	120 2	20 3	757 ^m / _m 9	E.	"
2	62	1 8	8 7	12 3	1 9	758 2	N.-E.	"
3	66	1 6	9 8	12 0	6 0	761 2	N.-O.	"
4	71	1 7	9 9	13 4	4 4	762 9	N.-O.	1 60
5	48	2 2	9 0	12 4	0 9	767 2	N.-E.	"
6	49	2 2	9 0	15 6	- 0 8	769 0	E.	"
7	57	2 1	13 4	19 5	1 2	770 6	S.	"
8	51	3 1	15 2	21 4	2 1	769 0	E.	"
9	57	2 7	15 0	19 6	8 3	765 9	S.-O.	"
10	77	1 7	13 9	17 5	9 5	761 8	S.-O.	0 30
11	62	2 7	13 8	17 6	8 7	758 6	S.-O.	0 50
12	55	4 3	10 2	12 8	6 2	760 7	O.	"
13	55	2 1	12 8	17 5	6 3	765 6	S.-O.	"
14	43	3 7	15 4	19 4	6 7	761 0	S.-E.	0 75
15	61	2 0	11 2	14 6	3 5	760 5	N.-O.	"
16	56	3 1	11 8	16 4	0 6	763 3	N.	"
17	41	4 3	13 2	17 3	1 7	761 0	N.-E.	"
18	55	2 4	12 0	16 6	4 8	757 5	S.-E.	"
19	68	2 2	11 6	15 6	5 0	760 6	S.	3 00
20	65	1 4	12 8	17 3	2 2	764 8	S.-E.	1 50
21	68	1 9	13 7	18 3	7 7	765 7	E.	0 25
22	56	2 6	9 7	12 3	4 0	762 4	N.-E.	"
23	49	3 3	10 1	13 7	2 3	763 7	N.-E.	"
24	54	3 3	12 9	17 8	3 8	765 3	N.-E.	"
25	56	3 0	14 6	19 3	3 2	763 1	N.-E.	"
26	73	2 1	13 4	18 4	7 2	755 8	S.	4 00
27	62	2 0	16 1	20 8	7 9	753 7	S.	4 75
28	69	1 9	14 5	19 1	9 1	755 1	S.-O.	0 25
29	72	2 0	13 5	18 1	6 4	755 4	S.-O.	9 75
30	65	1 6	14 3	18 8	5 2	757 9	S.-O.	0 50
Totaux et moy ^{ns}	59 5	73 ^m / _m 6	120 3	"	"	761 ^m / _m 8	"	27 ^m / _m 15

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	75	1 = 7	1° 8	22° 4	8° 4	758 = 0	S.-O.	3 = 00
2	75	1 5	15 5	22 8	10 7	754 4	S.-O.	4 50
3	64	2 2	14 4	18 3	8 2	755 3	S.-O.	»
4	62	2 1	13 0	15 3	8 6	759 9	O.	2 25
5	89	1 0	13 1	15 6	8 0	760 6	O.	11 25
6	67	1 6	12 6	16 0	8 9	764 6	N.-O.	7 80
7	64	2 5	12 4	15 2	6 5	771 1	N.-E.	»
8	76	1 6	13 0	16 7	5 1	768 4	O.	2 65
9	77	1 2	14 6	18 1	10 0	765 1	N.	»
10	79	1 2	13 5	15 9	10 5	762 0	O.	0 50
11	79	1 5	10 4	14 0	6 4	751 1	O.	6 30
12	71	1 6	10 3	14 0	5 0	749 1	O.	7 70
13	63	1 6	11 6	14 9	3 3	759 0	O.	2 50
14	85	1 2	12 0	17 8	6 6	758 5	O.	2 75
15	80	0 9	12 9	16 0	9 9	760 9	S.-O.	8 50
16	74	1 3	10 6	13 3	5 8	766 1	N.	»
17	53	2 8	11 9	15 4	3 5	766 8	N.	»
18	58	3 3	12 3	15 2	5 3	763 3	N.-E.	»
19	90	1 7	9 7	12 1	6 4	756 4	E.	8 25
20	94	0 1	11 2	12 5	6 3	755 7	O.	15 00
21	83	1 2	12 6	16 8	9 4	759 9	S.-O.	2 25
22	60	2 6	19 2	23 3	9 1	757 5	S.-E.	0 75
23	68	2 2	19 1	23 6	9 3	756 9	S.-E.	0 10
24	83	1 3	16 6	22 0	9 6	758 1	E.	7 65
25	81	1 2	12 4	14 1	8 3	757 7	N.	»
26	66	1 9	13 1	15 5	5 8	759 0	N.-E.	0 75
27	68	2 0	13 2	17 3	8 9	762 5	N.-E.	0 25
28	54	3 2	16 0	19 5	7 5	764 1	N.-E.	»
29	56	3 3	15 2	18 8	6 0	765 5	N.-E.	»
30	78	1 1	13 4	17 2	10 2	762 4	N.-O.	1 00
31	90	1 0	11 8	14 1	8 7	756 9	S.-O.	10 25
Totaux et moyens	73 0	53 = 6	13° 3	»	»	760 = 2	»	106 = 75

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	67	1 ^m /m 8	11° 9	16° 2	5° 5	758 m/m 6	O.	2 ^m /m 50
2	78	1 6	10 1	15 0	7 4	760 3	O.	2 75
3	55	2 2	15 7	19 5	6 5	765 3	O.	"
4	52	2 9	18 1	22 6	8 3	762 9	S.-O.	"
5	63	3 2	20 6	24 8	10 4	760 7	S.-O.	"
6	76	1 3	20 6	26 4	12 7	761 1	S.-O.	19 25
7	77	1 4	19 0	22 6	13 0	764 9	S.-O.	"
8	92	0 9	17 4	22 0	13 7	763 6	S.-E.	16 50
9	86	1 0	15 0	17 1	13 2	764 9	N.	"
10	88	1 0	15 5	18 2	12 8	764 0	N.	0 25
11	75	2 1	20 3	23 9	13 1	764 9	N.-E.	0 10
12	75	2 7	17 6	22 8	10 4	767 9	N.-E.	"
13	72	2 4	18 0	21 0	12 0	766 8	E.	"
14	60	3 4	14 8	18 2	9 1	766 8	N.-E.	"
15	60	2 7	12 7	14 8	8 5	767 2	N.-E.	"
16	71	2 6	14 7	18 8	9 3	767 6	E.	"
17	69	2 9	15 8	20 0	8 8	770 2	N.-E.	"
18	60	3 1	19 6	24 4	8 3	769 7	O.	"
19	84	1 4	16 7	19 3	13 6	768 5	O.	"
20	73	2 1	19 2	23 1	13 7	767 4	O.	"
21	76	1 8	19 8	23 4	14 5	763 2	S.-O.	"
22	70	1 6	16 6	21 1	11 5	760 9	O.	0 10
23	54	3 1	17 1	20 7	10 1	765 0	O.	"
24	78	1 4	14 6	16 5	9 1	760 7	S.-O.	2 15
25	74	2 5	15 8	22 0	11 8	755 2	O.	7 75
26	82	0 7	14 3	19 5	11 1	755 4	S.-O.	6 00
27	81	0 9	14 0	16 6	10 7	758 5	N.	0 25
28	73	1 9	15 1	17 6	8 8	764 1	N.	0 10
29	69	1 7	17 6	21 8	7 0	766 4	N.-O.	"
30	74	1 9	18 6	22 9	8 8	768 4	O.	2 65
Totaux et moyen	72 1	60 m/m 2	16° 6	"	"	764 m/m 0	"	60 m/m 35

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	66	2m/2	18° 2	22° 0	14° 3	769 m/5	O.	»
2	80	4 4	18 0	21 6	13 3	766 0	O.	1 15
3	64	2 8	17 1	21 1	10 6	765 9	O.	»
4	57	3 3	16 7	20 0	10 0	766 8	N.	»
5	56	3 4	18 4	21 0	7 1	771 3	N.	»
6	68	3 5	19 8	23 5	13 3	771 4	N.-E.	»
7	65	3 0	20 8	24 7	13 2	769 7	N.	»
8	65	3 4	19 4	23 1	11 6	768 0	N.-E.	»
9	71	2 3	14 8	16 7	9 1	769 8	N.-E.	»
10	71	2 7	16 2	19 3	12 2	770 6	N.-E.	»
11	70	2 8	15 9	18 7	12 0	771 2	N.-E.	»
12	66	2 6	20 5	25 1	8 7	768 4	O.	»
13	76	1 8	16 4	19 3	11 7	762 5	N.-O.	1 50
14	54	3 1	19 4	23 7	7 3	767 2	N.	»
15	61	3 3	22 8	27 2	9 0	768 3	N.-E.	»
16	56	3 6	24 5	29 7	13 1	766 8	O.	»
17	76	3 8	20 8	26 8	13 1	768 0	N.	»
18	58	4 4	24 1	29 0	11 9	766 6	N.-O.	»
19	71	2 5	20 4	24 3	16 2	763 8	N.-O.	0 10
20	83	2 1	16 9	20 7	12 5	765 7	S.-E.	3 00
21	70	2 0	20 7	24 8	9 7	766 9	N.-O.	»
22	70	2 9	22 6	27 8	13 9	761 9	S.-O.	»
23	74	2 7	19 6	22 8	16 0	762 6	O.	0 20
24	80	1 9	18 8	21 5	16 1	765 1	O.	1 50
25	77	1 0	20 4	23 9	15 6	766 9	O.	»
26	69	3 0	23 9	29 2	15 0	766 5	O.	»
27	79	2 5	21 0	25 2	16 4	765 6	N.-O.	9 70
28	71	1 8	19 6	23 0	14 1	764 0	O.	3 25
29	75	2 4	15 8	19 8	12 2	765 4	N.	»
30	62	3 0	14 5	17 7	10 8	769 3	N.-E.	»
31	58	2 8	18 2	22 1	6 4	769 0	N.-E.	»
Totaux et moyen	68 4	87 m=0	19° 2	»	»	767 m/ml	»	20 m=40

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT.	MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA				
1	62	2 =/ = 9	20 2	26 3	8 3	766 ^m = 9		N.	»
2	60	2 8	21 4	27 3	8 9	765	9	O.	»
3	59	3 3	21 8	27 6	10 6	764	3	S.-O.	»
4	57	3 3	19 0	22 8	12 9	767	9	O.	»
5	52	3 6	22 6	27 0	9 7	766	7	S.-O.	»
6	68	2 4	22 3	26 6	14 7	762	0	S.-O.	»
7	82	2 0	17 8	21 5	10 2	758	6	S.-O.	0 25
8	94	0 7	14 3	18 3	9 6	755	3	S.-E.	22 65
9	66	1 5	16 3	19 8	10 2	768	0	N.-O.	»
10	63	3 0	18 6	21 9	8 7	770	1	N.-O.	»
11	58	3 0	23 0	27 3	12 5	760	6	S.-E.	»
12	51	3 5	25 0	30 0	15 1	765	4	S.-E.	»
13	56	3 8	25 2	32 1	14 7	764	5	S.-E.	»
14	64	3 6	23 4	27 8	14 8	764	8	N.-E.	»
15	54	3 8	28 2	34 2	14 0	762	6	N.-E.	»
16	66	3 1	26 2	31 3	17 5	762	8	N.	»
17	72	2 3	23 6	28 1	14 8	765	8	N.-E.	»
18	60	3 4	27 0	31 9	17 3	764	7	S.-E.	28 00
19	75	2 7	22 8	28 5	17 2	766	9	S.-O.	19 50
20	60	3 0	24 1	28 5	14 8	767	5	N.	»
21	59	4 8	27 9	31 8	16 3	765	3	E.	»
22	73	2 4	26 2	32 4	17 7	765	5	S.-O.	»
23	66	2 3	22 8	26 6	17 1	766	8	S.-O.	»
24	71	1 8	19 1	22 8	15 1	768	6	N.-O.	0 25
25	61	2 7	18 4	21 6	12 5	769	1	N.	»
26	63	2 3	20 7	25 4	9 3	766	8	S.	»
27	60	2 4	22 9	27 6	13 3	763	8	S.-O.	1 25
28	61	2 5	18 2	22 1	12 8	766	6	N.-O.	1 00
29	60	2 5	18 7	22 0	12 7	766	6	O.	»
30	68	2 6	20 2	23 2	15 7	765	6	O.	1 25
31	72	2 2	16 1	21 3	11 0	768	1	N.-O.	4 50
Totaux et moy ^{ns}	64 7	86 =/ = 2	21 7	»	»	765 =/ = 6	»	»	78 =/ = 65

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	55	2 = 5	17° 2	21° 0	9° 8	772 = -3	N.-O.	»
2	64	2 3	17 4	22 2	6 4	773 0	N.	»
3	67	2 4	20 6	25 8	8 5	773 7	N.-E.	»
4	63	2 6	23 3	27 0	11 5	772 3	E.	»
5	64	3 6	24 8	29 4	15 7	770 0	E.	»
6	64	3 2	25 4	29 5	17 4	767 0	E.	»
7	69	2 5	25 3	31 7	15 7	766 2	S.-E.	»
8	65	2 5	26 1	32 2	15 8	765 5	S.-E.	»
9	63	3 1	25 0	33 7	16 1	764 0	S.	»
10	76	1 5	19 1	22 3	10 8	767 2	O.	»
11	65	2 1	19 9	25 6	8 0	765 1	S.-O.	2 75
12	80	1 9	18 0	22 1	12 0	765 7	O.	9 85
13	68	2 3	16 7	21 1	10 1	768 8	O.	»
14	82	1 1	17 9	21 2	11 2	771 6	O.	1 00
15	71	1 5	19 9	23 6	9 6	772 3	E.	»
16	62	2 7	22 0	27 2	12 8	768 0	E.	»
17	63	2 7	23 5	29 6	13 4	764 8	S.-E.	»
18	88	0 8	16 4	21 7	11 2	766 0	O.	8 25
19	73	1 3	15 0	19 1	8 0	771 1	O.	»
20	75	1 6	16 2	21 5	8 7	768 6	N.-E.	»
21	73	1 7	17 1	21 9	8 0	765 4	O.	»
22	63	1 7	19 5	24 4	9 6	765 3	N.	»
23	70	2 8	14 6	19 2	10 0	767 6	N.-E.	»
24	74	3 1	13 8	17 2	7 0	765 5	N.-E.	»
25	73	2 1	13 7	17 5	6 4	765 4	E.	»
26	63	1 7	13 5	17 5	6 2	763 0	E.	»
27	92	1 3	11 8	15 2	3 9	759 1	O.	3 00
28	64	1 8	13 3	17 3	7 0	764 5	N.-O.	»
29	65	1 3	13 6	17 8	3 8	762 9	S.-O.	»
30	84	0 8	12 0	13 0	9 7	758 2	E.	12 25
Totaux et moyen	69 9	62 = 5	18° 4	»	»	767 = 0	»	37 = 10

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	62	3 = / = 2	14° 0	16° 8	7° 8	768 = / = 4	N.-E.	»
2	69	2 0	12 5	15 9	7 5	769 2	N.-E.	»
3	72	1 8	15 3	19 0	7 2	768 2	E.	»
4	83	1 3	14 0	15 8	12 0	769 4	E.	»
5	77	1 3	17 4	21 3	11 4	767 1	S.-E.	»
6	80	1 1	16 8	21 4	9 6	764 5	E.	»
7	80	0 8	14 7	18 1	10 0	763 0	E.	»
8	83	0 7	13 6	15 1	8 6	761 7	E.	»
9	84	0 8	15 0	18 2	9 0	764 6	O.	0 25
10	74	1 3	13 9	16 9	11 1	765 3	N.-O.	»
11	82	1 0	11 2	15 4	7 3	763 6	O.	2 60
12	76	1 0	10 6	14 9	5 0	762 7	N.-O.	»
13	82	0 7	9 9	13 8	2 7	760 4	S.-E.	»
14	71	1 3	12 0	13 9	8 0	753 6	E.	0 65
15	82	1 2	12 8	15 6	8 8	743 9	S.-O.	1 25
16	86	0 5	13 0	15 5	10 5	742 2	S.-O.	10 25
17	79	1 2	14 5	17 5	10 4	739 2	S.-O.	0 50
18	69	1 9	13 5	16 7	8 8	745 4	O.	1 75
19	74	1 1	11 3	16 0	4 6	754 8	O.	»
20	70	1 1	13 0	16 3	5 6	760 2	S.-O.	2 75
21	94	0 4	16 2	18 0	11 2	760 4	S.-O.	9 50
22	78	0 8	17 5	20 3	14 5	766 2	S.-O.	0 50
23	91	0 6	15 2	18 1	12 4	768 2	O.	0 75
24	82	0 5	12 7	16 9	8 5	767 5	O.	0 25
25	81	1 0	13 9	16 2	8 2	768 0	O.	1 00
26	80	1 0	14 0	15 5	11 7	768 4	O.	0 10
27	79	1 1	12 2	15 6	7 5	766 5	S.-E.	»
28	89	0 5	11 7	13 2	7 7	762 7	S.	»
29	82	0 8	15 5	18 5	9 2	756 7	S.-O.	8 00
30	77	1 4	12 7	14 6	9 3	754 1	S.-O.	7 00
31	80	0 9	10 8	15 1	5 4	758 8	O.	1 75
Totaux et 11 ov ^{re}	79 0	34 = / = 3	13° 6	»	»	760 = / = 8	»	48 = / = 85

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	84	0 =/ = 5	8° 3	13° 0	3° 1	765 =/ = 1	N.-O.	"
2	81	0 6	10 0	13 3	1 0	765 3	S.-O.	4 75
3	89	0 4	13 5	14 9	10 0	760 9	S.-O.	5 00
4	80	0 5	8 9	12 6	3 5	763 5	O.	"
5	79	0 7	9 3	13 0	3 0	761 9	O.	"
6	91	0 2	8 9	11 9	4 1	767 6	S.-E.	"
7	84	0 6	7 9	8 5	6 1	764 4	S.-E.	"
8	84	0 5	10 5	15 0	5 6	764 9	S.	"
9	85	0 5	12 5	16 5	7 9	766 8	S.-E.	"
10	81	0 6	12 3	16 1	6 0	764 2	S.-E.	"
11	85	0 6	10 6	13 8	5 8	763 5	E.	"
12	87	0 4	10 7	13 3	4 9	758 4	S.-E.	"
13	78	0 6	11 4	12 9	9 3	763 6	N.-O.	3 25
14	92	0 6	9 5	11 8	5 2	771 1	E.	"
15	94	0 2	8 0	9 4	4 2	772 1	S.-E.	"
16	92	0 1	10 5	11 6	7 8	770 6	S.	"
17	83	0 6	10 5	12 3	6 0	769 8	E.	"
18	78	1 0	6 6	9 4	2 8	769 1	E.	"
19	86	0 3	3 5	6 4	0 2	763 1	S.-E.	"
20	86	0 4	5 9	9 2	- 0 9	768 4	S.-E.	"
21	93	0 3	7 7	9 1	3 2	762 6	S.-O.	6 75
22	82	0 2	5 8	7 9	1 8	762 3	N.-E.	10 00
23	82	0 5	2 6	4 6	- 0 4	749 8	S.-O.	"
24	80	1 0	6 9	8 4	1 2	739 1	S.-E.	0 50
25	77	1 3	9 1	11 0	7 0	738 5	S.-O.	"
26	82	0 8	6 9	7 8	3 4	741 1	S.	"
27	91	0 1	6 6	8 3	3 0	745 3	O.	1 50
28	85	0 3	6 8	9 7	3 3	746 3	O.	2 00
29	90	0 1	5 4	6 6	3 2	753 4	N.-E.	18 50
30	83	0 2	4 5	7 7	0 1	762 8	N.-O.	"
Totaux e moyes.	84 8	14 =/ = 7	8° 4	"	"	760 =/ = 7	"	52 =/ = 25

	HYGROM.	ÉVAPOR.	THERMOMÈTRE			BAROMÈT. MOYEN	VENT DOMINANT	PLUIE
			MOYEN	MAXIMA	MINIMA			
1	90	0 = 2	90 0	110 0	30 7	765 = 3	O.	1 = 50
2	78	0 8	10 8	11 6	8 4	762 7	S.-O.	"
3	81	0 9	11 8	13 5	9 3	765 4	O.	1 50
4	86	0 9	11 8	13 3	8 1	767 6	S.-O.	"
5	84	0 5	8 5	11 5	4 8	769 1	S.-E.	"
6	86	0 3	7 3	10 0	2 3	768 1	S.-E.	"
7	86	0 5	8 1	11 0	4 2	761 1	O.	4 00
8	85	0 4	7 7	9 4	3 7	767 3	O.	0 20
9	81	0 6	9 6	12 0	4 6	763 8	N.-O.	8 30
10	81	0 8	10 3	11 6	5 6	774 3	N.-O.	"
11	87	0 6	10 8	12 1	8 5	778 1	O.	0 10
12	81	0 5	8 8	11 6	4 7	773 7	O.	"
13	93	0 2	10 4	11 8	6 8	772 0	O.	1 50
14	82	0 6	8 2	8 9	3 3	771 0	O.	2 50
15	79	1 0	8 3	10 7	4 9	769 6	N.	2 50
16	87	0 6	8 1	10 9	1 9	772 1	O.	0 40
17	92	0 2	10 6	11 5	8 8	772 8	O.	0 75
18	96	0 1	11 1	12 1	9 6	770 6	O.	0 75
19	87	0 5	9 1	11 6	3 6	768 3	N.-O.	"
20	72	1 1	3 4	6 5	- 0 2	773 4	N.-E.	"
21	89	0 3	2 3	4 7	- 1 8	773 9	N.	1 10
22	87	0 4	- 0 9	1 6	- 4 1	776 0	E.	"
23	84	0 4	- 0 6	1 9	- 5 0	774 4	E.	"
24	86	0 4	- 1 3	1 8	- 5 8	774 6	S.-E.	"
25	90	0 2	- 1 3	2 4	- 5 2	773 8	S.-E.	"
26	84	0 3	2 0	5 2	- 5 3	770 2	S.	"
27	73	0 8	6 7	8 6	2 0	760 0	S.-O.	"
28	81	1 0	5 4	7 9	2 2	758 8	O.	6 00
29	89	0 4	7 5	9 1	1 3	749 2	S.-O.	4 70
30	78	0 5	4 7	7 3	0 0	759 0	N.-E.	3 00
31	86	0 8	2 1	3 4	- 2 5	756 4	S.	7 00
Totaux et moyes.	84 5	16 = 8	70 0	"	"	768 = 1	"	45 = 80

ÉLÉMENTS CLIMATOLOGIQUES	JANVIER		FÉVRIER		MARS		AVRIL		MAI		JUIN	
	valeurs normale ou extrême	1898	valeurs normale ou extrême	1898	valeurs normale ou extrême	1898	valeurs normale ou extrême	1898	valeurs normale ou extrême	1898	valeurs normale ou extrême	1898
Température moyenne.....	3° 2	4° 8	5° 0	5° 9	7° 1	5° 8	11° 5	12° 3	15° 0	13° 3	18° 3	16° 6
— la plus élevée.	7 1	»	8 3	»	12 2	»	16 8	»	18 0	»	22 4	»
— la plus basse..	- 1 0	»	0 0	»	1 5	»	7 1	»	11 6	»	14 8	»
Maximum thermom. absolu.	17 4	12 2	17 9	11 4	23 4	18 8	29 0	21 4	33 8	23 6	36 1	26 4
Minimum	- 13 8	- 5 0	- 14 0	- 1 8	- 10 0	- 4 5	- 4 1	- 0 8	- 2 1	3 3	3 0	5 5
Hauteur barom. moyenne....	761 m/m	772 m/m	761 m/m	763 m/m	760 m/m	759 m/m	759 m/m	761 m/m	760 m/m	761 m/m	761 m/m	764 m/m
— la plus élevée..	774	781	773	774	767	767	767	771	761	771	767	770
— la plus basse...	750	1746	750	4745	750	1744	750	752	760	747	755	754
Evaporation totale.....	21	5 16	34	5 23	55	41	63	73	70	53	78	61
Degré moyen d'humidité.....	90	0 85	84	» 78	75	» 78	65	» 59	64	» 73	64	» 78
Hauteur de pluie tombée.....	58 m/m	2 10 m/m	43 m/m	6 73 m/m	51 m/m	0 40 m/m	49 m/m	3 27 m/m	53 m/m	4 105 m/m	7 68 m/m	» 38
— — maximum.	128	0	102	7	161	2	137	8	149	1	157	6
— — minimum..	12	4	4	0	10	7	3	3	1	4	12	5
Nombre de j. d'eau recueillie	13 j.	6 7 j.	12 j.	4 16 j.	12 j.	8 12 j.	11 j.	7 12 j.	12 j.	4 12 j.	10 j.	1 j.
— — maximum	20	»	23	»	23	»	20	»	23	»	23	»
— — minimum.	3	»	3	»	4	»	1	»	3	»	4	»

ÉLÉMENTS CLIMATOLOGIQUES	JUILLET		AOÛT		SEPTEMBRE		OCTOBRE		NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
	VALEURS normale ou extrême	1898	VALEURS normale ou extrême	1898	VALEURS normale ou extrême	1898	VALEURS normale ou extrême	1898	VALEURS normale ou extrême	1898	VALEURS normale ou extrême	1898
Température moyenne.....	20° 1	19° 2	19° 3	21° 7	16° 5	18° 4	11° 7	13° 0	6° 8	8° 4	3° 8	7° 0
— la plus élevée..	24 6	»	21 8	»	20 7	»	14 9	»	10 1	»	8 8	»
— la plus basse ..	17 0	»	15 0	»	13 9	»	8 0	»	3 1	»	— 2 7	»
Maximum thermom. absolu..	36 1	29 7	37 5	34 2	33 0	33 7	26 6	21 4	20 1	16 5	16 6	13 5
Minimum —	2 3	6 4	4 1	8 3	— 0 5	3 8	— 4 0	2 7	— 16 7	— 0 9	— 20 1	— 5 8
Hauteur barom. moyenne...	761 m/6'767 m/1	762 m/6'767 m/1	762 m/6'767 m/1	765 m/6'767 m/1	763 m/6'767 m/1	767 m/6'767 m/1	759 m/6'767 m/1	760 m/6'767 m/1	759 m/6'767 m/1	760 m/6'767 m/1	763 m/6'767 m/1	763 m/6'767 m/1
— la plus élevée..	766	3 771	7 767	5 770	6 768	7 774	2 766	5 770	2 770	0 772	4 772	0 778
— la plus basse...	754	9 760	2 753	8 753	6 756	4 754	7 751	4 737	3 752	1 737	7 752	1 746
Evaporation totale.....	110	5 87	0 102	0 86	2 05	2 02	5 42	1 34	3 28	6 14	7 23	1 16
Degré moyen d'humidité....	65	0 68	4 65	» 64	7 75	» 69	9 81	» 79	0 85	» 84	8 89	» 84
Hauteur de pluie tombée....	66 m/8'20 m/40	67 m/8'20 m/40	67 m/8'20 m/40	78 m/8'20 m/40	64 m/8'20 m/40	37 m/8'20 m/40	73 m/8'20 m/40	5 48 m/8'20 m/40	63 m/8'20 m/40	5 52 m/8'20 m/40	68 m/8'20 m/40	45 m/8'20 m/40
— maximum.	166	7	»	133	5	»	140	3	»	138	0	»
— minimum..	0	2	»	6	6	»	9	3	»	13	0	»
Nombre de j. d'eau recueillie	12 j. 3	8 j.	12 j. 1	9 j.	12 j. 2	6 j.	14 j. 3	17 j.	13 j. 8	9 j.	15 j. 0	17 j.
— maximum.	24	»	21	»	25	»	27	»	25	»	26	»
— minimum...	1	»	3	»	3	»	1	»	4	»	3	»

COURS PUBLICS

(Exercice 1898-1899)

Droit commercial.

Professeur : M. CHARDIN, avocat.

Médaille d'argent. Edouard RENAULT.

Tenue des livres

Professeur : M. L. GULLY.

Médaille d'argent.	M ^{lle} Antoinette HERCHE.
—	M. Henri GUILLEBERT.
—	M ^{lle} Gabrielle BETTENCOURT.
Médaille de bronze. . . .	MM. Eugène DELAUNÉ.
—	Georges LEBLANC.
—	M ^{lles} Thérèse TREFOUEL.
Mention honorable. . . .	Adrienne PASQUIER.
—	Marceline DESHAYES.
—	M. Méry RAGOT.
—	M ^{lle} Albertine CÔTÉ.

Comptabilité.

Professeur : M. L. GULLY.

Médaille d'argent.	M ^{lle} Alphonsine LESTROUBAC.
—	M. Victor LEFÈVRE.

Médaille de bronze....	M. Raoul GUILLBERT.
— . . .	M ^{lle} Jeanne CHICOT.
Mention honorable....	MM. G. UDNENSTOCK.
— . . .	Marcel MIGNOT.
— . . .	G. COUREL.

Géométrie.

Professeur : M. L. GULLY.

Médaille d'argent.....	MM. Louis PICARD.
Médaille de bronze. . .	G. DUVAL.
Mention honorable....	Lucien MARGRIS.
— . . .	M ^{lle} Marguerite MAZUEL.

Arithmétique.

Professeur : M. CANET.

Médaille d'argent....	M. André DORÉ.
— . . .	M ^{lle} Madeleine SURÉ.
Médaille de bronze....	M. Robert TROPINEL.
— . . .	M ^{lles} Alphonsine LESTROUBAC.
— . . .	Marguerite MAZUEL.
Mention honorable....	Marie-Louise CLOUARD.
— . . .	Gabrielle BETTENCOURT.
— . . .	Thérèse TREFOUEL.

Algèbre.

Professeur : M. CANET.

Médaille d'argent.....	MM. PAVARD.
Médaille de bronze....	LEVALLOIS.
— . . .	HUOT.
Mention honorable....	ROSQUIER.

Chimie.

Professeur : M. CROSNIER.

Médaille d'argent.....	M ^{lle} Marguerite MAZUEL.
—	M. Albert LEVALLOIS.
Médaille de bronze....	M ^{lle} Emilie FÉRÉ.
—	MM. Gontran PAILHÈS.
Mention honorable....	Charles FONTAINE.
—	Léonce JESSÉ.

Physique.

Professeur : M. CROSNIER.

Médaille d'argent.....	M. Albert LEVALLOIS.
Médaille de bronze....	M ^{lle} Emilie FÉRÉ.
—	Alice DUMÉNIL.
Mention honorable....	M. Charles FONTAINE.

Géographie commerciale

Professeur : M. HUART.

Médaille d'argent.....	M ^{lle} Eva LARCHEVÈQUE.
—	Marie-Louise CLOUARD.
Médaille de bronze....	Blanche SCHLEGEL.
—	Alphonsine LESTROUBAC.
—	Germaine LABOY.

Littérature française.

Professeur : M. GOISSEDET.

1^{re} Section

Rappel de méd. d'arg.. M^{lle} Angèle VAN DE BOSS.

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Blanche CHARPENTIER.
Mention honorable....	Anna PIENOUEL.
—	Jeanne GOBELIN.

2^e Section

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Alice DUMÉNIL.
—	Marie-Louise DENIÉPORT.
Médaille de bronze ...	Nelly WEIL.
—	Elise WEIL.
Mention très honor...	Camille MABILLE.
—	Elisabeth THÉRY.
Mention honorable....	Alphonsine LESTROUBAC.
—	Madeleine PIZER.
—	Jeanne MATHIAS.

Langue anglaise

Professeur : M. POZIER.

1^{re} Année.

Médaille d'argent.....	M ^{lles} Gabrielle BETTENCOURT.
Médaille de bronze....	Antoinette DUBOSC.
—	M. Robert DESGROUX.
Mention honorable....	M ^{lles} Thérèse TRÉFOUEL.
—	Eugénie SPATZ.

2^e Année.

Médaille d'argent	M ^{lles} Jeanne TRAMBOUZE.
Médaille de bronze....	Aline KRONRAD.
—	MM. Maurice SAINT-GERMAIN.
Mention honorable....	Georges LABALLETTE.
—	Albert LEVALLOIS.

Langue française
Professeur : M. L. LEROUX.

1^{re} Année

Médaille d'argent . . .	MM. Blanche NETTER.
Médaille de bronze . . .	MM. MARCIE LEROUX.
Mention honorable . . .	François LEFEBVRE.
Mention honorable . . .	Henri LEVYER.

2^e Année

Médaille d'argent . . .	M. Jean de TRAMBOULE.
Médaille de bronze . . .	MM. Albert LEVAILLIS.
Mention honorable . . .	MICHEL DE BRANAN.

Langue italienne

Professeur : M. Daniel LENOIR.

Médaille d'argent . . .	MM. Maxime LEROUX.
— . . .	Maxime BELLENGER.
Mention honorable . . .	Pierre CHARPENTIER.

Langue espagnole.

Professeur : M. ARAN Y TORRÉS.

2^e Année

Médaille d'argent . . .	MM. Marie-Jean-J. FARGEON.
Médaille de bronze . . .	François FONDEVILLE.
Mention honorable . . .	Gaston LAINÉ

1^{re} Année

Médaille d'argent . . .	M ^{lles} Marie Boissé.
Médaille de bronze . . .	Blanche GRUETTE.

Dessin et Ornementation.

Professeur : M. CHARPENTIER

Jeunes filles.

Académie.

Mention honorable... M^{lle} Lucie DUSSAUX.

Première Division. — *Tête d'après la Bosse.*

Médaille de bronze... M^{lles} Georgette THIRARD.

— Juliette MALLET.

Deuxième Division. — *Ornement d'après relief.*

Méd. offerte par la Société des Amis des Arts :

M^{lles} Blanche CHARPENTIER.

Médaille de bronze... Jeune TRAMBOUZE.

— ... Louise FRÉMONT.

Mention honorable... Louise CLOUARD.

Troisième Division. — *Objets usuels.*

Médaille de bronze... M^{lles} Henriette UCHAN.

— ... Marguerite NORTIER.

Mention honorable... Jeanne COSSON.

— ... Blanche LETARD.

— ... Germaine LABOY.

Quatrième Division. — *Dessin élémentaire*

1^{re} Section

Médaille de bronze... M^{lles} Eugénie LECARPENTIER.

— ... Juliette DUMONT.

Mention honorable... Cécile JOUVIN.

— ... Hélène MORAINÉ.

2^e Section

Médaille de bronze....	M ^{lles} Fernande COUTURIER.
Mention honorable....	Berthe ALLEAUME.
—	Suzanne CHÉRON.

Dessin

Professeur : M. FRÉCHON.

DIVISION SUPÉRIEURE. — *Académie d'après relief.*

Jeunes gens.

Hors concours.....	MM. L. VARIN.
Méd. arg. offerte par la Société artistique de Normandie	Joseph MASSA.
Médaille de bronze....	NAUTRÉ.
Mention honorable....	(QUÉLENEC.

Première Division. — *Tête d'après la Bosse.*

Médaille de bronze....	MM. POIRIER.
—	Pierre CHIROL.
Mention honorable ...	Edouard COUTURIER.

Deuxième Division. — *Ornement.*

(1^{re} Section).

Médaille d'argent....	MM. Paul PRUVOST.
Médaille de bronze....	Marcel TRUGARD.
—	Henri FOURNIER.
Mention honorable....	Alexandre LEROY.

(2^e Section).

Médaille de bronze ...	MM. WITTORSKI.
—	BELLANCOURT.
Mention honorable....	Edouard PICARD.
—	Maurice COUFOURIER.

Troisième Division — *Objets usuels.*

Médaille de bronze....	MM. MERCIER.
—	HÉDOUIN.
Mention honorable ...	Victor LEFEBVRE.
—	Paul MARAIS.
—	Gaston UDENSTOCK.

Quatrième Division. — *Eléments*

Médaille de bronze....	MM. Henri LECOINTE.
Mention honorable ...	Albert PASQUIER.
—	Albert ALEXANDRE.
—	Maurice LABANOWSKI.

Théorie et Composition de l'Ornement.

Professeur : M. PINÇON.

1^{re} Division

Médaille d'argent offerte par la Société artistique de Normandie.....	MM. RUULT.
Médaille d'argent....	GLASSON.
Médaille de bronze....	MIRAY.

2^e Division

Médaille de bronze....	MM. Edouard COUTURIER.
Mention honorable....	Edmond COUTURIER.
—	Armand LECONTE.

Modelage.

Professeur : M. DEVAUX.

Jeunes filles.

DIVISION SUPÉRIEURE. — *Académie*

Hors concours.....	M ^{lle} Juliette LEMARCHAND.
--------------------	---------------------------------------

1^{re} Division. — Buste d'après modèle

Rappel de méd. argent. **M^{lle} Marie LEMARCHAND.**

2^e Division

Médaille de bronze.... **M^{lles} Alexandrine LEGRAS.**

Mention honorable.... **Jeanne CHICOT.**

— ... **Berthe GAUTIER.**

Jeunes gens.

DIVISION SUPÉRIEURE. — Académie

Médaille d'argent **MM. Georges PAULME.**

— **Charles LEMAIGNEN.**

Première Division. — Buste d'après modèle.

Médaille de bronze ... **MM. Joseph MASSON.**

Mention honorable.... **LANIOL.**

— **P. NAUTRÉ.**

Deuxième Division. — Ornaments.

Médaille d'argent **MM. René RUULT.**

Mention honorable ... **Anatole MIRAY.**

Troisième Division.

Médaille de bronze.... **MM. LEDIEN.**

Mention honorable ... **René CARTON.**

— **Raoul BENET.**

Tissage.

Professeur : **M. Charles LENFANT.**

Médaille de vermeil offerte par M. Boulouse :

MM. G. BERTHEAUME.

Médaille d'arg. offerte

par un anonyme ... **F. CANNÉHAN.**

Médaille d'argent.....	MM. BERNIER.
Médaille de bronze....	BOITELLE.
—	HÉDOUIN.
Mention honorable ...	GODART.

Dessin industriel appliqué à la mise en carte

Professeur : M. WILHELM.

1^{re} Année

Médaille d'argent.....	MM. Lucien BERNIER.
—	Ernest CLOSET.
Médaille de bronze....	SENARD.
Mention honorable ...	SOIRON.
—	Louis TALBOT.

2^e Année

Médaille de vermeil offerte par MM. Fromage frères :

MM. HÉDOUIN.

Médaille d'argent.....	Joseph BOITEL.
Médaille de bronze....	HERRIER.
Mention honorable ...	Maurice LECOQ.

3^e Année

Médaille de vermeil offerte par la maison Rivière et C^{ie} :

MM. BUCHY.

Médaille de vermeil ..	BERTHEAUME.
Premier volume de l'ou- vrage de Gand.....	BURY.

LA VIE DE SAMUEL CHAMPLAIN

FONDATEUR DE LA NOUVELLE-FRANCE

(1567-1635)

Par M. GABRIEL GRAVIER

Membre résidant

INTRODUCTION

I. Jean Alfonse et les croyances cosmogoniques de son temps. — II. La bulle d'Alexandre VI commentée par Alfonse, déchirée par François I^{er}. — III. Anciens voyages aux côtes d'Amérique. — IV. Voyage du vicomte de Guen et du baron de Léry à l'île de Sable. — V. Voyage de Giovanni Verrazano. — VI. Voyages de Jacques Cartier. — VII. Capture de Don-nacona, roi de Canada. — VIII. Voyage de Roberval, au Saguenay. — IX. Jean Alfonse cherche un passage à la Chine. — X. Etat des esprits au xvi^e siècle. — XI. Le voyage de Pantagruel. — XII. Comment Rabelais entend la colonisation. — XIII. Opinion de Montaigne sur les sauvages. — XIV. La conquête du Nouveau-Monde jugée par Montaigne. — XV. Les Sauvages de l'Amérique du Nord. — XVI. Ce que demandent les Européens. — XVII. Nécessité de hâter la conversion des Sauvages.

I. — Le 24 novembre 1545, Jean Alfonse, du pays de Saintonge, achevait la rédaction de son *Hydrographie*.

On voit avec étonnement, dans cette œuvre d'un marin brave, instruit et heureux, que le seizième siècle croyait encore aux rêveries cosmographiques des ancêtres.

Un demi-siècle après la découverte de l'Amérique, le Puys de saint Patrik, le Phœnix, la Pomme de Paradis,

les Hommes acéphales, cynocéphales, capripèdes, uni-pèdes, monocoles, ophiophages, etc., etc., n'étonnaient personne. Jean Alfonse en donne la raison : « Cecy a » esté veu par beaucoup de gens, et de cecy nul ne se » doibt esmerveiller, car tout ainsi que Dieu a créé » beaucoup de choses en la terre, aultant en a créé en la » mer et davantaige ». Et puis, suprême argument, enfoncé comme un clou dans la dure cervelle du moyen âge : « C'est secret de Dieu dont il ne se faut trop en- » querir ».

Les voyageurs de ce temps-là n'étaient pas tenus de croire tout ce qu'ils disaient. On leur demandait du merveilleux : ils en donnaient, et on leur criait en riant : « A beau mentir qui vient de loin ». Les fictions des Chrétiens étaient de même famille que celles des Hellènes et des Latins, s'étaient réciproquement et se gravaient ensemble dans les esprits. Les cartes contenaient moins de détails géographiques que d'images d'hommes ou d'animaux fantastiques. Cependant, quand Alfonse écrit avec componction : « C'est secret de Dieu », il fait penser à son ami François Rabelais, qui nous donne ce joyeux précepte : « Un homme de bien, un homme de bon sens » croit toujours ce qu'on lui dit et trouve par écrit ». Des hommes graves montrent pourtant cette crédulité.

Dom Manuel, roi de Portugal, n'écrit-il pas aux souverains espagnols, le 29 juillet 1501, que les hommes de ses mines du Sofala ont deux yeux par devant et deux par derrière ?¹

Christophe Colomb, qui ne riait jamais et pontifiait toujours, ne nous apprend-il pas que les sujets du puis-

¹ NAVARRETE, *Coleccion de los viages y descubrimientos*; Madrid, 1829, t. III, p. 100.

sant roi Magon ou Mangon naissaient avec une longue queue et qu'ils la dissimulaient sous une tunique qui leur tombait sur les talons ?¹ A la vérité, les sujets du roi Magon avaient une longue queue, mais elle n'était pas attachée où le disait Colomb; en bon chinois qu'ils étaient, ils la tressaient soigneusement et se la laissaient pendre dans le dos.

Au moment où Jean Alfonse écrivait son *Hydrographie*, Copernic découvrait que le soleil est au centre de l'infini, comme assis sur un trône, et qu'il fait tourner en cercle, despotiquement, sa famille d'astres. Cette découverte modifiait notre horizon cosmographique.

On retrouvait alors un nouveau monde. La vieille Europe tressaillait, lisait avec enthousiasme les récits des marins, les descriptions de constellations, de terres, de mers, d'hommes, d'animaux, de plantes inconnus. L'homme comprenait les harmonies de la nature, admirait, et son ambition ne connaissait plus de limites.

II. — Le pape Alexandre VI daigna laisser à Dieu la nue propriété de la planète, mais il s'en réserva l'usufruit et le droit d'en disposer à son bon plaisir. Par bulle du 4 des nones de mai 1493, il partagea, entre l'Espagne et le Portugal, les Indes Orientales et Occidentales.

Cela ne fut pas du goût de Jean Alfonse, et, tout bon chrétien qu'il était, il dit nettement à François I^{er} : « Le roy d'Espagne et le roy de Portugal ont fait partaige de l'Universel, et les limites, dont commencent » les partaiges, sont à quatre cent cinquante lieues en

¹ A. DE HUMBOLDT, *Examen critique de la Géographie du Nouveau continent*, t. IV, p. 244; t. V, p. 221.

» occident des isles du Cap de Vert. La division dont ils
» ont parti s'appelle la rivière de Maragnan, qui est en
» la coste de Brésil, coste de l'est et ouest du costé devers
» le Brésil. La dite rivière est à sept degrez au su de la
» ligne devers le pôle antarctique. Le roy de Portugal a
» prins la partie d'orient jusques-là où descent la rivière
» de Gange en la mer Pacifique, et le roy d'Espagne a
» prins la partie d'occident jusques à la dite rivière de
» Gange, et ont faict là-dessus lesdicts partaiges sans y
» appeler Vostre Majesté Royale, ne autres vos prédé-
» cesseurs, et m'est advis qu'ilz ont mal party, entendu
» qu'ils ont tout prins, entendu que vous y aviez aultant
» et si grand droict que eux : . . . et me semble que à
» vous en appartient portion aussi bien que à eux, parce
» que vous avez des gens en vostre royaume qui co-
» gnoissent que sont les plus riches isles du monde¹ ».

François I^{er} pensait comme son vieux et vaillant pilote. « Est-ce que le fils aîné, dit-il, est plus bâtard que ses puînés ? que tout au moins l'on me montre l'article du testament d'Adam qui me deshérîte ». Le Saint-Père laissa sans réponse cette demande peut-être indiscrete, et le roi ne tint compte de la fameuse bulle et de l'excommunication *latae sententiae* qu'elle spécifie².

III. — Depuis longtemps déjà les marins normands, basques et bretons fréquentaient les pays si libéralement donnés par le Saint-Père.

En 1364, les Dieppois et les Rouennais avaient des comptoirs sur les côtes de Guinée.

¹ PIERRE MARGRY, *Les Navigations françaises et la Révolution maritime du xiv^e au xvi^e siècle*; Paris, Tross, 1867, ch. v.

² Cette curieuse pièce a été publiée par Navarrete, d'après l'original conservé aux Archives des Indes de Séville. (*Coleccion de los viages y descubrimientos*, t. II, pp. 28 et suiv.

En 1402, le cauchois Jean de Béthencourt a conquis les Canaries.

Vers 1488, les marins de Dieppe ont touché au Brésil.

En 1503, Binot Paulmier de Gonneville a séjourné dans ce pays. La même année, les Normands et les Bretons ont exploré les côtes de l'Amérique du Nord, entre le cap Race et le cap Bonavista (Terre-Neuve).

En 1506, Jean Denis, de Honfleur, et le pilote Gamart, de Rouen, ont pénétré dans le golfe Saint-Laurent.

En 1508, Thomas Aubert, l'un des capitaines de Jean Ango père, a transporté dans ces pays les premiers colons normands¹.

IV. — Saint-Just, vicomte de Guen, ayant « le courage porté à choses hautes, désiroit s'établir par delà » et y donner commencement à une habitation de Français ». En 1518, peut-être quelques années plus tard, il fit voile, avec le baron de Léry, jusqu'à l'île de Sable, en face des pêcheries bretonnes. Le voyage, contrarié par le mauvais temps, a été très long ; le navire a manqué d'eau pour le bétail, et force fut de laisser, dans l'île de Sable, les vaches et les cochons². Ce bétail multiplia et sauva de la disette les malheureux que le marquis de la Roche abandonna dans cette île, par fortune de mer, en 1598³.

V. — Toutes ces expéditions étaient privées. Fran-

¹ RAMUSIO, *Discorso d'un gran capitano di mare francese del luogo di Dieppe*, in *Navigazioni*; Venetia, 1606, t. III, fol. 335, v. c.

² D'AYEZAC, *Introduction au Brief récit et succincte narration de la navigation faite en M. D. XXXV et M. D. XXXVI, par le capitaine Jacques Cartier*; Paris, Tross, 1863, fol. VII.

³ MARC LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle-France*; Paris, Jean Millot, M. DC. XII, p. 420.

çois I^{er}, qui ne les ignorait pas, eut la pensée de les protéger, de les étendre, de se saisir d'une part du monde nouvellement découvert, et de chercher, à travers ces terres, un passage à la Chine plus court et moins périlleux que ceux du cap de Bonne-Espérance et du détroit de Magellan.

En 1523, il envoie, avec quatre navires, à la recherche de ce passage, le florentin Giovanni da Verrazano. L'habile marin touche, au 34° degré de latitude nord, la terre inconnue. Il descend cinquante lieues au sud, ne trouve rien qui lui convienne, revient en arrière, s'élève jusqu'au 50° degré de latitude Nord et rentre à Dieppe le 8 juillet 1524.

En 1528, au cours d'un second voyage, il a été pris, rôti et mangé par les sauvages du Brésil¹.

VI. — Après la paix de Cambrai, François I^{er} a le loisir de s'occuper de l'administration du royaume et accueille les propositions d'un pilote de Saint-Malo, Jacques Cartier. Croyant que le Saguenay était « ung des » boutz de l'Asie du costé du Nor², il le charge de continuer les découvertes de Verrazano et la recherche d'un passage à la Chine. Dans deux voyages faits en 1534 et 1535, le vaillant marin remonta, jusqu'au saut Saint-Louis, le grand fleuve Saint-Laurent, et passa quelque temps à Hochelaga, village iroquois situé dans l'île de Montréal.

¹ GABRIEL GRAVIER, *Les voyages de Giovanni Verrazano sur les côtes d'Amérique, avec des marins normands, pour le compte du roi de France, en 1524-1528* (Bulletin de la Société normande de Géographie, cahier de sept.-oct. 1898).

² Mandement de François I^{er} à Jacques Cartier, du 12 décembre 1540. (*Documents inédits sur Jacques Cartier et le Canada*; Paris, Tross, 1865, p. 19).

Pendant le très dur hiver de 1535-1536 il était sur la rivière Saint-Charles, qu'il avait nommée Sainte-Croix¹, et que les sauvages appelaient, parce qu'elle tourne et forme plusieurs pointes. Catirecoubat².

VII. — Donnacona était roi de Stadacone, sur le plateau de Québec. « Homme ancien », il avait passé sa vie à voyager. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu et se plaisait à conter. Comme les voyageurs européens, il donnait cours à son imagination et cela lui porta malheur.

Le capitaine malouin et Donnacona étaient bons amis et causaient. Le sauvage dit au capitaine que le Saguenay abondait en or, en rubis et autres matières précieuses³; que dans le pays des Picquemyans les hommes n'avaient qu'une jambe; qu'ailleurs, les habitants n'ont pas d'appareils digestifs et se nourrissent sans doute comme ceux de l'île de Ruach qui, au dire de Pantagruel, « rien ne beuvent, rien ne mangent, sinon vent ».

Jacques Cartier était un brave et honnête marin, mais dans ce temps-là on ne se faisait scrupule d'emmener en

¹ En 1619 ou 1620, un M. de Bouës a donné aux Récollets deux cents écus, à condition que leur couvent prendrait le nom de Saint-Charles. Avec le temps, le nom du couvent est devenu celui de la rivière. (SIXTE LE TAC, *Histoire chronologique de la Nouvelle France ou Canada*, publiée pour la première fois par Eug. RÉVEILLAUD; Paris, Maisonneuve, 1888, p. 113).

² GABRIEL SAGARD THEODAT, *Histoire du Canada et voyages que les Frères mineurs Recollets y ont faits pour la conversion des infidèles*; Paris, Claude Sonnius, m. dc. xxxvi, p. 162.

³ Le P. Sagard répète cela et ajoute qu'il a trouvé, près du couvent de Notre-Dame des Anges, attachés à des roches, de petits diamants qui lui parurent fort beaux. (*Hist. du Canada*, 1636, p. 788).

Le pays de Saguenay, dit Elisée Reclus, n'est pas « un royaume riche en or et en pierres précieuses », mais il fournit d'autres trésors. (*Nouv. Géogr. univers.*, t. XV, p. 562).

France, de bon gré ou de force, des sauvages. Il s'empara, par surprise, du seigneur Donnacona. Il ne voulait pas le réduire en esclavage et son intention était de le ramener dans son royaume, mais il désirait que le bonhomme racontât lui-même au roi les merveilles qu'il prétendait avoir vues.

André Thevet a connu Donnacona et dit qu'il devint très bon chrétien. Malheureusement il est mort, ainsi que ses compagnons, dans les deux premières années de son séjour en France.

Le 6 mai 1536, quand il quitta le Canada, Cartier abandonna l'un de ses navires, faute de le pouvoir réparer. Cette épave a été découverte le 26 septembre 1843, et les Québécois en ont envoyé au musée de Saint-Malo plusieurs fragments¹.

VIII. — Le 15 janvier 1540, Jean-François de la Roque, sieur de Roberval, se fait nommer lieutenant général ès terres neuves de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres circonvoisines. Le 17 octobre suivant, Jacques Cartier est commissionné capitaine général et maître pilote de tous les navires qui seront envoyés pour cette entreprise.

Roberval se fait attendre; Cartier s'impatiente et part seul, de Saint-Malo, le 23 mai 1541. Il remonte à Hochelaga, revient à la rivière Sainte-Croix, ne voit rien venir et repart pour la France à la fin de mai 1542. Il rencontre Roberval dans le havre de Saint-Jean, sous le cap Double, refuse de retourner avec lui et continue son voyage.

IX. — Roberval était parti de la Rochelle le 16 avril

¹ D'AVEZAC, *Bref récit*, Introduction, fol. xij.

1542, avec trois navires. Il avait pour pilote Jean Alfonse, que Samuel Champlain qualifiait : « Homme des » plus entendus au fait de la navigation qui fût en France » de son temps ».

Roberval explore le Saguenay. Son nom, bien que peu sympathique, a été donné à une ville de la bande ouest du lac Saint-Jean.

Non moins préoccupé du passage à la Chine que des prétendues mines du Saguenay, il charge Jean Alfonse de chercher ce passage. Alfonse découvre le détroit de Belle-Ile, que de hardis ingénieurs voudraient fermer par une muraille de quinze à vingt kilomètres, pour arrêter les glaces polaires et atténuer les rigueurs de la température canadienne. S'engageant ensuite dans le détroit de Davis et la mer de Baffin, qui étaient alors anonymes, il s'éleva jusqu'au 72° de latitude nord. Il fut arrêté par les glaces et forcé de revenir sans avoir découvert le passage désiré.

X. — A cette époque, chaque jour amenait la découverte, dans les lointains de la *Mer Ténébreuse*, de quelque partie du nouveau continent. La planète semblait s'agrandir et la famille humaine s'augmentait de races inconnues. Les conceptions cosmographiques des anciens se disloquaient, tombaient en miettes. L'Europe occidentale était haletante, émue, émerveillée. Les relations de voyages, aussitôt parues, étaient traduites et lues avidement. Il y avait alors un mouvement d'esprit, un conflit d'ambitions qu'on ne reverra jamais plus.

XI. — François Rabelais, le grand remueur d'idées, qui était très au courant des questions géographiques, ne pouvait rester étranger à cette révolution ni se priver

du plaisir de dire son avis sur la découverte d'un passage à la Chine.

Donc, au mois de juin, au jour des fêtes Vestales, Pantagruel prend congé du bon Gargantua, son père, et va s'embarquer au port de Thalasse ou Sanmalo. Outre ses anciens serviteurs, il emmène Jamet Brayer, pilote principal, et Xénomanes, « le grand voyageur et traverseur de voies périlleuses », qui laisse à Gargantua, « en » sa grande et universelle Hydrographie, la route qu'ilz » tiendront visitant l'oracle de la dive Bouteille Bacbuc ».

Le départ a lieu en présence de tout le peuple de Thalasse, en grande solennité, comme celui de Jacques Cartier, du 16 mai 1535, avec cette différence que Pantagruel remplace, par de copieuses beuveries, la confession, la communion et la bénédiction épiscopale des équipages du capitaine malouin.

Il fait « voile au vent grec levant » (nord-est), selon que l'a décidé Jamet Brayer. Son avis et celui de Xénomanes étaient, « veu que l'oracle de la dive Bacbuc » estoit près le Catay, en Indie supérieure », de ne pas imiter les Portugais qui coupent la Ceinture ardente, passent le cap de Bonne-Espérance, perdent de vue la polaire et font navigation énorme.

Au contraire, ils suivront au plus près le parallèle de ladite Indie, tourneront autour du pôle par occident, de manière à l'avoir toujours à la même hauteur, comme il est au port d'Olonne, sans plus en approcher, de peur d'être pris par la mer Glaciale. « Et suivant ce cano- » nique destour par mesme parallèle, l'eussent à *dextre* » *vers le levant, qui au département leur estoit à* » *senestre*, ce qui leur vint à profit incroyable. Car sans » naufrage, sans dangier, sans perte de leurs gens, en » grande serenité (exceptez un jour près l'isle des Ma-

» creons), feirent le voyage de Indie superieure en moins
» de quatre moys, lequel à peine feroient les Portugal-
» loys en trois ans avecques mille fascheries et dangiers
» innumerables¹ ».

Pierre Margry reconnaît, avec raison, il semble, dans Xénomanes, « le grand voyageur et traverseur de voyes perilleuses », le fameux pilote Jean Alfonse, et, dans Jamet Brayer, le pilote principal, le célèbre découvreur Jacques Cartier. Rabelais était leur ami et partageait leur croyance; il écoutait les avis de Jean Alfonse, les récits de Jacques Cartier, et devait naturellement les faire figurer dans la joyeuse expédition de Pantagruel.

Pierre Margry observe aussi, avec beaucoup de perspicacité, que le voyage n'a pas été fait de l'est à l'ouest, de Thalasse au Cathay, mais de l'ouest à l'est, du Cathay à Thalasse. C'est évident, puisque Pantagruel part de son royaume d'Utopie, qui est dans l'Inde Supérieure, et qu'il a toujours à senestre l'étoile polaire. Ce renversement de l'itinéraire a pour but de dépister les « calum-
» niateurs... diables noirs, blancs, diables privez, dia-
» bles domestiques » qui détestent « la vie treshorri-
» ficque du Grand Gargantua » et voudraient faire, du livre et de l'auteur, un beau feu de joie.

XII. — Quand Pantagruel eut conquis le pays des Dipsodes (Gens altérés), il y installa une colonie d'Utopiens (Gens imaginaires). Les Utopiens adoraient leur seigneur parce qu'il était juste et bon. Il traita les Dipsodes comme les Utopiens, et si les Utopiens l'aimaient beaucoup, les Dipsodes l'aimèrent encore davantage. Cela dit, le sage Rabelais met sur son nez ses meilleures be-

¹ RABELAIS, édit. Jannet, liv. IV, ch. 1.

sicles, et donne ce conseil bien humain et bien français :

« Noterez donc icy, beuveurs, que la manière d'entre-
» tenir et retenir pays nouvellement conquestez n'est
» (comme a esté l'opinion erronée de certains espritz ty-
» ranniques, à leur dam et deshonneur) les peuples pil-
» lant, forçant, angariant, ruinant, mal vexant et re-
» gissant avecques verges de fer : brief les peuples
» mangeant et devorant, en la façon que Homere appelle
» le roy inique Demovore, c'est-à-dire Mangeur de peuple.
» Je ne vous allegueray à ce propos les histoires anti-
» ques, seulement vous revocqueray en recordation de ce
» qu'en ont veu vos peres, et vous-mesmes, si trop jeunes
» n'estez ; comme enfant nouvellement né, les faut
» alaicter, berser, esjouir. Comme arbre nouvellement
» planté, les faut appuyer, asceurer, défendre de toutes
» vimeres, injures et calamitez ; comme personnesaulvée
» de longue maladie, et venent à convalescence, les faut
» choyer, espargner, restaurer : de sorte qu'ilz conçoip-
» vent en soi cette opinion, n'estre on monde roy ne
» prince, que moins vouldissent ennemy, plus optassent
» amy¹ ».

XIII. — Quand Rabelais mourut, Michel de Montaigne avait vingt ans. Lui aussi, profond penseur, porte son attention sur le nouveau monde.

Il trouve que les Indiens ne sont ni barbares, ni sauvages. Ils pensent et vivent autrement que nous ; ils sont, plus que nous, voisins de l'état primitif : voilà tout.

Ils se font la guerre, comme les civilisés. Ils se battent intrépidement. S'ils craignent la mort, ce qui est probable, ils ont assez de force d'âme pour n'en laisser rien pa-

¹ RABELAIS, édit. Jannet, liv. III, ch. 1.

raître et pour la braver. Chacun rapporte et attache à l'entrée de son logis, comme faisaient les Gaulois, la tête de l'ennemi qu'il a tué. Les Sauvages du Brésil traitent les prisonniers de guerre humainement, comme des parents, leur donnent des femmes ; mais au jour fixé, ils les tuent, les rôtissent et les mangent. Ils ont remarqué que les Portugais, qu'ils prenaient pour de grands maîtres, savaient, beaucoup mieux qu'eux, prolonger, aggraver, varier les supplices : ils ont commis la sottise de les imiter.

Montaigne pense qu'il y a moins de barbarie à manger un homme mort qu'à déchirer, rôtir par le menu, faire mordre par les chiens et les pourceaux et manger vivant un homme, comme il l'a vu faire, et, « qui pis est, sous » prétexte de pitié et de religion ».

Le prisonnier sauvage n'est ni lié, ni enfermé ; libre de sa personne, il va et vient à son plaisir. Il se présente au supplice la tête haute ; il brave, provoque, invective ses bourreaux et chante son chant de mort, que Montaigne traduit ainsi : « Qu'ils viennent hardiment tres- » tous, et s'assemblent pour disner de luy ; car ils man- » geront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui » ont servi d'aliment et de nourriture à son corps : ces » muscles, dict-il, cette chair et ces veines, ce sont les » vostres, pauvres fols que vous estes ; vous ne reco- » gnoissez pas que la substance des membres de vos » ancestres s'y tient encores ; savourez les bien, vous y » trouverez le goust de vostre propre chair ». Jusqu'à son dernier souffle, le guerrier chante ses prouesses et méprise ses bourreaux.

Plus un guerrier est brave, plus il a de femmes ; les jeunes femmes se font un point d'honneur d'embellir les dernières années d'un brave capitaine.

Ils ont des chants d'amour d'une suavité douce et tendre, des maximes très sages, des fables qui peuvent soutenir la comparaison avec celles d'Esopé et de Phèdre. Leur langue, tout au moins la *lingua geral*, est soumise à des règles grammaticales certaines ; les PP. Simon de Vasconcellos et Joseph Anchieta trouvent qu'elle a les perfections, la délicatesse, l'abondance et la flexibilité de la langue grecque¹.

Trois sauvages du Brésil se trouvèrent à Rouen en même temps que Charles IX. Quand on leur eut montré toutes les merveilles de la cour et de la ville, Montaigne leur demanda ce qui les avait le plus frappés. C'est, dirent-ils, d'avoir vu des hommes grands, forts, barbus, armés, obéir à un enfant au lieu de se choisir un chef parmi eux ; puis d'avoir vu des palais et, à la porte des palais, des gens qui crèvent de faim.

Quels sont, dit Montaigne à un roi, les avantages de votre dignité ? — « De marcher le premier à la guerre ». — Et après la guerre ? — Le sauvage répondit « Qu'il » lui restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui » despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au » travers des hayes de leurs bois par où il peust passer » bien à l'ayse ». — « Tout cela ne va pas trop mal », ajoute Montaigne, « mais quoy ! ils ne portent point de » hault de chausses² ».

XIV. — Le temps marche, aussi la découverte et la conquête. Au nom de Dieu, qui laisse tout dire et tout faire, les *descubridores* exploitent, ruinent, suppriment des peuples et des civilisations. Montaigne s'en émeut,

¹ GABRIEL GRAVIER, *Etude sur le Sauvage du Brésil*, dans le *Bulletin de la Soc. norm. de Géogr.*, 1880 et 1881.

² MONTAIGNE, *Essais*, liv. I, ch. xxx.

regrette que la conquête n'ait pas été faite par les Grecs et les Romains. « Combien il eust esté aysé », dit-il, « de » faire son prouffit d'ames si neufves, si affamees d'ap- » prentissage, ayants, pour la plus part, de si beaux » commencements naturels ! Au rebours, nous nous » sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les » plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, » et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à » l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit jamais à » tel prix le service de la trafique ? tant de villes rasees, » tant de nations exterminees, tant de millions de peu- » ples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle » partie du monde bouleversée, pour la negociation des » perles et du poivre ? Mechaniques victoires ! Jamais » l'ambition, jamais les inimitiez publicques, ne poulse- » rent les hommes, les uns contre les autres, à si horri- » bles hostilitiez et calamitez si misérables¹ ».

Montaigne a bien vu. Son clair génie a parfaitement discerné que le but de ces grandes expéditions, sans en excepter celle de Christophe Colomb, était l'amour des richesses. On invoquait hypocritement Dieu, la Vierge et les saints, on ne parlait que de religion et du salut des Sauvages : en réalité, on restait dans l'ornière creusée par les Phéniciens et les Carthaginois. Il y a une différence pourtant, et non petite. Ces hardis marchands, « pleins de mensonges, habiles et rusés », apportaient sur leurs noires nefes mille choses frivoles, faisaient des échanges de produits, d'idées, de corruptions, fondaient des colonies, mais ils ne persécutaient personne au nom des dieux et ne forçaient personne à sacrifier à Melkarth.

XV. — Montaigne a vu des sauvages du Brésil, Marc

¹ MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, ch. vi.

Lescarbot a vécu avec ceux de la Nouvelle-France, et les trouve « sans comparaison autant humains que nous ». Ils ne sont, dit-il, ni brutaux, ni stupides, ni lourdeaux. C'est à tort qu'on les dit bêtes, cruels et sans raison. Il n'y a pas de niais parmi eux, comme en Europe; ils parlent avec beaucoup de jugement, « et pour la cruauté, » quand je revoque en mémoire nos troubles derniers, je » crois que ni Hespagnols, ni Flamens, ni François, ne » leur devons rien en ce regard, voire nous les surpassons de plus de juste mesure¹ ».

XVI. — Le pays est immense, beau, fertile, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. « On voudrait trouver les » thresors d'Atabalipa, sans travail et sans peine, mais » on y vient trop tard, et pour en trouver il faut cher- » cher, il faut faire de la dépense, ce que les grans ne » veulent pas. Les demandes ordinaires que l'on nous » fait », dit Lescarbot, « sont : Y a-il des thresors, y » a-il des Mines d'or et d'argent? et personne ne demande : » Ce peuple-là est-il disposé à entendre la doctrine Chrétienne? Et quant aux Mines il y en a vraiment, mais » il les faut fouiller avec industrie, labeur et patience; la » plus belle mine que je sçache c'est du blé et du vin avec » la nourriture du bestial. Qui a de ceci, il a de l'argent. » Et de mines nous n'en vivons point. Et tel bien souvent » a belle mine qui n'a pas bon jeu² ».

XVII. — D'aucuns disent que Dieu a décidé, dès l'origine des temps, qu'hors de l'Eglise il n'y aurait pas de salut : ils en concluent que la France doit se dévouer à la salvation des masses humaines qui, insouciantes du

¹ MARC LESCARTBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, pp. 2, 8.

² LESCARTBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, pp. 17, 18.

danger qu'elles ignorent, courent en riant à l'éternel abîme.

Et le danger est pressant. Des hommes avec qui Dieu, sans doute, a conversé familièrement ont prédit que, six mille ans après la création, l'universalité des mondes serait remise au creuset. Or, cette période de six mille ans touche à son terme. « Sçais tu pas bien que la fin du monde approche ? » disait à Panurge le joyeux frère Jean. Gravement on concluait de ces prophéties qu'il fallait se hâter de porter aux Sauvages la foi catholique.

Les gens prudents, pratiques, pensaient qu'il fallait commencer par la colonisation. Ils étaient dans le vrai. Les Protestants, persécutés, portaient à l'étranger leur fortune et des industries qui nous étaient particulières. La France en était appauvrie, en souffrait et en souffre encore. On aurait pu canaliser, sur le Canada, cette émigration. Deux raisons, d'inégale valeur, en ont empêché. Les Huguenots, étant hérétiques et condamnés par le pape, n'auraient pu conduire en paradis les Sauvages ; une colonie protestante se serait peut-être détachée de la France catholique.

La question en était là, bien ou mal posée. D'abord on fera, par force, quelques concessions, mais la formule : « un Canada exclusivement catholique » finira par s'imposer.

Samuel de Champlain arrive. Son programme tient en trois mots : découvrir, coloniser, christianiser. Il fera d'immenses découvertes, il appliquera les théories de Rabelais, de Montaigne et de son ami Lescarbot, il cherchera un passage à la Chine et assurera le triomphe du catholicisme.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



d
a

s
s
s
a
n
J
f

c
I
f
I
e
g
I
f
t
l

f
4
f

t
c
h
c
c

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE, FAMILLE ET PREMIÈRES ARMES DE CHAMPLAIN

I. Sa naissance et sa famille. — II. Ce qu'il exige du marin. — III. Ses premières armes. — IV. Voyage au Mexique. — V. Aymar de Chastes — Le taux de l'argent au XVII^e siècle — Le capitaine Pontgravé. — VI. Aymar de Chastes envoie Champlain en Canada. — VII. Champlain remonte le Saint-Laurent jusqu'au saut Saint-Louis. — VIII. Tadousac. — IX. La rivière Saguenay. — X. Le pays de Saguenay. — XI. Retour à Honfleur.

I. — Champlain est né en 1567 ou 1570, au Brouage, petit port et petite place forte de la Saintonge.

D'après un biographe, il serait fils de simples pêcheurs¹.

En 1601 et 1604, il se nomme tout simplement « Samuel Champlain de Brouage ». En 1603, quand Aymar de Chastes lui proposa d'aller en Canada, il accepta sous réserve de l'approbation du roi « dont il dépend par sa naissance ». En 1610, dans son contrat de mariage, il est dénommé « noble homme de Champlain, fils de noble Antoine² ». En 1613, 1620 et 1632, il se nomme « sieur de Champlain ». Il signe sa carte de 1615 : « sieur Champlain, capitaine pour le Roy en la Marinne ». Marc Lescarbot écrit, en 1616, « Champlain et « sieur Champlain ». En 1621, le roi l'appelle « Champlain », et Montmorency « Monsieur Champlain ». Quatre ans plus tard, Ventadour écrit « sieur de Champlain ». En 1635 et 1636, les Jésuites et les

¹ *Biographie Saintongeoise* ; Saintes 1852, p. 140.

² *Registre des insinuations au greffe du Châtelet de Paris*, 27 déc. 1610, cité par le P. Faillon.

Récollets lui donnent la particule. Le P. de Charlevoix le qualifie : « Samuel de Champlain, Gentilhomme Sainton- » geois, Capitaine de Vaisseaux, et en réputation d'Offi- » cier brave, habile et expérimenté¹ ».

Était-il gentilhomme, anobli ou simple roturier ? Je le crois roturier. Cela d'ailleurs importe peu. S'il n'était pas noble par le hasard de la naissance, il l'était par son caractère, la dignité de sa vie et les services rendus au pays.

On ignore également s'il est né calviniste ou catholique. Le Brouage était en plein pays protestant, et son prénom de *Samuel*, inusité chez les Catholiques, était en faveur chez les Huguenots. Mais son père s'appelait Antoine et sa mère Marguerite, noms catholiques. En tout cas, il fut un catholique convaincu, ardent et militant. Quand il ira en Nouvelle-France, son seul désir sera d'y « faire fleurir le lys avec l'unique religion catho- » lique, apostolique et romaine² ».

II. — Sans y penser, il se peint au vif dans son *Traité de la Marine*.

Il aime le lourd balancement des ondes et le frissonnement des voiles. La tempête ne l'émeut pas. Il lutte froidement contre la fureur des vagues et la rage des vents. Il veut, sur toute chose, que le marin craigne Dieu, ne blasphème point, fasse prière soir et matin, et remplisse, aussi exactement que possible, ses devoirs religieux. L'homme de mer doit s'arranger de toute

¹ CHARLEVOIX, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*; Paris, Rollin fils, M. DCC XLIV, in-12, t. I, p. 172.

² *Les Voyages du SIEUR DE CHAMPLAIN Xaintongeois, Capitaine ordinaire pour le Roy, en la marine*; Paris, 1613, in-4°, Dédicace à la Reine.

espèce de nourriture et s'accommoder aux lieux où il se trouve. Il faut que le capitaine ait le pied marin, qu'il soit infatigable et ne s'étonne de rien. Au moment du danger, il sera sur le tillac, commandera d'une voix forte, parlera seul et ne craindra pas de mettre la main à l'œuvre. Il devra être doux et affable dans la conversation, absolu dans ses commandements. En cas de prises, « bonnes et justes », l'amiral et chacun des officiers, matelots et soldats du navire touchera exactement la part qui lui est attribuée par le contrat d'armement. Il faut être courtois et modéré dans la victoire et tenir aux vaincus la parole donnée¹.

III. — Catholique ou calviniste, il a compris que la Ligue était une monstrueuse intrigue, une affaire espagnole, qui se couvrait du manteau de la religion pour supprimer les Valois, éloigner Henri IV et placer sur le trône Henri de Guise, l'organisateur des massacres de la Saint-Barthelemy. Champlain prit parti pour Henri IV, servit en Bretagne, en qualité de maréchal-des-logis², sous Aumont, Saint-Luc et Brissac. Il fit si bien qu'à la paix le roi l'appelle à la cour et lui fait, sur sa cassette, une petite pension.

IV. — Voilà Champlain dans les antichambres. « Ferme sur ses membres », il attend, comme les autres, pendant des heures, des jours, des semaines, des mois, un mot, un sourire, un regard du monarque. Il s'aperçoit

¹ CHAMPLAIN, *Traité de la marine et du devoir d'un bon marinier*, pp. 1-7, à la suite des *Voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada*, 1632.

² Officier chargé de préparer les logements.

bientôt que le métier de courtisan n'est pas son affaire et qu'il pourrait mieux employer son temps.

Les Espagnols étaient sur le point d'évacuer Blavet, maintenant Port-Louis. L'opération devait être faite par le capitaine Provençal, excellent marin, pilote-major des flottes d'Espagne, et oncle de Champlain. L'oncle prend avec lui son neveu. Arrivé à Séville, il l'introduit dans la société de marins espagnols qui se préparent pour un voyage aux Indes Occidentales. Champlain désire faire le voyage. Le pilote-major obtient pour lui le commandement d'un navire, l'amiral Francesco Colombo l'accepte et, au commencement de janvier 1599, il s'embarque à San Lucar de Barrameda. Il peut ainsi, en toute liberté, parcourir le Mexique.

Jusqu'alors les Espagnols avaient interdit cette province aux étrangers, surtout aux Français. Ils voulaient, disaient-ils, empêcher la pénétration de l'hérésie calviniste : c'était vrai ; mais ils voulaient aussi se réserver les richesses du pays et faire le silence sur les méfaits de la conquête.

Champlain va d'une province à l'autre, étudie, décrit, dessine les ports, havres, îles, rivières, les oiseaux et les quadrupèdes, des fêtes, des danses, la flagellation d'Indiens qui ont manqué à la messe, l'autodafé d'hérétiques, le supplice des mines.

La faune fantastique du moyen âge ne l'étonne pas. Il décrit, sur ouï-dire, comme se trouvant au Mexique, un caméléon à deux pattes, un griffon, un monstre ayant ailes de chauve-souris, tête d'aigle et queue d'alligator.

Sa plume, son crayon, son pinceau sont également inhabiles mais sincères.

Passant dans l'isthme de Panama, il découvre les deux océans et conçoit le projet d'un canal « par lequel »,

dit-il, « l'on accourciroit le chemin de plus de 1 500 lieues¹ ».

V. — Champlain revient au Louvre, présente à Henri IV le manuscrit de la relation de son voyage, est nommé géographe du roi, et reprend à la cour ses inutiles fonctions.

Il y avait alors à Dieppe, comme gouverneur, un vétéran des guerres civiles, Aymar de Chastes. Chastes était bon catholique et n'en combattit pas moins contre la Ligue. Toujours dévoué à Henri IV, qui représentait pour lui le parti national, il a rendu possible, en conservant au roi la place de Dieppe, le succès de la journée d'Arques-la-Bataille. Les Ligueurs pensaient que le gros Mayenne, avec ses trente mille hommes, ne ferait qu'une bouchée des sept mille de Henri, et déjà, pour voir le Béarnais pieds et poings liés, les bons Parisiens louaient des fenêtres dans le faubourg Saint-Antoine². Leur espoir fut déçu, et Henri, qui n'était pas ingrat, disait volontiers qu'il devait, à Chastes, son salut et celui de la France.

Bien que ce brave guerrier « eust la teste chargée » autant de cheveux gris que d'années », il résolut d'aller

¹ *Brief discours des choses plus remarquables que SAMUEL CHAMPLAIN de Brouage a reconnues aux Indes occidentales au voyage qu'il en a faiot en icelles en Lannee mil v^c iiiij^{xx} xix, et en l'année mil v^c j. comme en suit.*

Ce précieux manuscrit appartient à M. P.-J. Férét, ancien bibliothécaire de la ville de Dieppe. Il a été plusieurs années entre mes mains. A la mort de M. Férét, il a été acquis par la librairie Maisonneuve, de Paris.

L'Hakluyt Society l'a publié en 1859. Il forme le premier volume des œuvres de Champlain publiées, en 1870, par M. l'abbé Laverdière.

² MICHELET, *Histoire de France. — La Ligue et Henri IV* ; Paris, 1857, p. 359.

en Canada pour y mourir en servant Dieu et son roi¹.

A la mort de Chauvin, il avait obtenu le monopole du trafic du Canada.

C'était une bonne affaire, mais elle exigeait une grande mise de fonds et l'argent était très cher. M. Charles Bréard, chercheur intrépide et souvent heureux, a trouvé des actes de prêt aux capitaines du *Don de Dieu* et de *l'Espérance*, que Chauvin conduisit en 1602. L'intérêt convenu était de 35 pour cent². Cela paraît usuraire. Il n'en est rien. Il faut, comme autrefois, traduire « intérêts » par « risques ». En effet, quand l'affaire réussissait, le placement était admirable ; mais il y avait des pirates, des tempêtes, des écueils, souvent le navire ne revenait pas et le prêteur perdait capital et intérêts. Nous verrons une compagnie prêter à une autre au taux de 40 pour cent. Dans le langage des tabellions, les prêts aux « gens de la mer » étaient désignés sous la rubrique caractéristique de « prêts à la grosse aventure³ ».

Aymar de Chastes, pour ne pas payer ces intérêts ruineux, forma une compagnie de gentilshommes et de gros marchands, pour la plupart de Rouen.

Une exploration préliminaire lui paraît utile, et il en charge François Gravé, sieur du Pont, dit Dupont-Gravé⁴.

¹ *Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicté Canada, faits par le Sr DE CHAMPLAIN Xaintongeois, Capitaine pour le Roy en la Marine du Ponant, et toutes les Descouvertes qu'il a faites en ce pais depuis l'an 1603, iusques à l'an 1629* ; Paris, Louis Sevestre, M. DC. XXXII, 1^{re} part., p. 38.

² CH. BRÉARD, *Le vieux Honfleur et ses marins* ; Rouen, Léon Gy, 1897, p. 59.

³ PAUL TOUTAIN, *Les anciens marins de l'estuaire de la Seine*, dans le *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 1898. t. XX, p. 134.

⁴ CH. BRÉARD, *op. cit.*, p. 97.

ou Pontgravé, « Homme sage, habile, infatigable, et » d'une grande expérience ¹ ».

Tous les ans, de 1600 à 1630, il a parcouru le Saint-Laurent. Sur des coquilles de quarante à cent tonneaux, il bravait les colères de l'Océan, les dangers du grand fleuve, les glaces, les vents, les corsaires, la famine, les révoltes de matelots. Quand on le hélait sur l'océan, il jetait son cri de guerre : *Malouins!* et passait en sifflant quelque refrain breton ².

Il était de naturel complaisant, jovial, et avait, dit le P. Sagard, toujours le petit mot pour rire. Il se laissait facilement aller, au gré de ses amis, à boire un bon coup sans eau, puis il criait à l'aide contre ses gouttes ³.

Il a été, pendant plus de trente ans, le compagnon de Champlain, qui le respectait « comme son père ⁴ ».

VI. — A l'époque où le brave Pontgravé attendait à Honfleur, « ville fort renommée par toutes les parties du » monde ⁵ », Champlain était à Dieppe, auprès d'Aymar de Chastes, qu'il visitait souvent.

Le vieux soldat lui propose d'accompagner Pontgravé pour voir ce qui se passe là-bas et ce qu'on peut y faire. Champlain, qui ne demandait qu'à faire œuvre utile, accepte avec empressement, sous réserve de l'approbation du roi dont, disait-il, « j'estois obligé tant de naissance, » que d'une pension de laquelle elle (sa Majesté) m'honoreroit pour avoir moyen de m'entretenir près d'elle ⁶ ».

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 185.

² BENJAMIN SULTE, *Pages d'histoire du Canada*; Montréal, Granger, 1891, p. 85. — EMILE SOUVESTRE, *Loin du pays*. — CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 171.

³ SAGARD, *Hist. du Canada*, 1636, pp. 844 et 982.

⁴ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 224.

⁵ JEAN ALFONSE, cité par Pierre Margry, *op. cit.*, p. 275.

⁶ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 39, 40.

Le roi approuve et délivre les lettres nécessaires. Champlain se rend à Honfleur, où se trouve toujours Pontgravé. La rencontre de ces deux braves marins, comme le dit Benjamin Sulte, fut un bonheur pour le Canada.

Ils mettent à la voile le 15 mars 1603 et arrivent à Tadoussac le 24 mai.

VII. — Quelques bandes de Montaignais et d'Algonquins attendaient à la pointe aux Alouettes. Pontgravé avait avec lui deux sauvages qu'il avait emmenés en France. Le lendemain il les conduisit à la cabane du sagamos Anadabijon. Il y eut grande tabagie.

L'un des sauvages rapatriés raconte, dans une longue et belle harangue, comment il a été reçu en France. Le roi, dit-il, désire peupler leur terre, faire la paix avec les Iroquois ou les soumettre par les armes. Le grand sagamos explique à son tour les avantages d'une alliance avec le grand sagamos des Français. Comme le dit Benjamin Sulte, on ne saurait trop insister sur cette alliance, « l'un des actes les plus adroits et les moins » barbares que la politique ait produits ». Elle explique le rôle prépondérant des Canadiens, pendant un siècle et demi, dans les vastes régions de l'Amérique du Nord. Les Sauvages détestent les Anglais, qui les ont poursuivis et les poursuivent comme des plantes nuisibles ; ils aiment les Français, qui ne les ont jamais maltraités. « Parcourez » l'ouest et le nord-ouest, si vous parlez français, les » Sauvages vous recevront comme des frères ¹ ».

¹ BENJAMIN SULTE, *Histoire des Canadiens-Français, 1608-1880*; Montréal, Wilson, gr. in-4°, t. I, p. 47.

En 1754, les Indiens du parti français, réunis à Montréal, disaient : « Ignorez-vous, nos frères, quelle différence il y a entre notre Père » (le gouverneur de la Nouvelle-France) « et l'Anglois ? Allez voir les

Mille personnes étaient réunies à Tadoussac. C'était plus qu'il n'en fallait pour sceller un pacte durable. La danse et le calumet, symboles suprêmes, valaient tous les cachets de cire jaune, rouge ou verte des secrétaires du roi¹.

Quand la traite fut à peu près terminée, Champlain et Pontgravé remontèrent le Saint-Laurent, à la découverte, dans des bateaux de 12 à 15 tonnes.

Champlain remarque, en passant, le site de Québec et celui de Trois-Rivières².

En 1599, Pontgravé proposait à Chauvin d'établir à Trois-Rivières un poste permanent. Les Sauvages tiennent à éviter le Saint-Laurent, qui est infesté par les Iroquois. Ils remontent le Saint-Maurice, dont les sources sont sur les mêmes hauteurs que celles de plusieurs des rivières qui se jettent dans le lac Saint-Jean ; puis, par quelques sauts et un portage de cinq à six lieues, ils arrivent à ce lac et, par le Saguenay, à Tadoussac. Il est évident qu'un poste à Trois-Rivières éviterait un long et difficile trajet et appellerait le commerce de l'Ottawa. Champlain y pense.

Le 2 juillet il touche à Hochelaga, où Jacques Cartier

» forts que notre Père a établis, et vous y verrez que la terre sous les
» murs est encore un lieu de chasse, ne s'étant placé dans ces endroits
» que nous fréquentons que pour nous y faciliter nos besoins, lorsque
» l'Anglois, au contraire, n'est pas plutôt en possession d'une terre que
» le gibier est forcé de désertir, les bois tombent devant eux, la terre
» se découvre et nous trouvons à peine chez eux de quoi nous mettre
» la nuit à l'abri ». (RICHARD WADDINGTON, *Louis XV et le renversement des alliances*. — *Préliminaires de la Guerre de Sept Ans*. — 1754-1756; Paris, Firmin-Didot, 1886, p. 8.

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.* t. I, p. 47.

² *Des Sauvages ou Voyage de SAMUEL CHAMPLAIN, de Brouage, fait en la France nouvelle, l'an mil six cent trois*; Paris, 1604. pp. 15-18.

vint en 1535. Dans une petite barque, manœuvrée par cinq hommes, il arrive au pied des rapides Saint-Louis. Le torrent est furieux, semé de rocs, si dangereux qu'il n'ose l'affronter. Il le longe à pied jusqu'à son sommet, examine l'aspect, la parure, le modelé du sol, se renseigne, auprès des sauvages, sur les peuples et les lieux des environs, sur l'origine des principaux tributaires du Saint-Laurent. Ne pouvant faire plus, il revient à Tadoussac¹.

Tandis que Pontgravé complète son chargement, Champlain étudie Tadoussac, la rivière et le pays de Saguenay.

VIII. — Tadoussac est au confluent du Saguenay avec le Saint-Laurent. C'est, dit Champlain, le lieu le plus désagréable et le plus stérile du pays. Il est rempli de pins, de sapins, de bouleaux et entouré de roches presque inaccessibles. Le sol est sablonneux, incultivable, la température des plus rigoureuses. « S'il y a une once de » froid à 40 lieues à mont la rivière, il y en a là une » livre : aussi combien de fois me suis-je étonné, ayant » vu ces lieux si effroyables² ? »

Quand, en 1600, Pierre Chauvin fondait Tadoussac (en langue Cri *Totussac* « les Mamelles ») il n'était pas si mal inspiré. Ce port est à 90 lieues en amont de l'entrée du golfe Saint-Laurent, à l'endroit où les anciens marins plaçaient le « bout de mer », dans l'estuaire d'un grand fleuve.

Les Montagnais venaient tous les ans à Tadoussac pour vendre leurs peaux de caribous, d'élans, d'ours, de castors, de martres, de loutres et de chats sauvages. Ils

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 40.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 35, 36.

servaient d'intermédiaires entre les Français et les chasseurs du haut Saguenay. Les affaires n'allaient pas mal et devaient aller mieux quand les marchands auraient appris la discipline et l'art d'hiverner.

Cette installation n'était pas du goût de Champlain. « Tout ira assez bien », dit-il, « hormis qu'il n'y aura » que des Ministres et des Pasteurs Calvinistes. . . . Ce » qui fut à blâmer dans cette entreprise, est d'avoir » donné une commission à un homme de contraire religion pour pulluler (*sic*) la foi Catholique, Apostolique » et Romaine, que les hérétiques ont tant en horreur et » abomination¹ ».

Tadoussac n'a pas réalisé les espérances de Chauvin ; cependant il sert d'escale aux bateaux à vapeur ; il possède, dans l'anse à la Barque, un établissement de pisciculture qui produit, par an, plus de deux millions de saumons ; les Américains y possèdent de belles et nombreuses villas ; il est question d'établir, sous les rochers de la rive droite de l'estuaire, un port d'hiver pour les transatlantiques qui s'arrêtent aujourd'hui à Halifax et à Saint-John².

IX. — Champlain a visité le Saguenay et en fait une description. Un jésuite et un récollet décrivent aussi cette rivière, peut-être d'après lui.

Elle est grande, disent-ils, profonde de 80 à 100 brasses, belle comme la Seine, quasi rapide comme le Rhône. A cinquante lieues de son embouchure, il y a un grand saut, et le courant est si rapide, si impétueux, qu'à trois quarts de marée il porte encore dans le Saint-Laurent. Son entrée est parfois dangereuse. Pontgravé en a fait l'expérience.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 37.

² ELISÉE RECLUS, *Nouv. Géog. univers.*, t. XV, pp. 566, 567.

Pris dans une tourmente, il lutta vaillamment, habilement, comme il le savait faire. Mais ses efforts étaient vains, sa science ne lui servait de rien. Il ne pouvait trouver fond ni sortir, et n'attendait que la vague qui devait le briser sur les roches. Le bon père Sagard, qui aimait à rire, nous fait cette confidence : Dieu se souvint à propos que le brave marin était ami des Récollets, eut pitié de lui et jeta le *quos ego* libérateur¹.

Ces descriptions du Saguenay sont exactes, mais incomplètes.

Le Saguenay, en cri *Sakinipi* « Eau qui sort », ne ressemble guère à notre rivière de Seine. Il prend ses sources à 400 kilomètres du Saint-Laurent, à 400 ou 500 mètres d'altitude.

Au nord de la coulée du Saguenay, le sol forme une vaste cuvette. Sept ou huit rivières en drainent la surface, rayonnent vers son centre et forment le lac Saint-Jean, qui mesure 28 kilomètres de long sur 25 de large. Les Indiens donnent à cette ravissante méditerranée le nom de *Pikouagami* ou « Lac Plat », sans doute parce que sa profondeur moyenne ne dépasse pas 15 à 20 mètres. Buies le compare à un crabe énorme dont les rivières sont autant de tentacules tendus vers les immigrants.

Son tributaire principal, l'Ashuapmouchouan, qui est très abondant, coule du nord-ouest au sud-est, juste dans le prolongement du Saguenay. Entre l'embouchure du premier et la brèche par où s'échappe le second, il y a une crevasse longue de 1 600 mètres et profonde de 62

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 119, 120. — *Relation du voyage fait en Canada pour la prise de possession du port de Québec*, dans le *Mercurius François*, 1632, t. XVIII, p. 59. — SAGARD, *Hist. du Canada*, 1636, p. 152; *Le Grand Voyage au pays des Hurons*, 1632, pp. 46, 47.

à 75. Cette crevasse se continue dans les terres avec le lac Vert, le lac Kenogami, qui est profond de 300 mètres, la baie de Ha-Ha et la large fissure du bas Saguenay. « Il est impossible », dit Elisée Reclus, « de ne pas voir dans » cette série de fissures un fjord que les glaces emplirent » autrefois et qui s'est en grande partie oblitéré depuis » que les rivières ont charié les débris des moraines : à » l'est du lac Saint-Jean, la fosse, continue jadis, s'est » partagée en plusieurs bassins, et dans le fond le lit » s'exhausse peu à peu¹ ».

Le Saguenay proprement dit sort du lac Saint-Jean par les rapides et cascades de la Grande et de la Petite Décharge. Des Décharges à la « Terre Rompue », Champplain comptait dix-huit sauts ou rapides. Près de la Terre Rompue, le Chicoutimi, appelé par les Sauvages *Iskoti-miw*, « jusque-là l'eau profonde », apporte au Saguenay, par une puissante cataracte, les eaux du lac Kenogami. Le Saguenay, large alors de 1 020 mètres, coule entre de hauts rochers. Au moment des marées, il porte, jusqu'à Chicoutimi, les bateaux à vapeur qui viennent charger des bois. Plus loin, il s'élargit encore. A la rencontre de la baie de Ha-Ha, il devient un bras de mer, un fjord comme ceux de la Norvège. Sinueux, toujours large de plusieurs kilomètres, il coule entre une double rangée de roches de gneiss ou de syénite, hautes de plusieurs centaines de mètres, ou entre des parois verticales qui s'élèvent jusqu'à cinq cents mètres au dessus du courant. Quelques arbustes se cramponnent aux escarpements ; les sommets arrondis se parent d'arbres touffus ou de squelettes de pins incendiés. Au fond, le Saguenay roule

¹ ELISÉE RECLUS, *op cit.*, t. XV, pp. 457, 458.

une eau noire qui se précipite, comme une « mer d'encre », dans le flot verdâtre du Saint-Laurent. Il est d'aspect sinistre. Les Montagnais l'appellent « Fleuve de la mort ». On dit que les animaux de la forêt n'osent le regarder, que les oiseaux n'osent voler au-dessus, que les moustiques le fuient.

Le Saguenay n'est pas « sans fond », comme le croient les Indiens, mais il est de profondeur énorme. En aval de la baie de Ha-Ha et près de son embouchure, la sonde donne 269 mètres. De même que tous les fjords, dit Elisée Reclus, il se termine dans l'esthaire du Saint-Laurent par des hauts-fonds, des amas de détritux repoussés hors de la fissure : la sonde n'y mesure que d'une douzaine à une vingtaine de mètres ¹.

Chaque été, les Américains viennent en foule contempler cet étonnant bras de mer, qui fut le siège de notre premier établissement canadien.

X. — Champlain n'a vu, dans le pays de Saguenay, que des montagnes couvertes de sapins et de bouleaux, des plaines stériles, désolées, où il ne trouve que des oisillons et des oiseaux de rivière. Il avait entendu parler d'un grand lac ; il aurait voulu le voir, mais il ne le pouvait sans l'aide des Sauvages, et les Sauvages n'ont pas voulu le conduire, malgré leurs promesses ².

Il y a quarante ans, on croyait encore que le bassin du lac Saint-Jean ne pouvait nourrir que des animaux à fourrure. La compagnie de Hudson s'en prétendait propriétaire et défendait d'en cultiver le sol, d'y couper du bois, d'y toucher à *fur or pine* « peau ou pin ».

¹ ELISÉE RECLUS, *op. cit.*, t. XV, pp. 458-460.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 119-120.

En 1851, Chicoutimi était encore un pauvre village, et la rivière de Saguenay coulait, solitaire, au milieu de la forêt vierge.

La vallée du lac Saint-Jean est maintenant une oasis dans le désert labradorien. De tous côtés s'élèvent des fermes et des villages. Des bords du lac au sommet de la vallée s'étagent des prairies et des champs de céréales d'une vigueur admirable.

Le modeste établissement de Chicoutimi est devenu le siège d'un évêché ; la vallée du lac Saint-Jean est en voie de devenir le grenier de la province de Québec. Son climat est très salubre, sa température est celle de Montréal, sa population augmente rapidement : 10 478 habitants en 1861, 17 493 en 1871, 32 409 en 1881, plus de 40 000 en 1890. L'immigration est peu importante, mais les naissances sont quintuples des décès ¹.

XI. — Pontgravé ayant terminé ses affaires, les deux marins remettent à la voile et rentrent heureusement, le 27 octobre 1603, dans le port de Honfleur.

Aymar de Chastes est mort. Champlain porte à Henri IV le mémoire et la carte de son voyage. Il est complimenté, encouragé, assuré que l'entreprise sera continuée plus tard. Le roi ne peut, pour le moment, faire les frais d'une nouvelle entreprise, et Sully ne veut pas entendre parler de colonies. Cela, dit-il, dépeuplerait le pays, sans que jamais les Parisiens et les Normands puissent devenir « Canadois ».

¹ ELISÉE RECLUS, *op. cit.*, t. XV, pp. 562-564. — BUIES, *La région du lac Saint-Jean* ; Québec, 1890, *passim*.

CHAPITRE II

CHAMPLAIN EN ACADIE

I. Le sieur de Monts fonde une Société. — II. Départ de Monts pour l'Acadie. — III. Prêtre et ministre. — IV. Arrivée en Acadie. — V. Champlain explore la côte du port au Mouton au cap de Sable. — VI. Du cap Nègre au cap Sainte-Marie. — VII. Les falaises acadiennes et la baie de Port-Royal. — VIII. Coup d'œil sur l'Acadie. — IX. De Port-Royal à la rivière Saint-Jean. — X. La rivière Saint-Jean. — XI. Ile et rivière Sainte-Croix. — XII. Monts au port au Mouton. — XIII. Départ du port au Mouton. — Monts donne à Poutrincourt la baie de Port-Royal. — XIV. Découverte d'une mine de cuivre. — XV. Arrivée à Sainte-Croix et installations. — XVI. Hivernage. — XVII. Voyage au Penobscot. — XVIII. Le Kennebec, Norambègue des Scandinaves. — XIX. L'Eden transatlantique. — XX. Explorations de Jean Parmentier et de Jean Alfonse. — XXI. La grande ville de Norambègue. — XXII. Traces du séjour des Scandinaves. — XXIII. Le Gougou et le Gyjar. — XXIV. De la rivière Charles et des établissements des Normands sur cette rivière. — XXV. De la baie de Plymouth et du voyage de Thorvald. — XXVI. Le cap Cod et le port Malbarre.

I. — Au moment où Champlain revenait à la cour, ne sachant trop que faire, Pierre de Guast, sieur de Monts, gouverneur de Pons, gentilhomme ordinaire de la Chambre, lui proposa de l'accompagner au Nouveau-Monde.

Monts était huguenot, pourtant « fort honnête Homme, » dont les vœux étaient droites, qui avoit du zèle pour » l'Etat, et toute la capacité nécessaire pour réussir dans » l'entreprise dont il s'étoit chargé ¹ ».

Il avait fait avec Chauvin un voyage en Canada, mais il n'avait pas dû dépasser Tadoussac, car il trouva que c'était « un fâcheux pays ». Il veut fonder une colonie dans une contrée moins rigoureuse, plus aimée du soleil

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 173.

et propre à l'agriculture. Pour le choix, il ne tiendra aucun compte des récits des voyageurs et ne s'en rapportera qu'à soi-même. Il s'installera provisoirement dans la Cadie ou Acadie¹, maintenant *Nova Scotia* ou Nouvelle-Ecosse. De là, il cherchera un emplacement définitif.

Son plan arrêté, il va trouver le roi, et le roi lui accorde, d'un trait de plume, par lettres-patentes des 8 novembre et 18 décembre 1603, le titre de lieutenant-général, une moitié de l'Amérique du Nord, le monopole du trafic et l'annulation des anciennes concessions².

Les marchands de Rouen, de Dieppe, de Saint-Malo, de la Rochelle, lésés dans leurs intérêts, déçus dans leurs espérances, poussent des cris terribles et le parlement de Rouen remontre au roi :

Que le sieur de Monts est de la religion prétendue réformée.

Qu'on porte atteinte aux cours de parlement en leur enlevant la connaissance des conflits que peut soulever l'exécution des ordonnances relatives au peuplement et à l'habitation de l'Acadie et des provinces circonvoisines ;

Que la liberté du commerce est compromise.

Le 17 janvier 1604, Henri IV répond à ses « amez et feaulx et genz » tenant sa cour de parlement à Rouen :

J'ai donné l'ordre au sieur de Monts d'emmener quelques gens d'église de bonne vie, doctrine et édification pour prévenir ce qui se pourrait produire de « contraire profession ».

L'entreprise ayant pour objet le « seul bien et advancement de nostre puissance, autorité et service », les

¹ Cody ou Quoddy « contrée ».

² MARC LESCARTOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, p. 432.

inconvéniens qui pourraient en résulter ne regardent que nous et notre conseil.

Il ajoute ce coup droit :

« Nous sçavons assez que le seul moyen d'interrompre
» ce desseing et d'empescher led. sieur de Montz de le
» poursuivre et mestre à fin est de luy former plusieurs
» procez, instances et actions à quelque prix que ce soit,
» valables ou non, en diverses juridictions et par diverses
» personnes, auxquelles ses moyens, ny son assidue et
» continuelle occupation ne pourroient suffire, s'il estoit
» de le traicter confusement et diversement ».

En ce qui concerne la liberté du commerce, nous avons permis à nos sujets, il y a déjà longtemps, de s'associer avec le sieur de Monts.

Il n'y a donc pas lieu de rompre une entreprise qui doit donner dans l'avenir un « trafic commun et facile au
» général de nos subjectz et pour leur seule utilité, accez
» et liberté ».

Le roi enjoint donc très expressément, à ses amés et féaux, de cesser toutes oppositions, tous empêchements qui pourraient nuire à l'entreprise¹.

Le Parlement s'est soumis. Monts a partie gagnée, mais connaissant le terrain mouvant de la cour, il s'efforce d'intéresser à son entreprise les armateurs ennemis.

II. — Sa commission lui impose de « provoquer et
» émouvoir à la connoissance de Dieu et à la lumiere de
» la Foy et religion Chrétienne » les populations des

¹ Cette pièce, qui porte la signature de *Henry* et celle de *Potier*, est comprise, en original, dans le *Registre secret du parlement de Normandie, 1603-1604*, t. II (Archives de la Seine-Inférieure).

pays à découvrir. Pour répondre à cet engagement, il emmène un prêtre et un ministre calviniste.

Le baron de Poutrincourt, les sieurs Champlain, de Champdoré, plusieurs gentilshommes, des gens de qualité, des artisans, se joignent à lui. Il a le droit de réquisitionner « les vagabonds, personnes oyseuses et sans » aveu », et il en use. Il pouvait objecter que les pères de la Ville Eternelle étaient des voleurs. Soit. Mais c'était une graine mauvaise qui, heureusement, n'a pu prendre racine dans les colonies françaises de l'Amérique.

Monts, ainsi organisé, part du Havre le 7 mars 1604. Pontgravé le suit à petite distance avec des vivres ¹.

III. — A peine embarqués, le prêtre et le ministre se mettent à discuter. Ils n'arrivent pas à se convaincre, passent de la discussion à la dispute, de la dispute aux injures et des injures aux coups. Arrivés au Nouveau Monde, ils continuent et souvent le ministre se plaint d'avoir été battu. « J'ai veu », dit Champlain, « le Ministre » et notre Curé s'entre-battre à coups de poing, sur le » différend de la religion. Je ne sçay pas qui estoit le » plus vaillant, et qui donnoit le meilleur coup, mais je » sçay tres-bien que le Ministre se plaignoit quelquefois » au Sieur de Mons d'avoir esté battu, et vuidoient en » ceste façon les points de controverse. Je vous laisse » à penser si cela étoit beau à voir ; les Sauvages » estoient tantost d'un costé, tantost de l'autre, et les » François meslez selon leur diverse croyance, disoient » pis que pendre de l'une et de l'autre religion ² ». Dès le milieu du xvi^e siècle le bon Jodelle disait :

¹ LESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, pp. 447, 448. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 42, 43.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 46, 47.

« Plus de Dieu l'on dispute, et moins l'on y fait croire ».

Les deux imprudents adversaires moururent presque en même temps, et les matelots les mirent dans une même fosse « pour veoir si morts ils demeureroient en paix ¹ ».

IV. — Le sieur de Monts devait laisser à Canso, clouées à un arbre, à l'adresse de Pontgravé, une lettre et une croix. La mer étant mauvaise, encombrée de glaces flottantes, il passa au large, et ne prit terre que plus au sud, dans le port au Mouton, sur la côte orientale de l'Acadie, où il s'installa dans des cabanes faites sur le modèle de celles des Sauvages. Il attend là Morel et Pontgravé, et perd ainsi une bonne partie de la saison ². Il aurait pu se dispenser d'aller plus loin. Il se trouvait entre Canso et la Hève, les deux meilleurs ports de l'Acadie et les mieux situés pour le commerce ³.

V. — Champlain avait promis au roi de lui rapporter des cartes et des rapports. Il reçoit donc avec plaisir l'ordre de prendre une chaloupe et d'aller à la découverte.

Il navigue au sud, à distance des côtes, à cause des profondeurs. Du port au Mouton au cap de Sable, il remarque un rocher qu'il nomme, à cause de sa forme et de sa couleur, cap Nègre.

VI. — A une lieue du cap de Sable, il rencontre une île où vivaient paisiblement d'innombrables familles de Cormorans. Il leur dérobe une barrique d'œufs.

Au mois de mai, Monts a capturé un navire du Havre

¹ SAGARD, *Hist. du Canada*, 1636, p. 9.

² LESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-Fr.*, 1612, p. 451.

³ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 179.

qui faisait sur les côtes un trafic illicite. Pour atténuer le chagrin du capitaine, il a donné au lieu du drame le nom de « Port Rossignol ¹ ».

C'est maintenant Liverpool Harbor, mais le nom de « Rossignol » a été conservé au plus beau lac de la péninsule acadienne.

Champlain traite les oiseaux comme Monts a traité le capitaine Rossignol, et donne à leur retraite le nom d' « île des Cormorans ».

Un peu plus loin il reconnaît des îles couvertes de hauts arbres et peuplées d'un nombre infini d'oiseaux. Les gentilles bêtes ne connaissaient pas encore l'homme et regardaient curieusement, sans défiance, ce bipède sans plumes. Les tanguieux surtout, comme les pigeons de Saint-Marc, se laissaient approcher sans crainte et, cruellement, les compagnons de Champlain les tuaient à coups de bâton.

Il signale ensuite le cap Fourchu, où la pêche à la morue est fructueuse, puis des terres boisées qui paraissent propres à la culture, puis une île encore nommée « Longue », que la mer ou quelque commotion tellurique a détachée de la péninsule Digby. Il explore la belle baie Sainte-Marie et découvre dans son voisinage des mines de fer dont une dans des « terres rouges comme sang ». Cette reconnaissance terminée, il passe par la brèche qui sépare l'île Longue de la péninsule Digby, et entre dans le vaste bassin que Monts nommera « baie Française », et les Anglais, à cause de sa profondeur, *Fundy Bay* ² ».

VII. — La côte acadienne, que longe maintenant Champlain, est peu articulée, presque rigide, et forme,

¹ LESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, p. 449.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 51-53.

de la pointe Digby au cap Split, sur le bassin des Mines, une muraille de 150 mètres de hauteur.

A une cinquantaine de kilomètres de la pointe sud de la presqu'île, cette muraille se rompt et forme un *gut* « canal, gorge ou boyau », large d'environ trois kilomètres, d'entrée très difficile. Champlain s'y engage et navigue sur une belle nappe d'eau qui pourrait contenir à l'aise, dit-il, un grand nombre de navires.

Tout au fond se trouve, masquée par une île que chantera Lescarbot, l'embouchure d'une rivière large et belle, longue de 112 kilomètres. Champlain la remonte quatorze ou quinze lieues, et lui donne le nom d'un petit poisson qui s'y trouve en abondance : l'Esquille. Monts l'appellera « rivière du Dauphin » et les Anglais *Annapolis River*.

VIII. — L'Acadie, dont Champlain vient de faire presque tout le périple, est sous la même latitude que la Gascogne, mais son climat est beaucoup plus rigoureux. Le thermomètre y varie de 28 ou 30 degrés au-dessous de zéro à 30, 35 et 40 au-dessus. De la fin de décembre au commencement de mars, la terre est couverte d'un épais tapis de neige, et les glaces qui flottent le long des côtes orientales retardent parfois le printemps ; mais, venu le beau temps, la végétation marche avec une étonnante rapidité ; d'un jour à l'autre la campagne change d'aspect. « On a vu auprès de la Haive », dit Charlevoix, « un » seul grain de Froment, qui avoit produit cent cinquante » épis fort longs, et tellement chargés, qu'il avoit fallu » y mettre un cercle de fer, pour le soutenir. Le sieur » Denys, qui rapporte ce fait, dont il avoit été témoin, » ajoute qu'au même endroit il vit un champ de Bled, où » les Grains, qui avoient le moins produit, portoient huit

» tiges toutes fournies d'épis, dont le moindre avoit un demi-pied de long ¹ ».

La vallée d'Annapolis est dans des conditions géographiques particulières. Deux rangées parallèles de roches éruptives : les « Monts du Nord » et les « Monts du Sud » la protègent contre les grands vents ; les hautes falaises et les puissantes frondaisons de l'ouest la garantissent des brouillards de la baie Fundy. Sa température est ainsi de 3, 4, 5 degrés plus douce que celle du reste de la presqu'île. Tout y vient à merveille. Elle est le « Jardin de la Nouvelle-Ecosse » ; on dirait aussi bien la « Normandie de la Nouvelle-Ecosse », parce que toutes ses routes sont bordées de pommiers, parce qu'elle produit en abondance des poires, des prunes, des pêches, des cerises et du raisin.

Champlain s'y trouvait au commencement de juin. La sylve était en plein épanouissement, les prairies étaient d'une fraîcheur délicieuse, l'air tiède et parfumé. Sans nul doute, il a trouvé, comme Monts trouvera, « ce pays » plus agréable que nul autre au monde ». Il le nomma « port Royal ». C'est maintenant « Annapolis Basin ».

IX. — Continuant son excursion autour de la baie Fundy, il signale des mines de cuivre et de fer. En effet, dans cette région, le fer est en quantité inépuisable. Dans le bassin des Mines, il a vu de nombreuses traces de houille. Il y fit peu d'attention parce que, de son temps, ce précieux minéral était peu utilisé : quelques bateaux qu'on en amenait de Lille ou de Condé suffisaient à la consommation annuelle de Paris. D'après les géologues, cette mine, qui s'étend sous le Nouveau-Brunswick,

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 177.

la Nouvelle-Ecosse et l'île de Cap-Breton, peut fournir quatre milliards de tonnes de houille, c'est-à-dire qu'elle peut suffire, pendant quatre mille ans, à la consommation du Dominion tout entier.

X. — Champlain, toujours allant, atteint la côte du Nouveau-Brunswick et la longe jusqu'à l'embouchure d'une rivière que les Sauvages appellent, dit-il, *Ouygoudy*. Elisée Reclus la nomme *Louchtouk* « Long-Fluve ». Champlain y arrive le 24 juin et la place, pour ce motif, sous le vocable de « Saint-Jean ».

Il en trouve l'entrée dangereuse, non sans cause. Elle paraît avoir eu jadis pour issue une vallée marécageuse et une crique. Mais elle est violente ; après avoir plusieurs fois déplacé son lit, elle a crevé un barrage de rochers calcaires dont les parois se dressent à 30 mètres au-dessus du flot. Cette brèche de la falaise offre un phénomène unique. La rivière, resserrée dans un couloir de 180 mètres, tombe à la mer par deux chutes dont l'une, celle d'amont, a sept ou huit mètres de hauteur. La marée nivelle la première, puis couvre la seconde ; continuant à monter, elle forme une cascade en sens inverse. Le courant du fleuve et le flot de marée se heurtent, font grand fracas ; le dernier l'emporte et remonte jusqu'à Fredericton, même jusqu'à Woodstock, à 135 et 240 kilomètres de la mer.

Champlain attend que le courant soit étal, franchit bravement le double barrage et remonte la rivière une quinzaine de lieues.

Les Sauvages lui apprennent que cette rivière a un cours de 180 lieues ; qu'ils la remontent jusqu'à cinq ou six lieues du Saint-Laurent ; qu'elle leur sert de grande route pour aller à Tadoussac, mais qu'elle force à de

nombreux portages. En effet, le sol est très dur et ne permet pas à la rivière de se creuser un lit profond. Les eaux divaguent, s'égarent dans de nombreux méandres ; barrées par des saillies rocheuses, elles s'accumulent, s'étendent, pèsent sur l'obstacle, le franchissent ou le rompent et retombent en cascades ou s'échappent en rapides. Une de ces cascades, nommée les *Grandes Chutes*, a 22 mètres de hauteur ; son énorme masse d'eau tombe dans une cluse profonde et descend, par bonds, des rapides longs de 1 500 mètres. « En y jettant du bois » dit Champlain, « il enfonce en bas et ne le revoit-on plus ».

Champlain dit que cette puissante et capricieuse rivière est large et belle, remplie d'îles, fourmillante de poisson, bordée de vignes, de prairies, des plus beaux arbres qu'on puisse voir, mais que le port formé à son embouchure est dangereux et d'accès difficile¹.

Le P. de Charlevoix raconte qu'à trois quarts de lieue de l'île Menane, qui sert d'amer à l'entrée du Saint-Jean, se trouve un rocher presque couvert par la mer et formé de lapis-lazuli. Un morceau, apporté en France par le commandeur de Razilly, aurait été estimé, par le sieur Denys, dix écus l'once. Le Révérend Père emploie la forme dubitative, et je crois qu'il a bien raison².

XI. — Reprenant sa course le long de la côte, à travers une frange d'îles, Champlain arrive à la baie de Passamaquoddy, où s'étale un petit archipel et débouche une rivière.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages* ; 1632, 1^{re} part., pp. 57, 58. — ELISÉE RECLUS, *op. cit.*, t. XV, pp. 581, 582. — VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dict., verbo* Saint-Jean.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 178.

La rivière, longue de 50 lieues, se forme de deux branches principales qui sortent des lacs Schodik et Schoodik. Les navires de 300 tonneaux peuvent la remonter environ cinq lieues. Au delà, elle est ondoyante, capricieuse, coupée de rapides et peut, tout au plus, porter de légers canots indiens.

Une île de la baie de Passamaquoddy attire l'attention de Champlain. Elle a de tour 800 ou 900 pas et s'élève à trois ou quatre toises au-dessus du flot, fors à une pointe d'ailleurs facile à fortifier. Son sol est excellent, couvert d'érables, de sapins, de chênes et de bouleaux. Il y a un gisement de terre glaise propre à faire des briques. Éloignée de 900 à 1 000 pas de la terre ferme, « les vais- » seaux ne pourroient passer sur la rivière qu'à la merci » du canon d'icelle. » De ce point, on aurait avec les sauvages de faciles communications¹.

Monts remarquera que des ruisseaux qui se jettent dans la baie forment une croix, et tout huguenot qu'il est, il baptisera, du nom de « Sainte-Croix », l'île et la rivière².

XII. — Cependant, au port au Mouton, les vivres diminuent et grande est l'inquiétude. Monts veut retourner en France, sans même attendre le retour de Champlain. Poutrincourt proteste et réussit à faire ajourner le départ.

Monts envoie alors, à la recherche de Pontgravé, un français et quelques sauvages.

Pontgravé a trouvé à Canso, pris et dépouillé quatre navires basques qui pêchaient malgré les ordonnances³,

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 58-60.

² L'ESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-Fr.*, 1612, pp. 461, 462.

³ Depuis plus d'un siècle les Basques pêchaient la morue, sans en

mais il n'a vu nulle part la lettre et la croix que devait laisser le sieur de Monts. Il était également très inquiet. Grande fut sa joie à la vue de la mission envoyée par Monts. Pontgravé se hâte de décharger les vivres attendus par son chef et d'aller à Tadoussac faire la traite des pelleteries¹.

XIII. — Ainsi ravitaillée, « toute la Nouvelle-France » enfin assemblée sur deux vaisseaux » quitte le port au Mouton, fait voile au sud, contourne le cap de Sable, va jeter l'ancre dans la baie Sainte-Marie, où elle reste quinze jours à faire des reconnaissances, et se dirige sur Port-Royal.

Monts dédaigne Port-Royal. Poutrincourt, au contraire, le trouve à sa convenance et le demande pour s'y établir avec sa famille. Monts lui accorde volontiers, d'un trait de plume, la vallée la plus belle et la plus riche de l'Acadie et des provinces voisines.

XIV. — En sortant de Port-Royal, Monts va voir une mine de cuivre découverte par Champlain. Maître Simon, le mineur, pense que la mine de cuivre couvre une mine d'or. C'est bien possible, dit Lescarbot, mais, « de s'amuser à la chercher ce n'est chose encore de saison. La première mine, c'est d'avoir du pain et du vin et de la nourriture pour le bestial ». Ce sage croit même que les mines d'or sont une source de misère et d'inquiétude, l'occasion d'abominables cruautés. Il maudit l'heure où

avoir demandé au roi la permission. « Leur courir sus et les traiter » en voleur était une injustice criante que les mœurs barbares de ces » temps orageux peuvent expliquer, mais non pas excuser. » (BENJAMIN SULTE, *Hist. des Canadiens-Français*, t I, p. 55).

¹ LESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, pp. 449-452. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 43, 44.

furent découvertes les richesses du Mexique et du Pérou. C'est avec ce levier d'or que l'Europe chrétienne fut bouleversée, ruinée, ensanglantée; c'est l'amour de l'or qui rendit tellement odieux le Christ et sa religion, qu'un roi des Incas a préféré l'enfer au paradis des moines espagnols.

XV. — Monts continue de longer les côtes sans rien trouver à sa convenance, et arrive à l'île Sainte-Croix. Cette île ne lui plaît guère; mais la saison est avancée, il faut un gîte pour l'hiver; il la prend, de peur d'être obligé de se contenter de pis.

Poutrincourt lui donne en garde ses armes et ses munitions et part pour la France.

Soixante-neuf hommes restent à Sainte-Croix : le sieur de Monts, seigneur féodal de la moitié de l'Amérique du Nord; Champlain, d'Orville, Beaumont, Sourin, La Motte, Boulay, Feugeray, gentilshommes de naissance ou d'éducation, des laboureurs, des artisans, des soldats; le curé et le ministre dont j'ai raconté les combats et la mort. Des établissements espagnols au pôle, la civilisation est ainsi représentée par quelques hommes campés sur la frange du continent¹.

Tandis que Poutrincourt vogue péniblement vers la France, Monts construit un fort et une batterie, des maisons pour lui, pour ses officiers, pour les notables et les suisses, un magasin, une galerie couverte pour les exercices, les jeux et l'atelier. Les cultivateurs et les artisans cabanent en terre ferme, sur le bord d'un ruisseau. Entre le fort et la batterie, on fait un jardin, et tout le monde y travaille de bon cœur. Le terrain est excellent.

¹ FRANCIS PARKMAN, *Pioncers of France in the New World*; Boston, 1875, pp. 228, 229.

Du froment, abandonné avant sa maturité, se reproduisit de lui-même et donna, deux ans après, un fruit aussi bon que celui de France « Et de présent », dit Lescarbot, « il continue à repulluler tous les ans ». Cependant, en France court un pamphlet dans lequel on dit que le sieur de Monts arrache des épines en Canada.

XVI. — L'hiver vient avec son cortège de neige, de glace et de tempêtes. Le froid est tel que le cidre et le vin gèlent et sont distribués au poids. Le bois est rare, l'eau douce fait défaut, et l'on doit se garder des sauvages, plus encore des chrétiens, qui ne manquent jamais l'occasion de se faire tout le mal possible. C'est un exil, et nos hommes, qui n'ont pas encore la pratique des hivernages, restent oisifs autour de leur maigre foyer, s'ennuient, se lamentent.

Le « mal de terre », c'est-à-dire le scorbut, fait rage. On cherche vainement la plante merveilleuse qui guérit les compagnons de Jacques Cartier¹. Trente-six hommes succombent; les autres, bouffis, défigurés, affaiblis par l'implacable fléau, ne songent guère à fonder un empire en pays sauvage. Onze seulement, dit le P. Biard², demeurèrent en santé : « c'étoient les chasseurs, qui en gail- » lards compagnons aimoyent mieux la picorée que l'air » du foyer, courir un estang que de se renverser pares- » seusement dans un lict, de pestrir les neiges en abattant

¹ C'est l'épinette blanche ou pesse du Canada, *pinus alba* de Linné. (D'AVEZAC, *Introduction au voyage de Jacques Cartier de 1535*, fol. xij). Cartier dit que les sauvages la nomment *ameda*. (*Brief recit et succinte narration...* Paris, 1545, fol. 38). On ne connaît de cette impression que deux exemplaires : l'un est au *British Museum*, l'autre à la *bibliothèque de Rouen*, collection Montbret.

² *Relations des Jésuites*. Relation du P. Biard, p. 4, édit. de Québec de 1858.

» le gibier, que non pas de deviser de Paris et de ses
» rôtisseurs auprès du feu ».

Le printemps revient enfin, la neige fond, les glaces se disloquent, la vaste forêt revêt sa parure d'émeraude, la vie surgit intense, heureuse. Les hommes prennent part à la joie universelle et recouvrent la santé. Cependant ils sont angoissés. Ils pensent aux compagnons du marquis de la Roche, abandonnés dans l'île de Sable.

Le 16 juin 1605, un navire jette l'ancre devant Sainte-Croix : c'est celui de Pontgravé. Le vieux marin, son déchargement terminé, part pour Tadoussac, traînant à la remorque, « afin que justice en fut faite en France », plusieurs navires basques qu'il a capturés ¹.

XVII. — Le sieur de Monts n'est pas satisfait de l'île Sainte-Croix et veut profiter des beaux jours pour aller chercher au sud un climat moins rigoureux. Champlain est prié, en sa qualité de géographe, d'être de la partie.

Il relève et décrit la côte jusqu'à l'archipel des Monts Déserts, et s'arrête à la rivière Penobscot, qu'il nomme *Pemetegoit*.

Plusieurs, dit-il, ont décrit cette rivière et une grande ville peuplée de sauvages qui ont du fil de coton. « Je » m'assure que la plus-part de ceux qui en font mention ne l'ont veüe et en parlent pour l'avoir ouy dire » à des gens qui n'en sçavoient pas plus qu'eulx ». Certains en ont pu voir l'embouchure, « mais qu'aucun y ait » jamais entré, il n'y a point d'apparence, car ils l'eussent » décrit d'une autre façon ».

Les bancs et les brisans y sont si nombreux « que c'est » chose estrange à voir ». A sept ou huit lieues de la

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. I, p. 56.

mer, elle fait une chute de deux à trois mètres. Champlain prend terre et s'avance encore de dix-sept à dix-huit lieues. Il trouve la rivière tigrée d'îles, le pays plaisant, mais il ne découvre aucune trace de la grande ville de Norambègue signalée par les cosmographes. Il croit néanmoins que le Penobscot est la « Norumbègue » des anciens pilotes¹.

Il demande à un sagamos d'où vient la Norambègue. Nous la remontons, dit le sauvage, jusqu'à une autre rivière, et de celle-ci nous passons dans une troisième qui nous porte au grand fleuve du Canada, en face du Saguenay.

Champlain revient avec deux chefs et une cinquantaine de guerriers. Pendant un jour et une nuit, Français et Sauvages pétunent, dansent, chantent, haranguent, font bonne chère, et quand vient le moment de la séparation, ils sont les meilleurs amis du monde.

XVIII. — A trente-cinq lieues du Penobscot, Champlain découvre le Kennebec, qu'il nomme *Quinibequi*. Des sauvages le conduisent à leur sagamos et ce sagamos lui apprend que « l'on va par ceste rivière au travers » des terres jusques à Quebec quelque cinquante lieues, » puis on entre dedans une autre petite rivière qui vient » descendre dedans le grand fleuve Saint Laurent² ».

Ce renseignement est exact. Le Kennebec et la Chaudière ont, dans les *Green Mounts* ou « Monts-Verts » des sources qui ne sont séparées que par un plateau large de huit kilomètres, peu élevé, permettant le portage des canots.

La proximité des sources des deux rivières a fait croire

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, pp. 61-65.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part. p. 70.

à d'anciens cartographes que la Chaudière et le Kennebec étaient un seul et même cours d'eau et que le pays de Norambègue était une île.

En 1497, Jean Cabot a découvert cette partie du continent, l'a prise pour une île, et lui a donné, d'après une tradition, le nom de Norambègue.

Dans la carte publiée par Ramusio, en 1550 et 1606, Gastaldi a fait de la *Terra Norumbega* une grande île¹. En 1582, Michael Loke reproduit le tracé de Gastaldi.

Champlain vient, voit, mesure, dessine, écrit, publie ses études : l'île conjecturale n'en reste pas moins sur les cartes. Nicolas Bellin, ingénieur de la Marine, dans sa *Carte de la partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada*, dressée en 1744, pour le P. de Charlevoix, fait encore du « Kinibeki » et de la Chaudière un large canal qui relie la mer du Maine au Saint-Laurent².

Champlain dit que le Kennebec est de navigation difficile, très poissonneux, bordé de chênaies et de terres labourables médiocres, puis il ajoute : « Voilà ce que j'ay » peu apprendre de ce lieu, lequel je croy n'estre meilleur que les autres³ ».

XIX. — Cette appréciation s'applique à la Péninsule canadienne tout entière.

Huit ou neuf siècles avant Champlain, les Scoto-Irlandais plaçaient, dans les lointains de la mer Ténébreuse, un Eden et la *Tir nan-og* ou *Fontaine de Jouvence*. Plusieurs hommes « dignes de foi » l'avaient vu. On savait même qu'Enoch et le prophète Elie, ravis au ciel,

¹ RAMUSIO, *Navigazioni*, t. III, Venetia, éd. de 1550, fol. 423; éd. de 1606, fol. 353.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. II.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part. pp. 70, 71.

y vivaient encore dans une ville dont les murailles, les maisons, les églises étaient en or pur.

L'homme qui pouvait entrer dans ce merveilleux pays restait éternellement jeune et beau, à condition de n'en pas sortir. Les arbres y produisaient simultanément des fleurs et des fruits ; le miel et le vin y coulaient à discrétion ; l'or, l'argent, les pierres précieuses s'y trouvaient en abondance. Tous les jours étaient jours de fête et les cordes de la harpe résonnaient mélodieusement. Un jour valait une de nos années, une année un de nos siècles. Et parce que, sans Eva, l'homme ne peut être heureux, les femmes édénites étaient d'une beauté divine, aimables et bonnes, toujours jeunes et toujours voluptueuses¹.

Les *Papæ* (moines et prêtres scoto-irlandais), persécutés par les catholiques romains, y viennent les premiers. La réalité ne répond pas aux récits des légendaires. Cependant la terre est bonne et, en la travaillant un peu, ils en tirent de quoi vivre. Et puis, point capital, ils peuvent prier Dieu à leur façon. L'Eden va devenir, à cause de leurs surplis, le *Hvitramannaland* ou « Terre des hommes blancs ».

Derrière eux viennent les Ecossais qui donnent au pays le nom d'*Escotiland* « Terre des Ecossais ». Les Irlandais suivent, probablement en plus grand nombre, car ils remplacent, par *Irland-it-Mikla* ou « Grande-Irlande », l'ancienne appellation d'*Escotiland*.

Au x^e siècle, les Scandinaves piratent sur les côtes de la Grande-Irlande, puis la prennent et en changent encore le nom.

Le pays, coupé en deux par la baie Fundy, fut appelé

¹ EUG. BEAUVOIS, *L'Elysée transatlantique et l'Eden occidental*, Paris, E. Leroux, 1884. — PAUL GAFFAREL, *Les Irlandais en Amérique avant Colomb*, dans la *Revue de Géographie*, Drapeyron, 1890.

Norambègue « contrée du Nord », *Sudriki* « province du Sud » ou « Pays des Souriquois », et *Markland* « Pays des forêts ». Le nom de Norambègue s'appliquait à une partie du Maine, au New Brunswick et à la Gaspésie; celui de Sudriki ou Markland à l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse¹.

XX. — Plusieurs pilotes ont connu le nom de Norambègue, mais nul, avant Champlain, n'a décrit le pays.

Jean Parmentier l'a vu en 1529² et comprend, sous le nom de *Norumbega*³, toute la région qui s'étend du cap Breton à la Floride⁴.

Après de vaines tentatives pour découvrir un passage à la Chine, Jean Alfonse visite les côtes orientales depuis le cap Breton jusqu'au cap Montauk, c'est-à-dire du

¹ EUG. BEAUVOIS, *La Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais*, dans les Mém. du Congr. intern. des Amér. de 1875. — *La colonie européenne du Markland et de l'Escooiland*, dans les Mém. du Congr. intern. des Amér. de 1877. — *Les derniers vestiges du Christianisme prêché du X^e au XIV^e siècle dans le Markland et la Grande Irlande*. — *Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie*, dans les Annales de philosophie chrétienne, 1877. — *Les Voyages transatlantiques des Zeno*, dans le Museon, t. IX, 1890. — *La Norambègue — Découverte d'une quatrième colonie précolumbienne dans le Nouveau Monde*, dans les Mém. du Congr. intern. des Amér. de 1880. — PAUL GAFFAREL, *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe-Colomb*; Paris, Thorin, 1869. — *Les voyages de Saint Brandan et des Papes dans l'Atlantique au moyen âge*, dans le Bull. de la Soc. de Géogr. de Rochefort, 1880-81. — GABRIEL GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle*; Paris, Maisonneuve, 1874.

² Non en 1539, comme Ramusio l'a écrit par erreur. (*Disorso sopra la terra ferma del l'Indie occidentale*, dans les *Navigazioni*, t. III, Venetia, 1603, f. 348.

³ Le nom de la Norambègue est écrit de douze manières différentes.

⁴ RAMUSIO, *Disorso d'un gran capitano di mare francese del luogo di Dieppa*, dans les *Navigazioni*, t. III, 1606, fol. 355.

47° au 41° degré de latitude nord. Il donne le nom de Norombègue au cap de Sable, à la baie Fundy et à une ville qu'il suppose sur cette baie¹.

¹ Le récit d'Alfonse ayant aujourd'hui une certaine importance historique, nous allons essayer d'en dissiper les apparentes contradictions.

« Je ditz que le cap de Saint-Jehan, dict cap à Breton, et le cap de » la Franciscane sont nord-est et sud-ouest et prennent un quart de » est à ouest, et y a en la route cent quarante lieues et icy fait ung » cap appelé cap de *Norombègue*. Le dict cap » (de la Franciscane) » est par *quarante-et-ung* degrez de la hauteur du pole artique. » Audelà du cap de Norombègue descend la rivière dudict Norombègue, environ vingt et cinq lieues du cap. Ladictte rivière est large » de plus de quarante lieues de latitude en son entrée et ceste largeur » au dedans bien trente ou quarante lieues et est toute pleine d'isles » qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer et est fort dange- » reuse de rochers et baptures. Ladictte rivière est par quarante et » deux degrez de hauteur du pole artique... Je me doute que la » dictte rivière va entre en la rivière de Hochelaga » (le Saint-Laurent), » car elle est sallée plus de quarante lieues en dedans selon le dict » des gens de la ville » (de Norombègue). (*Cosmographie de Jehan Alfonse et de Raulin Sécalart, cosmographe de Honnefleu*, 1545, Ms. de la Bibl. Nat., fonds français, n° 676, fol. 187 de l'anc. pagination, cité par Eug. Beauvois).

D'après le contexte de la première phrase, les 140 lieues comptées du cap Breton donnent la distance de ce cap au cap Norombègue. Quand il commence sa seconde phrase par « le dict cap et par quarante et ung degrez », il entend désigner le cap de la Franciscane ou Montauk, qu'il ne confond pas avec le cap Norombègue.

Il ne pouvait pas compter 140 lieues du cap Breton au cap Franciscane : il y en a 180 en latitude et 300 en itinéraire. Pareille différence est inadmissible de la part d'un pilote qui passait pour le plus habile de son temps.

Il faut donc reconnaître que ses 140 lieues représentent la distance du cap Breton au cap Norombègue.

Où est ce cap? Beaucoup d'anciens cartographes appliquaient à toute la presqu'île canadienne le nom de Norombègue. Ce nom convenait donc à la pointe sud-est de l'Acadie, aujourd'hui nommée cap de Sable, et située juste à 140 lieues du cap Breton et à 25 lieues de la baie Fundy. La baie Fundy a les dimensions et les particularités qu'Alfonse attribue à la rivière de Norombègue.

Il faut encore remarquer que, du cap Franciscane au cap Breton,

XXI. — La ville de Norambègue, que Champlain cherchait sur le Penobscot, et que les cosmographes représentaient par des tours et des clochers, Alfonse la supposait sur la baie Fundy, à quinze lieues de son entrée. Elle aurait donc dû se trouver sur la baie de Port-Royal ou sur celle de Passamaquoddy.

Les Français ont eu des établissements sur ces deux baies et ils n'ont rien vu qui ressemble aux ruines d'une ville.

A l'époque où Jean Alfonse conversait, à ce qu'il dit, avec des citoyens de Norambègue, Membertou, Sagamos des Souriquois, qui avait connu Jacques Cartier¹, était marié, père de famille, chef. Si une grande ville avait existé sur la rive nord ou sud de la baie Fundy, il en aurait eu connaissance, et s'il en avait eu connaissance, ses bons amis les Français en auraient su quelque chose.

On sait que Fundy Bay se termine au nord-est par deux cornes : la baie de Chignecto et le bassin des Mines. Champlain est le premier qui en ait fait une représentation correcte. Avant lui, les cartographes faisaient de

les principales rivières : Charles, Kenebec et Penobscot, n'approchent pas des dimensions qu'Alfonse donne à la rivière Norombègue; qu'aucune n'est salée jusqu'à 40 lieues en amont de son embouchure et n'a de grands affluents; que si le Kenebec et le Penobscot ont leurs sources à quelques lieues du Saint-Laurent, on ne peut en dire autant de la Charles River.

La baie Fundy, au contraire, répond exactement à la description de la rivière de Norombègue.

Alfonse place sur le 42° parallèle l'embouchure de la Norombègue, alors que l'entrée de la baie Fundy est par 43°27'. Cette indication est une erreur matérielle de transcription. Autrement, il faudrait identifier la Charles River avec la Norombègue d'Alfonse; il faudrait admettre que la Charles River est à 165 lieues du cap Breton, que son embouchure a 40 lieues de largeur et qu'elle entre dans le Saint-Laurent.

En somme, Fundy Bay est la rivière Norombègue d'Alfonse.

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 595.

ces deux cornes une seule rivière qui avait à peu près la forme d'un Y. Les uns plaçaient la ville de Norambègue tantôt dans la bifurcation, tantôt sur la coulière, les autres sur la baie de Port-Royal, sur celle de Passamaquoddy ou sur le Penobscot.

Dans ses cartes de 1612 et de 1619, Champlain la marque sur le Penobscot; il ne la fait plus figurer sur celle de 1632.

XXII. — Si Champlain n'a découvert aucun vestige de la ville de Norambègue, il a recueilli, autour de la baie française, des traces du séjour des Scandinaves.

Il a trouvé, dans le bassin des Mines, une « croix qui » est fort vieille, toute couverte de mousse et presque » toute pourrie qui monstroît un signe évident qu'autre- » fois il y avoit esté des Chrestiens¹ ». Lescarbot pense que les Souriquois « recevront fort facilement la doctrine » chrétienne », et croit « que la trompette des Apôtres » pourroit avoir été jusque la² ».

Le même auteur dit que les Souriquois chantaient à Poutrincourt, quand il leur donnait à dîner, qu'il « estoit » un brave Sagamos qui les avoit bien traité, et qu'il leur » estoit bonami; ce qu'ils comprenoient fort mystiquement » sous ces trois mots : *epigico iaton edico* ». « Je croy », ajoute Lescarbot, « que c'est du vieil langage de leurs » pères³ », sans doute de cette « langue particulièrre qui » est seulement à eux connue », dont il parle ailleurs⁴.

M. Eugène Beauvois, qui connaît à fond les langues du Nord, a reconnu dans *epigico iaton edico* trois

¹ CHAMPLAIN, éd. Laverdière, t. III, p. 135.

² LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 676.

³ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 762.

⁴ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 694.

mots de l'ancienne langue islandaise qui forment deux vers dans le mètre *runhenda* et signifient « nous avons » fait un copieux festin¹ ».

XXIII. — Champlain a recueilli une fable qui était très répandue au nord de la baie Française : celle du *Gougou*.

Le Gougou avait sa tanière dans une île de la baie des Chaleurs. Il était du sexe féminin et horriblement laid. Les plus hauts mâts des plus grands navires ne lui arrivaient pas à la ceinture. Il avait une poche et cette poche pouvait contenir un vaisseau. Il y jetait, pour les manger à sa faim, les sauvages qu'il attrapait. A certains jours, par certains vents, il hurlait et sifflait épouvantablement. Quelques Indiens disaient l'avoir vu, et tous tremblaient à son nom. Le capitaine Prévert, de Saint-Malo, le plus audacieux conteur de bourdes de son temps, assurait avoir entendu ses horribles sifflements, et avoir vu les sauvages qui étaient à son bord se cacher partout de peur d'être aperçus, saisis et mangés par le monstre.

Tous les sauvages, dit Champlain, craignent le Gougou « et en parlent si estrangement que si je mettois tout » ce qu'ils en disent, l'on le tiendrait pour fables ». Et le bon Champlain, non moins crédule que les sauvages, ajoute : « mais je tiens que ce soit la résidence de quelque diable qui les tourmente de la façon² ». « Champlain ne pouvoit pas comprendre », dit Charlevoix, « qu'un homme, qui n'avoit aucun intérêt à mentir, le

¹ E. BEAUVOIS, *la Norambéque*, pp. 20 et suiv. du tirage à part.

² *Des Sauvages ou Voyage de SAMUEL CHAMPLAIN de Brouage, fait en la France nouvelle, l'an 1603*; Paris, 1604, pp. 61, 62.

» fit de gayeté de cœur, et crut de bonne foi tout ce que
» lui disoit Prevert ¹ ».

Lescarbot a bon droit le railla. Cependant, en rapportant ce mythe, Champlain a rendu service à l'histoire.

M. Beauvois a trouvé chez les anciens Scandinaves, sous le nom de *Gygjar*, des monstres ayant la taille, le sexe, la laideur, les sifflements, la poche, les goûts anthropophagiques du Gougou ².

La fable du Gougou est évidemment d'importation scandinave et prouve que les fils d'Odin ont vécu longtemps, familièrement, avec les indigènes de la presqu'île canadienne.

XXIV. — En quittant le Kennebec, Champlain se dirige au sud-ouest, à travers un verdoyant archipel, et atteint la rivière Choüacoet. Il lui donne le nom de Gas (Guast), patronyme du sieur de Monts : c'est la *Charles River* des Américains.

Les indigènes se rasent le sommet de la tête et s'enroulent autour des tempes, en longues tresses, le reste de leur chevelure. Ils sont bien faits, agiles, se peignent le visage en rouge et noir. Ils ont pour armes la pique, l'arc et la massue. Ils labourent la terre, « ce que » n'avions encore vu », dit Champlain, et leurs charrues sont des bèches en bois très dur. Ils cultivent le maïs, les citrouilles, les courges, le pétun, les fèves du Brésil, et débarrassent les cultures de toutes les mauvaises herbes. En temps de guerre, ils se réfugient dans une grande cabane entourée de palissades faites de gros troncs d'arbres.

Ils portent rarement des fourrures et se couvrent seu-

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 308.

² E. BEAUVOIS, *La Norambéque*, pp. 40, 41.

lement le milieu du corps. Quand les femmes viennent voir les Français, elles passent une robe, et cette robe est ouverte par devant.

Ils ont des canots d'une seule pièce, creusés à la hache de pierre et au feu, comme ceux de nos ancêtres des cités lacustres. « Ce lieu », dit Champlain, « est fort plaisant, » et aussi agréable que l'on en puisse voir ». On pourrait bâtir à l'entrée de la rivière, sur un îlot, une forteresse où l'on serait en sûreté¹.

Champlain voyait juste. Autour de cet îlot s'élève aujourd'hui Boston, la quatrième ville des Etats-Unis par sa population, la première par son activité intellectuelle ; elle est appelée *Hub* ou « Moyeu » de la roue de la fortune scientifique, artistique et littéraire de la République ; et parce que c'est surtout dans le rayonnement du célèbre Harvard College que fleurissent les sciences, les arts et les lettres, Cambridge est nommée *the Hub of the Hub* « le moyeu du moyeu »².

Six siècles avant que Champlain explorât la rivière Charles, des Normands avaient fondé sur ses bords, à Watertown et à Weston, des établissements d'une certaine importance.

Les hommes, les forces atmosphériques, la végétation, ont enseveli ces constructions. Champlain n'en a rien vu et n'en pouvait rien voir. A M. Eben Norton Horsford revient l'honneur d'avoir découvert ces précieuses reliques. Il a élevé à Weston, en l'honneur des premiers découvreurs normands, une tour commémorative de style archaïque³.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 72-74.

² ELISÉE RECLUS, *op. cit.*, t. XV, pp. 178-183.

³ EBEN NORTON HORSFORD, *The discovery of the ancient city of*

XXV. — Passée la rivière Charles, qui conserve des reliques des vieux Normands, Champlain vogue au sud, double le cap Cohasset, qu'il nomme Saint-Louis, et entre dans une petite baie qu'il appelle port du Cap Saint-Louis : c'est aujourd'hui Plymouth.

Au printemps de l'an 1004, Thorvald, fils d'Erik Rauda, étant aux *Leifsbudir*, mit à la voile pour explorer les côtes orientales et septentrionales. Pris dans une tempête, il brisa sur des roches la quille de son navire, et s'arrêta, pour la remplacer, au cap qu'il nomma *Kjalarness* « Carène » ou « Quille ». De ce point il se dirigea sur la côte orientale du continent qu'il apercevait à peu de distance, et entra dans une baie. Attaqué par des *Skrælingar* ou « Esquimaux », il fut blessé mortellement et se fit inhumer dans une île qu'il avait trouvée « très belle », où il aurait voulu, dit-il, « bâtir » sa demeure ». Selon son désir, le promontoire qu'il choisit pour sa sépulture reçut le nom de *Krossanes* ou « Cap des Croix ». C'est aujourd'hui Gurnet Point, à l'entrée de la baie de Plymouth¹.

Norumbega; Cambridge, 1889. — *The problem of the Northmen, a letter to judge Daly*; Boston, 1890. — *The defences of Norumbega*; Boston, 1891. — *Leif's house in Vinland*, by EBEN NORTON HORSFORD, et *Graves of the Northmen*, by miss CORNELIA HORSFORD, Boston, 1893. — Voir aussi, de M. Horsford, *Discovery of America by Northmen*; Boston and New-York, 1888, appendice.

Tous ces ouvrages, édités avec luxe et magnifiquement illustrés, n'ont pas été mis dans le commerce, sauf le dernier.

Je rends hommage à l'érudition, au zèle et à la sagacité de M. Horsford. J'admets comme scandinaves les ruines de Watertown et de Weston. Mais je ne puis admettre que ces ruines soient celles des *Leifsbudir* « maisons de Leif » et des *Thorfinnsbudir* « maisons de Thorfinn », qu'il place sur la Charles River, dans un site qu'il nomme *Norumbega City* (Voir les notes ¹ de la p. 135 et ¹ de la p. 141).

¹ *Antiquitates americanæ sive scriptores septentrionales rerum ante-Colombianorum in America*, par C. C. RAHN, pour la Soc. des

Quand Champlain arriva dans le pays, les Esquimaux l'avaient abandonné depuis longtemps, et aucun des nouveaux venus n'avaient entendu parler de Thorvald.

Antiq. du Nord; Hafnise, 1837 : Saga d'Erik Rauda, pp. 41-46. — EUG. BEAUVOIS, *Découvertes des Scandinaves en Amérique*; Paris, 1859, pp. 19-22.

Comme on le voit, pour aller des *Leifsbudir* à *Krossanes*, Thorvald a navigué à l'est, puis au nord, puis à l'ouest; c'est-à-dire qu'il a longé la côte sud du Massachusetts, contourné la péninsule de Barnstable, doublé le cap Cod et traversé la baie du cap Cod. Si les *Leifsbudir* eussent été situées sur la Charles River, il serait venu du Nord, et son voyage n'eût été que d'une douzaine de lieues.

En 1007, quatre ans après, Thorfinn Karlsefn part de Brattalahid pour le Vinland. Il a l'autorisation d'occuper les maisons de Leif. C'est donc sur ces maisons qu'il se dirige. Il voit le *Helluland* « Terre-Neuve » et le *Markland* « Nouvelle-Ecosse ». Il suit la côte, se dirigeant vers le sud, et arrive près d'un promontoir sablonneux qui s'avance en pente douce vers la mer. Il a la terre à bâbord. Or, au sud de la Nouvelle-Ecosse, il n'y a qu'un seul point où le marin puisse avoir à gauche la terre ferme : c'est la péninsule de Barnstable. Thorfinn y prend terre, y trouve la quille d'un navire et, comme Thorvald, il applique au cap Cod le nom de *Kjalarnes*. Il appelle le rivage *Furdustrandir* parce qu'il est extrêmement long. Plus loin, le rivage est coupé de baies. Il dépasse les *Furdustrandir* et entre dans un golfe qu'il nomme *Strammfjord* « golfe des Courants », hors duquel est une île qu'il appelle *Straumey* « île des Courants ». Golfe et île sont baignés par le *Gulf stream*, et le *Gulf stream* ne touche pas à la côte orientale du Massachusetts. Il faut donc chercher, ailleurs qu'aux environs de Charles River, le *Straumfjord* et la *Straumey*. On les trouve et on ne peut les trouver qu'au sud du Massachusetts, dans Buzzard's Bay et Martha's Vineyard.

Thorfinn passe l'hiver dans le *Straumfjord*. Au printemps de l'an 1008, son compagnon Thorhall veut retourner au nord, « en doublant les *Furdustrandir* et le *Kjalarnes* ». C'est clair : il ne part pas de Charles River. Thorfinn veut aller au sud « en longeant les côtes », arrive à l'embouchure d'une rivière qui, comme le Pocasset, traverse un lac avant de se jeter dans la mer. Ces indications ne répondent pas non plus à la rivière Charles. Il donne au lac le nom de *Hop* (anse formé par l'embouchure d'une rivière) et près de ses bords, non loin des *Leifsbudir*, il construit les *Thorfinnsbudir*.

Les constructions de la rivière Charles sont scandinaves; mais elles

La baie de Plymouth ne séduit pas le sieur de Monts. Quinze ans plus tard, les Anglo-Saxons furent moins difficiles. Ils y fondèrent leur première colonie ; aujourd'hui, les Américains ne prononcent qu'avec respect le nom de la *Old Colony*, et, sur la colline qui domine les maisons, ils ont élevé à la « Foi » une statue colossale.

XXVI. — Champlain continue donc son exploration. En naviguant au sud, il remarque à l'est le profil d'une longue terre. Il croit que c'est une île et conserver sa direction. Bientôt il s'aperçoit que cette terre tourne à l'ouest, se soude au continent et ferme le passage. Il tourne la proue sur le cap Kjalarness, que les Indiens nommaient alors Nauset et les pilotes Carenas ou Arenas ; il l'appelle Blanc, à cause de la couleur de ses dunes. Les Anglais ont remplacé ce nom par celui de Cod « Morue ». Ce cap doublé, Champlain longe la bande orientale de la péninsule jusqu'à un port assez grand, situé sur le 42^e parallèle et nommé Malbarre.

Ce port est bordé de maisonnettes qui sont entourées de terres bien cultivées. Les indigènes, hommes et femmes, ont pour tout vêtement une robe tissée d'herbes et de chanvre qui leur tombe sur les jarrets. Les hommes se rasent une partie de la tête et s'épilent. Pour se faire beaux, ils se peignent le visage en noir, jaune et rouge. Ils sont bien faits et d'honnête apparence, mais méchants et larrons. Il faut les surveiller de près, car, pour voler, ils se servent aussi habilement des pieds que des mains¹.

ne doivent pas être confondues avec les maisons de Leif et de Thorfinn, qui étaient dans les environs de Mount-Hope.

(Voir : *Saga de Thorfinn Karselfn*, dans BEAUVOIS, *op. cit.*, pp. 36-41. — *Historia Thorfinni Karselfnii*, dans les *Antiquitates americanæ*, pp. 143-149).

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 80-88.

Le sieur de Monts n'a plus de vivres que pour le retour et la mer paraît très mauvaise : il fait mettre le cap sur Sainte-Croix.

CHAPITRE III

LA COLONIE DE PORT-ROYAL

I. Transport de la colonie à Port-Royal — Hivernage. — II. Monts à Paris. — III. Retour de Poutrincourt. — IV. Séjour à la Rochelle. — V. Arrivée de Poutrincourt à Port-Royal. — VI. Poutrincourt à Port-Royal. — VII. La rivière du Dauphin. — VIII. Départ pour un voyage d'exploration. — IX. Une terre disparue. — X. Port-Fortuné. — XI. Poutrincourt est attaqué par les sauvages. — XII. Retour à Port-Royal. — XIII. Lescarbot commande par intérim à Port-Royal. — XIV. L'Ordre de Bon-Temps. — XV. Révocation du privilège du sieur de Monts. — XVI. Poutrincourt abandonne Port-Royal.

I. — Monts ne veut plus de Sainte-Croix, et, sur le conseil de Champlain et de Pontgravé, il choisit, dans le bassin de Port-Royal, un site boisé voisin de l'embouchure de la rivière du Dauphin.

Aussitôt son matériel déchargé, il part pour la France avec ceux qui veulent le suivre.

Champlain, Champdoré et « plusieurs de bon courage » ne craignent pas d'affronter un second hiver. Pontgravé reste comme lieutenant. Il n'est pas d'humeur à laisser les gens oisifs et procède rapidement à la construction du nouveau fort.

L'hiver ne se fait pas attendre. Les sauvages apportent, souvent de fort loin, pour les troquer, des pelleteries et du gibier. Les colons sont dans l'abondance et les mauvais jours se passent sans trop de peine.

La belle saison revient et Monts n'arrive pas. La colonie

s'inquiète. Si son voyage manquait, par fortune de mer ou autrement, les colons mourraient de faim.

Tout autour du fort, la terre est très fertile et ne demande qu'à produire, mais elle veut être cultivée, soignée, aimée. Cela n'est pas l'affaire des colons de France, d'Espagne ou d'Angleterre, qui croiraient déroger s'ils touchaient la bêche ou la charrue. Tous tranchent du gentilhomme, étudient l'art de duper les sauvages, et, selon l'expression de Lescarbot, se grattent au soleil. Ils ne mangent morceau de lard ou bouchée de pain qui ne vienne de France. Et si le bateau de vivres n'arrive pas ? « Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture », à condition que les pères et mères aillent la chercher et la leur mettent dans le bec ; à l'homme il la donne aussi, à condition qu'il la gagne.

Monts arrive enfin. Il eût été fâcheux qu'il ne revint pas, car il amenait Marc Lescarbot, « un auteur exact et » judicieux, un homme qui a des vuës, et qui eût été » aussi capable d'établir une colonie que d'en écrire » l'histoire¹. »

II. — Les Parisiens avaient fait à Monts mauvais accueil. On disait qu'il avait traité avec trop de rigueur les marins basques. Dans une supplique du 16 novembre 1604, les Malouins avaient exposé aux Etats de Bretagne « l'abus qui se commet par ceux qui, sous ombre de décou- » vrir des mines, trafiquent à Canada et empêchent les » habitants de ladite ville (de Saint-Malo) d'y naviguer » et trafiquer comme ils faisoient au passé ». On assurait que son établissement était dans un désert, sous un climat rigoureux, qu'il avait fait de grandes pertes, réalisé

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 186.

peu de profits et perdu beaucoup de monde. Tous ces dires étaient vrais, mais pour les gens d'affaires ils n'avaient rien de décourageant, ni d'imprévu. Une accusation perfide, absurde, hypocrite, est lancée à grand fracas : il n'a pas converti, clame-t-on, un seul sauvage ! Les accusateurs se soucient de la conversion des sauvages de l'Amérique comme de celle des habitants de la lune : la seule conversion qu'ils aient à cœur, ils ne le montreront que trop, c'est celle des castors, des élans et des caribous. Raison de plus pour crier, pour faire les bons apôtres et tenter la ruine du sieur de Monts.

Monts est dans l'embarras. Mais il est homme d'honneur et de volonté et tiendra la promesse faite à ceux qu'il a laissés là-bas.

III. — Poutrincourt a sur les bras de gros procès, et jamais sa présence à Paris n'a été plus nécessaire. Mais il juge que, présentement, sa place est à Port-Royal, avec le sieur de Monts, et il se prépare à partir.

Il décide Lescarbot à l'accompagner. Son nom inspirant toute confiance, il trouve des ouvriers autant qu'il en veut.

Il désire un prêtre et s'adresse à plusieurs églises de Paris. On lui répond que, pendant la semaine sainte, les prêtres ne peuvent quitter les confessionnaux. Il renouvelle ses démarches auprès du clergé de la Rochelle, qui compte beaucoup de prêtres peu occupés. On lui dit « qu'il » faudrait des gens qui fussent poussez de grand zele et » piété pour aller en tels voyages, et seroit bon de s'adresser aux Peres Jesuites ». Poutrincourt croit ne plus avoir le temps de suivre ce conseil ¹, car « la mer n'attend

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 508-511, 519-520.

» personne ». A bien dire, tout bon chrétien qu'il est, la robe noire des Jésuites ne lui dit rien qu'il vaille.

IV. — Le rendez-vous est à la Rochelle, en plein pays calviniste. Il faut s'y conduire avec prudence, car les calvinistes sont de mœurs austères. Les ouvriers, qui ont vingt sols à dépenser par jour, ne sauraient se contenir. Ils mènent vie joyeuse et font dans le quartier Saint-Nicolas, où ils sont logés, un merveilleux tintamarre. Plusieurs sont mis en prison et ne seront relâchés qu'au moment du départ.

Le *Jonas*, armé par deux marchands de la Rochelle, est en rade et n'attend pour partir qu'un vent favorable. Tout le monde se tient prêt à embarquer au premier signal. Malheureusement, un coup de mer roule le navire sur des rochers, le crève, l'envase, et tout un mois se passe en réparations, déchargement et rechargement, ce qui donne à Lescarbot le temps d'imprimer l'*Adieu à la France* qu'il a composé en arrivant à la Rochelle.

Les Rochellois regardent, du haut de leurs murailles, le *Jonas* couché sur le flanc, et l'ironie de leurs regards montre que ce malheur est loin de les affliger.

Cependant le navire est réparé, remis à flot, et le 13 mai 1606, il prend la pleine mer¹.

V. — Le 26 juillet, après trois mois et treize jours de navigation, le *Jonas* arrive devant la passe de Port-Royal. La mer est èbe et l'entrée impossible. Le lendemain, à la haute mer, il pénètre dans la baie, et Lescarbot contemple, avec ravissement, la vaste plaine liquide, les deux belles îles qui la parent, l'amphithéâtre de collines boisées qui l'entourent.

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 511-520, 523-524.

Le navire avance lentement, poussé par une bonne brise. Mais on ne voit pas une voile, pas un canot, rien qui indique la présence de l'homme. Continuant d'avancer, les voyageurs finissent par apercevoir sur la bande méridionale, au fond de la baie, sur le bord de la forêt, les remparts en bois et les toits de Port-Royal.

Membertou, sagamos des Souriquois, les voit, se précipite dans le fort et crie aux deux hommes qui le gardent : « Quoi ? vous vous amusez ici à dîner (il estoit environ » midi) et ne voyez point un grand navire qui vient ici et » ne sçavons quelles gens ce sont ? ».

L'un des deux hommes court aux canons ; l'autre s'avance au bord de l'eau, avec la mèche allumée sur le serpentín, tandis que Membertou et l'une de ses filles sautent dans un canot pour reconnaître le navire. A la vue du pavillon blanc fleurdelisé, le fort tire une salve de quatre coups de canon, le navire réplique, les trompettes ne s'épargnent pas et, pendant une bonne demi-heure, c'est un bruyant et joyeux tintamare.

L'hiver de 1605-1606 a été rigoureux et triste comme celui passé à Sainte-Croix.

On attendait, en mai ou juin, les navires de France. juillet était fortement entamé, et l'on ne voyait rien venir. Pontgravé était anxieux et craignait la famine. Il construisit deux barques et partit pour les stations de pêche dans l'espoir d'y trouver des vivres. Il laissa deux hommes qui avaient accepté la périlleuse mission de garder le fort, et ce sont ces deux hommes qui reçurent le sieur de Poutrincourt.

Des matelots du *Jonas*, débarqués à Canso pour venir en chaloupe le long des côtes, rencontrent Pontgravé, lui disent les nouvelles et le ramènent à Port-Royal.

VI. — L'arrivée de Pontgravé fut l'occasion de grandes réjouissances. « Le sieur de Poutrincourt fit mettre un » mui de vin sur le cul, l'un de ceux qu'on lui avoit » baillé pour sa bouche, et permission de boire à tous » venans tant qu'il dura, si bien qu'il y en avoit qui se » firent beaux enfans¹ ».

Dès le lendemain, il mit à la culture une partie de son monde, fit défricher, bêcher, labourer, planter, semer, et quand Pontgravé part pour la France, il peut consigner dans son rapport la promesse d'une superbe récolte. Il emporte aussi une belle pièce de vers de Lescarbot : *Adieu aux François retournans de la Nouvelle-France en la France Gaulloise*, daté du 25 août 1606, jour de son départ².

VII. — Plusieurs des compagnons de Poutrincourt vont faire sur la rivière du Dauphin une excursion d'une douzaine de lieues. Lescarbot est dans le ravissement et prouve, le *Deutéronome* en main, que ce pays est comparable à la *Terre de Promission*.

VIII. — Monts, guère plus satisfait de Port-Royal que de Sainte-Croix, prie Poutrincourt de faire des explorations au-delà du port Malbarre.

Poutrincourt voyant ses semences faites « et la verdure » de son champ », résout de partir de suite, prévoyant qu'à l'automne son domaine lui donnera d'autres occupations.

Il charge Lescarbot « d'avoir l'œil à la maison » et de maintenir en concorde tous ses gens.

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 545-48.

² LESCARBOT, *Les Muses de la Nouvelle-France*, 1612. — *Hist. de la Nouv.-Fr.*, t. I, 1612, p. 552.

Il arme une chaloupe et une barque de 80 tonneaux et part en même temps que le *Jonas*, qui emporte en France le sieur de Monts et Pontgravé. Ses principaux compagnons sont Champdoré, le fils de Pontgravé et Champlain, qui va continuer ses études géographiques¹.

A la sortie de la baie, Poutrincourt se sépare du *Jonas* et fait voile sur l'île Sainte-Croix. Le blé qu'on y avait laissé en herbe deux ans auparavant s'était reproduit. Poutrincourt trouva un blé mûr « beau, gros, pesant et » bien nourri », qu'il envoya à Port-Royal².

En partant de Sainte-Croix, il longe les côtes jusqu'à l'embouchure du Penobscot. Il veut prendre contact avec les sauvages et voir, dit ironiquement Lescarbot, « ce » lieu tant renommé sous le nom de *Norombega* ».

Il se dirige ensuite sur la rivière Charles, où Monts aurait eu la pensée de faire un établissement, puis sur le cap Cod et le long de la côte est de la péninsule de Barnstable.

IX. — A dix ou onze lieues du port Malbarre, il ne trouve, à une lieue et demie de terre, que trois ou quatre brasses d'eau ; plus loin, cette hauteur se réduit à deux brasses, à une brasse et demie, à quatre pieds et demi et à quatre pieds. De toutes parts, à perte de vue, la mer est hérissée de brisants, de tourbillons, de vagues écumeuses qui sifflent et s'entrechoquent. Poutrincourt n'avance qu'au juger, lentement. Deux ou trois fois le navire touche et n'est relevé que par le flot. Le gouvernail est rompu, et c'est, dit Lescarbot, « chose effroyable³ ».

Cependant, à force de lutter, de peiner, après avoir vu

¹ LESCARBOT, *Hist. de la Nouv.-France*, 1612, pp. 552-553.

² LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 469, 470, 553.

³ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 567.

cent fois le navire sur le point de se briser, de s'ensabler, Poutrincourt réussit à lui faire franchir le cap Malabar, flèche d'une douzaine de kilomètres, que Champlain nomme « Batturier¹ ».

Il avait navigué sur l'emplacement d'une île et d'une pointe de terre qui venaient d'être rasées ou submergées.

Quatre ans avant, en 1602, Gosnold a vu, sur la côte orientale de la péninsule de Barnstable, une île Nauset et une pointe Gilbert.

Il y a quatre-vingts ans, on signalait encore, sous le nom de *Slut Bush* ou « Sale Buisson », un tronçon de l'île Nauset, qui paraît répondre à une pointe fort dangereuse que Champlain plaçait à deux ou trois lieues de terre et au sud-sud-est du port Malbarre².

Otis a étudié cette partie de la côte et reconnu que les terres vues par Gosnold ont existé.

Agassiz a refait cette étude en 1863 et conclu comme Otis. « Si surprenantes et incroyables que paraissent », dit-il, « les déductions de M. Otis, elles sont néanmoins » la conséquence naturelle et directe d'observations qui » peuvent être facilement faites le long de la côte orientale du cap Cod. Ayant, depuis quelque temps, pris » grand intérêt à la structure géologique de cette remarquable région, je l'ai visitée à plusieurs reprises, l'été » passé, en compagnie de M. Otis, et j'ai recherché à cette » occasion, avec le soin le plus minutieux, la preuve de » l'existence de l'ancienne île de Nauset et de la pointe » Gilbert. Je l'ai trouvée aussi certaine que le peut être » une preuve géologique³ ».

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 88-89.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 89.

³ B.-J. DE COSTA, *The pre-colombian discovery of America by the Northmen*; Albany, 1868, p. 29, n. 2.

La dislocation de ces terres a eu lieu entre le passage de Gosnold et celui de Champlain, c'est-à-dire de 1602 à 1606. Elle n'a rien d'extraordinaire.

La presqu'île du cap Cod est de formation morainique et se trouve située sur la lisière du *gulf stream* et du courant polaire. Si elle affecte la forme gracieuse d'une proue de gondole ou de navire normand, c'est qu'elle a été limée, polie par les mouvements rythmiques et infiniment variés de la mer. L'île et la pointe, plus ou moins bien soudées au sol primitif, pénétraient dans les deux courants qui, à force d'infiltrations, les désagrégèrent et finirent par les emporter.

Au droit de ces terres, le *gulf stream* a 220 mètres de profondeur, 125 kilomètres de largeur, une vitesse moyenne de 5 kilomètres à l'heure. Ce fleuve maritime, dont le débit est deux mille fois celui du Mississipi, est le père des tempêtes (*weather breeder*) et le roi des orages (*storm king*)¹. Sa puissance est irrésistible. Le courant polaire est aussi une force irrésistible. Ils ont pu très bien, dans un jour de colère, balayer de leur route un obstacle qu'ils minaient depuis la fin de la période glaciaire.

La catastrophe a eu lieu, quelle qu'en soit la cause, et Champlain était sur le premier bateau qui en traversa les ruines.

X. — Après ce dangereux passage, Poutrincourt prend terre à l'endroit aujourd'hui connu sous le nom de *Chatham Harbor*. Les habitants sont bien proportionnés, de teint olivâtre, vêtus, hommes et femmes, d'un petit morceau de peau et de quelques feuilles attachés au milieu

¹ ELISÉE RECLUS, *La Terre*, Paris, Hachette, 1872, t. II, pp. 76-84.

du corps. Leurs cheveux sont peignés avec soin et ornés de plumes. Ils s'enroulent autour du cou des colliers de porcelaine.

Ils sont bons laboureurs, habiles pêcheurs et chasseurs médiocres. Ils n'ont ni police, ni gouvernement, ni religion, et « ne prient non plus que bestes ». Cependant ils ont des sorciers à qui le Diable révèle l'avenir, mais, dit Champlain, « ils mentent le plus souvent ».

Pour aller en guerre, ils se donnent des chefs. La paix faite, ces chefs rentrent dans le rang et rien ne les distingue de leurs compagnons. S'ils veulent manger, il leur faut, comme les autres, labourer, chasser ou pêcher¹.

Poutrincourt donne à l'un d'eux un costume. Le bon sauvage se regarde dans une glace et rit de se voir ainsi affublé. Mais tout cela le gêne, le gêenne, l'embarrasse, et, de retour dans son campement, il en donne une pièce à chacun de ses amis. « Ceci », dit Lescarbot, « devrait » servir de leçon à tant de mignons et mignones de deçà, » à qui il faut faire des habits et corselets durs comme » bois, où le corps est si misérablement gehenné, qu'ils » sont dans leurs vêtemens inhabiles à toutes bonnes » choses² ».

XI. — Les Sauvages viennent par centaines autour du navire. Poutrincourt ne se fie pas à eux et croit prudent de les intimider. Dans ce but, il fait marcher devant lui un homme « jouant de deux épées et faisant avec icelles « force molinets », comme le faisait, a la bataille d'Hastings,

Taillefer, qui moult bien chantoit
Sur un cheval qui tost alloit.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*; 1632, 1^{re} part., p. 91.

² LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 564, 565.

Il fait aussi tirer sur des pièces de bois quelques coups de mousquets. Les Sauvages sont émerveillés, prévenus, mais nullement intimidés¹.

Poutrincourt était depuis quinze jours dans ce port, réparant son navire et faisant faire du pain. Il pousse dans les terres une pointe d'environ trois lieues, et remarque des bandes de Sauvages qui se cachent dans les bois, rampent dans les broussailles, se dissimulent de toutes façons. Il pense que de telles gens préparent un mauvais coup, revient et donne aux boulangers l'ordre de rentrer à bord.

Six d'entre eux n'obéissent pas. Poutrincourt, préoccupé de ce qu'il a vu, leur envoie, vers minuit, sa chaloupe. Cinq ne veulent rien entendre. Armés de mousquets et d'épées, ils se croient en état de résister aux Sauvages. Sans doute ils pouvaient résister, mais à condition de faire bonne garde. Au contraire, ils s'endorment tranquillement, sans prendre aucune précaution.

Au point du jour, les Sauvages arrivent sans bruit, les surprennent, se ruent sur eux la hache au poing et lancent sur ceux qui se sauvent une pluie de flèches. La sentinelle de la barque s'aperçoit de l'affaire et crie : « Mon » Dieu, on tue, on tue noz gens, on tue noz gens ». A ce cri, tout le monde est sur pied. Champlain, Robert Gragé, Daniel Hay, le chirurgien, l'apothicaire, le trompette, Poutrincourt, son jeune fils Biencourt et deux autres, sans prendre le temps de s'habiller et d'allumer les mèches, sautent dans la chaloupe et rament vigoureusement vers la rive. A leur approche, les Sauvages, qui sont plus de trois cents, se sauvent, rapides comme des lévriers, disparaissent dans les herbes et dans les bois.

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, p. 569.

On leur tire quelques coups de mousquet qui probablement n'atteignent personne.

Deux des français ont été tués sur place ; un autre est mort en cherchant à se sauver ; le quatrième succombera en arrivant à Port-Royal ; le dernier, nommé Duval, guérira de ses blessures et ira se faire pendre à Québec. Le fils de Pontgravé a surchargé son arquebuse ; elle lui éclate dans les mains et lui enlève trois doigts.

On enterre les morts au pied d'une croix que Poutrincourt a érigée en arrivant dans le pays. Tandis que l'on chante sur eux les prières de l'Eglise, les Sauvages dansent et hurlent en signe de joie, sans oser approcher pourtant, bien qu'ils soient plus de trois cents contre neuf.

Quand les Français sont partis, ils viennent, arrachent la croix, déterrent l'un des morts, prennent sa chemise, s'en parent et « tournant le dos à la barque jet- » toient du sable à deux mains par entre les fesses en » derision, hurlans comme des loups ». On leur tira de la chaloupe, qui était déjà loin, quelques coups de canon qui ne leur firent pas grand mal. « Et fallut par nécessité boire ce calice ».

A la marée, les gens de Poutrincourt viennent relever la croix et remettre en terre le mort. « Et fut ce port » appelé, par antiphrase, *Port Fortuné*¹ ».

Deux ou trois jours après, Poutrincourt remet à la voile et descend au sud jusqu'à Hiannis. De là, il aperçoit une île que Lescarbot appelle *Douteuse* et Champlain *Soupçonneuse*, sans doute Nantucket ou Martha's Vineyard.

Ne trouvant rien qui l'intéresse, et ses vivres baissant, il met la proue sur Port-Royal.

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 567-576.

XII. — Deux fois, dans la traversée des terres disparues, le gouvernail est brisé, et c'est avec une peine infinie que Poutrincourt atteint, pour le réparer, les côtes de la Norambègue. Cette réparation faite, il se remet en marche. La chaloupe, soulevée par un coup de mer, brise l'arrière de la barque. La marée, très forte et poussée par un vent violent, la porte au fond de la baie Française et cent fois menace de la briser sur les récifs et sur les rochers. Pendant des heures, Poutrincourt et ses braves compagnons sont ballottés, brutalement, impitoyablement, par cette force aveugle qu'est la mer¹.

Enfin, le 14 novembre 1606 ils arrivent à Port-Royal.

Grâce à Lescarbot, le sieur de Poutrincourt aura une réception joyeuse, solennelle, mythologique et poétique, comme le nouveau monde n'en avait jamais vu.

Au moment où il descend dans la chaloupe pour prendre terre, Neptune arrive, conduit par six tritons, et lui fait un beau discours en vers. Chaque triton, à son tour, lui fait son compliment. Quatre Sauvages viennent dans un canot, lui font des présents et, l'un après l'autre, récitent des vers. Et le bon Poutrincourt écoute tout cela gravement, l'épée à la main.

Après qu'il a remercié, la troupe de Neptune chante un chœur à quatre voix.

Au moment où le héros va pénétrer dans le fort, dont l'entrée est décorée d'écussons, de devises et de feuillage, un compagnon « de gaillarde humeur » lui sert encore dix-huit alexandrins².

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 576-579. — CHAMPLAIN, *Voyages* ; 1632, 1^{re} part., p. 93.

² LESCARBOT, *Les Muses de la Nouvelle-France*. — Le Theatre de Neptune en la Nouvelle-France. Représenté sur les flots du Port-Royal le quatorzième de novembre mille six cens six, au retour du sieur de Poutrincourt du país des Armouchiquois.

Pendant toute cette cérémonie, les trompettes sonnent, les canons bourdonnent, les échos hurlent et tout le monde est dans la joie.

XIII. — Poutrincourt, en partant, a prié Lescarbot de se charger du gouvernement de Port-Royal. Lescarbot prend au sérieux sa mission et continue de semer du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre. Ce travail lui est d'autant plus agréable qu'il lui remet en mémoire « notre ancien pere Noé, grand Roy, grand » Prêtre et grand Prophete, de qui le mestier estoit » d'estre laboureur et vigneron¹ ». Autour des jardins, il crée d'autres jardins ; lui-même manie avec zèle la bêche et le rateau. Il ouvre des chemins dans la forêt et creuse autour du fort un fossé d'assainissement. Il conseille aux ouvriers de travailler beaucoup, de se fatiguer, et il prêche d'exemple. « Je puis dire sans mentir », écrit-il, « que jamais je n'ay tant travaillé du corps, pour le » plaisir que je prenois à dresser et cultiver mes jardins ». « Quant au travail de l'esprit, j'en avois hon- » netement. Car chacun étant retiré au soir, parmi les » caquets, bruits et tintamares, j'estois enclos en mon » étude lisant ou écrivant quelque chose. Même je ne » seray point honteux de dire qu'ayant esté prié par le » sieur de Poutrincourt notre chef de donner quelques » heures de mon industrie à enseigner chrétiennement » notre petit peuple, pour ne vivre en bêtes, et pour » donner exemple de notre façon de vivre aux Sauvages, » je l'ay fait en la nécessité, et en estant requis, par » chacun Dimanche, et quelquefois extraordinairement, » préque tout le temps que nous y avons esté. Et bien me

¹ ! ESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 606, 607.

» vint que j'avoy porté ma bible et quelques livres, sans
» y penser : car autrement une telle charge m'eust fort
» fatigué, et eust esté cause que je m'en serois excusé.
» Or cela ne fut point sans fruit, plusieurs m'ayant rendu
» témoignage que jamais ils n'avoient tant ouï parler de
» Dieu en bonne part, et ne sçachant auparavant aucun
» principe de ce qui est de la doctrine Chrétienne, qui
» est l'état auquel vit la pluspart de la Chrétienté. Et
» s'il y eut de l'édification d'un costé, il y eut aussi de la
» medisance de l'autre, parce que d'une liberté gallicane
» je disois volontiers la verité¹ ».

Ce langage est celui d'un honnête homme et d'un chrétien convaincu. Il n'y a pas dans toute son œuvre un mot, je dis un seul, qui puisse faire supposer qu'il penchait vers le calvinisme. Qu'importe! L'abbé Faillon, sulpicien, écrira : « C'est-à-dire qu'il prenait occasion de » ses prédications pour déclamer impunément contre les » catholiques² ». Ce savant abbé l'accuse d'avoir eu les psaumes de Marot, mais il ne dit pas où il a pris ce renseignement. Les eût-il eus, ce que rien ne prouve, où serait le mal de la part d'un poète? L'abbé Faillon dit encore, sans en rien savoir : « S'il affectait les dehors de » la piété catholique, il était calviniste de *sentiment et* » *de cœur*³ ».

Poutrincourt était sincèrement catholique. « Mais il » redoutait pour sa colonie le concours des Jésuites⁴ ». Lescarbot pensait comme lui, tout au moins il ne tint compte du conseil que lui donna un prêtre de la Rochelle

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 489-490.

² FAILLON, *Histoire de la colonie française en Canada*; Paris, 1865, t. I, p. 95.

³ FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 94.

⁴ FRANCIS PARKMAN, *op. cit.*, pp. 252, 253.

de s'adresser aux Révérends Pères. C'est pourquoi l'abbé Faillon ne manque pas une occasion de parler contre Lescarbot.

Le P. de Charlevoix, qui était jésuite, connaissait, aussi bien que M. Faillon, je pense, le sieur Lescarbot. Il le juge ainsi : « Il animait les uns, il picquoit les » autres d'honneur, il se faisoit aimer de tous, et ne » s'épargnoit lui-même en rien. Il inventoit tous les jours » quelque chose de nouveau pour l'utilité publique, et » jamais on ne comprit mieux de quelle ressource peut » être dans un nouvel établissement un esprit cultivé par » l'étude, que le zèle de l'Etat engage à se servir de ses » connaissances et de ses réflexions. C'est à cet avocat » que nous sommes redevables des meilleurs Mémoires » que nous ayons de ce qui s'est passé sous ses yeux, et » d'une histoire de la Floride Françoise. On y voit un » auteur exact et judicieux, un homme qui a des vûes, et » qui eût été aussi capable d'établir une colonie que d'en » écrire l'Histoire¹ ».

XIV. — En cette année 1606, alors que Poutrincourt travaillait à l'établissement d'une France nouvelle, la France ancienne sortait de la Saint-Barthélemy et de la Ligue. On avait beaucoup souffert, eu bien peur. Savait-on, le soir, si le lendemain la famille ne serait pas dispersée, emprisonnée ou massacrée? Avec le bon roi Henri, tout change. Le fanatisme, monstre stupide, « enfant dénaturé de la religion », rentre ses griffes. Les gros nuages s'évanouissent, le bon soleil de France remonte dans le ciel, tous les cœurs renaissent à l'espérance. Comme après toutes les pestes, les guerres, les

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 185, 186.

grandes calamités sociales, la vie paraît douce et bonne, on en jouit avidement, on lui demande tout ce qu'elle peut donner de joies et de plaisirs.

Cette furieuse envie de vivre, de vivre en liesse, les Français la portent en Amérique. Quand l'avancement de la saison force les colons à prendre leurs quartiers d'hiver, le pieux, grave et honnête Champlain propose à Poutrincourt la création d'un ordre nouveau qu'il appelle l'*Ordre de Bon-Temps*. En devaient être membres les quinze officiers ou assimilés de la colonie. Il avait pour but l'approvisionnement et le service de la table de ces messieurs. Chacun d'eux, à son tour, en était, pour un jour, architriclin ou maître d'hôtel. Ils tenaient à se surpasser l'un l'autre, et, deux jours avant leur entrée en fonctions, ils allaient chasser, pêcher, visiter les sauvages et les jardins. Toute leur récolte était déposée à la cuisine, et la préparation en était surveillée avec une religieuse attention.

Au moment solennel du principal repas, l'architriclin arrive, la serviette sur l'épaule, le bâton d'office en main, le collier de l'Ordre au col. Tous les membres suivent, chacun portant son plat. A la fin du repas, « avant de rendre grâces à Dieu », l'architriclin en fonctions remet à son successeur les insignes de l'Ordre, et ils boivent « l'un à l'autre » un verre de vin.

« Quoique les gourmands de deçà nous disent souvent », s'écrie Lescarbot, « que nous n'avions point là la ruë » aux Ours, nous y avons fait ordinairement aussi bonne » chère que nous sçaurions faire en cette ruë aux Ours, » et à moins de frais¹ ».

Comme dans la rue aux Ours, quand la grosse faim

¹ LESCARBOT, *op. cit.*, 1612, pp. 581 et suiv.

était apaisée, que la « purée septembrale » perlait dans les gobelets, on contait de ces charmantes, fines, hardies, spirituelles historiettes qui réjouissaient nos aïeux et nos aïeules du xvii^e siècle, Français et Sauvages chantaient et Marc Lescarbot récitait des vers de sa façon.

Que manquait-il à Port-Royal pour être une seconde France ? Rien

Sinon d'avoir prés soy un chacun sa mignone¹.

Les artisans, les marins et les soldats vivaient aussi largement et, comme les chefs, faisaient provision de force et de bonne humeur pour affronter les fatigues et les dangers de la saison prochaine.

À la fin de mars, les neiges étant fondues, tout le monde se remet au jardinage. Tout vient à souhait et « ce commencement de bonne espérance », dit Lescarbot, « nous faisoit presque oublier notre païs originaire ».

Poutrincourt construit des bâtiments pour les nouvelles recrues qu'il attend, remplace par un moulin à eau son vieux moulin à bras, met en chantier une grande et une petite barque pour aller, au besoin, à Canso ou à Terre-Neuve.

XV. — Le 25 mai 1607, jour de l'Ascension, arrive un navire de France. Le fort brûle beaucoup de poudre, le navire ne l'épargne pas. On était si heureux de recevoir des nouvelles du pays !

La joie est de courte durée. La Société fait savoir à Poutrincourt que le privilège du sieur de Monts est ré-

¹ LESCARBOT, *A Dieu à la Nouvelle-France* du 30 juillet 1607, dans les *Muses de la Nouvelle-France*; Paris, Millot, 1612.

voqué, qu'elle a subi des pertes en Canada et ne peut plus rien faire pour la colonie de Port-Royal.

Que reprochait-on à Monts pour le traiter si rigoureusement? D'avoir fait hausser le prix des castors; d'avoir privé les sujets du roi d'un droit de trafiquer dont ils jouissaient de temps immémorial; enfin « Joint à ceci » que ledit sieur ayant par trois ans jouï dudit privilège, » il n'avoit encore fait aucuns Chrétiens. « *Je ne suis point* », dit Lescarbot, « *aux gages d'icelui pour dé-* » *fendre sa cause*. Mais je sçay qu'aujourd'hui depuis » la liberté remise lesdits castors se vendent au double » de ce qu'il en retiroit ».

Au reproche hypocrite de n'avoir pas fait de conversions, le même Lescarbot répond, une page plus loin, avec assez de raison : « Pour n'avoir fait des chrétiens il » n'y a sujet de blâme. Le caractère chrétien est trop » digne pour l'appliquer de premier abord en une contrée » inconnue à des barbares qui n'ont aucun sentiment de » religion¹ ».

L'abbé Faillon interprète ce passage avec une liberté que ne saurait se permettre un simple laïque. La phrase : « Je ne suis point aux gages d'icelui... » se rapporte à la vente du castor. Le savant abbé l'applique à la non-conversion des sauvages.

Il a ainsi le plaisir de faire dire une sottise à Lescarbot et de mettre en suspicion la loyauté du huguenot de Monts².

Champlain, qui connaît la cour et ses bas-fonds, explique ainsi la révocation du privilège du sieur de Monts. Les Basques, les Bretons et autres se plaignent des mau-

¹ LESCARBOT, *Hist. de la Nour.-France*, 1612, pp. 619, 620.

² FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 95.

vais traitements que leur font subir ses capitaines et présentent une requête. « Il ne manque en cour de personnes », ajoute Champlain, « qui promettent que pour une somme de deniers l'on feroit casser la commission du sieur de Mons. Ceste affaire se pratique en telle façon, que ledit sieur de Mons ne sçeut si bien faire, que la volonté du Roy ne fust destournée par quelques personnages qui estoient en credit, qui luy avoient promis d'entretenir trois cents hommes audit pays. Doncques en peu de temps la commission de Sa Majesté fut révoquée, pour le prix de certaine somme qu'un certain personnage eut, sans que sadite Majesté en sçeust rien¹ ».

Au fond de tout cela, on ne voit que mensonges, hypocrisie, vénalité, divagation.

XVI. — Poutrincourt est toujours à Port-Royal et ne se résout pas facilement à l'abandonner. Il demande des hommes de bonne volonté pour le garder pendant un an. Huit se présentent, mais ils font des conditions inacceptables. Le fort restera donc à l'abandon. Si des chrétiens y viennent, il sera pillé, dévasté, peut-être incendié. Des sauvages, on n'a rien à craindre : ceux qui ont respecté Sainte-Croix respecteront Port-Royal.

Chevalier, le commandant de la barque envoyée par la Compagnie, a reçu pour Poutrincourt une grande quantité de vivres, d'épices et deux barriques de vin ; tout a été perdu « par fortune de gueule ». Ce brave capitaine donne pour excuse qu'il les croyait tous morts.

Il désire repartir de suite. Poutrincourt ne l'entend pas ainsi. Il veut faire sa récolte, s'assurer des vivres pour la traversée, porter au roi des échantillons de ses

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 44, 45.

produits. Enfin, le 11 août 1607, sa récolte faite, il s'embarque. Les Sauvages pleurent, malgré sa promesse de revenir l'année suivante, et Lescarbot soupire son *Adieu à la Nouvelle-France*¹.

Le départ devant avoir lieu du port de Canso, Poutrincourt y fait transporter, en plusieurs fois, ses désolés compagnons. Champlain, qui voulait explorer les côtes du cap de la Hève au cap Canso, pour compléter le périple de la péninsule acadienne, part l'un des premiers.

Il décrit les caps, baies, ports, îles, estuaires et donne des noms qui ne seront pas tous conservés.

Il constate que, du cap de Sable au cap Canso, les côtes sont peu élevées, rocheuses, bordées, en beaucoup d'endroits, d'îles et de brisants qui forment, parfois, des pointes longues de deux lieues. Il y a pourtant de bons havres et de bonnes baies, et les bords des rivières sont très agréables. Il résulte de l'ensemble des observations de Champlain que l'Acadie forme une table inclinée de l'ouest à l'est.

C'est à Canso, il semble, que Monts aurait dû fonder son principal établissement. C'est la tête de l'Acadie et les navires y peuvent apporter, en toute saison, des secours de France. Le havre, profond de trois lieues, contient plusieurs îles dont la plus grande, située au milieu des autres, a près de quatre lieues de circuit. Le terrain en est boisé, bien arrosé, fertile. Elle forme deux anses dont le mouillage est sûr. Dans le continent, qui est tout proche, coule une rivière où le saumon est si abondant qu'elle est nommée pour cette cause « Rivière aux saumons »².

¹ LESCARBOT, *Hist.*, 1612, pp. 509-608.— *Les Muses de la Nouvelle-France*.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 187.

Quand Champlain arrive à Canso, il a encore devant lui quelques jours. Il en profite pour visiter le détroit qui sépare l'Acadie de Cap-Breton, notre ancienne île Royale, et pour faire, dans l'intérieur de cette île, quelques excursions. Elle est montagneuse, et ses eaux, pour la plus grande part, vont se perdre dans un lac central, le « Bras d'Or », qui est vaste et beau.

Les Portugais ont occupé cette île, mais peu de temps. Habitué à un isotherme de 15 à 20 degrés, une température moyenne de 5 degrés devait être pour eux, en hiver, un enfer de glace.

« Toutes ces choses veües », dit Champlain, je re-
» passay en France, après avoir demeuré quatre ans
» tant à l'habitation de Sainte-Croix qu'au port Royal ¹. »

Au commencement d'octobre, il touche à Saint-Malo et se dirige sur Honfleur.

L'occupation de l'Acadie avait duré trois ans, coûté cent mille livres et beaucoup de vies humaines, mais la colonie agricole de Port-Royal donnait beaucoup d'espérances.

Pour dédommager Monts de ses pertes, le roi lui accorde une somme de 6,000 livres à prendre sur plus de quatre-vingts navires qui allaient en Nouvelle-France faire le trafic des pelleteries. « C'estoy luy donner la mer à boire. » Il finit par y renoncer. « Voilà, dit Champlain, » comme ces affaires furent mesnagées au Conseil de sa » Majesté : Dieu face pardon à ceux qu'il a appelez, et » amender ceux qui sont vivans. » Que peut-on entreprendre avec des gens qui jugent en aveugles, à tort et à travers, sans prendre avis de ceux qui pourraient les renseigner ².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, pp. 94-97.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, p. 46.

CHAPITRE IV

FONDATION DE QUÉBEC

I. Champlain à Paris. — II. Monts et Champlain. — III. Départ de Champlain pour Tadoussac. — IV. Champlain fonde un établissement à Québec. — V. Les voisins du fort. — VI. Tentative de révolte à Québec. — VII. L'hiver de 1608-1609.

I. — Champlain, de retour à Paris, est comme une âme en peine. Il rêve des immenses forêts aux odeurs pénétrantes, des déserts mystérieux et sans fin, de la vaste mer qui toujours gronde et toujours roule sur les côtes une interminable et mobile frange d'écume; il rêve des Sauvages aux formes sculpturales, qui « ne sont point » tant sauvages qu'avec le temps, et la fréquentation » d'un peuple civilisé, ils ne puissent estre rendus » polis¹ »; il rêve aussi du majestueux Saint-Laurent qui doit, pense-t-il, donner accès à la mer de Chine. Il voudrait sonder les mystères de là-bas, appeler à la religion chrétienne des milliers d'âmes qu'il croit au pouvoir du diable, construire une chaîne de forts, à des points stratégiques bien choisis, pour barrer aux étrangers les tributaires du grand fleuve et canaliser vers la mère-patrie les richesses de la Nouvelle-France.

II. — Le sieur de Monts, de son côté, ne se résigne pas à l'abandon de son entreprise.

Il vient voir Champlain et Champlain lui conseille de

¹ CHAMPLAIN, *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle France, depuis l'an 1615, iusques à la fin de l'année 1618*; Paris, 1620 et 1627, Av Roy.

se porter en Canada, beau pays, sain, riche en hommes et en matières commerciales.

Monts représente à Henri IV les avantages de la colonie et lui montre les échantillons de ses produits agricoles. Le roi le nomme lieutenant général de la Nouvelle-France et lui accorde, par lettre du 7 janvier 1608, pour un an, le trafic des pelleteries ¹.

Monts et Champlain ne voient pas l'entreprise sous le même angle. Monts est huguenot et ne pense qu'à refaire sa fortune. Champlain, ardent catholique, a pour objectif la découverte, la conversion et la colonisation du pays. Pour lui, toute vie tourne sur la foi et la gloire de Dieu. Dieu n'a-t-il pas dit : « Que la conversion » d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un » royaume? ² ». Cependant les deux hommes se font des concessions et s'entendent. Monts nomme Champlain son lieutenant en Canada, et Lescarbot adresse à son ancien collaborateur un sonnet qu'il a inséré dans *les Muses de la Nouvelle-France* ³.

¹ LESCARBOT, *Hist.*, 1612, pp. 618, 619. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, p. 114.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, p. 8.

³ AV SIEVR CHAMPLEIN

Géographe du Roy.

SONNET

Vn Roy Numidien poussé d'un beau désir
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Égypte et de Lybie abreuve,
Prenant en pourtrait son vnique plaisir.

CHAMPLEIN, ja dés long temps je voy que ton loysir
S'employe obstinément et sans aucune treuve
A rechercher les flots, qui de la Terre-neuve
Viennent, apres maints sauts, les rivages saisir.

III. — Monts arme à Honfleur deux navires. Pontgravé, « député pour les négociations avec les Sauvages », part le 5 avril 1608, pour Tadoussac. Champlain part huit jours après. Le 15 mai, il est sur le Grand-Banc; le 30, il passe Gaspé; le 3 juin, il jette l'ancre devant Tadoussac. Il suit la côte en chaloupe, ne voit rien, n'entend rien et s'inquiète. Il tourne la Pointe aux Roches, qu'il nomme, pour le moment « Pointe-de-tous-les-diables », parce qu'elle est souvent fouettée de vents furieux et battue de rapides courants. Il voit alors à l'ancre, sous la falaise, un navire basque et celui de Pontgravé.

En arrivant à Tadoussac, Pontgravé a trouvé des Basques qui trafiquaient avec les Sauvages. Il leur exhibe ses lettres royales et leur donne l'ordre de cesser. Les Basques répondent qu'ils n'ont cure du bon plaisir du roi et ponctuent cette réponse de volées de coups de canons et de coups de mousquets. Pontgravé tombe, grièvement atteint, un de ses hommes est tué, deux autres sont blessés, son navire est pris à l'abordage, délesté de ses canons, de ses petites armes et de ses munitions. Nous vous rendrons tout cela, lui disent les Basques, quand, nos affaires terminées, nous nous en irons.

L'arrivée de Champlain ne leur fait pas peur. Cependant ils proposent un arrangement. L'affaire sera portée

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire vn jour
Acquerras à ton nom que desja chacun prise.

Car d'vn fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton sejour
Tu nous faces par là arriver à la Chine.

devant les tribunaux français. Ils rendent ce qu'ils ont pris et partent pour la pêche à la baleine ¹.

IV. — Les affaires ainsi arrangées, Champlain décharge son navire et va chercher, en amont, un lieu facile à défendre, commandant le fleuve, et bien situé pour le commerce.

Au-dessus de l'île d'Orléans, entre les hauteurs boisées de Lévis et les falaises de Québec, les rives du fleuve se rapprochent et forment un « étroit », large seulement de 1,200 mètres.

Champlain choisit l'extrémité de ces falaises, qui sont hautes de 105 mètres. « Je n'en peux », dit-il, « trouver » de plus commode, ni mieux scitué que la pointe de » Québec, ainsi appelé des sauvages ². »

Il lui donna le nom de *Gas*. (Guast), en l'honneur du sieur de Monts. C'est maintenant la Pointe-aux-Diamants ³.

Le sol était couvert de mousses frisées, de lichens desséchés, de vignes et de noyers.

Champlain est arrivé là le 3 juillet 1608, et c'est de ce jour que date Québec.

Il met de suite son monde à l'œuvre. Les uns abattent des arbres, les autres en font des planches, des poutres ou des solives; d'autres creusent la cave et les matelots

¹ CHAMPLAIN, *Voyages* de 1613, p. 166. — *Voyages* de 1632, 1^{re} partie, p. 119.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} partie, p. 124.

³ « C'est un lieu que nous appelons ainsi, à cause de la quantité de » petits diamans que l'on y trouve assez beaux; les chemins en sont » très difficiles, affreux et dangereux, où il faut quelques fois aller des » pieds et des mains pour ne pas tomber. » (*Mercurc François*, t. XIV, 1633, p. 772).

vont chercher à Tadoussac les vivres et le matériel d'installation.

Bientôt une cour carrée est enclose d'une solide muraille de bois percée de meurtrières. Une maison est construite pour Champlain, un bâtiment pour les soldats et les ouvriers, un magasin pour les marchandises et les provisions. Un colombier, haut comme un clocher, indique que Québec est possession féodale. Trois petits canons, montés sur des plates-formes, regardent la rivière.

Champlain se souvient de l'Acadie. Son grand bon sens lui dit d'ailleurs qu'une colonie, pour être viable, doit se suffire à elle-même par la culture du sol et l'élevage des bestiaux. Attendre de la mère patrie sa pâture, c'est se mettre à la merci des caprices de la mer, des hésitations des associés, des spéculateurs et des forbans. Aussi, tandis que les artisans construisent les habitations, il met aux défrichements et à la culture le reste de ses gens. La terre est d'ailleurs fort bonne, et pour peu qu'on s'en donne la peine, elle fournira, « en abondance, » tout ce que la vie peut souhaiter pour le nécessaire ou » pour le plaisir ¹ ».

V. — Autour du fort, une tribu de Montagnais est cabanée. Elle remplace les *Canadois* qui s'y trouvaient du temps de Jacques Cartier, mais elle leur paraît inférieure ².

— Ils sont bien proportionnés, sans difformités, dispos, d'assez bon jugement, mais menteurs, traîtres et vindicatifs. Ils promettent facilement et se dégagent de leurs

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 4 et 47.

² BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. I, p. 91.

promesses en disant : « Ma femme ne le veut pas¹. »

Cet homme, si bon mari, abandonne dans les bois ou tue à coups de hache, par pitié, les malades dont il désespère et les vieillards qui ne peuvent pas suivre.

Le P. Paul Le Jeune en a vu un qui tirait derrière lui sa mère liée sur un traîneau. Ne pouvant la faire passer dans un sentier de montagne qu'il veut suivre, il la fait rouler en bas, par l'endroit le plus raide, et va la chercher par un autre chemin. Le jésuite est indigné de pareille impiété. Ceux qui l'entourent lui disent tranquillement : « Que veux-tu qu'il en fasse ? Elle va mourir. Prends-la et la tue, puisque tu en as compassion. Tu lui feras du bien, car elle souffrira moins. Ne la pouvant ni guérir, ni traîner, son fils la laissera peut-être au milieu des bois². »

Ils tuent leurs pères et mères quand ils ne peuvent plus suivre la chasse. Ils croient faire œuvre pie, et attendent, de leurs eufants, pareil service³.

C'est une nécessité de l'état de nature. Les pauvres gens courent du matin au soir, dans la neige, sans savoir où, après un dîner qui file à belles jambes. Que faire des invalides ? Ils mourront de faim ou seront dévorés vifs par les carnassiers. Ils préfèrent les tuer.

Du 15 septembre au 15 octobre, ils pêchent l'anguille dans la rivière Saint-Charles. Ils mangent une partie de leur pêche et font sécher le reste pour l'hiver. En novembre et décembre, ils vont à la chasse aux castors. Au retour, ils attaquent la réserve d'anguille, qui ne dure guère.

¹ Lettre du P. Lallemant, dans le *Mercurc François*, t. XIX, 1633, p. 800. — P. LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit. de Québec, p. 21.

² P. LE JEUNE, *Relation de 1633*, pp. 5 et 13.

³ Lettre du P. Lallemant, dans le *Mercurc Franç.*, t. XIII, 1628, p. 17; t. XIX, 1633, p. 777.

Ils partent alors pour la chasse, font des courses énormes, et si la neige est peu abondante, le gibier est inabordable : c'est la famine. Ils mangent leurs chiens, leurs robes de peau, des animaux immondes, des charognes, tout ce qui leur tombe sous la main ¹.

En 1626 ou 1627, deux femmes ont tué leurs maris pour manger et faire manger leurs enfants. Il est vrai que ce crime épouvanta la tribu qui, chose sans exemple, jugea les coupables et les punit ².

Deux femmes ont peur que leur frère ne les tue pour les manger et se proposent de le prévenir ³.

Quand les Montagnais partent pour la chasse dans les montagnes, ils répartissent dans les familles les veuves et les orphelins; les familles qui ont trop de chasseurs en prêtent à celles qui en manquent ⁴.

Ils sont entre eux très libéraux, mais ils veulent don pour don. Les Jésuites soignaient chez eux un vieillard. Les fils du bonhomme leur apportent un quartier d'élan. Que voulez-vous en échange? dirent les Pères. — Du vin et de la poudre à canon. — Nous n'en avons pas. Demandez autre chose. — Les Jésuites leur offrent de la nourriture; ils mangent, reprennent leur viande et s'en vont⁵! Ce qu'il y a de bon, c'est que les Jésuites leur apprennent à dire à Dieu dans leurs prières : « Donnes- » nous à manger, nous croirons en toi ⁶. » C'est toujours donnant donnant.

Dans les cases, qui sont occupées par plusieurs familles, les hommes ne se querellent pas et s'entraident

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 125.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 681-699.

³ LE JEUNE, *Relation de 1635*, édit. de Québec, p. 16.

⁴ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 262.

⁵ LE JEUNE, *Relation de 1634*, édit. de Québec, p. 33.

⁶ LE JEUNE, *Relation de 1634*, édit. de Québec, p. 76.

volontiers, les femmes vivent en paix et ne crient pas après les enfants. Bien que les portes ne ferment pas, on ne signale jamais de vols ¹.

Ils font la guerre par guet-apens, pour se venger, tuer des ennemis et faire des prisonniers.

Dès que les femmes aperçoivent les canots ou entendent les chants de triomphe des guerriers, elles courent au fleuve, dénouent leur ceinture et détachent leur robe. Quand les canots ne sont plus qu'à une centaine de pas, elles vont, entièrement nues, les prendre d'assaut. Les hommes se jettent à l'eau et se rendent à la case du chef où l'on exalte, dans de belles harangues, leur courage, leur adresse et leurs succès.

Les femmes s'emparent des scalpes, débarquent les prisonniers, les fêtent, les soignent, les bourrent de nourriture. Elles sont femmes à ne leur refuser rien. Elles pensent qu'un prisonnier fatigué, anémié, triste, succomberait trop vite aux tortures et donnerait une chair moins savoureuse.

Au poteau du supplice, le captif est superbe d'orgueil. Il excite et provoque ses bourreaux. « J'ai mangé, leur dit-il, plusieurs des vôtres. Mes frères, mes oncles, mes cousins, mes parents me vengeront, et vous feront souffrir des tourments que vous ne sauriez inventer pour moi. »

Quand il est prêt d'expirer, ils lui coupent la tête, lui ouvrent le ventre, jettent aux enfants, pour s'amuser, ses entrailles; du cadavre, mis dans la chaudière, ils font un festin ². En mangeant les chairs d'un ennemi, ils

¹ Lettre du P. Lallemant, dans le *Merc. Franç.*, t. XIX, 1633, pp. 777, 783. — P. LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit. de Québec, p. 6; — *Relation de 1634*, p. 31.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 456-464.

ont la satisfaction bien grande de se prendre pour des héros.

Ces gens qui tuent si pieusement père et mère, torturent si artistement et mangent avec tant d'orgueil un prisonnier, ont le respect des morts et croient à une vie extraterrestre. Ils ensevelissent les morts avec les robes, fourrures, haches, arcs, flèches, couteaux qui leur ont appartenu ¹.

Le P. Lallemant leur fait un jour remarquer que tous ces objets restent intacts dans les tombes. — « Évidemment, répondent les sauvages : les corps de ces objets restent avec le corps du mort, mais leurs âmes vont avec la sienne et lui servent ² ». Ils croient que les hommes, les bêtes et les choses ont une âme immortelle ; que l'âme d'un homme, avec l'âme d'une flèche, chasse celle d'un castor.

Le P. Le Jeune combat ces croyances d'une façon qu'il pense fort habile, et s'attire cette réponse un peu dure et très juste : « Tais-toi, tu n'as point d'esprit, tu » demandes des choses que tu ne sçais pas toi-même ; » si j'avois esté en ces pays-là je te répondrois ³ ».

Le psychologisme des Montagnais s'étendait bien plus loin : la mer a une âme et ce sont les palpitations de cette âme qui produisent les mouvements rythmiques des marées ⁴.

Ils croient que les morts sont sensibles aux honneurs et aux variations de la température.

Un jour un sauvage vint à Québec, où son frère était

¹ LE JEUNE, *Relation de 1633*, p. 11.

² Lettre du P. Lallemant, dans le *Merc. Franç.*, t. XIII, 1627-1628, p. 18.

³ LE JEUNE, *Relation de 1634*, pp. 16-18.

⁴ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 513.

enterré. « Monsieur », dit-il au capitaine anglais, « vous » n'avez point de pitié de mon pauvre frère. L'air est » beau et le soleil chaud, et pourtant vous ne faites point » enlever la neige de dessus sa fosse pour le réchauffer » un petit ». Il ne veut pas comprendre que les morts sont insensibles à la chaleur comme au froid, et il faut se rendre à son désir ¹.

Quand un montagnais est amoureux, il se fait beau (ce qui consiste à se barbouiller le visage de jaune, de rouge et de noir), et va faire sa déclaration. S'il est agréé, il se rend à la case des parents de la jeune fille, et on l'enveloppe avec elle dans une couverture pour qu'ils puissent causer de leurs amours. S'ils s'accordent, les deux familles font des enquêtes. Des renseignements favorables étant recueillis de part et d'autre, on prépare la dot des futurs époux, ce qui est tôt fait. Celle de la jeune fille se compose d'une robe, d'une couverture, d'une chaudière et de quelques écuelles d'écorce; celle du jeune homme consiste en un canot muni de ses avirons, quelques rêts, quelques filets, une hache, un arc et des flèches.

Les parents et les amis vont à la chasse et préparent un festin. Ce festin constitue toute la cérémonie nuptiale. Le sorcier ne prononce aucune parole cabalistique, les commères ne donnent pas de conseils inutiles, la mère ne pleure pas : la sagamité mangée, les deux jeunes gens sont mari et femme pour tant qu'ils se plairont ².

Désormais Madame devra être sage et féconde, car Monsieur est jaloux et veut des enfants. S'il n'y a pas trace de grossesse après quelque temps de vie commune,

¹ Relation du voyage fait en Canada pour la prise de possession du fort de Quebec, dans le *Merc. Franç.*, 1632, t. XVIII, p. 72.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 320 et suiv.

Monsieur dit que Madame « ne vaut rien », la renvoie et prend une autre femme.

Pour la Montagnaise, la stérilité est le plus grand des malheurs. Tant qu'elle n'est pas mère, elle est sans autorité dans la famille, servie comme les enfants, indigne de manger dans les plats des hommes.

Tandis que l'homme n'a, du matin au soir, « autre » souci que de remplir son ventre », la femme fait la cuisine, porte le bois, traîne le gibier, répare la hutte, cultive le jardin, boucane la viande et le poisson. La gestation même ne la dispense d'aucun de ces travaux.

L'homme, cependant, la consulte et reconnaît son autorité ¹.

Quand les maris vont à la chasse, les femmes se donnent le mot, choisissent leurs plus beaux quartiers de viande, se réunissent et s'en donnent à cœur joie, glou-tonnement. Puis chacune conte ses prouesses, en les exagérant pour montrer qu'elle n'a pas toujours été niaise et a su se donner du bon temps.

D'aucuns prétendent que les femmes mariées sont sages et que les filles font souvent des faux pas. « Pour » moy », dit le P. Sagard, « je doute encor qu'elles soient » libertines, en ayant vu de si modestes, et point du » tout d'impertinentes, soit de paroles ou de gestes. » Le Père savait un peu de la langue montagnaise et avait passé plusieurs jours dans les cabanes sans avoir rien vu ni rien entendu d'inconvenant ². Le jésuite Le Jeune tient un autre langage. Il trouve plus qu'intolérable que filles, femmes, hommes et garçons vivent pêle-mêle dans un trou enfumé. Tandis que le Récollet n'a rien entendu

¹ Lettre du P. Lallemand dans le *Merc. Franç.*, t. XIII, pp. 16-21.

— SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 274.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 413.

d'inconvenant, le Jésuite trouve que « plus on avance en » la langue et plus on entend de saletés ». Le bon Père retrouvait là le langage réaliste, épicé, précis de la cour et de la ville, et son indignation venait simplement d'un changement de longitude. Il convient cependant que les yeux ne sont point offensés ¹.

Les joyeuses commères se vantaient donc, selon toute apparence, de délits qu'elles auraient bien voulu commettre.

En tout cas, quand le mari revient, il trouve des viandes prêtes, du bouillon chaud, une femme qui paraît heureuse de son retour et se montre pleine d'attentions ². Le bonhomme ne se doute de rien et se prend pour le plus heureux des maris.

Ces bonnes gens ne savaient pas prier, grand malheur, qui scandalisait Champlain. Ils n'avaient ni lois, ni police, ce qui aurait fait le bonheur de nos révolutionnaires. Ils ont néanmoins une trinité divine : Atahoran, le Fils et Messou, plus une déesse anonyme et un diable appelé Manitou. Atahoran a le gouvernement du ciel, le fils ou Messou (on ne sait lequel) celui de la terre et de la mer. Ces dieux sont très riches et peuvent faire aux hommes beaucoup de bien. Les pluies hors de saison, les grands vents, tous les troubles atmosphériques qui nuisent aux hommes sont l'œuvre du Manitou.

Avant la création, la trinité divine se promenait sur les eaux.

Un jour Messou se fait apporter du fond de la mer, par une petite bête, un peu de limon. Il en prend une parcelle, en fait une boule et souffle sur cette boule qui grossit rapidement, énormément, devient la terre. Avec le

¹ LE JEUNE, *Relation de 1633*, p. 19.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 302.

reste du limon il fait une statuette minuscule, la grandit en soufflant dessus, en fait l'homme; il souffle dans la bouche de l'homme et l'homme parle.

Le dieu regarde, examine son œuvre et s'aperçoit qu'elle est imparfaite. Il envoie la petite bête chercher encore un peu de limon et fabrique la femme.

L'homme et la femme ont beaucoup d'enfants, ces enfants en ont d'autres qui, de bon courage, travaillent à la multiplication de l'espèce. Par malheur, ils deviennent méchants. Le dieu, irrité, les noie, sauf trois hommes et deux femmes qui se sauvent dans un canot.

Les cinq naufragés se réfugient dans une île. Les diables y viennent, séduisent les femmes, en ont des enfants, et ce sont les enfants des enfants de ces métis qui peuplent aujourd'hui la terre¹.

Cette genèse reflète celle des Juifs et porte naturellement la pensée sur les Papæ, les Irlandais, les Écossais, les Scandinaves qui, du VI^e au XIV^e siècle, ont vécu de l'autre côté du fleuve, dans la presqu'île canadienne.

C'est au milieu de ces gens, qui ont beaucoup de bon et beaucoup de mauvais, que Champlain passera les vingt-sept dernières années de sa vie.

Depuis le temps de Champlain, les Montagnais ont abandonné les environs de Québec pour le Labrador.

Ils n'ont plus les belles allures, la vigueur et la fierté du sauvage; ils n'auront jamais le bien-être et le développement intellectuel du civilisé. Leurs femmes sont de moins en moins fécondes, et, avant peu, la race montagnaise aura vécu.

Tous aujourd'hui observent les pratiques extérieures

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 466 et suiv. — LE JEUNE, *Relation de 1633*, pp. 16, 17; — *Relation de 1634*, pp. 12, 13. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 125 et suiv.

du culte catholique, mais inconsciemment, automatique-
ment. Il savent lire et écrire. . . . en montagnais. Les
PP. Jésuites ne veulent leur apprendre ni le français ni
l'anglais. « Cela, il est vrai », dit un ancien mission-
naire, « les prive de l'avantage de lire les journaux !
» Cela les empêche aussi de fréquenter les blancs et d'ap-
» prendre d'eux à perdre la simplicité de leurs mœurs
» patriarcales et leur fidélité à remplir tous leurs devoirs
» religieux ! Autant d'inconvénients qui ne sont pas ex-
» trêmement graves¹ ».

Par ce moyen, les PP. Jésuites tiennent les Monta-
gnais dans leurs mains, à toujours, dans un état qui
n'est pas la barbarie, qui ne sera jamais la civilisation.
C'est l'œuvre d'abêtissement systématique qu'ils ont
tentée au Paraguay et au Canada.

VI. — Revenons à Champlain.

Il s'occupait un matin de la plantation d'un jardin.
Le pilote vient lui demander un entretien, lui apprend
qu'une conspiration est organisée pour le tuer et livrer
le fort à des Basques et à des Espagnols qui sont à Ta-
doussac. Duval, serrurier, est chef du complot. Aidé de
trois de ses camarades, « qu'il croyait être des plus mau-
vais garçons », il s'est assuré le concours de toute la
compagnie. Chacun croit trouver sa fortune dans le pil-
lage du fort, et tous se sont engagés, par serment, à poi-
gnarder quiconque les trahirait.

Le meurtre de Champlain paraît assez difficile. Les
uns sont d'avis de l'étrangler dans son lit, les autres de

¹ L'abbé V.-A. HUARD, A. M., *Labrador et Anticosti*; Montréal,
1897, p. 36.

simuler une alarme de nuit et de profiter du trouble pour lui loger quelques balles dans le corps.

Champlain, sans s'émouvoir, fait venir dans le bois le chef du complot, l'interroge et acquiert la preuve de sa culpabilité.

Alors stationnait devant Québec une chaloupe commandée par un jeune homme de confiance. Champlain envoie à ce jeune homme, avec des instructions, deux bouteilles de vin.

Le jeune commandant invite Duval et ses trois compagnons à venir se réjouir avec lui. Ceux-ci arrivent, joyeux, prêts à bien faire. Aussitôt ils sont saisis et mis en lieu sûr. « Voilà donc », dit Champlain, « mes gailards bien estonnez ».

Il était dix heures du soir et beaucoup d'hommes dormaient dans les maisons du bord du fleuve. Champlain les fait réveiller, leur annonce la nouvelle et les renvoie se coucher. Cela fut, pour tous, une délivrance, car ils vivaient dans la crainte les uns des autres.

Duval fut pendu et sa tête, fixée à un pieu, fut exposée sur le plus haut toit de l'habitation. Ses trois complices furent transportés en France et envoyés aux galères¹.

VII. — Le 18 septembre 1608, Pontgravé part pour la France et Champlain reste à Québec avec vingt-huit hommes.

Trois semaines après, la sylve éparpille sur le sol ses feuilles desséchées. Puis vient novembre, froid, sombre, endeuillé; des nuages épais, d'un gris sale, aux formes

¹ LESCARBOT, *Hist.*, 1612, p. 623. — FRANCIS PARKMAN, *op. cit.*, pp. 303, 304.

fantastiques, courent dans le ciel, désespérément, vers un but inconnu. Viennent les neiges, hautes de deux à trois pieds. L'atmosphère se purifie ; le ciel, d'un bleu pâle, est plus haut ; le Saint-Laurent se couvre de glace et les barques ne peuvent plus dépasser Tadoussac.

A la mi-octobre, les Montagnais terminent la pêche, fument leurs anguilles, les donnent en garde à Champlain et partent pour la chasse aux castors.

Quand ils reviennent, l'hiver est avancé. Ils réclament leur poisson, reconstruisent leurs cabanes de bouleau, se gavent de nourriture et dorment sur des piles de branchages.

Ils ont des cauchemars, rêvent d'Iroquois qui incursionnent, scalpent, massacrent et incendient. Comme ils croient aux songes, le camp est souvent en alarme. Champlain leur conseille de se partager en groupes et de veiller à tour de rôle, comme font les Français ; d'avoir toujours leurs armes prêtes, et de ne rien croire de leurs rêves, qui sont « des visions diaboliques ». — « Vous savez mieux que nous, répondent-ils, vous garder des ennemis. Si vous restez dans le pays, nous apprendrons à faire comme vous ». En attendant, quand ils font de mauvais rêves, ils demandent à entrer dans le fort. Champlain ne veut recevoir que les femmes et les enfants. Les maris, de naturel jaloux, sont anxieux. Le chaste Champlain est sévère sur les mœurs. Mais les Montagnaises sont bien faites, potelées, désireuses de faire mal ; les hommes du fort, depuis longtemps privés de femmes, sont assoiffés d'amour. Avec des éléments aussi combustibles, toute surveillance devait être vaine. Si les maris avaient, comme les Juifs, fait boire à leurs femmes « l'eau de jalousie », tous ou presque tous seraient demeurés veufs.

A cela près, la vie du fort est très monotone. Champlain tend des pièges à renards et passe son temps à les surveiller.

Les Canadiens d'aujourd'hui tirent de l'hiver « une jouissance et un redoublement de santé ». C'est qu'ils sont bien vêtus, bien logés, bien chauffés, que leur nourriture est saine. Nos colons sont pauvrement vêtus, ils n'ont pas eu la précaution de s'approvisionner de bois avant la chute des neiges et ne mangent que du lard salé. Autour d'eux le gibier abonde, mais il faudrait des chasseurs et il n'y en a point. Ils sont artisans, ouvriers, domestiques recrutés dans les villes et manquent d'initiative. Des paysans auraient pu se tirer d'affaire, car l'homme des champs sait se suffire à soi-même et imagine sans effort l'outillage dont il a besoin¹. Nos pauvres gens tremblotent, s'ennuient, geignent autour d'un maigre foyer, se prêtent à la maladie, et la maladie vient : le scorbut. Sur vingt-huit hommes, seize succombent et quatre sont malades.

Le printemps revient enfin, et les colons voient la fin de leurs souffrances. Le 5 juin 1609, le jeune Marais, beau-fils de Pontgravé, tourne la pointe de l'île d'Orléans et annonce à Champlain, avec les secours longtemps attendus, le retour à Tadoussac du vieux capitaine.

Champlain tient conseil avec ses compagnons et décide de profiter de la présence de Pontgravé pour commencer ses opérations et chercher un passage à la Chine².

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. I, p. 92.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., chap. v, vi, vii. — LES-CARBOT, *Hist.*, 1612, liv. V, chap. ii. — SIXTE LE TAC, *Hist. de la Nouv.-Fr. ou Canada*, ch. vii.

CHAPITRE V

GUERRE DES IROQUOIS

I. Les Iroquois. — II. La guerre est décidée. — III. Faux départ. — IV. Les Sauvages à Québec. — V. Départ et arrivée au lac Saint-Pierre. — VI. Sur la rivière des Iroquois. — VII. Les Sauvages en marche. — VIII. Les Iroquois. — IX. L'ordre de combat. — X. Découverte du lac Champlain. — XI. Ordre de marche dans le voisinage de l'ennemi. — XII. Le rêve de Champlain. — XIII. Rencontre des Iroquois. — XIV. Le combat. — Défaite des Iroquois. — XV. Comment l'abbé Faillon et M. Murray jugent le combat du lac Champlain. — XVI. Après la victoire. — XVII. Retour à Québec et à Tadoussac. — XVIII. Cadeau des Montagnais pour le roi de France.

I. — Un voyage en haut Canada était alors très périlleux. Il y avait sur la route, dit Francis Parkman, un lion. Ce lion était l'Iroquois qui toujours, sans trêve, infestait de ses scalpeurs les déserts, les rivières et les bois.

La civilisation des Iroquois était supérieure à celle de la plupart des peuples voisins. Ils cultivaient la terre et leurs villages étaient fortifiés. Presque complètement détruits par les Algonquins, ils s'étaient refaits et prenaient leur revanche. Ils étonnaient par leur bravoure, leur audace et leur cruauté. On les appelait les « Romains du Nouveau monde ». A leur nom, les Hurons, les Algonquins et les Montagnais tremblaient d'épouvante. Avec eux, la guerre ne finissait jamais. On les trouvait au tournant de toutes les rivières, au coin de toutes les forêts.

Hurons, Algonquins et Montagnais ne demandaient qu'à venir à nous.

Les Iroquois voulaient, selon leur expression, les

« manger ». Fallait-il leur en laisser la liberté? Champlain a pensé qu'il était politique et humain de prendre parti pour ses alliés, de dégager nos voies commerciales et de pénétration, de couper les ailes à « l'oiseau de proie du désert ».

Il ne dispose que d'une demi-douzaine de soldats, mais, comme le dit Lescarbot, il est « homme qui ne s'étonne » de rien, et de facile conversation, sachant dextrement » s'accoster et accommoder avec ces peuples ».

II. — Pendant l'automne de 1608, un chef des rives de l'Ottawa, pays alors inconnu, vint à Québec. Il fut émerveillé. La puissance des Français lui parut irrésistible. Il sollicite Champlain de se joindre aux Montagnais et aux Hurons pour porter la guerre chez les Iroquois. Champlain n'hésite pas, promet son concours, et donne rendez-vous à Québec pour la mi-mai.

III. — Personne n'étant arrivé à l'époque fixée, il part le 18 avec une troupe de Montagnais.

A peu de distance de Québec, il aperçoit, dans les bois de la rive, les huttes d'un camp. Il s'y fait conduire et reconnaît ses alliés. Ceux-ci l'entourent, le contemplent. Un homme blanc, tout de fer habillé, leur paraît chose extraordinaire¹.

IV. — Ils lui font bon accueil, le haranguent, lui demandent à voir Québec dont les merveilles architecturales et l'artillerie excitent, jusqu'au fond des forêts, la curiosité publique. Il se rend à leur désir, leur montre le fort, commande devant eux un feu de mousqueterie et fait

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 132-135.

tirer quelques coups de canon. Ces tonnerres les étonnent, les épouvantent, les convainquent que les *Normands*¹ sont irrésistibles.

Revenus à eux, ils dressent leur camp, allument des feux, font leur toilette et dansent la danse de guerre. Leurs visages, bizarrement peints, sont hideux ; leurs corps basanés sont convulsés par des gestes frénétiques ; les massues, les haches, les lances se choquent et s'entrechoquent violemment ; les sons rauques du tambour se mêlent aux hurlements des danseurs. Ce spectacle est infernal et donne bien une idée de la souplesse, de la dextérité, de la force, aussi de la férocité de ces diables rouges.

Champlain leur fait servir un repas qu'ils dévorent gloutonnement, et cela dure cinq ou six jours².

V. — Le 28 mai 1609, Champlain s'embarque sur une chaloupe avec Marais, le pilote Routte et neuf hommes de Pontgravé, armés d'arquebuses. Il arrive à Sainte-Croix le 1^{er} juin et en repart le 3 avec tous les sauvages. La chaloupe s'avance, toutes voiles au vent, suivie d'un grand nombre de canots d'écorce que d'habiles rameurs conduisent vigoureusement et en cadence.

Ils entrent ainsi solennellement dans le grand lac Saint-Pierre, « pays fort plaisant et uny ». Ils se glissent dans le dédale des îles du fond du lac, « où il y a » quantité de noyers et vignes, et de belles prairies avec » force gibier et animaux sauvages, qui vont de la grande

¹ Pour les Américains du Nord, tous les Européens étaient Normands ou Basques, parce que, depuis longtemps, ils ne voyaient que des Normands et des Basques.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 136. — FRANCIS PAREMAN, *op. cit.*, p. 311.

» terre auxdites isles ». Là se trouve l'embouchure de la rivière des Iroquois, qui porte aujourd'hui le triple nom de Richelieu, de Sorel et de Chambly.

VI. — Les guerriers s'arrêtent deux jours dans le site de Sorel, chassent, pêchent, se réjouissent et finissent par se quereller au sujet de la guerre. Beaucoup retournent chez eux avec leurs femmes et leurs marchandises.

Champlain s'engage dans la rivière avec ceux qui veulent le suivre.

Le pays est ravissant. Des deux côtés de la rivière s'étendent d'immenses prairies.

A une douzaine de lieues du Saint-Laurent, la Richelieu s'élargit et forme le petit lac Chambly. De ce lac on entend, la nuit, dit Francis Parkman, le bruit de chutes voisines, et le jour on voit, à travers le sombre feuillage des îles, des rapides dont les flots bondissent et fusent en gerbes d'écume qui retombent en poussière d'eau. Les Sauvages descendent ces rapides, mais ils ne peuvent les remonter.

Champlain prend terre avec cinq hommes et se porte le long de ces rapides pour voir s'il les pourra franchir. Il avance d'environ une lieue et demie et voit un courant, large de six cents pas, toujours également impétueux et dangereux. La sylvie de la rive est épaisse, enchevêtrée, puissante, et six hommes ne peuvent songer à s'y ouvrir un chemin. Champlain prend conseil de ses compagnons et revient sur ses pas. Les Sauvages l'avaient assuré que la chaloupe passerait partout sans obstacle : ils croyaient sans doute que les Français portent sur l'épaule leurs navires comme eux portent leurs canots d'écorce.

« Estant de retour », dit Champlain, « et voyant le » peu d'apparence qu'il y avoit de passer le saut avec

» nostre chaloupe, cela m'affligea et me donna beaucoup
» de deslaiser de m'en retourner sans avoir veu un grand
» lac rempli de belles isles, et quantité de beau pays, qui
» borne le lac où habitent leurs ennemis, comme ils me
» l'avoient figuré. Après avoir bien pensé en moy mesme,
» je me résolus d'y aller pour accomplir ma promesse, et
» le désir que j'avois, et m'embarquay avec les Sauvages
» dans leurs canaux, et prins avec moy deux hommes de
» bonne volonté. Car quand ce fut à bon escient que nos
» gens veirent que je me deliberay d'aller avec leurs ca-
» naux, ils saignerent du nez, ce qui me les fit renvoyer
» à Tadoussac¹ ».

VII. — Le 2 juillet, les Sauvages prennent sur leurs épaules les canots et les portent, « ce qui ne fut pas sans » peine », sur tout le parcours du canal qui réunit le lac Chambly à Saint-Jean, au delà des rapides, où la rivière redevient navigable.

Les alliés font la revue de leurs forces : ils comptent vingt-quatre canots et soixante guerriers.

Cette revue faite, ils remettent à flot. A vingt kilomètres au sud, la rivière s'élargit et forme une île longue de trois lieues « remplie », dit Champlain, « des plus beaux » pins que j'eusse jamais veu ». Trois lieues plus loin, ils décident de camper pour la nuit, rangent les canots sur la rive, côte à côte, dressent des huttes, amassent du bois mort pour le chauffage et abattent de gros arbres pour la construction de barricades autour des huttes. Ils savent si proprement faire ce travail « qu'en moins de deux » heures cinq cents de leurs ennemis auroient bien de la » peine de les forcer, sans qu'ils en fissent beaucoup

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part, pp. 136-141.

» mourir ». Le côté de la rivière n'est pas fortifié. La rapidité de leurs travaux semble indiquer qu'ils possédaient des haches en fer.

Leur installation terminée, ils envoient à quelques lieues en avant, à la découverte de l'ennemi, neuf hommes dans trois canots. Cette précaution prise, ils s'endorment tranquillement. Cent fois ils ont été surpris et assommés avant d'avoir pu se mettre en défense : cela ne les corrige pas. Champlain leur recommande de veiller à tour de rôle, comme le font les Français : « Dans le jour, disent-ils, nous fatignons beaucoup ; la nuit nous faut dormir ».

En marche dans la forêt, ils se partagent en trois bandes : la première forme le gros de la troupe et reste toujours en armes ; la deuxième éclaire la marche, reconnaît les signes des amis et des ennemis ; la troisième veille sur les flancs ; les chasseurs, pour ne pas donner l'alarme, se portent du côté opposé à l'ennemi et ne dépassent jamais la ligne des éclaireurs.

VIII. — S'ils négligent de se garder la nuit, ils ne manquent pas de consulter le *pilotois*, devin ou sorcier. Celui-ci construit une case magique, la couvre de sa robe, puis, par des gestes épileptiques et des incantations, il appelle le diable. Le diable vient, sous forme d'une pierre, et annonce, dans un langage qui n'est compris que du pilotois, le sort de l'entreprise.

Champlain voit très bien que le devin est un maître fripon et le dit aux Sauvages, qui n'en veulent rien croire.

Le bonhomme a toujours raison,

Car tous tant que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes.

En France, la magie, la sorcellerie, les possessions, le sabbat étaient en pleine floraison. Gauffridi était brûlé vif à Aix, la maréchale d'Ancre à Paris, Urbain Grandier à Loudun ; en l'an 1610, les juges du Châtelet voulurent brûler, comme sorciers, un cheval savant et son maître¹ ; un peu partout on faisait flamber des sorciers ; le diable était à demeure dans les couvents de filles. Champlain trouvait cela tout naturel. Au Canada, ces abominations se réduisent à quelques tours de prestidigitation mal faits, à l'escroquerie de quelques peaux de castors, et cela choque sa raison.

Il semble bien d'ailleurs que la sorcellerie a fait le tour du monde. Elle a longtemps prospéré, elle prospère encore en beaucoup d'endroits, particulièrement, dit Francis Parkman, dans les tribus errantes de l'Amérique du Nord.

Les réponses du diable au pilotois donnèrent aux Sauvages pleine satisfaction.

IX. — Cette cérémonie terminée, le chef ramasse un paquet de bâtons, et rapidement, sans reprendre haleine, il les fiche en terre en désignant chacun d'eux par le nom d'un guerrier. Les plus hauts représentent les chefs. C'est l'ordre de combat. A un signal, chacun prend sa place ; à un autre signal, les rangs sont rompus. La même manœuvre est exécutée plusieurs fois, toujours avec beaucoup d'exactitude et de rapidité.

X. — Le lendemain, les canots sont remis à flot. La rivière va toujours s'élargissant. Paraissent de grandes îles portant de beaux bois, de belles prairies et quantité

¹ VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, édit. de PAUL GAFFAREL ; Paris, Garnier, 1882, p. 28.

de gros gibier. Champlain les nomme **La Motte, Longue, Grande**. Il entre dans le lac qui porte son nom, et voit une nappe d'eau longue de cinquante à soixante lieues. Il y remarque quatre grandes et belles îles, autrefois très peuplées, alors désertes, rendues, par la guerre, à la vie sauvage.

Au loin, sur la gauche, s'étendent de vastes forêts ; au delà, des montagnes encore couvertes de neige. A droite s'élève l'**Adirondacko** ; plus loin s'étendent les vallées du **Mohawk**, où se trouvent des villages palissadés iroquois. Pour y atteindre, il faut traverser le lac **Saint-Georges** et la rivière de **Hudson**.

XI. — Quand les alliés ne sont plus qu'à trois ou quatre jours de l'ennemi, ils changent les heures de marche. Ils s'avancent la nuit, silencieusement, en masse, précédés de quelques éclaireurs. Le jour, ils se retirent dans l'épaisseur des bois, s'y reposent, s'y nourrissent de farine de maïs cuite, détrempee dans l'eau. Ils évitent le bruit et ne font du feu que pour pétuner. Au crépuscule, ils se rembarquent et payent jusqu'à l'aurore. Leur but est un promontoire rocheux, qui devait servir de piédestal au fort de **Ticonderoga**. Ils entrent dans le lac **Saint-George** et en suivent, d'aussi près que possible, la rive occidentale.

XII. — Le matin du 29 juillet, après avoir payé toute la nuit, ils se retirent dans la forêt pour manger, dormir et pétuner. Champlain parcourt les environs du campement et vient se coucher sur un tas de branches de sapin. Il rêve que des Iroquois se noient dans le lac, près d'une montagne, qu'il veut les secourir, mais que ses alliés lui disent de les laisser mourir parce qu'ils ne valent rien.

Chez les Sauvages de l'Amérique du Nord, les songes ont une importance capitale. Faits par certains individus, ils sont une révélation de l'avenir; faits par des pauvres et des vauriens, ils sont sans valeur. Il y a des interprètes de songes comme chez les Juifs et les Egyptiens, au temps de Joseph¹. Pas de sottise qui ne soit exploitée.

Champlain raconte son rêve. Les alliés y voient un heureux présage et triomphent par avance de leur victoire.

XIII. — Sur les dix heures du soir, ils avançaient sans bruit, fouillant du regard le lac et ses rives. A ce moment, ils voient venir à eux des canots iroquois. Les deux partis poussent le cri de guerre.

Les Iroquois prennent terre et se fortifient. Champlain juge, à la rapidité de leurs travaux, qu'ils ont aussi des haches en fer.

Les alliés restent sur le lac, à une portée de flèche. Les canots sont maintenus bord à bord au moyen de perches placées en travers. « Voulez-vous combattre ? » demandent les Algonquins. — « Certainement », répondent les Iroquois, « mais demain, au jour ». De part et d'autre, on fait la veillée des armes, ce qui consiste à danser, crier, hurler des injures, des menaces, des défis, des moqueries et des vantardises.

XIV. — Au point du jour, Champlain et ses compagnons endossent leurs armures et coiffent leurs casques ornés de panaches. Les canots sont approchés de la rive, la troupe débarque et se range en bataille, les trois fran-

¹ BRÉBEUF, *Relation du pays des Hurons*, 1636; édit. de Québec, p. 110.

çais derrière. Les Iroquois, au nombre d'environ deux cents, grands, forts, de redoutable aspect, sortent de leurs retranchements et s'avancent en ordre, avec une gravité qui fait l'admiration de Champlain. Les capitaines, le chef orné de plumes, marchent en avant. Les uns ont des boucliers de bois et de cuir, les autres une armure de brindilles peintes intercalées de fibres végétales.

Les alliés s'approchent aussi en bon ordre. A une certaine distance, ils ouvrent leurs rangs, Champlain passe et s'avance seul à trente pas de l'ennemi. Les Iroquois regardent avec inquiétude cet être mystérieux vêtu de fer. Celui-ci lève son arme (il avait mis dedans quatre balles), un bruit de tonnerre se fait entendre, deux chefs tombent morts et un guerrier est atteint mortellement. Algonquins et Montagnais poussent de si grands cris « qu'on n'eust pas ouy tonner ». Les Iroquois, sans se déconcerter, envoient une nuée de flèches. Un autre coup d'arquebuse part du bois et un autre chef tombe mort. Les Iroquois, alors découragés, prennent la fuite. Les alliés, rapides comme des lévriers, les poursuivent dans les bois, en tuent quelques-uns et font une douzaine de prisonniers. Camp, canots, armes et provisions deviennent la proie des vainqueurs. Ceux-ci ont seulement quinze ou seize blessés. Grâce à Champlain, la victoire est complète.

XV. — L'abbé Faillon condamne cette guerre; il ne reproche même à Champlain aucune autre faute. Elle a été déterminée, dit-il, par l'intérêt des marchands¹.

En 1609, c'est-à-dire dans le même temps, plusieurs

¹ FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 136.

marins bretons furent assassinés par les Sauvages de Terre-Neuve. La communauté de Saint-Malo sollicita du roi l'autorisation d'armer des navires « pour faire la » guerre aux Sauvages », ce qui lui fut accordé en février 1611, par lettre royale adressée à l'évêque de Saint-Malo.

Le roi, un évêque, des bourgeois, des échevins, ont décidé la guerre contre des Sauvages bien moins coupables et bien moins dangereux que les Iroquois. S'ils ont eu raison, et cela n'est pas douteux, comment Champlain aurait-il eu tort¹?

Il est bien vrai que les marchands promettaient solennellement, avec l'intention de n'en rien faire, de coloniser le pays et de convertir les Sauvages. Mais il est également vrai que Champlain voyait, dans la compagnie marchande, un instrument pour arriver à son but. Tout était en germe dans cette société commerciale. La défendre, c'était défendre l'avenir.

Ce n'est pas par entraînement que le bon, pieux et pacifique Champlain est allé, *avec deux hommes*, faire la guerre aux Iroquois. C'est pour empêcher ces fiers et féroces guerriers de « manger » nos alliés, de nous détruire, de couper nos voies commerciales et de pénétration, d'étouffer dans l'œuf nos projets d'une colonie chrétienne.

Il visait plus haut que les intérêts immédiats des marchands, et pour aller au but il n'avait qu'une voie, et cette voie était au pouvoir d'une race hostile qui ne pouvait céder qu'à la force.

M. Murray voit dans le coup de mousquet de Champlain un crime, plus même : une bévue politique, *a poli-*

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. I, p. 103.

tical blunder, qui a fait perdre à la France le continent américain¹.

Mon vaillant ami Benjamin Sulte, de sa plume alerte et vigoureuse, a combattu les arguments attendris de M. Murray, montré que l'élégant écrivain connaît mal l'histoire du Canada, confond les époques et les situations, ignore que les Hollandais ont fourni aux Iroquois des armes à feu, et que les Anglais ont combattu aux côtés des Iroquois, comme Champlain aux côtés des Algonquins. Franchement, la main sur la conscience, si l'acte des Anglais est sage, héroïque, celui de Champlain ne saurait être dément et criminel.

Quoi que puissent en penser et dire l'abbé Faillon et M. Murray, notre colonie n'est pas morte, en 1763, du coup de mousquet tiré par Champlain en 1609 ; le drame de la plaine d'Abraham n'a aucun lien avec celui du lac Champlain.

Revenons aux vainqueurs.

XVI. — Après avoir bien dansé, chanté, mangé, savouré leur victoire, les alliés se remettent en route pour le Saint-Laurent.

Sur le soir, ils prennent l'un des prisonniers, le haranguent, l'informent qu'ils vont le supplicier et lui disent de chanter. L'Iroquois chante, mais d'une voix triste.

Quand ils ont assez de sa chanson, ils l'attachent au poteau du supplice et le torturent avec la science, la cruauté, la féroce de membres de la Sainte-Inquisition. Champlain, écœuré, leur demande de l'achever d'un coup

¹ W.-H.-H. MURRAY, *Lake Champlain and his Shores*, pp. 66-71. — BENJAMIN SULTE, *Pages d'histoire du Canada* ; Montréal, 1891 ; pp. 63 et suiv. — *La guerre des Iroquois, 1600-1653*, dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1897-1898.

d'arquebuse. Refusé, il se retire pour n'être pas témoin de ces horreurs. Le voyant mécontent, ils le rappellent.

L'Iroquois mort, ils le scalpent, l'éventrent, le coupent en morceaux et veulent faire manger son cœur aux autres prisonniers.

Fiers de ce bel exploit, il se remettent en marche avec les autres captifs, qui vont toujours chantant ¹.

XVII. — Trois ou quatre jours après, les vainqueurs arrivent à l'embouchure de la rivière Richelieu, se partagent les prisonniers et se séparent. Les Hurons et les Algonquins occidentaux remontent l'Ottawa; les Montagnais se préparent à descendre le Saint-Laurent.

Au camp de Sorel, un Sauvage rêve qu'un parti d'Iroquois est dans les environs. Pris de panique, tous quittent les huttes, se précipitent dans les canots, rament hâtivement vers une île et se cachent dans les roseaux. Avec le jour, leurs craintes se dissipent et ils reviennent, l'oreille basse, au campement.

Deux jours plus tard, ils arrivent à Québec. Champlain leur donne du pain, des pois, et, dit-il, « des patenostres, qu'ils me demandoient pour parer la teste de » leurs ennemis, pour faire des rejoüissances à leur ar- » rivée ». Le lendemain, il les accompagne à Tadoussac pour voir leurs cérémonies.

En approchant de terre, ils fichent, au bout de bâtons, les têtes de leurs ennemis couronnées de patenôtres et chantent des chants de victoire. Les femmes arrivent, se mettent nues, nagent vers les canots, y prennent les têtes et se les pendent au col. De retour à la rive, elles les déposent sur le sol et dansent autour.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 136-152. — LESCARBOT, *Hist.*, 1612, pp. 626-629.

Quand Champlain prit congé d'eux, galamment ils lui offrirent, pour le roi, une tête et des armes d'Iroquois¹.

CHAPITRE VI

NOUVELLE CAMPAGNE CONTRE LES IROQUOIS

I. Révocation du monopole de Monts. — II. Les Jésuites veulent acheter Québec. — III. Champlain retourne à Québec. — IV. Nouveau combat contre les Iroquois. — V. Arrivée des Hurons. — VI. L'assassinat de Henri IV force Champlain à retourner en France.

I. — Cependant, en France, les affaires de la Compagnie de Monts vont très mal.

Champlain et Pontgravé partent le 13 octobre 1609. Champlain fait à Henri IV le récit de ses aventures et lui présente quelques produits de l'industrie canadienne. Monts s'efforce en même temps d'obtenir le renouvellement de sa concession, mais les Bretons, les Rochellois, les Basques et les Normands crient, tempêtent, se font des amis à la cour, et finissent par avoir gain de cause. La concession du monopole des pelleteries est révoquée pour la seconde fois, sans remède. Au printemps prochain, il faudra quitter Québec « de sorte que qui plus y aura mis, plus y aura perdu ».

II. — Les PP. Jésuites, informations prises auprès de Champlain, veulent acheter Québec. Le P. Cotton agit dans ce sens à la cour et fait agir Madame de Guercheville, qui était « grandement portée pour les intérêts » de la Compagnie de Jésus ». Elle fit à Monts des propo-

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 152-155.

sitions, et Monts demanda 3,600 livres. C'était peu, mais le P. Cotton ne voulut rien donner et porta, sur l'Acadie, ses vues, les Jésuites et les écus de Madame de Guercheville ¹.

III. — Monts et Champlain conviennent de ne pas lâcher prise. Ils trafiqueront comme les autres, et Québec leur sera un point d'appui.

Le 7 mars, 1610, Champlain et Pontgravé s'embarquent à Honfleur. Le mauvais temps les porte sur les côtes d'Angleterre. Ils séjournent quelque temps à Portland, puis dans l'île de Wight, reviennent à Honfleur le 15 mars, en repartent le 8 avril, bien que Champlain fût encore malade, et arrivent à Tadoussac le 26, après une bonne traversée. On eut à déplorer la mort d'un jeune homme de Saint-Malo qui, à force de porter la santé de Pontgravé, tomba dans la mer et se noya.

Champlain apprend à Tadoussac des nouvelles de Québec : tout le monde s'y porte bien, il y a eu peu de malades, la viande fraîche n'a pas manqué, tout l'hiver on s'est donné du bon temps.

IV. — Champlain a tout pouvoir pour faire des explorations : il en profitera.

Les Montagnais lui promettent de le conduire à la baie de Hudson, les Hurons de le guider aux Grands Lacs et de lui montrer des mines de cuivre. Il leur promet d'aller avec eux contre l'ennemi commun, l'Iroquois, et leur donne rendez-vous à l'embouchure de la rivière Richelieu. Les Hurons et les Algonquins de l'Ottawa doivent venir au nombre de quatre cents. Il part avec des canots montagnais.

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 75.

Le 19 juin, il était dans le lac Saint-Pierre et les Montagnais préparaient, dans l'île Saint-Ignace, un emplacement pour danser à l'arrivée des Algonquins

Tout à coup paraît un canot qui rame désespérément. Ceux qui le montent crient que les Algonquins sont aux prises avec un cent d'Iroquois; que ces Iroquois sont fortement barricadés et qu'il sera très difficile de les déloger sans l'aide des *Misthigoscès* (c'est le joli nom qu'ils donnent aux Normands et aux Malouins¹).

Les Montagnais jettent des cris perçants, sautent sur leurs armes, se précipitent tumultueusement dans les canots, disent à Champlain et aux traitants de les suivre. Les traitants, malgré leurs promesses, font la sourde oreille. Les Sauvages reviennent sur eux et leur disent : « Vous êtes des femmes, vous ne savez faire la guerre qu'aux peaux de castors ».

Champlain les suit avec quatre hommes.

Les Sauvages prennent terre, s'enfoncent dans la forêt et courent comme des lévriers. Les Français les suivent, les prient de les éclairer. Ils n'entendent rien, courent, bondissent, hurlent, disparaissent dans les profondeurs de la sylve. Les voix, peu à peu, s'éteignent. Les Français sont abandonnés au milieu d'un marais. Ils ont de l'eau jusqu'aux genoux. Ils sont armés de corselets de fer qui les gênent beaucoup, suffoqués par la chaleur, attaqués par des nuages de moustiques qui les persécutent cruellement et les empêchent de respirer. Ils ne savent trop comment se tirer d'affaire, ni de quel côté diriger leurs pas. Ils aperçoivent enfin, à travers les arbres, deux sauvages. Champlain les appelle et leur commande de le conduire au camp des Iroquois. Ayant

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 156.

encore un peu cheminé, il voit venir à lui, en grande hâte, un algonquin qui lui crie de se presser. Un premier assaut a été, pour les alliés, un premier échec. Ils ont des morts et des blessés. Bientôt les Français entendent les hurlements des guerriers.

Les Iroquois ont fait une clairière, près d'un cours d'eau, et formé, avec les abatis, une forte enceinte circulaire. Les alliés, à demi-cachés dans la forêt, hurlent autour des Iroquois, mais à distance, n'osant pas les attaquer de nouveau. A l'arrivée des Français, des centaines de voix reproduisent le hululement du hibou, le hurlement du loup, le cri du cougar, et « de telle façon », dit Champlain, « qu'on n'eust pas entendu tonner ».

Du retranchement part un cri farouche et une pluie de flèches lancées par des bras vigoureux. Champlain, à son premier coup d'arquebuse, reçoit une flèche qui lui déchire l'oreille et se plante dans le cou. Il l'arrache. Il arrache aussi celle qu'un de ses compagnons a reçue dans le bras.

Les Iroquois n'ont pas oublié leur première rencontre avec Champlain. Quand ils revoient le mystérieux guerrier avec sa foudre portative, ils sont épouvantés. A chaque détonation, ils se laissent tomber, puis se relèvent et tirent. Champlain s'aperçoit que les munitions vont lui manquer et engage les alliés à se porter en avant. Ceux-ci se couvrent de leurs larges boucliers, et tandis que les uns montent bravement à l'assaut de la barricade, les autres, sous la conduite de Champlain, s'étendent au bord de la forêt pour le choc final.

A ce moment, de nouveaux acteurs entrent en scène.

Un jeune homme de Saint-Malo, nommé des Prairies, trafiquait dans les environs. Au bruit de l'arquebusade, il juge que des Français sont aux prises avec des Sau-

vages et se hâte de venir à leur secours. Champlain, en le voyant, fit cesser l'assaut pour que « les nouveaux » venus eussent leur part du plaisir¹ ».

Alors se passe une scène horrible, une de ces choses qui placent l'homme au-dessous de la bête sauvage. Les traitants ouvrent le feu. Les Iroquois, pris comme dans une fosse, sont fous de terreur et de rage, hurlent, bondissent, se tordent, tombent sous les balles que ne peuvent parer leurs faibles armures. Une brèche est ouverte dans la barricade. Français et Sauvages s'y précipitent. Quelques Iroquois, la hache au poing, luttent avec une suprême énergie et se font tuer debout; d'autres escaladent la barricade et sont massacrés par la foule hurlante de l'extérieur; d'autres se précipitent dans la rivière et s'y noient. Quinze seulement sont faits prisonniers.

Le tableau sera parfait. L'ignoble chacal arrive, sous la figure de nouveaux traitants, et ramasse, dans le sang, les dépouilles des vaincus.

Champlain dit qu'il a « obtenu la victoire *par la grâce de Dieu*² ».

Le P. Sagard, pour n'être pas en reste, dit que « la » guerre n'est en rien bonne, *si elle n'est pour le sous-tien de la foy*³ ».

Les Hurons n'auraient pas trouvé cela

Les Sauvages scalpent les morts et attachent les têtes à l'avant des canots. Ils ont eu trois morts et cinquante blessés.

Le lieu du combat est un peu au-dessus de Sorel, du

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 160.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 161.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 451.

côté de Contrecoeur, et porte depuis le nom sinistre de « Cap du Massacre ¹ ».

La nuit, au confluent de la rivière Richelieu, de grands feux éclairent le supplice des prisonniers. Champlain a sauvé un Iroquois; un autre de ces malheureux a été mis en pièces et mangé.

Dans la joie du triomphe et l'enivrement d'horribles tortures, les Algonquins pensent aux femmes et mettent en réserve, pour leur amusement, un certain nombre de prisonniers. Ce sont ceux-là surtout qu'il faut plaindre, car les femmes sont bien autrement féroces que les hommes, bien autrement habiles dans l'art de torturer, de varier, de prolonger, d'aggraver les supplices ².

V. — Le lendemain, les Hurons arrivent et sont désolés de n'avoir pas pris part à la « fête ». La forêt est alors remplie de Sauvages. Beaucoup, qui n'ont jamais vu d'hommes blancs, jettent sur les Français de longs regards pensifs. Entrevoient-ils dans ces hommes pâles et barbus, venus d'un autre monde, les futurs destructeurs de la vie libre des forêts? Peut-être.

Cependant ils demandent à Champlain, pour l'emmener dans leur pays, l'un de nos français. Champlain y consent, mais à condition qu'ils lui donneront, pour l'emmener en France, l'un de leurs jeunes gens ³.

L'ennemi commun a reçu une grave blessure. Cependant les centaines de guerriers réunis près du champ de bataille ne pensent pas à tirer parti de leur victoire. Fiers d'une fortune inespérée, ils chantent, dansent et

¹ BENJAMIN SULTE, *Hist. des Canadiens-Français*, t. I, p. 99.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 162.

³ LE TAC, *op. cit.*, p. 76. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 163.

n'ont autre souci que d'aller triompher dans leurs villages.

VI. — Champlain est en droit d'exiger d'eux, pour prix de ses victoires, de le conduire dans l'Ouest inconnu. Mais, hélas ! il a autre chose à faire, pour le moment, que de chercher un passage à la Chine.

Henri IV vient de tomber sous le poignard d'un fanatique et la ruine du sieur de Monts paraît imminente. La révocation de son monopole a jeté dans la colonie une fourmilière de traitants. Le trafic de l'année est perdu pour lui. Champlain se décide à retourner en France. C'est à Paris qu'il peut engager la lutte, prendre corps à corps les difficultés.

Il laisse à Québec Duparc avec seize hommes, part le 8 août et débarque à Honfleur le 27 septembre.

CHAPITRE VII

LES TRAITANTS

I. Mariage de Champlain. — II. Champlain retourne en Canada et au saut Saint-Louis. — III. Hochelaga. — IV. L'île de Montréal. — V. Immigrants et traitants. — VI. Les Hurons et les traitants à Montréal. — VII. Champlain recueille des renseignements géographiques. — VIII. Les Hurons appellent Champlain et fuient les traitants. — IX. Champlain retourne en France. — X. Il tente de fonder une Compagnie sous le patronage du comte de Soissons. — XI. Mort subite du comte de Soissons et son remplacement par le prince de Condé.

I. — L'entreprise a besoin d'argent. Pour s'en procurer, Champlain épouse une fillette de douze ans, Hélène Boullé, fille de Nicolas Boullé, secrétaire de la

Chambre du Roi ¹. Les fiançailles ont eu lieu le 29 décembre 1610, à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le mariage a été célébré le lendemain. Il reçut 4,500 livres le jour des fiançailles ². Il s'aperçoit que sa petite femme est imbue de calvinisme et la confie aux Ursulines, qui se chargent de la ramener au giron de l'Église romaine.

II. — Cette grosse affaire terminée, il arrange les autres le mieux possible et s'embarque à Honfleur le 1^{er} mars 1611. Aux environs de Terre-Neuve il est pris par les glaces, s'en tire avec beaucoup de peine, arrive à Tadoussac, le 13 mai, et à Québec le 21. Il a devancé le printemps, et les monts labradoriens, aussi loin que s'étend la vue, sont encore couverts de neige. Le 28, il arrive au saut Saint-Louis, point de jonction des grandes voies commerciales du haut Canada.

Les Hurons et les Algonquins, qui devaient s'y trouver le 20, n'étaient pas encore arrivés.

Il ramène Savignon, le jeune sauvage qui lui avait été confié. Il était « homme de bonne taille, fort, robuste et » courageux ³. » Il se moquait des Français qui se querelaient sans se battre et de ceux qui se servaient de mouchoirs.

Avec lui et l'un de ses compagnons, Champlain explore toute la côte jusqu'au lac des Deux-Montagnes : il cherche un emplacement pour une habitation.

Son grand sens géographique le porte à choisir une plaine située sur la petite rivière Saint-Pierre, aujour-

¹ Contrat de mariage. — Registre des insinuations au Châtelet de Paris, 27 déc. 1610. Cité par l'abbé FAILLON. — BENJAMIN SULTE donne le texte de cet acte et de son addition ; *op. cit.*, t. I, pp. 101-103.

² *État-civil de Paris ; Registre de Saint-Germain-l'Auxerrois*, 29 et 30 déc. 1610, cité par l'abbé Faillon.

³ L'ESCARBOT, *Hist.*, 1612, p. 631.

d'hui couverte par un quartier de Montréal. Elle débouche dans le Saint-Laurent à la pointe Callière. Champlain nomme cette plaine « Place Royale ».

III. — A une lieue de là s'élève la butte que Jacques Cartier baptisa du nom de « mont royal ». En 1635 s'élevait, au pied de cette butte, le village Iroquois de Hochelaga, où le capitaine malouin fut très bien accueilli. Il était circulaire, entouré d'une muraille en charpente solide et habilement disposée pour la défense.

Il se composait d'une cinquantaine de maisons de bois, longues de cinquante pas, larges de douze ou quinze, divisées en autant de chambres quelles recevaient de familles. Chaque maison avait un foyer et un grenier communs. Elles étaient groupées symétriquement, autour d'un place carrée, le long de rues percées à angle droit. Un espace libre derrière le groupe des maisons permettait d'accéder facilement à tous les points de la galerie où les guerriers se plaçaient pour combattre ¹.

Les gens d'Hochelaga avaient une étrange coutume. Ils tuaient les prisonniers de guerre, leur faisaient de larges entailles dans les cuisses, les fesses et les épaules et les plongeaient dans le fleuve. Après dix ou douze jours d'immersion, ils les retiraient et recueillaient dans les entailles des petits coquillages qui leur servaient de monnaie et de grains de colliers.

Ils étaient cultivateurs et pêcheurs : ils n'en dominaient pas moins sur huit ou neuf tribus des bords du fleuve.

IV. — Quand Champlain arrive dans le pays, il trouve

¹ JACQUES CARTIER, *Brief récit*, f^{os} 23, 24. Plan de Ramusio, dans les *Navigazioni*, Venetia, 1606, t. III, f^o 380.

une solitude. Les Algonquins en avaient chassé les Iroquois; ceux-ci, redevenus forts, en avaient expulsé les Algonquins, qui se réfugièrent sur l'Ottawa. Depuis, les hommes et le temps ont effacé jusqu'au moindre vestige de Hochelaga. Mais ni la guerre ni le temps n'ont pu faire disparaître les bonnes terres défrichées, les vastes prairies, les grands bois riches en gibier, la belle rivière riche en poisson, l'excellence de la situation au point de vue commercial et militaire.

Au milieu du fleuve, en face de la place Royale, « il y » a une isle d'environ trois quarts de lieu de circuit, » capable d'y bastir une bonne et forte ville, et l'ay » nommée », dit Champlain, qui pensait à sa petite femme, « l'isle de sainte Heleine ¹. »

Champlain, charmé par les avantages et la beauté du site, décide d'y fonder un comptoir, et ce comptoir sera la première pierre de la grande ville de Montréal.

Il défriche l'emplacement de la place Royale, fait des jardins, construit, pour atténuer la poussée des glaces, un mur de briques épais de quatre pieds, haut de trois à quatre et long de dix toises ².

V. — Le bruit court que la Nouvelle-France est un Eldorado, et les aventuriers y viennent en foule. A la vérité les bonnes terres ne manquent pas et recèlent des fortunes, mais elles veulent être cultivées avec grandes fatigues et défendues avec courage. Cela ne fait pas le compte de ces messieurs; ils préfèrent retourner en Europe et traîner sur les grandes routes leur paresse, leur misère et leurs vices.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 169.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1613, pp. 285, 286. — *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 167-169.

Les traitants ont une autre politique.

Tandis que Champlain construit des postes, va au fond des forêts chercher les sauvages et livre pour eux des combats, les traitants se contentent de râfler les marchandises.

Ils criaient au scandale. Le sieur de Monts n'avait converti personne et leur cœur de chrétiens en saignait. C'était intolérable. On voyait bien que Monts était huguenot.

Les voilà, comme ils le demandaient, sur le champ des missions. Que font-ils? Il s'efforcent, par tous les moyens, de duper les sauvages. Quant à la conversion, ils ne pensent qu'à celle des sauvagesses et des castors.

VI. — Un jour descend du saut Saint-Louis une flottille de canots qui viennent se ranger devant le débarcadère. Les traitants tirent de l'arquebuse, du mousquet, du canon. Ce tonnerre étonne, inquiète les Hurons, qui en demandent la fin. Leur désir satisfait, ils poussent un cri et l'un des chefs, dans une harangue, loue les Français d'être venus au Saut comme ils l'avaient promis. Les Sauvages poussent encore trois cris, et les traitants y répondent par une double salve de mousqueterie.

Les Hurons ramènent à Champlain Etienne Brulé, le jeune homme qu'il leur a confié. Il leur ramène Savignon, le jeune sauvage qu'ils lui ont donné. Brulé est enchanté de son séjour chez les Hurons. Savignon a vu la grande mer, la France, Paris et fait à ses compatriotes des récits qui les remplissent d'admiration.

Cependant les Hurons ne sont pas rassurés. Les traitants, en concurrence pour leurs peaux de castor, les obsèdent, ne leur laissent pas un instant de repos, ce qui est contraire à leur coutume de traiter posément les

affaires et à leurs habitudes de politesse. Un millier de guerriers, campés sur le rivage, sont inquiets, soupçonneux, alarmés.

Ils appellent Champlain, lui disent qu'ils désirent faire avec lui étroite amitié et lui donnent cent peaux de castor ; il leur offre, selon l'usage, des marchandises d'égale valeur.

Quatre cents Hurons et trois cents Algonquins arriveront dans quelques jours ; ils iront faire la guerre aux Iroquois, si Champlain veut les accompagner.

VII. — Champlain s'enquiert des sources du Saint-Laurent et de leur pays. Ils lui décrivent les rivières, sauts, lacs, terres, peuples. Quatre d'entre eux disent avoir vu une mer située très loin, d'accès difficile par suite des guerres et des déserts. « Et moy », dit Champlain, « je ne m'ennuyois à les entendre, pour sçavoir » d'eux ce dont j'estois en doute ¹. »

VIII. — Le lendemain, leurs pelleteries vendues, ils font une barricade du côté du bois pour se garantir, disent-ils, de leurs ennemis. Cependant, vers le minuit, ils font encore appeler Champlain.

Les chefs sont réunis en assemblée solennelle. Ils ne sont pas rassurés. Plusieurs de leurs gens ont été battus. Champlain leur inspire une confiance absolue. « Viens chez nous, lui disent-ils, avec autant d'hommes que tu voudras, bâtis des forts, enseigne-nous la vraie foi, fais ce que tu voudras ; nous te montrerons notre pays, nous t'assisterons de toutes nos forces, mais n'amène pas avec toi les traitants. Nous craignons que ces jeunes gens sans

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 175, 176.

foi, bien armés, ne nous tuent pour piller nos fourrures ».

Champlain s'efforce de les rassurer, leur promet d'aller dans leur pays, d'y construire des habitations, et de vivre avec eux en paix, concorde et amitié ¹.

Malgré ces assurances, le 17 juin ils lèvent le camp et mettent entre eux et les traitants, sujet de leurs alarmes, les rapides Saint-Louis. Sur leurs instances, Champlain va les visiter.

Pour revenir, il faut passer le saut. Les sauvages se mettent nus et le font mettre en chemise, « car souvent » il arrive que d'aucuns se perdent en le passant : parquoy » se tiennent-ils les uns près des autres pour se secourir » promptement, si quelque canot venoit à renverser. Ils » me disoient : Si par malheur le tien venoit à tourner, » ne sachant point nager, ne l'abandonne en aucune » façon, et te tiens bien à de petits bâtons qui y sont par » le milieu, car nous te sauverons aisément ² ».

Deux français ont fait cette périlleuse tentative : le premier a réussi, le second s'est noyé. Champlain a réussi, mais il dit avoir eu grand'peur.

Le lendemain, des Algonquins vinrent traiter un peu de castor. Ils parlent à Champlain de découvertes dans le nord et lui demandent l'un de ses compagnons, promettant de le traiter « comme un de leurs enfants ». Il leur donne un jeune garçon nommé Nicolas de Vignau ³.

IX. — La situation faite à la compagnie de Monts par les traitants n'était pas tenable. Tirer pour eux les mar-

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 176, 177.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 180.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 180, 181.

rons du feu, c'était ridicule et ruineux. Champlain décide d'engager la lutte et part pour la France le 11 août 1611. Il débarque à la Rochelle le 10 septembre et va trouver le sieur de Monts dans son gouvernement de Pons.

Monts, absorbé par ses fonctions, remet à Champlain ses pleins pouvoirs.

Celui-ci part pour Paris. Son cheval tombe, le roule, met en danger sa vie et la fondation de la Nouvelle-France. Dès qu'il est un peu rétabli, il continue son voyage. En arrivant à Paris, il voit clairement qu'il faut, pour sauver la colonie, refréner les intérêts rivaux, et que cela ne se peut faire qu'avec l'appui d'un très grand seigneur.

X. — Il va trouver Charles de Bourbon, comte de Soissons, prince du sang, lui décrit la Nouvelle-France, ses ressources, son étendue illimitée, ses peuples, qu'il croit au pouvoir du diable et qu'on pourrait facilement convertir à la vraie foi; il lui démontre la nécessité de percer les mystères de ces immenses régions et de découvrir un passage à la Chine; il le supplie d'être le sauveur et le gardien de ce nouveau monde.

Le prince se laisse convaincre, se fait nommer lieutenant général pour la Nouvelle-France avec pouvoirs vice-royaux. Par lettres du 15 octobre 1612, il nomme Champlain son lieutenant, lui donne plein contrôle sur le trafic des peaux à Québec et au-dessus et l'autorise à s'associer, pour le trafic, l'exploration et la colonisation, qui bon lui semblera ¹.

XI. — Au moment où Champlain allait faire publier sa commission, le comte de Soissons mourut. Tout était à

¹ Commission de Monseigneur le comte de Soissons donnée au sieur de Champlain. (CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 230, 231.)

recommencer. Il va trouver Henri de Bourbon, prince de Condé. C'était un nom, rien de plus. Il lui offre un *cheval*, c'est-à-dire un traitement annuel de mille écus. Le prince, qui est très avare, accepte le titre de vice-roi et nomme Champlain son lieutenant et intendant en Canada ¹.

Champlain préparait la publication de sa nouvelle commission quand « quelques brouillons qui n'avoient » aucun intérêt en l'affaire » demandèrent au prince de la faire casser, « luy faisant entendre le prétendu intérêt de tous les marchands de France ». Condé repoussa leur demande, mais il leur permit d'entrer dans la Société ².

Les Malouins s'efforcent, mais en vain, d'obtenir un privilège distinct de celui du prince de Condé. Le parlement de Normandie refuse d'enregistrer la commission du prince ; Champlain fait trois fois le voyage de Rouen, le roi fait quelques concessions, et la Commission est enfin publiée, au grand mécontentement des armateurs.

Cette agitation a pour résultat d'empêcher la fondation d'une société. Champlain obtient seulement un passe-port pour cinq vaisseaux : trois de Rouen, un de la Rochelle et un de Saint-Malo. Il impose aux marchands de lui fournir, par vaisseau, six hommes pour faire des explorations au-delà du saut Saint-Louis et de consacrer aux travaux de Québec le vingtième des fourrures achetées.

Les affaires ainsi arrangées, il part de Rouen le 5 mars 1613, s'embarque à Honfleur, avec Pontgravé, le 6, arrive à Tadoussac le 29 avril et à Québec le 7 mai. Il

¹ CHAMPLAIN, *ibid.*, pp. 211, 212, 235.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 235.

retrouve tout son monde en bonne santé. L'hiver n'a pas été trop rigoureux, le fleuve n'a pas gelé, les arbres commencent à se couvrir de feuilles et les champs à s'émailler de fleurs ¹.

CHAPITRE VIII

NICOLAS DE VIGNAU

I. Vignau dit avoir vu la mer du Nord. — II. Champlain emmène Vignau à la découverte. — III. Carillon. — IV. Passage de rapides. — V. Champlain rencontre des Sauvages et campe dans la forêt vierge. — VI. Le Rideau, la Chaudière et les Sauts du Chat. — VII. A travers la forêt. — VIII. Campement au bord d'un étang. — IX. Au lac Coulonge. — X. Champlain chez Tessouat, dans l'île des Allumettes. — XI. Vignau est convaincu de mensonge. — XII. Champlain décide le retour au saint Saint-Louis. — XIII. Arrêt à l'île du Calumet. — XIV. Sacrifice au manitou de la Chaudière. — XV. Arrivée au saint Saint-Louis et départ de Champlain pour la France.

I. — Champlain, comme on l'a vu, avait envoyé, chez les Algonquins, Nicolas de Vignau, « le plus impudent » menteur qui se soit vu de longtemps ».

Il apprit des Algonquins qu'il y avait, au-delà du lac Ontario, un lac immense, saumâtre, sur lequel ils n'osaient s'aventurer. Lescarbot pensait que ce lac se déversait, par une rivière à découvrir, dans la mer du sud, comme il se déverse dans l'Atlantique par le Saint-Laurent. Vignau savait aussi que Hudson avait découvert, au nord, la grande baie qui porte son nom. Sur ces données, il bâtit un roman. Et quand, en 1612, après un silence de douze mois, il fit rencontre à Paris du sieur Champlain, il lui conta des merveilles.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 235.

Il prétend avoir vu la mer du Nord. L'Ottawa, dit-il, sort d'un lac, et ce lac se décharge dans la mer. De cette mer au saut Saint-Louis, il y a dix-sept jours de canot. Il a vu un navire anglais se briser sur la côte, et les Indiens massacrer quatre-vingts naufragés qui voulaient leur prendre des vivres.

« Ceste nouvelle », dit Champlain, « m'avoit fort resjouy, pensant avoir trouvé bien près ce que je cherchois bien loin ». Il conjure Vignau de dire la vérité. Si vous mentez, lui dit-il, vous vous mettez la corde au cou ; si vous dites vrai, vous vous assurez une belle récompense. Vignau affirme, sous serment, qu'il dit vrai et produit une relation détaillée de sa découverte.

Champlain, convaincu, va conter l'affaire au chancelier, au maréchal de Brissac, au président Jeannin, à d'autres personnages de la cour, et tous l'engagent à poursuivre cette découverte d'un intérêt si considérable.

C'est précisément son rêve et besoin n'est d'insister.

II. — Champlain arrive à Québec le 7 mai 1613 et en part aussitôt pour le saut Saint-Louis. La nouvelle expédition qu'il entreprend pouvant le conduire à la gloire, il veut y associer sa petite femme, et part, le 27 mai, de l'île qu'il a baptisée de son nom. Il emmène Vignau, trois autres Français et un sauvage.

Il passe les rapides Saint-Louis, le détroit de Sainte-Anne, le lac des Deux-Montagnes, et remonte, jusqu'aux rapides de Carillon, la rivière des Algonquins, maintenant l'Ottawa.

III. — En aval des rapides, se trouve un village qui porte aussi le nom de Carillon. En 1660 il y avait un fortin de troncs d'arbres. Seize Français de Montréal, un

Huron et quatre Algonquins s'y enfermèrent et attendirent sept ou huit cents Iroquois qui se ruaient sur la colonie. Les vingt et un héros furent tués ; mais autour du fortin les cadavres étaient en si grand nombre que les Iroquois n'osèrent passer outre et que la colonie fut sauvée.

IV. — Le Long-Saut retarde la marche. La navigation dans les rapides est périlleuse, mais les sauvages évitent avec beaucoup d'adresse les bouillons et les brisants. Les sauts et les rapides se succèdent à peu de distance. Le samedi, 1^{er} juin, il en passe encore deux. Le premier est long d'une demi-lieue, le second d'une lieue. Au second surtout, le courant est très fort, tombe de degré en degré, écume, fait un bruit effroyable, est semé d'îles couvertes de pins et de cèdres blancs.

La forêt est tellement épaisse qu'on ne peut y faire le portage des canots. Force est de les tirer à la corde. Champlain faillit périr. S'il ne fût tombé entre deux rochers son canot l'entraînait. « En ce danger, dit-il, » je m'escriay à Dieu, et commencay à tirer mon canot, » qui me fut renvoyé par le remouil de l'eau qui se » fait en ces sauts : et lors estant eschapé je louay Dieu, » le priant nous préserver ». Ses compagnons, aussi malheureux que lui, furent, plus d'une fois, en danger de perdre la vie.

V. — Le lendemain il rencontre quinze canots portant des guerriers qui venaient se battre avec des Iroquois. Ils sont étonnés de le voir avec si peu de monde. Après les salutations, les deux troupes vont cabaner ensemble dans une île. Au réveil, Champlain dit aux sauvages que son intention est d'aller plus loin. Ceux-ci cherchent à l'en détourner. Le chemin fait, lui disent-ils, est très

difficile, celui qui reste à faire l'est encore bien davantage. Il ne veut rien entendre et les prie de lui donner un guide, parce que ses conducteurs n'y connaissent plus rien. Les Sauvages se rendent à son désir. Il leur donne en échange un français qui lui rendait peu de services.

Il continue sa marche en avant, péniblement, tout le jour. La nuit venue, il fait tirer sur la rive ses deux canots et campe dans la forêt. La petite troupe se retranche du mieux possible contre les Iroquois qui errent de toutes parts. Pour éloigner les fauves, faire cuire le repas et se réchauffer, elle allume un grand feu. Français et Sauvages, le repas terminé, s'étendent, les armes à la main, sur un lit de brindilles. Ils veillent à tour de rôle pour entretenir le feu et surveiller les environs. Enfin, le bon soleil revient. A mesure que les ombres se dissipent, la feuillée s'anime, les oiseaux entonnent leur joyeuse fanfare, saluent avec joie, comme le brame des bords du Gange, le retour de l'astre souverain. Les voyageurs, frissonnants, s'étirent, courent aux canots et rament en cadence, vigoureusement.

VI. — Bientôt le fleuve se tigre de plaques d'écume et d'ilots de mousse, on perçoit le bruit d'une cataracte : c'est le Rideau qui, par une chute de dix-huit mètres se précipite dans l'Ottawa. La rivière forme, en tombant, une arcade d'environ 250 mètres de longueur, où les Sauvages passent par plaisir. Au milieu se trouve une île couverte de pins et de cèdres blancs.

A une heure de la cataracte du Rideau, l'Ottawa est large de 500 mètres. Tout à coup il afflue d'une fissure du rocher large au plus de 60 mètres. A l'issue de ce couloir, il plonge dans un gouffre circulaire que les Sau-

vages appellent *Asticou*, c'est-à-dire « Chaudière ¹ ». Il bouillonne, rugit, bave, projette un nuage d'eau qui ondule sous le vent et retombe en poussière. Le torrent reprend sa course en écumant, puis s'étale en un vaste et tranquille bassin qui, maintenant reflète Ottawa, l'ancienne Bytown, l'une des cinq plus grandes villes de la puissance canadienne.

Les compagnons de Champlain prennent sur leurs épaules les canots, les armes et les marchandises, les portent à travers bois et, l'obstacle franchi, remettent à flot. Au coucher du soleil, ils dressent leur camp dans une île boisée.

A 55 kilomètres environ de la Chaudière, ils découvrent une sorte de rempart hérissé d'îlots boisés, et le fleuve, blanc d'écume, grondant, qui descend seize marches, hautes et larges comme celles d'un escalier de géants. Ce sont les Sauts du Chat. Le spectacle est merveilleux, féerique, mais il faut retirer les canots et les porter sous des falaises menaçantes, à travers un labyrinthe de rocs entourés d'eau, de bouquets de sapins et de cèdres blancs, à travers des îles où l'érable, le hêtre et le pin balsamique étalent leurs sombres masses. Dans ces tortueux canaux, des canards et des rats musqués prennent leurs ébats. Au-dessus, le sapin blanc domine fièrement sur une mer de verdure; le vieux sapin, hérissé de mousses pendantes, s'incline sur le courant; en bas, gisent quelques chênes tombés de vieillesse. L'élan, harcelé par les mouches, se plonge dans l'eau jusqu'au cou. Quand arrivent des canots, il secoue son large andouiller, tord son naseau et disparaît dans les bois ².

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 820. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 189

² FRANCIS PARKMAN, *op. cit.*, p. 345.

VII. — Les Indiens disent à Champlain que les rapides de l'amont sont infranchissables. Nicolas de Vignau soutient le contraire, mais depuis le commencement du voyage, il est trouvé en défaut. « Ainsi », dit Champlain, « ayant remarqué plusieurs fois qu'il n'avoit aucune con-
» gnoissance desdits lieux, je suivis l'avis des Sauvages,
» dont bien m'en print, car il cherchoit des difficultez
» pour me perdre, ou pour me degouster de l'entreprise,
» comme il confessa depuis ¹ ».

Champlain quitte la rivière et entre dans la forêt. Les Sauvages portent leurs canots ; les Français se chargent des rames, des armes, des filets, des bagages. Champlain a pour sa part trois rames, trois arquebuses, son capot (caban pour la pluie) et diverses bagatelles. Ainsi chargés, ils marchent tout le jour dans une forêt de pins que vient de ravager un cyclone. Il leur faut, sans cesse, escalader des fûts d'arbres, contourner des tas de branches ou de racines. Après avoir passé quatre petits étangs et cheminé encore deux heures et demie, ils sont harassés, affamés, fourbus et campent auprès d'un autre étang assez agréable où ils tendent leurs filets.

VIII. — Vont-ils pouvoir se reposer ? Non, des moustiques, en nombre infini, formant d'épais nuages, leur déclarent une guerre acharnée, impitoyable. La faim, la soif, la fatigue ne sont pas comparables aux assauts de ces petites bêtes. Jour et nuit elles pénètrent dans les yeux, dans la bouche, dans les vêtements et enfoncent dans les chairs leurs longs aiguillons ². On n'a qu'un seul moyen de défense : faire un grand feu et se placer sous le vent, c'est-à-dire dans la fumée.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 192.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 191.

IX. — Le lendemain ils arrivent au lac Coulonge. Ils trouvent des Indiens qui cultivent la terre. Leurs procédés consistent à brûler les arbres, puis à gratter un peu le sol et à planter, grain à grain, du maïs.

Les huttes sont plus loin, les unes isolées, les autres en groupes.

A l'arrivée des Français, les Sauvages se mettent la main sur la bouche en signe d'étonnement.

Les femmes sont prises entre la peur et la curiosité. D'abord la curiosité prévaut ; puis la peur prend ses droits. Il fait beau voir ces dames, vêtues d'air et de pudeur, courir comme des levrettes et tirer par la main les enfants, qui crient parce que leurs mères crient. Voyant qu'on ne les poursuit pas, elles s'arrêtent, se regardent, trouvent que ces étrangers ne sont pas mal, paraissent faits comme les autres hommes et ne semblent point méchants. Elles font un pas, puis un autre, et bien que les enfants, moins rassurés, les tirent en arrière, elles reviennent et bientôt s'apprivoisent.

Le chef, Nibachis, présente le calumet de paix et fait à ses concitoyens une belle harangue que Champlain résume ainsi : « Il falloit » dit-il, « que nous fussions » tombés des nues, ne sachant comment nous avions » peu passer, et qu'eux demeurans au pays avoient beau- » coup de peine à traverser ces mauvais passages ; leur » faisant entendre que je venois à bout de tout ce que » mon esprit vouloit. Bref qu'il croyoit de moy ce que » les autres Sauvages lui en avoient dit ». Nibachis fait ensuite servir un repas de poisson.

Champlain demande des guides, et ses hôtes le conduisent amicalement jusqu'à la tête du lac Coulonge. Il y prend terre et voit des sentiers battus à travers un assez

pauvre pays. Il s'y engage et arrive au village de Tessouat, dans l'île des Allumettes ¹.

X. — A la vue des Blancs, Tessouat croit rêver.

Champlain fait remarquer aux indigènes que leur pays est mauvais et qu'ils seraient mieux au saut Saint-Louis. Sans doute, répondent-ils, mais l'âpreté des lieux nous est un rempart contre nos ennemis. Fais au Saut une habitation française qui nous mette à l'abri des Iroquois, nous irons.

Tessouat offre à Champlain une tabagie solennelle.

A l'heure fixée, les invités arrivent à la file, chacun portant son écuelle et sa cuillère. Ils s'asseyent, sans cérémonie, sur la terre nue. Champlain et les Français sont sur des peaux, à la place d'honneur.

Une première chaudière contient du maïs pilé, de petits morceaux de chair et de poisson cuits sans sel. Une deuxième chaudière contient des viandes rôties sur des charbons et du poisson bouilli. Une troisième, pleine de belle eau claire, termine le festin. Tessouat cause, sert ses convives, chacun à son tour, et, par courtoisie, ne mange pas.

Les chaudrons vidés, ce qui est vite fait, les femmes apportent, respectueusement, les pipes allumées. Les jeunes gens, qui se tenaient à l'entrée, se retirent modestement, et la porte est fermée.

Les pipes sont d'abord présentées à Champlain, et pendant une bonne demi-heure l'assemblée fume en silence, gravement.

Champlain prend la parole. Il est venu, dit-il, pour les assurer de son affection et du désir qu'il a de les assister

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 182-194.

dans leurs guerres. Il a nombre de guerriers au saut Saint-Louis. Il a voulu voir la terre, les lacs, les rivières, la mer de leur pays. Il désire voir aussi les Nipissings¹, qui habitent plus haut, à huit jours de marche, pour les convier à la guerre. Il prie Tessouat de lui donner, pour ce voyage, quatre canots et huit hommes.

Après ce discours, écouté en silence, les Sauvages reprennent leurs pipes et discutent à voix basse. Tessouat recueille les avis et, au nom de tous, répond : qu'ils ont toujours vu en lui le plus affectionné des Français ; que sa conduite passée leur est un garant de sa conduite à venir ; que son voyage, si fatigant, si difficile, pour les convier à la guerre, montre bien qu'il est leur ami ; qu'ils se croient obligés de le considérer comme leur propre enfant. Cependant, l'an dernier, il a manqué à sa promesse, et deux cents guerriers, descendus inutilement au saut Saint-Louis, ont été maltraités par des français. Ne pouvant plus compter sur lui, ils ont envoyé à la guerre deux cents hommes. Il faut donc remettre à l'année prochaine l'expédition projetée.

Quant aux canots, ils sont accordés, mais difficilement. Ce voyage déplaît aux Algonquins. Il présente de grands dangers. Les Nipissings, qui sont sorciers et « de petit cœur », ont empoisonné beaucoup d'Algonquins.

Je ne désire rien tant, répond Champlain, que de voir ce peuple et de me faire conduire par lui à la mer du Nord, que l'on dit peu éloignée. Je ne crains pas les

¹ Cette tribu a une demi-douzaine de noms dérivés de « Nipissing », Le jésuite Lallemant les appelle *Askikouanheronons* ; et parce qu'ils passaient pour magiciens, on les appelait aussi *Sorciers*. Charlevoix dit qu'ils étaient de vrais algonquins et qu'ils avaient seuls conservé, sans altération, la langue algonquine. (CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage*, Paris, 1744. t. V, p. 275).

fatigues, mon Dieu me préserve des embûches des sorciers, et je désire vous rendre bons amis.

Sa demande est enfin accueillie. Il est heureux et se voit déjà voguant sur cette mer du Nord, vers la Chine.

Il sort pour respirer un peu d'air pur et va visiter les jardins. Peu après, Thomas, l'interprète, vient le rejoindre, l'informe que la discussion a continué après son départ et que l'assemblée a conclu au refus des canots.

XI. — Soudain, s'écrie-t-il, je retourne à eux et leur dis : « que je les avois jusques à ce jour estimez hommes, » et veritables, et que maintenant ils se monstroient enfans et mensongers ; et que s'ils ne vouloient effectuer leurs promesses, ils ne me feroient paroistre leur amitié. Toutefois que s'ils se sentoient incommodéz de quatre canaux, qu'ils ne m'en baillassent que deux, et 4 Sauvages seulement ».

Les Algonquins l'assurent de nouveau que la route est périlleuse à cause des sauts et dangereuse à cause des Nipissings. Champlain refuse de les croire et finit par dire, en leur montrant Vignau : ce jeune homme est allé dans ce pays ; il n'a pas trouvé les chemins et les peuples si mauvais que vous le dites.

A ces mots, tous se regardent, et Tessouat, le vieux capitaine chez qui Vignau a passé l'hiver, lui dit en son langage : « Nicolas, est-il vray que tu as dit » avoir esté aux Nebicerini ? » Nicolas est longtemps sans mot dire, puis il répond en leur langue : « Ouy, j'y ay esté ». Ils le regardent de travers et se jettent sur lui, en criant, comme s'ils le voulaient « manger ou deschirer ». Tessouat reprend : « Tu es un assureur menteur : tu sçais » bien que tous les soirs tu te couchois à mes costez avec » mes enfans, et tous les matins, tu t'y levois : si tu as

» esté vers ces peuples, ç'a esté en dormant. Comment
» as-tu esté si impudent d'avoir donné à entendre à ton
» chef des mensonges, etsi meschant de vouloir hasarder
» sa vie parmy tant de dangers ? tu es un homme perdu
» et te devoit on faire mourir plus cruellement que nous
» ne faisons nos ennemis. Je ne m'étonne pas s'il nous
» importunoit tant sur l'assurance de tes paroles ».

Champlain le presse de répondre, de faire la preuve de son voyage, de le tirer de peine. Le voyant muet, il le tire à part, le conjure de lui dire s'il a vu cette mer. Nicolas affirme de nouveau, sous serment, qu'il a dit vrai et qu'il le prouvera si les Sauvages veulent donner des canots. A ce moment, l'interprète Thomas dit à Champlain que les Algonquins envoient secrètement aux Nipissings un canot pour les prévenir de son arrivée. Champlain retourne au conseil et dit qu'il a eu connaissance, par un songe, de l'envoi d'un canot. Ils lui répondent qu'il les offense beaucoup en croyant un menteur plutôt qu'eux, braves capitaines, ses amis. Il leur répète que son homme, avec un parent de Tessouat, a vu la mer, le bris d'un navire anglais ; 80 têtes coupées par les sauvages et un jeune anglais prisonnier.

A ces mots, ils sont furieux et demandent que Vignau soit mis à mort ou qu'il nomme son compagnon de voyage, les lacs et les rivières qu'il a vus, les chemins qu'il a parcourus. Vignau a fait une carte. Champlain la tire et lui dit de l'expliquer à ses contradicteurs. Mais le pauvre homme a perdu toute son assurance et ne peut articuler un mot.

Champlain est troublé. Il ne peut croire que Vignau ait donné, comme authentique, un voyage imaginaire. Il a très à cœur l'entreprise ; sa réputation est en jeu. Au

moment où il croyait toucher au triomphe, il se voit la dupe d'un imposteur.

Le conseil se sépare. Les Indiens sont contrariés. Champlain est anxieux. Un canot est prêt à partir. Il faut prendre une décision. Le pauvre commandant appelle Vignau et lui dit : « Dissimuler n'est plus de saison. Il faut dire si oui ou non vous avez vu les choses en question. Confessez la vérité, tout sera oublié. Si je passe outre et trouve que vous avez menti, vous serez pendu ». Vignau médite un instant, tombe à genoux et confesse ses mensonges. Champlain, transporté de colère, le chasse de sa présence et charge l'interprète de faire un plus long examen. Vignau a été guidé par le désir de la notoriété et l'espoir d'une récompense. Il a passé, chez Tessouat, un paisible hiver. Il n'a pas approché de plus près la baie de Hudson, distante de six cents milles, et la baie de Hudson n'est pas l'océan que Champlain veut atteindre. Il espérait qu'un incident ou un accident le dispenserait de conduire le commandant et qu'à son retour en France il serait largement récompensé. Il offre, si on veut le laisser dans le pays, de découvrir cette mer, dût lui en coûter la vie.

Les Sauvages exultaient, reprochaient doucement à Champlain de ne les avoir pas écoutés, et disaient « qu'il » falloit faire mourir ce menteur, qui estoit grandement » malicieux..... Ne vois-tu pas qu'il t'a voulu faire » mourir ? » Et charitablement ils ajoutaient « Donne le » nous, et nous te promettons qu'il ne mentira jamais ». Les hommes et les enfants le huent, le menacent, mais Champlain défend qu'on lui fasse du mal¹.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1^{re} part., pp. 194-205.

XII. — N'ayant plus aucun espoir de trouver, par cette voie, la mer de Chine, Champlain décide le retour. Il promet à Tessouat de revenir l'année suivante, en équipage de guerre ; Tessouat promet de se tenir prêt avec une armée dont il sera content, et il lui donne son fils pour l'accompagner.

Avant de partir, Champlain fait faire une grande croix de cèdre blanc, l'orne des armes du roi, la plante au bord du lac et recommande aux Sauvages de la conserver ainsi que toutes celles qu'il a érigées le long de l'Ottawa.

Le 10 juin il se met en route pour le retour. Il rencontre neuf grands canots montés par quarante sauvages qui venaient aux nouvelles, et, en deux fois, quatre-vingts autres canots, dont vingt chargés de marchandises.

XIII. — Il s'arrête à la grande île du Calumet, qui est fort agréable, remplie de vignes et de noyers. Sur le minuit, des Indiens revenant de la pêche disent avoir vu quatre canots ennemis. Quelques hommes sont envoyés à la découverte et reviennent sans avoir rien remarqué. Sur cette assurance, chacun se repose, excepté les femmes qui, ne se croyant pas en sûreté à terre, restent sur leurs canots.

Cependant l'annonce de l'ennemi a fait impression. Une heure avant le jour, un sauvage se lève en sursaut, crie qu'on le tue et court vers le fleuve. Ses compagnons se réveillent, croient que les Iroquois les assomment et courent aussi se jeter dans l'eau. Un français les imite.

Les autres français se réveillent au bruit, cherchent partout des ennemis et n'en trouvent pas, mais ils voient dans la rivière tous les Indiens sans armes et sans moyens

de défense. Enfin tout s'explique, on rit et l'on se met en route.

XIX. — En arrivant à la Chaudière, lieu consacré par la superstition, les Sauvages portent les canots au bas du saut, puis se réunissent sur la berge. L'un d'eux présente un plat de bois, et chacun y dépose, comme offrande, un peu de tabac. La quête faite, on danse autour en chantant; l'un des capitaines fait une belle harangue, une sorte de sermon, jette le tabac au milieu du gouffre et tous poussent un grand cri. Moyennant cette cérémonie, le manitou doit les protéger¹.

Bien souvent les Iroquois les guettaient, les surprenaient au milieu de leurs danses et les massacraient sous le regard indifférent du manitou.

XV. — Le 17 juin la flottille arrive, sans autre incident, au saut Saint-Louis. Champlain défend aux Sauvages de vendre leurs fourrures sans sa permission.

Leur approche est saluée de plusieurs coups de canon. Les uns en sont joyeux, mais ceux qui n'ont pas encore ouï pareille musique sont étonnés, même effrayés.

Les Français sont réunis en tribunal pour juger Nicolas de Vignau. Celui-ci confesse son crime, en demande pardon et obtient sa grâce.

Champlain trouve à Montréal Duparc, son lieutenant. Duparc a chassé avec ses hommes et tous ont agréablement passé l'hiver. Le commandant, au contraire, a été déçu dans ses espérances, tourmenté d'esprit, fatigué de corps, nourri de poisson demi-cuit, et revient anémié, un peu triste.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 208. — SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 822.

Quand les Sauvages ont fini de troquer leurs marchandises, il leur confie deux jeunes Français et leur dit adieu. Le 6 juillet 1613 il est à Tadoussac et le 26 août à Saint-Malo.

CHAPITRE IX

LES RÉCOLLETS EN CANADA

I. Champlain forme une Compagnie de marchands de Rouen et de Saint-Malo. — II. Champlain cherche des moines pour convertir les Sauvages. — III. Champlain obtient quatre moines. L'affaire faite, il en parle aux Associés, qui ne sont pas contents. — IV. Départ des moines et leur arrivée à Québec. — V. Le P. Dolbeau chez les Montagnais. — VI. Le P. Le Caron chez les Hurons. — VII. Le P. Le Caron décide d'hiverner chez les Hurons. — VIII. Les Hurons demandent à Champlain de les aider contre les Iroquois. — IX. Le P. Le Caron voyage avec les Hurons.

I. — Champlain est très pressé de revenir en France pour fonder une Société. Il assemble les marchands de Saint-Malo, leur expose l'affaire et les décide à s'unir aux armateurs de la Normandie et de la Rochelle. A l'automne de 1613 les armateurs sont convoqués à Paris. Ceux de la Rochelle font défaut et ne profitent pas d'un délai qui leur est accordé. La traite est partagée par moitié entre les Bretons et les Normands, et la Société est constituée pour une durée de onze ans. Les Rochellois comprennent qu'ils ont fait fausse route, plaident, intriguent et obtiennent par surprise, du prince de Condé, un passe-port pour un navire. Ce navire se perdit à quinze lieues de Tadoussac. Une partie de ses marchandises furent sauvées par les gens de la Compagnie qui en firent leur profit.

« Les actions étant partagées entre Saint-Malo et
» Rouen, c'est cette dernière ville qui exerça le plus

de défense. Enfin tout s'explique, on rit et l'on se met en route.

XX. — En arrivant à la Chaudière, lieu consacré par la superstition, les Sauvages portent les canots au bas du saut, puis se recueillent sur la berge. L'un d'eux présente un plat de bois, et chacun y dépose, comme offrande, un peu de tabac. La quête faite, on danse autour en chantant. Un des capitaines fait une belle harangue, une sorte de sermon, jette le tabac au milieu du gouffre et tous poussent un grand cri. Moyennant cette cérémonie, le manitou doit les protéger¹.

Et souvent les Inquois les guettaient, les surprenaient au milieu de leurs danses et les massacraient sous le regard indifférent du manitou.

XV. — Le 17 juin la flottille arrive, sans autre incident, au saut Saint-Louis. Champlain défend aux Sauvages de venir leurs fourrures sans sa permission.

Leur approche est saluée de plusieurs coups de canon. Les uns en sont joyeux, mais ceux qui n'ont pas encore ouï pareille musique sont étonnés, même effrayés.

Les Français sont réunis en tribunal pour juger Nicolas de Vignau. Celui-ci confesse son crime, en demande pardon et obtient sa grâce.

Champlain trouve à Montréal Duparc, son lieutenant. Duparc a chassé avec ses hommes et tous ont agréablement passé l'hiver. Le commandant, au contraire, a été déçu dans ses espérances, tourmenté d'esprit, fatigué de corps, nourri de poisson demi-cuit, et revient anémié, un peu triste.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1612, 1^{re} partie, p. 1636, p. 822.

Quand les Sauvages ont fini de troquer leurs marchandises, il leur confie deux jeunes Français et leur dit adieu. Le 6 juillet 1613 il est à Tadoussac et le 26 août à Saint-Malo.

CHAPITRE IX

LES RÉCOLLETS EN CANADA

I. Champlain forme une Compagnie de marchands de Rouen et de Saint-Malo. — II. Champlain cherche des moines pour convertir les Sauvages. — III. Champlain obtient quatre moines. L'affaire faite, il en parle aux Associés, qui ne sont pas contents. — IV. Départ des moines et leur arrivée à Québec. — V. Le P. Dolbeau chez les Montagnais. — VI. Le P. Le Caron chez les Hurons. — VII. Le P. Le Caron décide d'hiverner chez les Hurons. — VIII. Les Hurons demandent à Champlain de les aider contre les Iroquois. — IX. Le P. Le Caron voyage avec les Hurons.

I. — Champlain est très pressé de revenir en France pour fonder une Société. Il assemble les marchands de Saint-Malo, leur expose l'affaire et les décide à s'unir aux armateurs de la Normandie et de la Rochelle. A l'automne de 1613 les armateurs sont convoqués à Paris. Ceux de la Rochelle font défaut et ne profitent pas d'un délai qui leur est accordé. La traite est partagée par moitié entre les Bretons et les Normands, et la Société est constituée pour une durée de onze ans. Les Rochellois comprennent qu'ils ont fait fausse route, plaident, intriguent et obtiennent par surprise, du prince de Condé, un passe-port. Le navire se perdit à quinze lieues de Saint-Malo et ses marchandises furent sauvées. La Compagnie qui en firent leur profit. Les marchands de Saint-Malo et de Rouen exercèrent le plus

» d'influence sur les affaires du Canada ; aussi n'est-on
» pas étonné, à partir de cette date, de voir que les em-
» ployés, les commis, les ouvriers, les interprètes sont
» en majorité des Normands. Les navires appareillaient
» dans les ports de Normandie et y revenaient. Rouen,
» Honfleur, Fécamp, Cherbourg, le Havre, Dieppe, Caen
» furent des pépinières d'où sortirent d'abord des indi-
» vidus isolés, puis », dit Benjamin Sulte, « des familles
» dont les descendants sont encore parmi nous ¹ ».

II. — Champlain avait dans l'esprit une autre affaire qui lui tenait fort à cœur : la conversion des Sauvages. A ouïr les marchands, dit le P. Sagard, ils ne désirent rien tant que la gloire de Dieu et le bien du pays, mais ce beau zèle ne va pas jusqu'à faire des sacrifices pécuniaires ². Ils ont pour cela de bonnes raisons. Les Catholiques, n'osant se charger seuls de l'affaire, ont appelé les Protestants, qui étaient plus riches, plus entreprenants, peut-être plus habiles qu'eux, et, tout en sollicitant leur concours, ils interdisaient en Canada tout exercice du culte calviniste.

De son côté, le gouverneur constate, avec amertume, que l'on ne vient en Nouvelle-France que poussé par « le désir du gain ».

Or, il a vu dans ses voyages des peuples sédentaires « n'ayans ni foy ny loy, vivans sans Dieu, et sans religion, comme bestes brutes. Lors », dit-il, « je jugay à part moy que ce seroit faire une grande faute si je ne m'employois à leur préparer quelque moyen pour les faire venir à la cognoissance de Dieu ³ ».

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. I, p. 133.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 10.

³ CHAMPLAIN, *Voyages* de 1615-1618, édit. de 1620 et 1627, f^{os} 2, 3.

Longtemps il avait pris patience, ne pouvant autrement faire. Croyant le moment venu d'agir, il va trouver un sien ami, le sieur Hoüel, secrétaire du roi, contrôleur général des salines du Brouage et ardent catholique.

Il y avait alors, près du Brouage, des religieux de l'ordre espagnol de saint François venus en France en 1592. Les mendiants ne manquaient pas : soldats licenciés, infirmes, vagabonds, voleurs, pullulaient. On jugea pourtant qu'une nouvelle couche était nécessaire pour exploiter la charité publique et servir la politique espagnole. Les « enfants de saint François » sont des bouches inutiles, mais il faut leur rendre cette justice qu'ils se montraient sincèrement pieux. Hoüel en connaissait plusieurs, et « tous bruslants de charité, s'offrirent librement à l'entreprise de ce saint voyage¹ ».

Il fallait deux choses : l'autorisation du général de l'Ordre et de l'argent. L'autorisation était une simple formalité, une façon de se donner de l'importance ; quant à l'argent, il n'y avait pas à s'en inquiéter : les moines en trouvent toujours tant qu'ils veulent. Champlain n'a qu'à se présenter aux cardinaux et aux évêques, de séjour à Paris pour la tenue des Etats, pour obtenir d'eux une somme de quinze cents livres.

III. — Quatre moines sont choisis pour cette mission : Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et Pacifique du Plessis².

Toutes ces démarches ont pris l'année 1614. Le 28 février 1615, Champlain part pour voir ses associés

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 4.

² CH. LE CLERCQ, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France* : Paris, Amable, 1691, t. I, p. 53. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 7. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 11, 12.

de Rouen. Il leur apprend que le prince de Condé a résolu d'envoyer en Canada quatre moines, et les « associez » furent fort contents¹. Le P. de Charlevoix ajoute qu'ils s'engagèrent « avec joye à fournir de tout ce qui » leur étoit nécessaire².

Non, ils ne furent pas contents, mais l'affaire était faite, ils ne pouvaient lutter contre le prince, et force leur était de vouloir ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Huguenots pour la plupart, ils se souciaient bien de la conversion des sauvages ! Bien plus, sachant combien les moines sont encombrants, autoritaires et intolérants, ils voyaient, avec appréhension, leur présence en Canada. Quand le P. Le Caron viendra, un an plus tard, leur rendre compte des travaux de la mission, il ne pourra « obtenir d'eux » autre chose qu'un remerciement ». Pour retourner en Canada, il lui faudra chercher ailleurs les subsides nécessaires³. Ils marquaient ainsi clairement qu'ils tenaient pour incorrecte la conduite de Champlain.

IV. — Les quatre récollets choisis pour la mission arrivent à Rouen le 20 mars 1615 et en partent aussitôt, avec le commandant, pour Honfleur. Là, dit Champlain, « on se prepara pour la conscience, à ce que chacun de » nous s'examinast, et se purgeast de ses pechez, par une » penitence et confession d'iceux ». Ce nettoyage fait, ils s'embarquent sur le *Saint-Etienne*, navire de 350 tonneaux, commandé par Pontgravé, partent le 25 avril 1615, et arrivent à Tadoussac le 25 mai, jour de la translation du « seraphique Pere saint François⁴ ». Trois ans

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1630, fol. 7, 8.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 237.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 32.

⁴ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 8, 9. — *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 239. — LE TAC, *op. cit.*, p. 92.

après, c'est-à-dire le 20 mars 1618, l'autorisation pontificale leur est accordée¹.

Leur arrivée à Québec produisit grand effet. Les sauvages furent stupéfaits à la vue de ces hommes en robe rousse, corde autour des reins, capuchon pointu dans le dos, tête rasée, pieds nus chaussés de sandales et enduits d'un pouce de crasse.

Les bons pères ne s'étonnent de rien et choisissent, pour bâtir leur couvent, un emplacement sur la rivière Saint-Charles, près de l'endroit où séjourna Jacques Cartier, où s'élève maintenant l'hôpital général².

Ils commencent de suite la construction d'une chapelle et se partagent les missions.

Le Caron aura les Hurons, Dolbeau les Montagnais. Plessis et Jamay resteront provisoirement à Québec pour terminer la chapelle et bâtir des cellules « vraies images » de la crèche de l'enfant Jésus³.

V. — Dolbeau, plein de zèle, part pour son poste, et, quand vient l'hiver, il suit dans leurs chasses les bandes vagabondes de Tadoussac. Logé dans une hutte d'écorce de bouleau pleine de chiens, de puces, de mauvaises odeurs, de saletés, de fumée, il devient presque aveugle et reste trois jours sans pouvoir ouvrir les yeux. Quand il les ouvre, il voit la pure nature dans sa misère, sa laideur et son inconsciente immoralité. Il demande à Dieu s'il exige le sacrifice de sa vie. Dieu, selon son habitude, ne répond rien. Le Père résout la question par la négative et revient à Québec pour se faire soigner⁴. Coura-

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 12-17.

² BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. II, p. 8.

³ LE TAC, *op. cit.*, p. 94.

⁴ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 26.

geusement, il repart au printemps et fait une si longue tournée qu'il prend contact avec des bandes d'Esquimaux.

VI. — Le P. Le Caron était parti directement de Tadoussac pour le saut Saint-Louis. Il y trouva des Hurons venus pour la traite annuelle et s'installa parmi eux pour étudier leur langue.

Le jésuite Biard avait voulu apprendre la langue des Souriquois. Biencourt et quelques autres pouvaient soutenir dans cette langue une conversation d'affaires, et bien volontiers, ils firent part au Père de ce qu'ils savaient. « Mais », dit le moine, « quand il estoit question de parler de Dieu et des affaires de la religion, là » estoit le saut, là le cap-non ». Il résolut de s'adresser directement aux sauvages. Cela présenta aussi des difficultés. « Nos sauvages », dit-il, « afin de se donner du » passe-temps, se moquoyent libéralement d'eux ; tous » jours quelque sornette. Et à fin que la mocquerie fust » encore profitable, si vous aviez vostre papier et plume » pour escrire, il falloit qu'ils eussent devant eux le plat » rempli et la serviette dessous. » Avec tout cela, ils ne » voulaient pas dire les mots qui signifient « Sainct, Bien- » heureux, Ange, Grâce, Mystère, Sacrement, Tentation, Foy, Loy, Prudence, Subjection, Gouvernement, » etc. ». Selon le P. Biard, c'était méchanceté pure, inspiration diabolique. Bien plus, quand les Pères les pressaient pour savoir les noms sauvages de ces choses, c'était une autre affaire, et bien plus amusante. « Aucunesfois », dit tristement le P. Biard ¹, « on nous avoit supposé des

¹ *Relation de la Nouvelle-France...* par le P. PIERRE BIARD, ch. xv, p. 31 de l'édition de Québec.

» paroles des-honnêtes que nous allions innocemment
» preschotant pour belles sentences de l'Évangile ».

Le P. Le Caron, comme les autres Récollets et les Jésuites, attribua au Diable l'entêtement des Hurons à ne pas vouloir dire le nom d'abstractions théologiques qu'ils ignoraient. Toutefois, il fut moins importun que les Jésuites, ne se fit pas bafouer, n'écrivit pas, comme Biard, innocemment, un catéchisme plein d'obscénités¹.

VII. — Sa mission lui paraît devoir porter fruits, et quand Champlain arrive au Saut, il lui déclare son intention d'hiverner chez les Hurons. Il a trouvé, autres qu'il s'y attendait, le pays et les hommes. La grande route canadienne était immense et ses rives n'attendaient, pour produire de riches moissons, que la présence du laboureur; les hommes, « forts et robustes », n'avaient « l'es- » prit tant sauvage, comme les mœurs² ».

VIII. — Les affaires spirituelles ne les troublent guère, et quand Champlain arrive, ils ne lui demandent que de se joindre à eux contre les Iroquois. Si vous ne nous aidez pas, lui disent-ils, les ennemis couperont tous les passages et nous ne pourrons plus aller jusqu'à vous³.

Il sait cela. Il a vu sur l'Ottawa et sur le Saint-Laurent l'effet terrifiant que produit le nom des Iroquois. Le gouverneur de Québec doit défendre ses alliés ou renoncer à leur conversion et à leurs richesses commerciales. Il promet de les défendre.

Francis Parkman remarque ici la différence capitale

¹ *Lettre du P. Biard au R. P. Provincial, à Paris, de Port-Royal, le 31 janvier 1612.*

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 11. Epistre au Roy, A ij.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 13.

qui existe entre la colonisation anglaise et la colonisation française. Pour les Anglais, les Indiens sont un obstacle matériel, et ils les suppriment, sans émotion, sans remord, cruellement, à mesure des besoins. Pour les Français, les Indiens sont des hommes, des jeunes frères, ils leur ouvrent les bras, veulent les faire entrer dans leur famille¹.

Les sauvages promettent à Champlain de venir avec deux mille cinq cents guerriers qui feront des merveilles, et Champlain leur promet d'amener le plus de monde qu'il pourra.

Cela convenu, il retourne à Québec pour mettre ordre à ses affaires. Son absence, qui devait être de quatre ou cinq jours, fut de dix. Quand il revint à la rivière des Prairies, les sauvages étaient partis et, avec eux, le P. Le Caron et douze Français².

IX. — Pour le récollet, le voyage fut très pénible. « Il serait difficile de vous dire, écrivit-il à un de ses amis, combien j'étais fatigué de pagayer tout le jour, de toutes mes forces, parmi les Indiens; de traverser la rivière, cent fois et plus, dans la vase et sur des rocs qui me coupaient les pieds; de porter le canot et les bagages à travers bois, pour éviter les rapides et les cataractes; de mourir de faim tout le temps, n'ayant à manger, matin et soir, qu'une petite portion de sagamité, c'est-à-dire de maïs pilé, cuit dans l'eau ». Mais à ces fatigues il trouvait une compensation. « Car hélas ! dit-il, quand on voit un si grand nombre d'infidèles, et qu'il ne tient qu'à une goutte d'eau pour les rendre enfants de Dieu, on ressent

¹ FRANCIS PARKMAN, *op. cit.*, p. 362.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1630, fol. 14-16.

je ne sais quelle ardeur à travailler à leur conversion, et d'y consacrer son repos et sa vie ¹ ».

Tandis que le bon et crédule moine poursuit son apostolat, Champlain va continuer ses découvertes.

CHAPITRE X

DÉCOUVERTE DU LAC HURON

I. Champlain remonte de nouveau l'Ottawa. — II. La Matawan. — III. Le lac des Nipissings et les Sorciers. — IV. Sur la rivière Française. — V. Les Cheveux Relevés. — VI. Découverte du lac Huron. — VII. A travers la péninsule huronne. — VIII. Attentat à la vertu de Champlain. — IX. Champlain retrouve le P. Le Caron, qui lui dit la messe. — X. La péninsule huronne.

I. — Champlain fut d'abord contrarié du départ des Hurons. Puis, examinant les choses, il ne regretta rien et décida, puisqu'il était en route, de continuer ses découvertes.

Le 9 juillet 1615, il s'embarque avec le truchement Etienne Brulé, un domestique et dix sauvages, dans deux canots, et remonte l'Ottawa jusqu'à l'île des Allumettes. De là, il s'avance résolument en pays inconnu.

En amont de l'île des Allumettes, l'Ottawa est étroit, profond, noir, et coule, sur une distance de vingt milles, entre deux rives montagneuses. Champlain passe les rapides des Deux-Joachim, du Capitaine, où le torrent tourne sur lui-même, des Deux-Rivières, où il perce la montagne, ceux de Matawan, formés par la rivière du même nom, et remonte cette rivière jusqu'au lac Nipissing.

¹ LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, p. 74.

II. — La Matawan, qui se jette dans l'Ottawa, prend sa source près du lac Nipissing, dans le lac de la Truite ou *Trout Lake*, qui est très profond ; elle traverse le lac Talon, d'où elle s'échappe par une cascade de 13 mètres. Son cours, long de 72 kilomètres, très profond, constamment dirigé de l'ouest à l'est, forme des chutes qui exigent au moins quatre portages et portent à 170 pieds sa dénivellation totale. C'est le plus large et le plus profond des affluents occidentaux de l'Ottawa¹.

Le pays est désagréable, couvert de sapins, de bouleaux et de quelques chênes. Il est rocheux, parfois un peu montagneux, désert, stérile. Quelques Algonquins y vivent de chasse, de pêche, de prunelles, de framboises et autres petits fruits qui croissent spontanément sur le bord des rivières.

III. — Après avoir passé plusieurs petits lacs, Champlain entre, le 26 juillet, dans celui des Nipissings, qui est « beau à merveille, profond et fort poissonneux ».

Il glisse tout le jour dans un labyrinthe d'îles verdoyantes qui se mirent dans la profondeur bleue. La vie humaine se manifeste par des groupes de huttes qui émergent de la sylvie.

Les Nipissings sont infestés de démons, d'esprits et de sorciers. Les Jésuites et les Récollets voient dans les Nipissings un peuple de sorciers. La vérité est que les Jésuites et les Récollets croient, comme les Nipissings, aux démons, aux esprits, aux sorciers, et que Nipissings, Récollets, Jésuites, sont aussi sorciers les uns que les autres.

Champlain passe deux jours chez les Nipissings, qui le

¹ A. BUIES, *L'Ontario supérieur* ; Québec, 1889, p. 192.

festotent de poisson, de daims et d'ours. Il trouve, comme le P. Sagard, qu'ils sont assez bonnes gens, fort honnêtes et courtois en leur conversation et d'un esprit capable de quelque chose de bon.

Ils sont au nombre de sept à huit cents et restent habituellement dans les îles.

IV. — Champlain sort du lac par la brèche de l'ouest, et ses canots flottent sur la rivière Française, maintenant *French River*.

Il reste plusieurs jours sans rencontrer figure humaine. Cela lui semble dur, car ses dix sauvages ont gloutonnement dévoré les provisions du voyage. Il faut vivre maintenant d'un peu de maïs, de prunelles et de framboises qu'il trouve sur les bords de la rivière.

V. — Soudainement il rencontre une troupe de trois cents sauvages. Il les nomme *Cheveux Relevés* « pour » les avoir fort relevez, et agencez, et mieux peignez que » nos courtisans, et ny a nulle comparaison, quelque fers » et façon qu'ils y puissent apporter. Ce qui semble leur » donner une belle apparence¹ ».

Ils ont le corps tailladé et tatoué, le visage peint de diverses couleurs, les narines percées, les oreilles ornées de patenôtres. Hors de leurs maisons, ils portent une massue. Ils n'ont pour armes de guerre qu'un arc et un bouclier en cuir bouilli. Les femmes et les filles ne sont pas choquées de leur nudité. Elles vont au milieu d'eux, les entretiennent sans gêne aucune, « sans que l'on puisse » appercevoir », dit le P. Sagard, « que cela fasse mauvais effet sur elles² ».

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 21, 22.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 200.

Champlain fait amitié avec eux et donne au chef, qui en est ravi, une hache. Celui-ci dessine sur une écorce, avec du charbon, la carte du pays ¹.

VI. — Du point où il est, il découvre une immense étendue d'eau : c'est le lac Attigouautan, qu'il nomme « Mer Douce » et que nous appelons « lac Huron ». Il voit, à la limite de l'horizon, sous la figure d'une ligne bleuâtre, la grande île Manitoulin. Au sud s'étale le vaste bassin de Georgian Bay.

Il longe, sur une distance de cent milles, la bande orientale de cette baie, à travers des îles sans nombre, alors sauvages, verdoyantes, belles, aujourd'hui dépouillées de leur parure sylvestre, tristes et désertes. Le long du lac, du côté du nord, le pays est âpre, en partie plat, quelque peu boisé, inhabité.

Champlain prend terre à la pointe sud-ouest de Matchedash-Bay, à l'embouchure de la petite rivière Wye, peut-être, dit Francis Parkman, dans le havre de Penetanguishine, maintenant station navale britannique.

VII. — Au lieu des bords arides, désolés de la rivière Française, c'est un sentier indien qui traverse de vastes prairies coupées de nombreux ruisseaux, des bois, de vertes collines qui donnent au panorama un aspect pittoresque et gracieux. Ce pays, maintenant très peuplé, est admirable pendant les mois d'été.

Le 1^{er} août, Champlain traverse une forêt ; dans cette forêt il trouve une clairière, dans cette clairière des champs de maïs et le village huron d'Otouachâ.

Ce village ressemblait beaucoup à celui de Hochelaga. Il était le centre d'une communauté très importante.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 21, 22.

VIII. — La seconde nuit de son séjour, les puces le chassent de sa cabane. Il se promenait mélancoliquement, à petits pas, respirait les parfums apportés par la brise et contemplait le ciel étoilé, quand vint à lui une jeune Huronne qui, de façon très pressante, el prie d'amour. Il résiste vertueusement, fait à la belle, sur la chasteté, un sermon que le vent emporte, et va passer le reste de la nuit avec quelques sauvages¹. Déjà les Hurons l'avaient engagé, selon leur coutume, à se choisir une ou deux compagnes. Il avait refusé courtoisement, disant que ce n'était pas l'usage en France. Il se trompait un peu, mais volontairement.

IX. — La veille, il avait visité Carmaron; le lendemain, il parcourt plusieurs autres villages et s'arrête à Caragouha, qui est ceint d'une triple palissade haute de trente-cinq pieds. Il y trouve le P. Joseph Le Caron.

Les Hurons lui ont bâti, au bord de la forêt, un petit ermitage. Il va voir les Hurons, les Hurons le viennent voir. Ceux-ci lui apprennent leur langue, et lui leur enseignent les mystères de sa religion.

Le 12 août, il a la joie de dire une messe solennelle. Près de l'ermitage, Champlain fait planter une croix de bois².

X. — Ce pays que parcourt Champlain, a une surface de 4 260 kilomètres carrés; il est compris dans la péninsule huronne, entre les baies Nottawasaga et Matchedash, la rivière Severn et le lac Simcoe. Il est froid comme

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 25.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 26. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 28, 29.

tous les pays canadiens, mais son climat est tempéré par les grands lacs.

La richesse du sol, la salubrité du climat, le voisinage de grands lacs navigables favorisent singulièrement l'accroissement de la population.

En 1615, Champlain comptait pour dix-huit villages, dont trois fortifiés, 2 000 guerriers, « sans en ce com- » prendre le commun, qui peuvent faire en nombre » 30 000 âmes ». Dans l'édition des voyages de 1632, il réduit à 20 000 ce dernier chiffre¹. Les PP. Sagard, Le Jeune, Lallemant, Le Clercq. portent à 20 et 22 le nombre des villages et à 30 000 le nombre des habitants.

De 1648 à 1650, les Iroquois ont exterminé les Hurons, nos fidèles alliés; les Anglo-Saxons ont détruit ou relégué les Iroquois, et l'Europe a perdu l'unique occasion que lui offrit la nature de régénérer son sang appauvri par la dépravation romaine et l'atmosphère débilitante du moyen âge.

CHAPITRE XI

LE SIÈGE DE CANANDAIGUA

I. Champlain visite plusieurs villages de la péninsule huronne — II. Les Eriés promettent 500 guerriers. — III. Départ de l'armée — Au lac Simcoe. — IV. Une ambassade est envoyée aux Eriés. — V. L'armée remonte la rivière Talbot et descend la rivière Trent. — VI. Chasse — Sauvage blessé par un Français. — VII. Arrivée au lac Ontario — Débarquement dans la baie des Affamés. — VIII. Les Hurons font des prisonniers. — IX. Attaque de Canandaigua. — X. Attaque du fort — Indiscipline des Hurons — Champlain reçoit deux blessures. — XI. La retraite — Comment on transporte les blessés. — XII. Champlain hiverne chez les Hurons.

I. — Champlain voyage à petites journées, par des sentiers indiens, et visite, en trois jours, cinq villages

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 77. — 1632, 1^{re} part., p. 285.

palissades. Il admire les prairies, les bois profonds, les bouquets de pins et de cèdres, l'abondance et la variété des arbres fruitiers. La population est nombreuse, belle, brave, intelligente, et le bon Champlain gémit naïvement : « C'est grand pitié que tant de creatures vivent » et meurent, sans avoir la cognoissance de Dieu, et » mesme sans aucune religion, ny loy, soit divine, politique ou civile¹ ».

Le 17 août, il atteint Cahiagué, capitale des Hurons, dans le site de la moderne Orilla, à trois lieues à l'ouest de la Severn. A son arrivée, les femmes le regardent fixement, en criant, sans remuer, comme fascinées; les enfants se sauvent en hurlant; les hommes le reçoivent avec allégresse.

Le village se compose de deux cents loges; autrefois il était plus grand et pouvait recevoir toute la tribu. Il est le rendez-vous de l'armée. Les guerriers y fourmillent.

II. — Les Eriés font savoir qu'ils enverront aux Hurons, pour faire la guerre aux Iroquois, « cinq cens bons hommes ». La joie est immense et se manifeste par des festins, des chants, des harangues et des danses guerrières qui durent jusqu'à l'arrivée des bandes en retard.

III. — Le 1^{er} septembre tout est prêt pour le départ. Les guerriers chargent sur leurs épaules les bagages et les canots et se mettent en route. Ils s'arrêtent à un petit lac pour pêcher, puis se lancent sur le lac Simcoe, belle nappe d'eau de 1 440 kilomètres carrés, à 214 ou 215 mètres d'altitude. Il est le reste d'un antique détroit

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., p. 249.

qui réunissait la baie Georgienne au lac Ontario. Un détroit marécageux et un chapelet de lacs réunissent encore le Simcoe à la Severn, belle rivière qui se jette dans la Matchedash Bay. Le lac est rempli d'îles boisées, bordé de forêts qui, jour après jour, disparaissent sous la hache des *settlers*.

IV. — Les Hurons restent quelques jours au sud du lac Simcoe et décident de faire prévenir les Eriés. La mission est périlleuse car il faut traverser le pays des Iroquois. Etienne Brulé obtient de Champlain l'autorisation d'accompagner les douze sauvages chargés de cette mission.

Les Eriés ou « Chats » habitaient au sud du lac qui porte leur nom. Ils étaient de la grande famille algique, comme les Algonquins et les Hurons. Les Iroquois les ont exterminés ¹.

V. — Le départ de l'armée a lieu le 8 septembre. Le 10, la flotte s'engage dans la rivière Talbot, arrive par un portage au lac Balsam et pénètre dans le chapelet de lacs que forme la tortueuse rivière Trent. On ne voit aucune trace de vie humaine. Cependant, dit Champlain, « tout ce pays est fort beau et plaisant ». Les bosquets, les arbustes, les grands noyers enlacés de vignes donnent à l'explorateur l'illusion d'un parc d'agrément. De ces pays, jadis très peuplés, la guerre a fait une solitude. C'est aujourd'hui la plus riche province du Dominion, la plus fertile après le Manitoba, la mieux partagée sous le rapport de la température.

VI. — Les Hurons s'arrêtent pour une chasse aux cerfs.

¹ CHARLEVOIX, *Journal d'un Voyage*; Paris, 1744, t. V, p. 373.

Quatre ou cinq cents hommes, armés d'arcs, se déploient en tirailleurs et forment la base d'un triangle qui a pour sommet un coude de la rivière. Ils s'avancent en faisant le plus de bruit possible. Les animaux, affolés, fuient devant eux, s'entassent à la pointe et se jettent dans la rivière où d'autres chasseurs les guettent et les tuent.

Champlain et ses hommes prennent goût à ce jeu barbare et tirent sur les pauvres bêtes des coups d'arquebuse. Un Français vise un cerf, le manque et blesse un sauvage. Celui-ci est dans la désolation, et la douleur de ses parents et amis fait peine à voir. Pour essuyer tant de larmes, il faut des présents, beaucoup, parce que les Français sont riches.

En Europe, où la culture intellectuelle est si raffinée, la morale si pure, on essuie avec des billets de banque les larmes causées par des accidents; en Huronie, il faut des haches, des couteaux et des chaudières. En Europe on plaide; les sauvages n'ayant ni juges, ni tribunaux, s'arrangent à l'amiable. L'esprit est le même.

VII. — Champlain ayant essuyé les larmes, la gaîté revient dans le camp, l'armée continue sa marche, à petites journées, toujours chassant et pêchant, jusqu'au lac des Entouhonorons, jadis Frontenac, maintenant Ontario. Elle suit la bande orientale du lac, et prend terre au sud, dans la baie des Affamées ou *Hungry Bay*¹. Elle cache ses canots dans les bois, près du rivage, puis entre dans les terres et s'avance, en quatre jours, de 25 à 30 lieues.

VIII. — Le 9 octobre, les éclaireurs rencontrent, à

¹ FRANCIS PARKMAN, *op. cit.*, p. 372.

4 lieues du village ennemi, onze personnes, hommes, femmes et enfants, et les font prisonniers. Le capitaine Iroquet, « pour commencer leur supplice ordinaire », coupe un doigt à l'une des femmes.

Champlain arrive, reproche au capitaine d'agir non en guerrier mais en sauvage. Un homme de guerre, lui dit-il, ne doit point faire de mal aux femmes, qui n'ont autre défense que leurs larmes et leur faiblesse. « Son » acte sera jugé provenir d'un courage vil et brutal ». S'il devait se renouveler, les Français ne pourraient aller en guerre avec les Hurons. Le capitaine Iroquet est un peu surpris, cependant il promet à Champlain, pour lui faire plaisir, de ne plus torturer que les hommes.

IX. — Le lendemain, 10 octobre, ils arrivent aux cultures des Iroquois. C'est le moment de la récolte. Les jeunes gens de l'avant-garde poussent le cri de guerre et se précipitent sur les travailleurs. Ceux-ci sautent sur leurs armes et malmènent fort les assaillants; un parti huron vient au secours et peu à peu s'engage un sérieux combat. Champlain est mécontent de cette affaire. Il lui faut néanmoins intervenir, et il montre aux Iroquois « ce qu'ils n'avoient jamais vu ni ouï ». Le bruit des arquebusades, le sifflement des balles, les effets foudroyants de ces tonnerres les stupéfient; ils s'arrêtent, enlèvent rapidement les morts et les blessés et rentrent dans leur fort.

Ils sont de la tribu des Sénécas, la plus vaillante des « Cinq Nations ».

Leur fort était sur le lac Canandaigua, au sud-est de Rochester¹.

¹ Cette position a été déterminée par O'Callaghan et Francis Parkman.

Champlain le décrit comme plus habilement conçu que ceux des Hurons. Il consistait en quatre rangées concentriques de palissades; ces palissades étaient formées de troncs d'arbres de 30 pieds de longueur, posés de biais et s'entre-croisant. Elles supportaient une galerie intérieure défendue par des traverses à l'épreuve des flèches, garnie de gouttières pour l'extinction des incendies et amplement approvisionnée de pierres. Le lac, qui baigne l'un des côtés du fort, fournit à la population et aux galeries toute l'eau nécessaire.

Les Hurons commencent de suite l'attaque. Leurs sauts, gambades et futilités procédés exaspèrent Champlain. Le soir, il réprimande les chefs et leur donne une leçon d'art militaire. Le lendemain matin, il leur fait construire une tour assez haute pour dominer la palissade du fort, et assez grande pour contenir cinq ou six hommes, il leur fait aussi façonner d'énormes mantelets ou boucliers de bois. Quatre heures suffisent pour ces travaux.

X. — Deux cents guerriers portent la tour à une longueur de pique du village. Quatre arquebusiers l'occupent et délogent les Iroquois de leurs galeries. Mais rien ne peut retenir les indisciplinables Hurons. Ils abandonnent les mantelets et, sourds à tout commandement, ils combattent à découvert, isolément, chacun à sa fantaisie, bondissent, crient, hurlent et lancent des quantités de flèches qui ne font aucun mal. Les Iroquois, à l'abri derrière leurs remparts, les défient, les raillent, les inondent de flèches et de pierres. D'aucuns essaient d'incendier le rempart, mais le feu, allumé sous le vent, sans la protection des boucliers, est vite éteint par les torrents d'eau que répandent les assiégés. La confusion redouble.

Champlain leur crie ce qu'ils ont à faire, les prévient des dangers qu'ils affrontent inutilement. Ils n'entendent rien, continuent de hurler et de s'agiter tumultueusement. Il fait une tentative pour attirer les Iroquois hors de leurs remparts, mais ceux-ci devinent le piège et ne s'y laissent pas prendre.

L'attaque dure depuis trois heures. Deux chefs et cinq guerriers sont blessés. Les assaillants en ont assez et retournent au campement. Champlain est blessé au genou et à la jambe, ce qui le met, pour un temps, hors de combat. Il est indispensable cependant de renouveler l'attaque; mais les Hurons, découragés, l'oreille basse, refusent de sortir du camp avant l'arrivée des Eriés.

Le lendemain, s'élève un vent qui dure deux jours. Champlain les presse d'en profiter pour tenter encore de mettre le feu aux remparts. Ils regardent leurs blessés, craignent une nouvelle défaite et n'osent bouger. Ils attendent jusqu'au 16 octobre, trompant le temps par de fréquentes escarmouches qui ne tournent pas à leur avantage. Ils ne manquent pas de bravoure, mais ils sont imprudents et sans discipline. Il faut, chaque fois, que les Français aillent les dégager.

Dès que les Iroquois voient les arquebusiers, ils se sauvent, en disant aux Français qu'ils n'avaient que faire de se mêler de leurs combats, et qu'en les appelant à leur secours les Hurons faisaient preuve de peu de courage¹.

XI. — Après cinq jours d'attente, la retraite est décidée.

Les blessés sont liés, emmaillotés, mis dans des paniers d'osier en forme de cercueil et portés à dos d'hommes.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 45.

Champlain, ainsi ballotté pendant plusieurs jours, se trouve au supplice et se fait délivrer dès qu'il croit pouvoir marcher.

La retraite se fait sans confusion, par des sentiers forestiers. Il y a une avant-garde, une arrière-garde et des flanqueurs. Au centre sont les vieillards et les blessés. Pendant quelques jours les Iroquois suivent la colonne, harcèlent l'arrière-garde et les flancs ; mais l'ordre de marche est bien observé, ils ont plus à perdre qu'à gagner, se fatiguent et se retirent.

Les Hurons retrouvent leurs barques et repassent sur la bande septentrionale du lac Ontario.

XII. — Au moment où l'armée va se disloquer, Champlain rappelle aux Hurons la promesse qu'ils lui ont faite de le reconduire à Québec. Les sauvages feignent de ne pas comprendre. Il insiste. L'homme « au poitrail de fer » a beaucoup perdu de son prestige, car c'est à lui, bien entendu, qu'on attribue l'insuccès de la campagne. Les chefs cherchent un canot et quatre hommes de bonne volonté. On trouve enfin quatre hommes, mais il est impossible de se procurer un canot. Chacun donne une raison quelconque, et comme les chefs n'ont aucune autorité, il faut s'en contenter.

Toutefois, cette mauvaise volonté n'est qu'apparente. Ils craignent une attaque des Iroquois, et les malicieux sauvages veulent garder Champlain pour s'assurer la victoire.

Le 28 octobre 1615, l'armée se disloque et le gouverneur est dans l'obligation d'accepter l'hospitalité du chef Durantal. Comme le dit le P. de Charlevoix ¹, « per-

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 242.

- » sonne ne sçavoit mieux que lui, ni prendre son parti,
» ni profiter de tout ».

CHAPITRE XII

AVENTURES D'ÉTIENNE BRULÉ

- I. Son départ pour le pays des Eriés. Rencontre en forêt. — II. A Carantouan. — III. Brulé arrive trop tard à Canandaigua, retourne à Carantouan et descend la Susquehanna. — IV. Il est attaqué, s'égare dans la forêt. Conduit à un village Iroquois, il est attaché au poteau du supplice. — V. Un *Agnus Dei* et un orage. — VI. Il revoit Champlain, passe aux Anglais, est tué par les Hurons.

I. — Quand la grande armée huronne a quitté le lac Simcoe pour aller chez les Iroquois, Etienne Brulé est parti, avec douze sauvages, pour rallier les cinq cents Eriés qui devaient s'associer à l'expédition.

Champlain ne l'a revu qu'en 1618, à Trois-Rivières.

Après avoir traversé le lac Ontario, il se trouva sur le territoire des Sénécas, ennemis vigilants et féroces. Pour les éviter, il prit par les fourrés les plus épais et les marécages les moins fréquentés. Malgré ces précautions, il rencontre dans une plaine, près de Carantouan, quelques ennemis qui retournaient à leur village. Il est le plus fort, il les attaque, en tue quatre et fait deux prisonniers.

II. — Carantouan était palissadée comme les villes huronnes. Elle comptait 800 guerriers, soit environ 4,000 âmes.

L'arrivée de Brulé est l'occasion de danses, de festins, de harangues. Les 500 guerriers se préparent, mais avec si peu d'empressement qu'ils arrivent à Canandaigua,

distant de trois jours de marche, deux jours après le départ des assiégeants.

III. — Brulé retourne à Carantouan et passe l'hiver à explorer, jusqu'à la mer, la rivière Susquehanna. Il y voit, comme partout, de nombreuses tribus qui se massacrent et se mangent les unes les autres.

L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur le vautour ?

L'homme est le roi de la création, je le veux bien, mais il en est la bête la plus stupidement cruelle. Quand on dit : *Homo homini lupus*, on reste au-dessous de la vérité. Le loup ne mange pas le loup et ne tue que pour vivre ; l'homme mange l'homme et tue pour le plaisir de tuer.

Au printemps, ayant vu ces belles choses, Brulé revient à Carantouan, en repart peu après, avec cinq ou six sauvages, pour le saut saint-Louis.

IV. — Il rencontre une bande d'Iroquois qui l'attaque. Son escorte se disperse. Il se sauve, se cache, dépiste les ennemis et se perd dans la forêt. Il errait de côté et d'autre, depuis trois jours, mourant de faim, à bout de forces, quand il découvrit un sentier. Que faire ? Il a le choix entre mourir d'inanition ou tomber entre les mains des Iroquois. Entre une mort certaine et une mort probable, il n'hésite pas et s'engage désespérément dans le sentier. Bientôt il aperçoit trois sauvages chargés de poisson. Il court après eux et, en approchant, crie, « comme est leur coutume ». Les Indiens font mine de s'enfuir et se mettent sur la défensive. Il leur parle dans leur langue, les rassure, et leur fait comprendre qu'il est torturé par la faim. Après avoir fumé ensemble le calu-

met de paix, ils le conduisent à leur village et lui donnent à manger.

Bientôt tout le monde sait qu'un *Adoresetoüy*, c'est-à-dire un Français, est dans le village. La foule accourt, le saisit, le conduit à la cabane du chef et lui pose des questions très gênantes : D'où viens-tu ? A quelle occasion es-tu là ? Comment as-tu pu t'égarer par là ? N'es-tu pas de la nation française qui nous fait la guerre ? — Je suis, répond-il, d'une nation meilleure qui désire votre amitié. Ils ne sont pas assez simples pour le croire, se jettent sur lui, l'attachent à un arbre, lui arrachent les ongles avec les dents, la barbe poil à poil, et lui passent sur le corps des charbons ardents. Le chef s'interpose, mais on ne l'écoute pas.

V. — Brulé porte un *Agnus Dei*. Un sauvage voit cette amulette et veut s'en saisir. — « Si tu la prends et » me fais mourir », dit le patient, « tu verras que tout » incontinent après tu mourras subitement et tous ceux » de ta maison ». L'Iroquois persiste dans son dessein, et les autres continuent le supplice.

Juste à ce moment, le ciel, qui était « serein et beau », se charge de nuages noirs, épais ; il tonne effroyablement, de livides éclairs zigzaguent sur la forêt. Il paraît que jamais les sauvages n'avaient vu pareille chose. Pris de panique, ils se sauvent, sans même oser approcher du supplicié pour le délier.

Brulé a tué quatre Iroquois et en a livré deux à la vengeance des Eriés. Le Dieu juste a vu cela d'un œil paternel ; mais il ne peut voir, sans colère, les Iroquois supplicier Brulé, son serviteur, qui, pieusement, porte un *Agnus Dei*. Faisant ainsi Dieu à son image d'imbécile, Brulé appelle doucement, avec un superbe aplomb,

ceux qui se sauvent, « leur remontrant le mal qu'ils » lui faisoient sans cause, leur faisans entendre comme bien nostre Dieu estoit courroucé contr'eux pour » l'avoir ainsi maltraicté ».

Le chef revient, le délivre, l'emmène dans sa loge et panse ses blessures.

Il fut dès lors bien vu, bien traité, appelé à toutes les fêtes, mais il ne paraît pas avoir usé de sa situation pour tenter d'amener à nous les Iroquois. Quand il voulut revenir parmi les siens, des jeunes gens lui firent escorte pendant quatre jours. Il arriva chez les Hurons au moment de leur voyage annuel et descendit avec eux au saut Saint-Louis.

VI. — Champlain lui fait espérer une récompense et l'engage à continuer ses découvertes.

En 1629, il trahit au profit des Anglais. Trois ans plus tard, il est assassiné chez les Hurons.

Six cents hommes de cette nation, venus à Québec, en 1633, craignent d'être inquiétés pour ce meurtre. Champlain les rassure. Etienne Brulé, leur dit-il, s'est rebellé contre son roi et sa patrie. Il a livré à nos ennemis le secret de nos affaires et de notre situation. Il devait, comme traître, mourir en France. Envoyé chez vous par les Anglais pour desservir la France, il a été tué comme Anglais; c'est une paille qu'emporte le vent, un traître, un ennemi mort. Nous ne songions plus à cela. Notre amitié n'en sera pas affaiblie, au contraire¹.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 146 et suiv. — *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 239 et suiv. — P. LE JEUNE, *Relation de 1633*, *passim*. — BRÉBEUF, *Relation de 1635*, *passim*.

CHAPITRE XIII

CHAMPLAIN PASSE CHEZ LES HURONS L'HIVER DE 1615-16.

I. Départ pour les grandes chasses. — II. Préparatifs de chasse. — III. La chasse. — IV. Champlain se perd dans la forêt. — V. Il retrouve le campement des Hurons. — VI. Retour de la chasse. — VII. Visite à la nation du Pétun. — VIII. Le P. Le Caron et les Pétuneux. — IX. Les Récollets désirent fonder des missions sédentaires, la Compagnie ne le veut pas. — X. Champlain va chez les Cheveux-Relevés. — XI. Champlain retourne chez les Nipissings. — XII. Conflit entre des Algonquins et des Hurons. — XIII. Champlain revient à Cahiaqué et se fait choisir comme arbitre. — XIV. Mariages hurons. — XV. Les Hurons veulent marier les moines. — XVI. Les Enfants. — XVII. La femme huronne. — XVIII. Les Hurons. — XIX. Les Hurons en Conseil. — XX. Les Hurons sont joueurs et voleurs. — XXI. Guerre. — XXII. Croyances religieuses. — XXIII. Les Sorciers. — XXIV. Retour de Champlain et départ pour la France.

I. — Tandis qu'Etienne Brulé se laissait prendre par les Iroquois, Champlain était contraint de passer, chez les Hurons, l'hiver de 1615-1616. L'inactivité lui est insupportable, et les jours lui paraissent longs. Pour se donner de l'exercice, il prend part, avec ses hôtes, à la grande chasse d'hiver.

Novembre est arrivé. Le temps est froid, de grands nuages vaguent dans le ciel. Les lacs sont gelés, la forêt nue, la terre jonchée de feuilles mortes. C'est le moment de partir.

Ils remontent des rivières, traversent des lacs, et toutes les nuits les loups leur donnent de lugubres concerts.

II. — A l'arrivée à l'endroit choisi pour la chasse, vingt-cinq guerriers construisent quelques cabanes en troncs d'arbres, calfeutrées de mousse et couvertes d'écorces. D'autres dressent un piège dans la forêt.

Ce piège se compose d'une palissade très serrée, haute de huit à neuf pieds, formant un triangle de quinze cents pas de côtés, ouvert à la base. Le sommet laisse une ouverture de quatre à cinq pieds qui donne sur un petit enclos.

Pendant ces travaux, qui durent une dizaine de jours, ceux qui ne sont pas occupés vont à la pêche et rapportent des truites et des brochets « de grandeur monstrueuse ».

III. — La chasse a lieu tous les deux jours. Une demi-heure avant le lever du soleil, les chasseurs partent, se déploient en tirailleurs à une demi-lieue du piège, puis s'avancent en ordre, à petits pas, en criant et frappant deux bâtons l'un contre l'autre. Les cerfs, effrayés par le bruit, s'engagent dans les palissades. Les chasseurs imitent le hurlement des loups, leur décochent des flèches, les affolent, les poussent dans le petit enclos, où ils les tuent à leur aise, comme dans un abattoir. « Je vous assure », dit Champlain, « qu'il y a un singulier plaisir en ceste chasse ».

En trente-huit jours, les sauvages ont tué cent vingt cerfs. Ils font du beurre avec la graisse, des festins avec les chairs, des vêtements avec les peaux.

IV. — Un matin des premiers jours de chasse, Champlain était dans les bois avec les autres, battant les fourrés, quand son attention fut attirée par un piver à tête rouge. Il le poursuit. L'oiseau le voit, devine ses intentions criminelles, l'observe, saute de branche en branche, d'arbre en arbre, à droite, à gauche, en avant, en arrière; comme une fée Morgane, il l'attire peu à peu dans les profondeurs de la forêt, puis, tout d'un coup, file à tire d'ailes et disparaît.

Le chasseur est désappointé; c'est là sa moindre peine. Il ne sait de quel côté diriger ses pas. Son compas de poche est resté au camp, le ciel est nuageux, la forêt est fermée autour de lui; il a le plaisir du « vaste silence » des bois, mais il préférerait entendre le bruit de la chasse. Il est égaré. Il erre tout le jour sans arriver à se reconnaître. A la nuit, il tombe de fatigue et de faim au pied d'un arbre.

A son réveil, il se remet en marche, à l'aventure. Sur les trois heures, il voit au-dessous de lui, au milieu d'un massif de pins, un étang, et sur les bords de cet étang, des poules d'eau. Il en tue trois ou quatre, allume du feu, les fait cuire, se réconforte, prie Dieu et, malgré une pluie glaciale qui le pénètre jusqu'aux os, il se laisse aller au sommeil. Un autre jour et une autre nuit se passent avec les mêmes fatigues et les mêmes inquiétudes.

A son réveil, il reconnaît des traces de fauves. Peut-être aboutissent-elles à un cours d'eau. Il les suit. A la fin il entend, au fond d'un ravin, le murmure d'un ruisseau. Il prend pour guide ce ruisseau. Peut-être va-t-il se perdre dans la rivière qui passe sous le camp des chasseurs. Tantôt il disparaît sous des arbres abattus par la tempête ou tombés de vieillesse; tantôt il se dissimule, se voile de verdure, mais il babille avec les roches qu'il heurte, avec les cailloux qu'il roule, et de temps en temps son clair filet brille à travers les herbes. Champlain le voit se jeter dans un petit lac. Sur ce lac, l'égaré tue quelques pièces de gibier et constate qu'il a encore huit à dix charges de poudre. Il contourne le lac, trouve un autre ruisseau et le longe jusqu'à cinq heures du soir. A ce moment il entend un grand bruit. Il colle une oreille contre terre et reconnaît que c'est celui d'une

lointaine chute d'eau. Il avance, écoute encore; le bruit lui arrive plus distinctement. L'horizon s'élargit. Dans une prairie paissent des animaux sauvages. Sur la droite coule une rivière large et turbulente. Champlain y va, s'engage dans un sentier longitudinal et arrive à des collines rocheuses qu'il lui semble avoir déjà vues. Il s'arrête, allume son feu du soir, met à la broche le gibier qu'il a tué, soupe de bon cœur et s'endort plein d'espoir.

V. — Au jour, il examine de nouveau les lieux, et juge que les chasseurs sont en amont, à la distance de quatre ou cinq lieues. Il se met en marche. Au bout de quelques heures, il voit onduler, dans la brume, la fumée du camp. Il y revient enfin, après quatre jours d'absence, « avec beaucoup de contentement » de sa part, et de la part des Hurons qui étaient dans l'inquiétude et n'avaient pas cessé de le chercher.

Ils ne lui permirent plus d'aller seul dans la forêt. Durantal lui dit : « Si tu ne fusses venu, et que nous » n'eussions peu te trouver, nous ne serions plus allés » aux François, de peur qu'ils ne nous eussent accusez » de t'avoir fait mourir ».

VI. — La chasse est finie. Les Hurons n'attendent, pour partir, que la congélation des lacs.

Le 4 décembre, la glace peut porter. Avec la gelée vient la neige. On chausse les raquettes, et en route.

Chaque sauvage porte un poids de cent livres. Champlain n'a que vingt livres et cela lui paraît lourd. Bien que ses compagnons lui viennent en aide, il fatigue beaucoup.

Pour passer les lacs et les rivières, les Hurons font des traîneaux, déposent dessus leurs charges et avancent rapidement.

Ils entendent un soir le sinistre craquement des glaces ; le lendemain, il dégèle. Il faut alors prendre à travers la forêt, qui est zébrée de rivières, tigrée d'étangs et de marais, jonchée d'arbres tombés les uns sur les autres. Quatre jours durant, ils marchent ayant, jusqu'aux genoux, de l'eau, de la neige ou de la fange. Enfin les vents du nord-est se font sentir, les glaces se reforment, la route devient plus facile, et le 20 décembre, après seize jours de rudes travaux, les chasseurs sont de retour à Cahiagué¹.

Ils flânent dans les loges, bavardent, rient, chantent, taquinent les filles, qui en sont bien aises, oublient leurs fatigues. Champlain pense à autre chose.

Le 14 janvier 1616, il prend congé de Durantal et part pour Caragouha, où il retrouve le P. Le Caron toujours priant, prêchant, catéchisant et luttant contre les difficultés de la langue huronne.

VII. — Le 15 janvier, Champlain, Le Caron et quelques Français partent pour la nation du Pétun, où ils arrivent deux jours après.

Les Pétuneux sont au sud de la baie de Nottawasaga, et la rivière du même nom les sépare des Hurons, leurs parents. Ils cultivent le maïs et leurs cabanes sont construites sur le même plan que celles des Hurons. Il visite sept de leurs villages fait alliance avec eux et les décide à venir trafiquer avec les Français. Ils manifestent beaucoup de contentement de sa présence et le fournissent abondamment de vivres. Toutes les peuplades voisines le viennent visiter, lui faire des démonstrations d'amitié, l'escorter d'un village à l'autre².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 48-58.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 58 et suiv.

VIII. — Le P. Le Caron eut plus de peine que de « consolation », fut froidement accueilli et repartit pour Caragouha fort mécontent du résultat de son voyage¹.

Le Caron, Sagard, Lallemant accusent de leur insuccès les Français qui, disent-ils, courent les filles.

Il serait plus juste de dire que les sauvages ne comprenaient rien à leurs discours, et qu'ils se souciaient peu de changer leurs dieux, qui les laissaient tranquilles, contre ceux des moines, qui les menaçaient de flammes éternelles, voulaient leur enlever les plaisirs de la vie, et ne pouvaient même pas leur assurer de bonnes chasses, de bonnes pêches, de bonnes récoltes et des femmes fécondes. Ils prenaient pour des fables les mystères de la religion.

D'ailleurs, dit le P. Christian Le Clercq, « ils consentaient à se faire baptiser dix fois par jour, pour un verre d'eau-de-vie ou pour une pipe de tabac; ils offrent leurs enfants et veulent bien qu'on les baptise; mais tout cela sans le moindre sentiment de religion² ».

Soyons indulgents. Dans des pays, chrétiens depuis des siècles, il y a des gens qui, comme les Pétuneux, « font de dévotion mestier et marchandise ».

IX. — Les Récollets désiraient établir des missions où les sauvages auraient pu se former à l'exemple des familles chrétiennes. L'idée était excellente, pratique, et souriait à Champlain, mais la Compagnie ne voulait pas en entendre parler. Pourquoi? Parce que les sauvages auraient négligé la chasse pour l'agriculture et

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 99. — SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 29.

² CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, p. 145. — FAILLON, *op. cit.*, t. I, pp. 154-155.

réduit le trafic des pelleteries. « O mon Dieu », s'écrie douloureusement le P. Sagard, « le sang me gelle quand » je r'entre en moy-mesme, et considere qu'ils fai- » soient plus d'estat d'un castor que du salut d'un peu- » ple qui vous peut aymer¹ ».

X. — Champlain laisse le P. Le Caron retourner à son village. Je crois qu'il le trouvait encombrant. Le bon-homme paraissait se prendre pour le chef de l'expédition, et cette prétention ne pouvait convenir au vieux gouverneur qui voulait, comme à son banc de quart, parler seul.

Le moine parti, il tourne à l'ouest, vers le pays des Cheveux Relevés.

Ces bonnes gens sont enchantés de le revoir et promettent de venir à Montréal.

Ils sont grands guerriers, chasseurs, pêcheurs et trafiquent avec la nation Neutre et celle du Feu, éloignées de quatre à cinq cents lieues.

Leurs ménages sont les plus propres que Champlain ait vus. Les femmes sont vêtues. Les hommes vont nus en été. Quand il fait froid, ils se jettent sur les épaules un manteau de fourrure. La pudeur des femmes n'est point offensée de la nudité des hommes. La pudeur varie avec les latitudes et, chez nous, avec les heures du jour.

Les Cheveux Relevés prient Champlain de les aider contre leurs ennemis, mais ces ennemis sont à deux cents lieues de là et le commandant leur dit que ce sera pour une autre fois.

XI. — Il les quitte pour retourner chez les Nipissings,

¹ CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, p. 96. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 168-169.

qui lui ont promis de le conduire plus loin, vers la mer qu'il a si grand désir de voir. Ces bons sauvages le reçoivent bien et sont disposés à tenir leur promesse.

XII. — A ce moment, il reçoit des Hurons de mauvaises nouvelles.

Des Algonquins de l'île des Allumettes ont passé l'hiver près de Cahiagué. Les Hurons leur ont envoyé, pour qu'ils puissent se donner du plaisir à le supplicier, un prisonnier Iroquois. Les Algonquins couvrent, nourrissent et adoptent ce prisonnier. Les Hurons voient dans cette adoption, une grave injure et chargent l'un des leurs de la venger. Le guerrier huron tue le guerrier iroquois, les chefs algonquins tuent le guerrier huron; les Hurons prennent les armes; le dieu de la guerre, toujours juste, donne la victoire aux Hurons, et les Algonquins sont obligés de racheter par un lourd wampun¹, le droit de continuer à vivre en paix.

¹ Le *wampun* était un collier anciennement composé de coquillages de diverses couleurs. Les Français ont remplacé les coquillages par de grosses perles en verre ou en porcelaine. Ces perles servaient de monnaie, de parure et d'archives. « Formées en colliers de diverses couleurs, chaque couleur ayant sa signification, ils conservaient, de génération en génération, la substance des traités et des contrats ». (FRANCIS PARKMAN, *Pioneers of France in the New World*, p. 385, note).

Ce n'est pas faire tort aux wampuns que de les comparer aux *quipos* des Incas. Or, les *quipos* qui étaient une combinaison très ingénieuse de ficelles et de fils de diverses couleurs, noués de diverses façons, exprimaient tous les nombres, permettaient des additions et des multiplications, mais ne pouvaient reproduire une combinaison alphabétique ou phonétique. Ils rappelaient la nature et le montant des impôts perçus, le nombre de batailles gagnées ou perdues, le nombre de traités consentis; mais le récit des faits était confié à la mémoire et se conservait par tradition. (GARCILLASSO DE LA VEGA, *Hist. des Incas*, trad. de Jean Baudoin, 1715, t. II, p. 30. — D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 129. — WIENER, *Pérou et Bolivie*; Paris, Hachette,

XIII. — De ces deux groupes, la guerre va s'étendre aux nations huronnes et algonquines. Les Algonquins sont maîtres du cours de l'Ottawa, la seule route vers Montréal qui ne soit pas coupée par les Iroquois. Si les Algonquins la fermaient, tout le commerce du haut Canada serait perdu pour les Français. Champlain voit le danger. « Qui fut bien affligé », dit-il, « ce fut moy, m'attendant bien de voir en ceste année, ce qu'en plusieurs autres précédentes j'avois recherché avec beaucoup de soing et de labeur, par tant de fatigues et de hazards de ma vie ».

Au lieu de s'engager dans l'ouest à la recherche de la mer de Chine, il part, le 15 février 1616, avec six de ses compagnons, pour Cahiaqué. Dès son arrivée, il prend connaissance du différend et réussit à se faire choisir comme arbitre.

Quand il arrive, avec les Hurons, dans la grande cabane du conseil des Algonquins, les chefs ont un visage impassible, marmoréen. Tous cependant lui font bon accueil et promettent de se soumettre à sa décision.

C'est folie, leur dit-il, de vous entre-tuer, alors que l'ennemi commun vous guette, prêt à profiter de vos dissensions, pour vous dévorer tous les deux. Il leur vante les bienfaits de la paix, les engage à oublier leurs griefs réciproques, qui se compensent, et à vivre bons amis, comme devant. Il les invite à faire alliance avec les Français et leur vante les avantages d'un commerce qui leur procurera les choses dont ils ont besoin.

« Alors », ajoute Champlain, « ils commencerent à dire que j'avois bien parlé, et qu'ils tiendroient tout

1880, pp. 276 et suiv.). C'est par tradition, non par des wampuns, que les Hurons et les Algonquins, comme les Incas, conservaient le texte de leurs traités.

» ce que je leur avois dict, et tous contents en apparence,
» sinon les Algommequins qui deslogerent pour faire
» retraicte en leur Village, mais selon mon oppinion ils
» faisoient démonstration de n'estre pas trop contents,
» d'autant qu'ils disoient entr'eux que ils ne viendroient
» plus hyverner en ces lieux¹ ».

XIV. — Champlain a séjourné quatre mois chez les Hurons, le P. Sagard deux ans. Ils ont noté leurs impressions et nous font connaître les mœurs, coutumes et croyances de ce peuple, qui ressemble, par plus d'un point, à nos ancêtres.

Champlain les appelle *Ochasteguins*, et les confond avec les Iroquois à cause de la conformité de leur langue. Leur véritable nom est *Yendats*². « Celui de Hurons est » de la façon des François, qui voyant ces barbares avec » des cheveux coupés fort courts et relevés d'une manière bizarre, et qui leur donnoit un air affreux, » s'écrièrent, la première fois qu'ils les aperçurent, » *quelles hures!* et s'accoutumèrent à les appeler » Hurons³ ». Cette étymologie est étrange, et pourtant paraît vraie, car leur crâne en partie rasé, leurs cheveux courts tenus droits par un enduit de graisse, donnaient à leur tête l'aspect d'une *hure*, et appelaient une mauvaise plaisanterie.

Ils se trouvaient beaux ainsi, ou plutôt d'apparence terrible, impressionnante, propre à effrayer l'ennemi.

Chez ce brave peuple, les enfants sont très précoces.

Une fille de douze à quatorze ans pense sérieusement au mariage et prend en attendant, avec qui lui plaît, des leçons d'amour.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 65-72.

² D'autres disent *Hoenda* ou, comme les Anglais, *Wyandots*.

³ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 285.

Une jeune homme qui ne veut pas se marier, prend une fille à pot et à feu, et la garde aussi longtemps qu'ils se conviennent. Pendant cette union passagère, homme et femme conserve sa liberté de courir les cabanes et de s'en donner tant qu'il peut.

Quand un garçon veut prendre femme, il se graisse les cheveux, se barbouille le visage de rouge, de noir et de jaune et va trouver sa belle, lui roucoule de doux propos, lui offre des colliers, des bracelets, des oreillettes faits d'os, de grands coquillages marins découpés, polis au grès et percés « avec grand' peine et travail ».

Si elle accepte, ils dorment ensemble quatre, huit ou quinze nuits. Si l'homme convient, il fait sa demande au chef de famille, lui prouve qu'il est vaillant guerrier, bon chasseur, bon pêcheur, c'est-à-dire qu'il peut défendre la nation, nourrir une femme et des enfants.

L'affaire conclue, on prépare un festin de chien, d'ours¹, d'élan ou de poisson. Quand les parents et les amis sont réunis, prêt à festiner, le père de la fille dit à haute voix : « Tel et Telle se prennent pour époux » les convives poussent un *ho ho* approbatif et vident la chaudière, ce qui n'est pas long. Chacune des jeunes filles du village apporte à la mariée une charge de bois, et la cérémonie est terminée.

Si la femme cesse de plaire, le mari lui dit doucement, sans colère : « Tu ne vaux rien ». Sans répliquer, sans s'étonner, sans manifester de mauvaise humeur, elle

¹ Les Hurons élevaient des ours pour les manger. Les petits ours sont gentils, gais, joueurs, intelligents. Au moment des repas, ils sautent sur le dos des convives, des dents et des pattes enlèvent les écuelles et en mangent le contenu. (SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 804. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 83).

ramasse ses colliers, ses bracelets, sa robe, et va chercher un autre mari.

L'amour de la femme pour son mari est vif et sincère, mais de courte durée. Sous le plus futile prétexte, ou parce qu'elle aime un autre homme, elle prononce la formule sacramentelle du divorce. Il n'est pas rare de voir une jeune femme à son douzième ou quinzième mari, sans compter les amants que les hasards de la brume, les grandes ombres des cabanes, les effluves sylvestres ont jetés dans ses bras.

Les ruptures se font toujours amicalement. Pour avoir cessé de se plaire ils ne se croient pas obligés de s'en vouloir à mort.

Quand la femme a des enfants, le divorce n'a lieu que pour des choses très graves.

Si après les essais le jeune homme ne plaît pas, la jeune fille le renvoie, mais garde ses cadeaux. Elle en essaie d'autres. A force de faire des essais et d'accumuler les cadeaux, elle finit par tomber enceinte. Tous les maris provisoires accourent. Chacun lui rappelle ses amours, démontre et soutient qu'il est le père de l'enfant à naître. La bonne commère s'est tant prodiguée qu'elle ne se peut prononcer avec certitude. Cela ne l'embarrasse guère. Elle passe la revue de ses amants et désigne, comme étant l'heureux père, celui qu'elle aime le plus.

Le joug qu'elle se donne est d'ailleurs d'une légèreté idéale. Après, comme avant le mariage, elle est maîtresse de sa personne et toute à qui lui plaît. Le bon mari sait tout, ne dit rien et se venge sur ses voisines¹.

XV. -- Les Hurons ne comprennent pas que les moines,

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 89 et suiv. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 316 et suiv.

qui sont de solides gaillards, restent célibataires et soi-disant chastes. Tous les jours ils les pressent de se marier, tout au moins de prendre des petites amies. Les bons moines résistent. C'est si doux de jouir des bienfaits de la Société, de vivre à ses dépens, de n'avoir pas les charges, les tourments, les chagrins, les angoisses de la famille !

Les femmes sont plus pressantes, plus harcelantes que les hommes. Elles veulent à toute force qu'ils les épousent ou les prennent pour *amies*.

Le P. Sagard assure que les Récollets sont sortis, comme Joseph, victorieux de ces épreuves. Il le dit, c'est imprimé, il le faut croire. Mais ces épreuves étaient terribles, car, dit Champlain, il y a chez les Hurons « des » filles et des femmes fort belles et agréables, tant en la » taille, couleur (bien qu'olivastre), qu'aux traits du » visage, le tout à proportion, et n'ont point le sein » ravalé que fort peu si elles ne sont vieilles¹ ».

D'après ses dessins, si elles avaient eu des bas, elles auraient mis dedans de fort jolies jambes.

XVI. — Chez les Hurons, comme dans certaines parties de l'Afrique, la paternité est tellement indécise que les pères de famille ont pour héritiers les enfants de leurs sœurs, non ceux de leurs femmes. Néanmoins ils adorent les enfants. Jamais ils ne les reprennent, ne les grondent ou ne les réprimaudent.

Les garçons deviennent des vauriens qui ne respectent ni l'âge ni la qualité, ne reçoivent d'ordres de personne et finissent par battre père et mère.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 292-294. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 88-91. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 316 et suiv. et 378. — SAGARD, *Le grand voyage au pays des Hurons*, 1632, pp. 160 et suiv.

Les filles, qui ont sous les yeux les plus mauvais exemples, sont pires que les garçons et se livrent au libertinage dès qu'elles le peuvent et se vantent effrontément du nombre de leurs amants.

Souvent, pour un petit cadeau, le mari prête sa femme et la mère sa fille. Les mots pudeur, chasteté, virginité n'ont pas d'équivalents dans la langue huronne.

Des filles demandent aux Récollets de les conduire en France. Les Pères se gardent bien d'accueillir cette demande. « C'est », dit le P. Sagard, « une marchandise trop dangereuse à conduire¹ ».

XVII. — Tandis que le Huron, tranchant du gentilhomme, s'occupe exclusivement de guerre, de chasse et de pêche, les femmes, sans y être forcées ni contraintes, font le ménage, la cuisine, le jardin, travaillent le chanvre, les écorces, les peaux, fabriquent de la poterie, des nattes, des paniers des hottes, des tonneaux, font la provision de bois. Tout cela ne leur demande pas grand temps. Le reste de la journée elles jouent, dansent, festinent, bavardent et courent les hommes.

Elles sont douces, ne se querellent jamais avec leurs voisines, ne crient jamais après les enfants ; elles ne rient pas à gorge déployée, ne pleurent pas bruyamment, mais « se font et tiennent toujours dans un modeste et » honneste comportement de la voix et des pieds, telle-
» ment que s'ils estoient chrestiens, il n'y a point de
» doute que Dieu se plairait mieux avec eux qu'avec
» nous² ».

Elles sont follement amoureuses. C'est un bien. La

¹ SAGARD, *Le grand voyage au pays des Hurons*, 1632, pp. 176-177. — *Histoire du Canada*, 1636, p. 878.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 272-273.

population mâle est, chaque année, décimée par la guerre ; le mot « homme » est synonyme du mot « guerrier ». Si les filles ne connaissaient l'amour que dans le mariage, la plupart resteraient vierges et la nation s'éteindrait rapidement¹.

XVIII. — D'après le P. Sagard, les Hurons sont les nobles du Canada, tandis que les Algonquins en sont les bourgeois, et les Montagnais la plèbe.

Ils sont grands, droits, bien proportionnés, agiles, point efféminés. Je vois ici sur les épaules de ce peuple, dit le P. Le Jeune, les têtes de Jules César, de Pompée, d'Auguste, d'Othon et des autres que j'ai vues, en France, tirées sur le papier ou relevées en médailles.

« Pour l'esprit des sauvages, il est de bonne trempe.
» Je crois que les âmes sont de mesme estoc, et qu'elles
» ne diffèrent point substantiellement ; c'est pourquoi
» ces barbares ayans un corps bien fait, et les organes
» bien rangez et bien disposez, leur esprit doit opérer
» avec facilité ; la seule éducation et instruction leur
» manque. Leur âme est un sol très bon de sa nature,
» mais chargé de toutes les malices qu'une terre délaissée peut porter ».

Le Père assure enfin que les sauvages du Canada ont plus d'esprit que les paysans de France².

Ils ont une qualité qui nous manque absolument. Ils savent écouter, ne s'interrompent jamais, parlent posément, avec réflexion, à leur tour. Ils disent que les Français, qui parlent vite, tous ensemble, sans s'écouter,

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 316.

² LE JEUNE, *Relation de 1634*, édit. de Québec, pp. 27-28.

sont des femmes, et que les Montagnais sont des oies babillardes ¹.

Ils ont sur leurs passions un pouvoir absolu. Dans les circonstances les plus graves, ils manifestent leur impatience par un sourire et un petit ho ho ho ². Ils encourageaient, par leur exemple, le P. Sagard à supporter gaiement les déplaisirs, les fatigues et les privations de sa rude existence ³.

Ils vont à leurs festins gravement, n'y prononcent que des paroles de paix, et quand ils retournent chez eux, « vous diriez voir en ces Messieurs-là, les vieillards de « Lacedemone, allans à leur broüet ⁴ ».

Ils ne savent ce que c'est que procès, noises, débats, juges, gendarmes, amendes, prisons. Ils n'ont ni lois, ni chefs. Chacun fait ce qu'il veut « Pleust à Dieu », dit le P. Sagard, « qu'ils fussent convertis, mais à mesme » temps qu'ils seront faits Chrestiens, je crains bien » qu'ils perdent leur simplicité et repos ⁵ ».

Personne plus que le Huron n'est charitable et bon pour son prochain. Il possède ce que ses voisins veulent bien ne pas lui demander.

Un capitaine avait un jeune chat que lui avait donné le P. Le Caron. Il l'aimait infiniment et sa fille en était folle. Un malade rêva que, si on le lui donnait, sa guérison ne se ferait pas attendre. On ne pouvait demander au capitaine et à sa fille un plus grand sacrifice. L'idée

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 395-398. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 88-89.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 403.

³ SAGARD, *Le grand voyage*, 1632, p. 65.

⁴ SAGARD, *Le grand voyage*, 1632, pp. 146, 147, 184.

⁵ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 255.

d'un refus ne leur vint même pas. La fille, privée de son chat, tombe malade et meurt de chagrin. ¹

Un autre malade rêve qu'il serait guéri si toutes les jeunes filles du village venaient dormir dans sa cabane, chacune avec un jeune homme du bourg voisin. Le *loki* ou *oki* « médecin et sorcier » prévient ces demoiselles. Les unes sont contentes, les autres non, mais toutes viennent et chacune donne le nom d'un jeune homme. Le *loki* fait prévenir les élus. Ils arrivent sur le soir, et filles et garçons dorment ensemble, par couple, jusqu'au matin, tandis que deux capitaines, armés de carapaces de tortues, font aux deux bouts de la cabane un vacarme de tous les diables ².

Ils ont pour les valides le même dévouement que pour les malades. Si l'un d'eux n'a pas de cabane, tous viennent l'aider à s'en bâtir une. C'est ce qu'ils ont fait pour les Récollets, mais par exception, car aux Français qu'ils nomment *agnonha* « gens de fer », ils ne donnent rien pour rien. Ils s'aident si bien l'un l'autre, qu'ils n'ont nécessiteux ni mendiants ³ « J'ay receu tant de » secours d'aucuns », dit le P. Sagard, « que je ferois » plus volontiers le tour du monde avec eux qu'avec » beaucoup de Chrestiens et d'Ecclésiastiques mesmes ».

Dans leurs loisirs sans fin, beaucoup de Hurons sculptent sur pierre et sur bois, pour les calumets et la devanture des cabanes, des hommes, des oiseaux, des quadrupèdes et des grotesques. Ils se font sur le corps, pour s'embellir, des peintures qui ne manquent pas d'originalité ⁴.

¹ SAGARD, *Le grand roy.*, 1632, p. 156.

² SAGARD, *Le grand roy.*, 1632, pp. 158-159.

³ SAGARD, *Le grand roy.* 1632, pp. 97, 98, 112. — *Hist.*, 1636, p. 108.

⁴ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 258.

XIX. — Ils se croyaient supérieurs à tous les autres hommes, et disaient souvent aux Français, même aux moines, sans penser leur faire tort, qu'ils n'avaient point d'esprit. En tout cas, ils auraient pu donner à nos députés des leçons de calme, de discipline, de dignité, même de bon sens.

Les chefs, réunis en Conseil, allumaient les calumets et fumaient longuement, en méditant. Ils se groupaient par village afin de se communiquer leurs impressions et de s'entendre sur la conduite à tenir. Le grand capitaine prenait la parole, exposait clairement, par le menu, l'objet de la réunion. Après lui parlait qui voulait, à son tour, posément, courtoisement, sans être jamais interrompu¹.

« Quasi tous ces esprits », dit le P. Le Jeune, « sont » naturellement d'une assez bonne trempe, ratiocinent » fort bien, et ne bronchent point en leurs discours ; » aussi font-ils état de se moquer de ceux qui bron- » chent ; quelques-uns semblent nés à l'éloquence² ».

Le même Père dit aussi qu'un capitaine, répondant à un discours de Champlain, s'est exprimé « avec une » rhétorique aussi fine et déliée, qu'il en sauroit sortir » de l'école d'Aristote, ou de Cicéron. Il gagna au » commencement de son discours la bienveillance de » tous les François par une profonde humilité, qui pa- » roissoit avec bonne grace dans ses gestes et dans ses » paroles³ ».

Le P. Le Jeune est étonné de leur « singulière douceur et discrétion ».

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 423 et suiv.

² LE JEUNE, *Relation* de 1636, édit. de Québec, p. 127. — Voir *Relation* de 1633, pp. 36-37.

³ LE JEUNE, *Relation* de 1633, p. 26.

Champlain aussi trouve qu'ils ont très bon jugement et qu'ils répondent toujours juste. Il en donne une preuve qui mérite d'être rappelée.

Il leur parlait de nos lois, croyances et coutumes, et souvent, dit-il, ils me répondaient : « Tu dis chose qui » passent notre esprit, et que nous ne pouvons com- » prendre par discours, comme chose qui surpasse nos- » tre entendement; Mais si tu veus bien faire est d'habi- » ter ce pays, et amener femmes et enfans, lesquels » venant en ces régions, nous verrons comme tu sers ce » Dieu que tu adore, et de la façon que tu vis avec tes » femmes et enfans, de la manière que tu cultive les » terres, et en semant, et comme tu obéis à tes loix, et » de la façon que l'on nourrit les animaux, et comme » tu fabrique tout ce que nous voyons sortir de tes in- » ventions : Ce que voyant, nous apprendrons plus en un » an, qu'en vingt à oüyr discourir, et si nous ne pou- » vons comprendre, tu prendras nos enfans, qui seront » les tiens : et aiusi jugeant nostre vie misérable, au » pris de la tienne, il est aisé à croire que nous la pren- » dront pour laisser la nostre¹ ».

Champlain les aimait, fondait sur eux de grandes espérances, et il avait bien raison.

XX. — Pourtant, ces hommes si sages sont des joueurs intrépides. Ils risquent et perdent, sans aucune émotion apparente, tout ce qu'ils possèdent. Dépouillés de tous leurs effets, nus, ils s'en vont riant, chantant, comme si de rien n'était. L'un d'eux, jouant avec Pontgravé, perdit couteaux, haches, chaudières, couvertures, manteaux, colliers, puis sa femme, puis enfin ses enfans, mais il

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 95-96.

conserva sa belle humeur et sa sérénité. Pontgravé, embarrassé de tout cet attirail, le lui rendit¹.

Les Hurons ne se volent pas entre eux, mais voler un Français ou un étranger, c'est à leurs yeux faire œuvre pie.

Le P. Le Jeune croit qu'il n'y a pas, sous le ciel, nation plus portée au larcin. Quand ils entrent quelque part, il ne faut perdre de vue ni leurs pieds, ni leurs mains. « J'en regardois un chés nous », dit le Père, « qui » avoit jetté les yeux sur un des outils de la menuiserie » de nostre frère; la pensée me venant qu'il s'en pour- » roit saisir, je le veillay tant que je peu, mais il fut » plus adroit à prendre que moy à regarder. Il cache » l'outil si dextrement que je ne luy vy faire aucune » action ».

Prendre et n'être point découvert est, chez eux, une marque d'esprit².

Les Récollets se défiaient tellement d'eux qu'ils ne leur permettaient pas d'assister à la messe. Une bonne femme avait dérobé une étole au P. Le Caron, et des regards de convoitise étaient sans cesse braqués sur le calice qu'ils appelaient une « petite chaudière³ ».

XXI. — Chez les Hurons, une chose primait tout, c'était la guerre. On y pensait toujours. Elle était toute de surprise et de trahison.

Ils allaient de nuit sur le territoire de l'ennemi, se cachaient, tuaient ou faisaient prisonniers tous les passants qui leur tombaient sous la main. Ils s'arrangeaient pour surprendre un village, poussaient tout à

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 256-258. — *Le grand roy.*, 1632, pp. 122-123.

² LE JEUNE, *Relation* de 1633, édit. de Québec, p. 34.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 408, 420, 518.

coup leurs cris de guerre, se lançaient comme des bêtes féroces et mas-acraient à cœur joie, sans distinction de guerriers, de vieillards, de femmes ou d'enfants. Pour les Hurons, la guerre était une vengeance, et c'est pour cela qu'ils torturaient les prisonniers.

Rarement ils torturaient les femmes. Quand ils ne pouvaient les emmener, il les tuaient sur place et les scalpaient. Habituellement ils les gardaient pour leur service ou pour les donner en cadeau.

Les familles qui avaient perdu des enfants les remplaçaient par des enfants capturés, qu'elles élevaient et aimaient comme les leurs.

Ces enfants, devenus grands, ne connaissaient que leur pays d'adoption et combattaient pour lui, même contre leur pays d'origine¹.

Un jeune homme ainsi élevé se trouve, un jour, dans un combat, face à face avec son père. Le pouvant tuer, il lui dit : « Je te dois la vie ; je te la rends. Nous sommes quittes. Ne me retombe jamais sous la main ».

Les Hurons font un jour une soixantaine de prisonniers. Ils en tuent un certain nombre et leur coupent la tête. Ils emmènent les autres dans les villages. Les femmes les accueillent bien, les entourent de soins, les engraissernent comme des chapons, non par humanité, mais pour qu'ils soient plus durs au supplice et fournissent des chairs plus succulentes.

Après des tortures que je ne veux pas décrire, les malheureux sont mis dans la chaudière et mangés solennellement. Les malades ont le droit, comme les valides, de savourer la vengeance de la nation, et reçoivent leur part de chair humaine.

¹ SAQUARD, *Hist.*, 1636, pp. 442, 454, 455.

Des Hollandais, pris par la nation des Loups, furent beaucoup plus heureux. Mis au supplice, leurs larmes coulèrent si abondamment qu'elles éteignirent le feu et, avec le feu, la colère des sauvages, qui les traitèrent dédaigneusement de « femmes » et les renvoyèrent chez eux.

C'est le père Sagard qui raconte cette miraculeuse délivrance, mais tout ce que dit le bon moine n'est pas parole d'Évangile¹.

XXII. — Ces impitoyables guerriers ont des croyances religieuses.

Ils ont pour Dieu *Yoscaha* et sa grand'mère *Ataensiq*. Pourquoi une grand'mère? Pourquoi pas une mère? Ils n'en savent rien et le bon Père Sagard se moque d'eux.

Un *Attivoindaron* a vu ces dieux. Ils demeurent fort loin. Un rocher, situé au bord d'une rivière, garde l'empreinte des pieds de *Yoscaha*. Ce dieu a une cabane faite comme celles des hommes. Il possède en abondance du maïs et tout ce qui est nécessaire à la vie. Il travaille, boit et mange comme les Hurons. C'est lui qui donne le beau temps et fait prospérer les biens de la terre. Sa grand'mère est méchante, souvent malfaisante. *Yoscaha* subit, comme l'homme, la loi du temps, mais arrivé à un certain âge, il redevient à vingt-cinq ou trente ans.

Les Hurons, comme tous les peuples du monde ont des esprits. Ils les nomment *oki* ou *loki*, mot qui signifie grands diables, grands anges, démoniaques, sages, inventifs. C'est notre *daimón*, qui signifie divinité, génie, diable, esprit malin. Les Hurons, par révérence donnent aux moines et aux sorciers le titre d'*oki*.

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 454-455.

Champlain, Sagard, Le Jeune et les autres missionnaires tenaient pour des friponneries les exorcismes et incantations des *oki*. De leur temps on exorcisait ferme en France, mais voilà, ce qui est vérité en deçà du méridien de l'île de fer est erreur au delà.

Les Hurons demandent au daimôn de la Chaudière et à ceux de plusieurs rochers des rives du Saint-Laurent comme (révérence gardée) les marins de Honfleur demandent à la Vierge de la Côte-de-Grâce, de les protéger dans leurs voyages. « C'est ainsi », dit le P. Sagard, « que le Diable les amuse, les maintient et conserve dans » ses filets, et en des susperstitions estranges en leur » prestans ayde et faveur, selon la croyance qu'ils luy » en ont en cecy ».

Des dieux et des esprits supposent une âme et un paradis; aussi les Hurons avaient-ils une âme et un paradis. Le paradis est bien loin, dans une autre partie de la terre. On y va par le « Chemin des Etoiles » ou « Chemin des Ames », c'est-à-dire par la Voie Lactée. Là sont les dieux et, devant eux, les âmes des hommes dansent et se réjouissent.

Les âmes des chiens vont aussi en paradis, mais par une route d'étoiles autre que celle des hommes.

Les âmes ont les mêmes besoins et les mêmes passions que les corps. Elles travaillent, chassent, pêchent, guerroient, aiment. C'est pour cela que les Canadiens ensevelissent les morts avec leurs armes, fourrures et ustensiles.

« Entre les choses que nos Hurons ont le plus admises en les instruisant », dit le P. Sagard, « estoit qu'il » y eust un Paradis au-dessus de nous où fussent les » bien-heureux avec Dieu et un Enfer sousterrain, où » estoient tourmentées avec les diables et un abysme de

» feu, toutes les ames des meschants, et celles de leurs
» parens et amis deffuncts, ensemblement avec celles de
» leurs ennemis, pour n'avoir cogné ny adoré Dieu
» nostre Créateur, et pour avoir mené une vie si mau-
» voise et vescu avec tant de dissolution et de vices¹ »
Pour compléter ces merveilleuses sottises, les Jésuites montraient de grandes images de l'Enfer. Cette exhibition charlatanesque n'était pas du goût de tout le monde. Un capitaine, qui acceptait d'assez bon gré l'enseignement des moines, s'avisa de leur demander où étaient ses ancêtres. En enfer, répondirent, sans hésiter, les saints hommes. Le sauvage leur fit cette réponse qui les stupéfia : j'irai donc en Enfer, car je ne veux pas me séparer d'eux.

Le Paradis chrétien convenait aux Hurons. Ne rien faire, avoir toujours le ventre plein, tout le temps jouer, danser, pétuner, courir les filles : il ne leur en fallait pas davantage pour être parfaitement heureux. Ils en demandent le chemin. Gravement, avec son assurance monacale, le P. Sagard leur montre le ciel.

Les sauvages éclatent de rire et lui disent : « Tu n'as point d'esprit. Est-ce qu'il peut faire beau dans les lieux d'où viennent la pluie, la neige et la grêle? ». « Mauvais astrologues », ajoute le Père. Ils croyaient que tout cela venait du Paradis. Cependant il fut interloqué, ne sut que répondre. Il avait heureusement dans ses bagages un petit livre de cosmographie. Il le consulta et répondit triomphalement aux malicieux Hurons « que le Paradis » la demeure des bien-heureux faisoit l'unziesme Ciel » et qu'au dessous d'iceluy il y en avoit dix autres² »

Les Hurons étaient plus modestes et plus sages que

¹ SAGARD, *Le grand voyage*, 1632, pp. 228-234.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 499-500.

les moines. Quand ceux-ci leur demandaient l'explication de certaines croyances, ils répondaient simplement *chieske*, « que sais-je ? ¹ ».

XXIII. — Les *oki* étaient trop fins pour ne pas voir que les moines étaient leurs mortels ennemis. Champlain comprit que les *oki* étaient de redoutables adversaires, et qu'il fallait, pour les vaincre, commencer par les démasquer, montrer surtout que leurs pratiques médicales étaient du charlatanisme et de pures jongleries. Cela ne fut pas difficile. Voici en effet comment les choses se passaient.

Un homme se dit malade. L'*oki* vient avec trois ou quatre vieilles femmes et tous dansent autour de la cabane du patient. Tout le bourg vient prendre part à la cérémonie. Des vieilles femmes chantent auprès du malade. Les cadeaux pleuvent, le nombre des danseurs augmente et le chant va *crescendo*. Cependant le malade se soulève, péniblement, avec de grands gémissements; puis il se lève, soutenu par des amis, et fait à grand-peine quelques pas. Les incantations opèrent, peu à peu les forces reviennent, il se redresse, ses pas s'assurent de plus en plus; il finit par danser avec les autres.

La famille offre un grand festin, et cette cure merveilleuse couvre de gloire monsieur le sorcier.

Quand il s'agit d'un vrai malade, les chants et les danses n'opèrent pas. L'*oki* apporte le Manitou, fait des incantations, tire du corps du malade des esprits mauvais, se démène terriblement, devient fou furieux, épileptique. Le tintamare dure depuis le matin jusqu'à deux heures de nuit, le malade ne peut reposer et meurt. C'est

¹ LE JEUNE, *Relation de 1636*, édit. de Québec, p. 114.

sa faute. L'oki s'en lave les mains. La foi que les sauvages ont en lui n'est pas touchée¹.

Il en est de même en France. Les thaumaturges sont légion. Ils tuent beaucoup de gens et prétendent faire quelques guérisons miraculeuses. Depuis longtemps, depuis toujours, la fourberie est découverte et criée sur les toits. La gent moutonnaire n'en continue pas moins d'aller se faire tondre.

En signalant les friponneries des oki, Champlain a perdu son temps, son encre et son papier.

XXIV. — Après cette longue campagne, Champlain connaît et connaît bien les pays hurons et algonquins; il sait ce qu'on peut en espérer, ce qu'il faut faire pour les convertir et les civiliser. Bien connu aussi, il inspire une confiance absolue.

Ces résultats acquis, il se met en route le 20 mai 1616, avec beaucoup de sauvages, et arrive au saut Saint-Louis à la fin de juin, après quarante jours de marche. Il est d'autant mieux reçu qu'on l'avait cru mort. Après avoir promis aux Hurons de revenir et de les défendre encore contre les Iroquois, il prend congé d'eux et part, le 8 juillet, avec son hôte Duralant. A son arrivée à Québec, le 11, les moines et les habitants chantent un *Te Deum*.

Duralant est heureux. Le fort, le navire, l'artillerie, l'architecture des maisons, les splendeurs de la chapelle, la bonne chère, l'affabilité des Français, le remplissent d'admiration. Je ne mourrai content, dit-il à Champlain, que si je puis montrer à mes amis votre façon de vivre et votre manière de servir Dieu. Il demande la création, à Montréal, d'un nouveau fort pour assurer le passage de la rivière.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 97 et suiv.

Il retourne, comblé de présents, à Montréal où l'attendent ses compagnons.

Le 10 septembre, Champlain débarque à Honfleur, remercie Dieu de l'avoir sauvé de tant de périls et termine par ces mots le récit de sa vie de découvreur : « A Dieu seul auteur de toute perfection, à luy donc » soit honneur et gloire. Amen ¹ ».

Par sa complaisance, dit le P. de Charlevoix, il gagnait le cœur des sauvages, et, par ses explorations, il acquérait la connaissance du pays ; mais il perdait de son prestige et négligeait les affaires de la colonie ².

Sur ces deux derniers points, je ne suis pas de l'avis du Révérend Père.

Les sauvages ont vu Champlain vivre au milieu d'eux, de leur vie, et combattre avec eux. Ils l'ont considéré comme un père, l'ont pris comme arbitre de leurs différends, ont toujours écouté avec respect ses conseils et ses réprimandes, ont désiré chez eux des missionnaires et des établissements français, ont apporté avec confiance, du fond de la péninsule huronne et des rives de la baie Géorgienne, à nos comptoirs, le produit de leurs chasses et de leurs cultures.

Pour eux, Champlain était l'image de la France, l'âme de la colonie, la colonie elle-même.

S'il était resté claquemuré dans le fort de Québec, comme dans un tabernacle, pontifiant au milieu de quelques hommes assez mal équipés, cherchant à éblouir les sauvages, il y a grande apparence que les sauvages se seraient fait attendre et que l'on n'aurait pas eu, de longtemps, une carte du pays.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 113-119.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 237-238.

CHAPITRE XIV

VICE-ROYAUTÉ DU DUC DE MONTMORENCY

I. Québec en 1616. — II. Comment les marchands entendent la colonisation. — III. Querelles religieuses. — IV. Les Basques et les Rochellois. — V. Le prince de Condé en prison. — VI. La Compagnie veut révoquer Champlain. — VII. Voyage de 1617. — VIII. Procès avec les Bretons. — IX. Les Associés s'engagent à envoyer des colons. — X. Les Rochellois. — XI. Assassinat de deux Français. — XII. Les marchands veulent se défaire de Champlain. — XIII. Le duc de Montmorency achète la charge de vice-roi du Canada. — XIV. Champlain revient à Québec avec sa femme. — XV. Madame de Champlain. — XVI. Québec en 1620. — XVII. Dissolution de la Compagnie de Monts. — XVIII. Les Rochellois à l'île Verte. — XIX. Armes et munitions envoyées par le roi. — XX. Première assemblée générale des Canadiens. — XXI. Les Iroquois devant Québec. — XXII. Réunion temporaire des deux Compagnies. — XXIII. Interprètes et coureurs de bois. — XXIV. Madame de Champlain retourne en France.

I. — En 1616, au moment où Champlain part pour la France, Québec est encore peu de chose.

Du côté de l'eau, sous la falaise, il y a les maisons, les magasins et la chapelle bâtis huit ans avant.

En haut, sur le roc où l'on voit les ruines du château Saint-Louis, Champlain a bâti un fort, des maisons et des magasins; derrière, il cultive un champ et des jardins. A un mille et demi, sur le Saint-Charles, les Récollets vont bâtir leur couvent. Québec est le siège d'un petit commerce et d'une petite mission. Deux ou trois familles y végètent. Sa population permanente est de cinquante à soixante personnes. La caricature représente sa garnison par deux vieilles femmes et ses sentinelles par deux poulets¹.

¹ *Avis au Roy sur les affaires de la Nouvelle-France*, cité par Francis Parkman.

II. — Pour comble de malheur, la discorde y règne. Champlain est le chef officiel, mais les marchands tiennent à leur solde presque tout le monde et entendent tirer profit de la situation, faire fructifier leurs capitaux. Ils ne s'accordent pas entre eux, se jalouent, mais Champlain, qui veut convertir et coloniser, est l'ennemi commun, et, pour le combattre, ils s'entendent à merveille.

Ils choisissent, parmi les propre à rien, les quelques familles qu'ils sont forcés de transporter en Canada. Et, comme l'amour du gain pourrait leur donner l'amour du travail, les bons marchands s'arrangent pour qu'ils ne puissent sortir de la misère. Défense leur est faite de trafiquer avec les Indiens. Ordre de ne vendre qu'à la Compagnie le produit de leurs travaux. Le prix des marchandises offertes par les colons est fixé au plus bas ; le prix de celles données en paiement par la Compagnie est scandaleusement exagéré. Ainsi, les marchands s'imposent, achètent et vendent à faux poids.

Les sauvages sont traités de même façon.

Un capitaine vient se plaindre au chef des commis. Celui-ci lui dit : « Pour toi, mais pour toi seul, non » pour les autres sauvages, les prix seront réduits ». Le capitaine lui répond, sur le ton du mépris : « Je suis » leur capitaine, c'est pour eux que je parle et non pour » moi¹ ».

Champlain, écœuré de ces abus de pouvoir, de l'exploitation cynique des colons et des sauvages, du mépris des engagements contractés, laisse échapper ces dures paroles : « Tout cecy ne se faisoit à dessein que de tenir » tousjours le pays nécessaireux, et oster le courage à » chascun d'y aller habiter pour avoir la domination

¹ CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, pp. 137-138.

» entière, sans que l'on s'y peust accroistre¹ ». Le P. Sagard termine le récit des mêmes faits par cette exclamation : « O Dieu, partout les gros poissons mangent les petits² ».

III. — Cette situation se complique de querelles religieuses.

Les marchands sont de Rouen et de Saint-Malo, les uns catholiques, les autres protestants. En Nouvelle-France, il se toléraient les uns les autres. Mais Champlain amène des moines, et les moines attisent, avivent les haines religieuses qui ruinent la France.

L'exercice de la religion réformée est interdit en Canada. Les huguenots n'en chantent pas moins, sur leurs navires, les psaumes de Clément Marot. Les moines les entendent du rivage, sont scandalisés, jettent des cris de détresse.

IV. — Les marchands de la Rochelle, qui ont refusé d'entrer dans la Compagnie, font sur le Saint-Laurent un trafic de contrebande. Quand les concessionnaires les poursuivent, ils se sauvent ; serrés de trop près, ils se défendent à coup de canon ; ils ont cette immense joie de faire un trafic défendu et fructueux, de battre et d'exaspérer les catholiques.

Ils font pis : ils donnent aux Montagnais des armes à feu et des munitions, les excitent contre Québec et ridiculisent les moines³.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 183.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 41.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 2, 3, 7, 28, 115. — SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 861. — CH. LE CLERQ, *op. cit.*, t. I, pp. 194-195. — *Adrés au Roy sur les affaires de la Nouvelle-France*, cité par Francis Parkman. — *Plainte de la Nouvelle-France à la France sa germaine*, citée par Francis Parkman.

Ces sauvages deviennent redoutables. Ils disent hautement que s'ils avaient tué les Français de Québec, les Rochellois et les Basques en seraient bien aises, viendraient et leur donneraient les marchandises à meilleure compte¹.

La liberté du commerce que voulaient les Rochellois et les Basques n'était pas une mesure du temps et ne s'accordait pas avec les conditions d'existence de la Compagnie. On ne pouvait admettre que cette Compagnie fit tous les frais de découverte et d'occupation tandis que d'autres récolteraient librement à sa place.

C'est pour essayer de tirer la colonie de cette situation singulièrement critique que Champlain vient en France.

V. — Au moment de son arrivée à Honfleur, le prince de Condé est en prison pour avoir conspiré contre le maréchal d'Ancre (*Concino Concini*), alors tout puissant par la faveur de Marie de Médicis, sa vieille maîtresse. Dans un ballet dansé à la cour, la bergère Sylvie (la reine) se moque agréablement du berger (Condé), qui avait voulu s'emparer de la couronne².

Cette détention est pour Champlain une cause d'embarras.

Un agent d'affaires se charge, moyennant récompense honnête, de mettre le maréchal de Thémynes à la place du prince de Condé et de lui faire donner un « cheval » de quatre mille cinq cents livres. On cabale à la cour, on plaide, on pèse sur la Compagnie, on la menace de lui faire payer deux « chevaux », et finalement on les lui fait payer, l'un à Thémynes, l'autre à Condé³.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1830, t. II, p. 84.

² *Correspondance de Richelieu*; Imp. Imp., t. I, p. 218, note.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 214 et 226.

VI. — Champlain, révolté de ces tripotages, se rend à Honfleur. Tandis qu'il attend, pour partir, un vent favorable, les Associés lui signifient qu'il n'est plus lieutenant du prince de Condé. Cette défaveur l'indigne mais ne l'émeut guère. Ces Messieurs ne peuvent lui enlever ni son titre, ni ses appointements.

Il part le 11 avril 1617, se proposant de protester lors de son prochain voyage en France¹.

VII. — Aux environs de Terre-Neuve, le navire est pris dans les glaces. Les *icebergs* menacent à tout instant de l'écraser. Les passagers se désolent, pleurent. Cette terrible mort les épouvante. Ils se recommandent aux moines, les moines les bénissent et les recommandent à Dieu. « Chose étrange », plus ils s'humilient devant le Très-Haut, plus le danger augmente, plus la mort paraît imminente. Enfin, grâce à Dieu, Champlain aidant, le navire est tiré des glaces et arrive à Tadoussac le 14 juin. A Québec on le croyait perdu et l'on avait fait des prières².

Champlain avait, pour les cinquante ou soixante habitants de Québec, un baril de lard qu'un homme porta sur son épaule. Avant la fin de l'année, tout le monde sera malade et le scorbut fera son apparition.

VIII. — Champlain se hâte de revenir en France, où les affaires s'embrouillent de plus en plus.

Les Bretons profitent de l'occasion pour demander aux États de Bretagne et en obtenir la liberté de la traite. Le Conseil, sans plus ample informé, sans ouïr les parties intéressées, approuve. Champlain en parle à l'évêque de

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 213-214.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 33-34.

Nantes et à M. de Sceaux. Ce dernier convient que le Conseil n'a vu que les Bretons. « Monsieur », dit Champlain, « comment est-il possible que l'on aye octroyé » si promptement cet article, sans ouïr partie? » — « L'on n'y a pas songé », répond M. de Sceaux.

Champlain présente requête au Conseil et appelle ses associés de Rouen, qui se hâtent de venir. On plaide. Le lieutenant vice-royal supporte vaillamment tout le poids de la discussion, gagne le procès et sauve la Compagnie¹.

IX. — En 1618, les Associés craignent encore pour leur monopole : les Récollets ne cessent de crier contre les huguenots et le Conseil, comme une girouette, tourne à tous les vents.

Les calvinistes, entrés en grand nombre sous Condé, ont la meilleure part du commerce et voient avec répugnance l'introduction de l'élément religieux. Les catholiques craignent que, dans les plis de leurs robes rousses ou noires, les moines ne portent la guerre. Tous sont hostiles à la colonisation. Si les colons sont nombreux, disent-ils, nous auront du mal à les mâter, le trafic passera par leurs mains et nos profits seront réduits. Champlain prétend que la colonie doit se fortifier, se suffire à elle-même, ne pas attendre, pour manger, des navires qui peuvent ne pas arriver.

Les Récollets font aussi entendre leur voix. Avant de christianiser les sauvages, disent-ils, force est de les civiliser, ce qui ne peut se faire qu'en installant chez eux des familles françaises.

Toutes ces raisons, encore quelles soient excellentes, ne touchent pas les Associés. Seule la menace de sup-

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 215-216.

pression de leur privilège peut faire sur eux quelque effet. Ils trouvent vite le moyen de conjurer le danger. Par acte du 21 décembre 1618, ils promettent de passer en Canada, l'année suivante, 80 personnes, et fixent les quantités de vêtements, linge, objets mobiliers, ustensiles, outils, vivres, semences, etc., qui seront délivrées à chacune d'elles.

Champlain croit avoir partie gagnée. Il se trompe. Les marchands mettent l'acte dans leurs archives et n'y pensent plus.

« Voilà », dit Champlain, « comme tout se passa, et » sembloit que tous obstacles se mettoient au devant, » pour empêcher que ce saint dessein ne réussist à la » gloire de Dieu¹ ».

L'opposition systématique que les Associés font au bon Champlain a une cause, et cette cause n'est pas difficile à deviner. Sa dévotion aveugle et ses moines lui aliènent les calvinistes, qui sont les plus actifs et les plus engagés dans l'affaire, et les calvinistes entraînent facilement les autres, qui ne vont là-bas que pour gagner de l'argent.

Les calvinistes sont contraints de contribuer à l'entretien des religieux, et ces mêmes religieux font refuser aux calvinistes l'exercice de leur culte. De là une haine violente, une guerre perpétuelle entre les deux cultes.

X. — Les huguenots de la Rochelle font aussi leur partie. Ils ne veulent pas connaître les édits et ordonnances qui leur interdisent le trafic du Canada, obtiennent par surprise des passe-ports et font à la Compagnie une concurrence déloyale.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1^{re} part., pp. 216-221.

Quand ils sont pris et que les officiers de justice viennent pour exercer des poursuites contre les délinquants, le maire leur dit : « Je croy ne vous faire pas peu de » faveur et de courtoisie, en vous conseillant de ne faire » point de bruit, et de vous retirer au plustost. Que si » le peuple sçait que vous veniez en ce lieu, pour exé- » cuter les commandemens de Messieurs du Conseil, » vous courez fortune d'estre noyez dans le port de la » Chaisne, à quoy je ne pourrois remédier¹ ».

XI. — Tel est l'état des affaires et l'on ne prévoit pas d'amélioration. Champlain se décide à partir. Le 22 mars 1618, il est à Honfleur, « havre ordinaire », dit-il, « de nostre embarquement ». Le 24 mai, il prend la mer, et juste un mois après il arrive à Tadoussac, où l'attend une affaire assez délicate.

Pour un motif futile, un serrurier a roué de coups et couvert d'injures un Montagnais qui fréquentait habituellement l'habitation.

Le sauvage continue ses visites comme si de rien n'était et dissimule si bien ses sentiments que l'on finit par croire qu'il a tout oublié.

Au contraire, il ne pense à autre chose et guette, avec une patience féline, l'occasion de se venger.

Un jour, le serrurier et un matelot vont en partie de chasse dans les îlots du cap Tourmente.

Le sauvage et l'un de ses amis les suivent discrètement, sans se laisser voir, étudient leur manière de vivre. Un jour, le serrurier reste seul, sans défiance, dans sa cabane.

Les Montagnais approchent sans bruit, en rempant,

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 221-222.

comme des reptiles, se dressent subitement à l'entrée de la cabane et, avant que le serrurier ait pu faire un mouvement, ils l'abattent de deux coups de massue.

Celui-ci mort, ils se mettent à la recherche du matelot. Ils n'ont rien contre lui, mais il serait un témoin dangereux. Ils le découvrent, attendent patiemment qu'il décharge son arme, se jettent alors sur lui avant qu'il se puisse mettre en défense et l'assomment. Ils portent à la cabane son cadavre, l'attachent à celui du serrurier, les chargent de leurs armes, de cailloux, les jettent à l'eau et retournent sur eux leur barque.

Deux ans plus tard, le fleuve rejette sur sa rive les squelettes des deux hommes encore attachés ensemble.

Une enquête fait découvrir les assassins, les causes et les détails du crime.

Les sauvages offrent, selon leur coutume, le prix du sang, comme on le faisait chez nous, au temps des Carolingiens. Cela n'est plus dans nos lois, mais avons-nous le droit d'appliquer à des sauvages des lois qui n'ont pas été faites pour eux.

Cette question n'est pas posée. Champlain se demande seulement s'il faut saisir et pendre les coupables. Cela n'est pas difficile, mais les Français auront sur les bras une guerre d'embuscades et ne pourront sortir du fort sans risque de la vie.

Des vaisseaux arrivent de France. On peut entreprendre une guerre. Après ? Les Montagnais feront le vide autour des Français et se dirigeront probablement vers les comptoirs anglais de la baie de Hudson.

D'un autre côté, un pardon nous exposerait au mépris des sauvages et à d'autres assassinats.

Champlain s'attèle à ce difficile problème.

Longtemps il laisse entendre aux sauvages qu'il appli-

quera la loi et qu'il ne défendra plus une nation qui assassine les Français.

A Tadoussac, à Québec, à Trois-Rivières, il exige la remise pour en faire justice, des deux assassins. Les Montagnais, très alarmés, veulent les tuer. Champlain s'y oppose. L'un des deux se rend au fort avec son père et se livre aux Français. Huit cents sauvages sont autour du fort, mais ils trouvent la garnison sous les armes, chacun à sa place de combat, et comprennent que la force n'est pas de leur côté.

Guillaume de Caen, général de la flotte, assisté de Champlain et des capitaines des navires, réunit en assemblée les sauvages alors en traite à Québec et réprimande vertement, devant eux, les meurtriers; puis, sur les instances des Hurons, il pardonne et jette gravement, solennellement, ridiculement, dans la rivière, une épée nue.

Les Hurons, maîtres dans l'art de dissimuler, font bonne contenance; mais de retour chez eux, ils rient à cœur joie et disent qu'on peut, pour une douzaine de castors, tuer un Français¹.

Cette affaire terminée, Champlain part pour la France, arrive à Houfleur le 28 août 1618, et recommence la lutte avec les marchands.

XII. — Ils décident que Pontgravé aura le commandement de Québec, et que Champlain ne s'occupera que de ses découvertes.

Champlain leur répond qu'il dépend du vice-roi et non pas d'eux; qu'il a autorité sur tout le personnel de la colonie; que leur agent n'a droit que sur les magasins.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1620, fol. 122 et suiv. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 42, 225-237. — *Le grand voyage*, 1632, p. 108.

A l'appui de cette réponse, il joint une lettre royale du 12 mars 1618.

Les Associés maintiennent leurs prétentions et font partir Pontgravé. Champlain revient à Paris, plaide devant le Conseil, a gain de cause et l'arrêt est signifié aux Associés dans la boiurse de Rouen ¹.

XIII. — Le 20 octobre 1619, le prince de Condé sort de prison, se fait payer un *cheval de mille écus*, donne aux Récollets la moitié de cette somme et met fin aux prétentions du maréchal de Thémines.

Le sieur de Villemenon, intendant de l'amirauté, désirait depuis longtemps, pour l'amiral duc de Montmorency, la charge de vice-roi de la Nouvelle-France. Il lui persuade facilement que le Canada serait mieux dans ses mains que dans celles du prince de Condé. Les deux seigneurs se voient et, moyennant onze mille écus, Montmorency devient vice-roi de la Nouvelle-France.

Né en 1595, Henri II, duc de Montmorency, avait alors vingt-quatre ans. A l'âge de dix-sept ans, il fut nommé amiral de France et de Bretagne. Il était d'une bravoure à toute épreuve, beau, bon et généreux.

Il entre dans les vues de Champlain, décide de fortifier le pays, d'établir des officiers de justice et un intendant des affaires du Canada. Au commandant de l'habitation appartiendra la garde des armes et des munitions ; au principal commis pour la traite, la garde des marchandises et du mobilier de la Compagnie. Il y aura ainsi deux autorités distinctes : l'une pour le commerce, l'autre pour le gouvernement.

Montmorency nomme Champlain son lieutenant —

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 223-226.

précisément ce que les Associés ne voulaient pas — et l'invite à partir pour Québec le plus tôt possible.

Le roi promet à Champlain des armes et des munitions pour un fort à construire, et lui recommande, par lettre du 7 mai 1620, de maintenir la colonie sous son autorité, de la soumettre le plus possible aux lois du royaume et d'y répandre la religion catholique ¹.

Cependant on lui prescrit de ne rien entreprendre d'important sans l'avis d'un récollet, le P. Georges Le Baillif ou Le Bailly ².

En appelant des moines il s'est donné des maîtres.

XIV. — Les choses ainsi réglées, il s'embarque le 8 mai 1620, avec sa jeune femme, et arrive, le 7 juillet, au moulin Baudé, à une lieue de Tadoussac.

Le jeune Eustache Boullé ³, son beau-frère, venu en 1618 avec Pontgravé, lui apprend qu'à son arrivée, au mois de juin, il a vu deux navires de la Rochelle qui trafiquaient près de Tadoussac. Pontgravé leur a donné la chasse sans pouvoir les atteindre. Ils ont emporté beaucoup de pelleteries et donné aux Sauvages quantité d'armes à feu ⁴.

Quelques jours après, Champlain arrive à Québec et se rend à la chapelle des Récollets. On chante un *Te Deum* et l'un des Pères fait une allocution. A la sortie de la chapelle, Champlain fait lire ses commissions, puis on tire le canon et l'on crie : vive le roi ⁵ !

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 1^{re} part., pp. 211-229.

² LE TAC, *op. cit.*, p. 111.

³ Né en 1600.

⁴ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1830, t. II, pp. 1-3.

⁵ LE TAC, *op. cit.*, p. 110.

XV. — La jeune madame Champlain arrivait dans une maison délabrée, avec un mari de cinquante-trois ans, qui avait fait de rudes campagnes et reçu pas mal de blessures.

Champlain, comme je l'ai dit, avait mis dans un couvent sa petite femme. Les religieuses lui rendirent la vie douce, gagnèrent son affection, son cœur, triturerent tout doucement sa petite cervelle, lui persuadèrent que la cornette renferme toute sagesse, toute vertu, toute béatitude, et qu'il n'y a point de salut hors du couvent.

Ce n'était pas un vieux guerrier, qu'elle n'avait guère vu, qui pouvait lui faire aimer la vie conjugale.

Pieusement elle instruit les femmes indiennes et catéchise les enfants. Si l'on en croit les Ursulines, les sauvages, émerveillés de sa gentillesse et de sa beauté, la voulaient adorer comme une divinité. Les sœurs ont exagéré; en tout cas sa vue les étonna, car de bons apôtres leur avaient dit que les Françaises étaient barbues comme les hommes.

XVI. — Le séjour de Québec est peu agréable. Les bâtiments, construits en bois, sans beaucoup de soin, nécessitent de fréquentes réparations. Pendant l'absence du chef, Pontgravé a occupé les ouvriers au couvent des Récollets, à la maison de la veuve Hébert et à la traite; la garnison a pillé la grange et le chantier¹; l'habitation ressemble à une « pauvre maison abandonnée aux champs » où les soldats avoient passé².

La Compagnie ne veut pas que la colonie mange bouchée de pain ou morceau de lard qui ne vienne de France; elle ne veut pas que les colons travaillent la terre; ceux-ci

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 112.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 5.

découragés, flânent autour des maisons de commerce, jouent, boivent, courent les bois, vagabondent, se font gloire de duper les sauvages et d'abuser des femmes¹.

Champlain se hâte de rétablir l'ordre et met de suite à la réparation des logements tous les ouvriers disponibles.

Il commence ensuite le fort. Cette construction n'est pas du goût des Associés, mais elle est ordonnée par le vice-roi, et Champlain juge que « sans cela il n'y a nulle » seureté en un pays esloigné presque de tout secours² ».

A la fin de cette année 1620, Pontgravé retourne en France avec quelques commis qui ne sont pas contents du nouveau vice-roi. Les hivernants sont au nombre de soixante, tant hommes que femmes et religieux.

XVII. — A la mi-mai 1621, un navire, portant en tout trente personnes, arrive de France. Il a rencontré un petit vaisseau de la Rochelle chargé de pelleteries et lui a donné la chasse, mais sans pouvoir l'atteindre. Le navire français apportait à Champlain des lettres du roi et du duc de Montmorency.

« Champlain », disait Louis XIII, « j'ai vu par vos » lettres du 15 du mois d'Aoust, avec quelle affection » vous travaillez par de là à vostre établissement, et à » ce qui regarde le bien de mon service, dequoy, comme » je vous sçay très-bon gré, aussi auray-je à plaisir de » le recognoistre à vostre avantage, quand il s'en offrira » l'occasion; et ay bien volontiers accordé quelques munitions de guerre, qui m'ont esté demandées, pour » vous donner tousjours plus de moyen de subsister, et

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 106.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 5.

» de continuer en ce bon devoir, ainsi que je me le promets de votre soing et fidélité¹ ».

Le duc de Montmorency l'informe qu'il a remplacé l'ancienne Compagnie de Monts par une autre formée par les sieurs de Caen, et que le sieur Dolu va lui envoyer, pour exécution, une copie du traité. Il le salue : « Votre plus affectionné et parfait amy² ».

Le duc pratiquait cette exquise politesse presque morte avec le XVIII^e siècle. Si l'on veut bien se souvenir du tact, de la souveraine délicatesse qui marquaient, dans un simple salut, les nuances les plus légères de déférence, de respect ou d'estime, on accordera quelque valeur à la formule de salut employée par Montmorency.

La révocation des privilèges de la Compagnie du sieur de Monts apporte de nouveaux éléments de discorde, et tout va de mal en pis. Les anciens Associés ne veulent pas abandonner la place, les nouveaux ne s'entendent pas avec Champlain, les traitants rivaux remplissent de leurs querelles l'habitation de Québec.

Cependant Champlain continue ses travaux. Un petit fort, presque terminé, est occupé par Eustache Boullé, un commis de l'ancienne Compagnie et seize hommes, munis d'armes et de munitions. « En cette façon », dit Champlain, « nous pouvions parler à cheval, faisant » toujours continuer le travail du fort pour le mieux » mettre en défense ». Il fallait cela pour tenir tête aux deux Compagnies.

¹ Lettre du 24 février 1621, dans CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 8.

² Lettre du 2 février 1621, dans CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 8.

XVIII. — Tandis qu'à Québec on disputait ferme, un navire de la Rochelle traitait avec les sauvages, dans l'île Verte, à cinq lieues de Tadoussac. Le gouvernement ne pouvant rien contre les Rochellois, les Associés avaient le droit de se faire justice eux-mêmes. Lorsque le sieur de Caen trouva le temps d'envoyer à l'île Verte, les contrebandiers avaient terminé leurs affaires et voguaient en paix vers leur pays, joyeux de leur riche cargaison et du nouveau bon tour qu'ils venaient de jouer aux « papistes ».

XLIX. — Dans sa lettre du 24 février 1621, citée plus haut, le roi avait promis à Champlain des armes et des munitions, et cette promesse avait rempli de joie le cœur du vieux guerrier.

D'après un procès-verbal du 18 août suivant, cet envoi comprit : 12 hallebardes, 2 arquebuses à rouet, 2 à mèche, 523 livres de bonnes mèches, 187 de mèches pourries, 50 piques communes, 2 pétards en fonte verte de 44 livres, une tente, 2 armets et un sanderière, 64 armes de piquers sans brassards, 2 barils de poudre en balles à mousquets. Le dernier jour du mois d'août, Champlain reçut encore 310 livres de poudre à canon, et 2 479 livres de plomb en balles pour mousquets.

Ainsi, point de canons, point de mousquets, et, pour les mousquets que possédait Champlain, de la poudre à canon !

« Je ne pouvois imaginer », dit l'infortuné gouverneur, « que sa Majesté nous eust envoyé si peu de munitions de guerre, veu les lettres qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'escire¹ ».

¹ CHAMPLAIN, *Voyage*, 1632, 2^e part., pp. 29 et suiv.

C'est avec de pareils moyens que Champlain devait fonder et défendre une grande colonie.

La Compagnie ne voulait pas qu'il fût trop fort. Elle le considérait comme le patron des moines, qui toujours criaient contre les huguenots et demandaient leur expulsion.

XX. — Champlain avait beau faire, la défiance des Compagnies marchandes et la faiblesse du Gouvernement laissaient dans la détresse, à la merci d'un coup de main, notre colonie canadienne.

Le gouverneur, toujours infatigable, de plus en plus attaché à son œuvre, ne veut pas lâcher prise,

Le 18 août 1621, jour de la réception de l'envoi du roi, il réunit les Récollets, les officiers de justice, cinq notables, son beau-frère, le commissaire vice-royal et les constitue en assemblée générale des habitants de la Nouvelle-France.

Cette assemblée expose au roi que le pays est immense, très beau, riche en mines, matériaux de construction, bois, terres arables, prairies, pelleteries, gibier, poisson ; qu'il est habité par des peuples beaux, intelligents, faciles à convertir à la foi chrétienne, et qu'il peut donner passage à la Chine ; qu'il est, par suite de ces avantages, convoité, guetté par les Hollaudais, les Flamands et les Anglais ; qu'il est constamment troublé par les huguenots de la Rochelle, qui donnent aux sauvages des armes à feu et les animent « à couper la gorge aux François, » et ruiner leur habitation, ce qui n'est pas peu considérable ».

Des mesures énergiques s'imposent, car la perte de la colonie serait un désastre et une honte.

L'assemblée demande l'expulsion des protestants, la

fondation d'un séminaire pour cinquante jeunes sauvages, l'institution d'une justice sévère pour la répression des assassinats, vols, paillardises, blasphèmes « et autres » crimes des-jà par trop familiers entre quelques Français habitans en ladite terre ». L'assemblée demande aussi : la construction d'un fort sur le mont de Québec pour garder la porte du Canada; celle d'une tour à Tadoussac et une garnison de cinquante hommes; l'envoi à Québec de canons et de munitions; l'augmentation des émoluments du sieur de Champlain.

Le P. Georges Le Baillif part de Québec, le 7 septembre, avec Pontgravé, pour porter au roi le cahier des *Tres-humbles remontrances et memoires* rédigés par l'assemblée générale.

Le moment n'est pas favorable. Les huguenots de la Rochelle veulent se mettre en République et appellent à leur aide les Anglais et les Hollandais.

Le fanatisme, « enfant dénaturé de la Religion », est déchaîné; catholiques et protestants s'égorgent sur la croix et déchirent à belles dents la patrie française pour « de vains arguments qu'ils ne comprennent pas ». Les huguenots, maîtres du Canada, n'auraient pas donné cette colonie aux Anglais. Intelligents, laborieux, entreprenants, ils étaient capables de conquérir et de garder une bonne partie de l'Amérique du Nord. Les catholiques ne pouvaient leur abandonner la colonie. Avec de la tolérance, nous aurions eu en Amérique une situation admirable et prépondérante, mais la tolérance n'était pas de ce temps là.

L'assemblée avait donc raison de vouloir un Canada exclusivement catholique.

C'était justement ce que Louis XIII ne pouvait alors accorder.

Au mois de janvier 1622, il levait le siège de Montauban après y avoir perdu huit mille hommes. Au mois de mars suivant, il assiégea Montpellier, y perdit aussi beaucoup de monde et dut accorder aux protestants, avec la confirmation de l'Édit de Nantes, deux places de sûreté : la Rochelle et Montauban. Il ne pouvait, à pareil moment, les expulser du Canada.

N'ayant, pour ses guerres, ni trop d'hommes ni trop d'argent, il lui était impossible de faire quelques chose pour l'armement et la défense de Québec et de Tadoussac.

Le P. Georges fut écouté avec la déférence due à son caractère et à la connaissance qu'il avait du pays, mais il obtint seulement que Champlain commanderait dans toute la Nouvelle-France et que ses appointements seraient portés de six cents livres à douze cents ; que les Associés fourniraient dix hommes pour le service de l'habitation et installeraient en Canada, tous les deux ans, six familles de cultivateurs ou d'artisans¹.

Le Conseil du roi approuve cet arrangement, les chefs des Associés le signent et se gardent bien de renforcer une place dont les moines demandent officiellement leur expulsion.

XXI. — Dans l'été de 1622, tandis que le P. Le Baillif échoue dans ses demandes de fortifications, d'armes et de soldats, Québec est mis en alarme.

Depuis que Champlain les a battus, les Iroquois rêvent de détruire la colonie française.

Ils forment trois partis qui doivent nous attaquer simultanément, sur trois points différents. Le premier vient

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 72-90. — CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, pp. 176-177, 181-197. — FAILLON, *op. cit.*, t. I, pp. 199-200. .

au saut Saint-Louis, alors que l'on y faisait la traite. Les Français, grâce à leurs armes à feu, se tirent d'affaire. Mais le P. Poullain, récollet, est capturé. Il allait être attaché au poteau du supplice quand, heureusement, les ennemis acceptèrent un échange de prisonniers.

La troisième bande (on ne sait ce qu'est devenue la deuxième) attaque et bat plusieurs partis hurons, descend le Saint-Laurent, passe devant Trois-Rivières, vient à Québec, rôde autour de l'habitation, mais à distance, de peur des arquebusades, et se rue sur le couvent des Récollets.

Les prudents moines se sont fortifiés solidement, et, aguerris par leurs pénibles pérégrinations, ils ne craignent pas de faire le coup de feu. Aidés de quelques sauvages, ils font une belle défense. Les Iroquois, ne pouvant rien gagner sur eux, se découragent, brûlent deux Hurons et se retirent.

M^{me} Couillard, qui se trouvait dans le fort, a dit que s'ils avaient connu leurs forces, rien ne pouvait les empêcher, vu l'absence de Champlain, de dévaster entièrement la colonie¹.

XXII. — Québec, mis à deux doigts de sa perte par les Iroquois ! C'était un rude avertissement. Personne n'en tint compte. Les Compagnies continuèrent leurs querelles et leurs procès ; les moines et les huguenots continuèrent leurs tracasseries.

Le roi décide, pour faire la paix, la fusion des deux Compagnies².

¹ LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, pp. 208-211 — CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 244-245.

² *Lettre du roi à Champlain du 20 mars 1622*, dans CHAMPLAIN, *Voyages*, 1830, t. II, pp. 57-58. — LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, pp. 172-174.

Isolées ou réunies, elles n'en sont pas moins hostiles à la construction du fort, à la colonisation et à la conversion des sauvages. On demande à des Compagnies où domine l'élément calviniste de fonder une colonie exclusivement catholique; elles promettent et... mettent des entraves. Ainsi le voulaient la nature des choses et l'état des esprits.

Pour christianiser des sauvages, il faut commencer par les rendre sédentaires. Tous les catholiques des Compagnies étaient de dévôts personnages. Pourtant, comme les autres, « ils faisoient plus d'estat d'un castor que du » salut d'un peuple qui vous peut aymer ». L'un d'eux, « personne de condition (Catholique de profession) », dit aux PP. Nicolas et Gabriel Sagard que si les Récollets pensaient rendre sédentaires, autour du couvent, les Montagnais et les Canadiens, eux, marchands, les chasseraient à coups de bâton dans la forêt¹.

XXIII. — Les divisions de Québec se répercutaient jusqu'au lac Huron.

Une double influence se faisait sentir : celle des Compagnies et celle de Champlain.

Les coureurs de bois, hommes des Compagnies, avaient pour mission la traite des pelleteries et ne faisaient pas vœu de chasteté. Les Récollets exhortaient à la sagesse les filles huronnes qui ne les écoutaient guère. Les coureurs de bois leur contaient autre chose, qu'elles écoutaient volontiers. Les moines traitent ces hommes de scélérats². C'est un bien gros mot. Les bons Pères disent qu'ils observent leur vœu de chasteté; je veux bien les croire. Sachant combien c'est pénible, ils devraient avoir

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 169.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 351-352.

de l'indulgence pour de simples laïques qui séduisent des sauvagesses folles d'amour.

Les coureurs de bois se sont fondus dans les populations indiennes ou revinrent en France.

Les interprètes, formés par Champlain, étaient une élite. Ils se sont mariés, ont fait souche et forment la première assise de la belle et noble population canadienne¹.

XXIV. — La jeune madame Champlain menait alors à Québec une vie peu attrayante. Elle avait pour Compagnie les trois femmes de sa suite et son vieux mari, qui était continuellement occupé de guerres, de négociations, de découvertes, de constructions, d'administration, et des querelles des marchands avec les marchands, des moines avec les huguenots.

Il y avait à l'habitation la veuve Hébert et sa fille, M^{me} Couillard, mais elles avaient chez elles beaucoup d'occupation, et M^{me} Champlain ne trouvait peut-être pas grand charme dans leur conversation.

Elle passait donc ses journées à lire des livres de piété, à prier, à bâiller.

Après quatre ans de cette monotone existence, elle en a plus qu'assez et demande son couvent. Champlain se résigne. La vie conjugale lui cause peut-être plus de soucis que de plaisir.

La petite femme lui demande l'autorisation de se faire religieuse. Il refuse parce qu'il devrait se faire moine. Ils conviennent de vivre en continence le reste de leurs jours. Champlain mort, elle reste encore dix ans dans le monde. Le 7 novembre 1645, elle entre, en qualité de

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. II, pp. 13-14.

bienfaitrice, chez les Ursulines de Paris et y prend le voile sous le nom d'Hélène de Saint-Augustin. Sa profession soulève des difficultés. Elle possède une certaine fortune, et cette fortune peut, après elle, tomber dans des mains mauvaises, devenir une cause de scandale dont l'Eternel demanderait à sa pauvre âme un compte sévère. Les bonnes sœurs, par charité chrétienne, compassion, amitié, lui offrent le moyen de prévenir la colère divine et de lever les obstacles qui s'opposent à ses désirs et à son salut. La bonne dame donne 25 000 livres, environ 150 000 francs de notre monnaie, pour la construction, à Meaux, d'un couvent d'Ursulines. Toutes les difficultés s'évanouissent, et cinq mois après, le 4 août 1648, elle est admise à prononcer ses vœux.

Elle donne alors la mesure de son état d'esprit. A force d'importunités, elle obtient la permission d'écrire ses fautes et de les lire publiquement en communauté. « Elle fit cet acte à genoux, nu-pieds, la corde au cou » et un cierge allumé à la main; et on ajoute que sa pro- » fonde humilité lui fit même étrangement aggraver » cette accusation ».

Elle mourut le 20 décembre 1654, à l'âge de cinquante-six ans, *en odeur de vertu*¹.

Ainsi pétrie, elle était incapable d'apprécier les services qu'une femme pouvait rendre à la colonie, à la France et à la religion. Tout imprégnée d'égoïsme, ne pensant, ne sacrifiant qu'au salut de son âme, elle ne pouvait comprendre combien grande, noble et sainte était la femme qui se donnait pour tâche de parer de sa jeunesse, de fortifier de ses divins sourires la vieillesse d'un grand homme. Le couvent lui tenait à cœur; la vie

¹ *Chronique des Ursulines. — Vie de Madame de Champlain*, citée par l'abbé FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 289.

parasite et inutile de la bonne sœur était son idéal, et, devant la cornette, honneur, patrie, famille étaient pour elle choses petites, indifférentes et vaines.

Elle dut faire très peu pour le bonheur de son mari; en tout cas, celui-ci n'exprime aucun regret, se contente de dire qu'il partit de Québec le 15 août 1624, laissant la nouvelle habitation assez avancée, des matériaux prêts à mettre en œuvre et la recommandation de la terminer. Il ajoute mélancoliquement : « jugeant bien en moi- » mesme que l'on n'en feroit rien, d'autant qu'ils n'a- » voient rien de plus désagréable, bien que c'estoit la » conservation, et la seureté du pays; ce qu'ils ne pou- » voient ou ne vouloient comprendre¹ ».

CHAPITRE XV

LES JÉSUITES SE FONT ENVOYER EN CANADA

I. Montmorency vend à Ventadour sa vice-royauté du Canada. — II. Catholiques et Protestants. — III. Les Jésuites se font introduire en Canada. — IV. Arrivée des Jésuites à Québec. — V. Les Jésuites à Québec. — VI. Champlain revient à Québec. — VII. Départ du P. de Brébeuf pour la mission des Hurons. — VIII. Les Espagnols à Tadoussac. — IX. Construction du fort Saint-Louis. — X. Etablissement agricole du cap Tourmente. — XI. Les Jésuites se plaignent des Huguenots.

I. — Champlain arrive à Dieppe le 1^{er} octobre 1624 et se dirige de suite sur Paris.

Les Associés anciens et nouveaux ne s'entendent pas mieux que leurs commis. Le duc de Montmorency, fatigué de ces querelles sans fin, vend au duc de Ventadour

¹ *Chronique de l'Ordre des Ursulines. — Vie de Madame de Champlain, citée par l'abbé FAILLON. — CHAMPLAIN, Voyages, 1830, t. II, pp. 91-92. — FAILLON, op. cit., t. I, pp. 205-206.*

sa vice-royauté de la Nouvelle-France. Le roi approuve. Le 15 février 1625, Ventadour nomme Champlain son lieutenant et lui recommande de bâtir les forts et forteresses nécessaires; de soumettre au roi par tous les moyens licites, les peuples du Canada, de « les appeler, » faire instruire, provoquer et esmouvoir à la cognoissance et service de Dieu, et à la foi et religion catholique, apostolique et romaine »; de nommer des officiers de justice; de déclarer la guerre s'il en est besoin et de faire des traités de paix; de faire faire de nouvelles découvertes pour aller à la Chine et aux Indes-Orientales; de rechercher, reconnaître, fouiller, exploiter les mines; de s'emparer des vaisseaux et marchandises de quiconque ferait en Canada un trafic illicite; de faire, en sa qualité de lieutenant, tout ce qu'il jugera utile pour la conquête et le peuplement de la colonie¹.

II. — Tout cela irait bien si les catholiques et les protestants pouvaient vivre en paix. Il n'en va pas ainsi.

Les protestants ne se plaignent pas, sachant bien qu'ils ne seraient écoutés de personne; mais les moines qui se croient tous les droits, pour peu de chose crient vengeance. Le P. Sagard croit devoir, « en conscience », se plaindre au vice-roi. « Les huguenots » lui dit-il, « tenoient partout le dessus dans leur vaisseaux faisant leurs prières, et nous contraincts de tenir la proue en chantans les loüanges de Nostre Dieu, qu'estoit prement mettre le trompeur Baal au-dessus du vray Dieu ». Et le bon moine ajoute avec componction : « La cause de ce désordre procedoit de ce que les principaux de la flotte avec la plupart des officiers estoient

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1830, t. II, pp. 94-103.

» de la religion *prétendue et réformée*, lesquels avoient
» esté ozés jusques-là que de chanter leurs Marottes
» pendant qu'un de nos Freres disoit la Sainte Messe à
» la Traicte, pour l'interrompre ou le contrarier ce sem-
» bloit, tellement que ce n'est pas le moyen de planter
» la foy où les chefs principaux estoient contraires à la
» mesme foy, mais plustot une confusion de croyance
» aux sauvages, qui s'appercevoient desja de nos diffe-
» rentes manieres de servir Dieu, disans que les uns
» fesoient le signe de la Croix et les autres non ¹ ».

Cependant il arrive parfois aux Récollets de parler autrement des huguenots.

Le P. Sixte Le Tac raconte qu'en 1622 Guillaume de Caen reçut à son bord, « avec bien de la joye, quoyque
» de contraire religion », pour les conduire à Québec, deux Pères Récollets².

Le P. Sagard renouvelle ce récit et ajoute, parlant de Guillaume de Caen : « car au reste il est homme poly,
» libéral et de bon entendement sçachant parfaitement
» bien commander en mer³ ».

Il dit ailleurs que le même Guillaume de Caen prêta des hommes au P. Irenée, pour élever à Tadoussac une grande croix, et qu'« il y eust des huguenots mesme qui
» s'y employèrent d'affection, pendant que d'autres plus
» pervers s'en mocquoient. Ils édifierent aussi une cha-
» pelle de rameaux d'arbres, où ledit Père dit la S.
» Messe au grand contentement de son ame, et de tous
» les bons catholiques qui se trouverent là presens⁴ ».

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 861-862.

² LE TAC, *op. cit.*, p. 117.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 92.

⁴ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 96.

III. — En somme, les Récollets sont réservés avec le pouvoir civil, pas trop tracassiers avec les catholiques, et les calvinistes ont pour eux des égards.

Pour les Jésuites on éprouve d'autres sentiments. On connaît leur habileté, leur morale, leur ambition, leur politique. Ils inspirent de la répulsion. Tout le monde les redoute. Leur présence en Canada est considérée comme funeste. L'ardent catholique Champlain est d'accord sur ce point avec le calviniste Emery de Caen¹.

Cela ne gêne pas les Révérends Pères. Ils possèdent plusieurs arcs et, à chaque arc, plusieurs cordes.

Ils ont dépouillé la religion de ses épines, fait un Jésus facile à contenter, souriant, couronné de roses ; ils ont jonché de fleurs le sentier du Paradis et font faire « sur des tapis soyeux le chemin de la croix ». Leur casuistique infiniment souple, à la portée de tous (voir les *Provinciales*), leurs bonnes manières ont conquis à l'Ordre les sympathies des grands seigneurs et des grandes dames.

D'un autre côté, le duc de Ventadour a quitté la cour pour entrer dans les Ordres², et il a pour confesseur le P. Noirot, jésuite.

Ainsi préparés, les Révérends Pères dirigent contre les Récollets une double attaque.

Noirot persuade à son docile pénitent que les Récollets n'ont pas les reins assez forts pour mener à bien la conversion d'un pays comme la Nouvelle-France.

Dans le même temps, les grandes dames et les grands seigneurs s'efforcent de persuader aux bons Pères que l'intérêt de leur ordre et de la religion exige qu'ils appel-

¹ CH. LE CLERQ, *op. cit.*, t. I, p. 291. — FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 208.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 247.

lent à leur aide l'Ordre riche et puissant des Jésuites. Tout doucement, par de belles paroles, d'amicales pressions, des insinuations à deux tranchants, on les amène à demander un secours dont ils n'ont pas besoin, dont ils connaissent tous les dangers.

Après avoir raconté comment les Récollets ont converti treize provinces du Mexique et fondé plus de cinq cents couvents, ce qui dénote une grande puissance d'action, le P. Sagard fait cette réflexion, d'une discordance voulue: « Il faut nécessairement avoir de » quoy donner si on veut y avancer, car plus on leur » donne » (aux sauvages) « plus on les attire, et n'ayez » pas de quoy les nourrir, c'est-à-dire qu'ils vous admi- » reront et peu vous pourront suivre ¹ ».

Feignant de croire que les Récollets ont, librement et de leur propre initiative, demandé le concours des Jésuites, il ajoute malicieusement ²: « Ce choix que nous » fîmes desdits Pere (*sic*) Jesuites pour le Canada fut » fort contrarié par beaucoup de nos amis, qui tas- » choient de nous en dissuader, nous assurant qu'à la » fin du compte ils nous mettroient hors de nostre mai- » son et du païs, mais il n'y avoit point d'apparence de » croire ceste meconnaissance de ces bons Peres: ils sont » trop sages et vertueux pour le vouloir faire, et quand » bien un ou deux particuliers d'entre eux en auroient » eu la volonté, une hirondelle ne fait pas un printemps, » ny un ou deux religieux la communauté, et par ainsi » c'eut esté crime de se meffier d'eux, non pas mesme en

¹ Le P. Le Tac dit en effet que les Montagnais « n'écoutent les ins- » tructions qu'autant qu'elles leurs servent pour avoir à disner, ou » pour recevoir quelles rasades et autres bagatelles qu'ils esperent ». (Le Tac, *op. cit.*, p. 135.)

² SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 862-864.

» la pensée, car il paroist que par tout ailleurs nous avons
» vescu en paix avec eux ».

Le grand argument des Jésuites pour s'implanter en Canada est qu'ils sont très riches et qu'ils pourront faire beaucoup de bien.

Le P. Sixte Le Tac reconnaît qu'ils sont très riches, mais il nie leur générosité et la sincérité de leur proposition. « Cette proposition », dit-il, « étoit captieuse, »
» parce qu'il est constant que quoyque les PP. Jésuites
» soient fort riches et reçoivent de grandes aumosnes
» pour donner aux Sauvages, cependant ils ne leur donnent jamais rien du leur, ny meme les ausmones qu'ils
» ont reçü à distribuer qu'ils ne leur fassent payer six
» fois plus que ne valent les denrées qu'ils leur distribuent, au retour de leur chasse, ce que n'auroient pas
» fait les PP. Recollets qui ne courent ny après les
» Pelleteries ny après le bien. De plus cette proposition
» étoit encore d'une dernière consequence pour les PP.
» Recollets en particulier et pour le Canada en general ;
» pour les PP. Recollets puisque de là dependoit l'establisement ou le renversement de leur ordre en la
» Nouvelle France ; pour le Canada puisque en les y
» recevant c'étoit recevoir des Politiques qui s'empareroient du gouvernement, et des marchands qui tiroient vers eux le plus beau profit¹ ».

Dans leur empressement à mettre la main sur le Canada, les PP. Jésuites ont manqué de prudence.

Quand le P. Irenée vint, honteux, la mort dans l'âme, contraint et forcé, demander au duc de Ventadour, comme une faveur, l'aide des Jésuites, par hasard le P. Noiro

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 123. Ce passage est rayé dans le manuscrit, mais en marge il y a cette mention : « Vous pouvez lire si vous voulez ce qui est rayé ».

se trouve là, et par hasard il a tout pouvoir pour accepter la proposition des Récollets.

Sans perdre de temps, les Jésuites viennent demander au Père Sagard son vocabulaire huron. Il n'est « pas » encores en estat », répond le vieux moine. Cela voulait dire, en bon français : « beaux Pères, attendez sous l'orme; je ne suis point disposé à vous fournir des armes pour chasser du Canada les PP. Récollets ». Il est d'ailleurs averti par une nouvelle frasque des Jésuites.

L'accord conclu entre les deux ordres devait être soumis à l'approbation de la Compagnie des marchands. Par hasard, erreur, omission ou calcul, les Récollets ne sont pas convoqués. Néanmoins on règle l'affaire et les Jésuites obtiennent la nourriture de deux des six Frères qui sont en Canada, « ce qui ne fut pas pris à bon augure ».

Dès le lendemain, le P. Sagard, se promenant en ville, rencontre « une personne de qualité intéressée dans le » party », qui lui conte l'affaire. Le Père court aussitôt chez le duc de Ventadour, et le duc de Ventadour écrit aux Jésuites qu'il révoquera son consentement s'ils se mêlent de la nourriture des Récollets que la Compagnie entretient en Canada. « Les Peres obéirent promptement et se submirent aux volontez dudit seigneur » duc ».

« Cette petite action », ajoute narquoisement le P. Sagard, « n'a neantmoins en rien altéré l'amour et le respect que nous avons à ces grands hommes¹ ».

IV. — Trois jésuites : Charles Lallemant, Enemond Masse et Jean de Brébeuf, partent pour Dieppe et s'em-

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 864-867.

barquent sur le navire de Guillaume de Caen qui, durant le voyage, les traite fort courtoisement.

Mais en arrivant devant Québec, au mois de juillet 1625, il leur fait ce petit discours : « Mes Révérends Pères, je n'ai point d'ordres pour vous et ne puis vous recevoir dans le fort ni dans l'habitation ; force est que vous repassiez en France par le bateau qui vient de vous amener ». Ce fâcheux contretemps, dit avec conviction un bon moine, fut causé par le Diable, « qui craint les Jésuites ». Bonne affaire pour les Récollets. Hélas ! ils se prennent de pitié pour eux, viennent les chercher, les conduisent à leur couvent et leur en donnent la moitié.

Le 28 juillet 1625, le P. Lallemand écrit au provincial des Récollets : « lesdits Peres nous ont obligé pour » un jamais ». L'année suivante il écrit à son frère Hiérome, aussi jésuite, dans une lettre destinée à la publicité, que les truchements, qui n'ont jamais voulu rien dire aux Récollets, n'ont pas résisté un instant aux demandes des Jésuites, en sorte que ceux-ci ont fait plus de progrès en quelques mois que ceux-là en dix ans. Il convient d'ailleurs que Dieu a fait un miracle. Un truchement que l'on voulait renvoyer en France tombe gravement malade, subitement, chez eux, juste la veille du jour fixé pour son départ. Ils le gardent, le soignent, le guérissent et tirent de lui tout ce qu'il peut donner¹.

Ainsi, à peine arrivés, ils écrivent que les Récollets, leurs hôtes bénévoles, n'ont réalisé aucun progrès et leur ont laissé tout à faire.

Bientôt arrivent les PP. Noirot et de la Noüe. Ils amènent vingt-cinq ouvriers. En peu de temps ils ont

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 867-870. — LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, p. 313. — LALLEMAND, *Mercure François*, t. XIII, pp. 25-27.

une maison¹ et des cultures qui leur permettent de se passer des secours de France.

Champlain observe, avec amertume, que si les colons avaient fait comme eux, l'existence de la colonie ne serait plus à la merci d'un hasard de la mer ou d'un caprice des Associés.

V. — En 1626, il y avait à Québec 43 Français. Les Jésuites les confessaient et leur faisaient, par mois, deux sermons.

Les Pères n'étaient pas aimés. Dans les chambres circulait un exemplaire de l'Anti-Cotton. Ils le saisissent et le brûlent².

Dans le même temps, le sieur de Caen fut accusé, auprès du duc de Ventadour, d'avoir fait faire, sur le Saint-Laurent, publiquement, les prières de sa « religion pré- » tendue. . . . desirant que les catholiques y assistas- » sent ». Caen nie et prétend que c'est une calomnie. Il est forcé néanmoins de partir et de se faire remplacer par un catholique. Son choix tombe sur le sieur de la Ralde, catholique peu fervent.

VI. — Il y avait dans le même temps, entre Guillaume de Caen et les Associés, une question d'argent. Une somme de 60 000 livres a été avancée. Les intérêts en seraient-ils de 36 ou de 40 pour cent ? Il s'agit donc d'une somme de 1 440 livres. Ces messieurs se

¹ Ils ont logé deux ans et demi chez les Récollets. Leur couvent fut construit à sept ou huit cents pas de celui des Récollets, sur la rive opposée de la rivière Saint-Charles, près de la petite rivière de Rays, au lieu connu sous le nom de « Fort de Jacques-Cartier ». LE TAC, *op. cit.*, p. 127.

² LALLEMANT, *Lettre à son frère Hiérosme*, dans le *Mercurie François*, t. XIII, p. 24.

disputent ferme à l'hôtel de Ventadour, ne s'entendent pas, plaident devant plusieurs juridictions, et dépensent beaucoup plus que la somme en litige, mais ils ont les suaves, délicates, ineffables émotions d'un procès.

Cette affaire, mise en bonne voie, le sieur de Caen arme à Dieppe les navires destinés à la campagne de 1626. Champlain y prend passage. Le départ a lieu le 15 avril. Le voyage, contrarié par le mauvais temps, dure deux mois et six jours¹.

Pendant la traversée, les huguenots, qui forment les deux tiers de l'équipage, chantent leurs psaumes, et les catholiques trouvent cette pilule bien amère. Mais après le débarquement à Tadoussac, La Ralde défend à ceux qui vont à Miscou de chanter sur le Saint-Laurent².

VII. — Vers ce temps-là, le P. de Brébeuf et le récollet de la Roche partent pour la mission des Hurons. Ils apprennent à Trois-Rivières qu'un franciscain, le P. Nicolas Viel, « homme très savant³ », a été noyé par des Hurons, dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal, près d'un village nommé, pour cette cause, *Saut au Récollet*.

Le P. Viel avait accepté une place dans le canot de Hurons qui allaient à Québec. Les Hurons prirent par le canal des Prairies au milieu duquel se trouvent des rapides. Au lieu de faire portage, ils descendirent en canot les rapides et profitèrent du moment où le canot bondissait parmi les roches pour assommer le Père, le jeter à l'eau et piller ses bagages⁴.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 84-87.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 108.

³ F.-X. GARNEAU, *Hist. du Canada*; Montréal, 1882, t. I, p. 49.

⁴ CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, pp. 320 et suiv. — CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 248, 249 et 283.

Brébeuf et la Roche reviennent prudemment à Québec.

Au printemps suivant, les Jésuites reprennent leur projet. Brébeuf et la Noüe vont se mettre en route. Ils se heurtent à de nouvelles difficultés. « Le Diable qui craint » la touche a voulu jouer des siennes : car nos Peres » estans desja embarquez, les Sauvages par deux ou trois » fois les voulurent faire desembarquer, alleguans que » leurs canaux estoient trop chargez; mais enfin Dieu » l'emporta par dessus luy, on gagna les Sauvages à » force de présens¹.

De quoi s'agissait-il, en somme? Le P. de Brébeuf était d'une taille et d'une corpulence exceptionnelles, les Hurons ont eu peur de chavirer sous son énorme poids et des chaudières, des haches, des couteaux les ont décidés à risquer le coup. Fallait-il pour si peu, que Dieu entrât en lutte avec le Diable?

VIII. — Le 5 juillet 1626, à l'époque de ce drame épique, Champlain revient à Québec. Après deux ans et demi d'absence, il trouve, comme il l'avait prévu, qu'on n'a rien fait des travaux qu'il a prescrits à son départ.

Peupler, cultiver, fortifier le pays, ce serait, disent les marchands, attirer les Espagnols². Etrange argument!

En 1622, un navire de cette nation a jeté l'ancre devant Tadoussac. Toutes les nuits il envoyait, pour écouter ce qui se disait dans le vaisseau du sieur de Caen, une chaloupe chargée de soldats. Tadoussac était très alarmé. Pour éloigner ce dangereux voisin, il aurait

¹ Lettre du 1^{er} août 1626, de Ch. Lallemant à H. Lallemant, dans le *Mercure François*, t. XIII, p. 30.

² SAGARD, *Le grand voyage*, 1632, p. 58.

fallu une vingtaine d'hommes, tant marins que gens d'armes, « ce qui ne se voit point à Québec¹ ». Tadousac était donc à la merci d'un navire de 200 tonneaux.

Cette coupe était bien amère. Il fallut la vider pourtant, et jusqu'à la lie.

IX. — La leçon ne sert de rien. Nul, Champlain excepté, ne veut voir les gros nuages qui s'amoncellent dans le ciel de la Nouvelle-France.

Les Iroquois recommencent la guerre. Nos alliés, Montagnais, Algonquins, Hurons, ne sont pas trop sûrs. Il faut aussi se défier des Anglais, voisins bien autrement perfides et puissants que les Sauvages.

La Compagnie a pris l'engagement formel de fournir dix hommes pour la construction du fort Saint-Louis. Elle n'en veut rien faire. Qu'elle ait ses « quarante pour » cent », et du reste, elle s'en soucie comme de cela. Il y a une autre raison. Certaine que les moines finiront par l'évincer, elle ne veut rien faire pour ses ennemis.

Le sieur de Caen écrit à Champlain qu'il n'est pas tenu de fournir des hommes pour les travaux du fort. Sa Majesté peut en envoyer si c'est son bon plaisir. « A » tout cela », dit Champlain, « je ne peûs rien faire pour » lors, sinon d'en escrire à mondit seigneur le Viceroy, » et lui donner advis de tout se qui se passoit en cette » affaire, afin qu'il y apportast l'ordre qu'il jugeroit nécessaire, et moy de ne laisser, en tant que je pouvois, » d'employer quelques hommes au fort, et le reste à travailler à l'habitation² ».

X. — Il a remarqué le cap Tourmente, situé à sept

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 61-62.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 132, 135, 183, 184.

ou huit lieues en aval de Québec. Au moindre vent, la mer y monte comme en pleine marée. Il y a des prairies larges de plus de demi-lieue et, derrière, une forêt qui s'étend jusqu'au pied des montagnes. Le bétail serait là bien à son aise.

Malgré le mauvais vouloir des marchands, il y construit une étable longue de 60 pieds et deux corps de logis de 18 pieds sur 15 « faits de bois et de terre à la façon de » ceux qui se font aux villages de Normandie ». Il démolit, pour l'agrandir, un ancien fortin. Espérant que le roi lui enverra du monde, il prépare la cage pour l'oiseau. Ces travaux sont rapidement exécutés parce qu'il va, tous les huit jours, les visiter.

Le 15 septembre 1626 il envoie à ce poste du bétail, six hommes, une femme et une petite fille¹.

XI. — La situation est singulièrement précaire, et les Jésuites, par leur intolérance viennent encore l'aggraver, aviver la haine qui sépare les huguenots des catholiques.

La Nouë se plaint, comme l'a fait Sagard, que les calvinistes chantent, sur le fleuve, des psaumes que l'on entend du rivage. Avec cela, paraît-il, la vie n'est pas possible. A la première plainte, Champlain se contente de répondre : « C'est le grand zèle de leur foy qui » opere ». D'autres plaintes arrivent de Tadoussac. Il ne se contente plus alors d'un mot méchant. Il ordonne à Emery de Caen de faire cesser ce « scandale ». Emery informe ses hommes que le vice-roi a défendu de chanter des psaumes sur le Saint-Laurent, et qu'à l'avenir ils devront se contenter de faire la prière en commun².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 112-116.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 114-115.

Les Huguenots murmurent, trouvent scandaleux qu'on leur défende de chanter des psaumes sur leurs navires tandis que les moines ont licence de chanter ce qu'ils veulent, où ils veulent, tant qu'ils veulent.

Les moines ont le haut du pavé. Cela ne leur suffit pas : ils veulent tout le pavé, avec accotements, rigoles et clôtures. « Le secours qui nous est venu de France », dit le R P. Lallemant, « est un bon commencement pour » ceste Mission ; mais les affaires ne sont pas encore en » tel estat que Dieu puisse y estre servy fiddèlement. » L'heretique y a autant encore d'empire que jamais, » c'est pourquoy je renvoye le P. Noirost selon la per- » mission que les Superieurs m'en ont faicte, afin qu'il » parachève ce qu'il a commencé : il est le mieux en- » tendu en ceste affaire¹ ». C'est-à-dire que le bon Père va solliciter une bonne petite croisade contre les huguenots.

Ce ne sont pas des Français qui vont, sous la bannière nationale, à la conquête d'un grand empire, ce sont des sectaires qui portent au loin les guerres stupides qui ruinent et deshonnorent la mère patrie.

CHAPITRE XVI

DISETTE ET TROUBLES

I. Disette de 1626. — II. Jésuites et Huguenots. — III. Le Commerce en 1626. — IV. Dix jeunes Algonquins font aux Iroquois deux prisonniers. — V. Les Algonquins envoient une ambassade aux Iroquois. — VI. Les Algonquins vengent le meurtre des ambassadeurs. — VII. Assassinat de deux Français.

I. — Cette agitation malsaine produit ses effets. La Compagnie se défie de Champlain, et s'efforce, par tous les moyens, de réduire son autorité. Le gouverneur ne

¹ L'ALLEMANT, *Relation* de 1626, édit. de Québec, pp. 7, 8.

cesse de lui dire, avec beaucoup de raison : « laissez-nous cultiver la terre et envoyez-nous des vivres pour deux ans ». Elle n'en fera rien, parce que ce serait donner au gouverneur une plus grande liberté d'action.

Ce désaccord devait finir par un désastre.

En 1626, par suite de mauvais temps, les vaisseaux n'arrivent que le 5 juillet. Depuis deux mois, Tadoussac, Québec et Trois-Rivières souffraient de la disette. Pont-gravé, qui commandait alors à Québec, était dans une grande inquiétude, craignait que les navires n'eussent été détruits par une tempête ou pris par des forbans. Il ne lui restait plus que deux poinçons de farine qu'il gardait pour les malades, et les colons en étaient réduits au *migan* des sauvages. Une chaloupe avait été envoyée à Gaspé pour avoir des nouvelles et, si possible, des vivres¹.

En 1627, le P. Noirot équipe à Honfleur un vaisseau chargé de vivres pour vingt-sept ou vingt-huit hommes. Ce vaisseau est pris par un corsaire anglais et les Jésuites de Québec n'ont plus rien à manger. Le P. Lallemand est forcé de renvoyer en France ses confrères et vingt de ses ouvriers. Il conserve seulement, pour ne pas abandonner la maison, les PP. Masse et de la Nouë, un frère et cinq ouvriers. Il achète, pour leur nourriture, une dizaine de barriques de biscuit, et les commis les lui font payer, comme aux Sauvages, sept castors la barrique².

II. — La Ralde, qui se trouvait à Québec, disait qu'il

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 87, 110, 111.

² La peau du castor était prise pour un écu. Si l'on évalue à 7 le pouvoir de l'argent, le prix de chaque barrique était de 147 fr. de notre monnaie.

n'avait d'ordres ni pour aider les Jésuites ni pour les transporter en France.

Le P. Noirot a desservi, de tout son pouvoir, les Calvinistes du Canada. Emery de Caen et la Ralde le savent et ne croient pas devoir reconnaître, par des services, le mal que leur a fait ce révérend Père. Champlain de s'écrier : « Mais tous les Peres qui estoient par delà n'en » devoient pâtir, n'estant cause de ce qui s'estoit passé » en France ». Il nous la baille belle. Est-ce que Noirot n'a pas été envoyé par le P. Lallemant, son chef, pour porter plainte contre les huguenots ? N'a-t-il pas parlé au nom de tous ? Est-ce que tous les Jésuites ne sont pas solidaires ? Rendre le bien pour le mal à un ennemi mortel, implacable, irréductible, c'est être dupe.

Pourtant le sieur de la Ralde reçoit à son bord le P. Lallemant « et lui fait faire bonne chère¹ ».

III. — A cette époque, 1626-1627, les stations commerciales sont à Tadoussac, Québec, Trois-Rivières et le saut Saint-Louis.

A Tadoussac s'arrêtent les navires de France, et l'on transporte à Québec, dans de petites embarcations, les vivres et les marchandises. Les Récollets y possèdent une chapelle et les traitants des comptoirs. Au printemps, les Indiens arrivent en foule, couvrent le rivage de leurs wigwams et le golfe de leurs canots. Ils apportent le produit de leur chasse d'hiver. En une seule campagne, les sieurs de Caen ont traité vingt-deux mille peaux de castor, mais le nombre habituel était de 15 000 à 20 000, à une pistole pièce. Ils entretenaient quarante hommes en Canada et cent cinquante sur leurs navires².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 130, 131.

² CH. LALEMANT, *Relation* de 1626, édit. de Québec, p. 5.

IV. — A la Compagnie tous les profits, à Champlain tous les tracas, et il n'en a faute.

Au mois de juin 1627, une dizaine de jeunes Algonquins décident d'aller en guerre chez les Iroquois. Les anciens déconseillent cette folle équipée qui peut avoir des conséquences désastreuses. Mais les Sauvages ne reconnaissent aucune autorité, aucune loi, et les jeunes gens en font à leur tête.

Ils remontent la rivière des Iroquois et entrent dans le lac Champlain. Ils rencontrent dans ce lac trois Iroquois, les abordent « sous feinte d'estre encore amis » et les font prisonniers. L'un des Iroquois leur échappe; ils amènent à Trois-Rivières les deux autres, et toute la nation va faire la traite au confluent de la Richelieu.

Ils maltraitent les captifs, les veulent faire mourir, les font chanter leur chanson de mort. Emery de Caen et le Frère Gervais intercèdent, mais en vain. Caen écrit à Champlain, qui se met de suite en route. Dès son arrivée, il réunit les chefs, leur expose la sottise et la lâcheté des jeunes gens, leur montre les Iroquois les guettant sur toutes les rivières, les surprenant et les assommant dans leurs habitations¹.

Un Algonquin se lève et dit : « Tu veux que l'on déli-
» vre ces gens là qui sont nos ennemis, et je ne le veux
» pas, moi, qui suis capitaine, il y a trop long-temps
» que je mange maigre, je veux manger gras, particu-
» lièrement de la chair des Hiroquois, de laquelle j'ai
» grande envie et partant deportte-toi de tes poursuites,
» et nous laisse faire justice de nos ennemis, car nous ne
» nous meslons point de tes affaires ».

Sur le soir, un capitaine montagnais essaie de faire

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 123-125.

évaier les captifs. Champlain est irrité de cette tentative, car il pense que leur délivrance par ses soins servirait les intérêts des Français¹.

V. — Il réunit de nouveau les chefs, les tourne, les retourne, les décide à renvoyer aux Iroquois, avec une ambassade, l'un des prisonniers².

Les chefs le remercient de son intervention, et lui reprochent amicalement de n'avoir pas appris leur langue depuis vingt hivers qu'il est dans le pays. Il pourrait conver-er directement avec eux, sans le secours des truchements qui souvent, par ignorance ou mauvaise foi, ne rendent pas exactement les paroles prononcées³ ».

Ils choisissent pour cette mission Cherououni⁴, le Montagnais qui tua deux Français au cap Tourmente; Magnan, de Tougnes, près de Lisieux, qui avait tué un homme à coups de bâton, et se montrait d'ailleurs « prodigue de sa vie »; un Iroquois pris tout jeune, adopté par une veuve et très affectionné à sa nouvelle nation; un Montagnais appelé maître Simon.

Au départ, Cherououny dit à Champlain : « Nous » reviendrons dans vingt nuits; si nous tardons plus de » vingt-cinq nuits, c'est que nous serons arrêtés, ma- » lades ou morts⁵ ».

Un Algonquin, ennemi de Cherououny, va secrètement aux Iroquois et leur dit : « Cherououny ne vient pas pour faire la paix, mais pour étudier votre pays, vos forces, vos moyens de défense et revenir avec vos enne-

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 480-481.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 125-126.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 482.

⁴ Le P. SAGARD écrit *Chimeouriniou*.

⁵ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 483-484. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 128, 174, 175.

mis ». Les Iroquois se promettent de le bien recevoir.

Quand l'ambassade est signalée, ils mettent sur le feu, dans une cabane, une marmite pleine d'eau, puis vont aux ambassadeurs, les accueillent bien, les conduisent à la cabane et les invitent à s'asseoir auprès du feu.

« Avez-vous faim ? » leur disent-ils. — « Mais oui, car nous avons longtemps cheminé sans manger ». L'un des Iroquois s'adressant à Cherououni : « Il est bien juste qu'on te fasse un festin pour la peine que tu as prise ». En même temps il tire son couteau, lui coupe des morceaux sur les bras, lui dit de chanter et lui fait manger sa propre chair demi-cuite. — « En veux-tu encore ? » demande l'Iroquois. — « Oui », répond le patient. L'Iroquois lui coupe et lui fait manger, jusqu'à ce qu'il dise en avoir assez, des morceaux de ses cuisses et d'autres parties de son corps. Ainsi périt misérablement le pauvre Cherououni.

Le Français Magnan, brûlé vif avec des tisons ardents et des torches d'écorce de bouleau, mourut dans des souffrances épouvantables.

Maître Simon ayant tenté de fuir, fut assommé à coups de hache.

Le sauvage de nation iroquoise fut retenu prisonnier. Ses compatriotes espéraient, qu'avec le temps, il oublierait ses amis de Québec.

Champlain ajoute avec componction : « Dieu, juste juge » punit ainsi Cherououni du crime qu'il a commis¹.

C'est « matière de bréviaire », comme aurait dit Frère Jean de Entommeures. Champlain aurait bien fait de laisser à quelque moine imbécile le soin de formuler cette monstrueuse ineptie.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 174-175.

La vérité est que les sagamos et les vieillards n'ont pas plus d'autorité que les chefs de famille, que la paix est toujours à la merci du premier venu, que la guerre est l'état normal, que le Sauvage ne vit que pour tuer. Le traitant, l'explorateur, le missionnaire peut chaque jour, à toute heure, à toute minute tomber dans un guet-appens ou sous la hache d'un malade qui aura rêvé qu'il doit, pour se guérir, tuer un Français. « Aussi », dit Benjamin Sulte, « ne voit-on pas sans une » sorte d'étonnement mêlé d'admiration les entreprises » de ces hommes de fer qui ont pénétré partout et qui » se sont maintenus au milieu des dangers continuels de » leur étrange situation¹ ».

Ils avaient donc un talisman ? Eh ! sans doute. C'étaient leur bonté, leur gaieté, leur loyauté. Ils venaient les bras ouverts, apportant l'espoir d'un au-delà glorieux, l'amélioration de la vie présente, l'idée d'un état supérieur. Et puis, pourquoi ne pas le dire : ils avaient pour les femmes de douces paroles, des attentions, ils les aimaient et en étaient aimés, protégés. Souvent, par amour pour eux, un village attendait leur départ pour déclarer la guerre ou supplicier des prisonniers.

VI. — Le dieu de Champlain n'avait pas tout prévu. A la nouvelle du meurtre des ambassadeurs, les Algonquins saisissent l'Iroquois qu'ils avaient gardé en otage, lui arrachent les ongles, le brûlent avec des tisons, le font souffrir tant qu'ils peuvent et le passent à d'autres ; ceux-ci imaginent de nouvelles et plus atroces tortures, le lardent à coups de couteau, le découpent, et chacun

¹ BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. II, p. 25.

emporte, pour le manger en famille, un morceau de chair saignante¹.

Champlain peut se désintéresser du meurtre de Cherououni et de maître Simon, mais il ne peut laisser impuni celui de Magnan. Il n'y aurait plus, pour les Français, aucune sécurité². C'est donc la guerre avec les Iroquois, une nouvelle complication qui entravera notre commerce et servira les intérêts anglais.

VII. — Le 3 octobre 1627, peu après son retour de la rivière Richelieu, Champlain va visiter les travaux du cap Tourmente. Il en revient le 6 avec une partie des ouvriers, et charge deux hommes de conduire à Québec quelques têtes de bétail.

Des Sauvages surprennent ces hommes pendant leur sommeil, les assomment à coups de hache, les lardent à coups de couteau et les traînent au bord du fleuve.

Champlain manque de munitions et ne peut employer la force. Il faut parlementer. Il réunit les capitaines montagnais, leur montre ses morts, leur reproche l'odieux de leur crime, leur rappelle qu'il a déjà pardonné le double assassinat de 1618. Je pourrais, leur dit-il, tuer cinquante des vôtres; je pourrais même vous tuer tous, mais il n'est pas d'usage dans mon pays de punir les innocents pour les coupables. J'exige donc que vous me remettiez entre les mains, pour les juger et les punir selon les lois françaises, les deux meurtriers³.

Après une longue discussion, il fait arrêter un Sauvage qu'il croit coupable et qui se dit innocent. Le « soupçonné » est vivement réclamé par ses compagnons.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 128-129.

² CHAMPLAIN, *ibid.*, p. 175.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part. pp. 135-136.

Champlain veut, pour le rendre, trois otages : le fils même du « soupçonné », un jeune Montagnais et un jeune trifluvien. Trois jours après, les Sauvages lui amènent trois garçonnets de douze à dix-huit ans et disent qu'ils n'ont pu découvrir les coupables.

Champlain les prévient qu'à l'avenir les Français ne sortiront qu'armés et qu'ils feront feu sur tout Sauvage qui les approchera sans leur permission.

A la fin de janvier 1628, une trentaine de Sauvages, pressés par la faim, s'installent près de l'habitation. Ils espèrent que les Français leur viendront en aide, mais Champlain les assure qu'à cause de l'assassinat de ses hommes il ne fera rien pour les empêcher de mourir de faim. Ils se montrent très indignés du crime des Montagnais, lui demandent de contracter avec eux une étroite amitié, et lui envoient, pour en faire à son bon plaisir, trois fillettes de onze, douze et quinze ans. Jusqu'alors, ils n'avaient pas voulu donner aux Français une seule de leurs filles. Le chirurgien, mû par le désir de « retirer » une âme des enfers » et sans doute aussi de procréer des petits chrétiens, en demanda une en mariage et fut refusé.

Champlain décide, après en avoir conféré avec Pontgravé, de recevoir les trois fillettes. « Les Sauvages », » furent très aises, et moy aussi, tant pour le bien du » pays comme pour l'esperance que je voyois que c'es- » toit trois ames gagnées à Dieu ¹ ».

Il leur donna les noms des vertus théologiques : Foy, Espérance et Charité ².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 137-141.

² CH. LE CLERCQ, *op. cit.*, t. I, p. 379.

Un capitaine, nommé Forière, très délié, rusé menteur, vient à Québec avec le « soupçonné », et cherche à tromper Champlain. Champlain n'est pas dupe de ses beaux discours, le convainc facilement de mensonge, met en prison le « soupçonné », renvoie deux des otages et garde le troisième pour tenir compagnie au prisonnier¹.

Erouachy, « homme de commandement », qui avait promis de découvrir les assassins, vient, le 19 avril, demander la liberté du prisonnier. En bon sauvage, il est prodigue de beaux discours et de protestations d'amitié. Champlain l'écoute et lui répond par un refus.

Au mois de juin, la disette sévissait à Québec. On était sans nouvelles des navires de France, et Champlain ne pouvait plus nourrir son prisonnier. La situation était délicate. Faire mourir sans jugement un homme? l'idée ne pouvait en venir aux Français. Le pardonner, les Sauvages le prendraient en dérision. Que faire? Champlain trouve moyen, par une adroite politique, de se délivrer du prisonnier tout en sauvegardant le prestige des Français.

Cet homme n'a pas été maltraité, bien entendu, mais il n'avait pu passer indemne de la vie libre des forêts à l'immobilité de la prison. Après quatorze mois de captivité, le pauvre homme était presque mort. Champlain paraît pris de pitié, le rend et quatre de ses amis l'emportent roulé dans une couverture².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 444-448.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 187-199.

CHAPITRE XVII

LA COMPAGNIE DES CENT-ASSOCIÉS

I. Le cardinal de Richelieu. — II, Révocation de la Compagnie de Caen. — III. Fondation de la Compagnie de la Nouvelle-France. — IV. La Nouvelle-France sera catholique. — V. Les Anglais prennent parti pour les Calvinistes de France. — VI. Des Français trahissent. — VII. Famine de 1628.

I. — En ce temps là, Richelieu gouvernait la France. Sous sa main de fer, le pouvoir royal s'affermissait, triomphait des factions, des protestants, des nobles, de tous les éléments d'anarchie qui, depuis l'assassinat de Henri le Grand, avaient repris une nouvelle vigueur. Il n'avait pas d'amis. La *Grosse Marchande*, les Italiens faméliques venus dans ses fourgons, les assassins du roi, les *Raffinés d'honneur* étaient ses mortels ennemis. Il brisait toutes les résistances et renversait tous les obstacles.

Il tenait dans sa main blanche, fluette et nerveuse tous les rouages de l'administration et les modifiait à son gré.

Il remarque l'état d'affaissement du commerce et de la marine et va s'efforcer d'élever l'un par l'autre.

Il rachète à Montmorency la charge d'amiral de France, la supprime et se fait nommer superintendant du commerce et de la navigation. Il rachète à Ventadour, et prend pour soi, la vice-royauté de la Nouvelle-France.

II. — Il reconnaît vite que les diverses Compagnies ont exploité la Nouvelle-France sans se soucier des engagements pris envers la couronne. De Dieu et de la

religion les Associés parlaient prou et doctement, mais ils n'avaient de tendresse que pour les peaux de castor et d'orignac. Ils abusaient de la faiblesse du gouvernement.

Richelieu veut peupler le pays de Français catholiques qui, par leur exemple, prépareront à la religion catholique, à la vie civilisée, à l'établissement de l'autorité royale, les belles, intelligentes et nombreuses populations canadiennes.

III. — Il invite à former une nouvelle Compagnie les sieurs de Roquemont, Houel, Lataignant, Dablon, Duchesne et Castillon.

Cette Compagnie fera passer en Nouvelle-France, en 1628, deux à trois cents hommes de tous métiers. Les envois continueront les années suivantes et devront donner, à la fin de 1643, un total de quatre mille personnes, tant hommes que femmes. Ces gens seront nourris, logés, entretenus pendant trois ans. A la fin de cette période, la Compagnie pourra se décharger de cette dépense en donnant à chaque famille, avec une étendue suffisante de terres défrichées, les semences et la nourriture d'une année.

Les Associés ne pourront transporter dans la colonie que des personnes d'origine française et de culte catholique.

Chaque village sera pourvu d'au moins trois ecclésiastiques qui seront nourris, logés, fournis de toutes les choses nécessaires à l'exercice du culte. Les Associés pourront remplacer, par l'allocation d'une surface suffisante de terres défrichées, la totalité de ces redevances.

Le roi, pour reconnaître ces sacrifices, donnera aux Associés « en toute propriété, Justice et Seigneurie, le

» fort et habitation de Québecq avec tout ledit pays de
» la Nouvelle France, dite Canada, et même au delà,
« tant et si avant qu'ils pourront estendre et faire co-
» gnoistre le nom de sa Majesté ».

Le roi se réserve le « ressort de la foy », la nomination des officiers de justice, des capitaines des navires, des commandants des places et des forts.

A chaque changement de règne, les Associés offriront une couronne d'or de huit marcs¹.

Ils pourront créer, sous réserve de la confirmation royale, des baronnies, comtés, marquisats et duchés.

Du 1^{er} janvier 1628 au 31 décembre 1643, ils auront le monopole du trafic de la Nouvelle-France, mais la pêche de la baleine et des morues sera libre.

Les Français qui vivront à leurs frais pourront trafiquer avec les Sauvages, mais ils ne pourront vendre qu'à la Compagnie les peaux de castor qu'ils achèteront.

Le roi donnera aux Associés deux navires de 200 à 300 tonneaux et quatre couleuvrines de fonte verte.

Les artisans qui exerceront leurs métiers en Canada, pendant six ans, seront tenus pour maîtres de chefs-d'œuvre et pourront tenir boutique ouverte dans toutes les villes du royaume, même à Paris.

Les marchandises de provenance canadienne seront dégrevées, pendant quinze ans, de tous droits à leur entrée en France.

Les ecclésiastiques, les nobles, les officiers peuvent, sans déroger, entrer dans la Compagnie.

Le roi ennoblira douze des Associés.

Les Sauvages qui pratiqueront la religion catholique seront tenus pour Français.

¹ La valeur du marc d'or dépasse aujourd'hui 800 francs.

Cet acte, qui révolutionnait le régime de la Nouvelle-France, a été signé par Richelieu, le 29 avril 1627. Un édit daté du camp de la Rochelle, le 6 mai 1628, supprime la Compagnie de Caen et confirme celle des Cent-Associés. La Société est constituée sous le nom de *Compagnie de la Nouvelle-France*. Les Associés sont au nombre de cent et chacun verse trois mille livres¹.

La listes des *Cent-Associés* a été publiée intégralement par J.-O. Dion², reproduite par Benjamin Sulte³ et par la législature de Québec⁴.

Après les grands noms de Richelieu et de Champlain, on lit ceux de dix Rouennais, de six Dieppois, de deux Havrais, et de deux fonctionnaires, l'un de Mauny, l'autre de Montivilliers.

Ces noms sont un témoignage de l'esprit d'entreprise de nos anciens, un honneur pour la région et je ne résiste pas au plaisir de les citer.

Adam Mannessier, bourgeois et marchand de la ville du Havre-de-Grâce;

André Daniel, médecin à Dieppe;

Charles Daniel, capitaine pour le roi en la marine;

Pierre Boulanger, conseiller du roi et élu à Montivilliers;

Jean Ferron, conseiller du roi et payeur de Messieurs du Parlement de Rouen;

Henry Cavelier, marchand à Rouen;

Jean Papavoyne, marchand à Rouen;

¹ *Mercure François*, t. XIV, 1628, pp. 232 et suiv. — *Edits et Ordonnances royaux*; Québec, 1854, pp. 5 et suiv.

² *Revue Canadienne*, 1870, p. 850.

³ *Histoire des Canadiens-Français*, t. II, pp. 31 et suiv.

⁴ *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents relatifs à la Nouvelle-France*; Québec, A. Côté et Cie, 1883, t. I, pp. 80 et suiv.

Simon Le Maistre, marchand à Rouen ;
Jean Guénet, marchand à Rouen ;
David Duchesne, conseiller et eschevin de la ville
Françoise du Havre-de-Grâce ;
Maistre Michel Jean, avocat à Dieppe ;
Jean Vincent, conseiller et eschevin de Dieppe ;
Nicholle Langlois, veuve de Nicholas Blondel, conseil-
ler et eschevin de Dieppe ;
Jean Rozée, marchand de Rouen ;
Nicholas Esly, sieur du Pin, lieutenant général en la
haute-justice de Mauny ;
Claude Girardin, marchand à Rouen ;
Maistre Simon Dablon, syndic de la ville de Dieppe ;
Antoine Nozereau, marchand de Rouen ;
François Mouret, marchand de Rouen ;
Jacques Du Hamel, marchand de Rouen.

IV. — Par la fondation de la nouvelle Compagnie, dit Francis Parkman¹, « la Nouvelle-France fut pour toujours préservée d'hérésie. Les souillures de son enfance furent effacées. Elle devint une terre à part, une bergerie de fidèles. Il fut interdit aux huguenots, la seule classe d'émigrants français, de toucher ses rives. Quand, plus tard, ils seront chassés par les *Dragonnades*, ils porteront aux pays étrangers et aux colonies britanniques, pour les enrichir, leurs industries et leur habileté. Il n'y a rien d'improbable dans la supposition que, si la Nouvelle-France avait été ouverte à l'émigration huguenote, le Canada n'aurait jamais été une province britannique, que le champ de l'établissement anglo-américain aurait été grandement réduit, et qu'une grande

¹ FRANCIS PARKMAN, *Pioneers of France in the New World*, p. 399.

partie des États-Unis serait maintenant occupée par une vigoureuse population française ».

Il en serait peut-être ainsi, mais alors, grâce aux moines, une haine profonde, implacable, séparait les catholiques des protestants. La religion était considérée comme « le plus solide fondement d'un État ». Rien ne touchait de si près les hommes « que l'âme et le salut ». Marc Lescarbot, homme de grand sens et point fanatique, était convaincu qu'une colonie ne peut naître, vivre et prospérer qu'avec un seul Dieu, une seule foi, une seule religion. Richelieu non plus n'était pas fanatique; il savait que les protestants étaient les meilleurs des colons. Il a voulu pourtant une Nouvelle-France exclusivement catholique parce que les moines, gens d'esprit borné, sans famille et sans patrie, avivaient le fanatisme et armaient les uns contre les autres les enfants d'un même pays. Richelieu, malgré sa puissance, ne pouvait remonter le courant; il le suivit, bien triste de ne pas trouver une solution plus humaine et plus française.

V. — Le premier soin de la nouvelle Compagnie est d'envoyer à Québec des colons, des vivres et des munitions. Au mois d'avril 1628, le sieur de Roquemont part de Dieppe avec quatre navires.

Au même moment partait de la Grande-Bretagne, aussi à destination de Québec, une flotte armée en guerre.

Richelieu assiégeait la Rochelle. Charles I^{er} d'Angleterre se déclarait pour les huguenots et envoyait une flotte à leur secours¹. Charles I^{er} a des huguenots une

¹ Cette intervention amena la rupture du traité de commerce conclu, le 24 février 1606, entre la France et l'Angleterre. Les relations ne

pieuse horreur et leur interdit le séjour de ses États, mais il les protège en France parce qu'ils sont, pour sa Majesté Très Chrétienne, une cause d'affaiblissement. Richelieu écrase les protestants de France et favorise ceux de la Germanie. Des princes catholiques s'unissent contre des princes catholiques, avec les protestants, même avec les Turcs. On dirait qu'au fond la religion ne leur pèse guère et qu'ils s'en servent comme d'une machine politique.

En prenant parti pour les huguenots, Charles I^{er} avait le plaisir de nuire à la France; il avait aussi l'espoir que nos embarras lui permettraient de tenter un coup de main sur nos colonies du Nouveau-Monde. Il profite donc de l'occasion pour envoyer à la conquête de Québec un nommé David Kertk¹.

furent rétablies que par le traité de Suze, 1629. (A. HÉRON, *Documents concernant la Normandie*; Rouen, 1883, *Soc. de l'Hist. de Normandie*, p. 203, note I).

¹ Le nom de cette famille est écrit : par Champlain, *Quer*, comme il l'entendait prononcer, et *Kertk* d'après des signatures; par Francis Parkman, *Kirk*; par W. Kingsford, *Kirkc*; par Charlevoix, Garneau et B. Sulte, *Kertk*.

Gervase Kertk est né à Norton, dans le Derbyshire. Il vint s'établir à Dieppe où il épousa, en 1596, Elisabeth Goudon, et en eut cinq garçons et deux filles. Il est mort en 1629, à Londres, et a été inhumé dans l'église *All Hallow* ou de « Tous les Saints ». On ignore la date de son retour en Angleterre. Avait-il avec soi ses enfants ? C'est probable, car ils avaient une éducation anglaise. Ses fils, devenus hommes, sont revenus à Dieppe. Le huguenot Michel dit qu'il a connu David, marchand de vin à Cognac et à Bordeaux. Cela ne prouve pas grand chose. Il est certain que les Kertk ont toujours été dévoués *loyalists* et officiers dans les armées de terre et de mer de la Grande-Bretagne.

Ils ne paraissent pas avoir quitté la France pour cause de persécution religieuse. Les trois frères David, Louis et Thomas traitaient avec mépris le Français Michel, précisément parce qu'il portait les armes contre sa patrie. Ils se considéraient donc eux-mêmes comme anglais. (Voir KINGSFORD, *History of Canada*, t. I, p. 142. — CHAMPLAIN, *Voyages*, 2^e part., *passim*).

VI. — Jacques Michel, « calviniste furieux », qui servit les sieurs de Caen et fut exaspéré de l'intolérance des moines, passe pour avoir provoqué, à l'instigation de ses patrons, les deux campagnes des Anglais. C'est du moins ce que dit le P. de Charlevoix ¹.

Richelieu eut des soupçons et chargea M. de Chateaufort, ambassadeur à Londres, de surveiller les sieurs de Caen ². L'enquête n'a rien produit sans doute, puisque Richelieu choisira, pour recevoir Québec de la main des Anglais, le sieur Emery de Caen. Il accordera même à ce négociant, pour le couvrir des pertes qu'il a éprouvées, le monopole, pendant un an, de la traite des pelleteries.

Si les huguenots de Caen n'ont pas trahi, des catholiques ont imité Michel : Etienne Brulé, de Champigny; Nicolas Marsolet ³, de Rouen, interprète pour la langue

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 165.

² *Collection de documents inédits sur l'histoire de France. — Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, t. III, p. 472.

³ Marsolet était surnommé le petit roi de Tadoussac. Lui-même se dénommait honorable homme Nicolas Marsolet, sieur de Saint-Aignan, de Rouen. Cela veut tout simplement dire qu'il est né sur la paroisse de Saint-Aignan qui fut réunie depuis, sous le nom de Mont-Saint-Aignan, à celle du Mont-aux-Malades.

En 1608, il avait 21 ans et se trouvait à la fondation de Québec. Il fut employé presque toute sa vie comme interprète pour les langues montagnaise et algonquienne.

En 1629, il passa aux Anglais, ce que Champlain lui reprocha durement. Il prétendit, comme les autres traîtres, qu'il avait été forcé. Au départ des Anglais, il revint aux Français.

Il était ennemi des Jésuites. Les Jésuites devenant tout puissants, il reconnaît son erreur, se tourne de leur côté. Les Pères l'accueillent sans rancune et l'élèvent à la dignité de marguillier.

Il devint possesseur de plusieurs fiefs.

Sa postérité a toujours tenu, et tient encore, en Canada, un rang honorable. (BENJAMIN SULTZ, *op. cit.*, t. I, pp. 147-149).

montagnaise; Pierre Raye, charron, de Paris, « l'un » des plus perfides traistres et mechains qui fut dans le » monde »; Le Baillif, d'Amiens, chassé par Caen, pour sa conduite scandaleuse, « accoustumé à renier et à » blasphemer le nom de Dieu à tout propos. . . . sans foy » ni loy, bien qu'il se dise catholique comme sont les » trois autres, qui ne se soucioient de manger de la chair » ny Vendredy ny Samedy pour penser favoriser les » Anglois, qui au contraire les en blasmoient ¹ ».

VII. — A ce moment la famine régnait à Québec.

Le 18 juin, on n'avait pas encore connaissance des navires qui devaient arriver en mai. Il restait en magasin, pour cinquante-cinq personnes, quatre ou cinq poinçons de biscuit avarié, des pois et des fèves. « Voilà », dit Champlain « la peine en laquelle on estoit tous les » ans ² ». On ne pouvait compter sur les produits du sol, puisque les Associés empêchaient de le cultiver. C'est seulement le 27 avril 1628, après vingt ans d'occupation, que l'on vit à Québec une charrue et des bœufs ³.

Le 29 juin, les gens de Tadoussac envoient chercher des pois. Ils en sont pour leurs peines.

La Ralde n'a laissé ni barques ni agrès. On dirait la colonie abandonnée. « C'est assez que la peleterie soit » conservée, l'utilité demeure aux associez, et à nous », dit Champlain, « le mal ».

Il faut aviser. Champlain fait chercher dans les bois des gommess pour faire du brai, et donne à réparer à Couillard, qui est charpentier, calfat et matelot, deux chaloupes abandonnées comme étant hors de service.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 220-223.

² CHAMPLAIN, *Ibidem*, p. 149.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 141.

Avec ces chaloupes, il fera prendre à Tadoussac une embarcation, et avec cette embarcation il fera transporter à Gaspé un certain nombre d'hommes qu'il désire renvoyer en France.

Couillard, veut bien réparer les chaloupes, mais il refuse de les conduire à Tadoussac. Champlain le prie, le raisonne, le menace. Vainement. Il dit avoir peur des Sauvages¹. Il a toujours été brave et dévoué. La raison vraie de son refus, il ne veut pas la dire, et si Champlain ne le met pas en prison, c'est sans doute qu'il la pressent. Cette raison, facile à deviner, c'est l'imminence d'une catastrophe. Si Couillard est inébranlable, c'est qu'il ne veut pas, dans un pareil moment, laisser seuls sa femme et ses enfants.

CHAPITRE XVIII

PREMIÈRE TENTATIVE DES ANGLAIS SUR QUÉBEC

- I. Les Anglais à Tadoussac. — II. Au cap Tourmente. — III. Ils demandent à Champlain la reddition de Québec. — IV. Réponse de Champlain. — V. La flotte de Rocquemont est prise par les Anglais. — VI. Kertk renvoie en France ses prisonniers. — VII. Le voyage des Récollets.

I. — Telle était la situation au 9 juillet 1628, quand deux hommes, venus à pied du cap Tourmente, annoncèrent à Champlain l'arrivée à Tadoussac de six navires commandés par le capitaine Morel, associé des sieurs de Caen. Immense est la joie. Champlain réfléchit. Une flotte de six navires n'est pas dans les habitudes de la Compagnie et dépasserait les besoins de la Colonie. Il a des doutes et craint une attaque des Anglais².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 149-152.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 152-153.

II. — Il envoie aux renseignements un truchement d'origine grecque déguisé en sauvage et deux Montagnais. En même temps il met en état de défense le fort et l'habitation.

Le Grec revient une heure après son départ avec deux canots qui se sauvaient à Québec. Dans l'un d'eux se trouve Foucher, le chef de l'établissement du cap Tourmente.

Il raconte à Champlain qu'une barque arrivée avant le jour, a mis à terre quinze ou seize soldats. Ces soldats vinrent le long du bois, en se dissimulant, dans l'espoir de trouver au lit tout le monde de l'habitation. Il les vit et leur cria de s'arrêter. Tous paraissaient Français et tous étaient venus, l'année précédente, avec le sieur de la Ralde. Ils lui répondirent : « Nous sommes de vos » amis, ne nous cognoissez vous pas, nous estions l'année passée icy, nous venons de la part de Monseigneur » le Cardinal, et de Rocquemont, allant à Quebec leur » porter des nouvelles, et en passant avions desir de » vous voir ». Sur ces douces paroles on se salua, et aussitôt ces faux Français s'emparèrent de lui, Foucher, de trois hommes, d'une femme et d'une petite fille, tuèrent une partie du bétail, brûlèrent le reste dans les étables, incendièrent deux maisons, pillèrent tout, jusqu'aux bégains de la petite fille.

Le poste n'a fait aucune résistance parce que les Sauvages avaient assuré à Foucher que les navires arrivés à Tadoussac étaient français.

A cette nouvelle, Champlain met tout son monde aux remparts et désigne à chacun sa place de combat¹.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 154-155.

III. — Le lendemain, 10, on voit une chaloupe qui manœuvre pour entrer dans la rivière Saint-Charles. Elle est conduite par des pêcheurs basques. Ces pêcheurs montent au fort, disent à Champlain qu'ils sont prisonniers des Anglais, qu'ils viennent par force, le prient de les excuser, et lui remettent une lettre de David Kertk, général de la flotte anglaise. Kertk le somme, dans les termes les plus courtois, de lui livrer le fort et l'habitation de Québec. Cette lettre est datée du 18 juillet 1628 « stille vieux », 8 juillet « stille nouveau ».

On a vu plus haut quels étaient, au 18 juin, les approvisionnements de Québec. Au 10 juillet, la ration journalière était de sept onces (0^k 220^{gr}) de pois. Il y avait dans les magasins cinquante livres de poudre à canon et peu de mèche. Grâce au mauvais vouloir d'Emery de Caen, le fort était dans un état déplorable. Peu de jours avant l'arrivée des Anglais, deux tours du fort s'étaient écroulées. Mauvais augure. « Les plus dévôts » ne cherchent pas longtemps. N'ayant que quatre ans d'existence, elles ne tombent pas de vieillesse. Les indévôts répondent qu'elles ont été construites hâtivement et très mal. N'importe, répliquent les autres, Dieu a voulu châtier par le ravage des Anglais, l'indévotion des habitants¹. Puissamment raisonné. Quand les animaux parlaient, ils ne disaient pas mieux.

IV. — Québec n'est pas défendable. Pourtant, Champlain ne veut pas le rendre avant d'avoir brûlé sa dernière charge de poudre et mangé sa dernière once de pois. Il prend l'avis de son Conseil et fait au général anglais une réponse très polie, très habile, qui peut se résumer ainsi :

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 915-916.

« Vous avez pris le navire de Noiroit qui nous apportait des provisions. A la vérité, mieux une place est pourvue, plus elle est forte. Pourtant, même médiocrement approvisionnée, elle peut faire face à l'orage. Nous n'en sommes pas là. Nous avons du blé, du maïs, des pois, des fèves, sans compter ce que le pays fournit, outre l'avantage qu'ont nos soldats de se contenter de toute nourriture. Rendre le fort et l'habitation dans l'état où nous sommes, serait un crime devant Dieu, devant le roi et devant les hommes. Vous aurez même pour nous plus d'estime si nous vous attendons de pied ferme que si nous nous rendions « sans premier voir l'essay » de vos canons, approches, retranchement et batterie ». Vous avez détruit l'établissement du cap Tourmente ? C'est peu de chose : la mort de quelques bêtes et l'incendie d'une simple chaumière occupée par quatre ou cinq personnes. « Si vous fussiez venu un jour plus tard il n'y » avoit rien à faire pour vous, *que nous attendons » d'heure à autre pour vous recevoir et empêcher » si nous pouvons les prétentions qu'avez sur ces » lieux¹ »*

Le général Kertk lit à ses officiers la lettre de Champlain, et ces messieurs jugent qu'il serait imprudent, pour le moment, de tenter la prise de Québec. Ils brûlent ou emmènent toutes les barques qui sont à Tadoussac et vont pirater sur les côtes du golfe Saint-Laurent.

V. — Tandis que Champlain attend, sous les armes, l'attaque des Anglais, le sieur Desdames vient lui annoncer l'arrivée à Gaspé du sieur de Roquemont, général

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1636, 2^e part., pp. 158-160. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 921-926.

des vaisseaux envoyés par la Compagnie des Cent-Associés.

En venant, il a vu la flotte anglaise et l'a évitée. Sa mission était de s'assurer de l'état de Québec, car les Sauvages ont dit à Roquemont que les Anglais l'avaient pris et mis à sac. Le lendemain de sa rencontre avec les Anglais, il a entendu le canon, ce qui lui fait croire que Roquemont était aux prises avec eux.

A Québec on attendait anxieusement des nouvelles du combat. Quelques jours après, des Sauvages apprennent à Champlain que tous les navires de Roquemont sont au pouvoir de l'ennemi.

La lutte a duré quinze heures. On a tiré, de part et d'autre, plus de douze cents coups de canon. Les Français, dit le P. Sagard, ont tiré jusqu'au plomb de leurs lignes. Malgré cette énorme dépense de projectiles, nous n'avons eu que deux tués et quelque blessés.

Leurs munitions épuisées, les Français se rendirent. Kertk prit les navires et leur contenu, mais traita les personnes avec assez d'humanité.

Champlain accuse Roquemont d'imprudence, de présomption et de méconnaissance de ses devoirs. Il devait secourir Québec, non, dit-il, risquer, par gloriole, la vie d'une centaine d'hommes et l'existence même de la colonie.

Sagard dit qu'il n'a pu éviter le combat. Ce Père doit avoir raison. Roquemont, lourdement chargé, manœuvrait avec peine ; il savait que les forces anglaises, de beaucoup supérieures aux siennes, évoluaient facilement : attaquer dans ces conditions, ce n'était pas de la témérité, mais de la folie ¹.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 161-166. — SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 950-952.

VI. — Kertk donne aux Français, pour se rapatrier, deux navires capturés sur les côtes.

Ses vaisseaux étant surchargés de butin, il en fait sortir vingt-quatre ou vingt-cinq personnes et les Récollets, qui avaient tout perdu et n'auraient pu payer « une once de bonne monnoye ».

Il leur donne un navire pris aux Basques. Sur ce navire, on « n'oyoit chanter que des marottes ».

A cela près, les passagers ne s'y trouvaient pas mal.

VII. — Aussitôt les Anglais partis, les anciens maîtres du navire accourent, reprennent leur bien, mettent dans une chaloupe, avec du cidre et du biscuit, et envoient à la grâce de Dieu, les matelots et les passagers. Les moines et une famille sont reçus par un autre navire basque; le reste des passagers est recueilli par deux vaisseaux en partance.

Au commencement du voyage, les trois navires ont des vents favorables. Puis le ciel se voile de gros nuages noirs. Les vents font rage. La mer est démontée, rugissante. Le navire craque sinistrement. Tantôt il est porté sur la crête d'une vague alpestre, tantôt il plonge dans un gouffre, entre deux murailles liquides qui menacent de l'engloutir. Cette situation, entre la vie et la mort dure quatre ou cinq jours. Les passagers sont affolés, se lamentent et, comme Panurge, invoquent à leur aide « tous les benoitz saints et saintes ». Chose étrange ! plus on prie plus la tempête devient violente, « comme si le Diable » eust voulu debatre contre eux ».

« Les moines », dit le P. Sagard, « firent faire un vœu » à nostre Seraphique Pere Saint François, lequel estant » fait, la tempeste tout aussi tost cessa ». Ils sont sauvés. Les deux autres navires, qui n'ont pas fait de vœu à

saint François, disparurent, et jamais plus le P. Sagard n'en eut de nouvelles.

Le navire des moines, après ces cruelles alarmes, vogue gaiement. Déjà ses passagers saluaient avec bonheur les côtes d'Espagne qui montaient à l'horizon, quand tout à coup se dresse devant eux un corsaire turc. Ils se précipitent tumultueusement dans une chaloupe, et rament de toutes leurs forces. Ils voient les Turcs prendre, mettre à sac et incendier le navire. Ils réussissent enfin à prendre terre, mais ils n'ont plus ni sou, ni maille.

Les bons moines, heureusement, ne sont jamais embarrassés. Ils conduisent leurs compagnons à Bayona, en Galice, leur font obtenir un repos bien nécessaire et les moyens de passer en France ¹.

CHAPITRE XIX

LA FAMINE DE 1621-1629

I. Québec après la défaite de Roquemont. — II. Construction de moulins. — III. Secours tirés des sauvages et des colons. — IV. Champlain envoie des hommes à la chasse. — V. Il prépare l'envoi à Gaspé d'un certain nombre d'hommes. — VI. La vie à Québec. — VII. Champlain envoie chez les Abénaquis. — VIII. Il envoie à Tadoussac. — IX. Il envoie chercher des secours. — X. La situation à Québec. — XI. Eustache Boullé se rend à Gaspé. — XII. Vingt Français et des Hurons sont attendus à Québec. — XIII. Champlain envoie à Trois-Rivières et aux Etchemins. — XIV. Les Abénaquis envoient des promesses. — XV. Arrivée des Français et des Hurons.

I. — La perte de la flotte de Roquemont fit le désespoir de Québec. Dans cette place, tout manquait, même le sel, et l'on mangeait les pois par compte.

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, pp. 953-960.

Les hommes étaient faibles, débiles, découragés. Pourtant ils voulaient vivre et conservaient au fond du cœur un rayon d'espérance. Ils pensaient que la France ne pouvait les abandonner, et qu'une autre flotte remplacerait celle détruite par les Anglais. Ils décident donc la lutte et résolvent tout d'abord de tirer du peu qu'ils ont le plus de profit possible.

II. — Le sieur de Caen a envoyé des meules. Ses agents les ont déchargées à Tadoussac et n'ont pas voulu les transporter à Québec. Mieux aurait valu les laisser à Dieppe. Mais on pouvait dire à Paris qu'en Nouvelle-France il y avait des meules. Les Anglais les ont mises en pièces.

Champlain résolut de construire un moulin à bras, et il réussit, « ce qu'en vingt ans l'on avait creu estre comme » impossible ». Ils y moulent les pois, et en tirent de bonne farine, ce qui relève un peu leur santé. Parce que la manœuvre en est très pénible, Champlain décide la construction d'un moulin à eau ¹.

III. — Vient la saison de la pêche aux anguilles. Les Français n'y entendent rien et prennent peu de chose. Pour en avoir des Sauvages, ils donnent jusqu'à leurs habits. Champlain en achète douze cents au prix de dix par castor neuf. Qu'est-ce que cela pour une centaine de personnes !

La récolte de la veuve Hébert et de Couillard, qui donnait beaucoup d'espérance, fut une déception. « Il se trouva », dit Champlain, « qu'ils ne nous pouvoient » assister que d'une esculée d'orge, pois et bleds d'Inde

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 166-168.

» par semaine, pesant environ 9 onces » (0 k. 280 gr.),
« qui estoit fort peu de chose à tant de personnes, ainsi
» nous fallut passer la misere du temps ¹ ».

Les Sauvages, par affection pour le gouverneur, apportent à Québec quelques élans ².

IV. — Champlain envoie à la chasse plusieurs de ses hommes. Ils ne savent pas, comme les Sauvages, reconnaître des pistes et courir sur la neige avec des raquettes. Ils réussissent néanmoins à tuer un gros élan. Au lieu de l'apporter à l'habitation, ils « s'amusèrent à le dévorer » comme loups ravissants, sans plus en faire part que « d'environ 20 livres ». Le commandant les blâme de leur gloutonnerie et les occupe à d'autres travaux ³.

V. — Au mois de mai, les légumes sont épuisés. Un peu de patience, dit Champlain, les navires de France vont arriver tout à l'heure. Encore quelques jours et nos souffrances prendront fin. En réalité, il craint plus le retour des Anglais qu'il n'espère l'arrivée des Français.

La Ralde a laissé à Québec, parce qu'elle n'était plus bonne qu'à faire du feu, une barque de sept à huit tonneaux. Champlain la fait réparer. Elle servira au transport, à Gaspé, d'un certain nombre d'hommes qu'il désire renvoyer en France par le moyen des vaisseaux de pêche ⁴.

VI. — L'hiver de 1628-1629 n'a pas été trop long. Dès le 28 avril, la veuve Hébert, Couillard, les Jésuites et les Récollets se mettent au labourage. Les commis

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 167.

² SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 974.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 167-169.

⁴ CHAMPLAIN, 1632, 2^e part., p. 170.

commencent à croire; comme Champlain, qu'il est dangereux d'attendre toujours, pour manger, les navires de France, et daignent mettre la main à la bêche. Le second jour de mai on sème du froment. Il y a loin, hélas ! des semailles à la moisson. Il faut vivre en attendant l'août, et la patience ne suffit pas. Les pauvres vont dans les bois, à cinq ou six lieues de distance, chercher des racines et du gland.

Le P. Sagard nous apprend que ces racines sont celles du *Sigillum Salomonis*. Elles servaient souvent de pain. Plus souvent on les faisait bouillir avec du gland, un peu de farine et de son d'orge, de la paille et du poisson coupé menu, quand on pouvait s'en procurer. Cette horrible mixture se mangeait sans sel, parce que, depuis longtemps, Québec n'en avait plus un grain ¹.

VII. — Le capitaine Erouachy dit à Champlain qu'il y a de l'autre côté du fleuve, à sept ou huit jours de marche, une nation agricole qui désire s'allier avec les Français pour faire la guerre aux Iroquois.

Champlain pense que cette nation, qui est celle des Abénaquis, lui peut être utile, soit en lui fournissant du grain, soit en se chargeant d'un certain nombre de ses compagnons. Le 16 mai 1629, il envoie un homme de confiance reconnaître le pays, porter des présents aux chefs et leur dire qu'il veut aller avec eux à la guerre suivi de cent hommes, si les navires viennent, et de cinquante s'ils ne viennent pas. Il jugeait « qu'il valloit » mieux faire et exécuter ce dessein, pour descharger » l'habitation, que mourir de nécessité les uns pour les » autres, attendant le secours de France, et ainsi », dit-

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 976.

il, « j'allois cherchant des remèdes au mieux qu'il m'es-
» toit possible ¹ ».

Il aurait voulu aller chez les Iroquois pour vivre à leurs dépens, venger le supplice de Magnan et autres méfaits, mais pour cela il fallait de la poudre, et il n'en avait pas ².

VIII. — Il envoie à Tadoussac deux hommes. Ils y resteront jusqu'au 10 juin pour l'avertir de l'arrivée de vaisseaux français, anglais ou contrebandiers. Ils proposeront, au premier contrebandier qui viendrait : de lui acheter, au même prix que les Sauvages, ses vivres et ses marchandises; de passer en France, moyennant paiement, un certain nombre de nos gens. Ils lui promettent, à titre de récompense, la liberté de trafiquer sur le fleuve ³.

Les navires de 1629 étaient en retard. Depuis longtemps la ration quotidienne était réduite à sept onces de farine de pois. A partir de la fin de mai, il ne restera plus rien du tout.

IX. — Le 17 mai, le sieur Desdames part, avec six hommes, pour Gaspé. Il s'efforcera de trouver des navires de pêche, leur demandera des vivres pour l'habitation et le passage pour un certain nombre d'hommes. Il a tout pouvoir pour traiter. Ce qu'il fera est approuvé d'avance.

Cette affaire arrangée, Champlain s'occupe de la réparation de la barque. Par son moyen, il enverra, dans les eaux de Gaspé, une trentaine d'hommes pour pêcher, chercher des vivres ou se mettre en pension, pour l'hiver, chez les Sauvages des environs. Ils devront surtout s'efforcer d'envoyer à Québec du sel et du poisson.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 176-178.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 260.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 178-179.

X. — « La déploration la plus sensible en ces lieux » en ces temps de disette », dit Champlain, « estoit de » voir quelques pauvres mesnages chargez d'enfans qui » crioyent à la faim après leur pere et mere, qui ne pou- » voient fournir à leur chercher des racines¹ ».

Certaines personnes consommaient sans produire parce que les Compagnies n'avaient pas voulu leur donner les moyens de cultiver la terre. Seule la famille Hébert se suffisait. Elle avait eu des ressources. Surtout elle avait lutté avec obstination et avait résisté courageusement aux vexations, spoliations, privations que lui faisaient souffrir les Compagnies.

« D'environ 55 à 60 personnes qui estoient pour la » Société il n'y en avoit pas plus de 18 pour travailler » aux choses nécessaires, tant du fort de l'habitation » qu'au cap de Tourmente... Tout le reste des hommes » et autres personnes consistoit en trois femmes, l'une » desquelles le sieur de Caën avoit amenée pour avoir » soin du bestial, qui estoit le plus nécessaire, deux autres » femmes chargées de huict enfans, quatre Peres Recolets » tous les autres officiers et volontaires n'estoient pas » gens de travail² ».

A la fin de mai, les pois sont épuisés. On ne vit plus que de racines et chacun n'en a pas la « moitié de son saoul ».

Les Montagnais connaissent la situation. Si l'idée leur en venait, ils pourraient attaquer le fort et courir sus à ceux qui vont chercher des racines. C'est alors que Champlain s'arrange pour mettre en liberté, sans altérer son prestige, l'homme qu'il tient en prison depuis qua-

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 182-183.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 183-184.

torze mois, qu'il ne peut plus nourrir et qu'il ne veut pas faire mourir sans jugement ¹.

Desdames revient sans avoir rencontré un seul navire. Il apporte un baril et demi de sel et l'offre d'un capitaine gaspésien de prendre en pension vingt Français. Il a connaissance que des vaisseaux anglais rôdent sur les côtes d'Acadie.

XI. — Le 26 juin la barque est prête; Boullé, beau-frère de Champlain, la monte avec trente hommes. Vingt de ces hommes désirent rester à Gaspé, les dix autres veulent tenter la traversée de l'Atlantique. Champlain a donné, à l'intrépide officier, des lettres et des mémoires pour le Roi, le Cardinal, le Conseil et les Associés.

XII. — Champlain attendait, au commencement de juillet, des Hurons et vingt Français qu'il avait envoyés chez eux pour économiser les vivres de l'habitation. Que leur donnera-t-il à manger? Il n'y avait plus de pois; les racines devenaient rares et il fallait aller les chercher à six ou sept lieues; il ne voulait pas donner pour la chasse les trente ou quarante livres de mauvaise poudre qui lui restait.

XIII. — Le 8 juillet, il envoie à Trois-Rivières le Sauvage Chomina pour acheter aux Hurons de la farine de maïs. Il dépêche en même temps aux Etchemins, pour acheter de la poudre, le Sauvage Ouagabemat.

Ouagabemat, arrêté par les basses eaux, revient, au bout de trois jours, les mains vides.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 190-199.

XIV. — L'homme envoyé chez les Abénaquis est de retour le 15. Il a vu de belles campagnes, peu boisées, bien cultivées ; une belle rivière, la Penobscot, que Champlain a explorée en 1605. Les indigènes désirent faire alliance et offrent de nourrir, pendant l'hiver, un certain nombre de Français. Un chef va venir avec des provisions. Tout cela est bien, mais quelques sacs de maïs feraient mieux l'affaire.

XV. — Le 17 arrivent les vingt Français qui étaient chez les Hurons. Les uns n'ont pas de vivres ; ceux qui en ont les cachent.

Le P. de Brébeuf revient aussi. Il apporte, pour les Jésuites, quatre ou cinq sacs de farine de cinquante livres chacun. Les Hurons en ont trois sacs : deux sont achetés par les Récollets, le troisième par Pontgravé. « Pour » moy », dit Champlain, « il fut hors de ma puissance » d'en pouvoir avoir, ny peu, ny prou, et ne m'en fut » seulement offert une escuellée ». Il n'avait jamais eu morceau qu'il n'ait partagé avec tout son monde, et tout son monde le laissait mourir de faim.

Il ne pouvait plus compter que sur la récolte de la famille Hébert et des Récollets. Les Jésuites ne cultivaient que pour eux ¹ et ne pouvaient donner aux affamés que de belles paroles, de pieuses exhortations, d'éloquents discours sur les mérites du jeûne et la colère divine. A tout cela, Champlain lui-même aurait préféré quelques sacs de maïs.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 199-212.

CHAPITRE XX

PRISE DE QUÉBEC PAR LES ANGLAIS

I. Arrivée des Anglais. — II. Lettre de Louis et de Thomas Kertk. — III. Réponse de Champlain. — IV. Composition. — V. Entrée des Anglais dans Québec. — VI. Inventaire dressé par Louis Kertk et Champlain. — VII. Kertk arbore sur Québec le drapeau anglais. — VIII. Comment se conduisent les Anglais. — IX. La famille Hébert prend conseil de Champlain. — X. Champlain part pour Tadoussac. — XI. Emery de Caen est pris par les Anglais. — XII. Champlain et Caen à Tadoussac. — XIII. Prise de Boullé par les Anglais. — XIV. Aventures d'Emery de Caen. — XV. Le capitaine Joubert ne remplit pas sa mission. — XVI. Naufrage des PP. Jésuites. — XVII. Les secours organisés par la Compagnie sont détournés de leur destination. — XVIII. Victoire des Anglais. — XIX. David Kertk monte à Québec. — XX. Champlain n'a pas permission d'emmener ses sauvagesses. — XXI. Jacques Michel. — XXII. Sa querelle avec le jésuite de Brébeuf. — XXIII. Sa mort. — XXIV. Comment les Jésuites racontent la mort de Michel.

I. — Le 19 juillet 1629, un Sauvage attaché aux PP. Jésuites vient prévenir Champlain que trois navires remontent le fleuve et sont derrière l'île d'Orléans. Champlain est seul. Tout son monde est à la pêche ou dans les bois. Vers dix heures, son domestique lui apporte quatre petits sacs de racines et lui dit que trois navires sont à une lieue de la pointe Lévy.

Il appelle aussitôt les Récollets, les Jésuites et les principaux de la colonie. Tous reconnaissent qu'il n'y a plus de vivres, qu'il ne reste à tirer que trois coups de canon ¹, qu'on ne peut espérer aucun secours et que toute défense est impossible. Ils décident d'attendre les Anglais, « résolus neantmoins qu'au cas qu'ils ne nous voulussent » faire composition, de faire sentir à la descente, que

¹ LE TAC, *op. cit.*, p. 148.

» voulant nous forcer on leur feroit perdre de leurs
» hommes, en nous ostant l'espoir de composition »¹.

Au moment du flot, les Anglais détachent une chaloupe portant pavillon blanc. Champlain arbore, sur le fort, un pavillon de même couleur. Un gentilhomme anglais monte à Québec et remet à Champlain une lettre de Louis et Thomas Kertk.

II. — Dans cette lettre, datée du 19 juillet 1629, les deux officiers lui rappellent la promesse que lui a faite leur frère David de revenir prendre Québec. Il les a chargés de l'assurer de son amitié comme ils l'assurent de la leur. Ils connaissent sa situation et viennent le prier de remettre entre leurs mains le fort de Québec, « vous » assurant », disent-ils, « toutes sortes de courtoisie » pour vous et pour les vostres, comme d'une composition honneste et raisonnable, telle que vous sçauriez » desirer ».

III. — A la vérité, répond Champlain, des négligences ou les mauvais temps ont empêché l'arrivée des secours que nous attendions et nous ne pouvons empêcher votre dessein. Je vous remettrai donc la place, si vous maintenez la proposition que vous m'avez faite d'une composition dont je vous ferai connaître les termes. Il vous plaira en attendant de ne pas faire approcher vos vaisseaux à la portée du canon et de ne pas tenter une descente² ».

IV. — Sur le soir, le capitaine Louis Kertk envoie chercher les articles de la composition.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 214.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 215.

Voici les demandes de Champlain :

On lui donnera un vaisseau pour le conduire en France avec tous ses compagnons, les religieux et deux Sauvagesses qui lui ont été données.

Il sortira avec armes et bagages ; les religieux et les colons avec ce qui leur appartient.

On leur donnera, contre des pelleteries, des vivres pour repasser en France.

Ceux qui sont dans le fort et ceux qui sont déjà au pouvoir des Anglais seront traités avec bienveillance.

Ils seront conduits à Tadoussac avec ce qui leur appartient, et trois jours après leur arrivée à ce poste, ils seront mis en possession du navire qui doit les transporter.

Ces articles portent les signatures de Champlain et de Pontgravé.

Louis Kertk leur répond :

Je ne puis vous donner un vaisseau, mais je vous assure le passage de Québec en Angleterre et d'Angleterre en France.

Je ne puis vous accorder d'emmener les Sauvagesses.

J'accorde que vous sortiez avec armes et bagages ; les officiers, avec armes, habits et pelleteries ; les soldats avec leurs habits et une robe de castor ; les religieux se contenteront de leurs robes et de leurs livres.

Cette pièce est signée : *l'Kertk et Thomas Kertk*. Elle a été approuvée par *David Kertk* le « 19 aoust 1629, stil neuf ».

Champlain et son conseil examinent ces articles et, « ne pouvant pas mieux », les acceptent.

Le lendemain, 20, Champlain va trouver Louis Kertk et obtient de lui d'emmener ses deux sauvagesses. Il obtient aussi l'envoi de soldats pour garder la chapelle,

les maisons des religieux et celles de la famille Hébert.

V. — Les conditions de la capitulation étant arrêtées, Louis Kertk monte à Québec avec 150 hommes, en reçoit les clés de Corneille, sous-commis, et les remet à un nommé Le Baillif, d'Amiens, qui s'était « volontairement » donné aux Anglais pour les servir et ayder à nous » ruiner comme perfide à son Roy et à sa patrie ¹ ».

Champlain veut quitter son logement. Louis Kertk le prie de le conserver jusqu'à son départ et lui permet de faire célébrer la messe. Il a d'ailleurs, pour le glorieux vaincu, toutes les courtoisies et tous les respects.

VI. — Le 21 juillet 1629, un inventaire est dressé de ce qui se trouve dans le fort et dans l'habitation. Il est éloquent et navrant.

Il constate l'existence de quarante livres de poudre à canon et de trente livres de mèche. « Pour les vivres que » nous trouvons, » dit Kertk, « il ne s'en gastera ny encre » ny papier, dont nous n'en sommes pas fâchez, vous » ayant mieux assister des nostres. — Nous vous en » remercions bien fort ». répond Champlain, « il n'y a » sinon que vous les faites payer bien cherement sans » pouvoir avoir moyen de les disputer ² ».

Louis Kertk saisit aussi, mais sans vouloir en dresser inventaire, ce qui se trouve chez les Jésuites et chez les Récollets.

Il traite les Récollets avec bienveillance, leur permet de dire la messe tous les jours et leur en fournit le vin ³ ;

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 215, 220.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 221, 222.

³ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 1,000.

mais il manifeste de l'aversion pour les Jésuites et regrette de ne les avoir pas canonnés.

VII. — Le 22, il fait arborer, sur l'un des bastions, le drapeau de l'Angleterre. Ses troupes sont rangées en bataille, les tambours battent aux champs, le canon du fort et des navires tonne, et une double salve de mousqueterie termine la cérémonie.

VIII. — Pendant la nuit, Le Baillif vole au sieur Corneille cent livres d'or ou d'argent et divers objets; il vole aussi, dans la chapelle, un calice valant plus de cent livres. Il se disait chrétien. En réalité, c'était un scélérat, sans foi ni loi. Tandis que les Français sont traités avec bienveillance par les Anglais, ce traître les vexe de toutes les façons.

Louis Kertk tenait de sa mère l'amour des Français et préférait leur conversation à celle des Anglais.

IX. — La veuve Hébert et Couillard, son gendre, qui sont à Québec depuis quinze ou seize ans, craignent de voir saisir leurs biens, champs, maisons et une récolte qui donne de belles espérances. Ils manifestent l'intention de partir. Kertk les engage à rester dans leurs biens. Vous y vivrez, leur dit-il, aussi librement qu'avec les Français. Vous ferez vos récoltes et vous en disposerez comme il vous plaira. Il sera toujours temps, si vous ne vous trouvez pas bien, de retourner en France l'année prochaine.

Ils vont trouver Champlain. Le vieux guerrier considère qu'ils seront privés de prêtres et qu'« il faut avoir « plus de soin de l'âme que du corps ». Il leur conseille donc de vendre, le mieux possible, leur récolte et leurs

pelletteries, d'abandonner terres et maisons, de revenir en France où ils trouveront tant qu'ils voudront, des prêtres et des moines.

Un paysan abandonner une terre à lui, créée par lui, arrosée de ses sueurs, cela ne se voit guère. Il est très attaché à ses dieux, à ses saints, à ses prêtres; mais sa terre, c'est la chair de sa chair, la moëlle de ses os. La veuve Hébert et Couillard remercient et demandent à réfléchir. Cela n'est pas long. En Canada, ils sont propriétaires, en travaillant leurs terres, ils ont l'aisance. En France que feront-ils? Homme, femmes et enfants seront contraints de mendier leur pain, « chose à la vérité bien rude », dit Champlain, « et considérable à ceux qui se » mettront à leur place ». Ils décident de rester, et Champlain ne les en blâme pas ¹.

X. — Le vieux guerrier, privé de son commandement, est triste et trouve les jours bien longs. Il demande à être conduit à Tadoussac, auprès de l'amiral David Kertk et part avec les Jésuites, et ses deux sauvagesses, Espérance et Charité. La troisième, Foi, a sans doute repris le chemin des bois, car il n'est plus question d'elle ².

XI. — A Malbaie, maintenant Murray Bay, le navire qui porte Champlain voit un vaisseau. Ce vaisseau est commandé par Emery de Caen et chargé de secours pour Québec.

Le navire d'Emery de Caen et celui de Thomas Kertk se reconnaissent et la canonnade commence.

Kertk prie Champlain de descendre sous le tillac et l'y enferme. Emery s'avance, les deux navires se heurtent

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 222-226.

² CHAMPLAIN, *ibidem*, p. 223.

debout. Une ancre du vaisseau de Kertk s'engage dans les chaînes de celui d'Emery, et les deux bâtiments ne peuvent se séparer. A ce moment, Kertk voit une partie de ses hommes pris de panique, se cacher au fond du vaisseau; il les ramène à coups de plat d'épée. Sa défaite est certaine.

Dans le même temps, une rumeur se produit sur le vaisseau d'Emery, et des hommes crient lâchement : « cartier ! cartier ! » Kertk, qui voit le péril de sa situation, se hâte de répondre : « Bon cartier, comme au sieur » de Champlain que nous avons icy ». Arrivent alors deux pataches. Emery, qui ne peut se décrocher du navire de Kertk, n'est plus en état de lutter, surtout avec » des gens qui n'avoient envie de bien faire ». — « Comme » il estoit prest à l'abordage », écrit le P. Sagard, « on » dit que les huguenots de son équipage ne voulurent » jamais aller contre leurs frères, et posèrent armes bas ».

Emery demande à voir Champlain. Il le voit, lui cause, et se rend, le cœur navré, certain que, si ses hommes avaient fait leur devoir, Kertk et les deux pataches tombaient en son pouvoir ¹.

Les Anglais ont traité les huguenots traîtres bien plus durement que les catholiques fidèles.

XII. — Emery de Caen dit à Champlain que le chevalier de Razilly vient avec des secours, et que la France et l'Angleterre ont dû signer la paix.

Ils sont bien reçus à Tadoussac.

La flotte anglaise se compose de cinq grands navires bien pourvus d'armes et de munitions. Les officiers sont bons, mais le reste ne vaut pas grand chose.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 226-229. — LE TAC, *op. cit.*, p. 152. — SAGARD, *Hist.* 1636, pp. 998-999.

XIII. — Champlain trouve aussi à Tadoussac son beau-frère Eustache Boullé. A Gaspé, Boullé a rencontré le sieur de Caen, qui lui a donné des vivres et l'a informé du prochain départ de Razilly et du capitaine Daniel. Joubert devait les précéder avec deux barques, dont l'une appartenant aux Jésuites portait les PP. Noirot, Lallemand, Louis et Vieuxpont ¹.

Emery et Boullé entrent dans le Saint-Laurent. Boullé va devant, hâtivement, vers Québec. Quatre ou cinq jours après avoir quitté le sieur de Caen, il voit un navire et croit que c'est celui de Daniel. Quand il reconnaît son erreur, il est trop tard. Thomas Kertk, qui l'a vu, lui tire un coup de canon et lance sur lui une chaloupe. Les matelots de Boullé, affaiblis par la faim et rendus de fatigue, ne peuvent aller loin. Ils sont pris, pillés, conduits à Kertk et envoyés à Tadoussac.

Boullé dit à David Kertk, qui feint de n'en rien croire, que la France et l'Angleterre ont signé la paix.

Kertk sait, par des traîtres et par des sauvages, que Québec est à bout de vivres et de munitions, que la poire est mûre et qu'il lui suffit, pour la cueillir, de tendre la main. Si la paix est faite, il jouira de sa prise pendant quelque temps ; si elle n'est pas faite, il gagnera bien davantage. Dans un cas comme dans l'autre, la prise de Québec sera pour lui une bonne affaire. C'est incorrect, malhonnête, mais cela lui est bien égal. Il charge donc ses deux frères d'aller prendre possession de Québec, ce qu'ils firent, comme on l'a vu plus haut.

XIV. — Tandis que Boullé est fait prisonnier, Emery de Caen, qui ne sait rien des Anglais, se dirige sur Québec.

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 229-231.

Surpris par une brume intense, il passe, sans s'en douter, sous le canon des navires anglais, qui se trouvaient au moulin Baudé. Toujours trompé par la brume, il s'échoue sur un îlot, par le travers de Tadoussac. Le brouillard tombé, il voit les Anglais et tire du canon pour demander du secours. Les Anglais font la sourde oreille. La marée le dégage et il vient à Malbaie où des Sauvages lui apprennent la reddition de Québec.

Desdames, avec sa petite barque, suivait Emery. A quinze lieues de Tadoussac, il apprend le désastre de la colonie et la situation désespérée de Roquemont. Il retourne à Gaspé, où il rencontre Joubert, qui apportait des secours.

XV. — Joubert aurait pu passer, peut-être aider Roquemont et changer la face du combat. Il trouve plus prudent de ne rien tenter, prend avec lui Desdames et retourne en France. Une tempête le jette sur les côtes de Bretagne, près de Quimper-Corentin. Il est pris pour corsaire, mis en prison, et dépense, pour se tirer d'affaire, plus que ne valent les épaves de son navire ¹.

XVI. — Le vaisseau des PP. Jésuites, qui portait vingt-quatre hommes, fit naufrage aux environs de Canso. Les PP. Noiro et Louis et douze hommes périrent. Les autres se sauvèrent à moitié nus. Le lendemain de la catastrophe, le P. Lallemand a trouvé sur la grève deux pantoufles, un bonnet, un chapeau, une soutane, et plusieurs autres choses dont il avait grand besoin. « Surtout », dit-il, « Dieu nous y envoya pour vivres cinq barriques de vin, » quelques dix pièces de lard, de l'huile, du pain, des

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 235-238.

» fromages, et une arquebuse, et de la poudre tout à
» propos pour faire du feu ».

Les naufragés sont recueillis par un navire basque. Ce navire quitte la côte le 6 octobre, subit de furieuses tempêtes et fait naufrage, le quarantième jour, devant Saint-Sébastien. Le P. Lallemant, chaussé de pantoufles et coiffé d'un bonnet de nuit, saute dans une chaloupe et va demander l'hospitalité aux Jésuites de Saint-Sébastien¹.

XVII. — La Compagnie des Cent-Associés a fait, pour sauver la colonie, des sacrifices énormes. Ses armements de 1628 lui ont coûté 164 720 livres 9 sols et ceux de l'année suivante 103 976 livres 19 sols, soit environ 1 900 000 francs de notre monnaie². Malheureusement elle n'a pas été obéie. Roquemont s'amuse en route, arrive trop tard et se fait prendre par les Anglais. Comme nous le verrons plus loin, Daniel perd son temps à attendre Razilly. Les directeurs de Bordeaux pensent que le traité de Suze, du 24 avril 1629, met fin aux tentatives des Anglais sur la Nouvelle-France, retiennent Razilly et l'envoient sur les côtes du Maroc, où il ne fait pas grand chose.

Si chacun avait fait son devoir, Québec aurait été secouru à temps. « La Providence », dit avec onction l'abbé Faillon, « ménagea sans doute tous ces événements, » si malencontreux en apparence, pour éloigner du pays » tous ces hommes, dont la conduite avait été jusqu'alors » un obstacle à la propagation de l'Evangile chez les

¹ Lettre du P. Charles Lallemant du 22 novembre 1629 au supérieur du collège des Jésuites, à Paris, dans CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 276 et suivantes.

² Etat de la dépense qui a été faite par la Compagnie de la Nouvelle-France; 1628-1671, dans la *Collection de manuscrits.... relatifs à la Nouvelle-France*, t. I, p. 79.

- » Sauvages, et pour former ensuite, dans le même lieu,
» une nouvelle colonie, toute composée de catholiques¹ ».

Le savant abbé avait la mémoire courte.

Est-ce que Richelieu n'avait pas révoqué la Compagnie huguenote des sieurs de Caen et imposé aux Cent-Associés de n'envoyer au Canada que des catholiques ? En quoi nos alliés sauvages ont-ils joui des bienfaits de la religion catholique, puisque, moins de dix ans après la mort de Champlain, les Iroquois les ont « mangés », moins les quelques familles montagnaises qui râlent dans les solitudes labradoriennes ? Ce n'est pas pour cela que le dieu des Jésuites a préparé, par deux ans de famine, des désolations et des trahisons, le triomphe momentané des Anglais : c'est pour expulser les Récollets, des gêneurs, qui empêchaient les bons pères Jésuites d'être seuls maîtres en Canada.

XVIII. — Il est bien permis de douter d'une intervention directe et inopportune de la Providence, qui reflète trop exactement les faiblesses et la miopie humaines, mais on ne peut nier les succès de David Kertk. Il a pris Québec, la flotte de Roquemont et ses dix-huit transports, le navire d'Emery de Caen, la barque d'Eustache Boullé, et dix-neuf bateaux de pêche. C'est une fortune. Pourtant il n'est pas heureux. Il a une épine au pied. Si la France et l'Angleterre ont fait la paix, ne lui faudra-t-il pas dégorger tout ou partie de ses prises ? Néanmoins, il traite avec courtoisie ses prisonniers, sauf les PP. Jésuites².

XIX. — Il monte à Québec avec Jacques Michel, plusieurs de ses capitaines et Boullé.

¹ FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 251.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., p. 263.

Pendant son absence, Champlain voit des Sauvages. Le changement de maîtres a fait des contents et des mécontents ¹.

Kertk revient après une absence de dix à douze jours. Si les Anglais conservent Québec, dit-il à Champlain, ils y feront autre chose que vous, comme bâtiments et comme trafic ².

XX. — Champlain insiste beaucoup pour emmener en France ses sauvagesses, Espérance et Charité. Il y a des intrigues, des haines, des convoitises. Marsollet voudrait en avoir une et lutte hautement contre Champlain. Il bourdonne à l'oreille de l'amiral force mensonges, legagne à sa cause, et celui-ci résiste à toutes les instances de Champlain. Le pauvre gouverneur en éprouve un grand chagrin, et tous les jours les deux fillettes pleurent à chaudes larmes. Tout ce qu'il peut obtenir, c'est qu'elles seront données en garde à la famille Couillard ³.

A la reprise de Québec, il n'est pas question d'elles. Comme l'a dit le P. Sagard : « C'est une marchandise difficile à conduire ». Il est probable qu'elles ont quitté la famille Couillard pour suivre dans les bois des amoureux au teint cuivré.

XXI. — A Tadoussac, les huguenots sont les maîtres, et ils le font voir. Les catholiques leur ont défendu de chanter des psaumes, ils leur défendent de prier publiquement. Aussi tolérants les uns que les autres.

Les calvinistes ont pour chef Jacques Michel, le traître

¹ CHAMPLAIN, *ibid.*, pp. 241, 242.

² CHAMPLAIN, *ibid.*, p. 242.

³ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 242, 243, 246-253.

qui a provoqué et dirigé les deux expéditions anglaises qui viennent d'aboutir à la prise de Québec.

Il était habile marin et avait le titre de vice-amiral.

Impressionnable et sensible au point d'honneur, facilement irritable, il s'emportait jusqu'à la frénésie quand les Français l'accusaient de trahison et de perfidie. Les officiers anglais le traitaient avec dédain, de façon hautaine ; à travers la politesse forcée du langage perçait le mépris, et cela l'exaspérait. Les matelots eux-mêmes ne se gênaient pas pour dire qu'il avait trahi sa patrie, commis le crime irréparable. Qu'il ait eu de la haine pour les fanatiques qui l'ont poussé en exil, cela se comprend ; mais on ne se venge pas de la patrie, l'*alma mater*. Thémistocle, frappé d'ostracisme, a mieux aimé mourir que de porter les armes contre la Grèce.

Jacques Michel disait à Champlain, parlant des frères Kertk : « Ils ont usé envers moy d'ingratitude... J'ay » laissé ma patrie, comme ils ont fait, pour servir un » estranger, jamais je n'aurai l'ame bien contente, je » seray en horreur à tout le monde, sans esperance de » retourner en France ». Il ajoutait, avec amertume, que Kertk n'entendait rien à la navigation. Il voulait aborder le navire de Roquemont, mais je ne voulus pas y consentir et lui dis : « Si nous l'abordons nous sommes perdus, ne » vous y frotez pas, je cognois mieux les François en ces » choses que vous, qui n'avez que des gens mal faits en » vostre vaisseau, hors les Canoniers et les Officiers : » c'est pourquoi il les faut battre à coups de canons, » dont nous avons l'avantage, les contraignant à se » rendre, vous conseillant encore une fois que si jamais » vous rencontrez des François sur mer de ne les aborder, » ils sont plus courageux et plus adroits que les Anglois,

» qui l'emportent à l'abordage. Il creut mon conseil, » me remettant tout l'ordre du combat. . . . ». Il s'empara du navire français dont la victoire aurait sauvé Québec.

Champlain cherchait pourtant à lui relever le moral. « Il y a », lui disait-il, « des remèdes partout, hormis à la mort ».

Il était malade, et Champlain dit que c'était de remord de conscience. Ne serait-ce pas plutôt du mépris que les Français et les Anglais lui manifestaient à toute heure, à toute occasion, cruellement, impitoyablement, justement?

XXII. — Le général Kertk, qui n'aimait pas les Jésuites, leur disait un jour : « Messieurs, vous aviez l'affaire du » Canada pour jouir de ce qu'avoit le sieur de Caen, que » vous avez dépossédé.

— « Pardonnez-moi, Monsieur », répondit le P. de Brébeuf, « ce n'est que la pure intention de la gloire de » Dieu qui nous a mené, nous exposant à tous les dangers » et périls pour cet effet, et la conversion des Sauvages de » ces lieux ».

— « Oui, oui », dit Michel, « convertir des Sauvages, » mais plustost pour convertir des castors ».

Brébeuf, piqué au point sensible, car le reproche était juste, répondit vivement : « Cela est faux ».

Michel, furieux, lève sur lui la main et dit : « Sans le » respect du Général, je vous donneroïs un soufflet, de me » desmentir ».

Brébeuf était très grand, très fort et aussi très violent ; mais voyant que Michel lui fait la partie belle, il se contient et lui répond onctueusement : « Vous m'excuserez, » je n'entend point vous démentir, j'en serois bien fâché, » c'est un terme de parler que nous avons en nos écoles,

» quand on propose une question douteuse, ne tenant
» point cela pour offenser, c'est pourquoi je vous prie me
» pardonner, et croire que je ne l'ay point dit pour vous
» donner du desplaisir ».

Champlain ajoute cette réflexion qui montre à nu l'état
d'âme du dix-septième siècle : « Dieu la puny ne luy
» faisant la grâce de se recognoistre à l'heure de la mort,
» qui a coupé la broche à tous ses desseins pernicieux
» et meschans ».

L'infortuné Michel épanche sa colère au dehors comme
le veut Montaigne, mais il ne sait pas la mesurer. Souvent
il jure, blasphème, charge d'imprécations les Jésuites et
les Malouins. Champlain, scandalisé, lui dit un jour :
« Bon Dieu ! comme pour un reformé vous jurez, sachant
» si bien reprendre les autres quand ils le font ». — « Il
» est vraie », répondit-il, « mais je suis tellement outré
» de passion et de colere contre ces chiens de Malouins
» Espagnols, qui m'ont rendu de grands déplaisirs, et
» aussi serois-je content si j'avois frappé ce Jesuite qui
» m'a donné un dementy devant mon General ».

XXIII. — Deux jours après son affaire avec Brébeuf,
il tomba en léthargie et, au bout de trente-cinq heures,
sans avoir repris connaissance, « il mourut rendant l'ame,
» laquelle », dit Champlain, « si on peut juger par les
» œuvres et actions qu'il a faites, et qu'il fit le jour
» d'auparavant, et mourant en sa religion prétendue, je
» ne doute point qu'elle ne soit aux enfers ».

Je ne suis pas du tout de l'avis du vénérable gouverneur.
Je ne sais rien de l'*au delà*. Mais je suis absolument
convaincu qu'un homme ne peut, dans sa courte
existence, mériter une éternelle félicité ou d'éternels
supplices.

Les Anglais, sans préjuger le jugement de Dieu, ont inhumé Michel sous les rocs de Tadoussac, solennellement, avec les honneurs militaires dus à un vice-amiral. Les navires en rade ont tiré, pendant la cérémonie, une salve de quatre-vingt à quatre-vingt-dix coups de canon¹.

XXIV. — Le P. de Charlevoix reconnaît dans cette mort le doigt de Dieu². Il a menacé un oint du Seigneur, et de tous les crimes c'est le plus grand. « Homme de » bien », crie Aeditue à Panurge, qui voulait jeter une grosse pierre sur un Evesgaut qui ronflait, « Homme de » bien, frappe, feris, tue et meurtris tous roys et princes » du monde, en trahison, par venin ou autrement, quand » tu voudras; deniche des cieulx les anges, de tout auras » pardon du Papegaut : à ces sacrez oiseaux ne touche, » d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toy » que de tes parens et amis vifs et trepassés; encores » ceux qui d'eux après naistroient en sentiroient infortune » ».

C'était le crime de Michel. Il faut donc s'attendre à quelque chose de terrible.

Le P. Lejeune nous apprend, en effet, que les Sauvages ont déterré, insulté, mis en pièces et donné à manger à leurs chiens le cadavre de Michel³.

Dans sa *Relation* de 1634, le Révérend Père donne un récit plus complet. Il faut le citer textuellement.

« Je mettray en ce lieu », dit-il, « ne sçachant où le » mieux placer ailleurs, ce qu'un de nos François, *tres-* » *digne de foy et recogneu pour tel*, nous a raconté de

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 256-263.

² CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 257-258.

³ LE JEUNE, *Relation* de 1633, édit. de Québec, p. 8.

» Jacques Michel Huguenot qui amena les Anglois en ce
» païs cy : ce miserable la veille de sa mort ayant vomy
» contre Dieu et contre nostre saint Pere Ignace mille
» blasphemes, et s'estant donné cette imprecation qu'il
» vouloit estre pendu s'il ne donnoit une couppe de
» soufflets avant la nuict du jour suivant à un de nos
» Peres qui estoit pris de l'Anglois, vomissant contre luy
» des injures fort messeantes, il fut surpris bien tost
» apres d'une maladie qui lui osta toute cognoissance et
» le fit mourir le lendemain comme une beste. Quatre
» circonstances de ce rencontre donnerent de l'estonne-
» ment aux Huguenots mesmes : la maladie qui le prit
» quelques heures apres ces blasphemes ; l'erreur des
» chirurgiens qui estoient en nombre, lesquels donnerent
» des remedes soporifiques à un létargique ; son trespas
» si soudain et sans cognoissance, expirant sans qu'aucun
» s'en aperceust, quoy qu'il y eust six hommes aupres de
» luy ; la fureur des Sauvages envers son corps, qui le
» deterrerent et le pendirent selon son imprecation, puis
» le jetterent aux chiens. Les Anglois qui estoient dans
» le fort de Québec ayant sçeu cette histoire tragique,
» dirent tous estonnez : que si les Jesuites sçavoient tout
» cela qu'ils en feroient des miracles. Or nous le sçavons
» maintenant, et cependant nous n'en ferons ny prodiges
» ny miracles : mais nous dirons seulement, qu'il ne fait
» pas bon blasphemer contre Dieu ny contre ses saints,
» ny se bader contre son Roy trahissant sa patrie ¹ ».

Ce récit, habilement présenté, dut faire grande impression dans les petits cabinets du Louvre. Malheureusement, comme les contes de *La légende dorée*, dont on le dirait

¹ LE JEUNE, *Relation* de 1634, édit. de Québec, p. 2.

extrait, il ne contient pas un mot de vérité. Le bon Père Le Jeune, s'en est laissé conter par son « François très » digne de foy ».

Les Montagnais des environs de Tadoussac nous étaient hostiles, et la trahison de Michel servait leur rancune.

Ils préféraient les Huguenots de la Rochelle aux catholiques de Rouen ou de Saint-Malo.

Quant aux blasphèmes contre Dieu, et, ce qui paraît plus grave, contre saint Ignace et le P. de Brébeuf, on peut assurer sans crainte que ces crimes dépassaient leur entendement.

Ils n'avaient donc aucune raison de profaner le corps de Michel.

Qui croira que les Anglais ont laissé des Sauvages exhumer, pendre, couper en morceaux et jeter aux chiens le cadavre d'un homme qui partageait leurs croyances religieuses et avait eu l'honneur de les conduire au combat ?

Champlain, qui, lui, est bien un « François tres-digne » de foy et cogueu pour tel », était sur place ; il raconte, comme témoin, les derniers jours, la mort, les funérailles de Michel et la joie des équipages. Aurait-il pu ignorer ou dissimuler la monstrueuse profanation qui réjouit le cœur du P. Le Jeune ? Il n'en dit rien. Elle n'a donc pas eu lieu.

Le P. de Charlevoix n'en dit mot ; je n'ai vu nulle part que le P. de Brébeuf en ait parlé ; l'abbé Faillon ¹ y croit.

¹ FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 249.

CHAPITRE XXI

RESTITUTION DE QUÉBEC

- I. Kertk retourne en Angleterre. — II. Le capitaine Daniel. — III. Champlain à Londres. — IV. Négociations pour la restitution de Québec. — V. Les Anglais à Québec. — VI. Le traité de Saint-Germain-en-Laye. — VII. Reprise de possession de Québec. — VIII. Les Anglais et les Sauvages. — IX. Retour de Champlain à Québec. — X. Son arrivée à Québec. — XI. Expulsion des Huguenots. — XII. Expulsion des Récollets. — XIII. Champlain prend un directeur de conscience. — XIV. Affaire avec les Anglais. — XV. Les Iroquois font des incursions sur le fleuve. — XVI. Les Sauvages reviennent à Québec. — XVII. Sauvage blessé par un enfant. — XVIII. Les Hurons à la chapelle des Jésuites. — XIX. Assassinat d'un Français.

I. — Kertk se décide à retourner en Angleterre. Il sait que le commandeur de Razilly doit venir au secours de Québec. En apparence, cela ne le trouble guère ; à l'entendre, il désirerait même se mesurer avec lui. Cependant, sur la nouvelle apportée par des Sauvages que dix navires de guerre sont à Gaspé, le fier amiral longe prudemment, d'aussi près que possible, la grande île d'Anticosti.

Ses craintes sont vaines. La paix a été faite à Suze le 24 avril 1629¹. Le gouvernement de Louis XIII croit, dans sa simplicité, que les Anglais vont cesser d'entreprendre sur la France et s'empresser de restituer ce qu'ils ont pris depuis le 24 avril. Il retient donc Razilly qui, parti à temps, aurait sauvé Québec.

II. — Charles Daniel, de Dieppe, est chargé, par le cardinal de Richelieu, du commandement du *Grand*

¹ Charles I^{er} l'a juré solennellement le 6 septembre suivant, dans la chapelle de Windsor. Cette pompe religieuse, comme il arrive souvent, cachait une duperie.

Saint-André et de la *Marguerite*. Il va les conduire à Chef-de-Bois, en Brouage, et attendre le commandeur de Razilly « pour aller soubz son escorte secourir et avitailler le sieur de Champlain, et les François qui estoient » au fort de Québec en la Nouvelle-France ».

Il arrive à Chef-de-Bois le 17 mai 1629. Le lendemain on proclame la paix conclue entre la France et l'Angleterre.

Daniel attend pendant trente-neuf jours. La saison s'avance. Enfin, le 26 juin, sur l'avis des Directeurs, il met à la voile avec quatre navires et une barque appartenant à la Compagnie. Il est trop tard. Quand il arrivera à l'orée du golfe Saint-Laurent, les Anglais seront à Québec depuis trente-trois jours.

Pris dans une brume épaisse sur le Grand Banc de Terre-Neuve, il est séparé des quatre navires qui l'accompagnent et forcé de naviguer seul.

A deux lieues de terre, un navire anglais le voit et, le croyant sans défense, fonce sur lui. Daniel le laisse s'approcher à portée de pistolet, ouvre ses sabords et lui montre la gueule de 16 canons. A cette vue, l'Anglais prend la fuite. Daniel le poursuit, lui crie d'amener son pavillon, que la paix est faite et qu'il n'a rien à craindre. Le vent emporte ses paroles et l'Anglais fuit de plus belle. Il lui tire quelques coups de canon, l'aborde, lit ses papiers, les trouve en règle et le laisse continuer sa route.

Si l'Anglais avait couru sur lui, ce n'était pas apparemment pour lui demander des nouvelles de Londres. Les frères Kertk ne demandaient pas à Roquemont, à Boullé, à Caen s'ils avaient des papiers bien en règle : sans autre raison que celle du plus fort, ils prenaient les navires et leur contenu.

Tout à l'heure Daniel s'apercevra qu'il a été dupe de sa loyauté.

Le 28 août, il est au Grand-Cibou, maintenant le Grand-Bras-Dor, sur la côte orientale de l'île de Cap-Breton. Le lendemain il envoie dix hommes s'informer de l'état de Québec.

Ils lui apprennent que Québec est au pouvoir des Anglais; que huit navires de guerre croisent dans le golfe; que Jacques Stuart lord d'Ochiltrie, écossais, a pris et pillé un bateau de pêche de Saint-Jean-de-Luz, construit un fort au port aux Baleines, un peu au sud de Canso, peut-être Port Hove, et prétend qu'une commission du Roi d'Angleterre lui donne le droit de faire payer aux navires français 10 et même 15 pour cent de la valeur de la pêche et du trafic faits dans ces parages.

Daniel n'a pas chance d'arriver à Québec et d'en chasser les Anglais. Il tentera néanmoins de faire quelque chose. Il expose à son équipage, en termes énergiques, le tort que cette usurpation causerait aux deux cents navires français qui viennent annuellement pêcher, dans les eaux du Cap Breton, les petites baleines et le saumon.

Ses hommes le supplient de les conduire à l'attaque du fort. C'est justement son plus vif désir.

Il se confesse et communie; tous ses compagnons font comme lui et le 18 septembre il est devant le port aux Baleines.

Les Ecossais sont en plus grand nombre que les Français. Outre trois canons pris au navire de Saint-Jean-de-Luz, ils ont des mousquets, des armures, des piques et dix ou douze dogues plus dangereux que les hommes.

Cependant Daniel prend, sous leurs yeux, deux chaloupes et six bateaux de pêche. Il débarque ensuite 53 hommes et s'avance à découvert sous le feu du fort. L'at-

taque est conduite avec tant de vigueur et de sûreté qu'en un instant, et sans perdre un seul homme, il met en désarroi les défenseurs, enfonce la porte et entre dans le fort l'épée à la main.

Il désarme la garnison, fait enlever les armes, les munitions, les vivres, les marchandises, démolit le fort, remplace par le pavillon français, le pavillon anglais du navire, et emmène tout le monde au Grand-Cibou.

Ce port, situé entre l'Acadie et le Canada, peut servir de relâche, de refuge ou de rassemblement aux navires qui vont de France au Saint-Laurent. Il est tranquille et sûr. Son entrée est très étroite, et les navires ne peuvent passer qu'un à un, sous le canon du fort.

« Il s'y rencontre encore », dit André Malapart, un témoin, « beaucoup d'autres commoditez, mais je serois » trop long, comme si je voulois marquer par le menu le » soin amoureux qu'a eu de nous rendre notre bon Dieu, » comme il nous délivra du poison de nos captifs Ecos- » sois ».

En ce moment même, les Anglais nous prenaient le Canada et l'Acadie.

Il est à croire que lord Ochiltrie trouvait cela tout naturel et voyait, dans les frères Kertk, des héros, des gloires britanniques.

Lui-même s'était construit un fort sur terre française, avait pillé un navire français et s'arrogeait le droit de rançonner nos pêcheurs et nos trafiquants.

Mais il croit que le monde entier appartient aux Anglais, et que le seigneur John Bull, volant autrui, ne fait que reprendre son bien. Donc, lui reprendre son larcin est criminel, et il le prouvera, à sa façon, sans souci de la vérité.

Il donnesous ce titre sensationnel, le récit de sa mésa-

venture : *The barbarous and perfidious cariage off the Frenche towards the Lo. Wchiltrie in the Ill off Capbrilane proved in the Court off admirality off Deepe.*

Il prétend que les Français sont entrés dans le fort par surprise, en disant que la paix était faite entre les rois de France et d'Angleterre et qu'ils venaient en amis.

De loin il les a pris pour des Sauvages, il a reconnu ensuite qu'ils étaient Français; il les a vus lui prendre deux chaloupes et six bateaux de pêche : quand ils ont débarqué, il a fait tirer sur eux. A quel moment aurait eu lieu la conversation qu'il rapporte ? La vérité est que cette conversation est supposée; qu'il ne pouvait prendre les Français pour des amis et que Daniel est entré dans le fort en en défonçant la porte.

Le fort démoli, vainqueurs et vaincus couchent à la belle étoile. Tout le monde, dit milord, était sans abri et sans vêtements. Sa Seigneurie ne dit pas tout. Si ses gens n'avaient pas de vêtements pendant cette longue nuit, c'est qu'ils n'en avaient pas avant, puisque Daniel avait défendu le pillage.

Qu'importe ! Ochiltrie prend de la plaintive élégie les accents endeuillés. Il pleuvait, dit-il, et le vent était froid; parmi ces gens il y avait beaucoup de vieillards, de femmes, de mères avec leurs enfants et de jeunes enfants à leur sein ¹.

De l'élégie, milord passe à la satire. Les Français, assure-t-il, s'emparèrent de toutes les marchandises, « vidèrent avec gloutonnerie trois barriques de vin, deux » barriques de cidre fort et toute la bière que l'on avait » conservée ».

¹ Whereof aue greatt number of them wer old men and women, wemen wt chyld, and yong childrein att thair breasts.

Il y avait bien de quoi révolter la sobriété anglaise. Mais... après pareille « beuverie » tous les Français devaient être ivres-morts. Comment les Ecossais n'ont-ils pas profité de l'occasion pour leur couper la gorge ? Oh ! frapper un ennemi qui ne se peut défendre ! Cela n'est pas bien, assurément ; mais empoisonner un vainqueur qui ne s'y attend pas, cela vaut-il mieux ?

Si les Ecossais n'ont rien tenté alors, c'est que les Français n'étaient pas ivres, et s'ils n'étaient pas ivres, c'est que le seigneur Ochiltree nous en donne à garder.

Milord conte ensuite, avec indignation, qu'en allant du port aux Baleines au Cibou, les Français « firent tra-
» vailler les Ecossais aux avirons, comme s'ils eussent
» été des esclaves, *did causs the poor people work att*
» *carris as they hayd been slaves* », et ne les nourri-
rent que de pain et d'eau. Et sa Seigneurie s'exclame :

« Quelle plus grande barbarie aurait pu commettre le
» Turc contre des chrétiens ! *What greater barbarity*
» *could the Turk have used to christians* ».

Arrivé au Cibou, Daniel met aux travaux du fort 50 Français et 20 Ecossais. Les Français travaillent comme des hommes et les Ecossais « péniblement, comme des
» esclaves ».

Le 5 novembre, après deux mois de labeur, le fort est terminé. Daniel en confie la garde à 40 hommes accompagnés des PP. Jésuites, Vimont et Vieuxpont.

Le même jour il embarque lord Ochiltree et une cinquantaine d'Ecossais, hommes, femmes ou enfants. Nous sommes entassés à fond de calle, dit milord, mal nourris, dans nos ordures. Plusieurs hommes et plusieurs enfants meurent et sont jetés à la mer.

C'est navrant. Mais sa Seigneurie oublie de dire que les

Français sont peu nombreux et qu'au Grand-Cibou les Ecossois ont tenté de les empoisonner.

On vogue vers l'Europe et la mer est mauvaise.

Dieu, dit Malapart, qui « nous delivra du poison de nos » captifs Ecossois », nous « obligea tous à nous confesser » envoyant une tempeste qui choquoit à chaque vague » nostre vaisseau, et à chaque coup le brisoit et crevoit » contre un rocher ; et puis nous ayant contraincts de » nous abandonner à sa mercy, il porta un Pere Jesuite » à mettre dans cette mer enragée un reliquaire garni » d'un morceau de la sainte croix, ce qui nous donna » le calme ».

Daniel touche enfin aux côtes d'Angleterre, à Falmouth, où il débarque, avec leurs bagages, 42 Ecossois, et continue sa route pour Dieppe avec lord (O)chiltrie et 18 autres Ecossois.

Ochiltrie, dès son arrivée, porte plainte à la cour de l'amirauté. Sa Seigneurie se dit couverte par une commission du roi de la Grande-Bretagne et réclame, pour la perte de ses marchandises et de ses papiers, la bagatelle de 20 000 livres sterlings, ou 500 000 francs, environ trois millions de notre monnaie.

La cour lui octroie un mois de prison.

Ce n'est pas tout.

Il y a la surprise, l'étonnement, l'ébahissement de voir le capitaine Daniel, qu'il jugeait digne de la corde, retourner en Amérique, avec une nouvelle commission, sur un vaisseau du roi, pour assurer la possession du cap Breton ; et, ajoute sa Seigneurie, « l'île du Cap-Breton » lui a été donnée pour les injures qu'il a faites au roi » d'Angleterre et à ses sujets ».

Tout cela est très bien. Le capitaine Daniel s'est conduit vaillamment, intelligemment, en homme de décision,

et ses rapides succès prouvent qu'il pouvait, en partant au mois de mai, sauver Champlain, Québec et la Nouvelle-France. Ces succès prouvent également que Razilly aurait pu, sans trop de peine, avec quelques bons navires, chasser, de Québec et du golfe, les Kertk et leurs Anglais. Mais Louis XIII croyait à la bonne foi de Charles I^{er} ! ¹

III. — Dans le même temps Kertk traverse l'Atlantique et débarque à Plymouth.

Champlain arrive à Londres le 27 octobre, s'installe auprès de l'ambassadeur et attend, d'un jour à l'autre, une solution. Le traité de Suze spécifie que les deux rois se restitueront réciproquement les terres et navires pris depuis le 24 avril. Le roi Charles I^{er} va donner des ordres, sans faute, et chacun rentrera de suite en possession de son bien. Il en est autrement. Les jours se passent sans que l'on puisse rien obtenir de sa Majesté. Enfin, au bout de la cinquième semaine elle promet de rendre Québec. Ce n'est pas affaire faite. Promettre et tenir sont deux. Cependant l'ambassadeur, M. de Chateauneuf, autorise Champlain à passer en France et lui donne une lettre pour le cardinal de Richelieu ².

IV. — Champlain part, reste deux jours à Dieppe,

¹ CHAMPLAIN, *Relation du voyage fait par le capitaine Daniel, de Dieppe, en la Nouvelle-France, la présente année 1629, dans les Voyages*, 1632, 2^e partie, pp. 271 et suiv. — JULIEN FÉLIX, *Voyage à la Nouvelle-France du capitaine Charles Daniel, de Dieppe, 1629* (Soc. des Bibliophiles Normands, 1881). Ce précieux opuscule comprend le rapport de Daniel à Richelieu, le récit complémentaire d'André Malapart et le texte original inédit, avec traduction de M. Félix, de la relation de Jacques Stuart lord d'Ochiltree.

² CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^e part., pp. 265-269.

deux jours à Rouen, arrive à Paris, voit le roi, le cardinal et les Cent-Associés.

Louis XIII envoie à l'ambassadeur l'ordre de réclamer aux Anglais la restitution de ce qu'ils nous ont pris depuis la signature de la paix. Le roi Charles promet de rendre la Nouvelle-France et ne dit rien de l'Acadie. En réalité, il voudrait garder l'une et l'autre. Au mois de décembre 1629, il n'y a encore rien de fait et, se payant d'impudence, sa pieuse Majesté réclame la restitution de deux vaisseaux qui sont à Dieppe.

Richelieu n'est pas dupe. Le 3 décembre il écrit à Chateauneuf : « les promesses de ces gens n'estans rien » si on n'en a l'effet », nous devons différer la restitution des deux vaisseaux qu'on leur a pris. « S'ils veulent » donner la restitution pure et simple de Québec, vous » la prendrez ; sinon il vaut mieux laisser tirer l'affaire » en longue ¹ ».

Le 27 janvier 1630, les promesses du roi d'Angleterre sont lettres mortes, et Richelieu donne l'ordre au marquis de Fontenay-Mareuil de persister dans ses réclamations ².

Charles renouvelle ses promesses, toujours avec intention de ne les pas tenir, tout au moins de faire durer les négociations. Ce jeu n'est pas honnête, mais il permet aux Anglais d'exploiter le Canada.

Les Associés devinent les grossiers artifices de S. M. Britannique et résolvent d'y mettre fin.

Ils arment quatre pataches et demandent à Louis XIII six navires de guerre pour les accompagner. Razilly commandera cette flotte et devra reprendre, à coups de

¹ *Collection de documents inédits sur l'Histoire de France. — Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, t. III, p. 478.

² *Richelieu, op. cit.*, t. III, p. 519.

canon, ce que les Anglais ne voudront pas lui rendre de bon gré.

Les Anglais s'alarment et se plaignent. M. de Fontenay de Mareuil leur répond gravement : « Vous n'avez rien à craindre. Les navires que nous avons armés ont pour mission d'accompagner ceux de la Compagnie, et ceux de la Compagnie ont tout simplement pour but, conformément à la promesse de S. M. Britannique, de reprendre possession des pays que vous nous avez pris depuis la signature de la paix ». Ce coup de pince-sans-rire produit son effet, mais il faut un mot de Louis XIII pour terminer l'affaire. L'ambassadeur se met à la poursuite du roi, le rencontre en Savoie et le supplie de mettre fin au conflit. Louis ayant sur les bras la guerre d'Italie, ne peut s'occuper des affaires du Canada et ordonne le désarmement de la flotte. Les Anglais sont stupéfaits, émerveillés, se regardent, éclatent de rire, et se hâtent d'envoyer à Québec des navires chargés de marchandises de traite.

L'année suivante, Louis XIII et Richelieu furent occupés par la révolte de Gaston d'Orléans, frère du roi. Gaston fut vaincu, fit sa paix, abandonnant à la vengeance du roi et du premier ministre « tous ceux qui s'étaient liés à lui ».

Henri II, duc de Montmorency, ancien vice-roi de la Nouvelle-France, ramassé mourant sur le champ de bataille, fut envoyé devant le parlement de Toulouse et condamné à mort. Le 30 octobre sa tête tomba sous la hache du bourreau, dans la cour du capitole, et son sang jaillit sur la statue de Henri IV, son parrain. Louis XIII et Richelieu étaient à Toulouse, pour surveiller ce jugement. Cet acte de vengeance avait pour eux bien plus d'importance que les affaires du Canada.

V. — A cette époque, deux Français, ramenés par les Anglais, apportèrent à Champlain des nouvelles de la colonie.

Les Anglais ont rapporté des fourrures pour une somme de trois cent mille livres.

Pendant l'hiver, quatorze de leurs hommes, sur quatre-vingt-dix, sont morts de misère.

Ils n'ont fait aucun défrichement et se sont contentés d'ensemencer les terres des religieux.

Ils ont construit un parapet en planches sur le rempart du fort et terminé deux plates-formes commencées par Champlain.

Les bâtiments n'ont pas été augmentés.

Le fort est armé de l'artillerie prise à Champlain : quatorze canons, cinq espoirs en fonte verte et quelques pierriers.

La veuve Hébert et son gendre furent très maltraités par les traîtres ; les Anglais, au contraire, ne leur ont donné aucun sujet de plainte ¹.

VI. — Après le drame de Toulouse, Louis XIII et Richelieu reprennent les négociations avec Charles I^{er}.

Celui-ci envoie à Isaac Walk, son ambassadeur, les lettres et commissions nécessaires pour la reddition du Canada et de l'Acadie. Le 25 janvier 1632, Louis XIII donne des lettres de pouvoir à Bullion et à Bouthilier. Les négociations sont terminées le 29 mars, par le traité de Saint-Germain-en-Laye.

Razilly avait, depuis quatre jours, l'ordre d'aller reprendre possession du Canada ².

¹ CHAMPLAIN, *Voyages*, 1632, 2^{me} part., pp. 288, 289.

² *Archives des Affaires étrangères à Paris, Amérique*, fol. 88. Cité par Faillon.

Cette solution, si difficilement obtenue, n'était pas du goût de tout le monde.

De grands politiciens, comme ceux qui conseillèrent, de nos jours, l'abandon de l'Algérie, du Sénégal, de la Tunisie, du Tonkin, de l'Égypte, tenaient à peu près ce langage : « Ce désert de neige a été ruineux pour presque toutes les entreprises. Les sieurs de Caen ont beaucoup souffert ; les Cent-Associés sont à la veille de faire banqueroute. Ces vastes espaces sont de moins en moins habités ; pour les repeupler il faudrait dépeupler la France ».

Les autres, moins éloquents sans doute, mais plus clairvoyants, répliquaient : « Il y va de l'honneur de la France de ne pas abandonner des terres qu'elle a découvertes, explorées, occupées. Il serait désastreux pour le pays de le murer dans ses étroites limites tandis que ses ennemis et ses rivaux se partageraient le Nouveau Monde. Les pêcheries de la Nouvelle-France deviendront, avec le temps, une école de marins. Des mines pourront être découvertes. Le trafic deviendra une source de richesses. La terre bonne, féconde, vierge n'attend, pour produire de belles récoltes, que la main de l'homme. Quant au peuplement, n'avons-nous pas, par milliers, des soldats licenciés qui seraient heureux de vivre en Canada en y faisant œuvre utile ? N'avons-nous pas aussi des honnêtes gens, qui n'ont pas leur place dans notre vieille société et pourraient, avec un peu d'aide, trouver là-bas dans le commerce, l'industrie, surtout dans l'agriculture, une vie honorable sanctifiée par le travail et les saintes joies du foyer domestique ? Portez donc dans les vastes, belles et riches plaines laurentiennes tous les miséreux qui en seront dignes, tous les honnêtes gens qui le désireront : vous peuplerez la Nouvelle-France sans dépeupler l'Ancienne ».

Le Canada, redevenu colonie française, on en ferma la porte aux déchets de la société. Les honnêtes gens, soigneusement choisis¹, vinrent en nombre, et l'on eut une superbe population saine de corps et d'esprit, française jusque dans les moëlles.

VII. — A la vérité la compagnie des Cent-Associés est dans une situation critique Elle a perdu beaucoup de ses membres. Ceux qui subissent l'influence de Champlain reforment le capital et décident de tenter nouvelle aventure.

Guillaume de Caen est chargé de reprendre possession de Québec et de conduire, sur les vaisseaux du roi, un premier convoi de colons. Il a fait de grandes pertes, Richelieu lui accorde, comme dédommagement, le monopole de la traite de 1632.

Cette décision paraît étrange : elle n'est que juste.

Québec n'aurait pas été pris si les sieurs de Caen l'avaient laissé mettre en état de défense et approvisionné. Voilà le fait. Mais. . . .

Les Catholiques n'osaient pas se hasarder seuls dans cette entreprise aléatoire et difficile et appelaient à eux les Huguenots ; ceux-ci, plus riches, plus entreprenants, plus habiles en prenaient la direction.

Champlain amène des moines, et les moines déclarent aux Huguenots une guerre à mort.

Les Huguenots croient que Champlain est l'homme des moines et l'ennemi de la Compagnie. Ils se trompent de moitié, mais il faut bien convenir que les idées religieuses du Gouverneur autorisent leurs suppositions. Toujours menacés, vexés, sans lendemain, ils ne pensent

¹ CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, p. 280.

qu'à leurs intérêts immédiats, et n'ont souci de l'avenir d'une colonie dont ils se voient chassés.

Richelieu comprend que l'intolérance des moines a déterminé la conduite des Huguenots. Il cède aux instances des premiers — l'état d'âme de ce temps-là ne permettant pas une solution plus libérale — et donne aux seconds un moyen de réparer leurs pertes.

En 1633, Guillaume de Caen remettra Québec aux Cent-Associés et ramènera tout son monde. Il n'y aura plus en Canada un seul huguenot, ce qui cause à Champlain une joie bien grande.

Le 18 avril 1632, vingt jours après la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye, Emery de Caen part du Havre, comme lieutenant de son oncle.

Il est flanqué de deux jésuites, Paul Le Jeune et Anne de la Nouë, ce qui est loin de lui faire plaisir.

Les 15 et 18 mai, à deux cents lieues de terre, ils rencontrent des *icebergs* plus longs que leurs vaisseaux et plus hauts que leurs grands mâts. Frappés par les rayons du soleil, il ont les miroitements féeriques de montagnes de cristal, de palais, d'aiguilles, de colonnes, d'astragales découpés par l'art capricieux des génies polaires. Mais il faut se défier de ces merveilles : tout navire touché par elles est brisé, coulé à fond.

Le 1^{er} juin, ils aperçoivent la terre. Elle est encore endormie sous son manteau d'hiver. Le 14, quand ils arrivent à Tadoussac, il fait grand froid. Au commencement de juillet le printemps fait son apparition, et tout d'un coup la chaleur devient très forte. En quelques jours la végétation s'épanouit et les fruits de la terre mûrissent rapidement.

Le 5 juillet, Emery de Caen jette l'ancre devant Québec.

De Tadloussac il avait envoyé à Thomas Kertk un extrait des lettres patentes et des commissions des rois de France et d'Angleterre. En même temps, il le som-
mait de lui remettre, sous huit jours, le fort et l'habitation de Québec. Kertk demande à voir les originaux des lettres et commissions royales. Emery les lui envoie le lendemain de son arrivée devant Québec.

Le 13 juillet, Kertk remet le fort au lieutenant du Plessis Bochart, et tandis qu'il descend, avec deux navires, le fleuve Saint-Laurent, Emery et les deux jésuites gravissent le chemin en escalier qui donne accès au sommet du roc.

Les Anglais ont incendié l'habitation de Québec et la meilleure partie du logis des Pères Jésuites. Les nouveaux venus ne trouvent que des murailles en ruines et des meubles brisés. Ils ne savent où se loger.

C'est dans la maison de la veuve Hébert, qui en est ravie, que les Jésuites chantent le *Te Deum* et disent la messe¹.

VIII. — Nos Français sont tout étonnés de ne pas voir de Sauvages autour de l'habitation. Autrefois, ces pauvres gens se sentaient un peu chez nous comme chez eux. On les laissait aller et venir, à leur gré, dans le village et même entrer dans les maisons. Ils accueillirent bien pourtant l'arrivée des Anglais. Bientôt ils regrettèrent leurs anciens voisins. Les Anglais entrent en maîtres dans leurs cabanes et dans leurs magasins. Ils sont hautains, curieux, insolents et distribuent facile-

¹ Relation du voyage fait en Canada pour la prise de possession du Fort de Quebec. (*Mercure François*, t. XVIII, 1632, pp. 56 et suiv.). — PAUL LE JEUNE, *Relation de 1632*, édit. de Québec, pp. 1-3, 7, 8.

ment des gifles. Les Sauvages ne sont pas contents de ces procédés, s'éloignent de Québec et n'y reviennent que pressés par la nécessité ou pour se procurer du brandy.

En arrivant à Québec, Emery de Caen a vu les effets de cet odieux trafic.

Au moment où les Montagnais traitaient de la paix avec les Iroquois, l'un d'eux s'enivra et fit mettre à mort un prisonnier. Le ministre anglais lui reprocha hypocritement, d'un ton doctoral, d'avoir trahi sa parole. Le Sauvage lui répond : « *C'est toi et les tiens* » qui l'ont tué; car si tu ne nous donnois point d'eau-de-vie, ny de vin, nous ne ferions point cela ». Et de fait, ajoute l'auteur de la *Relation*, « depuis que je suis icy je n'ai veu que des Sauvages » ivres. On les entend crier et tempester jour et nuit, » ils se battent et se blessent les uns les autres. Et » quand ils sont retournés à leur bon sens, ils disent : » *Ce n'est pas nous qui avons fait cela, mais toi qui* » nous donne cette boisson. Ont-ils cuvé leur vin, ils » sont entr'eux aussi grands amis qu'auparavant, se » disans l'un à l'autre : *Tu es mon frère, je t'ayme :* » *ce n'est pas moi qui t'ay blessé, mais la boisson* » qui s'est servi de mon bras ».

Les femmes même s'enivrent et crient comme des enrégées. Passé huit heures du matin, il y a danger à les aller voir sans armes. Quand l'un d'eux est bien ivre, les autres s'efforcent de le rattraper et de lui lier les jambes et les mains¹. Quelques-uns de leurs capitaines sont venus

¹ *Relation du voyage fait en l'Canada pour la prise de possession du Fort de Quebec*, dans le *Mercure François*, t. XVIII, 1632, pp. 67-69. — P. LE JEUNE, *Relation de 1632*, édit. de Québec, pp. 9-10.

prier les Français de ne plus leur vendre de vin ni d'eau-de-vie.

IX. — Avec Champlain tout cela va changer.

La Compagnie le présente à Richelieu, et Richelieu le nomme son lieutenant et général de la flotte qui doit porter en Canada le premier contingent colonial.

Il est vieux, seul. Il aurait besoin d'une femme pour adoucir sa vie. Mais la sienne, confite dans une dévotion puérile, étroite, monacale, égoïste, abêtissante, croit qu'elle n'est au monde que pour penser à son salut, n'a conscience de ses devoirs et s'en soucie comme de cela.

Ainsi que le remarque Francis Parkman, Champlain était plus homme du moyen âge que du xvii^e siècle. L'enthousiasme aventureux de la jeunesse s'était amorti. Il était devenu colonisateur convaincu et la religion était le pivot de sa politique. Pour lui, la France était le champion de la chrétienté. Son honneur et sa grandeur étaient dans cette fonction. Pour lui, tout ce qui s'écartait de la foi catholique, apostolique et romaine était dans les ténèbres, perdu, voué aux flammes éternelles, irrémédiablement, et son pauvre cœur en saignait. Il se donnait donc pour mission d'ouvrir aux Sauvages les portes du paradis, et se servait, comme d'une clé, du commerce et de la civilisation.

X. — Il arrive à Dieppe le 3 mars, reçoit le serment des capitaines, des équipages, des passagers et met à la voile le 8.

Après le traité de Suze, la convention de Saint-Germain et la restitution de la Nouvelle-France, on pouvait croire que les Anglais respecteraient nos droits. C'était une erreur. Champlain les trouve à Gaspé et à

Tadoussac. Ils répondent à ses sommations qu'ils ont congé du roi d'Angleterre. Champlain n'est pas sûr d'être le plus fort et reste sur le terrain diplomatique. Les rapports sont courtois, forcément, ne croyant pas prudent de donner la parole au canon¹.

Il arrive devant Québec le 23 mai et somme Emery de Caen de lui remettre le fort et l'habitation. Emery sort avec ses hommes et du Plessis entre avec les siens.

Le lendemain, le P. Le Jeune, supérieur de la mission, est réveillé par le bruit du canon. Au même moment, l'immense et tonitruant P. de Brébeuf fait, dans le couvent, une bruyante et joyeuse entrée.

Les Indiens jettent des cris d'étonnement. Champlain remontait le sentier qu'il avait descendu, quatre ans auparavant, le cœur triste, en vaincu. Le P. Le Jeune arrive au fort juste à temps pour voir le défilé des mousquetaires et des piquiers qui forment l'escorte. Emery de Caen remet au vieux gouverneur les clés de la citadelle. Le Jeune se réjouit, exulte. Plus de protestants ! Il voit, dans le retour de Champlain, le triomphe de la mission et entonne un cantique en l'honneur de Richelieu. « Il me vient quelquefois en pensée », dit-il, « que » ce Grand Homme qui par son admirable sagesse, et » non-pareille conduite ez affaires, s'est tant acquis de » renommée sur la terre, se prepare une couronne de » gloire tres esclatante dans le Ciel, pour le soing qu'il » tesmoigne avoir en la conversion de tant d'ames que » l'infidélité perd en ces pays sauvages² ».

XI. — Cet enthousiasme a deux causes : l'expulsion

¹ *Voyage de Champlain*, dans le *Mercurc François*, t. XIX, 1833, pp. 803-817.

² LE JEUNE, *Relation de 1634*, édit. de Québec, p. 26.

des Huguenots et celle des Récollets. L'expulsion des huguenots est affaire faite. Ceux-ci réclament, mais, dit M. Faillon, sans raison, ne jouissent-ils pas paisiblement de leurs biens? N'ont-ils pas part, comme les catholiques, aux honneurs, charges, offices de magistrature, emplois de la couronne, distinctions, gratifications, libéralités royales. L'abbé Faillon ne dit pas qu'ils tyrannisaient les catholiques. Mais il nous apprend, après le *Mercuré François*¹, que, « tandis que les huguenots » jouissaient en France de cette entière liberté, en Angleterre les catholiques étaient en butte à la plus » injuste et la plus révoltante des persécutions² ».

Assurément les protestants anglais ont accablé de tracasseries les catholiques. On ne saurait trop les en blâmer. Mais on ne peut leur reprocher rien qui ressemble, même de très loin, à la guerre des Albigeois, à la Saint-Barthelemy qui reprirent plus tard sous le nom de Révocation de l'Edit de Nantes et de Dragonnades.

Du 4 février 1555 au 10 novembre 1558, on a établi en Angleterre l'Inquisition, la torture, la délation, organisé la terreur, fait périr dans les flammes, pour cause de religion, plus de deux cents personnes. Quels étaient les persécuteurs? Les protestants anglais? Non, c'étaient Marie Tudor et les catholiques.

M. Faillon a perdu le souvenir de ces crimes, sans cela il aurait imité « de Conrart le silence prudent ».

Le fait est que Richelieu a voulu, pour de bonnes raisons, un Canada exclusivement catholique³ et qu'il l'a

¹ *Mercuré François*, t. XIII, pp. 785-789.

² FAILLON, *op. cit.*, t. I, pp. 269-271.

³ *Mercuré François*, t. XIV, p. 236. — *Édits et ordonnances royaux*, p. 7.

spécifié, expressément, dans l'article 2 de l'édit d'établissement de la nouvelle Compagnie.

Sur ce point les PP. Jésuites ont partie gagnée.

XII. — Il leur faut autre chose.

Ils vont trouver Richelieu et lui exposent que la colonie ne prospérera qu'à la condition d'avoir des religieux d'un même institut. A la vérité, tous les ordres doivent avoir les mêmes dieux, le même évangile, les mêmes rites, les mêmes dogmes, mais les PP. Jésuites ont une morale, une casuistique, une politique à part : donc il faut aller avec eux seuls ou sans eux.

Il ne paraît pas que Richelieu ait pris de décision.

M. Faillon prétend que ce ne sont pas les Jésuites qui ont fermé, devant les Récollets, les portes du Canada.

Alors c'est par hasard qu'on ne les a pas prévenus du départ de 1632; c'est par hasard qu'on les a prévenus en 1633..... après le départ des vaisseaux. Qui leur a fait donner l'ordre, en 1635, d'ajourner leur départ? En 1636, quand Urbain VIII a renouvelé leurs pouvoirs et manifesté l'intention de créer en Canada, pour un récollet, un premier évêché, qui leur fit défense formelle de partir? Richelieu? La Compagnie? Qu'importe! Qui tenait la ficelle?¹.

Les beaux discours des PP. Jésuites ne tromperont personne.

XIII. — Champlain dut accepter les Jésuites et faire contre fortune bon cœur.

Les Récollets ne lui créaient aucun ennui, ne se

¹ FAILLON, *op. cit.*, t. I, pp. 279-283. — CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. I, pp. 277-278.

mêlaient point des affaires du gouvernement. Les Jésuites, au contraire, seront des maîtres, des maîtres moelleux, onctueux, polis, mais fins politiques, exigeants et autoritaires.

Comme premier acte de soumission, il lui fallut prendre un directeur de conscience, c'est-à-dire un homme qui lirait chaque jour dans son cœur et dans sa pensée, qui pourrait, au nom de Dieu, lui donner des conseils et lui faire des réprimandes.

Il choisit le P. Le Jeune, esprit très délié, d'une crédulité puérile, du moins dans ses *Relations*.

XIV. — Après avoir pourvu à sa conscience, Champlain se donne aux affaires de la colonie.

Il répare les dégâts commis par les Anglais, rétablit les portes et les fenêtres, refait les parties démolies et construit, derrière le bâtiment, une batterie destinée à battre à fleur d'eau le travers du Saint-Laurent.

Pour empêcher les Anglais de venir trafiquer dans le fleuve, il fonde un comptoir de traite à la pointe Sainte-Croix, à 15 lieues en amont de Québec. Pour empêcher les Sauvages de passer outre, il construit en face, sur un îlot, quelques fortifications dont le canon commande les deux rives du fleuve. Il donne à cet îlot le nom de Richelieu.

Dans le même temps il écrit au cardinal :

« Votre Éminence a commencé très prudemment à chasser de Québec les Anglais. Néanmoins, depuis les traités de paix faits entre les deux couronnes, ils viennent trafiquer encore dans le Saint-Laurent, jusqu'à Tadoussac, cent lieues en amont du fleuve et troublent ainsi vos sujets, disant qu'à la vérité il leur a esté enjoint de sortir de ce fleuve, mais non de n'y plus retour-

ner, et qu'ils en ont même une permission pour trente ans. Monseigneur, quand votre Éminence voudra, elle leur fera ressentir ce que peut son autorité¹ ».

Un ou deux bons navires suffiraient pour tenir en respect les Anglais, mais les Associés n'y pensent guère. Ils n'ont même pas laissé à Champlain les canots nécessaires pour le transport, à Québec, des vivres, marchandises et objets divers laissés à Tadoussac. Les Anglais connaissent la situation et la mettent à profit. Champlain a recours à la politique pour éloigner d'eux les Sauvages.

XV. — Dans le même temps, les Hurons et nos autres alliés se plaignent à Champlain d'être sans cesse attaqués par les Iroquois. Il envoie à la rivière des Prairies une chaloupe armée.

Si la Compagnie lui envoyait seulement vingt jeunes gens de village, bons laboureurs et « non faineans », il ferait des défrichements, terminerait les fortifications et habitations de l'île Richelieu et de Trois-Rivières, ce qui serait d'une grande utilité. Ne pouvant rien, il dit aux Sauvages que le roi va lui envoyer des hommes et des armes et que dans quatre ans, si toutes les nations veulent se joindre à lui, il exterminera les Iroquois.

Il sait bien qu'il faudra, tôt ou tard, faire la guerre aux Iroquois et que, plus on attendra, plus elle sera difficile. Il lui suffirait en ce moment, pour la mener à bonne fin, de cent hommes d'élite, braves, paisibles, obéissants, durs à la fatigue, se contentant du boire et du manger des Sauvages. Il en fait la proposition et n'est

¹ *Archives des Affaires Étrangères à Paris, vol. Amérique*
p. 101, lettre du 15 août 1633, citée par FAILLON.

point écouté. Les Compagnies à durée limitée ne voient que leurs intérêts immédiats, leurs dividendes, et ne veulent pas de dépenses qui ne produiront que dans l'avenir, au profit de successeurs.

On sait que la France et la colonie ont payé cher cette lésinerie¹.

XVI. — Depuis le retour d'Emery de Caen, surtout depuis le retour de Champlain, les Sauvages reprennent le chemin de Québec et des comptoirs français et y tiennent des foires dont le cérémonial est invariable.

Le premier jour, ils construisent leurs cabanes.

Le deuxième jour, ils tiennent conseil, font très posément de nombreux, longs, sages et beaux discours et présentent leurs cadeaux.

Le troisième jour, ils troquent leurs pelleteries et leur pétun contre des couvertures, des chemises, des capots, des haches, des chaudières, des fers de flèche, des petits canons de verre. Quant au vin et à l'eau-de-vie, Champlain en interdisait absolument la vente.

Le quatrième jour ils terminaient les échanges.

Le cinquième, ils tenaient encore conseil, dévoraient le festin qu'on était dans l'usage de leur offrir et dansaient une partie de la nuit.

Le sixième jour, dès l'aube, ils s'envolaient comme une bande d'oiseaux².

XVII. — Ces foires donnaient parfois lieu à des incidents graves, bizarres ou comiques.

¹ *Voyage de Champlain*, dans le *Mercure François*, t. XIX, pp. 817-844. — LE JEUNE, *Relation* de 1633, *passim*.

² *Voyage de Champlain*, dans le *Mercure François*, 1633, t. XIX, pp. 849-850. — LE JEUNE, *Relation* de 1633, édit de Québec, p. 39.

Un jour, des Nipissings entouraient un garçonnet qui battait du tambour. Le petit bonhomme, serré de trop près, s'impatiente et donne à l'un d'eux, en pleine figure, un coup de baguette qui le fait saigner. Les témoins de l'affaire vont trouver le truchement et lui disent : « Voilà, l'un de tes gens a blessé l'un des nôtres. Tu » connais notre coutume ? Fais-nous des présents ». Le truchement répond : « Notre coutume à nous, vous le » savez bien, est de châtier celui qui fait mal. Cet enfant » a blessé l'un de vous, il sera fouetté en votre présence ». On appelle l'enfant et on le deshabilille. Quand les Sauvages voient que c'est sérieux, que les verges sont prêtes, que le petit homme va être battu, ils crient : « Pardonnez-le. C'est un enfant, il n'a point » d'esprit et ne savait ce qu'il faisait ». Comme on persistait à le vouloir châtier, un sauvage se met tout nu, jette sa robe sur l'enfant et dit à l'exécuteur : « Frappe » sur moi, si tu veux, mais tu ne toucheras pas à l'enfant¹ ».

Les Sauvages du Canada ne frappaient jamais et ne voulaient pas que l'on frappât les femmes et les enfants.

XVIII. — En 1633, juste le jour de la fête de saint Ignace, les Hurons se trouvaient à Québec. Tous les ans, à pareille époque, Dieu accordait, à ceux qui venaient rendre hommage au grand Loyola, d'importantes réductions de peines. Champlain, les capitaines des navires et tous les habitants accoururent à la chapelle des Pères pour avoir part aux largesses divines. Les Hurons vin-

¹ *Voyage de Champlain, dans le Mercure François*, t. XIX, 1633, pp. 828-829. — LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit. de Québec, p. 30.

rent en si grand nombre qu'il fallut leur fermer les portes.

Après vêpres, on leur permit d'entrer et de contempler les ornements de la chapelle, trois images de la Vierge, celles de saint Ignace, de saint Xavier et du Saint-Esprit. Le P. de Brébeuf leur expliquait ces merveilles et « ils mettoient la main à la bouche et se la » frapioient en signe d'estonnement ». Le Père les fait ensuite prier et demande à l'un d'eux ce qu'il a « dit à ce grand Dieu ». « Je luy ai dit », répond le sauvage : « Prends courage à nous ayder et à nous secourir, et à » nous donner un bon voyage ». Le P. Le Jeune ajoute, avec commisération : « Voilà la prière de ce pauvre bar- » bare ». Cette prière est pourtant comme une traduction de « Donnez-nous notre pain quotidien . . . Délivrez- » nous du malin ». Il semble bien que pour les Sauvages, comme pour les autres, *prier c'est demander ou remercier*¹.

XIX. — Des incidents moins gais, mettent parfois à rude épreuve la patience de Champlain.

Un jour un Montagnais partant pour la guerre dit à un sien neveu : « Si je meurs, tue Un-tel, je serai fort » satisfait ». Le bonhomme meurt. Le neveu cherche Un-tel. Ne réussissant pas à le surprendre et voulant remplir sa promesse, il se décide à tuer le premier venu.

Le premier venu fut un Français qui lavait son linge à la rivière. Il s'approche de lui doucement, sans bruit,

¹ *Voyage de Champlain*, dans le *Mercure François*, t. XIX, 1633, pp. 848-850. — LE JEUNE, *Relation*, de 1633, édit. de Québec, pp. 37-39.

et l'assomme à coups de hache. Content d'avoir rempli le vœu de son oncle, il va faire un tour dans les bois et revient tranquillement à sa cabane. Il croit n'avoir pas été vu et pense que ce meurtre sera mis sur le compte des Iroquois.

Il en va autrement. Champlain le fait saisir et le traduit devant l'assemblée des Sauvages. Ceux-ci reconnaissent sans peine que le meurtrier mérite la mort, mais quand il s'agit de voter, ils ne veulent plus et disent à Champlain : « Si vous vous gouverniez comme nous, » il feroit des presents et tout seroit dit ».

Champlain repousse cette solution. Il a tort. Cet homme devait être puni selon les lois de son pays, non selon celles faites pour un autre pays et pour un autre état de civilisation. Pour n'avoir pas compris cela, Champlain a déjà dû laisser impuni le meurtre de quatre Français.

A la nuit, l'assemblée se sépare et Champlain fait mettre en prison « le galant, qui confesse sa dette ».

Le dimanche suivant, les Montagnais viennent trouver le gouverneur et lui font une harangue qui se termine ainsi :

« Nous sçavons tres bien que nous t'avons coupé un »
» petit morceau du cœur et du nostre, lequel il faut ré-
» parer, afin qu'il n'y paroisse aucune chose ny à nous
» pareillement qui avons le sentiment de ta douleur.
» Maintenant nous ne te sçaurions recompenser par dons
» et presens qu'en te donnant de nostre chair qui est
» sortie de nous, qui est la chose que nous tenons la
» plus pretieuse ». Ce disant, ils prennent par la main
des enfants, les lui conduisent et ajoutent : « Nous te les
» donnons, fais en tout ce que tu voudras, instruis-les,

» fais en à ton plaisir ; c'est pour reparer ce morceau
» qui es hors de ton cœur, et délivre le prisonnier afin
» que nous soyons tous resjouis et toutes les autres
» nations ».

Champlain refuse. C'est le cinquième assassinat commis sur des Français. Il croit que s'il se laissait aller à l'indulgence, les Sauvages ne manqueraient pas de dire que les « figures pâles » sont des femmes, et qu'on peut, avec eux, en prendre à son aise.

Le lendemain, le père, le frère et les principaux de la nation du meurtrier amènent à Champlain deux autres enfants qui ont leurs colliers de porcelaine. Ils l'implorant avec une finesse qui n'est point barbare.

« Tu ferais, lui disent-ils, chose d'un homme hors de
» passion, ayant beaucoup d'esprit, se gouvernant bien
» en toutes affaires avec nous ; les oiseaux du ciel, les
» bêtes de la terre, et toutes les nations oüiraient parler de cette action ¹. »

Plus tard, dans une assemblée tenue par les Hurons, au moment de la traite, les Montagnais et les Algonquins renouvellent leurs instances. Champlain, toujours inflexible, leur répond par un long et beau discours qui ne convainc personne ².

Les conséquences de cette rigidité se font immédiatement sentir. Les Montagnais et les Algonquins prient les Hurons de n'emmener avec eux aucun Français, et les Hurons disent aux Jésuites : « Nous craignons que notre jeunesse, qui est irritée, folle, imprévoyante et ne

¹ *Mercuré François*, t. XIX, 1633, pp. 829-835. — LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit. de Québec, pp. 30, 39.

² *Mercuré François*, t. XIX, 1633, pp. 853-858. — LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit. de Québec, pp. 39-40.

veut faire qu'à sa fantaisie, ne commette quelque crime qui causerait la ruine du pays ». Champlain menace, offre la paix, la guerre, dit que *les Jésuites parlent à Dieu*. Cela n'émeut pas les Sauvages. Le P. Le Jeune s'en mêle, le P. de Brébeuf vient à la rescousse et dit : « Maintenant que je commence à vous pouvoir parler » sans truchement, je voulois vous enseigner le chemin » du ciel, et vous découvrir les grandes richesses de » l'autre vie ; mais ce malheur vous prive de tous ces » biens ». Les Hurons « repartirent qu'ils en estoient » bien marries, et qu'une année seroit bien tost passée ». En somme ils ne veulent, pour cette année, chez eux, ni interprètes, ni traitants, ni missionnaires ¹.

Champlain est très contrarié. Il voulait fonder chez eux des missions et un établissement commercial : des missions pour les arracher aux griffes du diable et leur ouvrir les portes du ciel ; un établissement commercial, pour faciliter notre pénétration dans l'Ouest et à la mer de Chine. La mort ne lui a pas permis de réaliser ce projet ; ses successeurs ont eu d'autres vues, ont négligé la nation huronne et ont laissé l'Iroquois « la manger ».

Le père du prisonnier prie Champlain de laisser vivre son fils jusqu'à l'automne, et de mettre avec lui, pour le servir, son jeune frère. La prière est exaucée et le prisonnier s'évade. Le lendemain, le capitaine des Montagnais vient exprimer ses regrets. Champlain, qui comptait sûrement sur cette évasion pour le tirer d'embarras, répond, afin de sauver les apparences, que si pareil crime se renouvelle la punition ne se fera pas attendre ².

¹ *Mercuré-François*, t. XIX, 1633, pp. 859-861. — LE JEUNE, *Relation de 1633*, édit de Québec, pp. 40-42.

² *Mercuré-François*, t. XIX, 1633, pp. 863-867.

CHAPITRE XXII

MORT DE CHAMPLAIN

I. La vie à Québec. — II. La vie dans le fort. — III. Les Jésuites sont les maîtres. — IV. La mission des Hurons. — V. Fondation de Trois-Rivières et de Sainte-Croix. — VI. Champlain construit des chapelles. — VII Son testament. — VIII. Mort de Champlain. — IX. Son tombeau. — X. Dernier mot.

Les Jésuites, qui ne quittent plus Champlain d'une semelle, lui persuadent qu'il a le devoir, comme chrétien, et le pouvoir, comme gouverneur, de forcer tout le monde à venir régulièrement aux offices, à s'approcher des sacrements au moins à toutes les fêtes principales. Champlain se soumet, croyant peut-être faire œuvre pie. Et l'on voit, avec édification, de vieux soldats qui ont fait la guerre en Allemagne, en Italie, en France, renié Dieu et Diable, adoré Bacchus et des Vénus de tout poil, venir chaque mois recevoir la sainte communion.

II. — « Le fort », dit le R. P. Le Jeune, « a paru une » Académie bien réglée, Monsieur de Champlain fait faire » lecture à sa table le matin de quelque bon historien, » et le soir de la vie des Saints; le soir se fait l'examen » de conscience en sa chambre et les prières ensuite qui » se récitent à genoux. Il fait sonner la salutation angé- » lique au commencement, au milieu et à la fin du jour, » suivant la coutume de l'Eglise. En un mot nous avons » subject de nous consoler voyans un chef si zélé pour la » gloire de Nostre Seigneur et pour le bien de ces Mes- » sieurs ¹ ».

¹ LE JEUNE, *Relation* de 1634, édit. de Québec, p. 2.

Reste à savoir si les officiers se trouvaient heureux de ce régime monacal ; d'aller par ordre, comme à la manœuvre, à la messe, au confessionnal et à la table des communicants ; de faire des exercices religieux depuis le moment « où l'oiseau se réveille » jusqu'à l'heure « où la » nuit se met en chemin » ; de dire leurs prières à genoux sous la fêrule des bons Pères et le bâton du général. Le pis pour des soldats habitués à vivre d'une même vie, d'un même cœur, confiants, échangeant sans cesse leurs pensées, aimant à se conter leurs fredaines, c'est qu'il faut, sous ce régime claustral, que chacun se renferme en soi et, par crainte de délation, renonce à tout lien d'amitié.

Il paraît que cette vie de sanctification ne plaisait pas à tout le monde, car dit encore le P. Le Jeune : « Le » vingt-neufviesme decembre de l'an mil six cens trente- » cinq » (moins d'une semaine après la mort de Champlain) « furent mis à un pilier devant l'Eglise, des affiches » et defenses, sur certaines peines : de blasphemer, de » s'enivrer, de perdre la messe et service divin aux jours » de Festes. Ensuite dequoy, un carcan fut attaché au » mesme pilier, et un chevalet aupres, pour les délin- » quants, où fut mis par effet, le sixiesme Janvier, un » yvrongne et blasphemateur ¹ ».

Le carcan et le chevalet pour manquement à la messe et au service divin ! Cela donne à réfléchir sur la sincérité des croyances religieuses des ancêtres.

Les Pères Jésuites agissaient aussi par l'éloquence et la persuasion et faisaient des conversions prodigieuses. En voici une que le P. Le Jeune raconte avec une douce émotion.

¹ LE JEUNE, *Relation* de 1636, édit. de Québec, p. 43.

« Croiroit-on bien », dit-il, « qu'il s'est trouvé un de
» nos François en Canada qui pour contrecarrer les disso-
» lutions qui se font ailleurs au Carnaval, est venu le
» Mardy gras dernier, pieds et tête nuë sur la neige et
» sur la glace, depuis Kebec jusques en nostre chapelle,
» c'est à dire une bonne demie lieue, jeusnant le mesme
» jour pour accomplir un vœu qu'il avoit fait à Nostre
» Seigneur, et tout cela sans autre témoins que Dieu et
» nos Peres qui le rencontrèrent ¹ ».

Voici un autre exemple des énormes succès des bons Pères.

« Pendant le saint temps de Caresme, non seulement
» l'abstinence des viandes defenduës et le jeusne s'est
» gardé; mais aussi tel s'est trouvé qui a fait plus de
» trente fois la discipline, devotion bien extraordinaire
» aux soldats et aux artisans tels que sont icy la plus
» part de nos François ² ».

III. — Officiers, soldats et colons se sanctifient. Jamais ils n'ont tant pensé à leur salut. On dirait qu'ils n'ont pas autre chose à faire. La puissance militaire est subordonnée à la puissance religieuse. L'autel est sur le trône. Les PP. Jésuites sont dans tous les conseils, dans toutes les assemblées, et trônent despotiquement dans toutes les consciences. Ils ont pour Champlain tous les respects, lui laissent l'illusion du pouvoir, et lui font faire ce qu'ils veulent. Ils sont les maîtres, la conquête se fera pour eux et par eux.

Justice leur doit être rendue. Ils veulent amener les Sauvages à la foi chrétienne et à la France par le trafic et la prédication, non les détruire ou les chasser, comme

¹ I.E. JEUNE, *Relation* de 1634, édit. de Québec, p. 2.

² LE JEUNE, *Relation* de 1634, édit. de Québec, p. 2.

faisaient les Anglais, comme font les Anglo-Saxons. Leurs moyens sont futiles, grossiers, jamais inhumains.

Les fameuses *relations*, écrites avec talent, onctueuses, fourmillent de récits de miracles et de conversions imaginaires. Les auteurs affectent une simplicité de foi merveilleuse, et paraissent croire que les sorciers sauvages sont réellement en communication avec le diable. Ils sont d'une intolérance exaspérante et ne reculent pas devant le charlatanisme, mais on ne les voit pas employer la violence. Ils font preuve d'un courage admirable ; ils ne reculent devant aucun obstacle ; résignés à la mort, pris dans une discipline de fer religieusement observée, ils ne se dérobent à aucun péril. C'est une force immense, malheureusement d'origine espagnole, cosmopolite, ennemie de toute civilisation. On a vu, au Paraguay le gouvernement types des bons Pères ; on sait ce qu'ils font des Montagnais ; on devine ce qu'ils voulaient faire en Canada. En les envoyant à Québec le grand Cardinal a fauté.

IV. — Deux ans après l'incident rappelé plus haut, la mission des Hurons est fondée. L'intrépide Brébeuf et ses compagnons travaillent fort et ferme. Bien que jésuites, ils ont la belle humeur, la gaîté, la bonhomie françaises ; cela plaît aux Hurons.

Ils avaient d'abord été mal reçus. Leur enseignement était discuté et souvent les Sauvages trouvaient des réponses ou des objections embarrassantes. Outre cela, beaucoup de gens craignaient que Champlain ne vengeât, sur la nation, le meurtre d'Etienne Brulé.

Survint une sécheresse terrible, lamentable, comme celle qui marqua l'année de la naissance de Pantagruel. A la moindre étincelle, nous apprend le P. de Brébeuf,

forêts, plaines et cabanes flambaient. « Rien ne profitoit, » tout deperissoit de sorte qu'on apprehendoit une » grande famine ».

On appelait les sorciers les plus fameux ; ils exigeaient des présents considérables, faisaient force incantations, mais ils n'avaient sur la pluie aucun pouvoir « ou bien » peut-être causoient eux-mêmes les secheresses par » les hantises et pacts qu'ils avoient avec le diable ».

Les Hurons accusent les Pères, bien à tort, démo-
lissent une croix qui était plantée devant leur cabane,
les menacent : le temps n'en reste pas moins au beau
fixe. Les plus amis des bons Pères les supplient d'inter-
céder pour eux auprès du grand dieu des « visages
» pâles. »

Les Pères hésitent, puis enfin décident des processions
et font « vœu de dire neuf messes en l'honneur du glorieux
» espoux de Nostre Dame, Protecteur des Hurons. . . .
» Or il avint justement que la neufvaine accomplie, qui
» fut le treiziesme juin, nous ne pusmes », dit le P. de
Brébeuf, « parachever la Procession sans pluie, qui
» suivit fort abondante, et dura à diverses reprises
» l'espace de plus d'un mois ».

Aussitôt la sève afflue, la sylvie reprend vigueur, les
plaines reverdissent, les moissons jaillissent, belles,
vigoureuses et gonflées d'espérance.

Dans la seconde quinzaine de juillet, ces pluies bien-
faisantes à peine terminées, une autre sécheresse com-
mence. L'heure de la moisson approche. En France on
demande alors du soleil. Dans la péninsule huronne, au
contraire, paraît-il, il fallait, dans cetemps-là, de la pluie.
Pas de pluie, tout est perdu ! Cette fois les bons Pères
n'attendent pas qu'on les prie. Ils s'adressent au grand

saint Ignace et, dès le deuxième jour de la neuvaine, la pluie tombe abondamment.

Grâce à ces pluies, la récolte fut superbe et les Hurons des environs n'eurent plus contre les Jésuites, Dieu et la Croix, aucune prévention.

Le P. de Brébeuf ajoute pieusement : « A Dieu » soit pour jamais la gloire de tout : il permet la sécheresse des terres, pour arroser les cœurs de ses benedictions ¹ ».

Ainsi, à force de patience, de savoir faire, de courage, les Jésuites ont triomphé des Hurons, mais les Hurons, malgré la protection de leur nouveau dieu, n'ont pas su triompher des Iroquois, et disparurent, presque complètement, moins de quatorze ans après ².

¹ *Relation du P. Jean de Brébeuf*, à la suite de celle du P. Pau! Le Jeune, de 1636, édit. de Québec, pp. 82-84.

² Les PP. Jésuites, il faut leur rendre cette justice, ont bravement payé de leur personne.

Les PP. Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant, occupaient, en 1649, la mission de Saint-Louis.

Trois Hurons échappés au massacre de Saint-Ignace viennent annoncer l'arrivée des Iroquois. Les femmes se sauvent dans les bois. Quatre-vingts guerriers hurons restent décidés à combattre jusqu'à la mort.

Les deux moines pourraient se sauver, mais ils pensent que ce n'est pas au moment du péril que le berger doit abandonner son troupeau. Ils restent et prodiguent à leurs ouailles, pendant tout le combat, les secours de la religion. Faits prisonniers avec les derniers Hurons, les Iroquois les martyrisent épouvantablement.

Le supplice de Brébeuf, qui était de très forte constitution, dura dix-sept heures; celui de Lallemant, qui était maigre et faible, fut un peu moins long.

Un Huron leur reprocha d'avoir causé, par leurs pratiques religieuses, la ruine de la Nation.

Les Iroquois exultaient. La chair des Français doit être bonne, dirent-ils, et ils en coupèrent sur les deux martyrs de grands lambeaux qu'ils mangèrent.

A la cruauté ils joignent la raillerie. « Tu nous assurois tout à

V. — Champlain étudie avec ardeur les questions canadiennes, orlonne et fortifie la colonie, lui donne la vie et le mouvement.

Les Sauvages lui avaient souvent demandé la création, en amont de Québec, d'un poste destiné à contenir les Iroquois. Après entente avec les capitaines, il se décide pour le confluent du Saint-Maurice, à trente lieues de Québec, où existait, depuis longtemps, un comptoir de traite.

A l'automne de 1634, il y construit un fort et une habitation, y installe cinq ou six colons, quelques soldats et des jésuites. Le nombre de ses habitants était de 70 en 1637 et de 10 800 en 1891. Le lieu était bien choisi. Il fut le boulevard des Français contre les Iroquois, le centre d'un grand commerce de pelleteries et de bois de construction.

C'est à Trois-Rivières que l'on parle le plus purement le français. C'est là que naquirent Varennes de la Verandrye, Jean Nicolet et mon ami Benjamin Sulte, l'une des gloires littéraires du Canada ¹.

En 1635, Champlain écrivait à Richelieu, dans une lettre publiée par l'abbé Faillon : « Je lui (à S. E.) repré- » sentai aussi le pitoyable état où j'avais trouvé ces » lieux, par la ruine totale qu'en avaient faite les

l'heure », disent-ils à Brébeuf, « que plus on souffre sur la Terre, plus on est heureux dans le Ciel; c'est par amitié pour toi que nous nous étudions à augmenter tes souffrances, et tu nous en auras obligation. » (CHARLEVOIX, *op. cit.*, t. II, pp. 13 et suiv.). Les Jésuites n'ont pas perdu, par le martyre, que Brébeuf et Lallemant. (Voir FRANCIS PARKMAN, *The Jesuits in North America in the seventeenth century*, *passim.*).

¹ *Mercurius François*, t. XIX, pp. 819, 837. — BENJAMIN SULTE, *Chronique trifluviennne*; Montréal, 1879, p. 1. — LE JEUNE, *Relation de 1634*, pp. 38, 91; *Relation de 1635*, p. 13.

» Anglais. Cette lettre sera donc pour assurer Votre
» Grandeur que j'ai fait relever ces ruines et ces démo-
» litions, que j'ai accru les fortifications, augmenté les
» bâtiments, et dressé deux nouvelles habitations, dont
» l'une » est à Sainte-Croix.

« L'autre habitation est placée dans l'un des plus
» beaux endroits de tout ce pays, quinze lieues au-
» dessus de l'île de Richelieu, où la température de l'air
» est bien plus modérée, le terroir plus fertile, la pêche
» et la chasse plus abondantes qu'à Québec ¹ ».

VI. — Tout son temps n'est pas pris par les établissements de Trois-Rivières et de Sainte-Croix.

Il a fait vœu jadis de construire à Québec, s'il y revenait, une chapelle en l'honneur de Marie, et de la placer sous le vocable de *Notre-Dame de Recouvrance*. Il l'a construite auprès du fort, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le chœur de Notre-Dame². Il en élève une seconde à Trois-Rivières, et les Jésuites la placent sous le vocable de la *Conception Immaculée*.

La *Conception Immaculée* est fêtée en grand apparat. Dès la veille, on arbore, sur un bastion, le drapeau national et l'on tire du canon. Le lendemain, c'est encore le canon qui sonne le réveil. Les Québécois, devenus très forts, savent que la sainte Vierge était pure « dès » le moment de sa Conception », et tirent en son honneur une « saluade de mousquets et d'arquebuses ».

Pour saint Joseph, « Pere, Patron et Protecteur de la nouvelle Prance », le Gouverneur ne se contente pas

¹ FAILLON, *op. cit.*, t. I, p. 267. — Le P. Sagard dit que Trois-Rivières est « un séjour fort agréable et charmant ». (*Hist.*, 1636, p. 173).

² BENJAMIN SULTE, *op. cit.*, t. II, p. 55.

d'arborer le drapeau et de tirer du canon, il donne un superbe feu d'artifice.

Le vice est extirpé du Canada, les chapelles sont toujours trop petites. Des gens qui, en France, ne pratiquaient pas depuis cinq ans, communient « plus souvent que tous les mois ».

Les prières se faisaient publiquement « non-seulement » au Fort et dans les familles, mais encore dans les » escouades éparses çà et là¹ ». Il devait y avoir une batterie pour la prière comme pour la soupe et la parade.

VII. — Ces succès, plus ou moins amplifiés, cette soumission forcée de gens qui étaient à la merci des moines et du Gouverneur, qui avaient sous les yeux le carcan et le chevalet, faisaient peut-être illusion au bon Champlain. Il voyait, dans l'épanouissement de l'hypocrisie, le triomphe de la religion. D'ailleurs, sur la fin de sa vie, sa dévotion était absolument aveugle. Son testament en fait foi.

Par son contrat de mariage, il a donné à Hélène Boullé, sa femme, la jouissance de tous les biens, meubles et immeubles qu'il laisserait à sa mort. Avant son dernier départ de Paris il a renouvelé ce don, et sa femme en a fait autant en sa faveur. Lui, qui était la loyauté même, pouvait-il de son propre mouvement, avoir l'idée de revenir sur ces actes ? Il le fit pourtant, avec la pensée mauvaise que sa femme n'oserait pas, par pitié, plaider contre des moines. Par son testament, il institua la *Vierge Marie son héritière*. Aujourd'hui, pareille disposition testamentaire ne serait pas prise au sérieux. Il n'en était pas de même au dix-septième siècle, et la

¹ L. LE JEUNE, *Relation* de 1637, édit. de Québec, pp. 7-10.

Vierge, qui n'a que faire de ces dons, ne manquait jamais de gens pour les accepter en son nom.

Les PP. Jésuites dirent : la vierge Marie, c'est nous, et Madame Champlain, comme l'avait prévu son mari, n'osa pas réclamer. Par sentence du 11 juillet 1637, le prévôt des Marchands de Paris confirma le testament. Une cousine germaine de Champlain, moins asservie que la veuve, engagea un procès, qui fit beaucoup de bruit. Le testament fut cassé, les Jésuites n'ont hérité que de neuf cents livres provenant de la vente du mobilier de Québec ¹.

VIII. — Dès son adolescence, Champlain a beaucoup travaillé de corps et d'esprit, souffert des fatigues, des privations et des dangers. Sa robuste constitution résista longtemps, mais au mois d'octobre 1635, il fut atteint de paralysie, et le 25 décembre suivant « il prit », dit le P. Paul Le Jeune, « une nouvelle naissance au Ciel ; du » moins nous pouvons dire que sa mort a été remplie de » bénédictions. Je croy que Dieu luy a fait cette faveur » en considération des biens qu'il a procurés à la Nouvelle France, où nous esperons qu'un jour Dieu sera » aimé et servy de nos François, et cognu et adoré de nos » Sauvages. Il est vray qu'il avoit vescu dans une grande » justice et equité, dans une fidélité parfaite envers son » Roy et envers Messieurs de la Compagnie ; mais à la » mort, il perfectionna ses vertus, avec des sentiments » de piété si grands, qu'il nous estonna tous ».

Le P. Lallemant le secourut tout le temps de sa maladie et reçut son dernier soupir.

Toute la colonie suivit son convoi. Le P. Lallemant

¹ *Arrêts de Bardet*, t. II, p. 350. — *Arch. du séminaire de Québec*, manusc. 1645, cité par Faillon, *op. cit.*, t. I, p. 287.

officia, le P. Le Jeune prononça l'oraison funèbre « où je » ne manquay point », dit-il, « de sujet. Ceux qu'il a » laissez apres luy ont occasion de se louer, que s'il est » mort hors de France, son nom n'en sera pas moins » glorieux à la Postérité ».

Il est mort et repose sur son champ de bataille.

Après la cérémonie, le P. Le Jeune lut au peuple, encore assemblé dans l'église, les lettres qui désignaient pour successeur intérimaire de Champlain le sieur Brasidefer de Chateaufort, commandant de Trois-Rivières.

Les Associés avaient confié ces lettres au P. Le Jeune.

IX. — La piété publique a érigé pour lui un sépulcre particulier. Le 22 octobre 1642, on a placé, près de son corps, celui de Claude Pijart, le premier des Jésuites morts en Canada. Mettre dans le tombeau du fondateur de la Nouvelle-France le corps d'un Jésuite, c'est le signe d'un fol orgueil et, pour dire toute ma pensée, une profanation.

« Les archéologues », dit un Canadien éminent, « cherchent le lieu de la sépulture du père de la patrie ; » mais ce tombeau, qui peut-être ne sera jamais trouvé » dans le roc ni dans le sable, est dignement remplacé » par un immense respect. Deux cent quarante ans se » sont écoulés, et le nom de Champlain fait encore in- » cliner nos têtes, des rivages de Gaspé aux montagnes » de la Colombie anglaise et des sources de l'Ottawa » jusqu'à la baie de New-York — partout enfin où la » race canadienne s'est étendue ¹ ».

X. — Il a consacré à la découverte, à la colonisation, à la défense de notre ancien domaine d'outre-mer son

¹ BENJAMIN SULTE, *Hist.*, t. II, p. 58.

activité, sa fortune, son repos domestique et trente-trois années de sa vie. De 1603 à 1633, il a fait vingt-quatre fois la traversée de l'Atlantique.

Solide de corps, d'esprit bien pondéré, instruit, studieux, il savait ce qu'il voulait et poursuivait patiemment, avec persistance, par tous les moyens honnêtes, à travers tous les obstacles, le projet qu'il avait arrêté. Il supportait avec constance, sans se plaindre jamais, les fatigues et les privations. Peu d'hommes, dit le P. Sagard, seront capables de vivre, comme lui, parmi les Sauvages. Il supporte bien la disette, il n'est point délicat en son vivre ; sa chasteté a triomphé des provocations des Sauvages¹.

Il avait la foi naïve, paresseuse, inconsciente du charbonnier, l'ardeur et l'intolérance religieuses de son siècle. Il était absolument convaincu qu'hors l'Église catholique, apostolique et romaine, il n'y a que géhenne et flammes éternelles. Son pauvre cœur saignait à la pensée que tant de braves peuples étaient voués, sans miséricorde, aux épouvantements de l'Enfer. Il était homme, pour les sauver, à refaire l'ascension du Golgotha. Pour lui, la conversion de ces peuples primait tout ; elle était le tourment de sa vie, l'idéal de ses rêves, le but ultime de ses efforts.

A ses yeux, les Protestants étaient des réprouvés, marqués du sceau de la colère divine. Il n'avait pour eux que de la pitié. Les Sauvages, esprits très subtils, remarquaient que le Dieu des Pères n'était pas celui des Huguenots. Ils en riaient, faisaient des commentaires, des réflexions, et leur conversion n'en allait pas mieux. C'est sous cette impression, et sous l'énergique pression des

¹ SAGARD, *Hist.*, 1636, p. 914.

moines, qu'il défendit aux Calvinistes de chanter, sur le Saint-Laurent, les psaumes de Clément Marot.

A la fin de sa vie, dit Francis Parkman, les hérétiques lui parurent moins odieux et les moines moins parfaits¹.

Il voyait bien que, tout en le couvrant de fleurs, les bons Pères l'absorbaient, substituaient adroitement leur volonté à la sienne, l'enveloppaient, se mêlaient de tout, ne le perdaient jamais de vue, manœuvraient pour faire de Québec un couvent et de la Nouvelle-France un empire jésuite. Il était trop tard. L'ennemi était dans la place, et cet ennemi était bien autrement dangereux que le Huguenot, l'Anglais ou l'Iroquois. Il lui fallait vider ce calice ou marcher sur ses convictions religieuses et jouer l'existence même de la colonie.

Soldat dès sa jeunesse, dans un temps de licence effrénée, Champlain mit toujours d'accord sa vie avec ses croyances. Vingt-deux ans après son voyage au pays des Hurons, les anciens rappelaient encore « plusieurs belles » vertus qu'ils admiraient en luy, et particulièrement « sa cha-teté et continence envers les femmes² ».

Sa patience était admirable. Elle ne fut épuisée ni par les difficultés quotidiennes de son œuvre, ni par les luttes sans trêve qu'il lui fallut soutenir en France, ni par les querelles religieuses, ni même par ce que Francis Parkman appelle les *saintly follies of his wife* « les saintes folies de sa femme ».

Il se peint dans ses écrits. Il n'a pas la plume élégante, souple, facile et inventive des PP. Jésuites, mais il peut mettre sur ses œuvres, comme Michel de Montaigne sur ses *Essais* : « C'est icy un livre de bonne foy ».

¹ FRANCIS PARKMAN, *Pioneers of France in the New World*, p. 419.

² VIMONT, *Relation de 1640*, édit de Québec, p. 90.

Le nom de Samuel de Champlain est écrit en lettres d'or au frontispice de l'histoire du Canada. Dans son rayonnement paraissent à peine ceux de Chauvin, d'Aymar de Chastes, de Pontgravé, de Mons, de Soissons, de Condé, de Montmorency, de Ventadour et même du grand cardinal de Richelieu.

Il est l'âme de l'entreprise. Toujours sur la brèche, il lutte, sans trêve ni repos, contre les hommes et contre les choses. Comme le dit Benjamin Sulte, aucune tache ne ternit sa mémoire. Il a été fidèle à son Dieu, à sa patrie, à son œuvre, et là-bas on l'appelle, à bon droit, le PREMIER DES CANADIENS.

PROGRAMME

DES

PRIX GOSSIER ET DE L'EXPOSITION DE 1884

à décerner en 1900

PRIX GOSSIER

Un prix de 700 fr. sera décerné, en 1900, à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant :

1° Description des rues, places, monuments religieux et civils, publics ou privés, de la ville de Rouen, disparus pendant le xix^e siècle ;

2° Description des vues, places, monuments religieux et civils, publics ou privés, de la ville de Rouen, créés pendant le xix^e siècle ;

3° Modifications subies pendant le cours du xix^e siècle, par les anciens monuments religieux, civils ou privés, ayant un caractère artistique ou historique.

L'auteur sera maître de son plan, mais il ne devra pas perdre de vue que l'on tient à une description, aussi complète que possible, de l'œuvre accomplie pour l'agrandissement, l'embellissement et l'assainissement de la ville de Rouen, pendant le xix^e siècle.

PRIX DE L'EXPOSITION DE 1884

Un prix de 1,200 fr. et un diplôme de la Société sera décerné en 1900 :

Au constructeur français ayant fait faire le plus de progrès à l'automobilisme appliqué à la petite circulation urbaine (voitures à quatre roues, dites voitures de place).

La Commission portera son attention spécialement sur les points suivants :

- 1° Mise en marche, direction, arrêt du véhicule;
- 2° Mise en marche, arrêt du moteur, trépidations, confortabilité;
- 3° Entretien et menues réparations du moteur. Robustesse et endurance, tant du moteur que du véhicule;
- 4° Prix de revient du « kilomètre-heure », 1° à la vitesse de circulation moyenne dans la ville; 2° à toute vitesse sur route libre;
- 5° Prix de vente du véhicule complet pour le service public.

La force motrice pourra être d'origine mécanique quelconque : pétrole, gazéoline, gaz ou air comprimé, électricité, vapeur, etc., etc. ; mais à qualités égales, la récompense sera attribuée au système le plus facile à approvisionner en tout lieu.

Le constructeur devra justifier de sa qualité de Français et de l'exécution, en France, de ou des véhicules présentés.

Le prix sera délivré, au choix du lauréat, soit totalement en espèces, soit en une médaille d'or frappée à son nom, et le surplus en espèces.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les concurrents devront se faire inscrire avant le 31 janvier 1900, pour le prix de l'Exposition, et avant le 1^{er} avril 1900, pour le prix Gossier, chez le Président de la Société, et lui remettre les notes et pièces justificatives à l'appui de leurs travaux.

Si le sujet du concours ne comporte qu'un mémoire, ce mémoire devra être remis au Président avant l'époque ci-dessus indiquée, et porter en tête une épigraphe répétée sur l'enveloppe cachetée d'un billet qui contiendra le nom et l'adresse du concurrent.

Tout manuscrit portant le nom de l'auteur sera considéré comme non avenu.

La Société se réserve de partager les prix proposés entre deux ou plusieurs concurrents qui lui paraîtraient également méritants.

Les travaux non couronnés peuvent être l'objet d'une récompense spéciale en rapport avec leur degré d'importance.

Les concurrents conservent la propriété des objets soumis au concours. Cependant, lorsque ces objets sont des mémoires sur lesquels un rapport a été présenté à la Société, les manuscrits déposés ne peuvent être rendus ; mais les auteurs peuvent toujours en prendre copie et les faire imprimer ; toutefois il ne pourra y être apporté aucune modification sans l'autorisation de la Société.

Le Président,

MAURICE KEITTINGER.

S'adresser, pour tous autres renseignements, au Secrétariat de la Société, et au Musée industriel, à Rouen, rue Saint-Lô, n° 40 a.

LISTE DES OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE
DE LA SEINE-INFÉRIEURE

PENDANT L'EXERCICE 1898-1899

1° Par des membres de la Société :

- GRAVIER (Gabriel). — Les Anciens Normands chez eux et en France. — Les Voyages de Giovanni Verrazano sur les côtes d'Afrique.
- GULLY (Ludovic). — Climatologie de Rouen.
- LUCET (Emile). — Les Insectes nuisibles aux rosiers sauvages et cultivés en France.
- MARTEL (V.). — Éléments usuels des sciences physiques et naturelles (Leçons de choses).
- SPALIKOWSKI (le docteur E.). — Archives provinciales des Sciences (1898-99). — Des accidents causés par les piqûres d'Abeilles (1895). — Le pavillon des Forêts et la galerie d'Horticulture à l'Exposition de Rouen (1896). — Etudes d'Anthropologie normande (3^e fasc). — Anatomie anthropologique de l'adulte (1898). — 5 ans de recherches anthropologiques en Normandie (1898). — Michel Servet et la théorie de la circulation du sang (1898). — L'Anthropologie à l'école primaire (1898). — Le type Normand contemporain (1898). — Une officine d'apothicaire du temps de Molière (1899). — Les Grandes Blessures dans la Chanson de Roland (1898). — Essai scientifique sur F. Villon et son œuvre (1899). — Philosophie de la souffrance. — Etudes médicales sur Mathurin Régnier (1899). — De l'importance du tibia en anthropologie préhistorique (1899).

WADDINGTON (Richard). — Louis XV et le renversement des alliances. — Préliminaires de la guerre de Sept-Ans (1754-1756).

2° Par des membres étrangers à la Société :

LAILLER (A.), de Rouen. — De l'Industrie dans ses rapports avec l'assistance et la bienfaisance.

3° Par des Sociétés correspondantes :

ABBEVILLE. — Mémoires de la Société d'Émulation, 1898.

AMIENS. — Bulletin de la Société Industrielle, de mars 1898 à janvier 1899.

— Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie (1897, n^{os} 1, 2, 3 et 4).

— Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Somme (1897).

ANGERS. — Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts (1^{er} semestre de 1898).

AUXERRE. — Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (2 volumes), 1898.

BAYEUX. — Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres (n^o 3, vol. 4, 1898).

BESANÇON. — Société libre d'Émulation du Doubs (12^e volume, 1897).

BÉZIERS. — Bulletin de la Société archéologique, 1898.

BLOIS. — Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher, 1897.

BORDEAUX. — Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts (les 4 trimestres de 1894 et l'année 1895, 157^e année).

— Société archéologique (3^e et 4^e tr. de 1896).

BOULOGNE-SUR-MER. — Bulletin de la Société d'Agriculture (5^e et 6^e volumes, 1896-97-98).

BOURG (Ain). — Bulletin de la Société d'Émulation de l'Ain (d'avril 1898 à avril 1899).

- BOURGES.** — Bulletin de la Société d'Agriculture du Cher (de mai 1898 à janvier 1899).
- BREST.** — Bulletin de la Société Académique (2^e série, t. XXIII).
- CAEN.** — Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1898).
- Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie (1897).
- Bulletin de la Société d'Agriculture et du Commerce.
- CAMBRAI.** — Mémoires de la Société d'Emulation (1897).
- CHALONS-SUR-MARNE.** — Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne (1897).
- DIJON.** — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (1897-98).
- DOUAI.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de Douai.
- DUNKERQUE.** — Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences et des Arts (9^e fascicule 1897-98).
- ELBEUF.** — Société Industrielle (année 1898).
- EPINAL.** — Annales de la Société d'Emulation des Vosges (1898).
- EVREUX.** — Recueil de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (1897).
- FLERS.** — Bulletin de la Société Industrielle de Flers, de l'Orne (1896).
- HAVRE (Le).** — Recueil des publications de la Société Havraise d'Etudes diverses.
- LAVAL.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de la Mayenne.
- LE PUY.** — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts (t. XXXV, 1889 à 1897).
- LILLE.** — Bulletin de la Société Industrielle du Nord de la France (1^{er} et 4^e trimestres de 1898).
- Bulletin de la Société de Sciences, Agriculture et Arts (6 fasc. dont 4 de 1895 et 2 de 1896).
- LYON.** — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (année 1897, 3^e série, t. V).

MANS (LE). — Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe (1897-1898, 3^e et 4^e fascicules).

MARSEILLE. — Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

MONTAUBAN. — Recueil de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne (1897-98, 2^e série, 4^e tome).

MONTBÉLIARD. — Mémoires de la Société d'Emulation (XXVI^e vol., 2 fasc.).

MOULINS. — Bulletin de la Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais (1898).

PARIS. — L'Alliance Française (1898-99).

- Annuaire de la Société météorologique de France.
- Association française pour l'avancement des sciences.
- Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale.
- Bulletin de la Société nationale d'Agriculture de France (1898-1899 et tables).
- Bulletin de la Société nationale d'Horticulture de France (1898-1899).
- Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire, Journal d'éducation populaire (les 6 derniers mois de 1898).
- Comité des travaux historiques et scientifiques (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts). — Comptes-rendus du Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des Départements (section des Sciences, 1898).
- Revue de la Société des Etudes historiques, suite de l'Investigateur.
- Répertoire des Travaux historiques.
- Société de Secours des amis des sciences, fondée par Thénard (1898).

REIMS. — Bulletin de la Société industrielle de Reims (tomes XVI et XVII, 1898-1899).

ROMANS (Drôme). — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (1898).

ROUBAIX. — Mémoires de la Société d'Emulation.

ROUEN. — Annuaire des cinq départements de la Normandie (Association normande, 65^e année, 1898).

— Bulletin de la Société géologique de Normandie (1895-1896).

— Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure (1898-1899).

— Bulletin de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure (1898-1899).

— Précis des travaux de l'Académie de Rouen (1896-1897).

— Bulletin de la Société Industrielle de Rouen (1898-1899). — Exposition des Arts photographiques, novembre 1898 (MM. Blondel et Bertin).

— Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure (tome XI, 1^{re} livraison, 1897).

— Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles (année 1898).

— Conseil général de la S.-Inférieure (session de 1898).

— Conseil central d'hygiène publique et de salubrité (travaux de 1897-1898).

— Congrès annuel de médecine mentale (1^{re} session, à Rouen, du 5 au 9 août 1897).

— Compte-Rendu des travaux de la Chambre de Commerce de Rouen pour 1897.

— Observatoire populaire de Rouen (bulletin de 1898-1899).

— Société Normande de Géographie (1898-1899).

— Société de Médecine de Rouen (1897, 36^e année).

— Société de l'Histoire de Normandie (septembre 1898).

ROCHECHOUART. — Bulletin de la Société des Amis des Sciences et des Arts (tome VIII, n^o 11. 1898, n^{os} 3, 4, 5 et 6).

SAINT-QUENTIN. — Bulletin de la Société Industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne (1897).

TOULOUSE. — Bulletin de l'Université de Toulouse (fascicules 5, 6, 7, 8 et 9, 1898-99).

— Recueil de l'Académie des jeux floraux (Clémence Isaure), 1899.

TOURS. — Société de Géographie (Bulletin 1898-99).

TROYES. — Mémoires de la Société acadèm. d'Agriculture, des Sciences, Arts et B.-Lettres de l'Aube (tome XXXIV, 3^e série, 1897-98).

4^o Par des Sociétés correspondantes étrangères :

BARCELONE. — Bulletin de l'Académie des Sciences.

BOLOGNE. — Bulletin des Sciences médicales.

BRUXELLES. — Bulletin de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Belgique (1898).

COLMAR. — Bulletin de la Société d'Histoire naturelle (1897-98).

GENÈVE. — Bulletin de l'Institut national genevois (1898).

HARLEM. — Nijverheid-Tijdschrift. — Société française pour l'avancement des Sciences (texte hollandais, 1898-99).

LIÈGE. — Bulletin de la Société d'Émulation.

MESSINE. — Actes de l'Académie Peloritana (1898-1899).

METZ. — Mémoires de l'Académie de Metz.

MILAN. — Actes de la Société Italienne des Sciences naturelles et du Musée d'histoire naturelle (janvier 1899 à mai 1899).

MULHOUSE. — Bulletin de la Société Industrielle (1898-99).

NAPLES. — Actes de l'Institut Royal d'Encouragement (4^e série, tome XI).

NEUCHÂTEL (Suisse). — Bulletin de la Société neuchatoise de Géographie (tomes XXI, XXII, XXIII, XXIV et XXV, 1893-94-95-96 et 1897).

ROME. — Nuova Antologia (Revue des Sciences, Lettres et Arts de Rome).

STRASBOURG. — Bulletin de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace (d'avril 1898 à avril 1899).

TRIESTE. — Statistique de la navigation et du commerce maritime.

TURIN. — Bulletin du Musée de Zoologie et d'Anatomie comparée, de l'Université de Turin (5 premiers mois de 1899).

— Annales de l'Académie Royale de Turin (vol. 41, 1898).

WASHINGTON (Etats-Unis). — Report Smithsonian.

— Annual report of the United States.

5° Ouvrages offerts par le Gouvernement :

AVIS COMMERCIAUX publiés par le Ministère du Commerce.

BULLETIN de la propriété industrielle et commerciale.

CATALOGUE des Brevets d'invention.

DESCRIPTION des Machines et Procédés pour lesquels des Brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 juillet 1844.

MONITEUR OFFICIEL DU COMMERCE. — Revue industrielle. —

Revue des Sociétés savantes. — Revue des travaux scientifiques (nos 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 du tome XVIII).

REVUE coloniale (1a), 1897-1898.

6° Ouvrages acquis par la Société :

ANNALES d'hygiène publique.

BULLETIN international du bureau central météorologique de France.

L'ÉCONOMISTE français (1898-1899) et Tables).

L'Archiviste de la Société,

Jules GODEFROY.

COURS PUBLICS ET GRATUITS

PROFESSÉS SOUS LE PATRONAGE DE LA SOCIÉTÉ

(Exercice 1898-1899)

Dessin et ornementation.

Professeur (jeunes filles) : M. CHARPENTIER.

Professeur (jeunes gens) : M. FRÉCHON.

Tissage.

Professeur : M. LENFANT.

Dessin industriel pour tissus Jacquard.

Professeur : M. WILHELM.

Modelage.

Professeur : M. DEVAUX, artiste sculpteur.

Théorie, composition de l'ornement (styles).

Professeur : M. PINÇON.

Tenue des livres et Comptabilité.

Professeur : M. Ludovic GULLY.

Droit commercial.

Professeur : M. CHARDIN, avocat.

Arithmétique.

Professeur : M. CANET.

Algèbre.

Professeur : M. CANET.

Langue anglaise (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. POZIER.

Langue espagnole (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. MIGUEL ARAN Y TORRÈS.

Langue allemande (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. BAEHR.

Langue italienne (1^{re} et 2^e années).

Professeur : M. Daniel LENOIR.

Langue et Littérature françaises.

Professeur : M. GOISSEDET.

Chimie.

Professeur : M. CROSNIER.

Physique industrielle.

Professeur : M. CROSNIER.

Géographie commerciale.

Professeur : M. HUARD.

Géométrie.

Professeur : M. Ludovic GULLY.

LISTE DES MEMBRES

DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ET DES BUREAUX DES SECTIONS

Année 1899

BUREAU

Président.....	MM. M. KEITTINGER.
Vice-président	R. COULON.
Secrétaire de correspondance.	MARTEL.
— de bureau	HUARD.
— — adjoint..	CHARDIN.
Archiviste.	Jules GODEFROY.
Trésorier	G. CHAVOUTIER.

Membres du Conseil de Direction du Musée commercial

Directeur.....	MM. Léon LOUVET.
— Adjoint.....	GOUBERT.
Conservateur.....	Raimond COULON.

Membres du Conseil

MM. BENNER, Achille RIVIÈRE, TURPIN, DESMONTS,
HAEMERS, HOFFMANN.

BUREAUX DES SECTIONS

Littérature et Beaux-Arts

Président. MM. Gabriel GRAVIER.
Vice-Président GOISSEDET.
Secrétaire LÉON DE VESLY.

Sciences Physiques et Naturelles

Président. MM. le D^r BOUCHER.
Vice-Président. ÉMILE LUCET.
Secrétaire CROSNIER.

Economie et Commerce

Président. MM. GOUBERT.
Vice-Président. ACHILLE RIVIÈRE.
Secrétaire DERIVIÈRE-PATRY.

Mécanique et Industrie

Président. MM. BONPAIN.
Vice-Président BOCQUET.
Secrétaire MARTEL.

Commission des Cours publics

MM. GRAVIER, LÉON LOUVET, TURPIN, HOFFMANN, ÉMILE LUCET, CHAVOUTIER et le Président.

Commission des Actes de haute moralité

MM. FLEURY, le docteur BOUCHER, LÉON DE VESLY, LÉON LOUVET, JULES GODEFROY, le docteur GIRAUD, CHAVOUTIER, MARTEL, HUARD, GOUBERT, E. GOUELLAIN, DELEAU et le Président.

Commission de Publicité

MM. GRAVIER, Léon de VESLY, PINÇON, le Président,
le Secrétaire de Bureau et le Trésorier.

Médailles et Récompenses

MM. GRAVIER, Léon de VESLY, le docteur BOUCHER,
Émile LUCET, CROSNIER, GOUBERT, Achille RIVIÈRE,
DERIVIÈRE-PATRY, BONPAIN, BOCQUET, le Président, le
Secrétaire de correspondance et le Trésorier.

MEMBRES D'HONNEUR :

MM. Le PRÉFET de la Seine-Inférieure, C ✱.
Le MAIRE de Rouen, A ✱

MEMBRES HONORAIRES

(Arrêté fin juin 1899).

ANNÉE
d'entrée
dans la
Société.

MM.

- 1844. DEBONS (Eugène), ✱, r. Dugnay, 3, au Boisguillaume.
- 1848. SOURDOIS, propriétaire, à Creil (Oise).
- 1851. MANCHON (A.), ✱, manufacturier, rue de Crosne, 68.
- 1852. FLEURY (Auguste), architecte, rue Beffroi, 28.
 - GUERNET (Prosper), I ✱, conseiller municipal, rue Saint-Nicolas, 39.
- 1855. CHOUILLOU (Edouard), manufacturier, *ancien président*, avenue du Mont-Riboudet, 69.
 - PIMONT (Henri), propriétaire, rue du Champ-des-Oiseaux, 4.

1855. LANGLOIS D'ESTAINOT (comte Robert), †, *ancien président*, avocat, rue de la Cigogne.
1858. HOUZEAU, O ✱, docteur ès-sciences, professeur de chimie, rue Bouquet, 31.
- GERMINY (comte Adrien de), O ✱, au château de Gouville, par Cailly.
1859. TINEL, docteur-médecin, rue de Crosne, 63.
- LE PLÉ, ✱, docteur-médecin, *ancien président*, route de Neufchâtel, 2.
1861. BENNER, conseiller d'arrondissement, rue de Blainville, 5.
1862. DUBREUIL, blanchisseur à Bapeaume, par Déville.
1863. LEMARCHAND, aux Chartreux (Petit-Quevilly).
1864. DELAMARE (Jules), rue Bourg-l'Abbé, 25.
1866. FRESNE, ancien agréé au Tribunal de Commerce, rue Nationale, 8.
- FOUQUIER (Amédée), directeur d'assurances, rue de Joyeuse, 5.
1870. COQUILLON, propriétaire, rue Louis-Blanc, Dijon (Côte-d'Or).
1873. BALAVOINE-LÉVY, à Manéglise, par Montivilliers.
- LEFORT, rue de l'Hôpital, 39.
- GULLY (L.), I ✱, rue de la République, 130.
1874. HEUSEY, boulevard Cauchoise, 29.
1875. VESLY (H. DE), architecte, rue de Fontenelle, 11.
- BAILLARD, rue de Buffon, 52.
1880. LANGLOIS (L.), avocat, *ancien président*, 7, rue La-grange, Paris.
1884. DUBOC, rue de la Cigogne, 3.
1886. MOTTET, rue du Pré-de-la-Bataille, 7.
-

MEMBRES RÉSIDENTS.

MM.

1859. SAINT (Jules) aîné, ✱, négociant, rue de la Vi-comté, 70.
1866. LÉSEIGNEUR (G.), fabricant, à Barentin.
- WADDINGTON (Richard), ✱, sénateur, conseiller gé-néral, négociant, rue des Charrettes, 173 B.
- RIVIÈRE (Arsène), ✱, manufact., r. de Grammont, 29.
1868. GODEFROY (Jules), propriétaire, rue Saint-Maur, 79.
- BONPAIN (J.), ingénieur-construct., rue d'Amiens, 45.
- REQUIER, entrepr., rue Centrale, 14, île Lacroix.
- DUVEAU (A.), ingénieur civil, rue de Fontenelle, 17.
1873. COULON (R.), I ✱, chimiste, au Val-de-la-Haye, par Dieppedalle.
- GASCARD, A ✱, pharmacien, fabricant de produits pharmaceutiques, à Bihorel.
1875. CAPELLE (Jules), ✱, négociant, conseiller général, rue de Lenôtre, 22.
- DEVAUX (F.), A ✱, statuaire, avenue du Cimetière monumental.
- DEPEAUX (François), négociant, avenue du Mont-Riboudet, 35.
1877. BOULET (G.), ✱, négoc, quai du Mont-Riboudet, 12.
- MARROU (Ferdinand), ✱, rue Verte, 29.
- VESLY (Léon DE), I ✱, architecte, rue des Faulx, 21.
1880. LE BRETON (G.), ✱, directeur du Musée départemental des antiquités, rue Thiers, 25 B.
- GRAVIER (Gabriel), ✱, I ✱, ✱, président honoraire de la Société normande de Géographie, rue Alsace-Lorraine, 18.
- DUVEAU (Edouard), ingénieur civil, rue de Fonte-nelle, 8.
- LÉCAPLAIN, ✱, I ✱, directeur de l'Ecole préparatoire à l'enseignement, rue Dulong, 6.

1880. LÉVY (Gaston), bijoutier, rue Grand-Pont, 44.
1881. LEBON (Maurice), A , rue de Fontenelle, 33.
— DELABARRE, propriétaire, rue Jeanne-Darc, 77.
— LOQUET, A , entrepreneur de serrurerie, rue Socrate, 24.
— PETITCLERC, docteur-médecin, rue de la République, 4.
1882. GOUPELLAIN (E.), négoc., boulevard Cauchoise, 17.
— BESSELIÈVRE (L.), manufacturier, rue de Crosne, 24.
1884. LUCET (E.), A , chimiste-expert, rue Basse, à Bonsecours.
1885. LUCE, A , ancien notaire, place de la Pucelle, 20.
— LAMY, avocat agréé, quai du Havre, 8 B.
— BOUCHER (le Docteur Louis), rue de Lémery, 20.
— GOUBERT, négociant, rue Jeanne-Darc, 8.
1886. DELARUE (Louis), bijoutier, rue Jeanne-Darc, 49.
— LÉGER, entrepr. de maçon., route de Neufchâtel, 3.
— LEBOCQ, farinier, rue de la République, 30.
— BOULOUSE, fabricant de rouenneries, rue de Crosne, 41.
— BRÉANT (A.), appareils à gaz, rue Jeanne-Darc, 22.
— CHAVOUTIER, miroitier, rue Ganterie, 61.
— JANET, architecte, rue de l'École, 12 bis.
— LEQUEUX, architecte, rue de la Seille, 21.
1887. KEITTINGER (Maurice), rue du Renard, 36.
— PINÇON, route de Rouen, 103, Darnétal.
1889. LOUVET (Léon), A , avocat, rue Jeanne-Darc, 85.
— CANET, I , professeur, rue d'Ernemont, 32.
1890. GOISSEDET, I , professeur au Lycée, rue de la Cage, 17.
1891. NOURY, professeur libre, rue Lafosse, 37.
— DERIVIÈRE-PATRY, professeur, place Notre-Dame, 9.
— LENOIR (Daniel), professeur de langues, impasse Beaulieu, 10.
— GIRAUD, A , docteur-médecin, directeur de l'asile de Saint-Yon, à Saint-Étienne, par Sotteville.
1892. MASSIEU, rue Duguay-Trouin, 8.

1892. CORNU, négociant, rue Thiers, 59.
— DESHAYES (Ernest), courtier maritime, boulevard
Cauchoise, 1.
1893. DEGLATIGNY (Louis), rue Blaise-Pascal, 11.
1894. HUARD, rue Thouret, 10.
— MARTEL, A , rue Saint-Lô, 22.
— FRECHON, rue Coquerel, 14, Mont-Saint-Aignan.
— CHARPENTIER, place de la Rougemare, 4.
— QUESNEY (Victor), château de Montaur, par Louviers.
— GY (Léon), imprimeur, rue des Basnages, 5.
— DELEAU, avocat, rue Nationale.
— LOUVET-RENAUX, rue Verte, 44.
— BOCQUET, A , profess^r, r. Danguy, 6, Boisguillaume.
1895. GLACE, juge au tribunal de Commerce, r. du Fardeau.
— CROSNIER, professeur à l'École manufacturière, Elbeuf.
— BAEHR, professeur d'allemand, rue Danguy, 11,
Boisguillaume.
— DANTAN, flateur à Monville.
— BOURGEON, négociant, conseiller municipal, rue
Duguay-Trouin, 2.
— BADIN (A.), O , flateur à Barentin.
— BADIN (G.), flateur à Barentin.
— DELAFOND (G.), négociant, place Saint-Sever, juge
au Tribunal de Commerce.
— FROMAGE (G.), industriel à Darnétal.
— LENDORMY (F.), négociant, rue de Buffon, 52.
— LEREBOURG (G.), négociant, rue la Prison, 28.
— MIRAY (P.), teinturier à Darnétal.
— RONCERO Y MARTINEZ, , vice consul d'Espagne, rue
Jeanne-Darc, 3.
— YVER DE LA BRUCHOLLERIE, rue de Crimée, 6, Mont-
Saint-Aignan.
1896. BOURY (E.), rue du Tronchet, 25.
— PINEL (P.), rue Méridienne, 24.
— MONFRAY (A.), flateur à Déville-lès-Rouen.
— DUHAMEL (A.), rue de la Vicomté, 43.

- 1896 GÉOFFROY (O.), sculpteur, rue Saint-Romain, 86.
— BONIFACE (E.), boulevard Jeanne-Darc, 51.
— RENAUX (E.), rue d'Amiens, 31.
— PREVEL (Ch.), rue du Contrat-Social, 19.
— TURPIN (H.), ✱, C ✱, C ✱, rue Pouchet, 23.
— ALLEAUME, rue Jeanne-Darc, 5.
— SANDRET, rue Thiers, 18.
— LEVERDIER (G.), boulevard Cauchoise, 8.
— BOURDON (G.), rue du Renard, 193.
— REQUIER (André), ingénieur civil, rue de l'Hôpital, 22.
— DESMONTS (M.), rue Thiers, 71.
— DELAMARE (Léon), rue des Charrettes, 115.
— BRIÈRE (Gaston), rue Saint-Gervais, 41.
— DELAMARE (Henri), rue du Vieux-Palais, 36.
— RIVIÈRE (Achille), 18, rue Stanislas-Girardin.
— DUTHIL (Gaston), 134, rue des Charrettes.
— POZIER, 82, rue Jeanne-Darc.
— VAN BIEMA, 13, rue Thiers.
— GRUEZ, entrepreneur de peinture, rue Saint-Patrice.
1897. MANCINI, directeur de la Compagnie des tramways,
64, rue Jeanne-Darc.
— Émile POUCHET, entrepreneur de menuiserie, 8, rue
Socrate.
— BENDERITTER, rue du Vieux-Palais, 36.
— HOFFMANN (A.), chimiste, boulevard Sainte-Marie,
Petit-Quevilly.
— HERRENSCHMIDT, ingénieur, rue des Trois-Amis,
Petit-Quevilly.
— MALATHIRÉ (Jules), rue Saint-Gervais, 20.
1898. CHARDIN (Jules), rue de Lepec-de-la-Clôture, 9.
— HÆMERS, papiers en gros, rue Haranguerie, 14.
— KEITTINGER (Antonio), rue du Renard, 36.
— TURQUET, rue de la République, 16, Sotteville.
— LANCESSEUR (Edmond), ingénieur civil, rue Mala-
drerie, 22.

Section des Sciences physiques et naturelles.

**MM. D^r Boucher, président, Lucet, vice-président,
Croanier, secrétaire.**

MM.	MM.	MM.
Benner,	Delamare (J.),	Hoffmann,
Bocquet,	Delarue,	Huard,
Boucher (D ^r),	Derivière-Patry,	Le Plé (D ^r),
Boulet (G.),	Fouquier,	Lucet,
Canet,	Gascard,	Martel,
Chouillou,	Giraud (D ^r),	Petit-Clerc (D ^r).
Coulon (R.),	Gully,	

Section de Littérature et Beaux-Arts.

**MM. Gravier, président, Goissedet, vice-président, Léon de Vesly,
secrétaire.**

MM.	MM.	MM.
Benderitter,	Fréchon,	Loquet,
Bourdon (G.),	Godefroy (Jules)	Luce,
Charpentier,	Guernet,	Marrou,
Chavoutier,	Le Breton (G.),	Noury,
Delarue (Louis),	Lefort (A.),	Pinçon,
Devaux,	Lequeux,	Pozier,
De Vesly (H.),	Louvet-Renaux,	Roncero y Martinez.
Fleury père,		

Section d'Economie et de Commerce.

MM. Goubert, président, Ach. Rivière, vice-président, Derivière-Patry,
secrétaire.

MM.	MM.	MM.
Boulet (G.),	Desmonts,	Lévy (G.),
Bourgeon,	Duhamel (A.),	Louvet-Renaux,
Chavoutier,	Duthil,	Massieu,
Deglatigny (L.),	Eliot,	Pimont (H.),
Delabarre,	Foucquier,	Rivière (Arsène),
Delamare (Léon),	Fresne,	Sandret,
Depeaux fils,	Glacé,	Turpin (H.).
Deschamps (F.),	Gouellain (E.),	

Section de Mécanique et d'Industrie.

MM. J. Bonpain, président, Bocquet, vice-président, Martel,
secrétaire.

MM.	MM.	MM.
Boulogne,	Fromage (G.),	Monfray (Alb.),
Bréant (A.),	Geoffroy (O.),	Pinel (P.),
Chavoutier,	Gully (L.),	Requier (André),
Coulon (R.),	Hoffmann,	Requier,
Dantan,	Léger,	Renaux (E.),
Duveau (A.),	Le Marchand,	Yver de la Bruchelière
Duveau (E.),	Lequeux,	
Fleury père,	Leverdier (G.),	

MEMBRES CORRESPONDANTS

EN FRANCE.

MM.

COINDET (Eugène), ingénieur à Veules.
DE CAENS, produits chimiques, à Déville-lès-Rouen.
DELARUE, à Grand-Couronne.
GRÉAUME, à la Bretèque (Boisguillaume).
HAUTION, inspecteur des enfants assistés, à Yvetot.
SPALIKOWSKI (Edmond), à Acquigny (Eure).

NOTA. — MM. les Membres correspondants dont les adresses ne seraient pas exactement indiquées, sont priés de vouloir bien faire connaître *franco*, au Secrétaire de correspondance, les rectifications qui seraient à opérer.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

EN FRANCE.

ABBEVILLE (Somme). — Société d'Emulation.
ALGER. — Société d'Agriculture.
AMIENS (Somme). — Académie des Sciences, Agriculture,
Belles-Lettres et Arts de la Somme.
— Société des Antiquaires de Picardie.
— Société industrielle.
ANGERS (Maine-et-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences
et Arts.
— Société industrielle d'Angers et du département de
Maine-et-Loire.
ANNECY (Haute-Savoie). — Bibliothèque publique.

- **AUXERRE** (Yonne). — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- BAYEUX** (Calvados). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.
- BERNAY**. — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.
- BESANÇON** (Doubs). — Société libre d'Agriculture, Arts et Commerce.
 - Société libre d'Emulation du Doubs.
- BÉZIERS** (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- BLOIS** (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et des Lettres.
- BORDEAUX** (Gironde). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
 - Société d'Archéologie de Bordeaux.
- BOULOGNE-SUR-MER** (Pas-de-Calais). — Société d'Agriculture.
 - Société académique.
- BOURG** (Ain). — Société d'Emulation, Agriculture, Sciences, Lettres et Arts du département de l'Ain.
- BOURGES** (Cher). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
- BREST** (Finistère). — Société académique.
- CAEN** (Calvados). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
 - Société d'Agriculture et de Commerce.
 - Association normande.
 - Société des Antiquaires de Normandie.
- CAMBRAI** (Nord). — Société d'Emulation.
- CHALONS-SUR-MARNE** (Marne). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du dép. de la Marne.
- CHERBOURG** (Manche). — Société académique.
- DIJON** (Côte-d'Or). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
- DOUAI** (Nord). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord.
- DUNKERQUE** (Nord). — Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts.

ELBEUF. — Société industrielle.

EPINAL (Vosges). — Société d'Emulation du département des Vosges.

EVREUX (Eure). — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure.

FALAISE (Calvados). — Société d'Agriculture.

FLERS (Orne). — Société industrielle.

LAON (Aisne). — Société académique.

LE HAVRE. — Société havraise d'études diverses.

— Société géologique de Normandie.

LE PUY (Haute-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce.

LILLE (Nord). — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts.

— Société industrielle du nord de la France.

LIMOGES (Haute-Vienne). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts

LYON (Rhône). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Académie littéraire de Lyon.

LE MANS (Sarthe). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.

— Société philotechnique du Maine.

MARSEILLE (Bouches-du-Rhône). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Société de Statistique.

MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Tarn-et-Garonne.

MONTBÉLIARD (Doubs). — Société d'Emulation.

PARIS. — Association française pour l'avancement des Sciences.

— Société nationale et centrale d'Horticulture de France.

— Société protectrice des animaux.

— Société d'Encouragement pour l'industrie nationale.

ROCHEFORT (Charente-Inférieure). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.

ROCHECHOUART (Haute-Vienne). — Société des Amis des Arts et Sciences.

ROUBAIX (Nord). — Société d'Emulation.

— Bibliothèque publique.

ROUEN. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

— Bibliothèque de la ville.

— Société industrielle.

— Société des Amis des Sciences naturelles.

— Chambre de Commerce.

— Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure.

— Société de Médecine.

— Conseil central d'Hygiène et de Salubrité du département.

ROUEN. — Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure.

— Société normande de Géographie.

— Société libre des Pharmaciens.

SAINT-ETIENNE (Loire). — Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire.

SAINT-QUENTIN (Aisne). — Société académique et industrielle.

— Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.

TOULOUSE (Haute-Garonne). — Académie des Jeux floraux.

— Société académique hispano-portugaise.

TOURS (Indre-et-Loire). — Société de Géographie de Tours.

TROYES (Aube). — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube.

VERSAILLES (Seine-et-Oise). — Société d'Agriculture du département de Seine-et-Oise.

YVETOT (Seine-Inférieure). — Bibliothèque publique.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ÉTRANGÈRES.

Société des Sciences, Agriculture et Arts de Strasbourg.
Académie des Lettres, Sciences, Arts et Agriculture de Metz.

Société industrielle de Mulhouse.

Société d'Histoire naturelle de Colmar.

Académie de Catalogne, à Barcelonne.

Société de Médecine de Bologne.

Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles.

Institut national genevois, à Genève.

Société Néerlandaise pour l'avancement de l'industrie, à Harlem.

Société des Antiquaires, à Londres.

Société libre d'Emulation de Liège.

Académie royale Péloritaine, à Messine.

Société italienne des Sciences naturelles, à Milan.

Société des Sciences naturelles, à Neuchâtel (Suisse).

Société d'Histoire naturelle, à Ratisbonne.

Société royale d'Agriculture, à Turin.

Société neuchâteloise de Géographie.

NOTA.—Les Académies ou Sociétés dont les titres auraient éprouvé des modifications, sont priées de vouloir bien les faire connaître à la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie, et de continuer à lui adresser leurs publications.

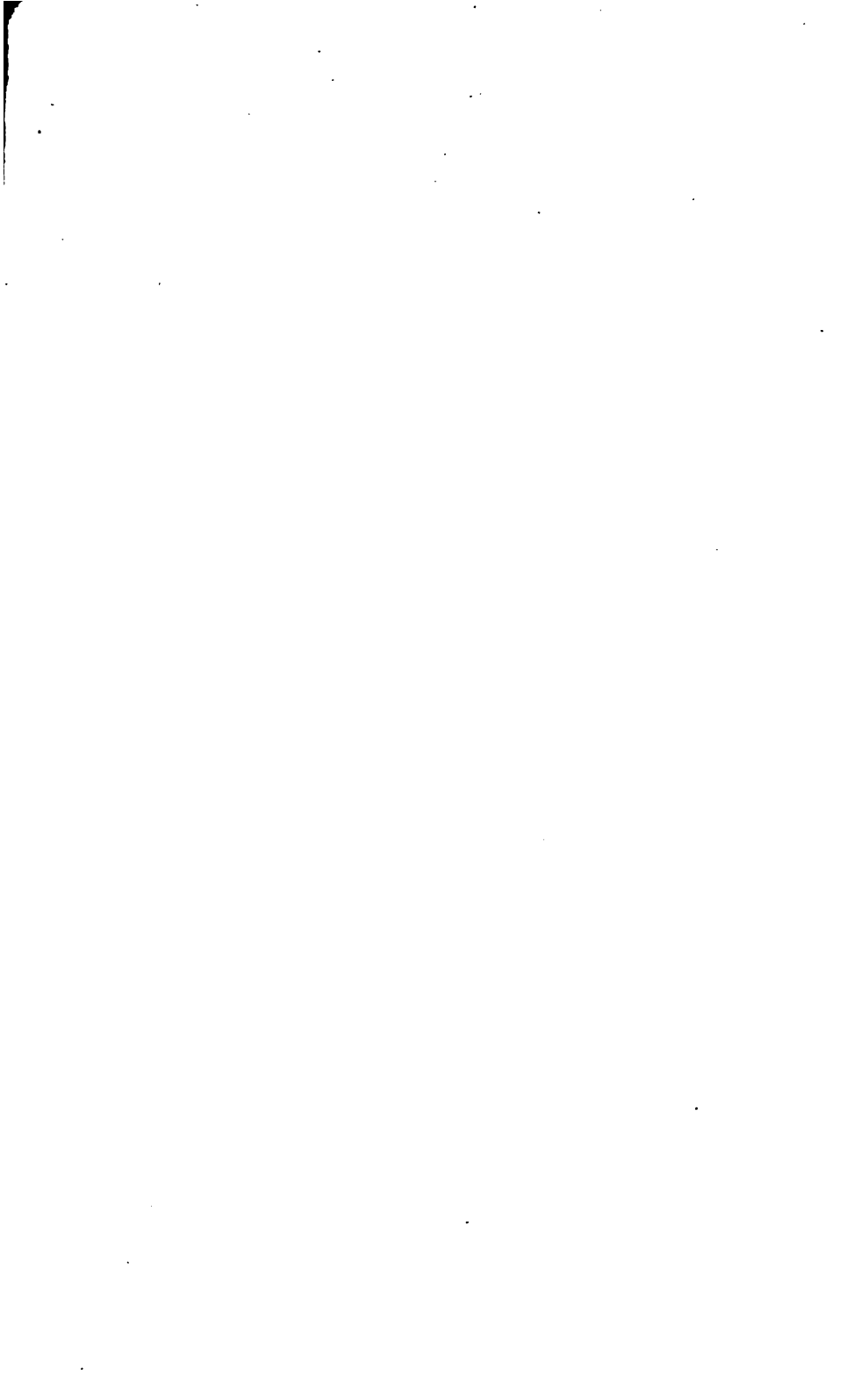
TABLE DES MATIÈRES

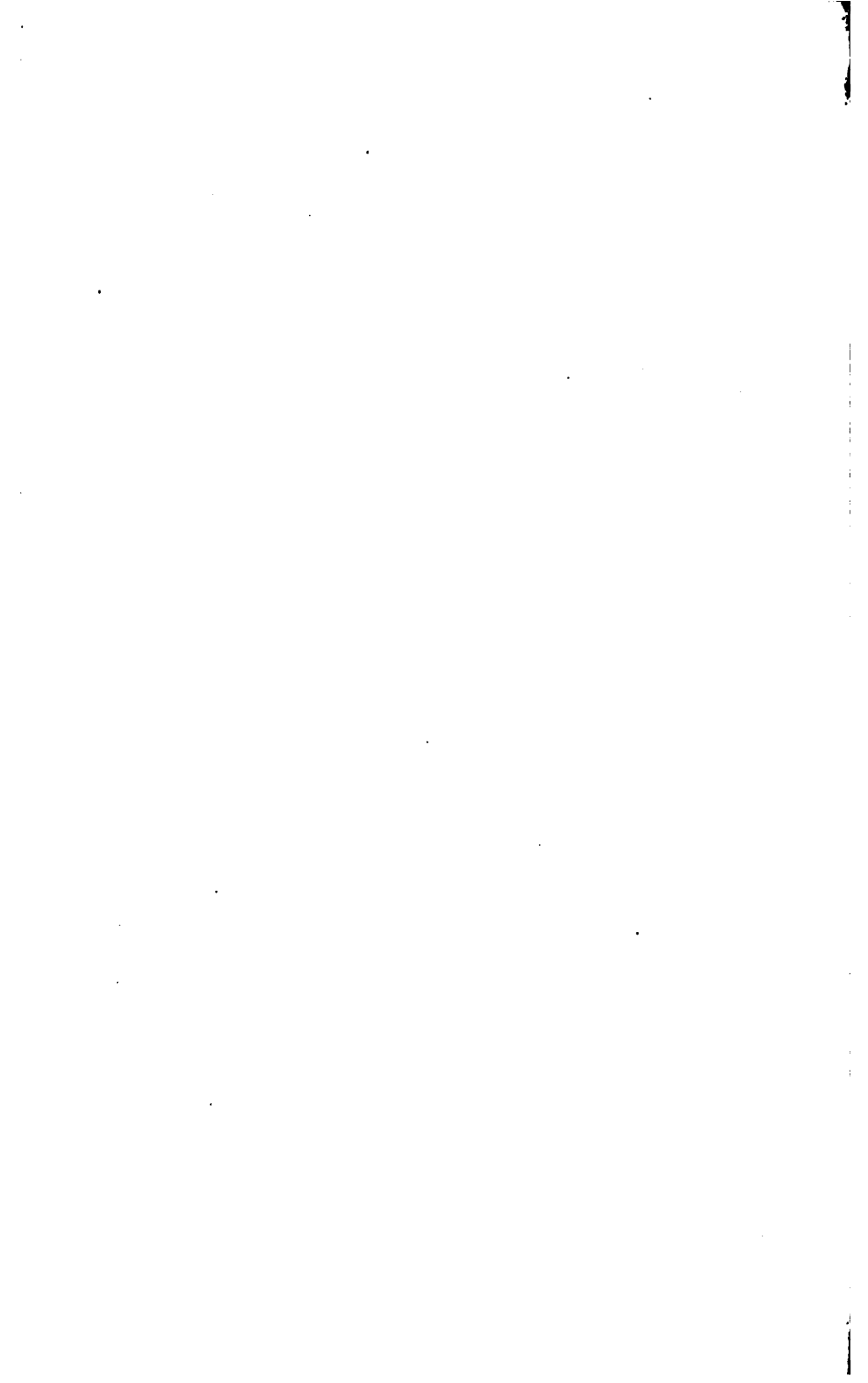
CONTENUS DANS CE VOLUME

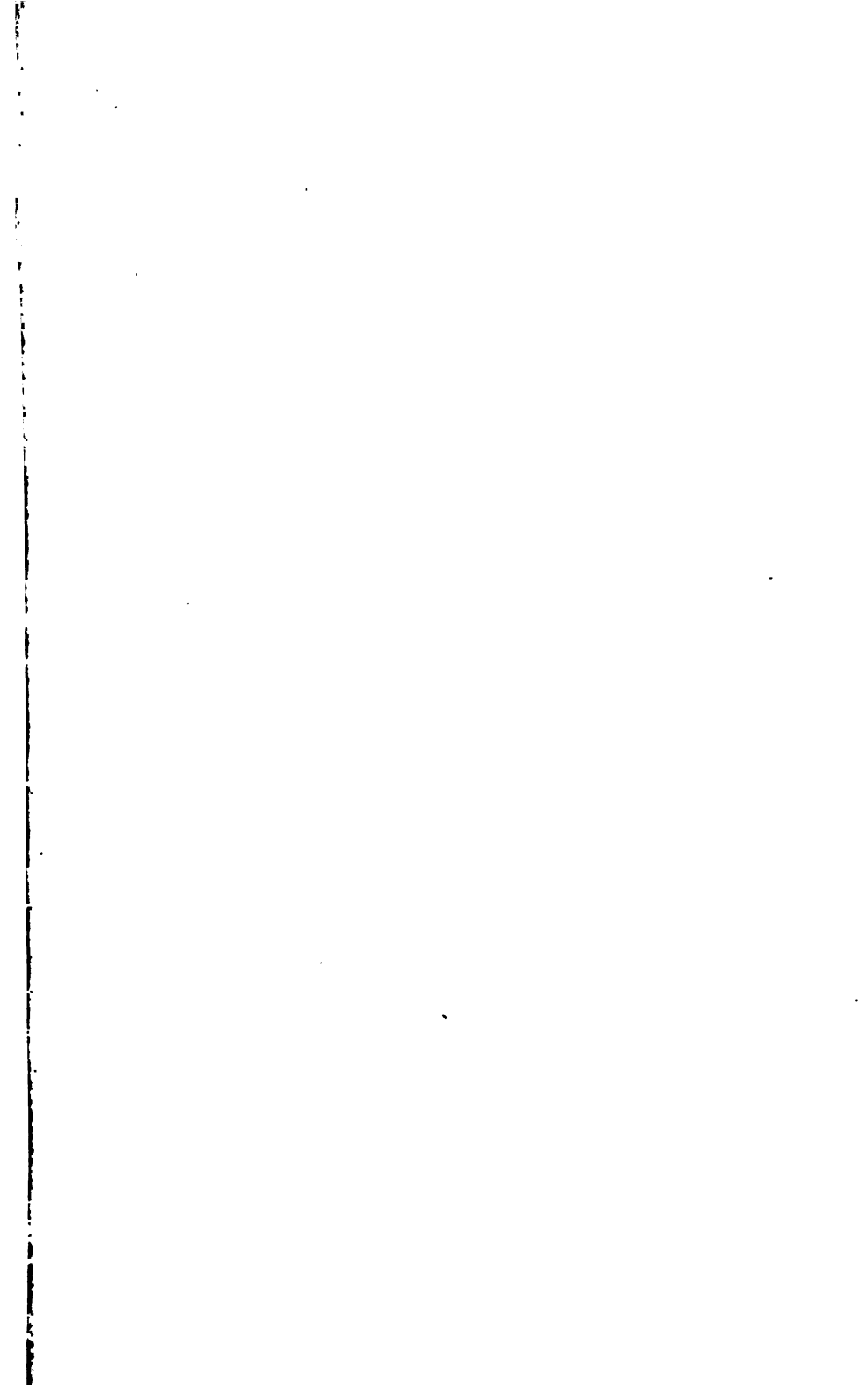
	Pages
Notice historique sur la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure.	5
Procès-verbal de la séance publique annuelle tenue le 11 juin 1899, par M. HUARD, secrétaire.....	13
Discours prononcé à la séance publique du 11 juin 1899, par M. Maurice KREITTINGER, président....	14
Rapport sur les prix de haute moralité, présenté par M. CHARDIN, secrétaire-adjoint.....	20
Rapport sur le prix Lethuillier-Pinel, présenté par M. E. DUVEAU, ancien vice-président.	28
Rapport sur les cours publics, par M. Gabriel GRAVIER, président de section.....	31
Résumé des observations météorologiques, faites à Rouen, en 1898, par M. L. GULLY, membre honoraire.....	47
Cours publics (palmarès).....	74
La vie de Samuel Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, par M. Gabriel GRAVIER.....	84
Programme des Prix Gossier et de l'Exposition de 1884 à décerner en 1900.....	400
Liste des ouvrages imprimés offerts à la Société pendant l'exercice 1898-1899.....	409
Noms des Professeurs des Cours publics et gratuits de la Société.....	416
Liste des membres du bureau de la Société et des bureaux des sections.....	418

	Pages
Liste des membres composant la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie.....	420
Liste des membres des sections.....	426
— — correspondants	428
— des Sociétés correspondantes de France.....	428
— — — étrangères...	432

Les opinions émises dans les Mémoires publiés dans
ce Bulletin sont personnelles à leurs auteurs.









UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06440 4620